AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Universität des Saarlandes
Saarbrücken

Université Paul Verlaine Metz
Ecole doctorale Perspectives interculturelles : écrits, médias, espaces, sociétés

Julius Overhoff (1898-1977)

Un écrivain témoin de son temps

Le Monde avec Gengis Khan comme roman historique de la guerre froide

Thèse de l'Université Paul Verlaine – Metz et de l'Université de la Sarre – Sarrebruck

en Langues et littératures étrangères – allemand

Présentée par Isabelle DALAUDIERE

le 16.12.2008

et exécutée en cotutelle sous la direction de Pierre Béhar et de Michel Grunewald

Professeurs de Langues et littératures étrangères (allemand)

Centre de recherche CEGIL

Année universitaire 2008-2009

Université de la Sarre

Université de Metz

Isabelle Dalaudière

Julius Overhoff
Un écrivain témoin de son temps

Le Monde avec Gengis Khan comme roman historique de la guerre froide

Thèse de doctorat exécutée sous la direction de MM. les Professeurs
Pierre Béhar et Michel Grunewald

2008

Résumé de la thèse en français

Julius Overhoff (1898-1977)
Un écrivain témoin de son temps
(*Le Monde avec Gengis Khan* comme roman historique de la guerre froide)

Né à Vienne en 1898, Julius Overhoff est l'auteur d'une douzaine de monographies – romans historiques, récits de voyages, recueils de poésies, roman épistolaire, essai autobiographique, recueil de nouvelles. Son œuvre s'étend de la période d'avant-guerre jusqu'aux années 1980 avec la publication de trois ouvrages posthumes. Outre son activité littéraire, Julius Overhoff occupait de hautes fonctions au sein de l'industrie chimique en Allemagne, qui l'amenèrent à parcourir le monde entier. La thèse montre que la prise de conscience des problèmes de son époque se reflète dans l'œuvre d'Overhoff. L'étude s'appuie sur l'analyse du roman historique *Le Monde avec Gengis Khan* paru en 1959 pour illustrer les intentions de l'auteur. Après avoir présenté la vie et l'œuvre d'Overhoff, le travail retrace les circonstances de la rédaction et de la publication de cette œuvre. Il analyse les conceptions historiques d'Overhoff qui l'ont conduit à écrire ce roman ayant pour cadre le XIIIe siècle, mais dont l'objet est de présenter la situation de l'Europe dans la seconde moitié du XXe siècle et de proposer des solutions pour retrouver sa place dans le monde. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'analyse des tableaux constituant le roman. Après une analyse des procédés mis en œuvre par l'auteur pour réaliser son objectif, la thèse s'achève par un examen de la réception de l'œuvre.

Résumé de la thèse en anglais

Julius Overhoff (1898-1977)
A writer bearing witness to his time
(*Die Welt mit Dschingiz-Chan*, a historical novel of the Cold War)

Born in Vienna in 1898, Julius Overhoff wrote a dozen monographs - historical novels, travel accounts, collections of poems, an epistolary novel, an autobiographical essay and a collection of short stories. His oeuvre spans the period from pre-World War I to the 1980's, when three of his books were published posthumously. Besides his literary activities, Julius Overhoff occupied senior positions in the German chemical industry, which led him to travel all over the world. This doctoral thesis shows that Overhoff's awareness of the problems of his time is reflected in his writings. An analysis of the historical novel *"Die Welt mit Dschingiz-Chan"*, published in 1959, illustrates Overhoff's intentions.
After a presentation of Overhoff's life and work, this thesis recounts the circumstances in which the author's work was written and published. It then analyses Overhoff's historical views, which led him to write this novel set in the 13th Century but aiming at showing Europe's situation in the second half of the 20th Century and offering possible solutions for it to regain its former position in the world. The different scenes of the novel are analysed from this perspective. The thesis then looks at the techniques used by the author to reach his aim and finishes with an analysis of the book's reception.

Remerciements

J’adresse mes plus chaleureux remerciements au Professeur Pierre Béhar, sans lequel l’idée même de cette thèse et sa réalisation n’auraient pas été possibles. Je lui suis reconnaissante de m’avoir guidée dans mon travail et d’avoir encouragé mes efforts durant toutes ces années. Au Professeur Michel Grunewald, qui a accepté de codiriger ce travail, j’exprime ma vive gratitude.

Je remercie le Dr Annette Daigger, dont l’amitié chaleureuse me fut un soutien précieux. Première personne à avoir recherché et publié un article sur Julius Overhoff, sa connaissance de la vie et l’œuvre de l’auteur ainsi que ses conseils m’ont été d’une grande aide.

Mes collègues de l’université de la Sarre, en particulier Mmes Brigitte Braun et Paula Britz, ont apporté un concours précieux à la réalisation technique du texte ; diverses institutions (archives, fonds, maisons d’édition, bibliothèques) ont répondu gracieusement à mes demandes : que tous trouvent ici l’expression de ma vive gratitude.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction **9**

Chapitre I Vie et œuvre de Julius Overhoff **19**
I Enfance et influences 1898 - 1918 19
1 Naissance à Vienne 19
2 Lycée et premiers essais littéraires 20
3 Le motif du voyage 22
II L'âge adulte 1918 - 1935 25
1 L'Autriche de 1918 25
2 Entrée dans la vie professionnelle 26
III Lumières et ombres 1935 - 1946 28
1 L'année 1935 : premières publications 28
2 Aléas d'une œuvre : *Une Famille de Mégare* 35
2.1 Les éditions Suhrkamp 36
3 Publication d'*Une Famille de Mégare* 38
IV Les années difficiles 1946 - 1949 40
V La maturité 1949 - 1969 45
1 1949 *Inscriptions européennes* 45
2 1950 *La Trahison d'Afschin* 48
3 1953 *Voyage en Amérique latine* 49
4 1959 Retour d'Overhoff chez l'éditeur Hegner 51
5 1960 *La Maison sans localisation* 53
6 1964 *La Descente du Gange* 55
6.1 La tradition du journal de voyage 59
6.2 La tradition du récit de voyage 59
6.3 La méditation sur les civilisations 61
7 1969 *Conscience et responsabilité* 63
VI Les années 70 65

Chapitre II *Le Monde avec Gengis Khan* – « Roman d'une époque » **69**
I Publication 69
II « *historia magistra vitae* » : Le choix du roman historique 70
III Définition du roman historique 74
1Le contexte littéraire des années 50 76
2 Originalité de l'œuvre 80
3 Prédécesseurs d'Overhoff 82
3.1 *La Renaissance* d'Arthur Gobineau 83
3.2 *Les Ides de Mars* de Thorton Wilder 85
3.3 *Novembre 18* d'Alfred Döblin 86
III.3.4 *Le Monde avec Gengis Khan* comme pièce de théâtre 86
IV Sous le signe du voyage 88

V Autour de l'œuvre 91
1 Une philosophie de l'histoire 92
1.1 Critique de la linéarité 94
1.2 Étude de l'histoire 97
1.3 Histoire et analogie 99
1.4 Les sources 103
2 L'Europe des années 50 111
VI L'œuvre 113
1 Présentation thématique 114
2 Présentation générale 119
2.1 Examen selon les principes du théâtre classique 121
2.1.1 Sous le rapport de l'unité de temps 121
2.1.2 Sous le rapport de l'unité de lieu 123
2.1.3 Sous le rapport de l'unité d'action 125
2.1.4 Sous le rapport de l'unité de ton 126
2.1.5 Conclusion 127
2.2 Dimension spatio-temporelle 127
2.2.1 Le temps 127
2.2.2 L'espace 130
2.3 Structure du roman 138
2.2.3.1 Composition en chapitres et en tableaux 138
2.3.1.1 Le nombre d'or 138
2.3.1.2 Appellations géographiques 139
2.3.1.3 Choix des localisations 141
2.3.2 Composition stylistique et pondération des genres 142
2.3.2.1 Pondération des genres littéraires 142
2.3.2.2 Les monologues 143
2.3.2.2.1 Le monologue de récit 145
2.3.2.2.2 Le monologue scénique 145
2.3.2.2.3 Le monologue d'action 145

Chapitre III Avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* **147**
I Présentation 147
II L'Europe 151
1 La religion 154
1.1. L'art roman 157
1.2 L'art gothique 158
1.3 Les ordres mendiants 160
1.4 L'hérésie 161
2 La politique en Occident 162
2.1 Essor des villes 164
2.2 La législation 164
III L'Orient 166
1 Terres d'Islam 167
1.1 L'Égypte 167
1.2 Le Kharezm 168

1.3 L'Inde 169
2 La Chine 170
3. Le Japon 171
IV Gengis Khan 171
V Conclusion de l'avant-propos 175
VI Structure de l'avant-propos, structure du roman 176

Chapitre IV Le roman – Analyse historique 177
I Analyse par chapitres 177
II Analyse par tableaux 182

Chapitre V Objets et réception du *Monde avec Gengis Khan* 251
I Objets du *Monde avec Gengis Khan* 251
1 Décrire les réalités de l'époque à travers les réactions des personnages 251
1.1 Procédés 252
1.1.1 Phénomène d'amplification 252
1.1.2 Utilisation du contexte historique, politique ou culturel 252
1.2 Classification géographique 253
1.2.1 Zones qui resteront insoumises 253
1.2.1.1 Les stratégies politiques 253
1.2.1.1.1 L'affrontement 254
1.2.1.1.2 Le détachement 254
1.2.2 Zones soumises 255
1.2.2.1 Le refus de la soumission 255
1.2.2.2 L'acceptation de la soumission 256
2 Critique politique et idéologique 256
2.1 Le cadre donné au roman 256
2.2 La critique dans le roman 257
2.2.1 Critique de la politique européenne 257
2.2.2 Critique du matérialisme dialectique 257
2.2.2.1 La conception du roman 257
2.2.2.2. La quête spirituelle 258
2.2.2.3 L'immortalité 259
II Solutions 260
III Réception du *Monde avec Gengis Khan* 264
1 Ventes 264
2 Critiques 264

Conclusion 269

Annexes 273

Documents joints au roman par Julius Overhoff 275
Carte I : Les campagnes des Mongols (première partie) 277
Carte II : Les campagnes des Mongols (seconde partie) 278

Carte III : Vue d'ensemble du monde eurasiatique au début du XIIIe siècle 279
Tableau chronologique 1204-1221 280

Documents relatifs au *Monde avec Gengis Khan* 281
L'empire mongol vers 1230
Carte de *L'Empire des steppes* de René Grousset 283
Lettre de Frédéric II en latin 285
Lettre de Frédéric II en allemand 290
Lettre de Jacques de Vitry en latin 293
Lettre de Jacques de Vitry en français 301
Lettre de Roussoudan, reine de Géorgie en latin 311
Lettre de Roussoudan, reine de Géorgie en français 313
Comptes rendus sur le roman 315

Extraits de la correspondance d'Overhoff avec ses éditeurs 339
Lettre de Peter Suhrkamp à Julius Overhoff (08.11.1956) 340
Lettre du Dr. Guggenheimer, lecteur aux éditions Suhrkamp,
à Julius Overhoff (10.01.1957) 344
Document interne des éditions Surhrkamp concernant le manuscrit
Le Monde avec Gengis Khan 348

Documents relatifs à l'œuvre de Julius Overhoff 357
Premier contrat d'édition signé en 1935 avec la maison Hegner 358
Documents concernant le retour de Julius Overhoff chez Hegner 363
Lettre de Jakob Hegner à Peter Suhrkamp (19.01.1959) 364
Lettre de Peter Suhrkamp à Jakob Hegner (22.02.1959) 366
Lettre de Peter Suhrkamp à Julius Overhoff au sujet de la séparation
des maisons d'édition Suhrkamp et Fischer (29.04.1950) 369

Rétrospectives de Julius Overhoff sur sa vie et sur son oeuvre 373
Erwiderung von Dr. J. Overhoff auf die Laudatio
des Bezirksverbandes der Pfalz 374
Rede an die hinterbliebenen 376

Bibliographie de Julius Overhoff 379

Bibliographie critique sur Overhoff 383

Bibliographie des comptes rendus sur l'œuvre d'Overhoff 385

Bibliographie 397

INTRODUCTION

« Julius Overhoff n'a jamais écrit de bestsellers »,[1] notait l'écrivain et amie d'Overhoff Erneste Fuhrmann-Stone dans son nécrologe, où elle ajoutait :

> Ses œuvres étaient d'une ampleur beaucoup trop subtile pour cela. D'un goût parfait et d'une richesse lexicale proprement inépuisable, elles maîtrisaient dans leur style noble non seulement des vues profondes dans le jeu des puissances, mais aussi des domaines particuliers du savoir qu'elles transfiguraient en œuvre d'art. Les livres d'Overhoff sont des précis dont chaque ligne a sa raison d'être, sa substance propre, mais qui cependant n'est que le fragment visible de la pensée, du savoir, de l'observation qui ont fait naître ses propos.[2]

Le nom de l'écrivain autrichien Julius Overhoff (1898-1977) n'apparaît plus à notre époque que dans quelques ouvrages de référence tels que les lexiques biographiques.[3] Les histoires de la littérature l'ignorent, il n'apparaît pas dans les recueils regroupant auteurs autrichiens ou nouvelles autrichiennes (tels que *Österreichische Erzähler des 20. Jahrhunderts*, Munich, 1993 ou *Österreichische Erzählungen des 20. Jahrhunderts*, Munich, 1984, ni même dans *Vergessene und verkannte österreichische Autoren* de Joseph Strelka (Tübingen, 2008), ou *Vergessene Literaten. Fünfzig österreichische Lebensschicksale* d'Hans Heinz Hahnl, Vienne, 1984), ses livres ne sont disponibles que dans les bibliothèques universitaires ou chez les antiquaires. Bien qu'il ait écrit pendant près d'un demi-siècle, de 1935 à 1977, avec une intensité particulière dans les années 50 et 60, et que son œuvre compte plus de 50 titres – dont quinze monographies –, « Julius Overhoff fut un écrivain, qui, même de son temps, cette époque de l'éphémère et du provisoire, était déjà pratiquement oublié »,[4] comme le constate Joachim Günther en 1977 dans son nécrologe paru dans les *Neue deutsche*

---

[1] „Bestseller hat Julius Overhoff nie geschrieben." (Erneste Fuhrmann-Stone : *Ein Meister des anspruchsvollen Wortes. Zum Tode des Schriftstellers Julius Overhoff. Reiches literarisches Schaffen*, in : *Rheinland-Pfalz*, 09.08.1977).

[2] „Dazu waren seine weitgreifenden Werke zu subtil, von vornehmstem Geschmack und von einem schier unerschöpflichen, prägnanten Wortreichtum gespeist, der in noblem Stil nicht allein tiefe Einsichten in das Mächtespiel, sondern auch spezielle Wissensgebiete beherrschte, um sie dichterisch zu gestalten. Overhoffs Bücher sind Extrakte, in denen jeder Satz fundiert ist, Substanz hat, und doch nur ein kleiner, offenbarer Teil des Durchdachten, Gewußten, Zusammengeschauten als Grundlage seiner Äußerungen ist." (Erneste Fuhrmann-Stone : *Ein Meister des anspruchsvollen Wortes. Zum Tode des Schriftstellers Julius Overhoff. Reiches literarisches Schaffen*, in : *Rheinland-Pfalz*, 09.08.1977).

[3] On trouve le nom d'Overhoff dans les ouvrages de référence suivants :
Literaturlexikon édité par Walther Killy, vol. 9, Gütersloh, 1991, p. 60-61,
Gero von Wilpert/Adolf Gühring (éd.) : *Erstausgaben deutscher Dichtung*, Stuttgart, 1992, p. 1161,
Clemens Köttelwesch (éd.) : *Bibliographisches Handbuch der deutschen Literaturwissenschaft*, vol. 2, 1945-1972, Francfort/M., 1976, colonne 1819,
Handbuch der deutschen Literaturgeschichte, Abt. 2: *Bibliographien*, vol. 11, Berne, 1974, p. 88,
Deutsches Literatur-Lexikon, vol. 11, Berne, 1988, colonne 830-831,
Kindlers Literatur-Lexikon im dtv, Munich, 1986, p. 3415,
Hans Giebisch/Ludwig Pichler : *Kleines österreichisches Literaturlexikon*, Vienne, 1948, p. 318,
Hans Giebisch/Gustav Gugitz : *Bio-bibliographisches Literaturlexikon Österreichs. Von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Vienne, 1964, p. 288 et 498.

Hefte qu'il dirigeait, et dans lesquels il avait publié de nombreux articles d'Overhoff. De son vivant déjà, Overhoff s'opposait à l'esprit de son temps. C'est l'idée que Joachim Günther exprime dans la suite de son nécrologe :

> On ne peut nier que non seulement les livres, mais aussi le considérable travail intellectuel d'Overhoff ont presque disparu de l'esprit contemporain. Ce n'est pas un écrivain à succès que nous commémorons, mais plutôt un homme qui écrivit pour l'arsenal de l'esprit, dans la chronique de l'Akasha, ou, pour parler plus concrètement : pour les bibliothèques et les antiquariats que les véritables lecteurs, les véritables serviteurs de l'esprit continueront à fréquenter pour leur récolte.[5]

Ce divorce a été mis en évidence par le jugement profond et concis d'Annette Daigger, dans l'article consacré à l'auteur dans le *Literaturlexikon* de Walther Killy : « Face à l'éclatement du savoir et de l'expérience de la vie que le XIXe siècle avait entraîné, l'œuvre d'Overhoff cherche à préserver un regard sur l'ensemble de la culture européenne et à saisir la cohérence de l'histoire dans l'expérience de la discontinuité ».[6] Le fait qu'il n'existe qu'un seul article scientifique consacré à l'œuvre d'Overhoff,[7] paru en 1960 du vivant de l'auteur, est la démonstration de cette distorsion. L'article introduit l'étude des ouvrages d'Overhoff

---

[4] „Julius Overhoff ist ein Schriftsteller gewesen, der schon zu seiner schnellebigen, kurzatmigen Zeit so gut wie vergessen war." (Joachim Günther, in : *Neue deutsche Hefte* 3, 1977, p. 670).

[5] „Man kann es nicht verschweigen, daß nicht nur die Bücher, sondern die beträchtliche Geistesarbeit Overhoffs im Gegenwartsgeist kaum noch präsent sind. Wir haben keines Erfolgsschriftstellers in ihm zu gedenken, eher eines, der für das Arsenal des Geistes, in die Akasha-Chronik geschrieben hat oder konkreter ausgedrückt: für Bibliotheken und Antiquariate, die von den wahren Lesern, den wahren Wasserträgern des Geistes sicherlich auch in Zukunft immer wieder aufgesucht und durchpflügt werden." (*Jahresring* 78/79, 1978, p. 264).

[6] „O.s Werk sucht angesichts einer durch das 19. Jh. heraufgeführten Zersplitterung des Wissens u. der Lebenserfahrung den Blick auf das Ganze der europ. Kultur zu wahren u. in der Erfahrung von Diskontinuität noch den Zusammenhang der Geschichte zu begreifen." (Annette Daigger, in : *Literaturlexikon* édité par Walther Killy, vol. 9, Gütersloh, 1991, p. 60-61). Voici l'article dans son intégralité :

„Overhoff, Julius, * 12. 8. 1898 *Wien*, † 5. 8. 1977 *Neustadt/Weinstraße.* - Romancier, Reiseschriftsteller u. Lyriker.

Einer kaufmänn. Familie entstammend, genoß O. eine humanistische Ausbildung am Akademischen Gymnasium in Wien. Nach dem Kriegsdienst studierte er 1917-1920 Jura u. absolvierte daneben ein Bankvolontariat u. einen Lehrgang an der Exportakademie in Wien. Über seine kaufmänn. Tätigkeit bei Bayer Leverkusen seit 1920 stieg O. in Führungspositionen der IG-Farben auf, 1924-1929 war er bei der Igerrusko in Berlin tätig, 1930-1945 in der Hauptverwaltung in Frankfurt/M. als Handlungsbevollmächtigter, Prokurist u. Direktor, weswegen er sich bei den Nürnberger Prozessen als Zeuge zur Verfügung zu stellen hatte. 1949 bis 1963 arbeitete er als Verkaufsleiter.

O.s Werk sucht angesichts einer durch das 19. Jh. heraufgeführten Zersplitterung des Wissens u. der Lebenserfahrung den Blick auf das Ganze der europ. Kultur zu wahren u. in der Erfahrung von Diskontinuität noch den Zusammenhang der Geschichte zu begreifen. Der bei Hegner verlegte literar. Erstling, *Ein Buch von der Stadt Soest* (Lpz. 1935), der die Aufmerksamkeit des späteren Freundes u. Verlegers Suhrkamp erregte, beschreibt am Beispiel des Stadtbilds die dem MA noch mögl. einheitsstiftende kulturelle Leistung. In *Eine Familie aus Megara* (Bln. 1954) beschreibt O. die Problematik des Übergangs von der geschlossenen Kultur des alten Griechenland zu der weltoffenen des Diadochenreichs in Form eines fingierten Briefwechsels einer Familie jener Zeit. Die autobiograph. Erzählung *Haus im Ortlosen* (Köln/Olten 1960) ist der Geschichtlichkeit der eigenen Privatsphäre gewidmet. Eindringlich warnt O. vor polit. wie wissenschaftl. Systembildung, die um den Preis der Vielfalt erkauft ist, u. versteht seine Reisebeschreibungen als Erprobung u. Variation des Eigenen angesichts der Fremde."

[7] Karl August Horst : *Das geschichtliche Spannungsfeld im Werk von Julius Overhoff,* in : *Merkur* 8, 1960, pp. 789-794.

par des réflexions de l'auteur sur l'écriture de l'histoire.[8] Il se poursuit par des résumés thématiques concis de chaque œuvre d'Overhoff, en privilégiant l'aspect historique.

Que son livre qui, avec trois rééditions, connut le plus de succès auprès du public, *Une Famille de Mégare* (*Eine Familie aus Megara*), ait été choisi par un jury de neuf personnes comme un des plus beaux livres de l'année 1955,[9] reflète l'importance et la position dont a pu jouir Overhoff. Malgré l'engouement qu'il a pu susciter, comme le montrent les centaines de comptes rendus de ses œuvres, son appartenance à diverses organisations littéraires (PEN, société Humboldt, curatorium Pirckheimer), même dans sa phase la plus créative, Overhoff n'a pas attiré l'intérêt de la recherche littéraire. Si ses livres ont fait l'objet de nombreuses critiques à leur parution, son œuvre n'a pas été le centre de débats scientifiques, autre signe de son décalage par rapport à l'esprit de son temps.

Trente ans après sa dernière publication, Overhoff est tombé dans l'oubli le plus total.[10] Le silence qui a succédé à sa mort n'a été interrompu que par les articles de deux chercheuses, Annette Daigger et Gerti Militzer, parus en 1988 à la suite de la donation du fonds Overhoff par sa veuve à l'université de la Sarre.[11] L'article d'Annette Daigger est consacré à une biographie de Julius Overhoff, évoquant les milieux culturels dans lesquels il évolua au cours de sa vie, mais aussi à celle de sa femme, dont il souligne l'activité littéraire

[8] „Die chronologische Geschichtsschreibung gerät in den Verdacht der Verfälschung, weil sie Geschichte im freien Raum darstellt, ohne den Standort des aktuellen Beobachters mit einzubeziehen. Die faktische Geschichtsschreibung erscheint ungenügend, weil sie weder die jeweiligen historischen Perspektiven Rechnung trägt noch den Lebensbezug berücksichtigt, der Geschichte als ein Wirkendes empfinden läßt." (Karl August Horst : *Das geschichtliche Spannungsfeld im Werk von Julius Overhoff*, in : *Merkur* 8, 1960, p. 789).

[9] *Cf. Tagesspiegel* du 14.10.1955.

[10] On trouve le nom de Julius Overhoff cité à mauvais escient comme un « écrivain professionnel de la littérature de voyage » („professionneller Reiseschriftsteller") dans un ouvrage récent (2004) consacré à la littérature de voyage en Allemagne après 1945 : „Die wenigsten Autoren werden zwar dazu verführt, hauptsächlich als Reiseschriftsteller ihr Geld zu verdienen, wie Gerhard Nebel, Erhart Kästner, Rudolf Hagelstange, Reinhard Raffalt, Horst Mönnich, Hans Otto Meissner, A. E. Johann, Maximilian Scheer, Richard Christ, Fritz Rudolf Fries, Julius Overhoff, Horst Krüger, Peter Schütt, Humbert Fink, Ossip Kaltenter, Walter Kaufmann, Egon Richter, Otto Romach u.a." (Ulla Biernat : *„Ich bin nicht der erste Fremde hier". Zur deutschsprachigen Reiseliteratur nach 1945*, Wurzbourg, 2004, p. 18). Le nom de Julius Overhoff apparaît aussi dans le livre de mémoires de Karl Buchheim, qui travailla dans la maison d'édition de Jakob Hegner et fut en contact avec Overhoff : „Mitte Juni 1945 erhielt ich zum ersten Male von einem früheren Hegnerautor, Julius Overhoff, ein Lebenszeichen. Es gab noch keinen Postverkehr, aber durch private Vermittlung erreichte mich der am 6. Juni in Frankfurt geschriebene Brief am 15. Overhoff erkundigte sich nach Hegner und Dr. Wild und außerdem nach dem Schicksal des Suhrkamp-Verlags. Diesem hatte er seine Dichtung „Griechische Familienbriefe" oder „Briefe aus Megara" anvertraut, gegen deren Veröffentlichung in der Nazizeit vorher der Heller-Verlag gewisse Bedenken gehabt hatte. Ich beantwortete Overhoffs Brief mit allen Angaben, die ich machen konnte. Vor allem konnte ich ihm mitteilen, daß der alte Name des Hegner-Verlags wiederhergestellt worden sei." (Karl Buchheim : *Eine sächsische Lebensgeschichte. Erinnerungen 1889-1972*. Bearbeitet von Udo Wengst und Isabel F. Pantenburg, Munich, 1996, p. 207).

[11] Annette Daigger : *In Memoriam Edith Overhoff*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987-1988, pp. 288-292 ; Gerti Militzer : *Overhoffs Verleger Jakob Hegner*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987-1988, pp. 259-276. En 1995 a paru un article de Matthias Kußmann dans *Kurier - Karlsruher Kulturnachrichten* intitulé : *Aus dem Archiv des*

(elle écrivit des articles ainsi que des poèmes).[12] Il s'attache à montrer l'apport d'Edith Overhoff à l'œuvre de son mari grâce à ses connaissances de la culture et de la langue arabes. L'article de Gerti Militzer étudie les relations entre Julius Overhoff et son premier éditeur, Jakob Hegner. Il trace les grandes lignes de la biographie d'Overhoff jusqu'à sa rencontre avec Hegner, puis à l'aide de la correspondance échangée entre les deux hommes, retrace l'historique des publications d'Overhoff chez Hegner. Il présente également les conceptions littéraires de l'auteur et de l'éditeur.

Nous avons pu, dans le cadre de ce travail, bénéficier d'un accès illimité au fonds Overhoff, ainsi qu'à 3.000 ouvrages constituant la partie littéraire de sa bibliothèque (sur les 12.000 qu'elle contenait), dont Edith Overhoff avait fait don au Centre de recherche de littérature et de civilisation autrichiennes à l'université de la Sarre en 1983. Ce fonds littéraire témoigne de la place occupée par Overhoff dans la littérature du XXe siècle. Il contient des milliers de pages de documents de nature diverse : en premier lieu la correspondance entre Overhoff et ses différents éditeurs, en particulier avec Jakob Hegner et Peter Suhrkamp, qui publièrent respectivement cinq et trois monographies d'Overhoff, et dont la collaboration s'étend sur plusieurs décennies. À travers cette correspondance, entre 1935 et 1965, c'est l'histoire de l'édition allemande au cours du XXe siècle qui se dévoile : on y voit les déboires de ces deux maisons d'édition touchées par la montée du nazisme, puis leurs difficultés matérielles pendant la guerre et lors de l'après-guerre, leur renaissance dans les années 50. La correspondance privée d'Overhoff est également conservée au Centre de recherche de littérature et de civilisation autrichiennes. Elle comprend des milliers de pages d'échanges avec des membres proches de sa famille, portant sur des décennies, avec d'autres écrivains (Wladimir Brenner, Hans Erich Nossack, Wolf von Niebelschütz, Armin Renker),[13] ainsi

---

Oberrheinischen Dichtermuseums: Julius Overhoff. Cet article est constitué d'une brève rétrospective de la vie d'Overhoff et d'une courte présentation des caractéristiques de son œuvre.

[12] Le fonds Overhoff contient les scripts de nombreux articles et nouvelles écrits par Edith Overhoff. Furent publiés : *Der große Schatten. Grabrede auf Vergangenes*, in : *Besinnung* 4, 1974, pp. 173-177 (paru par erreur sous le nom de Julius Overhoff), *Hüter der Ordnung*, in : *Scheidewege* 3, 1978, pp. 373-381, *Der Löwe von Juda. Versuch einer Rückblende*, in : *Besinnung* 1, 1978, pp. 46-47, *Müßige Gedanken bei der Gartenarbeit*, in : *Besinnung* 1, 1979, pp. 43-44, *Wer waren die Assassinen*, in : *Neue deutsche Hefte* 4, 1980, pp. 675-695, *Abul Simbel heute*, in : *Neue deutsche Hefte* 2, 1980, pp. 343-348, *Stadt in der Wüste*, in : *Scheidewege* 3, 1981, pp. 367-376, *Besinnliches zur Mode der Hausbesetzungen*, in : *Besinnung* 2, 1981, pp. 73-75, *Tun wir genug für die Ölscheichs?*, in : *Besinnung* 3/4, 1981, pp. 123-124, *Kain wo ist dein Bruder*, in : *Frankfurter Hefte* 11, 1983, *Nennen wir sie Christina*, in : *Neue deutsche Hefte* 2, 1983, pp. 297-204.

[13] Quelques données sur ces auteurs :

Wladimir Brenner : ami de Julius Overhoff, qu'il avait rencontré dans le cadre professionnel, à l'IG Farben dans les années 20. Il publia deux romans : *Das Gottestheater*, Gotha, 1931 et *Die Verstummte*, Brême, 1949.

Hans Erich Nossack (1901-1977) : issu d'une famille de gros négociants de Hambourg, il étudia le droit et la philosophie avant de rompre tout contact avec sa famille, et d'entrer au parti communiste allemand en 1930 pour lutter contre le nazisme, ce qui lui valut d'être surveillé par la SA et une interdiction de publication. Il reprend en 1933 les affaires de son père tout en poursuivant ses travaux d'écrivain. Tous ses manuscrits furent détruits lors

qu'avec des amis. Sont présentes aussi les lettres qu'Overhoff envoya à sa famille lors de ses voyages, véritables reportages dans leur minutieuse précision et leur ampleur, qui sont en elles-mêmes les témoignages de différentes époques. Elles contiennent des descriptions de la culture des pays visités qui pourraient faire l'objet d'études ethnographiques. D'un grand intérêt pour notre recherche furent les manuscrits et les scripts non publiés d'Overhoff se trouvant dans le fonds, qui jettent une lumière sur la genèse de son œuvre.[14]

Le présent travail se propose de placer l'œuvre d'Overhoff dans la perspective historique qui lui est propre et qui a déterminé la conception de ses œuvres les plus importantes. De l'avant-guerre jusqu'au dernier quart du XXe siècle, l'auteur suit toute une évolution intellectuelle parallèlement aux événements historiques qui l'ont influencée, et qui se reflète dans son œuvre. Le propos de la présente étude sera d'envisager sa philosophie historique et de se concentrer sur l'analyse de la principale illustration esthétique de cette philosophie de l'histoire, l'ouvrage central de son œuvre : *Le Monde avec Gengis Khan* (*Die Welt mit Dschingiz-Chan*).

L'intention poursuivie par l'auteur dans ce roman est d'établir une relation entre l'Europe du temps de Gengis Khan et celle des années 50 du XXe siècle. Cet objectif est en rapport direct avec les motivations à l'origine de la création littéraire d'Overhoff : la responsabilité qu'il ressentait de transmettre un message à travers ses œuvres, afin

---

du bombardement de sa maison en 1943. Il reprend son œuvre littéraire en 1946 et se dégage en 1956 de toute obligation professionnelle, qu'il ressentait comme une entrave à son activité littéraire, et vit de sa plume. Son parcours présente des parallèles avec celui d'Overhoff.
Œuvres de Nossack : *Nekyia. Bericht eines Überlebenden*, Hambourg, 1947 ; *Interview mit dem Tode*, Hambourg, 1948 ; *Der Untergang*, Hambourg, 1948 ; *Spätestens im November*, Berlin, 1955 ; *Spirale. Roman einer schlaflosen Nacht*, Francfort/M., 1956 ; *Der jüngere Bruder*, Francfort/M., 1958 ; *Der Fall d'Arthez*, Francfort/M., 1968.
Wolf (Magnus Friedrich) von Niebelschütz (1913-1960) : „Wolf von Niebelschütz versteht sich der deutschen wie auch der europäischen Geistesgeschichte zugehörig: »Ich spreche vom Abendland, und wer vom Abendland spricht, der spricht vom Geiste. Wer aber vom Geiste handelt, der handelt von Gott« (in : *Freies Spiel des Geistes*. Düsseldorf/Köln 1961, S. 102). Während die deutsche Literatur der Nachkriegszeit ganz andere Wege ging, hielt Niebelschütz an seinen ästhetischen Überzeugungen fest. Da er sich keiner literarischen Richtung oder Gruppierung anschloß, blieb er Einzelgänger, dem von der Kritik vielfach eine in Unkenntnis des Werks harsche Abfuhr zuteil wurde." (Walther Killy (éd.) : *Literaturlexikon*, vol. 8, Gütersloh, 1991, p. 406).
Œuvres de Niebelschütz : *Der Blaue Kammerherr. Galanter Roman*, Francfort/M., 1949 ; *Die Kinder der Finsternis*, Dusseldorf, 1959 ; *Freies Spiel des Geistes. Reden und Essays*, Dusseldorf, 1961 ; *Gedichte und Dramen*, Dusseldorf, 1962.
Armin Renker (1891-1961) : issu d'une famille de papetiers, il dirigea une papeterie à Zerkall. Il s'intéressa aux question techniques, historiques et littéraires de la bibliophilie et publia de nombreux essais à ce sujet. En dehors de nouvelles, il est l'auteur de l'ouvrage de référence *Das Buch vom Papier*, Leipzig, 1934.
Œuvres de Renker : *Das Kloster*, Munich, 1934 ; *Der Sammler von Leiden*, Cologne, 1937 ; *Das Uhrenmännchen und andere Märchen*, Berlin, 1938 ; *Hölderlins Schatten. Erlebnis einer Reise*, Stuttgart, 1955 ; *Die Reise nach Filigranistan. Eine Geschichte um das Wasserzeichen für Kinder von 1080 Jahren*, Mayence, 1957.
[14] Le fonds Overhoff contient également des documents n'ayant pas trait à son œuvre littéraire, tels qu'albums de photos, manuscrits de l'ami de famille Arthur Hospelt, auteur d'un recueil de poésies publié en 1914, documents de recherches généalogiques, revues scientifiques *etc*.

« d'illuminer, si peu soit-il, le chemin à travers l'obscurité qui se trouve devant nous. »[15] Cette responsabilité s'apparente à une mission. Overhoff voulait transmettre un savoir, mais aussi faire partager ses observations et ses méditations et engager une réflexion sur les problèmes de son temps. Pour sa première publication Overhoff notait déjà : « Je travaille sur un livre de prose, qui s'appellera *Un Livre de la ville de Soest* (*Ein Buch von der Stadt Soest*) et dans lequel se trouvent des choses importantes, je l'espère. »[16] C'est une phrase qui se retrouve souvent sous la plume d'Overhoff. *Le Monde avec Gengis Khan* par exemple s'ouvre sur un long avant-propos, intitulé *Avant-propos sur le XIIIe siècle,* « que je tiens », précise Overhoff, « pour particulièrement important ».[17] Cette dimension de l'écriture a inspiré le travail littéraire d'Overhoff. On la retrouve dans le titre même du recueil de nouvelles parues en 1969 (dont certaines avaient été rédigées des décennies auparavant) : *Conscience et responsabilité* (*Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten*). Il écrivit à son éditeur Jakob Hegner, à propos des impressions recueillies lors d'un voyage en Inde : « Comment transmettre tout cela et le faire fructifier comme nous en avons pourtant l'obligation ? »[18] À Robert Müller-Wirth, l'éditeur du roman *La Trahison d'Afschin*, il posait la question : « Que choisir, où se trouve notre devoir ? Dans la beauté ou dans la critique que l'époque exige ? »[19] Il essaiera tout au long de son œuvre d'apporter des réponses à cette question en empruntant différentes voies. Il mettra parfois l'accent sur la beauté, sur la création artistique en elle-même dans ses poèmes, il privilégiera la critique dans ses essais et tentera un équilibre entre les deux dans ses œuvres de fiction ou ses récits de voyages. Qu'il soit esthétique ou critique, l'engagement d'Overhoff est la motivation fondatrice de son écriture. On ne peut toutefois pas parler chez Overhoff de littérature engagée telle que la pratiquaient les grands noms de la littérature allemande (Grass, Böll, Brecht) après la Seconde Guerre mondiale. Ses œuvres étaient d'un caractère élitiste trop prononcé. Elles supposaient des connaissances et une capacité de réflexion personnelle qui ne pouvaient se trouver que chez un nombre restreint de lecteurs.

La « mission » dont Overhoff se voyait investi par la création ne pouvait être remplie que par un homme au fait des problèmes de son temps. Cette dimension de la personnalité

[15] Lettre à Wladimir Brenner du 25.05.1931 : „Nein, wirkliche Kunst ist immer ein Anreissen, ein Aufbruch, ein Versuch, herauszudringen über die Not und Enge unseres Tages, vorzuleuchten, wenn auch nur ein kleines Stück, auf dem Weg durchs Dunkle, der vor uns liegt."
[16] Lettre d'Overhoff à son ami Artur Hospelt 12.08.1934 : „Ein Prosabuch [ist] in Arbeit, welches heissen wird: das Buch von der Stadt Soest, und, wie ich hoffe, wichtige Dinge enthalten soll."
[17] Lettre d'Overhoff à son éditeur Karl B. Glock du 09.12.1958 : „die ich für besonders wichtig halte."
[18] Lettre d'Overhoff à Jakob Hegner du 11.03.1952 : „Wie nur das alles weitererben und fruchtbar machen, wozu wir doch eigentlich verpflichtet sind?"
[19] Lettre d'Overhoff à Robert Müller-Wirth du 22.12.1960 : „Aber was soll man wählen, wozu ist man verpflichtet: zum Schönen oder zur Kritik, die die Zeit herausfordert?"

d'Overhoff se trouve dans sa position d'homme d'industrie. L'écriture n'était que le second métier d'Overhoff, après le métier « séculier » („weltlicher Beruf"), comme il l'appelait. La création littéraire d'Overhoff fut marquée de façon déterminante par sa position dans l'économie de l'Allemagne. Toute sa biographie est placée sous le signe de la double profession, un état de fait qui joua un grand rôle dans sa pensée et dans sa création. Ses fonctions de directeur au sein d'une entreprise de chimie d'envergure internationale lui permirent de voyager dans le monde entier pour ses déplacements d'affaires. Son métier lui apporta donc deux données essentielles à sa création littéraire : la connaissance du monde et celle des problèmes actuels. L'activité sédentaire d'écrivain n'aurait pu être compatible avec l'ambition de transmission qu'il poursuivait dans ses livres. Comment donner dans ses œuvres sa vision du monde sans voyager ? Sa mission s'opposait à l'état d'écrivain professionnel. Overhoff lui-même s'est exprimé de nombreuses fois à ce sujet :

> Fut-ce une bonne décision, de suivre une double voie ? Je n'ai moi-même jamais éprouvé le dédoublement comme conflit, mais comme complémentarité, comme une inspiration et une expiration. L'avantage apporté par le métier civil est visible au premier regard : il livre des matériaux. Jamais une personne privée n'aurait eu les moyens de découvrir une grande partie de notre Terre, en travailleur, non en touriste, comme me le permit mon activité dans l'industrie. Une porte fut ouverte sur les trésors de l'observation et de l'expérience du monde, que j'avais cherchées depuis l'enfance et que j'ai ressenties comme essentielles pour mon œuvre.[20]

D'autre part il avait aussi l'appréhension que son inspiration ne tarisse s'il la soumettait à des contingences pécuniaires.[21] Elle ne devait être soumise à aucun compromis d'ordre financier, qui en aurait dénaturé le sens. Avec le recul des années, il se félicitera de son choix pour d'autres raisons : il aura toujours gardé son indépendance intellectuelle, n'aura fait aucune concession. Ses voyages, réalisés dans le cadre professionnel lui auront fourni la matière de ses livres, tout en lui permettant de ne pas se couper de la réalité,[22] comme cela peut arriver facilement aux écrivains professionnels, car il voyageait « non pas comme un voyageur par plaisir, comme un ‹ homme à sa fenêtre ›, comme un observateur confortable,

[20] „Ist nun der Entschluß richtig gewesen, gleichsam doppelgleisig zu existieren? Ich selbst habe die Zwiefalt nie als Zwiespalt empfunden sondern als etwas Komplementäres, als Ein- und Ausatmen. Auf den ersten Blick ist der Vorteil erkennbar, den der bürgerliche Beruf bot: Als Materiallieferant nämlich. Niemals hätten einem Privatmann die Mittel zur Verfügung gestanden, einen großen Teil unserer Erde so kennenzulernen, arbeitend, nicht als Tourist, wie ihn mir meine industrielle Tätigkeit geöffnet hat. Ein Tor wurde aufgestoßen zu Schätzen der Anschauung und Welterfahrung, die ich seit der Jugend gesucht und für das Werk als wesentlich empfunden hatte." (Script de l'année 1959).

[21] „Vielleicht war es erst eine warnende Stimme nur, mir würde nichts mehr einfallen, die Einbildungskraft müsse versiegen, sobald ich sie zwänge, für mich und meine Familie um Brot zu dienen." (*Sich um das Ganze mühen*, in : Sonderdruck der *BASF*. Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, p. 16).

[22] „Später überzeugten viele warnende Beispiele, dass ein hauptberuflicher Schriftsteller in unserer schnellebigen Übergangszeit nur zu leicht von der Wirklichkeit abgeschnitten wird." (*Ibid.*, p. 3).

mais comme un acteur de ce monde et intégré dans son action ».[23] À la fin de sa carrière professionnelle, il ne regrettera pas la voie empruntée :

> Une autre conséquence fut peut-être plus importante encore : le métier civil m'a rendu financièrement indépendant. Il m'a ainsi préservé des concessions. Jamais je n'ai été contraint de produire pour vivre, encore moins de devoir ménager les conceptions politiques dominantes toujours changeantes. C'est pourquoi je n'ai à regretter jusqu'à aujourd'hui aucune des lignes que j'ai fait imprimer.[24]

Erneste Furhmann-Stone et Joachim Günther partageaient ce point de vue. Ils écrivirent dans leurs nécrologes :

> L'énorme travail effectué mérite à lui seul la plus grande admiration. Overhoff était à Ludwigshafen chargé de pouvoir, directeur, membre du directoire, vice-président du conseil d'administration de BASF et membre d'autres comités internationaux. Ce fut sans doute déterminant pour que son génie, dans son œuvre écrite, reste proche de la réalité et ne se perde pas dans le vague. Son regard pour les liens de causalité était acéré par des voyages répétés dans presque tous les pays du monde, dont il s'imprégnait de la culture.[25]

---

[23] „[…] nicht als Vergnügungsreisender, als „Mann im Fenster", bequemer Beobachter, sondern als handelnder in sie und ihr Treiben eingeflochten: […]." (*Ibid*., p. 16).

[24] „Der bürgerliche Beruf hat mich finanziell unabhängig gemacht. So schützte er mich vor Konzessionen. Niemals war ich gezwungen, des Erwerbes wegen zu produzieren, noch weniger, mit meiner Feder auf die jeweils herrschenden stets wechselnden politischen Anschauungen Rücksicht zu nehmen. So brauche ich bis zum heutigen Tage keine Zeile zu bereuen, die ich habe in Druck gehen lassen." (Script de l'année 1959).
Ce point de vue se retrouve sur l'invitation à une lecture d'Overhoff organisée par l'*Arbeitskreis für deutsche Dichtung* en 1973 : „Das schriftstellerische Vermögen als Hauptberuf zu nutzen, wurde nie angestrebt, zunächst aus der Befürchtung heraus, daß aus Gründen des Broterwerbs schreiben zu müssen, alsbald zu Konzessionen zwingen werde. Später überzeugten viele warnende Beispiele, daß ein hauptberuflicher Schriftsteller in unserer schnellebigen Übergangszeit nur zu leicht von der Wirklichkeit abgeschnitten wird. Auf der anderen Seite erfordert ein Dasein für die Wirtschaft namentlich für die in ihrer Verbindung von Wissenschaft, Technik und kaufmännischem Kalkül so charakteristische Großindustrie, ein humanistisches Zentrum, um gefährlichen Einseitigkeiten zu entgehen und den menschlichen Maßstab nicht zu verlieren. Auf die Verwirklichung dieses Zieles sind die Lebensbemühungen gerichtet, und das österreichische Traditionsgut wurde dabei stets dankbar als eine unschätzbare Hilfe empfunden."
Dans une lettre à Armin Renker du 12.01.1954, il exprime même la nécessité, pour l'écrivain « responsable », d'être pris dans les tumultes du monde extérieur. L'écrivain professionnel est par nature « irresponsable » : „Bedenklicher ist Ihre Frage: „warum tut man das eigentlich alles?" Es gibt wohl kaum heutzutage einen verantwortungsbewussten Menschen, der sich diese Frage nicht stellte. Eine Antwort scheint mir eindeutig: die Zeiten des Berufsschriftstellers sind endgültig vorbei, zum mindesten auf sehr lange Zeit, und das ist gut so. In der äusseren und inneren Welt gehen heute derartige Umwälzungen vor sich, dass einer, der nur schreibt, wenn er nicht gerade ein Genius ist, unrettbar hinter der Wirklichkeit zurückbleibt. Vielleicht hat es einen solchen Rhythmus immer ergeben. Vielleicht ist der, ich will nicht sagen weltfremde, aber doch weltabgewandte Dichter ein Korrelat ruhigerer Zeiten. Heute ist die Phantasie der Wirklichkeit eine so gewaltige, dass ihr vorläufig noch keine menschliche zu folgen, geschweige denn ihr vorauszueilen vermag. Da bleibt uns also nichts anderes, als uns von dieser Wirklichkeit schlagen und schinden zu lassen, anders, fürchte ich, hätten wir überhaupt kein Recht, den Mund aufzutun und mitzureden. So verhält es sich, wie ich meine, mit Schreiben und dem sogenannten bürgerlichen Beruf."

[25] „Dabei nötigt allein schon die enorme Arbeitsleistung höchste Bewunderung ab. War doch Dr. Overhoff bei der BASF in Ludwigshafen Handlungsbevollmächtigter, Prokurist, Direktor, Vorstandsmitglied sowie erster stellvertretender Aufsichtsratvorsitzender und Mitglied verschiedener, weltbedeutender Gremien. Das mochte mitbestimmend sein, daß sein Genie im Wort-Werk der Wirklichkeit nahe blieb und nie ins Vage ausuferte. Seinen Blick für Zusammenhänge schärften wiederholte Reisen in nahezu sämtliche Länder der Welt, deren Kulturen er intensiv in sich aufnahm." (Erneste Fuhrmann-Stone, in : *Rheinland-Pfalz*, 09.08.1977).

> Les deux aspects : voyager et écrire ont avant tout déterminé cette vie et lui ont donné sa forme intellectuelle. Sa profession juridico-commerciale l'a amené à entreprendre de grands voyages dans le monde entier. Ce qu'Overhoff en tira, il le doit à son talent et à sa formation.[26]

Ces lignes montrent que les deux aspects dont nous parlons – la mission de création littéraire et la profession – sont liés : la mission ne peut être entreprise et réussie que grâce à l'existence du second métier. Cette opinion n'était pas partagée par tous. Une lettre envoyée à Overhoff par l'écrivain Hans Erich Nossack, qui lui aussi exerçait un second métier (jusqu'à ce qu'il s'établisse « écrivain professionnel ») s'en fait l'écho.[27]

Peter Suhrkamp, l'éditeur d'Overhoff, ne partageait pas non plus ces vues. Il considérait que les contraintes du métier civil se ressentaient dans l'œuvre d'Overhoff. Le peu de temps à sa disposition pour se consacrer à l'écriture l'orientait dans une direction spéculative qui lui ôtait sa fraîcheur originale.[28]

Or, c'est l'interaction de ces deux facteurs (la mission et le métier civil), comme l'analyse le montrera, qui a mené à la philosophie historique développée par Overhoff dans ses ouvrages.

De ces ouvrages, nous avons privilégié le roman *Le Monde avec Gengis Khan* car il constitue la synthèse des aspirations d'Overhoff qui viennent d'être d'évoquées, tout en offrant la meilleure illustration de l'application littéraire de sa perspective historique. Il conviendra néanmoins de replacer le roman dans le cadre de l'ensemble de son œuvre,

---

[26] „Die beiden Aspekte : Reisen und Schreiben haben dieses Leben vornehmlich bestimmt und zur geistigen Gestalt geformt. Die großen weiten Reisen in alle Erdteile erforderte der kaufmännisch-juristische Beruf. Was Overhoff gleichzeitig daraus machte, verdankt sich seinem Talent und seiner Bildung." (Joachim Günther, in : *Jahresring* 78/79, 1978, p. 265).

[27] Lettre de Hans Erich Nossack du 06.06.1949 : „Mein eigenes Schaffen leidet z. Zt., abgesehen von den geschilderten Zerstreuungen durch meinen zweiten Beruf, unter folgendem: Ich halte mich lediglich für einen Seismographen der geistigen Situation. Ich sehe nun allerhand neue Linien auf der Tabelle, aber ich weiss sie noch nicht zu deuten. Ich glaube, in diesem Zustand befinden sich alle ehrlichen Schriftsteller. Wohlverstanden: ehrlich! Denn viele machen sie die Sache leicht und schreiben darauf los. Wenn es einem dann und wann vergönnt wird, sich gänzlich an sein Werk hinzugeben, muss man es auch verstehen, die Nöte eines zeitweiligen Schweigens auf sich zu nehmen."
Réponse d'Overhoff à Nossack le 07.07.1949 : „Was Sie mir über Ihren zweiten Beruf sagen, hat mich deshalb besonders interessiert, weil ich genau in der gleichen Lage bin. Seltsamerweise haben sich die beiden Dinge bei mir ein ganzes Leben lang gut vertragen, gerade dadurch daß sie sich nicht vertrugen. Immer, wenn die geschäftlichen Wogen am höchsten gingen, war auch der Druck des anderen am stärksten und hat sich, wenn nötig, in Nachtarbeit Luft gemacht; ich nehme an, es wird bei Ihnen nicht viel anderes sein. Eigentlich zum erstenmal in meinem Leben hat sich diesmal der Urlaub als fruchtbar erwiesen."

[28] Lettre de Peter Suhrkamp à Overhoff du 05.04.1951 : „Ich meine, daß Ihre Entwicklung als Schriftsteller nicht nur durch die Zeitnöte eine Vergewaltigung erfahren hat, sondern ebenso sehr durch die Notwendigkeit in der Hauptsache im kaufmännischen Beruf zu arbeiten. Der kaufmännische Beruf absorbiert bei Ihnen nicht nur Zeit und Kräfte, sondern er leitet auch den Rest der Kräfte und Bemühungen stark in spekulative Richtungen (ich möchte sie nicht gerade philosophische nennen) und nimmt ihnen damit leicht die ursprünglich quellende Frische, sozusagen das Grüne. Daneben ist es nur zu natürlich, daß Ihnen keine Zeit bleibt, in der die Dinge sich aus ihrem eigensten Wesen heraus entfalten können. Es ist zu verwundern, was Sie unter diesen Umständen schriftstellerisch immer noch schaffen. Es hat für mich aber auch etwas Tragisches zu sehen, das Ihnen das Ausruhen darauf nicht zukommt; daß Sie genötigt sind, die Dinge zu zwingen."

notamment dans son contexte biographique et historique. Après l'analyse des facteurs qui ont influencé son œuvre, on examinera le monde intellectuel qui fut le sien lors de sa formation dans la Vienne au début du XXe siècle, puis on retracera sa carrière professionnelle et ses débuts d'écrivain au chapitre I, où seront présentées toutes ses monographies. Les essais et les articles seront exploités dès qu'ils apporteront un éclairage supplémentaire. Le chapitre II placera *Le Monde avec Gengis Khan* dans le contexte de la philosophie historique d'Overhoff et celui de son époque. Il étudiera également les sources utilisées par Overhoff. Le chapitre III sera consacré à l'avant-propos du roman et le chapitre IV à l'analyse propre de l'œuvre, et celle de son sens. Le chapitre V examinera les intentions du roman et son influence par l'étude de sa réception. Nous présentons dans l'annexe, outre la bibliographie d'Overhoff, de nombreux documents de quatre natures : 1) portant directement sur *Le Monde avec Gengis Khan* ; 2) les comptes rendus du roman ; 3) des extraits de la correspondance entre Overhoff et ses éditeurs ; 4) des textes d'Overhoff éclairant l'œuvre et son objet.

CHAPITRE I

Vie et œuvre de Julius Overhoff

I Enfance et influences 1898 - 1918

I.1 Naissance à Vienne

Julius Overhoff naquit à Vienne le 12 août 1898 au sein d'une famille qui n'appartenait à la bourgeoisie viennoise que depuis deux générations. Son grand-père paternel Julius Overhoff (1835-1898), né en Westphalie dans une famille de pasteurs, avait quitté l'Allemagne pour l'Autriche en 1862, comme de nombreux Allemands de cette époque. Il se maria en 1868 avec Berta Crous (1840-1923), Allemande née elle aussi en Westphalie, à Krefeld, et ouvrit la même année un bureau technique à Vienne qui prospéra[1] malgré les difficultés dues à la dépression dans les années 1880. Carl Overhoff, le père de Julius, naquit à Vienne en 1873 et décéda en 1935.

Werner Otto (1846-1908), le grand-père maternel de Julius Overhoff, avait quitté Gera en Thuringe pour s'établir comme représentant des usines de colorants Bayer (*Farbenfabriken Bayer*) à Vienne après avoir vécu en Amérique et en Russie. La grand-mère maternelle de Julius Overhoff, Marie-Luise Ottermann (1854 -1910), fut parmi ses grands-parents, la seule personne née en Autriche. Son père venait de Halle (Saxe-Anhalt) et avait fondé à Vienne un négoce de textiles prospère. La mère de Julius Overhoff, Johanna Otto, y naquit en 1874 et décéda en 1941.

Carl Overhoff, le père de Julius, se destinait à une carrière militaire dans la marine impériale. Il dut y renoncer, son père ne pouvant alors lui assurer, en raison de ses difficultés financières au tournant du siècle, qu'une carrière dans l'artillerie, où il accéda au grade de lieutenant. Mais il dut quitter l'armée en 1897 lors de son mariage avec Johanna Otto, quand son beau-père exigea qu'il devienne son associé au bureau autrichien de Bayer.[2]

L'année 1898 fut mouvementée pour le jeune couple Overhoff. Sur le plan familial, le patriarche Julius Overhoff décéda alors que naissait le Julius de la nouvelle génération. Sur le

[1] Ses fils aînés prirent sa succession et construisirent le premier funiculaire d'Autriche (Traunsee Schiffahrt- und Seilbahngesellschaft).

[2] „Als er, nun Leutnant, um Hanny, die Jugendliebe warb, erklärte der alte Otto, zwei Offiziere als Schwiegersöhne könne er nicht brauchen. [...] Er, mein Vater, habe umzusatteln und in sein Geschäft hinüberzuwechseln, die Vertretung der Farbenfabriken vorm. Friedrich Bayer in Elberfeld für Österreich." (Script : *Lebenserinnerungen*, vol. 1 : *Lovrana* 1, p. 23).

plan professionnel, Carl, remercié par son beau-père, fut engagé par Bayer en lieu et place de celui-ci, remercié à son tour.[3] Il restera le représentant de la société trente ans durant.

C'est donc à cette époque où « la vieille Autriche jetait les derniers feux de sa culture »[4] que naquit Julius Overhoff, au cœur de la double monarchie, « ce miracle de construction, magnifique et sage », comme il le dit lui-même.[5] Il grandit dans l'atmosphère cosmopolite de Vienne, où la coexistence des éléments les plus disparates du « Vielvölkerstaat » était une tradition que la monarchie austro-hongroise avait développée depuis des siècles.[6] C'était une réalité concrète dont la diversité des arts viennois se faisait aussi le reflet :

> Car dans la vieille Autriche d'avant 1914 vivaient côte à côte de nombreux peuples variés. Ce n'était pas l'objet de discussions théoriques, mais une réalité quotidienne. Le passant, dans les rues de Vienne, rencontrait les membres d'autres communautés linguistiques, les Tchèques, les Magyars, les Polonais, les Italiens. Mais outre ces témoins vivants de l'histoire, on en rencontrait également les témoins de pierre, dont les dimensions impériales incluaient Madrid, Versailles, Bruxelles et Cologne aussi bien que Prague, Budapest, Belgrade, Moscou et Constantinople.[7]

I.2 Lycée et premiers essais littéraires

Ce bouillonnement culturel de Vienne, il le retrouva au lycée académique (*Das akademische Gymnasium*), le plus ancien lycée de Vienne, fondé par les Jésuites en 1553 sous le règne de Ferdinand 1er, où il entra en 1909 après avoir réussi le concours d'entrée. Les élèves étaient à l'époque répartis dans les lycées selon leur appartenance sociale : les enfants d'officiers allaient au *Theresianum*, les bourgeois catholiques au *Schottengymnasium* et les enfants de la bourgeoisie juive et des intellectuels éclairés allaient au lycée académique.[8] Aussi les élèves du lycée académique reflétaient-ils l'image de la Vienne intellectuelle de l'époque. De grands noms de la littérature et de la culture autrichienne en ont suivi

[3] „Die kaufmännische Leitung der Farbenfabrik sah ihre Chance und nutzte sie: Werner Otto war sicher ein guter Vertreter, [...]. Doch nun, wo das österreichische Geschäft so glänzend eingeführt war, als selbständiger Vertreter mit hoher Provision auch sehr kostspielig. Ein eigenes Bayerbüro in Wien konnte den gleichen Umsatz billiger erbringen. Man kündigte Otto den Vertretervertrag, stelle seinen herausgeworfenen Schwiegersohn für 6000 Kronen im Jahr als Angestellten ein, gab im noch einen Techniker an die Seite und rieb sich die Hände." (Chronique sur la famille Otto : *Ottonisches*, script, s.d., p. 14).

[4] „[…] zu einer Zeit also, da das alte Österreich und seine Kultur in einer letzten Blüte standen." (*In Memoriam Dr. Julius Overhoff*, in : *Salzkammergutzeitung*, 01.09.1977).

[5] „[...] in der K.u.K. Donaumonarchie, diesem großartigen, weisen, […] Wundergebilde." (Script du discours tenu par Overhoff à l'occasion des 80 ans de sa tante, s.d.).

[6] *Cf.* Journal d'Overhoff, p. 20.

[7] „Denn im alten Österreich vor 1914 war das Zusammenleben vieler verschiedener Völker die Wirklichkeit und die Aufgabe des Tages, nicht Gegenstand theoretischer Erörterungen. Wer in Wien durch die Straßen ging, stieß nicht nur auf die lebenden Mitglieder anderer Sprachgemeinschaften, der Tschechen, Magyaren, Polen und Italiener, dem kamen auch täglich die steinernen Zeugen einer Geschichte vors Auge, deren kaiserliche Maße Madrid, Versailles, Brüssel und Köln ebenso wie Prag, Budapest, Belgrad, Moskau und Konstantinopel einbezogen." (Script sur la naissance des *Inscriptions européennes*).

[8] *Cf.* Annette Daigger : *In memorian Edith Overhoff*, in : *Musil-Forum* 13-14, 1987-1988, p. 288.

l'enseignement : de Schubert à Nestroy, en passant par Hofmannsthal, Schnitzler, Hans Kelsen (un des pères de la constitution autrichienne de 1920), Michael Hainisch (le premier président de la république de 1920 à 1928) et Erwin Schrödinger, Prix Nobel de physique en 1933.

Overhoff reçut son instruction comme une valeur sûre et éternelle.[9] Il en garda le souvenir reconnaissant d'y avoir acquis les connaissances et l'esprit critique qui lui permettraient d'appréhender le monde.[10] Au cours de ces sept années, il bénéficia d'une formation humaniste fondée sur l'enseignement du grec et du latin et l'étude des grands auteurs classiques. La part majeure faite à cet enseignement, considérant ces matières non seulement comme langues, mais comme porteuses de cultures et sources de réflexion ressort des matières du programme hebdomadaire[11] :

Religion	2 heures de la 1ère à la 8e année
Allemand	4 heures en 1ère et 2e année, puis 3 heures
Latin	8 heures en 1ère, 7 en 2e, 6 de la 3e à la 6e année et 5 dans les deux dernières années
Grec	à partir de la 3e année, 5 heures en 3e, 5e et 6e année, 4 heures en 4e et 7e année
Histoire	2 heures à partir de la 3e année, en 3e et 4e année, 3 heures en 5e et 7e année, 4 heures en 6e et 8e année
Géographie	2 heures jusqu'en 4e, 1 heure en 5e et 6e année
Mathématiques	3 heures jusqu'en 7e année, 2 heures en 8e année
Sciences naturelles	2 heures en 1ère, 2e et 6e année, 3 heures en 5e année
Physique et chimie	2 heures en 3e année, 3 heures en 4e, 4 heures en 7e
Écriture	1 heure en 1ère année
Sport	2 heures pour toutes les classes, ne fut introduit qu'en 1912, la 4e année d'Overhoff

Dès cette époque, Overhoff avait pris conscience d'une part de son talent littéraire,[12] d'autre part de son refus d'embrasser la carrière d'écrivain. « Si loin que remontent mes souvenirs, j'ai tenté de consigner par écrit ce que j'avais vécu, j'ai fait des vers ; mais du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours été décidé à ne pas devenir ce qu'on appelle un

[9] „Das Elternhaus gab ihm Bildung als etwas Selbstverständliches und Unbedrohtes mit." (*In Memoriam Dr. Julius Overhoff*, in : *Salzkammergutzeitung*, 01.09.1977).

[10] „Ich vermag der Atmosphäre des Akademischen Gymnasiums „der scharfen Luft", der geistigen Wachheit und Behendigkeit in seinem Umkreis, meiner Lehrer und Mitschüler nur dankbar zu gedenken." (Journal d'Overhoff, p. 24).

[11] *Cf. Jahres-Bericht über das k. k. Akademische Gymnasium für das Schuljahr 1911-1912*, Vienne, 1912 ; *Jahres-Bericht über das k. k. Akademische Gymnasium für das Schuljahr 1912-1913*, Vienne, 1913 ; *Jahres-Bericht über das k. k. Akademische Gymnasium für das Schuljahr 1913-1914*, Vienne, 1914.

[12] „Die Aufsätze liefen mir leicht aus der Feder, wohlwollende Lehrer nickten Beifall, ermunterten mich, Reise- oder Wandererlebnisse festzuhalten." (Script, s.d.).

écrivain professionnel. »[13] On a vu dans l'introduction les raisons qui l'avaient amené à cette décision. Mais il en était alors une autre, tout aussi importante : il avait déjà décidé d'une autre carrière.

I.3 Le motif du voyage

Il se destinait à la carrière diplomatique, qui lui permettrait de « découvrir le monde, le monde entier si possible, [de] découvrir l'essence de toutes les sciences, les livres, les animaux, les plantes et évidemment les hommes, de grands hommes, des modèles, et [de] jouer moi-même un rôle. »[14] Voyager était pour lui une nécessité pour comprendre le monde, car c'est une caractéristique atavique de l'homme : « Les hommes ont le voyage dans le sang. Dans tous les trésors immenses des récits qui nous sont parvenus, il n'est pas un conte, pas une légende, pas un livre qui ne le démontre » a-t-il écrit dans l'essai qu'il a consacré au voyage en 1938.[15] Le voyage, l'envie de découvrir, de conquérir aussi, est l'un des moteurs de l'histoire de l'humanité.[16] Cette idée, Overhoff l'a souvent développée, ainsi dans les tous premiers mots du *Monde avec Gengis Khan* :

> Les anciens d'une tribu flairent des terrains de chasse plus giboyeux ; des bergers démontent leurs tentes appelés par la transhumance vers les hauteurs ; des peuples se mettent en marche sans savoir si leur but est la vie ou la mort. Depuis des millénaires, l'humanité a dans le sang cette propension à l'essor, au *ver sacrum.*[17] Même durant les époques dites historiques surgissent des profondeurs préhistoriques un tel désordre des cœurs agissant toujours comme impulsion de pensée et d'action, et le *ver sacrum* conserve toujours son double sens : sainte clarté, prometteuse d'avenir, fascination insondable.[18]

---

[13] „Solange ich mich erinnern kann, habe ich Erlebnisse festzuhalten versucht, Verse gemacht; solange ich denken kann, war ich aber auch entschlossen, nicht das zu werden, was man einen Berufsschriftsteller nennt." („*Sich um das Ganze mühen"*, in : Sonderdruck der *BASF*. Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, p. 15). *Cf*. Stefan Zweig, né en 1881 à Vienne, qui connut la même instruction et les mêmes influences qu'Overhoff : „Denn daß wir alle [die Gymnasiasten] längst zu schreiben oder zu dichten, zu musizieren oder zu rezitieren begonnen hatte, war selbstverständlich." (*Die Welt von gestern*, Francfort/M., 1947, p. 73).

[14] „Die Welt kennen zu lernen, die ganze womöglich, den Kern aller Wissenschaften, Bücher, Tiere, Pflanzen, dann selbstverständlich Menschen, große Männer, beispielhafte, selbst eine Rolle zu spielen." (Script, s.d.).

[15] „Tief ist den Menschen das Reisen im Blute. Kein Märchen, keine Sage, kein Buch, das es nicht verriete in dem ganzen, ungeheuren Schatz von Überlieferungen." (*Vom Reisen*, Berlin, 1938, p. 4).

[16] „Die Größe der Welt und unsere Möglichkeit in ihr ist schon dem Kinde schauernde Verlockung. Sie beschwingt die Vorstellungskraft des Herangewachsenen und treibt die Völker sich zu erproben. So vollzieht sich das großartige Schauspiel der Historie." (*Ibid*., p. 5).

[17] Dans les *Inscriptions européennes*, Overhoff dédie un sonnet au ver sacrum (p. 17).

[18] „Die alten Männer eines Stammes wittern ergiebigere Jagdgründe; Hirten reißen ihre Zelte ab, weil Sommerweide ins Gebirge lockt; Völker gehen auf Wanderung und wissen nicht, ob das Ziel Leben oder Tod heißt. Bereitschaft zum großen Aufbruch, zum ver sacrum kreist der Menschheit wohl seit Jahrzehnttausenden im Blut. Immer wieder, noch während der sogenannten historischen Epochen, entsteigt der vorgeschichtlichen Tiefe eine solche Unruhe des Herzens als Antrieb für Denken und Handeln, und immer behält das Sacrum seinen doppelten Sinn – heiligen Glanzes, der Zukunft verheißt, abgründiger Verführung." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, Nuremberg, 1959, p. 11).

Overhoff voyait le voyage comme un enrichissement. Il déclarait à l'écrivain Armin Renker : « Je crois que vous avez touché juste avec votre citation tirée de *La Trahison d'Afschin.*[19] Il est certain que découvrir le terrain, faire connaissance avec des pays et des hommes m'a toujours apporté davantage que les livres, malgré tout l'amour que je leur porte ».[20] Goethe avait dit : « L'homme ne se connaît que dans la mesure où il connaît le monde, il ne connaît le monde qu'en lui et ne se connaît que dans le monde ».[21] Overhoff s'exprime ainsi : « Comme si notre être avait besoin de l'étranger pour se comprendre ».[22] Cette envie de découvrir le monde plongeait ses racines dans le cosmopolitisme de Vienne, où Julius Overhoff découvrit la diversité des cultures, mais découlait aussi des vacances passées sur la côte adriatique et en Haute-Autriche sur le lac de Traun[23] durant toute son enfance jusqu'à la Première Guerre mondiale.

La grand-mère maternelle et la tante de Julius Overhoff avaient ouvert en 1900, après leurs divorces respectifs, une pension (*Marienhof*) à Lovran, en Istrie, qui s'appelait alors Lovrana.[24] Les frontières de l'empire des Habsbourg s'étendaient alors au sud jusqu'à la côte adriatique, englobant des territoires aujourd'hui italiens, croates ou slovènes. La noblesse y fit construire de somptueux châteaux comme le Duino de Rilke ou le Miramar de l'archiduc

---

[19] Il s'agit de ce passage : „Wieder war es die Reise, die seine Seele löste aus drohender Verhärtung in Pflicht und Aufgabe. Wie jeder lebendige Mensch empfand auch er den Zustrom der Bilder als Befreiung. Denn nur soviel ist uns, solange wir unterwegs sind, zu tun erlaubt, als zum Erreichen des Tagesziels, zum Bestehen der kleinen Fährlichkeiten erfordert wird, nicht mehr. Ohne fürchten zu müssen, uns in Wesentlichem zu versäumen […], ist es doch nicht in unserer Macht, handelnd, entscheidend einzuwirken. So geben wir uns denn, lieblich Gefangene, reinen Gewissens dem lebhaften Andrängen der Welt hin und haben nur acht, daß ihre Erscheinungen ungetrübt aufgenommen werden und uns zuwachsen." (*La Trahison d'Afschin,* Karlsruhe, 1950, p. 131).

[20] Lettre d'Overhoff à Armin Renker du 03.01.1956: „Ich glaube schon, dass Sie mit Ihrem Zitat aus dem „Verrat des Afschin" das Rechte getroffen haben. Sicher gilt, dass mir die sogenannte Feldforschung, das intensive Kennenlernen von Ländern und Menschen, immer noch mehr gegeben hat als Bücher, so sehr ich sie liebe." Armin Renker (1881-1961) et Julius Overhoff étaient en contact depuis la parution d'*Un Livre de la ville de Soest*. Grand bibliophile, poète, Renker est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. *Cf.* note 13 de l'introduction.

[21] „Der Mensch kennt nur sich selbst, insofern er die Welt kennt, die er nur in sich und sich nur in ihr gewahr wird." (Johann Wolfgang Goethe : *Bedeutende Fördernis durch ein einziges geistreiches Wort*, in : *Werke*, Hamburger Ausgabe in 14 Bänden, éd. par Erich Trunz, Munich, 1998, vol. 13, p. 38).

[22] „Als bedürfte das Eigene des Fremden, um sich selbst zu begreifen." (*Vom Reisen,* p. 6).

[23] Il a dépeint les paysages de son enfance dans divers textes. Un article parut comme publication à titre privé : *Souvenirs d'enfance du Küstenland* (*Aus Jugenderinnerungen im österreichischen Küstenland*), s.l., s.d., et plusieurs articles furent publiés dans des revues (*Jugend am See* en 1943 dans la *Neue Rundschau*), ou dans des recueils (*Der Traunsee,* in : Günther Birkenfeld (éd.) : *Mysterium Heimat. Städte und Landschaften im deutsprachigen Raum. Geschildert von achtundsechzig zeitgenössischen Autoren,* Berlin, 1959, pp. 379-386. Outre ces textes à vocation littéraire, Overhoff, à la fin des années 60, rédigea des souvenirs d'enfance (*Jugenderinnerungen*), formant un script d'un volume de 300 pages, divisé selon les lieux des séjours de vacances, Lovrana et Rinnbach, aujourd'hui Lovran et Rindbach. Overhoff se sert de Lovrana et Rinnbach comme points de départ pour dépeindre la vie de sa famille et ses destinées au cours de plusieurs décennies. Il livre la fresque d'une famille bourgeoise de l'empire autrichien au tournant du siècle jusqu'à la création de la république d'Autriche allemande après la Première Guerre mondiale. Les profonds changements que connut alors la société autrichienne se retrouvent dans les destinées de la famille d'Overhoff.

[24] C'est là qu'il fit la connaissance en 1909 de la famille Pächt dont les deux garçons Fritz et Otto allaient devenir ses amis. Devenu historien d'art et ami de Robert Musil, Otto amena Julius Overhoff à devenir membre de la première société Musil de Vienne en 1935.

Ferdinand Maximilien.[25] Le nom de riviera autrichienne, qui désignait la côte orientale d'Istrie, entre Fiume et la baie de Fianona où se trouvaient les villes d'eaux Abbazia et Lovrana,[26] s'était établi avant la Première Guerre mondiale. Grâce au développement du réseau ferroviaire et à la modernisation des moyens de transport et des logements, la côte autrichienne était devenue accessible aux voyageurs. Dans certaines régions, le tourisme était devenu un facteur économique d'importance, même si seules les classes les plus favorisées pouvaient voyager. Au sein de la monarchie, les habitants de Vienne constituaient à eux seuls la moitié des touristes. Dans les dernières années du XIXe siècle, il était devenu de coutume pour la grande bourgeoisie et l'aristocratie de passer les mois d'été non seulement dans les environs de Vienne (Semmering), dans les villes d'eaux Karlsbad, Marienbad et Franzenbad en Bohême, mais aussi d'aller sur la côte adriatique.

Outre les progrès techniques, les découvertes de la médecine favorisèrent le phénomène ; le climat méditerranéen, la pureté de l'air étaient recommandés pour certaines maladies. C'est ce qui arriva au père de Julius Overhoff, Carl. Il lui fut recommandé de partir en cure sur la côte adriatique pour soigner une tuberculose.[27]

Parallèlement aux contrées méditerranéennes, Overhoff put découvrir les paysages alpins à Rinnbach (qui s'appela plus tard Rindbach), sur le lac de Traun (*Traunsee* dans le Salzkammergut, en Haute-Autriche), où s'établit une tante paternelle.[28] C'est là que les parents de Julius Overhoff devaient se rencontrer et se marier en 1897. Il apprit lors de ces séjours à observer la nature et saisit son importance dans la vie de l'homme.[29] Ce regard aiguisé dès l'enfance allait lui permettre dans ses récits de voyage de décrire les paysages avec une exhaustivité la plus proche possible de la réalité. On retrouve dans son œuvre des traces de ses séjours, en particulier sur la côte adriatique.[30]

---

[25] *Cf.* Renate Basch-Ritter : *Die k.u.k. Riviera. Nostalgische Erinnerungen an die altösterreichischen Küstenländer, an idyllische Seebäder und mondänes Strandleben, an die Winterstationen und Sommerparadiese an der Adria*, Vienne, 2002, p. 28-35.

[26] *Cf.* Peter Jordan : *Beiträge zur Fremdenverkehrsgeographie der nördlichen Kroatischen Küste*, Klagenfurt, 1997 (= *Klagenfurter geographische Schriften*, 15), p. 11.

[27] „Wir verbrachten den Winter 1905-06 im Süden, weil mein Vater angeblich an Kehlkopftuberkulose erkrankt war." (*Jugenderinnerungen*, vol. 1: *Lovrana* 1, p. 1).

[28] „Der See, seine unmittelbare und weitere Umgebung, zusammen mit den Felsenkaps, den Macchien und Hainen der adriatischen Küsten, ist die Landschaft unserer Jugend." (*Jugend am See oder Über das Naturgefühl*, in : *Die neue Rundschau*, 1943, p. 191).

[29] „Die Seele des Kindes öffnete sich zuerst dem Leben in Wald und Feld, im Garten und auf der Wiese, seinen klaren und doch geheimnisvoll lockenden Bezügen, während ihr das Menschliche in seiner Bedeutung und Fragwürdigkeit erst später faßbar wurde." (*Jugend am See*, *ibid.*, p. 191). „Die Gewinnung der Erkenntnis nämlich, daß nicht nur, von außen gesehen, Natur und Mensch immer zusammen da sind, sondern daß wir, jeder einzelnen von uns, im Anschauen der Natur uns selber wiederfinden." (*Jugend am See*, *ibid.*, p. 197).

[30] Par exemple dans *La Maison sans localisation* (*Das Haus im Ortlosen*) : „Ein vom Wind verwehter Gegenstand zwang mich, den Zaun zu überklettern, die unbeschnittenen Brombeerranken, sah ich, hatten sich weithin über den Betonboden gestreckt, sie hingen voll ungepflückte Früchte; eine Handvoll sammelte ich – und

Julius Overhoff quitta le lycée en 1916, après sept ans d'enseignement, une année avant le temps réglementaire, en raison de la guerre. Il obtint le baccalauréat de guerre, la « Notmatura ». Il fut appelé sous les drapeaux la même année, prêta serment à l'empereur François-Joseph.[31] Engagé dans l'artillerie de campagne (Feldartillerie), il fit ses classes à Agram (Zagreb) puis combattit dans un régiment d'obusier (Feldhaubitzregiment 36) de l'artillerie hippomobile (berittener Artillerieregiment) en Galicie, en Roumanie, en Italie, où il participa aux combats du Mont Grappa en octobre 1918.[32] Il finit la guerre avec le grade de lieutenant.

II L'âge adulte 1918 - 1935

II.1 L'Autriche de 1918

À la fin de la guerre, la monarchie était dissoute, l'Autriche-Hongrie désagrégée. La république d'Autriche allemande, peau de chagrin d'un empire détruit par les traités de St. Germain et Trianon, vit le jour. Les traités de Saint-Germain-en-Laye, signé le 10 septembre 1919, et de Trianon, le 4 juin 1920 entre l'Autriche et la Hongrie d'une part et les pays vainqueurs de l'autre, substituèrent à l'empire quatre États indépendants : Autriche et Hongrie, désormais séparées ; État tchécoslovaque (république de Tchécoslovaquie), constitué par la Bohême, la Moravie et la Slovaquie ; État serbo-croate-slovène (royaume de Yougoslavie), formé de la Serbie (agrandie du Monténégro), de la Bosnie, de la Croatie et de la Dalmatie. Par ailleurs, des portions de l'ancien empire furent rattachées à des pays voisins : la Roumanie annexa la Transylvanie hongroise (ainsi que la Bessarabie russe) ; la Pologne se vit attribuer la Galicie et Teschen. L'Italie obtint le Haut-Adige (Trentin) et l'Istrie.

Outre les répercussions politiques que la disparition de la puissance qui avait administré l'Europe centrale allait provoquer les décennies suivantes, la toute nouvelle république, proclamée le 12 novembre 1918, et notamment la population de Vienne allaient subir les conséquences de l'après-guerre. Dépouillée de ses greniers à grains de Hongrie et de son industrie en Bohême, la nouvelle république connut des débuts extrêmement difficiles. Sa situation économique était désastreuse : manque de matières premières et de produits alimentaires, un chômage endémique, particulièrement à Vienne, qui traumatisa l'opinion,

---

die, sonnenwarm, schmeckten wie vor einem Menschenalter jene aus dem Süden." (*La Maison sans localisation*, Cologne, 1960, p. 289).

[31] „[…] bedenken Sie, daß ich meinen ersten Eid als 17jähriger auf den Kaiser Franz Joseph von Österreich geschworen habe." (*Sich um das Ganze mühen*, in : Sonderdruck der *BASF.* Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG., p. 16).

[32] *Cf.* Annette Daigger : *In memoriam Edith Overhoff*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987/88, p. 290.

dettes, inflation.[33] Pour exemple, la somme que l'État avait payée à Julius Overhoff pour son cheval lorsqu'il quitté son régiment de cavalerie pour se rendre sur le front roumain, avait, l'hiver de l'année 1918, la valeur d'un ticket de tramway.[34] Vienne et ses millions d'habitants, coupés de leur zones d'approvisionnement traditionnelles depuis le redécoupage des frontières, connurent cet hiver-là un hiver de famine. Outre les conditions matérielles difficiles, Vienne vivait une époque de troubles politiques intérieurs.

Dans ces conditions matérielles et psychologiques, le jeune Overhoff doit se réorienter. D'une part la précarité financière de sa famille, ruinée par l'inflation, réduit à néant ses ambitions de carrière diplomatique.[35] D'autre part, comme beaucoup de citoyens du nouvel État, il ne pouvait s'identifier à cette « république orpheline »,[36] à cet État « malgré lui ». Représenter un État n'ayant plus aucun poids dans la balance de la politique internationale n'attirait plus le jeune homme, qui ne se sentait pas concerné par cette nouvelle république : « Diplomate d'un reste d'Autriche allemande, au lieu de représenter la vieille puissance de l'empire d'Autriche-Hongrie, successeur légitime du Saint Empire romain germanique ? »[37]

C'est ainsi que Julius Overhoff entame des études de droit à l'université de Vienne pendant qu'il est en apprentissage à la Banque Centrale des caisses d'épargne allemandes (*Zentralbank deutscher Sparkassen*). En 1920, il obtient son diplôme de droit et saisit l'occasion d'entrer, après son grand-père maternel et son père, chez Bayer, et quitte en mars 1920 l'Autriche pour Leverkusen, où se trouve le siège de Bayer.[38]

II.2 Entrée dans la vie professionnelle

Overhoff saisit l'opportunité que lui propose Bayer et rédige une thèse de doctorat à l'université de Cologne parallèlement à son activité professionnelle. En mars 1923 il passe son doctorat grâce à une thèse sur « L'imposition des revenus, du luxe et du patrimoine issus

[33] *Cf.* Olivier Milza : *Histoire de l'Autriche*, Paris, 1995, p. 201.
[34] „Was Julius vom Staat für sein Pferd bekommen hatte, damit bezahlte man jetzt eine Trambahnfart." (Chronique sur la famille Otto, *Ottonisches*, script, p. 24).
[35] „In der Jugend bestand der Plan, die diplomatische Laufbahn einzuschlagen. Ihn zu verwirklichen verhinderte das Auseinanderfallen der österreichischen-ungarischen Monarchie, weil nachher die finanziellen Vorraussetzungen in der Familie nicht mehr gegeben waren." (Script de l'année 1959).
[36] „verwaiste Republik" (Steven Beller : *Geschichte Österreichs*, Vienne, 2007, p. 188).
[37] „Diplomat eines Rest-Deutsch-Österreich statt Vertreter der alten Großmacht Österreich-Ungaren, der legitimen Nachfolgerin des heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation?" (Script, s.l., s.d.). *Cf.* Stefan Zweig, qui écrivait : „Ich bin 1881 in einem großen und mächtigen Kaisserreiche geboren, in der Monarchie der Habsburger, aber man suche sie nicht auf der Karte: sie ist weggewaschen ohne Spur." (Stefan Zweig : *Die Welt von gestern*, Francfort/M., 1947, p. 10).
[38] Il y fait la connaissance du poète Arthur Hospelt, (*Gedichte*, publiés en 1914 chez Xenien à Leipzig), grand amateur de Rilke qui deviendra son ami le plus cher par l'intermédiaire de son cousin Kurt Overhoff, qui était musicien et chef d'orchestre (assistant de Furtwängler à la fin des années 20). Hospelt avait rédigé le livret d'un opéra, *Mira*, dont Kurt Overhoff avait composé la musique. L'opéra fut joué en 1924.

de ventes uniques selon le droit impérial en vigueur », effectuée sous la direction du professeur Stier-Somlo.[39] Il est alors nommé à Lodz en Pologne comme représentant de Bayer.

Il se marie le 6 juin 1924 avec Edith Klöppel (née à Elberfeld le 12 avril 1904).[40] Le couple s'établit à Berlin où naît leur premier fils, Julius, le 24 avril 1925. Overhoff fait de nombreux voyages à Moscou au sein d'une délégation de Bayer pour négocier avec les Soviétiques en tant que conseiller juridique. Lorsque Bayer fusionne en 1925 avec BASF, Höchst et d'autres entreprises de chimie pour former le groupe IG Farben (Interessengemeinschaft Farbenindustrie AG), Overhoff en devient naturellement employé. En 1926, les époux Overhoff font un voyage de deux mois en Égypte. À leur retour, ils décident de rédiger un journal de voyage, qui ne sera terminé qu'en 1929.[41] Les maisons d'édition auxquelles ils proposent le manuscrit le refusent. (Ce journal sera finalement publié en 1980.)

La famille qui s'est agrandie avec la naissance de jumelles le 3 juillet 1926, Sybille, « Billy », et Elfriede (surnommée Kezia, du nom de la fille de Job), s'établit en 1930 à Francfort sur le Main quand Overhoff est appelé à de nouvelles fonctions au siège de la IG Farben : il est alors fondé de pouvoir ; en 1937 il est nommé directeur. Il le restera jusqu'en 1945. C'est à Francfort que naîtront les deux derniers enfants : Martin, le 7 février 1933 et Konstanze, le 27 février 1938. Julius et Edith Overhoff s'inscrivent à l'université et suivent des cours d'histoire, d'islamologie, de philosophie et de théologie sous Ernst Kantorowicz (jusqu'en 1933), Martin Buber, Leo Frobenius, Gotthold Weil et Herman Lommel, élève de l'orientaliste Andreas, le mari de Lou Andreas-Salome.

C'est de cette époque, au tout début des années 30, que datent les premières tentatives de publication d'Overhoff. Il s'agit d'une part de poèmes, d'autre part d'un essai sur Ortega y Gasset, alors le très célèbre philosophe, sociologue et essayiste espagnol. Il proposera ses poèmes au *Insel Verlag* qui regrettera de ne pouvoir les publier malgré « le plaisir de les lire, car ils expriment ce que ressent l'homme moderne et l'atmosphère ambiante. Mais le manque d'intérêt du public pour la poésie, qu'elle soit moderne ou l'œuvre des grands poètes du passé,

[39] „Die Einkommen-, Luxus- und Vermögenssteuerpflicht der einmaligen Veräusserungsgeschäfte nach geltendem Reichsrecht".

[40] Petite-fille du sculpteur Otto von Strassen.

[41] „Nach dieser Begegnung mit Ägypten beschlossen sie, gemeinsam ein Buch über ihre Eindrücke herauszugeben. Es wurde in der Bahn geschrieben, drei Jahre lang, am Wochenende, während der Ausflüge an die Ostsee oder in die Mark Brandenburg. Jeder Satz wurde besprochen und diskutiert, so daß erst 1929 das Manuskript fertig wurde. Sie ließen 100 Exemplare anfertigen, aber kein Verlag konnte sich für dieses Buch erwärmen." (Annette Daigger : *In memoriam Edith Overhoff*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987/88, p. 289).

ne permet aucune publication. »[42] L'étude sur Ortega y Gasset n'eut pas plus de succès. Elle fut refusée par la *Kölnische Zeitung*,[43] la *Deutsche Verlagsanstalt*[44] et la *Neue Zürcher Zeitung*.

III Lumières et ombres 1935 - 1946

III.1 L'année 1935 : premières publications

En 1935, avant de partir pour un long voyage en Amérique pour le compte de la IG Farben, Overhoff effectue un court séjour en Westphalie, le berceau de sa famille. Marqué par la ville de Soest, il écrit en quelques jours un ouvrage d'impressions inspirées par l'architecture religieuse de la ville, *Un Livre de la ville de Soest* (*Ein Buch von der Stadt Soest*).[45] Il envoya son manuscrit à la maison d'édition Hegner, dont il venait de lire une publication : *Pilgerfahrten* de Josef Hofmiller.[46] Les affinités entre son propre récit et les descriptions de Hofmiller lui donnèrent à penser qu'*Un Livre de la ville de Soest* s'inscrirait dans le programme de Hegner.

C'est ainsi que s'établit le contact entre Jakob Hegner et Overhoff et que commença une collaboration qui allait durer trois décennies – avec une interruption due à l'interdiction de la maison d'édition sous le IIIe Reich – et donner naissance à sept publications.[47] Au-delà de leurs relations auteur-éditeur s'établit une profonde amitié empreinte de respect et de complicité, que les choix littéraires d'Overhoff n'allaient jamais démentir. Dans les années 50, les Overhoff furent souvent les invités des Hegner à Lugano, en Suisse, où Hegner s'était établi.

---

[42] Lettre du *Insel Verlag* à Overhoff du 09.03.1932 : „[...] und gab mir das Manuskript Ihrer ‚Gedichte vom grossen Dasein und von der Pflugspur des Todes', wofür ich ihm aufrichtig dankbar bin, denn man liest mit Genuss und innerer Anteilnahme die schönen Verse, die so manche Stimmung und Erlebnisse des modernen Menschen zum Ausdruck bringen. Es ist schade, dass man sie in jetziger Zeit nicht drucken kann, und der Insel-Verlag bedauert immer wieder, dass er sich nicht wie früher moderner Lyrik besonders anzunehmen vermag, aber bei der Gleichgültigkeit des Publikums auch den besten und grössten Dichtern gegenüber ist das leider nicht möglich." (signée Katharina Kippenberg).

[43] Lettre de la *Kölnische Zeitung* du 03.04.1933 : „Ich habe ihn [Ortega] mit grossem Interesse gelesen, kann ihn aber nicht bringen, da wir in letzter Zeit einige Male ausführlich über Ortega geschrieben haben. Ich möchte Ihnen aber empfehlen, Ihre Studie an Dr. Kilpper von der Deutschen Verlagsanstalt in Stuttgart zu senden, er ist der deutsche Verleger von Ortegas Büchern und könnte vielleicht den Abdruck Ihrer Arbeit vermitteln." (signée Rychner).

[44] Lettre du 21.04.1933.

[45] „Noch ganz unter dem Eindruck der alten Familienheimat schrieb ich in wenigen Tagen durch Grippe erzwungener Bettruhe den größten Teil des *Buches von der Stadt Soest*." (Script, introduction à une lecture).

[46] Josef Hofmiller (1872-1933) était l'auteur de plusieurs ouvrages consacré au patrimoine culturel du sud de l'Allemagne, dans lesquels il décrivait ses impressions de voyageur, comme *Wanderbilder* (1928).

[47] *Ein Buch von der Stadt Soest*, 1935 ; *Die Pflugspur*, 1935 ; *Stegreif im Sommer*, 1941 ; *Das Haus im Ortlosen*, 1960 ; *Eine Familie aus Megara*, 1961 ; *Die Pflugspur* nouvelle édition, 1962 ; *Die Herabkunft der Ganga*, 1964.

Jakob Hegner, le fondateur de la maison d'édition, était lui-même autrichien. Issu d'une famille de la bourgeoisie juive, il était né le 25 février 1882 à Vienne. Il se consacra très tôt aux métiers de l'édition, co-dirigea avec René Schickele à Berlin le *Magazin für Literatur*, qui publiait des jeunes auteurs allemands et étrangers (d'Annunzio, Baudelaire, Else Lasker-Schüler, Hermann Hesse, Gustav Meyrink, Rimbaud, Verlaine). Il découvrit Claudel, qu'il traduisit en allemand. Il quitta en 1913 la rédaction des *Neue Blätter* de Paul Adler et fonda sa propre maison d'édition, le *Hellerauer Verlag* à Hellerau, la ville-jardin près de Dresde, qui accueillait toute sorte d'intellectuels : écrivains, penseurs, architectes, philosophes et critiques.[48] En 1919 il fonda une nouvelle maison d'édition, le *Verlag Jakob Hegner Hellerau*. Hegner était un éditeur accompli : d'une très grande culture et d'un goût très sûr, il écrivait lui-même, traduisait, s'intéressait aux questions typographiques, créant sa propre imprimerie, dans laquelle il imposa ses idées. Il s'ensuivit un type particulier d'ouvrages, à la facture simple et dépouillée qui les distinguait du reste de la production éditoriale.[49]

Hegner s'était converti au catholicisme, ce qui se reflétait dans son catalogue. Les publications à caractère religieux en formaient le cœur avec des œuvres fondamentales comme *La Somme contre les Gentils* (*Die Summe wider die Heiden*), premier tome d'une édition philosophique de Thomas d'Aquin, ou des traités comme *Ketzer der Scholastik vor Thomas* édité par Alois Dempf. Le catalogue couvrait en outre les domaines de la littérature, la philosophie, l'histoire. À l'entre-deux-guerres, y figuraient des auteurs comme Bernanos, Claudel, James, Joyce, Yeats qu'Hegner avait lui-même traduit, Friedrich Schnack, Reinhold Schneider, Leopold Ziegler, Martin Buber (*Des Rabbi Israel ben Elieser genannt Baal-Schem-Tow, das ist Meister vom guten Namen, Unterweisung im Umgang mit Gott, aus den Bruchstücken gefertigt von Martin Buber*, 1927 ; *Des Baal-Schem-Tow Unterweisung im Umgang mit Gott*, 1927 ; *Die chassidischen Bücher*, 1929). Au printemps 1935 parurent, en même temps qu'*Un Livre de la ville de Soest*, des romans comme *Saint Dominique* (*Der heilige Dominikus*) de Bernanos, dans la traduction de Hegner, ou *Der Gang durch das Ried* d'Elisabeth Langgässer ; dans le domaine de la philosophie, les *Provinciales* (*Briefe*) de Pascal et *Kierkegaards Folgen und Folger* d'Alois Dempf, qui traitait de théologie dialectique et de philosophie existentialiste ; dans le domaine de la philosophie des civilisations *The Making of Europe* (*Die Gestaltung des Abendlandes*) de l'auteur anglais Christopher Dawson.

Hegner fut tout de suite intéressé par le manuscrit que lui avait envoyé Overhoff. Son instinct lui disait que cet auteur avait d'autres écrits en réserve, ainsi que le montre la lettre qu'il adressa à son futur auteur le 3 janvier 1935 :

[48] *Cf. Jakob Hegner. Briefe zu seinem siebzigsten Geburtstag,* éd. par Josef Rast, Olten/Munich, 1952, p. 120.
[49] *Cf. ibid*., p. 75.

Monsieur,
J'ai reçu aujourd'hui votre manuscrit *Un Livre de la ville de Soest*. Après l'avoir feuilleté, je me suis mis à la lecture et l'ai lu en entier. Je le trouve excellent, seule la fin est un peu faible par rapport au début et au milieu. Le chapitre théorique « Le rempart » ne me paraît pas non plus à la hauteur des parties consacrées à l'observation. Je vous serais reconnaissant de me faire savoir ce que vous avez composé en dehors de ce manuscrit ou ce que vous projetez pour les temps à venir. Vous pourriez peut-être m'envoyer d'autres travaux ; il ne paraît pas invraisemblable que je me décide à publier votre *Livre de la ville de Soest*, bien que votre manuscrit traite un sujet très limité – mais sans le traiter de façon limitée. Ayez donc l'amabilité de m'envoyer quelques remarques sur vos autres travaux, vos projets et autres.
Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée
Jakob Hegner[50]

« Comment peut-on écrire un livre sur Soest ! »[51] C'est avec ces paroles que Hegner accueillit Overhoff lors de leur première rencontre. Derrière cette remarque ironique se cachait l'éditeur qui aimerait orienter l'auteur dans une certaine direction. Deux mois plus tard, Jakob Hegner commençait à forger des plans pour la poursuite de l'œuvre littéraire d'Overhoff.[52] Il lui déconseilla d'écrire un roman, car « réussir du premier coup serait aussi vraisemblable qu'un gros lot à la loterie ».[53] Overhoff devait à son sens rester dans la même thématique, écrire quelques essais semblables, non sur des villes, mais sur des hommes. Il lui suggéra d'écrire la vie d'un artisan, de restituer par la littérature son travail, sa conception du monde. Hegner avait à l'esprit plusieurs de ces petits livres aux thèmes identiques comme la vie d'un viticulteur ou d'un médecin de campagne.[54]

Overhoff répondit à ces conseils d'Hegner par sa vision propre de son travail littéraire dans une lettre du 2 mars 1935 :

---

[50] Lettre de Jakob Hegner à Overhoff du 03.01.1935 :
„Sehr geehrter Herr Doktor,
Ihr Manuskript, ein Buch von der Stadt Soest, habe ich heute erhalten und nach dem ersten Anblättern gelesen und zu Ende gelesen. Ich finde es ganz ausgezeichnet, nur der Schluss fällt gegen den Anfang und die Mitte etwas ab. Auch das theoretische Kapitel ‚Der Wall' scheint mir nicht ganz auf der Höhe der anschauungsgesättigten anderen Teile[50]. Ich wäre Ihnen dankbar, wenn Sie mir mitteilen wollten, was Sie ausser dieser Schrift verfasst haben oder was Sie für die nächste Zeit planen. Vielleicht können Sie mir noch einige andere Arbeiten schicken; es ist nicht unwahrscheinlich, dass ich mich entschliesse, Ihr Buch von der Stadt Soest zu verlegen, mein Bedenken geht dahin, dass das Manuskript ein etwas eng begrenztes Thema behandelt – es allerdings nicht eng begrenzt behandelt. Haben Sie also die Güte, mir mit einigen Bemerkungen über Ihre anderen Arbeiten, Ihre Pläne und dergleichen mehr behilflich zu sein.
Mit freundlichen Grüssen
Ihr Ihnen sehr ergebener
Jakob Hegner"

[51] Article d'Alfons Bungert dans la *Deutsche Tagespost* du 20.01.1970.

[52] Lettre de Hegner à Overhoff du 26.02.1935 : „Ein wenig Sorge habe ich nur, wie es nun bei Ihnen weitergehen wird."

[53] *Ibid.* : „[…] es grenzte schon an die Wahrscheinlichkeit eines Grossen Los-Gewinns in der Lotterie, wenn er gleich auf den ersten Hieb hin gelänge."

[54] *Ibid.* : „Ich stelle mir vor, dass Sie einige kleine Bücher in dieser Art verfassen, und zwar nicht über Städte, sondern über Menschen. Statt des Versuchs zu einem Landschaftsraum, machen Sie den Versuch, einen Seelenraum aufzubauen. Sie schreiben z.B. das Leben eines Handwerkers mit samt dem Haus und der Straße und der Stadt, in der er arbeitet. […] Sie geben seine Arbeit wieder, seine ‚Weltanschauung', seine Meinung über sich selbst, […] Sie geben ein imaginäres Bildnis, oder, besser noch, eine imaginäre Statue."

> Je puis vous assurer d'une chose : je ne vous remettrai jamais rien que je n'assume dans les moindres détails. […] Mais il s'ensuit qu'il n'existe qu'une voie pour moi, que je dois trouver et que je ne peux modifier à ma guise. Vous savez que j'ai la chance de ne pas devoir vivre de ma plume. Ce bonheur qui m'est imparti signifie pour moi que pour tout ce que j'écris je n'ai à répondre que devant – osons le mot – Dieu, et rien, même pas la perspective « d'arriver » ne m'en détournera. […]
> Cette ligne de conduite fixée de façon irréversible, cela ne signifie pas pour autant que je ne sache pas, moi qui suis depuis de nombreuses années en charge de responsabilités dans la vie pratique, qu'il faut compter avec les facteurs extérieurs si on veut réaliser quelque chose – vous pouvez être certain que chaque conseil de votre part sera pris très au sérieux. Mais ne soyez pas déçu si la réalisation est parfois différente de ce que vous attendiez.[55]

Il s'établit entre l'auteur et son éditeur, tout le temps que dura leur collaboration, un échange de points de vue sur leur travail littéraire reposant sur la confiance. Après l'interruption de leurs relations en raison de la politique du IIIe Reich, qui provoqua le départ d'Hegner pour l'Autriche, Overhoff confiera à Hegner en 1959 qu'il reviendrait « bien sûr avec joie au sein de votre maison. Et j'espère que nous travaillerons tout aussi bien de concert qu'avant la catastrophe ».[56]

La publication du manuscrit d'*Un Livre de la ville de Soest* fut vite réglée. Le 2 mars 1935, Overhoff signa le contrat qui le liait à la maison Hegner.[57] Le livre parut au mois d'avril. *Un Livre de la ville de Soest* se vendit bien. La moitié de l'édition (3.000 exemplaires) fut vendue jusqu'au bombardement des entrepôts en 1943. 1.000 exemplaires furent détruits. Les 500 restants furent vendus jusqu'à épuisement en 1946.

Overhoff songeait déjà à une prochaine publication. Il envoya donc à Hegner le contrat d'édition signé accompagné des poèmes promis, qui devaient constituer le contenu du livre suivant. Il attendait de son éditeur qu'il lise les poèmes non pas en sa qualité d'éditeur, mais en tant que lecteur qui se laisse emporter par la lecture :

> Je ne rentrerais pas ainsi dans le détail si je ne remettais pas avant mon départ le cycle de poésies entre vos mains – le volume partira lundi –, qui doit constituer comme convenu notre deuxième

[55] Lettre d'Overhoff à Hegner du 02.02.1935 : „Eins kann ich Ihnen versichern, Sie werden von mir nie etwas in die Hände bekommen, für das ich nicht voll und ganz bis zum Letzten einstehe. […] Hieraus folgt aber, dass mir nur ein Weg gegeben ist, den ich selbst finden muss und den ich nicht beliebig abändern kann. Sie wissen, dass ich in der glücklichen Lage bin, nicht von meiner Feder leben zu müssen. Dieses Glück, das mir zuteil geworden ist, versteht sich aber für mich so, dass ich bei allem, was ich schreibe, mich nur – wir wollen das Wort ruhig wagen – dem lieben Gott verantwortlich fühle, und nichts, selbst nicht die Aussicht, ‚arriviert' zu werden, wird mich davon abbringen. […] Wenn somit auch die Grundlinie unverrückbar festliegt, bedeutet das noch nicht, dass ich als Mensch, der seit vielen Jahren in verantwortlicher Stelle im praktischen Leben steht, nur zu gut weiss, dass man mit den Gegebenheiten der Umwelt rechnen muss, wenn man überhaupt etwas verwirklichen will – Sie können versichert sein, dass jeder Rat, der gerade von Ihnen kommt, aufs ernsteste beherzigt wird. Nur seien Sie bitte nicht enttäuscht, wenn die Verwirklichung manchmal vielleicht anders kommt, als Sie zunächst dachten."

[56] Lettre d'Overhoff à Hegner du 14.01.1959 : „Natürlich käme ich mit Freuden wieder zu Ihnen zurück, und zwar ganz. [Il était question d'une édition des œuvres complètes d'Overhoff, réparties jusque là entre différents éditeurs]. Dabei hoffe ich freilich auf ein so gutes Zusammenarbeiten wie damals vor der Katastrophe."

[57] Ce document est reproduit en annexe.

> publication commune et je crains pour ces poèmes si vous campez sur vos positions. Comprenez-moi bien : il ne s'agit pas pour moi que vous acceptiez ce recueil de poésies et preniez des risques dans l'espoir d'une production à venir. Ce que je veux, c'est que vous y croyiez, tout comme vous avez cru au livre sur Soest. C'est pourquoi je vous conjure de lire les poèmes dans leur composition actuelle et d'oublier le livre sur Soest, d'oublier l'auteur et d'oublier l'éditeur jusqu'à ce que vous ayez fini. Vous pourrez alors laisser l'éditeur exprimer une critique d'autant plus sévère. Mais tout d'abord il faut laisser la place à « l'homme qui regarde », celui qui est à l'écoute et qui accepte de se laisse porter par l'enthousiasme.[58]

Hegner promit de lire les poèmes comme s'il ne devait pas les éditer,[59] et le recueil *Die Pflugspur* (*Le Sillon*) parut la même année. Si le lecteur Hegner appréciait les poèmes d'Overhoff, qu'il jugeait « singuliers et de premier ordre », réunis dans un recueil « lumineux »,[60] l'éditeur Hegner avait parfaitement conscience de la catastrophe commerciale que leur publication signifiait. Auteur et éditeur tombèrent d'accord pour répartir les coûts : Overhoff prit à sa charge les frais d'impression, non sans qu'Hegner l'ait averti du « désastre économique »[61] auquel il s'exposait. Il n'avait pas tort : 300 exemplaires seulement furent vendus sur les 800 de l'édition avant que le dépôt où étaient entreposés les stocks de Hegner ne soit détruit dans un bombardement en 1943.

Contrairement au souhait exprimé par Overhoff, Hegner mit tous ses espoirs dans le roman qu'il attendait de son auteur : « s'il se vend peu [le recueil de poèmes], ce qui est très vraisemblable, nous devons nous consoler à l'idée que le roman nous dédommagera. »[62]
Il poursuivit en ces termes :

> La publication isolée de recueils de poèmes nuit davantage que vous ne le croyez à l'œuvre éditoriale et à l'image de l'auteur telle qu'elle se reflète ou qu'elle devrait se refléter dans le cercle des lecteurs. Un auteur, s'il est uniquement poète, peut trouver son lectorat, même si cela est difficile. Mais s'il est poète en plus d'une œuvre en prose, toute tentative éditoriale est pratiquement vaine. […] Cela dit, je défendrai votre recueil de poèmes comme tout ce que je publie.[63]

---

[58] Lettre d'Overhoff à Hegner du 02.03.1935 : „Ich wäre nicht so ausführlich wenn ich nicht gerade jetzt noch vor meiner Abreise die Gedichtreihe in Ihre Hände legen würde – der Band geht am Montag an Sie ab –, die nach unserer Verabredung unser zweites gemeinsame Buch bilden sollen und gerade für diese Gedichte fürchte ich, wenn Sie bei Ihrer jetzigen Einstellung bleiben. Sie müssen mich recht verstehen: es geht mir nicht darum, dass Sie diesen Gedichtband hinnehmen und auch noch an ihn ein Risiko hängen in der Hoffnung auf die spätere Produktion, sondern ich will Sie selbst dafür haben, ganz, genau so wie für das Soester Buch. Darum flehe ich Sie an, wenn Sie die Gedichte in ihrer jetzigen Ordnung lesen, vergessen Sie das Soester Buch und vergessen Sie mich und auch den Verleger, solange, bis Sie zu Ende sind. Wenn Sie fertig sind, dann allerdings kehren Sie den Verleger mit um so schärferen Kritik heraus. Aber erst einmal muss der ‚Augenmensch', wie Sie so schön formuliert haben, weg und der ‚Ohrenmensch' Hegner muss her, mit dem inneren Ohr, der sich willig begeistern und fortreissen lässt."
[59] Lettre de Hegner à Overhoff du 04.03.1935.
[60] Lettre de Hegner à Overhoff du 07.03.1935 : „eigentümlich und ersten Ranges", „leuchtenden Gedichtband".
[61] Lettre de Hegner à Overhoff du 16.04.1935 : „wirtschaftlichen Unglück".
[62] Lettre de Hegner à Overhoff du 27.04.1935 : „wenn ich also wenig absetze, [von der *Pflugspur*] was ja sehr wahrscheinlich ist, […]: wir beide müssen uns damit trösten, daß der Roman alles wieder auswetzt".
[63] *Ibid.* : „Vereinsamte Gedichtbände stören einen verlegerischen Aufbau mehr, als Sie ahnen und meist auch das Bild des Verfassers, wie es sich im Leserkreis spiegelt oder spiegeln soll. Wenn einer nur Lyriker ist, ist er, wenn auch schwer, einem Leserkreise nahe zu bringen. Wenn er aber bloss Auch-Lyriker ist, versagt in fast allen

Le roman dont il est ici question, *Der Widersacher*, *L'Adversaire*,[64] ne sera jamais publié par Hegner, ni par aucune autre maison d'édition. Heinrich Wild, le collaborateur de Hegner, qui le remplaça à la tête de la maison d'édition après son départ en 1936, refusa de publier le roman, d'une lecture trop ardue selon lui, en raison des « nombreuses suggestions, des impressions si diverses et si variées » qui « assomment le lecteur ».[65] Il conseilla à Overhoff de le laisser de côté quelque temps et de le remanier plus tard. Overhoff travaillera longtemps à ce manuscrit mais ne trouvera jamais d'éditeur.

Les années qui suivirent cette double publication en 1935 sont marquées par les difficultés croissantes qu'allait engendrer la pression exercée par le pouvoir sur les maisons d'édition encore autorisées. Puis aux contraintes politiques vinrent s'ajouter les répercussions de la guerre : manque de papier, bombardements des locaux, des entrepôts, des imprimeries, des maisons d'éditions. La pression du pouvoir s'exerça également sur Overhoff : il devint membre du NSDAP en 1938. Les raisons qui le menèrent à cette décision seront évoquées plus loin.

La collaboration entre Overhoff et Jakob Hegner fut interrompue en 1936. Il fallut attendre vingt-quatre ans pour qu'ils puissent se retrouver dans leurs rôles d'écrivain et d'éditeur, avec la parution de *La Maison sans localisation* en 1960. Overhoff poursuivit toutefois sa collaboration avec la maison d'édition Hegner. Un an après la publication d'*Un Livre sur la ville de Soest*, en janvier 1936, à la suite de la proclamation des lois raciales de Nuremberg, qui mettaient les maisons d'édition appartenant à des juifs ou sous direction juive dans une situation difficile, Hegner quitta l'Allemagne pour s'établir à Vienne et y fonder une autre société. La maison d'édition Jakob Hegner, dirigée par son ancien collaborateur Heinrich Wild, continua d'exister au sein de la société d'imprimerie Oskar Brandstetter. Cette arianisation de la vie littéraire conduisit à de nombreuses scissions au sein des maisons d'édition en Allemagne. Les sociétés Fischer et Piper par exemple s'établirent elles aussi à Vienne sous une forme « amputée »,[66] sous les noms de Bermann-Fischer et de Bastei-Verlag, tandis que les maisons mères, dont elles étaient juridiquement séparées, poursuivaient leurs activités, dirigées par des personnes agréées par le pouvoir.[67]

Fällen jeder verlegerische Anstregung. […] Dies vorausgesetzt, werde ich mich natürlich für Ihren Gedichtband so einsetzen, wie für alles, was ich bringe."

[64] Roman en partie épistolaire se déroulant au Caire au XXe siècle.

[65] Lettre de Wild à Overhoff du 10.06.1936 : „eine zu schwere Kost" „vielen Anregungen, so verschiedene und verschiedenartige Eindrücke", „einfach erschlagen werden"; „eine von den Möglichkeiten, die das Buch in sich birgt, herauszugreifen und verwirklichen."

[66] Jan-Pieter Barbian : *Literaturpolitik im „Dritten Reich". Institutionen, Kompetenzen, Betätigungsfelder*, Munich, 1995, p. 573.

[67] *Cf.* Murray G. Hall : *Österreichische Verlagsgeschichte 1918-1938*, Vienne, 1985, t. 2, pp. 324-325.

La maison de Leipzig, dirigée par Heinrich Wild, dut changer de nom en 1941 et s'appela désormais Heller Verlag. Dès la fin 1942, les publications furent soumises au rationnement de papier.[68] Wild fut envoyé au front en 1943. Bien qu'il fût remplacé par Karl Buchheim, auteur de la maison,[69] la production fut complètement interrompue jusqu'en 1945. Avant que Wild ne parte, il publia en 1941 un second recueil de poèmes d'Overhoff, *Stegreif im Sommer* (*Improvisations estivales*), tiré à 2.200 exemplaires, dont se vendirent 600 exemplaires. Overhoff resta en contact avec la maison d'édition de Leipzig jusqu'en 1942. Les contacts s'estompèrent lorsque Wild se rétracta et refusa de publier le manuscrit *Griechische Familienbriefe*, qui allait devenir *Une Famille de Mégare.*[70]

Ce roman épistolaire, qui a pour cadre la Grèce antique, a la particularité de s'étendre sur une période de 400 ans, du Ve au Ier siècle avant J.-C. À travers les douze lettres des épistoliers appartenant à cinq générations d'une même famille, Overhoff écrit une histoire culturelle de la Grèce de l'époque classique jusqu'à la fin de l'hellénisme. Ce roman est épistolaire dans la forme et historique dans le fond. Nous reviendrons sur les raisons du refus de Wild, qui fut à l'origine de la collaboration entre Overhoff et Peter Suhrkamp[71] quand nous traiterons des détails de cette publication.

À Vienne, Jakob Hegner fonda dès 1936 la maison *Thomas-Verlag Jakob Hegner*. « Thomas » fut ajouté pour éviter toute confusion avec la maison mère de Leipzig. D'autre part, Hegner voulant publier les commentaires de saint Thomas, ce nom semblait tout indiqué. En 1937 la maison d'édition publia *Dreimal Österreich*, du chancelier autrichien Kurt von Schuschnigg, qui tentait de s'opposer à la vague nazie. Après l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne, Jakob Hegner fut arrêté, mais put s'enfuir pour Londres. Sa maison d'édition de Vienne fut liquidée et rayée des registres du commerce en janvier 1939.

En 1946 Hegner revint d'Angleterre en passant par la Suisse et l'Italie. Il fonda en Suisse la maison « Summa » à Olten. Comme Heinrich Wild travaillait depuis 1946 à Munich

[68] Lettre de Wild à Overhoff du 07.12.1942 : „Soweit ich sehe, besteht für den Heller-Verlag während des Krieges kaum die Aussicht, noch Papierbezugsgenehmigungen zu erhalten."

[69] Historien, il avait publié *Wahrheit und Geschichte* en 1935. Après la guerre, il sera directeur de la bibliothèque universitaire de Leipzig et professeur d'histoire.

[70] Lettre d'Overhoff à Artur Hospelt du 30.10.1940 : „Die ‚Familienbriefe' sind in der beigeschlossenen Form vorige Woche an Hegner abgegangen; eine Entscheidung ist noch nicht gefallen. Von den neuen Figuren hoffe ich, dass die kleine Makedonin Pyrrha Deine Zuneigung finden wird. Der ‚Stegreif' geht, wie figura zeigt, noch immer weiter. Wir wollen sehen wo er endet. Nach Möglichkeit soll er zusammen mit den ‚Familienbriefen' erscheinen." Lettre d'Overhoff à Artur Hospelt du 20.01.1941 : „Vor 14 Tagen war ich nämlich in Leipzig und schloss mit Dr. Wild sowohl ‚die Familienbriefe' wie auch die Gedichte ab. Vorgestern bekam ich von ihm unerwartet einen Brief, worin er alles zurückzieht, nur die Gedichte bringen will und bezüglich der Briefe wieder Gewissensbedenken hat. Eben habe ich ihm einen neuen Vorschlag gemacht und hoffe, dass ich jetzt zu Rande komme."

[71] Peter Suhrkamp publia quatre livres d'Overhoff : *Une Famille de Mégare,* (1946 et 1954), *Inscriptions européennes*, (1949), *Voyage en Amérique du Sud*, (1953).

pour la maison Kösel, où il publiait certains des anciens auteurs de Hegner, les débuts furent difficiles, d'autant plus que certains des grands auteurs étaient partis pour la maison d'édition de Peter Suhrkamp. C'était aussi ce qu'avait fait Julius Overhoff. Hegner parvint à refonder une maison Jakob Hegner à Cologne et à Olten en 1949.[72] Les deux hommes ne se revirent qu'en 1949, dans des circonstances qu'Edith Overhoff a racontées dans la postface de *Jours d'hiver à Malte*.[73] Toutefois, ce n'est qu'en 1960 qu'Hegner put publier un livre de son auteur Overhoff. Il fallut en effet quatorze années pour qu'Overhoff quitte Suhrkamp et revienne chez son premier éditeur avec la publication de *Das Haus im Ortlosen*, *La Maison sans localisation*. Entre les trois premières publications de 1935 (*Un Livre de la ville de Soest*, *Le Sillon*) et de 1941 (*Improvisations estivales*), et les quatre suivantes (*La Maison sans localisation* en 1960, une édition élargie d'*Une Famille de Mégare* en 1961, une réédition des recueils de poèmes en 1962 et *La Descente du Gange* en 1964), s'écoulent vingt années, durant lesquelles Overhoff fut un auteur de Suhrkamp. On remarque que la collaboration avec Hegner, qui s'étend sur trois décennies, est en fait concentrée sur deux périodes de cinq ans.[74]

III.2 Aléas d'une œuvre : *Une Famille de Mégare*

Durant les années de guerre, entre la publication en 1941 d'*Improvisations estivales* et celle d'*Une Famille de Mégare* en 1946, le monde de l'édition subit de plein fouet les conséquences de la situation de plus en plus dramatique en Allemagne, qui connaît alors bombardements puis restrictions. Les maisons d'édition sont soumises à des conditions de plus en plus difficiles au point de vue pratique (destructions, absence des dirigeants) et politique (pressions de plus en plus fortes). Les différents projets d'Overhoff restèrent au point mort jusqu'en 1946.[75]

Quatre ans – depuis le refus de Wild – s'écoulèrent avant que ne paraisse *Une Famille de Mégare*. Ce n'est qu'en 1946 que la publication aboutit, mettant un terme heureux à des années d'ajournements pour des raisons politiques et matérielles. L'histoire de la publication de cette œuvre peut être considérée comme un témoignage du paysage littéraire des années de guerre. *Une Famille de Mégare* est aussi l'œuvre d'Overhoff qui rencontra le plus de succès

[72] *Cf.* Gerti Militizer : *Overhoffs Verleger Jakob Hegner*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987-1988, p. 262.
[73] „Martin [le fils cadet des Overhoff] flickt vor der Garageneinfahrt sein Rad, da fragt ihn ein graulockiger Herr im Kamelhaarmantel, ob hier irgendwo einer wohne, Name etwas mit O, der Gedichte schreibe: Jakob Hegner hat die Straße und den Anfangsbuchstabe behalten, so findet er seinen Autor wieder." (Postface de *Jours d'hiver à Malte*, p. 119).
[74] Jakob Hegner mourut en 1962.
[75] Lettre à Artur Hospelt du 16.12.1943 : „Wie es jetzt mit dem Erscheinen der neuen wird: ‚Griechische Familienbriefe', ‚Widersacher', ‚Aegyptenbuch' weiss keiner, denn der grösste Teil der Leipziger Druckereien wurde zerstört."

et connut quatre éditions (1946, 1954, 1961, 1965). Elle tient donc une place importante dans son œuvre, et nécessite à ce titre une présentation à part. Nous verrons plus loin que ce succès littéraire eut lieu alors que Julius Overhoff devait faire face à un désastre familial et professionnel.

III.2.1 Les éditions Suhrkamp[76]

Au préalable, il convient de faire un portrait de Peter Suhrkamp et de la maison S. Fischer. Fils de paysans, Peter Suhrkamp était né en 1891[77] dans un village près d'Oldenbourg en Basse-Saxe. Il refusa de reprendre la ferme paternelle et se dirigea vers l'enseignement. Il s'essaya à divers métiers après la guerre – enseignant dans des établissements de renommée « progressiste », dramaturge à Darmstadt, secrétaire particulier de l'écrivain Rudolf Binding, écrivain lui-même à Berlin. En 1929 il devint rédacteur de la revue *Uhu* au sein de la maison d'édition Ullstein, grâce à l'entremise de Bertold Brecht. C'est là, à Berlin, qu'il rencontra en 1931 Gottfried Bermann Fischer, gendre et successeur désigné de Samuel Fischer, fondateur de la maison d'édition S. Fischer.

Samuel Fischer proposa en 1932 à Peter Suhrkamp la direction de la revue *Die neue Rundschau*, que la maison d'édition S. Fischer publiait. Il gravit rapidement les échelons au sein de la maison d'édition si bien qu'en 1934, à la mort de Samuel Fischer, il faisait partie du directoire aux côtés de Gottfried Bermann Fischer. Les destinées de Peter Suhrkamp et de la maison S. Fischer, dont l'histoire, plus encore que celle de la maison Hegner, fut déterminée par le régime nazi, furent liées dès ce moment-là.[78]

Dès 1933 la maison S. Fischer se ressent de l'arrivée au pouvoir du NSDAP. De nombreux auteurs ne peuvent plus être publiés ou vendus. Gottfried Bermann Fischer et Peter

---

[76] Overhoff décrivit Peter Suhrkamp en ces termes : „Ein schwerblütiger, schwieriger Mann, hilfreich und doch ein Bleigewicht seiner Autoren." Script, s.d. Sur Peter Suhrkamp et la maison Fischer voir : Friedrich Voit : *Der Verleger Peter Suhrkamp und seine Autoren*. *Seine Zusammenarbeit mit Hermann Hesse, Rudolf Alexander Schröder, Ernst Penzoldt und Bertold Brecht*. (= *Theorie – Kritik – Geschichte*, 6), Kronberg/Ts, 1975 ; Jan Pieter Barbian : *Literaturpolitik im „Dritten Reich"*. *Institutionen, Kompetenzen, Betätigungsfelder*, Munich, 1995 ; Gottfried Bermann Fischer : *Bedroht – Bewahrt*. *Weg eines Verlegers*, Francfort/M., 1967 ; Barbara Heß : *Hermann Hesse und seine Verleger. Die Beziehungen des Autors zu den Verlagen E. Diederichs, S. Fischer, A. Langen und Suhrkamp.* (=*Buchwissenschaftliche Beiträge aus dem deutschen Bucharchiv München*, 65), Wiesbaden, 2000 ; Corinne Michaela Müller : *Ein bedeutendes Stück Verlagsgeschichte. Die Trennung der Verlage Suhrkamp und S. Fischer im Jahre 1950*, Heidelberg, 1989 ; Siegfried Unseld : *Peter Suhrkamp. Zur Biographie eines Verlegers*, Francfort/M., 1975 ; Siegfried Unseld (éd.) : *In Memoriam Peter Suhrkamp*, Francfort/M., 1959 ; Reiner Stach : *100 Jahre S. Fischer-Verlag 1886-1986. Kleine Verlagsgeschichte*, Francfort/M., 1986 ; Friedrich Pfäfflin : *S. Fischer Verlag. Von der Gründung bis zur Rückkehr aus dem Exil ; eine Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs im Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar*, Marbach, 1985.

[77] Décédé en mars 1959.

[78] *Cf.* Friedrich Voit : *Der Verleger Peter Suhrkamp und seine Autoren. Seine Zusammenarbeit mit Hermann Hesse, Rudolf Alexander Schröder, Ernst Penzoldt und Bertold Brecht.* (= *Theorie – Kritik – Geschichte*, 6), Kronberg/Ts, 1975, p. 8-9.

Suhrkamp tentent malgré tout de poursuivre leur activité éditoriale. En 1936, un accord est conclu avec le ministère de la propagande, qui prévoit la scission de la maison d'édition. Le régime voulant conserver la maison d'édition comme figure de proue de la culture, il autorise Bermann Fischer à publier les auteurs indésirables à l'étranger, à condition que la maison mère soit vendue et remise entre des mains agréées. Gottfried Bermann Fischer s'exila à Vienne, où il fonda la maison Bermann-Fischer, qui publia Thomas Mann, Hofmannsthal, Zuckmayer, Wassermann, Döblin.[79] La maison S. Fischer resta à Berlin sous la direction de Peter Suhrkamp.[80] Cette solution prise sous la pression politique, parut alors la meilleure pour préserver la maison d'édition et se voulait provisoire. Malgré les répressions, Suhrkamp parvint à maintenir la société en activité, même si sa raison sociale dut être modifiée : elle s'appela maison d'édition Suhrkamp anciennement S. Fischer (1er juillet 1942), puis dut supprimer « anciennement S. Fischer » en 1944. Touchée au même titre que tout le reste du secteur, elle dut cesser pratiquement toute activité au cours des deux dernières années de guerre. En avril 1944, Peter Suhrkamp fut arrêté pour haute trahison et déporté au camp de Sachsenhausen. Il fut libéré quelques semaines avant la fin de la guerre, pour être admis à l'hôpital en raison d'une forte pneumonie.

Physiquement affaibli, il n'en fonda pas moins en 1945 une nouvelle maison à Berlin sous le nom de « Suhrkamp anciennement S. Fischer », suivie d'une antenne à Francfort/M., dans la zone occidentale, en 1946. *Une Famille de Mégare* parut à Berlin la même année.

En 1950 eut lieu la séparation définitive entre les maisons Suhrkamp et S. Fischer.[81] Suhrkamp devait quitter les maisons de Berlin et de Francfort, qui revenaient à Bermann Fischer. Suhrkamp créa alors à Francfort la « maison d'édition Suhrkamp ». Les auteurs édités par Suhrkamp jusque-là purent décider auquel des deux éditeurs ils voulaient donner

[79] L'annexion de l'Autriche en 1938 mit fin à la maison de Vienne. La famille Fischer trouva refuge en Suisse. La maison d'édition Bermann-Fischer fut alors créée à Stockholm.

[80] „Die Schrifttumsabteilung des Propagandaministeriums hatte damit zwei wesentliche Ziele erreicht: Zum einen war der Fischer Verlag in ein ‚arisches' Unternehmen umgewandelt […]. Zum anderen waren jedoch der gute Name und die Substanz des alten Verlags erhalten geblieben, so daß im In- und Ausland weiterhin mit den renommierten Autoren Samuel Fischers geworben werden konnte. […] Dafür war man sogar bereit, […] Gottfried Bermann Fischer den Aufbau eines neuen Verlags in Wien zu ermöglichen. […] Dieses fast generös zu nennende Verhalten der Schrifttumsbürokratie gegenüber einem jüdischen Verlagsunternehmen war alles andere als typisch für die nationalsozialistische Arisierungspraxis." (Jan Pieter Barbian : *Literaturpolitik im „Dritten Reich". Institutionen, Kompetenzen, Betätigungsfelder,* Munich, 1995, p. 576).

[81] Edith Overhoff, la femme de Julius Overhoff affirme, dans la postface du récit de voyage *Jours d'hiver à Malte,* paru en 1979, dans laquelle elle se livre à une rétrospective de la vie et de l'œuvre de son mari, que les premières rencontres entre Peter Suhrkamp et la famille Fischer eurent lieu dans la maison des Overhoff à Francfort. Suhrkamp en effet logeait chez les Overhoff quand il venait à Francfort (il habitait Berlin) : „Die ursprünglichen Inhaber des Fischer-Verlages kehren aus Schweden zurück und gedenken den Verlag wieder zu übernehmen, den liebenswürdigerweise Suhrkamp für sie verwaltet hat – der Mohr hat seine Schuldigkeit getan … […]. Die erste Unterhaltung findet noch im Overhoffschen Wohnzimmer statt, das für diesen Zweck geräumt worden ist. Wohlgenährt und wohlgekleidet sitzen die Herrschaften aus Schweden in dem vernutzten Vielzwecklokal, das sie kühlen Blickes mustern. Es kommt alsbald zum Bruch, die Fischererben und Suhrkamp trennen sich." (*Jours d'hiver à Malte,* postface, p. 120).

leurs droits. Overhoff dut, comme les quarante-trois autres auteurs, se décider pour l'un ou l'autre éditeur. N'ayant jamais été publié par S. Fischer, et considérant Peter Suhrkamp comme son éditeur, la décision ne lui posa aucun problème : il se rallia à Peter Suhrkamp.[82] Cette séparation ne concerna Overhoff qu'indirectement. Il en irait tout autrement en 1959 quand il quitterait Suhrkamp pour retrouver Hegner.

III.3 Publication d'*Une Famille de Mégare*

Overhoff avait envoyé le manuscrit des *Lettres d'une famille grecque* (*Griechische Familienbriefe*) en octobre 1940 à Heinrich Wild, et annonçait l'envoi d'un second recueil de poèmes. Malgré la décision de publier ce manuscrit et celui de poèmes, prise lors d'une rencontre à Leipzig en janvier 1941, Wild fit marche arrière, les dangers que faisaient courir ce roman à la maison d'édition comme à l'auteur lui paraissant trop grands.[83] L'écueil le plus important était le personnage de la dernière lettre, un Juif sympathique,[84] qui ne correspondait pas à la politique du régime.[85]

Overhoff avait proposé en août 1942 des poèmes (*Sterne*, *Am Wasser*) à la revue *Die neue Rundschau*, la revue de la maison d'édition Fischer/Suhrkamp, qui les avait refusés. En octobre 1942 la maison de Suhrkamp s'adressa à Overhoff en vue d'une nouvelle publication d'extraits d'*Un Livre de la ville de Soest* (*Die neue Rundschau* en avait déjà publiés en 1935) dans un recueil portant le titre *Deutsches Land*, que Hans Pflug voulait éditer (qui ne vit jamais le jour). À la suite d'un entretien avec Peter Suhrkamp le 13 octobre 1942, Overhoff envoya deux manuscrits à l'éditeur : *Der Widersacher* (que la maison Hegner avait refusé à la fin des années 30) et *La Trahison d'Afschin*, de date relativement récente. Le 2 avril 1943, après une nouvelle entrevue, Overhoff envoya le manuscrit des *Lettres d'une famille grecque* (*Griechische Familienbriefe*). Il informa Karl Buchheim de la maison Heller de ces projets.[86]

---

[82] Voir en annexe la lettre de Peter Suhrkamp dans laquelle il demande à Overhoff de faire son choix, ainsi que la liste des auteurs s'étant décidés pour lui.

[83] Voir note 70.

[84] „[…] ein Jude vorkam, noch dazu ein sympathischer – sollte man aus ihm nicht einen Syrer machen, damit die Druckgenehmigung nicht in Gefahr gebracht wurde?" (*Jours d'hiver à Malte*, postface p. 111).

[85] Lettre de Wild à Overhoff du 17.01.1941: „[…] so wissen Sie ja, dass ich bestimmte Bedenken hatte, die Briefe in der zunächst vorliegenden Form herauszubringen, obwohl ich die Zusammenstellung im ganzen sehr reizvoll und der Veröffentlichung wert finde". „[…] es nicht richtig wäre, die Sammlung in der jetzt vorliegenden Form zum jetzigen Zeitpunkt zu veröffentlichen." Dans une lettre du 31.01.1941, Wild s'explique encore plus clairement : „Auf der anderen Seite liegt mir sowohl in Ihrem, wie im Interesse des Verlags soviel daran, keinen Fehler zu machen, den wir später sicher beide bedauern würden. Dass ich die Gefahr, mich bei Ihnen im Augenblick unbeliebt zu machen, halt leider auf mich nehmen muß."

[86] Lettre d'Overhoff à Buchheim du 20.08.1943 : „Die ‚Griechischen Familienbriefe' welche Herr Wild zum Teil bereits kennt, werden nun im Suhrkamp-Verlag (ehemals Fischer) herausgebracht. Wegen der Ihnen zur Genüge bekannten Schwierigkeiten, Papierbeschaffung etc. wird es aber wohl noch Frühjahr werden, bis sie in den Buchhandel kommen. Immerhin möchte ich Ihnen schon jetzt der Ordnung halber hiervon Kenntnis geben. Herr Wild hat sich seinerseits mir gegenüber bereits damit einverstanden erklärt, wenn weitere Arbeiten von mir bei

La publication toutefois n'eut pas lieu en raison des difficultés rencontrées par l'édition durant les deux dernières années de guerre.[87] La *Neue Rundschau* publia quant à elle deux textes d'Overhoff : *Jugend am See* en 1943 et *Über den Besitz* en 1944.

Le 4 mai 1944, Overhoff reçut une lettre de la maison Suhrkamp lui annonçant le départ de Peter Suhrkamp pour un sanatorium. « C'était la formule, tristement célèbre alors, sanatorium signifiait camp de concentration ».[88] En juillet, Overhoff reçut une lettre d'Hermann Kasack, qui dirigeait la maison d'édition en l'absence de Suhrkamp, l'informant des véritables raisons de sa disparition.

La correspondance entre Overhoff et Suhrkamp reprit le 15 octobre 1945, par une lettre dans laquelle Suhrkamp informait Overhoff de ses projets. Il attendait une licence d'édition de la part des Anglais pour reprendre son activité et comptait alors publier un texte d'Overhoff. Suhrkamp obtint avant toutes les autres maisons d'édition sa licence le 25 octobre 1945.[89] Malgré les nouvelles difficultés auxquelles toute activité était confrontée dans l'Allemagne de l'immédiate après-guerre (en particulier la lenteur du courrier – une lettre pouvait mettre un mois pour aller de Francfort à Berlin – qui rendait toute collaboration effective entre éditeur et auteur impossible), et en dépit de la censure des occupants anglais, la publication du manuscrit, rebaptisé *Une Famille de Mégare* par Suhrkamp, fit de rapides progrès. La composition débuta dès décembre ; en janvier Overhoff put lire les première épreuves, et le livre parut en juillet, en même temps que *Der Europäer* de Hermann Hesse, *Der Mann und das Jahr* de Rudolf Alexander Schröder, *Tröstung* d'Ernst Penzoldt, *Fausts Rettung* de Thomas Mann, *Das Gesetz* de Hans E. Oelrichs et *Taschenbuch für junge Menschen*, édité par Peter Suhrkamp. Le catalogue de l'année 1946 comptait dix-sept titres, contre trente-six en 1947. La publication d'*Une Famille de Mégare* mit le point final à une gestation de six ans.

Ventes

Sur les 10.000 exemplaires de la première édition, 9.000 se vendirent dans le courant de l'année 1946. Les 1.000 livres restants s'écoulèrent régulièrement au cours des années suivantes. Lors de la réédition en 1954, il en restait cinquante exemplaires.

---

einem anderen guten Verlag so lange erscheinen, als Veröffentlichungen bei Heller durch die Kriegsverhältnisse nicht möglich sind."

[87] Suhrkamp ne publia que 60 titres en 1943, 17 en 1944 et un en 1945 (*Das blaue Band* de Bernhard Kellermann). Les bâtiments de la société furent détruits en mai 1945.

[88] „Das war die berüchtigte Formel damals, die Chiffre für das Schreckliche: ‚Sanatorium' das war das KZ" (Luise Ruiner : *Brief an Peter Suhrkamp*, in : Siegfried Unseld (éd.) : *In Memoriam Peter Suhrkamp*, Francfort/M., 1959, p. 91).

[89] *Cf.* Friedrich Pfäfflin : *S. Fischer Verlag. von der Gründung bis zur Rückkehr aus dem Exil ; eine Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs im Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar*, Marbach, 1985, p. 657.

Cette deuxième édition, tirée à 6.300 exemplaires, se vendit tout aussi bien : la moitié fut écoulée dans le courant de l'année, et lors du retour d'Overhoff chez Hegner en 1959, il en restait trente. La troisième édition, augmentée de huit lettres, qu'Hegner publia en 1961 ne connut pas un aussi grand succès. Seuls 650 sur les 3.000 exemplaires furent vendus dans l'année. En 1967, la moitié de l'édition était vendue, en 1973, elle était épuisée.

IV Les années difficiles 1946 - 1949

La parution d'*Une Famille de Mégare* survient alors que Julius Overhoff se trouve dans une période difficile. Si Overhoff pouvait se féliciter de figurer parmi les premières publications de l'après-guerre de l'un des plus grands éditeurs allemands, il devait affronter de lourdes épreuves dans sa vie professionnelle et privée. À la perte de son fils aîné, tombé en France en octobre 1944, s'ajoutaient celle de sa maison, réquisitionnée en avril 1945 par les Américains (jusqu'en janvier 1946), puis celle de son emploi, les 3.000 employés du siège de la IG Farben ayant reçu leur lettre de renvoi. Pour Overhoff, cela mettait fin à vingt-cinq ans d'ancienneté dans l'entreprise, anniversaire qu'il venait de fêter en mars 1945. C'est cependant à ce moment-là qu'il dut répondre de ses actes à la IG Farben. À partir du 16 avril 1945,[90] comme tous les dirigeants de la société, il fut soumis en sa qualité de directeur de l'IG Farben neuf mois durant à des interrogatoires menés par la commission Bernstein, chargée d'enquêter sur l'IG Farben et de mettre au clair ses multiples implications économiques au niveau international. C'est lors des pauses entre ces interrogatoires qu'Overhoff commença à rédiger les sonnets des *Inscriptions européennes.*

Overhoff ne fut impliqué qu'en tant que témoin, il ne fut jamais accusé et ne fut pas emprisonné, au contraire de tous ses collègues. Il se l'explique par le fait qu'il fut en mesure, durant ces interrogatoires, de s'appuyer sur ses fichiers, qu'il n'avait pas détruits lors de la prise de Francfort par les Américains. C'est ce qu'il raconte dans un récit autobiographique écrit en 1946. Ce texte, *L'Effondrement* (*Der Einsturz*),[91] dédié à ses enfants, n'avait pas

[90] *Cf.* Bernd Boll : *Fall 6. Der IG-Farben-Prozeß*, in : Gerd Ueberschär (éd.) : *Der Nationalsozialismus vor Gericht*, Francfort/M., 1999, p. 135.

[91] „Den nächsten Vormittag hatte ich Zeit, mich um meine eigene Abteilung zu kümmern. Eine Ahnung sagte mir, dass wir unser Material in naher Zukunft brauchen würden. So verbot ich, irgend etwas zu verbrennen oder aus Frankfurt fortzubringen, was später von Wichtigkeit sein konnte. Die grundlegenden Dokumente und Briefwechsel wurden von den beiden Sekretärinnen mit nach Hause genommen; so waren sie der Gefahr entzogen, im Hochhaus, um das wegen seiner beherrschenden Lage vielleicht schwer gekämpft wurde, unterzugehen, und doch jederzeit wieder erreichbar. Einzig die Dokumente liess ich verbrennen, welche einen ausserhalb der Firma stehenden Kaufmann in Spanien betrafen, der während des Krieges für uns Geschäfte nach Argentinien vermittelt hatte. Ihm konnten Unannehmlichkeiten entstehen, wurde sein Name gefunden. Wie hat es sich später bewährt, dass nicht mehr vernichtet wurde! Wenn ich im Gegensatz zu vielen Kollegen während der Untersuchung gegen die I.G. die Freiheit behielt, ist es zum guten Teil darauf zurückzuführen, dass ich alle meine Aussagen sogleich dokumentarisch zu belegen vermochte." (*Der Einsturz*, script, p. 68).

vocation à être publié et ne le fut pas. Overhoff y raconte en détail les journées qui précédèrent l'arrivée des Américains à Francfort, puis celles qui suivirent. Il fait alors une large part aux événements qui se rapportèrent à la prise du siège de l'IG Farben par les Américains.

La teneur de ces interrogatoires n'est pas connue. Toutefois, Overhoff ayant eu en charge l'exportation de colorants en Amérique du Sud, il est légitime de penser qu'ils portaient sur la nature des relations et des accords commerciaux que l'IG Farben pouvait avoir avec les sociétés de ces pays, et les réseaux dont elle y disposait. C'est en tout cas ce qui ressort des déclarations faites par Overhoff lors du procès de l'IG Farben à Nuremberg, lorsqu'il déposa en tant que témoin de la défense. Il fut cité par maître Siemers, qui défendait Georg von Schnitzler, le supérieur direct d'Overhoff.[92] Le tribunal militaire n° 6 ouvrit la procédure contre vingt-quatre dirigeants de la IG Farben le 14 août 1947 au palais de justice de Nuremberg. Cinq chefs d'accusation avaient été retenus : 1. crimes contre la paix et préparation d'une guerre offensive, 2. crimes de guerre et crimes contre l'humanité pour spoliation dans les territoires occupés, 3. crimes de guerre et crimes contre l'humanité pour esclavage, tortures et meurtres de prisonniers de guerre et de civils, 4. appartenance à des organisations nazies, 5. conspiration pour la perpétration de crimes contre la paix. Le 30 juillet 1948 fut rendu le verdict.[93] Dix des accusés furent acquittés, quatre furent condamnés au chef d'accusation n° 3, qui concernait la responsabilité de l'IG Farben dans la mort des prisonniers qu'elle employait à la construction de son usine de caoutchouc synthétique (« Bunawerk »), située à Auschwitz.[94]

Le 22 mai 1947 la commission de dénazification (*Spruchkammer*) classa Overhoff dans la catégorie 4 : sympathisant (*Mitläufer*). Il devait payer une amende de 2.000 Reichsmark. Il fut reconnu que son appartenance au NSDAP (à partir de 1938) ne fut

---

Edith Overhoff évoque d'autres raisons, dans la postface de *Jours d'hiver à Malte*, où elle retrace la vie de son mari : „Alsbad beginnen dann – erste Maßnahmen im Zuge des Kriegsverbrecherprozesses gegen die Firma – Untersuchungen, mittels derer Grundlagen für die Anklage beschafft werden sollen. Akten sind nicht mehr greifbar, dafür hat die Einquartierung der Ausländer gesorgt, Papier ist ein vielfach brauchbarer Rohstoff. So erhält jeder der leitenden Angestellten einen eigenen Befrager zugeteilt, für den er in englischer Sprache aus der Erinnerung Berichte über seine Tätigkeit während der letzten zehn Jahre niederzuschreiben hat. Sich untereinander zu verständigen, ist den Prüflingen nicht erlaubt. Alle Morgen wird in einem streng bewachten Bankgebäude angetreten, für viele endet der Tag im Gefängnis: Fangfragen, Mißtrauen des Untersuchers, sprachliche Schwierigkeiten und Irrtümer schaffen dafür reichlich Handhabe. Julius Overhoff ist der einzige, der diesen (oft nur kurzfristigen) Inhaftierungen entgeht. Mag sein, weil er sich auch im Englischen verständlich auszudrücken weiß, weil er sicher ist, daß nur die klare Darlegung der wirklichen Tatbestände die absurden Anklagen entkräften kann." (*Jours d'hiver à Malte*, postface, pp. 113-114).

[92] *Cf.* Bayer-Archiv : *Prozeß gegen die I.G. Farbenindustrie, Sitzungsprotokolle*, vol. 15, pp. 5800-5858.

[93] *Cf.* Bernd C. Wagner : *IG Auschwitz : Zwangsarbeit und Vernichtung von Häftlingen des Lagers Monowitz 1941-1945*, Munich, 2000 (=*Darstellung und Quellen zur Geschichte von Auschwitz*, 3), p. 305.

[94] *Cf. ibid.*, p. 300, et Bernd Boll : *Fall 6. Der IG-Farben-Prozeß*, in : Gerd Ueberschär (éd.) : *Der Nationalsozialismus vor Gericht*, Francfort/M., 1999, p. 138.

accompagnée d'aucun activisme et qu'il n'exerça aucune fonction au sein des différentes émanations nazies auxquelles il appartenait (Deutsche Arbeiterfront, Nationalsozialistische Volkswohlfahrt, Nationalsozialistische Kraftfahrkorps) et qu'il ne tira aucun profit de son appartenance au parti.

Nous avons vu les faits : Overhoff fut membre du parti et fut déclaré sympathisant. Ce que nous pouvons conclure d'après nos recherches est ceci : qu'Overhoff ne partageait pas les convictions nationales-socialistes ne fait pas de doute. Devant la commission de dénazification, il a justifié son appartenance au parti par la pression exercée par les membres des organisations nazies dont il était devenu membre (dans l'espoir, précisément, de ne pas avoir ainsi à entrer au parti) et par la présence d'éléments nazis dans son service qu'il devait affronter. En revanche, il n'avait pas subi de pression de la part de l'IG Farben. Il exprimait son opposition en privé, ce dont attestèrent les collègues et amis qui témoignèrent devant la commission de dénazification.

Par la suite, Overhoff n'évoqua ces choix sous le régime nazi qu'en une seule occasion. De tous les documents contenus dans le fonds Overhoff consultés dans le cadre de ce travail, seul le passage d'une lettre témoigne d'un travail d'autocritique d'Overhoff au sujet de l'attitude qu'il adopta alors. Vingt ans plus tard, dans une lettre à son éditeur Karl Glock, il expliqua son comportement durant « les douze années » comme il les appelle, par deux arguments : la nécessité de protéger sa famille et le danger qu'il voyait dans le bolchevisme, dont il avait une connaissance approfondie grâce à ses séjours en URSS. (Il explique en 1967 dans une lettre à Joachim Günther, rédacteur des *Neue deutsche Hefte*, qu'il a cru voir dans le national-socialisme un rempart contre le communisme.)[95] Avec le recul des années, dans sa lettre à Glock, il s'interroge sur le bien fondé de ses actes et de ses décisions, qui à l'époque, lui paraissaient la seule issue, et regrette certains de ses actes.[96] Ces réflexions, faites à titre privé, ne trouvent aucun écho dans l'œuvre d'Overhoff, que ce soit dans ses publications – en particulier dans *La Maison sans localisation*, récit à caractère autobiographique, dans lequel il est fait une large part à l'époque du IIIe Reich – ou dans les textes non publiés, mais destinés au public, comme les discours d'introduction rédigés à l'occasion de lectures.

[95] Lettre d'Overhoff à Joachim Günther du 15.08.1967 : „Bei mir war die furchtbare Zeit des Kommunismus 1924-29 vorhergegangen, in Moskau, die für mich alles Folgende in den Schatten stellte und wohl noch stellt: Zusammenhänge, die heute mit Vorliebe vertuscht werden. Dadurch habe ich mir allerdings eine Zeitlang eingebildet, es könne aus dem Nationalsozialismus so etwas wie ein Gegengewicht werden."

[96] Lettre d'Overhoff à Karl. B. Glock du 14.07.1965 : „Ich bin selber Parteimitglied gewesen. Ob es sich hätte vermeiden lassen, weiß ich bis zum heutigen Tage nicht zu sagen. Ich habe damals Worte gesprochen und Handlungen ausgeführt, die ich wahrscheinlich auch heute wiederholten müßte, weil es um die Rettung einer Sache und die Rettung unserer Kinder ging, und weil ich die immense Gefahr des Bolschewismus durch meine intime Kenntnis der Verhältnisse in der UdSSR vor Augen sah. Darüber hinaus aber habe ich Dinge getan und gesagt, die wahrscheinlich nicht nötig gewesen sind und die ich aus der heutigen Sicht und dem, was wir jetzt wissen, aufs Tiefste bedauere."

Il adopta, face au nazisme et à la guerre une position qu'il garda toute sa vie : il parla de la guerre comme d'une catastrophe que le peuple allemand dut subir sous la dictature nazie. Il ne s'est jamais exprimé sur le nazisme en soi, ni sur les crimes commis en son nom. Cette attitude est une conséquence de la conception apolitique de la vie politique d'Overhoff. On observe un phénomène de scission entre les actes, qu'ils soient le fait de personnes ou d'institutions et les conséquences qu'ils entraînent. Cette attitude à tendance schizoïde explique sa position envers l'IG Farben en qui il vit toujours une victime de la dictature nazie, malgré les faits avérés qui lui furent reprochés et pour lesquels ses dirigeants furent condamnés. Lui-même estimait avoir agi en accord avec sa conscience dans le cadre de ses fonctions au sein de l'IG Farben. C'est ainsi que s'expliquent ses réactions, qui seront celles de tous les directeurs de l'IG Farben, vis-à-vis des Américains lors de leur occupation de Francfort, et en particulier des locaux du siège de l'IG Farben (qui furent tout d'abord utilisés comme abri de fortune pour les étrangers déportés puis devint le siège de l'administration américaine). Se considérant comme une victime intègre, au service d'une entreprise tout aussi intègre, Overhoff ne pouvait adhérer à la vision des Américains traitant les directeurs de l'IG Farben comme des coupables en puissance.[97]

Il est intéressant de comparer le texte d'Overhoff *Der Einsturz* et un témoignage du côté américain. Robert Thompson Pell, agent secret américain, était présent lors de l'occupation du siège de l'IG Farben par l'armée américaine. Il présente les faits dans son reportage sous une tout autre lumière.[98] Deux exemples illustreront ce double éclairage. La disparition de documents, détruits ou dissimulés par des directeurs de l'IG Farben, est considérée par Overhoff comme une réaction légitime de la part de loyaux employés qui ne pouvaient se résoudre à « se séparer de leurs chers dossiers ».[99] Ce même fait est considéré par les Américains comme une preuve de la culpabilité de ces dirigeants. L'argument

[97] „Im Geheimsten hatte man doch gehofft, nach den Enttäuschungen, der Schmach der eigenen Regierung, auf der anderen Seite eine bessere, eine weisere Welt zu finden. Wie sollte nur je wieder der kleinste Schritt aufwärts sich tun lassen bei so viel Hass, Verhärtung, flachem Besserwissen und Blindheit vor historischen Zusammenhängen?" (*Der Einsturz*, p. 85) ; „Wir sollten als Gangster behandelt werden. Wir sollten unbedingt ein schlechtes Gewissen zeigen. Da wir keines hatten, konnte das nur verbrecherische Verstocktheit sein." (*Ibid.*, p. 92).

[98] „Im Anschluß an ein im April 1945 mit den leitenden Herren der IG-Farben in Frankfurt geführtes Gespräch gibt Robert Thomas Pell [richtig Thompson] sein Erstaunen zu Protokoll über die mit Selbstmitleid, kriecherische Selbstrechtfertigung, gekränkten Unschuldsgefühlen der Deutschen, ihr Land größer und mächtiger wiederaufzubauen, als es in der Vergangenheit war." (Stig Dagerman : *Europa in Ruinen. Augenzeugenberichte aus den Jahren 1944–1948*, éd. par Hans Magnus Enzensberger, Francfort/M., 1990. Préface de Hans Magnus Enzensberger, p. 14).

[99] „Wohl jeder Amerikaner oder Engländer hätte genau so gehandelt wie der Vorstand der I.G. Gerade aber aus dieser Aktenverbrennung, aus der Tatsache, dass einige Abteilungsleiter, die sich von ihrem geliebten Stoff nicht trennen konnten, ein paar Mappen mit heimnahmen, bei sich versteckten oder im Garten vergruben, hat man nachträglich versucht, der I.G. eine betrügerische Verschleierung unterzuschieben, ja einzelne Männer wurden bedroht und verfolgt." (*Der Einsturz*, p. 65).

d'Overhoff paraît en effet assez incompréhensible, d'autant plus qu'il affirme lui-même devoir sa liberté à la conservation de ses dossiers (*cf. supra*) : pourquoi se débarrasser de dossiers si ceux-ci ne sont pas compromettants ? Un autre fait, anecdotique, révèle les perceptions opposées : Pell décrit un directeur sortant posément des objets de valeur (argenterie, bijoux) entreposés dans les coffres-forts des bureaux du siège de l'IG Farben pour les préserver des bombardements et oubliant de remettre les dossiers réclamés aux officiers.[100] Overhoff dénonce le vol par l'armée américaine de biens personnels mis à l'abri des bombardements dans les coffres.[101]

Overhoff n'a jamais par la suite pris position publiquement au sujet de l'histoire de l'IG Farben, et du rôle qu'elle a pu jouer sous le régime nazi.[102] On remarque toutefois que les évocations de la IG Farben que l'on peut trouver dans ses écrits ne sont jamais négatives. C'est le cas en particulier dans *La Maison sans localisation*, parue en 1960 (mais dont la rédaction commença en 1946). Le livre a pour principe de base la description de la maison qu'Overhoff se fit construire dans les faubourgs de Francfort au début des années 30, lorsque l'IG Farben établit son siège à Francfort. Il place lui-même son livre sous le signe de l'entreprise. Il raconte dans les toutes premières lignes les raisons de son déménagement à Francfort :

> Nous étions en 1930. L'IG Farbenindustrie, devenue un des plus puissants groupes économiques du continent à la suite de la fusion de onze entreprises chimiques, grandes et petites, s'apprêtait à s'installer dans son nouveau bâtiment administratif. […] La création de ce centre entraîna, pour des centaines de familles de la Rhénanie, du Palatinat, du Maingau un changement de domicile. Pour nous aussi.[103]

---

[100] „[Der Direktor] öffnete seinen Safe und nahm erst einmal Weinflaschen, Familiensilber, Schmuckkästchen und verschiedene andere Sachen heraus, die er in eine kleine Tasche stopfte. Als er nach einiger Zeit mit dem Packen fertig war, wollte er in aller Ruhe den Raum verlassen. Ich erinnerte ihn daran, daß wir Unterlagen holen wollten." (Stig Dagerman : *Europa in Ruinen. Augenzeugenberichte aus den Jahren 1944–1948*, éd. par Hans Magnus Enzensberger, Francfort/M., 1990, p. 100).

[101] „In Wirklichkeit wurde der Besatzungsbehörde die Schlüssel zum Safe und alle verlangten Dokumente ausgehändigt, was nur zur Folge hatte, dass private Ölgemälde, Porzellan und Silber der Angestellten, das in den Panzerschränken halbwegs bombensicher aufbewahrt war, von den Amerikanern ‚beschlagnahmt' und zur Ausstaffierung ihres Hauptquartiers benutzt, also gestohlen wurde." (*Der Einsturz*, p. 65).

[102] Sur ce sujet, nous renvoyons aux études suivantes : Bernd Boll : *Fall 6. Der IG-Farben-Prozeß*, in : Gerd Ueberschär (éd.) : *Der Nationalsozialismus vor Gericht*, Francfort/M., 1999, pp. 133-143 ; Bernd C. Wagner : *Gerüchte, Wissen, Verdrängung : Die IG Auschwitz und das Vernichtungslager Birkenau*, in : *Ausbeutung, Vernichtung, Öffentlichkeit. Neue Studien zur nationalsozialistischen Lagerpolitik*, éd. par Norbert Frei, Munich, 2000 ; Bernd C. Wagner : *IG Auschwitz : Zwangsarbeit und Vernichtung von Häftlingen des Lagers Monowitz 1941-1945*, Munich, 2000 (*=Darstellung und Quellen zur Geschichte von Auschwitz*, 3).

[103] „Es war das Jahr 1930. Die I. G. Farbenindustrie, aus dem Zusammenschluß elf großer und kleinerer chemischer Fabriken hervorgegangen, und nun eines der gewaltigsten wirtschaftlichen Kraftzentren des Kontinents, schickte sich an, ihr neues Verwaltungsgebäude zu beziehen. […] Für Hunderte von Familien aus dem Rheinland, der Pfalz, dem Maingau, aus ganz Deutschland, bedeutete die Schaffung dieses Mittelpunktes Wechsel des Wohnsitzes und damit aller Lebensbeziehungen. So auch für uns." (*La Maison sans localisation*, p. 9).

Il est un passage révélateur, qui décrit le bâtiment que l'IG Farben avait fait construire pour accueillir son siège. Overhoff l'y compare au domicile des dieux, manifestant l'identification qui caractérisait le rapport d'Overhoff à son entreprise : comparer son entreprise à un dieu empêchait toute prise de position critique à l'égard de celle-ci.[104]

Overhoff avait, grâce à des partenaires américains, fondé début 1948 une entreprise, Pro Chemie, dans l'import-export de produits chimiques. Il quittera ses fonctions en 1949 pour intégrer la BASF, issue, comme Hoechst et Bayer, du démembrement de l'IG Farben, où il sera responsable de l'exportation. Il y fera une brillante carrière jusqu'au poste de vice-président du directoire et prendra sa retraite en 1963.[105] L'année 1949 vit aussi l'aboutissement d'un projet littéraire : la parution des *Inscriptions européennes*. L'année 1949 représente donc un nouveau départ dans la vie d'Overhoff.

V La maturité 1949 - 1969

Overhoff compte en 1949 déjà à son actif cinq livres publiés. Les quinze années à venir vont être les plus productives. Outre neuf monographies jusqu'en 1969, il va publier un grand nombre d'articles et plusieurs nouvelles (*Die Kathedrale*, *Der Alpinist*, *Die Spanier in Peru*, *Kain und Abel*, *Das Gesicht*) dans différentes revues (*Neue deutsche Hefte*, *Merkur*, *Die neue Rundschau*). Sa présence dans le paysage littéraire allemand est encore renforcée par la parution d'extraits de ses monographies avant leur publication, comme c'est le cas pour *Voyage en Amérique latine*, *Une Famille de Mégare* (deuxième édition en 1954) et *Le Monde avec Gengis Khan*.

V.1 1949 *Inscriptions européennes*

La parution des *Inscriptions européennes* chez Suhrkamp peut être considérée comme l'épilogue des années difficiles d'Overhoff. Avec la publication de cette œuvre, dont l'origine remonte aux heures les plus noires de sa vie, c'est une page qui se tourne. À l'heure où l'Europe semble avoir cessé d'exister, elle ressurgit dans tout son rayonnement sous la plume d'Overhoff. Il nous montre que l'Europe en ruines telle qu'elle se présente à ses

[104] „Bernsteinfarben wuchsen die plattenbelegten Mauern am Gerüst von Stahl und Beton, Tausende von gleichgeformten Fenstern blitzten über das Gelände des Grüneburgparkes in der Stadt Frankfurt am Main, und was sich da nach dem Entwurf Poelzigs erhob, auf eigenwilligen Grundriß in Gestalt eines zackigen Radsegmentes, mochte bisweilen, im Mittagslicht, bei Vollmond oder an leise nebligen Morgen, wirklich wie der Sitz eines neun Königs oder Gottes hersehen." (*Ibid.*, p. 9). À la fin de l'ouvrage, Overhoff conclut : „Die I.G.-Farbenindustrie gibt es nicht mehr. Nach der Besetzung wurde das Haus erst Sammellager für die verschleppten Ausländer, später amerikanisches Hauptquartier. Der Firma machte man den Prozeß, dann löste man sie auf. Das ist eine lange Geschichte, die erzähle ich vielleicht ein andermal." (*Ibid.*, p. 295).

[105] Sa carrière d'après-guerre au sein de BASF, toute impressionnante qu'elle soit (directeur des ventes, puis membre du directoire et enfin du conseil d'administration) ne joue pas de rôle significatif dans son œuvre – en dehors des voyages qu'elle l'amena à entreprendre et qui trouveront leur expression littéraire dans deux œuvres.

contemporains n'est pas une fin inéluctable, qu'elle est le résultat des forces contenues en elle qui ont été mal utilisées. C'est aux hommes de se servir à présent de ces forces pour que l'Europe rejaillisse de ses cendres. Overhoff veut, dans cette œuvre optimiste, éclairer le chemin de l'Europe. On trouve ici pour la première fois l'attitude idéaliste d'Overhoff, essentielle à la compréhension de son œuvre, car elle est en la racine. L'écrivain Hans Erich Nossack, à qui Overhoff avait envoyé les épreuves du livre, considéra les *Inscriptions européennes* comme un acte de foi en l'Europe.[106] C'est en effet une somme des idées en Europe à travers les âges. Mais si « elles en disent beaucoup sur l'histoire, ce n'est pas un livre d'histoire ».[107] Elles ne se veulent ni jugement, ni enseignement, elles veulent juste présenter la réalité, telle qu'elle est perceptible aux contemporains.[108] Et au-delà, elles veulent indiquer que l'Europe a encore un chemin devant elle. L'avenir de l'Europe, qui peut paraître sans issue à certains, est pourtant dans les mains de l'homme.[109]

Aux sonnets qu'il avait composés lors des pauses entre les interrogatoires de la commission Bernstein (le sonnet, par la rigidité de sa forme, contraignait l'esprit à un ordre qui s'opposait au désordre régnant alors), Overhoff a ajouté des textes en prose dans lesquels les sonnets s'insèrent pour former la quintessence des idées exprimées.[110] Ces *inscriptions*, que représentent les sonnets qui closent chaque thème abordé, sont les traces laissées par l'histoire dans l'Europe moderne. Elles sont l'héritage que nous lègue l'Europe. Les sonnets, dédiés à une personnalité, à un événement ou à une œuvre d'art, sont les prismes reflétant l'époque qu'ils évoquent. Ils sont gravés par l'histoire pour que l'homme moderne puisse s'en souvenir et les utiliser pour façonner son avenir. Car, tout comme dans le *Monde avec Gengis Khan*, l'auteur des *Inscriptions européennes* ne tourne pas le dos à l'avenir pendant qu'il traite du passé.[111] Overhoff revendique d'être resté dans le monde des idées, qui était sa façon de se prononcer sur son temps.[112]

---

[106] Lettre de Nossack à Overhoff du 07.11.1948 : „*Bekenntnis für Europa*". C'est aussi le titre qu'il donnera au compte rendu qui paraîtra dans le journal *Die Welt* du 2 juillet 1949.

[107] Critique d'Artur Hospelt, script : „Die ‚europäische Inschriften' sagen sehr viel über Geschichte, aber sie sind keine Historie und erst recht keine Entwicklungsgeschichte gleich welcher Art."

[108] *Ibid.* : „Sie urteilen weder noch wollen sie belehren, wenn sie voraussehen, so ist es nur ahnend. Sie sagen einfach aus, die lautere Wahrheit, so wie sie heute erfassbar ist."

[109] On trouve dans les dernières lignes de l'ouvrage les vers suivants :
„Die Fackel in der Hand ist angezündet,
Und keiner, keiner, der sie uns entwindet.
Wer sie verlöschen kann, sind einzig wir." (*Inscriptions européennes*, p. 387).

[110] Le livre porta jusqu'en 1947 le titre de *Sonnets européens*. Quand Overhoff eut ajouté les textes en prose entre les sonnets, le titre ne correspondit plus exactement.

[111] Compte rendu de Hans Erich Nossack dans *Die Welt* du 2 juillet 1949 : „Diese Worte […] zeugen davon, daß hier keiner spricht, der der Zukunft den Rücken zukehrt, während er von unserer Vergangenheit redet."

[112] Lettre d'Overhoff à Nossack du 03.12.1947 : „Ist es nicht seltsam, wie wir hier, die wir alles miterlebt haben, ins Geisterreich starren, während die Emigranten an die realen Dinge herangehen, wie sie glauben, daß sie sich bei uns ereignet haben?" C'est peut-être le genre d'œuvres dont Sebald écrit dans *Luftkrieg und Literatur* :

Les *Inscriptions européennes*, même si elles sont originales dans leur mélange de sonnets et de prose, ont toutefois un modèle illustre : *La Vita nuova* de Dante (écrite au début des années 90 du XIIIe siècle), constituée de quarante-trois chapitres et de vingt-cinq sonnets. Ce ne sera pas le seul souvenir de l'œuvre de Dante dans celle d'Overhoff : il intitulera une de ses propres nouvelles, se déroulant dans l'Italie du XIIIe siècle, *Incipit vita nova*, mots tirés de la préface de *La Vita nuova*. Les textes en prose sont aussi bien de courts dialogues (entre un saint et une gargouille par exemple) que de très courtes nouvelles ou des textes à caractère essayistique.

Le livre est composé de quatre chapitres : *Daimon*, *Psyché*, *Politeia* (*La République* de Platon), *Hybris*. Fidèle à son principe de prendre les choses à leurs racines, le livre commence par des considérations sur l'histoire géologique du continent jusqu'à l'apparition des premiers peuples. *Daimon* se termine par un sonnet sur le sac de Rome en 410 par les Wisigoths. C'est le signe que l'Europe avait fini d'assimiler ses éléments fondateurs : après la Grèce, Rome et le christianisme, l'ère des barbares commençait. On trouve dans *Psyché* les grandes idées et les grandes figures symboliques de l'Europe du Moyen Âge en train de se constituer. Le chapitre se termine sur la figure du Cid. Dans *Politeia* se côtoient des sonnets sur Hegel, Goethe, la Révolution française, Mozart, Bach, la porcelaine, l'opéra, la peinture hollandaise. Le chapitre se termine sur l'année 1800. *Hybris* est davantage tourné vers les aspects culturels et techniques que vers les événements politiques. Il s'achève par des sonnets aux noms évocateurs : *L'Europe pour la fin des temps*, *Issue*, *Avenir*.

Les *Inscriptions européennes* sont d'un intérêt particulier dans le cadre de notre étude, car elles procèdent du même principe que le *Monde avec Gengis Khan*. Overhoff y utilise le procédé de mosaïque qui lui semble le mieux adapté à son propos :

> Je n'ai jusqu'ici pu trouver aucune autre technique que celle de la mosaïque. Une mosaïque scintille, depuis la Renaissance nous avons dû réapprendre à observer des mosaïques. Dans *Une Famille de Mégare*, dans les *Inscriptions européennes* j'ai tenté de reproduire, grâce à la technique de mosaïque, la juxtaposition des idées.[113]

Overhoff a voulu reproduire la juxtaposition des idées. Il a voulu montrer comment l'Europe s'est formée, comment sa construction actuelle résulte de chaque pierre apportée par chaque peuple.

„während ‚die ältere Garde' der inneren Emigration sich damit beschäftigte den Freiheitsgedanken und das humanistisch-abendländische Erbe in endlosen verquasten Abstraktionen zu beschwören." (Winfried G. Sebald : *Luftkrieg und Literatur*, Munich, 1999, p. 17).

[113] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 31.07.1957 : Bisher habe ich keine andere Technik gefunden, als die des ‚Mosaiks'. Ein Mosaik flimmert, seit der Renaissance haben wir erst wieder lernen müssen, Mosaiken anzuschauen. In der ‚Familie aus Megara', in den ‚Europäischen Inschriften' habe ich versucht, ein der Mosaiktechnik das Nacheinander der Ideen abzubilden." Au sujet de la technique de mosaïque, voir la partie « Philosophie de l'histoire » du chapitre II.

V.2 1950 *La Trahison d'Afschin*

En juin 1948, Overhoff était rentré en possession de divers manuscrits, « dont il avait complètement oublié l'existence ».[114] Parmi eux se trouvait *La Trahison d'Afschin*, datant de 1941, à la lecture duquel il lui était apparu qu'il avait gagné en actualité en raison des événements survenus entre sa rédaction et sa redécouverte.[115] Comme une publication chez Suhrkamp était hors de question en raison de la publication prévue des *Inscriptions européennes* pour lesquelles l'éditeur attendait du papier,[116] Overhoff proposa d'emblée le manuscrit à Robert Müller-Wirth, qui dirigeait la maison d'édition C.F. Müller à Karlsruhe. Les deux hommes étaient liés par une amitié datant des années 20, alors qu'ils vivaient l'un et l'autre à Berlin, et c'est à ce titre qu'Overhoff proposa son manuscrit à Müller-Wirth. La maison d'édition, fondée en 1797 à Karlsruhe par l'arrière-grand-père de Robert Müller-Wirth était spécialisée dans les publications juridiques et techniques. Mais elle était aussi l'éditrice de l'œuvre de Johann Peter Hebel depuis 1826. Robert Müller-Wirth avait pris les rênes de la maison familiale en 1946, quand elle lui fut remise par les Américains, après une carrière d'homme d'affaires qui l'avait emmené de New York à Cuba.[117]

Overhoff considérait *La Trahison d'Afschin* comme un roman historique dont chaque détail était véridique.[118] Il avait tenu à être « aussi précis que possible sur le plan historique ».[119] Ce roman historique présente de nombreuses similitudes avec *Le Monde avec Gengis Khan* : il est introduit par une préface d'une quinzaine de pages, rédigée par Edith Overhoff, replaçant le récit dans son contexte historique ; il y est adjoint un tableau chronologique portant sur l'Iran, l'Arabie, la Grèce, Rome et Byzance, ainsi qu'un appareil de notes très fourni.[120] Les épreuves furent relues par le professeur Ritter de l'université de

[114] Lettre d'Overhoff à Robert Müller-Wirth du 07.06.1948. Ces manuscrits avaient été expédiés en Autriche, parmi d'autres choses de valeur, pendant la guerre : „Manuskripte, deren Existenz ich schon völlig vergessen hatte."

[115] *Ibid* : „Ich habe gestern die Arbeit wieder gelesen und gefunden, daß sie durch die inzwischen eingetretenen Ereignisse in einer unerwarteten und gar nicht voraussehbaren Art an Aktualität gewonnen hat und ich noch voll zu ihr stehen kann."

[116] *Ibid.* : „Da ich nun, wie Du weißt, beim Suhrkamp-Verlag durch die im Satz befindliche und die im nächsten Jahr vorgesehene Publikation auf unabsehbare Zeit für weitere Sachen blockiert bin, schicke ich Dir das Manuskript und bitte Dich zu prüfen, ob Du es nicht bringen willst." En mars 1949, Overhoff demanda à la maison d'édition Suhrkamp de prendre définitivement position sur son manuscrit, que Peter Suhrkamp avait refusé en 1942. La réponse est claire : la maison n'est pas intéressée.

[117] *Cf. Robert Müller-Wirth 1898-1980. Zum Gedenken*, s.l., 1980, pp. 33-39.

[118] Lettre d'Overhoff à Robert Müller-Wirth du 07.06.1948 : „Aus ihnen [den Anmerkungen] kannst Du Dich überzeugen, daß man für die unbedingte Richtigkeit jeder Einzelheit einstehen kann. Edith und ich haben damals ein ungeheures Material gewälzt, namentlich arabische Schriftsteller; […]".

[119] Lettre d'Overhoff à Robert Müller-Wirth du 28.08.1948 : „ich [war] bei der ersten Niederschrift bestrebt, historisch so genau zu sein wie nur eben möglich".

[120] Le descriptif du roman publié dans le catalogue de l'éditeur – rédigé par Overhoff comme le montre la correspondance entre Overhoff et Müller-Wirth – présente lui aussi de fortes similitudes avec certains passages de l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* (voir chapitre III) : „Im 20. Jahrhundert ist der Vordere Orient

Francfort, qu'Overhoff considérait comme l'une des grandes autorités parmi les orientalistes.[121]

Le roman a pour cadre l'Iran et le califat de Bagdad des VIIIe et IXe siècles. À travers le procès fait à Afschin, prince et seigneur de guerre, Overhoff trace le portrait d'une époque, où Arabes, Perses et nomades combattent. *La Trahison d'Afschin* est typique de la manière d'Overhoff. Une fois de plus, il adopte une forme de récit originale : le livre est composé d'une conversation et d'une nouvelle. La conversation, placée au début du livre, se déroule entre un marchand, un poète, un émir, un juriste, un scribe, présentée à la façon d'une pièce de théâtre. Les personnages discutent du procès en cours contre Afschin. La nouvelle, de bien plus grande envergure (quatre fois plus longue), est le récit de la vie d'Afschin. L'originalité consiste aussi dans le sujet traité : le Moyen Orient au IXe siècle n'avait pas encore été traité dans la littérature allemande.

Le livre parut en avril 1950, tiré à 2.000 exemplaires, dont seuls 200 furent vendus.[122]

V.3 1953 *Voyage en Amérique latine*

Peu après la parution de *La Trahison d'Aschin*, Overhoff partit pour l'Amérique du Sud où il effectua un séjour de plusieurs mois. Il trouva à son retour une lettre de Peter Suhrkamp, dans laquelle celui-ci lui soumettait une idée de publication : un récit de voyage, dont la nécessité s'imposait, après que l'Allemagne ait été si longtemps coupée du reste du monde.[123] Overhoff s'attela immédiatement à la tâche, écrivit deux chapitres en quelques semaines. Il fallut toutefois attendre le mois de mars 1951 pour qu'il envoie un manuscrit à Suhrkamp, qui émit des réserves et proposa des modifications. Il exposa clairement à son

---

wieder zu einem politischen Kraftfeld erster Ordnung geworden; er ist es schon zu Zeiten gewesen, da es in Europa noch keine Geschichte gab, er war es später immer wieder. Über seiner eigenen Geschichte vergißt Europa dies offenbar zu leicht. Und doch läßt jedes genauere Hinsehen erstaunen, wie aus dem Gewirr der Kriege, Revolutionen, Sektenkämpfe, Intrigen und Schauprozesse das auch für uns, das stets Gültige, hervorleuchtet, das, woran uns das eigene Schicksal erinnert hat."

[121] Lettre d'Overhoff à Müller-Wirth du 27.12.1949 : „Meine Frau hofft zu erreichen, daß Prof. Ritter, einer der ersten orientalischen Autoritäten der Welt, derzeit Ordinarius der Universität Frankfurt, die Korrektur mitliest."

[122] Malgré cet échec éditorial, Overhoff restera toujours fier de son roman, comme il ressort d'une lettre à Robert Müller-Wirth du 22.03.1968 : „Und unser gemeinsames verlegerisches Abenteuer, das für mich so beschämend ausgegangen ist? Aber ich kann mir nicht helfen, ich stehe noch immer zum ‚Afschin' und freue mich, ihn geschrieben zu haben."

[123] Lettre de Suhrkamp à Overhoff du 01.06.1950 : „Ich möchte, lieber Herr Dr. Overhoff, dass Sie diesen Brief vorfinden, wenn Sie von Ihrer Süd-Amerika-Reise zurückkommen. Leider dachte ich vor Ihrer Abreise nicht daran, Sie zu bitten, auf dieser Tour doch möglichst Material für ein Reise-Buch zu sammeln. Wir sind von der Welt so lange abgeschnitten, dass es dringend und wichtig wird, etwas Authentisches aus den anderen Kontinenten zu erfahren."

auteur les défauts du manuscrit, dus en partie à la double charge que la BASF imposait à l'auteur Overhoff.[124]

Il s'ensuivit une longue collaboration entre l'auteur et l'éditeur,[125] au cours de laquelle Suhrkamp incita Overhoff à reprendre et à remanier son manuscrit, jusqu'à ce que les deux hommes fussent satisfaits du résultat. La parution de *Voyage en Amérique latine* (*Reise in Lateinamerika*) en 1953, marque la première étape d'une série de cinq ouvrages de littérature de voyage.

Avec *Voyage en Amérique latine* Overhoff poursuit la tradition du journal de voyage. Tradition littéraire bien sûr, mais tradition familiale également. À chacun de ses voyages, il a

[124] Lettre de Suhrkamp à Overhoff du 05.04.1951 : „Ich meine, daß Ihre Entwicklung als Schriftsteller nicht nur durch die Zeitnöte eine Vergewaltigung erfahren hat, sondern ebenso sehr durch die Notwendigkeit in der Hauptsache im kaufmännischen Beruf zu arbeiten. Der kaufmännische Beruf absorbiert bei Ihnen nicht nur Zeit und Kräfte, sondern er leitet auch den Rest der Kräfte und Bemühungen stark in spekulative Richtungen (ich möchte sie nicht gerade philosophische nennen) und nimmt ihnen damit leicht die ursprünglich quellende Frische, sozusagen das Grüne. Daneben ist es nur zu natürlich, daß Ihnen keine Zeit bleibt, in der die Dinge sich aus ihrem eigensten Wesen heraus entfalten können. Es ist zu verwundern, was Sie unter diesen Umständen schriftstellerisch immer noch schaffen, Es hat für mich aber auch etwas Tragisches zu sehen, das Ihnen das Ausruhen darauf nicht zukommt; daß Sie genötigt sind, die Dinge zu zwingen.
Diese meine Bemerkungen würde ich möglicherweise jetzt nicht machen, wenn ich mich nicht kurz vor meinem Geburtstag sehr eingehend mit dem Manuskript Ihres Reisebuches ‚Lateinamerika' beschäftigte. Als Resultat dieser Beschäftigung komme ich zunächst zu der Feststellung, daß es doch nicht das Buch wurde, das wir vereinbarten, oder das ich Ihnen vielmehr antrug. Als wir zuerst von dem Projekt sprachen, war mein Ausgangspunkt, dass in Deutschland heute niemand mehr Bescheid weiss, wie es in der übrigen Welt aussieht. Daß zu wenige bei uns die Möglichkeit haben, andere Länder und Kontinente mit eigenen Augen zu sehen. Und man müßte jetzt ein Bild davon geben, wie es jetzt anderswo aussieht. Dabei war nicht gedacht an ein Bild für Menschen aus bestimmten Fachkreisen, auch nicht an Studenten und Schüler, sondern an den an dem Weltzustand interessierten Menschen. Aber ausgesprochen an ein Bild, das etwas vom gegenwärtigen Leben vermittelt. Wenn ich sage, ‚vom Leben', dann meine ich vom Leben der Menschen und meine die Gegenstände, die das Leben der Menschen bestimmen. Es war also nicht an eine historische Monographie und geographische Monographie und eine ethnographische Monographie gedacht. Ihr Manuskript enthält von all dem etwas. In einzelnen Kapiteln, besonders im 5. und 6. fand ich das, was ich erwartete. Aber dieses ‚Erwartete' nimmt im ganzen einen zu geringen Raum ein, und der Leser erwartet es schon nicht mehr, wenn er endlich dazukommt. Die Kapitel monographischen Charakters, wie etwa 2 bis 4, vermitteln keine Anschauung und tragen auch kaum bei zu einem Bild der Gegenwart. Dazu ist diese Methode der Darstellung nicht geeignet. Ich spreche dabei noch gar nicht von den persönlichen Briefen an Ihre Frau oder Ihre Familie, die in diese Kapitel eingebaut sind. Diese stehen durchaus als fremde Elemente in den genannten Kapiteln. Ihre Absicht war Anschaulichkeit; was Sie erreichten, ist aber, dass der Leser, für den diese Kapitel vielleicht in Betracht kämen, abgelenkt wird. Ich glaube, von diesen Einfügungen her dem Grund auf die Spur gekommen zu sein, weshalb Ihnen das Buch mißlungen ist. Ihre letzte Reise gab Ihnen wahrscheinlich nicht die Möglichkeit, das Buch zu schreiben, das ich mir wünschte. Dazu war die Reise möglicherweise zu kurz und waren Sie auch wahrscheinlich von anderen Dingen zu sehr okkupiert. Sie greifen also zu Ergänzungen. Kamen dann aber doch auch nicht dazu, das ältere Material mit dem neuen Material wirklich zu verschmelzen. Das wäre nur möglich gewesen, indem Sie es nicht dem Original einbauten, sondern nur als Material nahmen, das neu zu verarbeiten und neu zu formen war. Hier deutet sich möglicherweise auch ein zweiter Mißstand an: nämlich daß Sie, als Sie sich an das Manuskript machten, nach Ihrer Reise noch zu wenig Abstand hatten, um schon ein neues komplexes Bild sehen und auch schreiben zu können. Aber mißverstehen Sie mich hier nicht: mein Anspruch an das Buch, oder mein Maßstab, ist nicht etwa ein literarischer. Ich prüfte es nur daraufhin, ob es ein an Tatsachen interessiertes Publikum bei uns ansprechen kann. Und das haben Sie nach meiner Ansicht dem Leser dadurch schwer gemacht, daß Sie das Buch aus ganz heterogen Elementen zusammenfügten. Wenn ich das sage, bin ich mir dabei bewußt, wie schwer gerade für Sie mein Anspruch zu erfüllen war. Aber ich glaubte doch, Sie könnten es. Wenn ich das glaubte ging ich von den Möglichkeiten aus, die Sie in Kapitel 5 und 6 und auch in den Briefen aus vergangenen Zeiten andeuten."

[125] Lettre d'Overhoff à Hegner du 11.03.1952 : „Ich würge noch an dem Südamerikabrocken, den mir Suhrkamp hingeschmissen hat."

rédigé un journal sous forme de lettres à sa famille (il avait d'ailleurs inséré des extraits de ces lettres dans la première version de son récit).

Le récit, rapportant les impressions et les observations recueillies au cours des missions effectuées par Overhoff au nom de l'industrie chimique sur le continent sud-américain, est divisé en cinquante-six chapitres, dont près d'un tiers sont consacrés au Brésil. Les deux tiers restants portent sur l'Argentine, l'Uruguay, le Chili, le Pérou, la Bolivie, la Colombie, le Mexique. Le livre s'ouvre sur l'arrivée en bateau dans la baie de Rio. Overhoff reprendra ce motif – le voyage par mer, comme point de départ de la découverte – dans tous ses autres récits de voyage. La possibilité qu'eut Overhoff d'établir des comparaisons sur les contrées décrites par rapport à ses voyages précédents est la caractéristique principale de *Voyage en Amérique latine*. Il avait en effet effectué deux longs séjours en Amérique latine en 1937 et 1938.

Voyage en Amérique latine fut tiré à 4.000 exemplaires, dont 2.300 furent écoulés dans le courant de l'année 1953. Il s'en vendit 600 exemplaires en 1954 et 1.000 en 1955. Le stock ne s'élevait plus qu'à 200 en 1960.

V.4 1959 Retour d'Overhoff chez l'éditeur Hegner[126]

Le processus qui allait mener au retour d'Overhoff chez son premier éditeur, et donc à sa séparation de Suhrkamp dura plusieurs années. Hegner n'avait jamais caché son désir de « récupérer » son auteur. Dès mars 1954 il proposa à Overhoff de le reprendre sous contrat avec une édition de ses œuvres choisies. Au printemps 1955, malgré le succès de la nouvelle édition, illustrée, d'*Une Famille de Mégare*, le désaccord entre Overhoff et Suhrkamp, avec lequel tout devenait « trop compliqué et trop difficile »,[127] poussa l'auteur à s'adresser à Hegner et à lui proposer deux manuscrits que Suhrkamp avait refusés. Il s'agissait du recueil de nouvelles *Grenzen unserer Welt* (qui paraîtrait en 1969 chez Glock sous le titre *Conscience et responsabilité* (*Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten*) et du récit autobiographique *Buch vom Haus* qui paraîtrait chez Hegner sous le titre *La Maison sans localisation* (*Das Haus im Ortlosen*), en attente chez Suhrkamp depuis 1946, et que celui-ci avait alors

[126] La publication du *Monde avec Gengis Khan* en 1959 fait l'objet de la première partie du chapitre II du présent travail.

[127] Lettre d'Overhoff à Hegner du 13.04.1955 : „Es ist so weit, ich komme mit Peter Suhrkamp nicht mehr zurecht. Es wird alles viel zu kompliziert und zu schwierig. Ich muss mich bald entscheiden, denn ich möchte das Publikum nach dem neuerlichen Erfolg der ‚Familie aus Megara' nicht zu lange aus den Fingern lassen. Soll ich Ihnen gleich die zwei Manuskripte schicken, über die ich mich mit Suhrkamp nicht einigen konnte? Es ist das ‚Buch vom Haus' und ein Novellenband, ‚Die Grenzen unserer Welt'. Beide scheinen mir nicht unwichtig."

apprécié.[128] À ce refus, Overhoff avait répondu : « Nous devrons donc attendre avant de pouvoir travailler de nouveau de concert. Je ne vois à l'heure actuelle aucune autre possibilité. »[129] Il s'avéra par la suite qu'aucun autre manuscrit d'Overhoff ne fut plus publié par Suhrkamp.

Hegner, qui ne mâchait pas ses mots, répondit brutalement à la proposition d'Overhoff le 3 mai 1955 : « J'ai bien reçu les manuscrits et je les ai déjà lus. Malheureusement, ils n'entrent pas pour moi en ligne de compte. »[130] Les deux hommes durent discuter longuement de ces projets, puisque les Overhoff étaient attendus à Lugano quelques semaines plus tard. Le trou dans la correspondance entre l'auteur et l'éditeur, qui s'interrompt après cette dernière lettre pour reprendre en septembre 1958, s'explique peut-être par des contacts personnels qui remplacèrent les contacts épistolaires.

C'est à Suhrkamp qu'Overhoff envoya en juillet 1956 le manuscrit du *Monde avec Gengis Khan*. Les circonstances qui mèneront à son refus définitif en juillet 1957 seront traitées au chapitre II. Jakob Hegner reprit son « offensive » en 1958, et persuada Overhoff de la nécessité d'un retour rapide dans sa maison d'édition. Cela ne concernait pas seulement les œuvres à venir, mais aussi celles dont Suhrkamp avaient les droits, en particulier *Une Famille de Mégare*, qui avait connu de grands succès lors des deux premières éditions. Hegner entama des démarches auprès de Peter Suhrkamp, avec lequel il avait des relations « presque amicales »,[131] par une lettre du 19 janvier 1959,[132] et lui demanda s'il était prêt à céder « ses Overhoff » et à quelles conditions. Il lui fit part de son désir de rassembler les livres d'Overhoff dans une édition d'œuvres choisies.[133] Un mois avant sa mort (le 31 mars), le 26

[128] Lettre de Peter Suhrkamp à Overhoff du 07.05.1946 : „Es ist ein ausserordentlich anschauliches und auch sehr liebenswertes Buch. Es wird im Laufe der Zeit an Wert immer mehr gewinnen. Einmal wird es als Dokument für die Kultur unserer Zeit ein Unikum sein. Sie haben darin ausserordentlich glücklich allgemeine Erscheinungen der Zeitentwicklung, Zeugnisse für den Lebensstandard einer bestimmten Schicht, Zeugnisse für den Individualismus in der Lebensgestaltung durch eine persönliche, zuweilen sogar intime Darstellung interessant und lebendig bewahrt. Hinsichtlich des Zeitpunktes für die Veröffentlichungsnotwendigkeit widerstreiten sich bei mir zunächst zwei allgemeine Gesichtpunkte. Historisch betrachtet als historischer Moment, wäre jetzt der richtige Augenblick, wenigstens habe ich das im Gefühl. Das Buch müsste mit dem Datum dieser Jahre überliefert werden. Von gegenwärtigen Augenblick aus betrachtet sind meines Erachtens die ‚Europäischen Sonette' wichtiger."

[129] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 14.04.1955 : „Da werden wir abwarten müssen, bis wir in der Arbeit wieder einmal zusammen kommen. Eine andere Möglichkeit sehe ich derzeit nicht."

[130] Lettre de Hegner à Overhoff du 03.05.1955 : „Die Manuskripte habe ich erhalten und schon durchgelesen; für mich kommen sie leider nicht in Betracht."

[131] Lettre de Hegner à Overhoff du 11.02.1959 : „Bisher stand ich mit ihm in einem fast freundschaftlichen Verhältnis."

[132] Cette lettre, ainsi que la réponse de Suhrkamp, figurent en annexe.

[133] Lettre de Hegner à Suhrkamp du 19.01.1959 : „Ich überlege also, ob man Overhoffs Bücher und Schriften nicht im Hegner-Verlag vereinen könnte, vielleicht als ‚Ausgewählte Werke' oder so ähnlich. Zuerst muss ich mich nun an Sie wenden. Wären Sie bereit, zu halbwegs annehmbaren Bedingungen die von ihm bei Ihnen erschienenen Bücher abzugeben? […] Also, lieber Herr Dr. Suhrkamp, wollen Sie mir, bitte, mitteilen, ob Sie willens sind, mir Ihre Overhoffs abzugeben, […]."

février 1959, Suhrkamp accepta de céder ses droits sur les œuvres d'Overhoff qu'il avait publiées – en dehors de ceux de l'édition illustrée d'*Une Famille de Mégare* –, non pas « parce que je voudrais rendre Overhoff, mais parce que je reconnais l'antériorité de vos droits sur l'auteur. Je me rappelle parfaitement dans quelles circonstances Overhoff s'est adressé à moi à l'époque. En ce qui me concerne, je ne puis me résoudre à une édition complète, à laquelle vous semblez disposé, comme il ressort de votre lettre. Je ne veux en aucun cas empêcher une telle édition et suis donc prêt à m'entendre avec vous sur les droits. »[134] À la charge d'Hegner de racheter les 1.600 volumes des *Inscriptions européennes* et les 500 du *Voyage en Amérique latine* encore entreposés aux éditions Suhrkamp. La voie était libre pour une nouvelle collaboration entre Overhoff et Hegner. Un programme d'édition fut établi, qui prévoyait la publication d'un livre par an, à commencer par *La Maison sans localisation* en 1960, suivie d'une édition augmentée d'*Une Famille de Mégare* en 1961 et d'une édition complète des nouvelles en 1962. *Une Famille de Mégare* parut à la date prévue, mais en place des nouvelles, ce furent les poèmes qui furent publiés en 1962.

V.5 1960 *La Maison sans localisation*

La parution de *La Maison sans localisation* marque la reprise de la collaboration entre Hegner et Overhoff, et l'aboutissement d'une publication constamment ajournée depuis 1946. Le travail à ce manuscrit, dont le thème central est la maison des Overhoff, est étroitement lié à la vie d'Overhoff. Il en commença la rédaction alors qu'il était expulsé de sa maison, réquisitionnée par les forces d'occupation en 1945. Cette première version subit de nombreuses corrections, et dut être actualisée à plusieurs reprises. C'est en effet l'œuvre d'Overhoff qui reflète le plus son époque, bien que « beaucoup de choses du passé y soit consignées ».[135] Ce livre, qui s'appela longtemps « Livre de la maison » (« Buch vom Haus ») dut constamment céder le pas aux autres manuscrits d'Overhoff. En 1946, Suhrkamp donna la priorité aux *Inscriptions européennes*, qui jusqu'à leur parution en 1949 exigèrent un travail de remaniement constant. Puis, de 1950 à 1953, ce fut la rédaction du *Voyage en Amérique latine* qui requit toute l'attention d'Overhoff.

En 1954, neuf ans après la première rédaction du manuscrit, à l'occasion de son déménagement à Ludwigshafen, c'est-à-dire au moment de quitter la maison qui sert de fil

[134] Lettre de Suhrkamp à Hegner du 29.02.1959 : „Nicht etwa, weil ich Overhoff abgeben möchte, sondern weil ich die älteren Rechte an den Autor anerkenne. Ich erinnere mich durchaus, wie seinerzeit Overhoff zu mir gekommen ist. Ich selbst kann mich zu einer Gesamtausgabe nicht entschliessen. Es scheint nun nach Ihrem Brief, daß Sie zu einer solchen entschlossen wären. Ich will eine derartige Ausgabe auf keinen Fall verhindern, bin also durchaus bereit, mich mit Ihnen über die Rechte zu verständigen."

[135] Lettre d'Overhoff à Hospelt du 03.11.1945 : „[…] in dem viel festgehalten ist von der Vergangenheit."

conducteur à la progression du livre, il voulut reprendre son manuscrit. Il l'estimait prometteur, mais jugeait qu'on ne pouvait le publier en l'état[136] et qu'il était nécessaire de l'actualiser. Malgré la retenue exprimée par Suhrkamp à l'égard de ce projet,[137] Overhoff entreprit de remanier le manuscrit. Il le remit à Suhrkamp en septembre 1954. Les raisons du refus de Suhrkamp ne ressortent pas de la correspondance entre les deux hommes. Lors de sa première « rupture » en 1955 avec Suhrkamp, Overhoff demanda qu'on lui renvoie son manuscrit.

Durant les années qui suivirent, de 1954 à 1959, Overhoff travailla sur le manuscrit du *Monde avec Gengis Khan*, qui paraîtra finalement aux éditions Glock. Ce n'est qu'en 1959, lors de son retour chez Hegner, qu'Overhoff lui proposa à nouveau le « Livre de la Maison », dont Hegner exigea une refonte. Il en sortit *La Maison sans localisation. Récit tiré de notre vie*, qu'Overhoff termina en février 1960.[138] Le livre sortit à l'automne, tiré à 3.000 exemplaires. 2.000 exemplaires furent vendus jusqu'en 1973, date à laquelle la maison Hegner décida de mettre au pilon les stocks restants.

La Maison sans localisation, un ouvrage de 300 pages divisé en 33 chapitres, est conçu comme la visite de la demeure que l'auteur fit construire dans les années 30 à Eschersheim, aux portes de Francfort. Ce n'est toutefois qu'au chapitre cinq que le lecteur pénètre dans la maison en elle-même. Auparavant, Overhoff a exposé les circonstances du déménagement de Berlin à Francfort, la recherche infructueuse d'un logement adéquat, les péripéties de la construction. Il a présenté les environs de la localité choisie, se livrant aussi bien à un descriptif géologique et topographique qu'à une rétrospective historique depuis les premiers temps de l'habitat, il a dépeint la rue où s'élève sa maison, pour finir par une description de son jardin. Le narrateur entraîne alors le lecteur comme un visiteur dans chaque pièce de la maison. Chaque arrêt est aussi une station dans la vie de l'auteur. La visite de cette maison et la description des objets (meubles, tableaux *etc*.) qu'elle contient fournissent au maître de céans le prétexte pour se livrer à des considérations de nature aussi bien philosophique que biographique.

[136] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 04.01.1954 : „Nach wie vor bin ich der Ansicht und weiss mich mit Ihnen darin einig, dass etwas Wertvolles daraus zu machen ist. Eine Überarbeitung von Anfang bis zu Ende mit Ausnahme einiger weniger Kapitel ist schon deshalb erforderlich, weil inzwischen neun Jahre verstrichen sind. Man kann das Buch nicht einfach auf dem Stand von 1945 lassen."

[137] Lettre de Suhrkamp à Overhoff du 06.01.1954 : „Nun taucht bei Ihnen Das ‚Buch vom Haus' wieder auf. Sie kennen mein Verhältnis zu diesem Manuskript. Es lässt sich in der alten Form ganz gewiss jetzt nicht mehr bringen. Diese Überzeugung teilen Sie ja auch. Ich bin auch nicht sicher, dass sich die alte Tendenz des Buches heute halten lässt, und bei einer Bearbeitung also etwas herauskäme, das sich an die heutigen Interessen anknüpfen ließe."

[138] Lettre d'Overhoff à Hegner du 17.02.1960 : „Es liest sich leicht, bohrt aber bei Gelegenheit ganz schön tief. "

À travers le récit d'événements autobiographiques vécus des années 30 aux années 60 par une famille représentante de la bourgeoisie intellectuelle, *La Maison sans localisation* est une chronique de l'Allemagne portant sur une période allant de l'avant-guerre à l'après-guerre, relatant des épisodes douloureux ou des moments difficiles vécus par toute une génération. Ce récit a valeur de témoignage d'une époque historique vue par un homme s'efforçant de prendre la mesure des réalités de son temps.

V.6 1964 *La Descente du Gange*

La *Descente du Gange* (*Die Herabkunft der Ganga*) est le deuxième récit de voyage d'Overhoff, faisant suite à *Voyage en Amérique latine* (1953). Paru en 1964, c'est aussi le dernier récit de voyage publié de son vivant. En effet, *Mers du Sud (Südsee), Jours d'hiver à Malte (Wintertage auf Malta)* et *Journées sur le Nil (Tage am Nil)* paraîtront à titre posthume, respectivement en 1978, 1979 et 1980. C'est également le dernier ouvrage d'Overhoff publié par les éditions Hegner. Tirée à 3.000 exemplaires, *La Descente du Gange* connut une bonne critique et fut vendue à 2.000 exemplaires jusqu'en 1973, date à laquelle les exemplaires restants furent détruits.

C'est un ouvrage important dans le cadre de cette étude car il s'inscrit dans la même perspective que le *Monde avec Gengis Khan*. Il lui fait pendant : c'est, sous forme de récit de voyage, la confrontation de l'Asie et de l'Europe. Le même objectif est poursuivi dans les deux œuvres : en exposant les dangers qui la menacent, Overhoff est à la recherche de l'identité de l'Europe.

La Descente du Gange est une œuvre intéressante à plus d'un égard. Dans la série des récits de voyage, c'est l'ouvrage le plus recherché, celui dans lequel Overhoff se livre aux méditations les plus approfondies. C'est celui également qui présente la meilleure synthèse de deux genres, le journal et le récit de voyage. L'objet du livre ensuite – les contrées visitées – est très vaste, allant de l'Égypte à l'Inde en passant par le Japon et le pôle nord. C'est enfin le récit de voyages qui ont fortement impressionné l'homme, ce dont l'écrivain se fera l'interprète, dans *La Descente du Gange* en premier lieu, mais à d'autres occasions également : on retrouve par exemple des réminiscences de son voyage parmi les huit nouvelles lettres de la troisième mouture d'*Une Famille de Mégare* parue en 1961 : Overhoff s'y livre à la description des fresques des cloîtres taillés dans la pierre d'Ajanta et à l'évocation des différentes cultures peuplant l'Asie à l'époque d'Alexandre le Grand, ainsi que de leur évolution sous les règnes des diadoques.

Les Overhoff effectuèrent deux voyages en Asie, de janvier à avril 1961 (Yémen, Sri Lanka, Inde, Birmanie, Thaïlande, Cambodge, Malaisie, Hongkong, Corée du Sud, Japon), et de janvier à mars 1962 (Yémen, Pakistan, Iran, Israël, Syrie, Liban, Chypre). Il ressort de la correspondance avec la maison d'édition Hegner que l'idée d'une publication a germé rapidement, dès avant le deuxième voyage. Dès le mois de mai 1961, Overhoff projetait de publier les lettres écrites à ses enfants durant le voyage, renouant ainsi avec la tradition du journal de voyage.[139] Les impressions du second voyage modifièrent le projet d'Overhoff. Ses objectifs se firent plus ambitieux : il voulut rédiger un ouvrage qui fût tout à la fois du domaine de la littérature et un avertissement devant les dangers de la civilisation moderne qu'il avait pu rencontrer.[140] Il n'est plus question d'un ouvrage conçu à partir de lettres. Overhoff envisage davantage qu'un « simple récit de voyage ».[141]

La trame du livre est formée, outre par le parcours géographique de l'auteur, par la récurrence de certains thèmes, qui s'inscrivent dans diverses traditions. Ces thèmes relèvent de deux domaines distincts : d'une part du monde des idées, de la philosophie, comme les notions d'histoire, de voyage, d'héritage du passé, d'autre part de questions d'actualité géopolitique telles que les problèmes de surpopulation, l'aide aux pays en voie de développement, le déséquilibre entre nations riches et pauvres, l'expansion de la zone d'influence communiste. Overhoff se sert des conceptions philosophiques et historiques qu'il expose pour expliquer les phénomènes qu'il rencontre d'une part et pour proposer des voies permettant de résoudre les problèmes présents ou pour les prévenir d'autre part.

Cette dichotomie s'inscrit dans l'intitulé de l'ouvrage : le titre *La Descente du Gange* en représente par excellence l'aspect méditatif, mystique, en évoquant les légendes fondatrices de l'Inde, et le sous-titre : *Journal d'un voyage en Asie* traduit la volonté de l'auteur de rester proche des thèmes et problèmes actuels qu'il a rencontrés. Enfin, la symbolique du titre reflète la montée en puissance du Continent asiatique, entré selon Overhoff dans une nouvelle ère lui permettant les plus grands espoirs. La descente du Gange est un des mythes fondateurs

[139] Lettre d'Overhoff à Hegner du 02.05.1961 : „Daß die Reise nicht ganz nur im Dienste des schnöden Mammons gestanden hat, hoffe ich, Ihnen bald zu zeigen. Wir suchen eben die Briefe zusammen, die in den drei Monaten an unsere Kinder geschrieben worden sind. Aus ihnen läßt sich, wie ich glaube, mit verhältnismäßig geringer Mühe ein schönes Buch machen. Wie wir die Briefe zeitlich geordnet zusammen haben, schicke ich sie Ihnen, gänzlich ohne Redaktion, damit Sie einen Blick darauf werfen und uns Ihre Meinung sagen."

[140] Lettre d'Overhoff à Joseph Bachem des éditions Hegner du 08.08.1961 : „Erfreulicherweise kann ich über recht gute Arbeitsfortschritte berichten. Ich möchte versuchen, mein Buch über die letzte Asienreise ‚Die Herabkunft der Ganga', so fertigzustellen, dass Sie es in das Verlagsprogramm für das nächste Jahr aufnehmen können. […]. Ob ich es in einem Dreivierteljahr schaffe, bleibt dennoch offen, denn selbstverständlich greift der Ehrgeiz wieder nach den Sternen: ein vollständig dichterisches Buch zu schreiben, das dennoch an den aktuellsten Weltproblemen nicht vorbei sieht und zugleich warnt."

[141] Lettre d'Overhoff à Hegner du 14.06.1962 : „Jetzt im Urlaub geht's hoffentlich mit dem Schreiben weiter. Ein einfaches Reisebuch kann das nicht werden. So viel ist mir klar; dazu waren die Eindrücke zu mächtig und zu vielschichtig."

de l'Inde, représenté dans un bas-relief situé à Mahabalipuram, datant du VIIe siècle. Les sculptures qui couvrent la totalité de la surface de deux énormes rochers, de 27 mètres de long sur 9 mètres de haut, dépeignent le cours du Gange depuis l'Himalaya tel qu'il est décrit dans le *Panchatantra*, le recueil de contes et de fables en sanskrit datant du Ve ou du VIe siècle. Overhoff introduit son livre par une description de ce relief, dans le premier chapitre intitulé « Emblème » (« Emblem »), plaçant ainsi tout le récit sous le signe de cette légende et de son interprétation dans le monde actuel.[142]

À différentes étapes du livre, Overhoff va faire référence à cette légende. Il en précisera le commencement[143] – comment le roi Sagara engendra par magie soixante mille fils qu'il lança dans une quête les conduisant au sage Kapila qu'ils offensèrent, ce qu'ils payèrent de leur vie, pour, à la dernière page du livre, en donner la clé : le sage Bhagiratha, descendant des soixante mille, à force d'ascèse convainquit les dieux de donner le Gange aux hommes, afin de purifier les âmes de ses soixante mille ancêtres. Dans le chapitre final, Overhoff décrit son retour chez lui, son voyage terminé, et boucle le thème sous lequel il a placé son récit et apporte sa propre interprétation de la signification du mythe.[144]

Overhoff revient tout au long du livre sur la question essentielle fondant sa démarche : pourquoi écrit-il un récit de voyage ? Pourquoi ressent-il la nécessité de décrire à nouveau ce qui est déjà connu ?[145] La réponse s'articule autour de trois axes : interprétation, responsabilité et quête historique.

1) Interprétation

Il ne s'agit pas pour Overhoff de se livrer à un acte descriptif en rédigeant son ouvrage. Il ne se contente pas de décrire ce qu'il a vu, mais la façon dont il a perçu ce qu'il a rencontré,

[142] „In der unteren [Szene] meditiert ein alter Mann vor einem Tempel in Pallawa-Architektur; in der oberen hält sich der gleiche Mann, jetzt nackt, zerzausten Bartes, schauerlich abgemagert, mit über den Kopf gestreckten, gegeneinander gekehrten Armen auf einem Fuß, in der drängendsten, der unwiderstehlichen Gebetsgeste des Yogin. Und schon eilt der Gott herbei, […], winkt er Gewähr, verbrennte doch sonst die Welt vor der Glut solcher Askese. Der Mann, droben wie drunten, ist der weise Bhagiratha. Zuerst hat er durch Versenkung vom Götterkönig Brahma erwirkt, daß er den Himmelsfluß, die Milchstraße, auf die dürstende Erde herunterholen dürfe. Sodann muß Schiwa helfen, der Gewalt des Gebets nachgebend. Stürzte nämlich die Ganga ungehemmt herab, der feste Grund, ja die ganze Schöpfung geriete ins Wankeln; nun aber fängt sie Schiwa in seinen blauschwarzen Locken aus dem Himalaya auf, und so gleitet das lebensspendende Wasser milde talwärts, zur Freude der Götter, der Menschen, aller Wesen." (*La Descente du Gange*, p. 14).

[143] *Cf. ibid*., p. 45.

[144] „Die sechzigtausend gelten, wie die Zahl sagt, für unendlich viele. Im Anbruch eines neuen Äons ersteht der alte geläutert wieder. Dann geht es nicht mehr darum, daß der neue dem alten seine Macht und Gewalt raube, Reichtum, vielbeneidete Technik, das Skeptron der Herrschaft, die Römer den Griechen, die Germanen den Römern, der farbige Mann dem weißen Mann. In der Läuterung werden beide wiedergeboren, Helden und Opfer, Sieger und Besiegte." (*Ibid*, p. 453).

[145] „Und sicher ist die Frage berechtigt, was einer schon vom Reisen heimzubringen vermag? Punktuelle Eindrücke, deren Auswahl vom Stande des jeweiligen Gesamtbewußtseins abhängt – was zählen die vor dem Kontinuum der Tatsachen, der Ideen, der Wirklichkeit? Theoretisch weiß die Menschheit als Ganzes immer viel mehr als der Einzelne." (*Ibid*., p. 202).

comment lui, Européen de la seconde moitié du XXe siècle, l'interprète. C'est le fondement du récit de voyage et c'est ce qui en explique l'infinie diversité : il restitue à chaque fois un regard particulier, individuel, qui détermine le spectacle, qui choisit ce qui sera l'objet du livre. Même si les voyageurs voient les mêmes objets, ils les voient différemment. Charles de Brosses en 1740 dans ses *Lettres familières sur l'Italie* et les Goncourt en 1855[146] dans leur *Notes sur l'Italie* ne livrent pas les mêmes impressions à leurs lecteurs. Selon Overhoff, le récit de voyage exprime le regard d'un sujet et la configuration de l'objet par celui-ci.[147]

2) Responsabilité

Overhoff a une conscience très aiguë de la tâche qui incombe à l'Européen : porter sur les peuples non-européens un regard que seul l'Européen, en vertu de sa culture, est capable de porter. C'est un devoir non seulement envers les Européens, mais aussi envers les non-Européens, afin que plus tard ils puissent se situer eux-mêmes.[148] Cette responsabilité se fonde sur l'apport de la civilisation européenne à l'Asie. L'Européen doit assumer aujourd'hui l'héritage qu'il a légué au monde, même dans les régions où sa civilisation est rejetée.[149]

3) Quête historique

Le dernier axe autour duquel s'articule la démarche d'Overhoff s'inscrit dans sa conception de l'histoire. Aux motifs de voyager qui viennent d'être évoqués vient s'ajouter la quête de possibilités pour influer sur l'avenir. En cherchant dans les pays traversés les traces du passé, il tente de prévoir des événements à venir, et d'y apporter des solutions, car c'est le devoir de l'homme.[150] C'est pourquoi voyager est et sera toujours nécessaire, car aucun récit de voyage des siècles précédents ne peut apporter de réponse aux questions que nous nous posons maintenant sur l'avenir des pays traversés.[151]

---

[146] Publiées à Paris en 1996.

[147] „Und doch kommt es darauf an, daß die ‚ewigen' Inschriften, die europäischen, die asiatischen, die der ganzen Erde, nicht nur gelesen, sondern auch interpretiert werden. Wie wunderbar, daß und dies der Politik zum Trotz noch freisteht: der Welt als physiognomische Urkunde abzulesen, wer wir sind, wohin es uns alle treibt." (*Ibid.*, p. 202).

[148] „Noch ist unsere Substanz, unsere Welthaltigkeit viel solider, viel dichter als die der außereuropäischen Völker. Darum bleibt es unsere Aufgabe, einzusammeln und zu bewahren, soviel wir auf unseren Schultern tragen können." (*Ibid.*, p. 202).

[149] „Nicht über die Wirrnis, über die Ordnung müßte man sich verwundern, die noch immer herrscht in Erdteilen, aus denen sich die europäische Macht zurückgezogen hat, in denen die europäische Idee ausgebrochen sind." (*Ibid.*, p. 265).

[150] „Weshalb dürfen wir uns mit der unschuldigen Altersfreude nicht begnügen, diesen Kontinent, die Heimat, nun so gut zu kennen, vom Nordkap bis Kythera, von Altamira bis zu Franz Marc? […] Wir dürfen es nicht, weil Geschichte nie aufhört, weil uns ihr Atem wieder glühheiß ins Gesicht brennt." (*Ibid.*, pp. 19-20).

[151] „Unsere Hirn- und Herzspeicher antworten nicht, sie rosten, verstummen, wenn wir sie nicht von Zeit zu Zeit nach der Geschichte befragen, der Menschheit, der eigenen Daseinsfrist. Darum reisen wir. Manche möchten vergessen, beides. Das gelingt nie." (*Ibid.*, p. 18).

La Descente du Gange s'inscrit dans trois traditions :

1. la tradition du journal de voyage
2. la tradition du récit de voyage
3. la méditation sur les civilisations

V.6.1 La tradition du journal de voyage

La première intention d'Overhoff était de façonner un ouvrage à partir des lettres envoyées à sa famille lors de son voyage, dans lesquelles il décrit ses étapes ainsi que les visites et les découvertes auxquelles chacune a donné lieu. Ce procédé, l'eût-il utilisé, l'eût inscrit dans la tradition des écrivains-voyageurs du XIXe siècle à l'instar d'un Stendhal. Mais en commençant la rédaction d'un journal de voyage à partir de ces lettres, auxquelles il aurait suffit de supprimer les allusions personnelles ou toute indication dévoilant un destinataire, est apparue à Overhoff la nécessité d'un travail plus approfondi, allant au-delà d'une compilation de type impressionniste faite d'anecdotes et de descriptions sur le mode chronologique. En voulant s'adresser à un public autre que sa famille et lui-même, l'idée qu'il se fait de son ouvrage va ainsi évoluer du journal de voyage vers le récit de voyage, tout en contenant des éléments caractéristiques du journal de voyage, comme la relation d'événements ponctuels observés par le voyageur et susceptibles de rendre l'atmosphère d'un pays, d'une région, d'un peuple, d'une communauté, d'anecdotes visant à divertir le lecteur et à lui restituer l'ambiance dans laquelle s'est déroulé le voyage lui-même, de détails concernant les péripéties du voyage. Le voyageur prend le pouls de l'endroit traversé et, à l'aide de cas concrets, en rend les pulsations.

Il faut toutefois noter que du point de vue de la forme, *La Descente du Gange* ne respecte pas les usages du journal de voyage. Le livre n'est pas structuré par dates, au jour le jour. Le lecteur suit la progression du voyage chapitre par chapitre, dont les intitulés lui donnent des repères géographiques : *Aden, Ceylan, Pakistan oriental, La Perse du nord au sud*. Ces intitulés contiennent d'ailleurs souvent, outre une indication géographique, un commentaire les caractérisant de façon générale (*Delhi, trop d'histoire* ; *Bombay, autrefois Gateway of India* ; *Jordanie, Petra. Existe-t-il encore des hommes heureux ?*), ou une précision se référant à un événement vécu (*Bûcher à Bénarès*) ou à l'état actuel du pays (*Troubles en Birmanie, Paix en Thaïlande*). Ce sont les seules indications que l'auteur livre au lecteur. Le déroulement chronologique du voyage n'est jamais dévoilé.

V.6.2 La tradition du récit de voyage

La Descente du Gange s'inscrit non seulement dans la tradition du journal de voyage, mais également dans la tradition du récit de voyage, car l'ouvrage représente bien autre chose qu'une compilation de notes n'ayant de sens que pour l'auteur. Overhoff s'adresse à un public, ce qui nécessite tout un travail de structure que ne réclame pas le journal. C'est là que réside la différence essentielle entre journal, destiné au seul rédacteur, et récit de voyage, destiné à un public de lecteurs.

On peut dater, environ, du milieu du XVIIe siècle la vogue du récit de voyage. Certes, les antécédents ne manquent pas, à commencer par Homère, Hérodote et Pausanias, en passant par *Le Devisement du Monde* au Moyen Âge, où Marco Polo retrace son périple de Venise jusqu'en Chine. Dès 1650, du moins, le récit de voyage devient un genre à succès.[152] Le récit de voyage prend autant de formes qu'il y a de voyages et de voyageurs. On ne visite pas l'Italie comme on découvre le Nouveau Monde. Dans le premier cas, l'originalité est de porter un regard nouveau sur un objet déjà connu du voyageur et des lecteurs par des récits antérieurs ; dans l'autre, le but est de décrire ce qui n'a fait l'objet d'aucun récit, qui est donc inconnu aussi bien pour le voyageur que pour ses lecteurs.

Dans le récit de voyage, le monde est saisi à travers la conscience de l'auteur, mais aussi celle de son époque. Overhoff l'exprime parfaitement lorsqu'il évoque le temps où certaines régions qu'il traverse ou survole n'étaient pas même cartographiées ; nul besoin de remonter à un passé éloigné : il l'a vécu dans les atlas de son enfance ![153]

Au XXe siècle, le récit de voyage ne prétend plus décrire des pays lointains, inconnus, ou nouveaux. L'intérêt s'est porté vers la description d'une réalité actuelle, qui peut toutefois équivaloir à un voyage dans le passé. L'histoire des civilisations ayant peuplé les territoires qu'il traverse est certes d'une importance capitale aux yeux d'Overhoff,[154] mais il n'est toutefois pas à la recherche d'une « authenticité » des cultures traversées, il n'en déplore pas la disparition. Il se situe à l'opposé de Claude Lévy-Strauss, qui haïssait les voyages et regrettait de n'avoir vécu « au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non gâché, contaminé et maudit ».[155] Que la Terre n'offre plus matière à rêver à des paradis lointains, signifie pour Overhoff qu'il faut une fois de plus repousser les

[152] *Cf.* Claude Burgelin : *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, 1997, pp. 587-599.
[153] „Auf den Karten unserer Schulatlanten gab's den Ort Anchorage noch nicht, führte unser weiterer Kurs geradenwegs durch den weißen Flecken ‚Unerforscht', der auf der Nord-Hemisphäre noch offen war." (*La Descente du Gange*, p. 443).
[154] Lettre d'Overhoff à Jürgensmeyer des éditions Hegner du 31.12.1963 : „Denn jedes einzelne Volk hat seine Geschichte, sein durch die eigene Geschichte geformtes Gesicht und damit sein Schicksal. Wer immer an den Problemen unserer Epoche mitarbeiten will, muß sich, soll er nicht Schiffbruch erleiden, in dieses Gesicht der Völker, in das Wesen der geschichtlichen Erscheinungen durch zehntausend Jahre vertiefen, einen billigeren, bequemeren Weg gibt es nicht."
[155] Claude Lévy-Strauss : *Tristes tropiques*, Paris, 1955, p. 32.

frontières. Il reste tout l'univers à découvrir, qui renferme ces nouvelles terræ incognitæ, avec l'œil neuf des explorateurs qui découvraient le Nouveau Monde.[156]

V.6.3 La méditation sur les civilisations

Méditer sur les civilisations revient à s'interroger sur le cheminement qui les ont amenées à ce qu'elles sont aujourd'hui et sur les influences réciproques qu'elles ont pu exercer les unes sur les autres, sur leur histoire. Or, cette interrogation est directement liée à la conception de l'histoire d'Overhoff. De cette conception découleront ses jugements et ses opinions sur l'avenir des civilisations.

Rien n'est donc écrit, rien n'est joué à l'avance, en opposition aux conceptions de Marx et de Hegel.[157] L'histoire est un processus ouvert, dont le cours néanmoins connaît parfois des tournants impliquant une direction qu'il n'est plus possible alors de changer.[158] Une civilisation ne se définit pas seulement par ses origines, mais par ce que les hommes en ont fait au cours des siècles. Overhoff va s'attacher à appuyer sa théorie à l'exemple de l'Europe.[159] La civilisation européenne s'est répandue dans le monde, empruntant parfois des chemins indirects[160] et continue à se modifier hors d'Europe (en Amérique du Nord, du Sud, en Russie).

Overhoff considère qu'il est absolument indispensable, pour être à même d'appréhender les aspects modernes des civilisations actuelles – ceci étant un des buts qu'il s'est fixés –, d'en connaître l'histoire. Il va même au-delà et pense que l'avenir de toutes les civilisations dépend de la connaissance du passé.[161] L'avenir n'est en effet que l'évolution du présent, de même que le présent est le résultat du passé ; en ce sens l'avenir n'est autre chose que la configuration de l'héritage du passé.

Overhoff s'inscrit ici en faux contre l'idéologie socialiste à laquelle il fait allusion, et plus généralement contre une attitude au monde qui caractérise le XIXe et le XXe siècle ; c'est

[156] „Zu Lebzeiten unserer Väter gab es solche geographischen Unsicherheiten beinahe vor den Toren Europas. Wie ist die Erde inzwischen geschrumpft, verflacht in der Bewußtseinshelle unserer wissenschaftlichen Instrumente! Deshalb schwärmt die Knabenphantasie des Menschen jetzt in andere Bereiche aus, von denen der interplanetare Raum noch einer der geheuersten ist." (*La Descente du Gange*, p. 27).

[157] „Vorentschieden ist nie, die Geschichte hält immer alles offen." (*Ibid*., p. 450).

[158] „Bis zu dem Augenblick, da sie gefallen, nicht mehr zu ändern ist." (*Ibid*., p. 450).

[159] „Ob wir es einmal mit dem Vaterland Europa versuchten, dem so schwer definierbaren, auch aus den Wurzeln von Antike, Christentum, Barbarenvölkern nicht zureichend erklärten, weil es durch die Geschichte eine volle, reife und reiche Kultur geworden ist, eine über die ganze Welt in Feinstruktur verteilte, nicht mehr ortsgebundene, rückrufbare?" (*Ibid*., p. 450).

[160] „In Persepolis begreifen wir, warum der Weg Europas nach Asien über Persien gegangen ist." (*Ibid*., p. 223).

[161] „Begreifen wir jetzt die geschmeichelte Verlegenheit der Japaner, sobald man sie nach ihren alten Sitten fragt? Etwas in ihnen weiß mehr als sie selber: daß die kommende Einheitserde nur zu ertragen sein wird, wenn jeder von uns seine ganze Vergangenheit mitbringt. Die da meinen, das Umgekehrte täte not, die Weltlosen und deshalb Zukunftshungrigen, die ins Morgen vorrennen, weil sie hinter sich selber zurückbleiben – sie sind die ewig Gestrigen." (*Ibid*., pp. 440-441).

l'idéologie du progrès, qui fait « table rase » du passé, pour permettre la venue des « lendemains qui chantent ».[162] L'homme, pour se libérer du joug qui pèse sur lui, doit oublier son passé, dont les structures mentales et sociales l'inhibent. Cette idée, très répandue dans les années 60, se reflétait jusque dans les programmes pédagogiques des pays non socialistes, qui privilégiaient de plus en plus les sciences dites exactes au détriment des sciences humaines et des langues anciennes. Ceci est tout à fait opposé à la philosophie d'Overhoff, pour qui celui qui ignore le passé est condamné à le répéter et donc à rester éternellement un homme d'hier, un « ewig Gestriger ». Il ne se lasse pas de railler les doctrines des pays communistes.[163] L'idéologie historique du communisme est en radicale opposition avec les conceptions d'Overhoff. Là où le communisme voit le salut dans le rejet d'un passé considéré comme aliénant, Overhoff ne voit le salut qu'à travers la méditation du passé[164] (nous verrons par la suite qu'en dehors de son idéologie historique, Overhoff considère les puissances communistes comme le plus grand danger menaçant l'Asie).

Ce récit de voyage en Asie permet à l'auteur, au-delà d'une description sous des angles très variés des lieux traversés, d'analyser la place de l'Europe et de sa civilisation dans le monde par rapport aux autres continents et aux autres cultures, de définir les enjeux auxquels l'Europe se trouve confrontée et d'adresser un avertissement face aux dangers auxquels sa civilisation moderne la place.

Riche des expériences du voyage, Overhoff est en mesure d'appliquer, par le biais du processus historique, « moteur » qui fait évoluer les civilisations, sa méthode d'analyse pour obtenir une vision de l'Europe. L'apport de l'Asie lui permet de caractériser la nature de la civilisation européenne. En opposant le Continent asiatique, en plein essor, entré dans une nouvelle ère – symbolisé par la descente du Gange, apportant bienfaits et prospérité – au Continent européen confronté à cette nouvelle donnée géopolitique, Overhoff trace un portrait de l'Europe actuelle, telle que l'ont façonnée plus de deux mille ans d'histoire, qui l'ont amenée à un point où elle pourrait disparaître, « fondre », « submergée » par l'influence communiste.[165]

---

[162] Titre de l'autobiographie de Gabriel Péri, député communiste fusillé par les Allemands en 1941, tiré de la lettre d'adieu rédigée la veille de son exécution : « le communisme est la jeunesse du monde et il prépare des lendemains qui chantent. »

[163] „[…] diejenigen, welche die Geschichte zu Ende bringen wollen, in Moskau, in Pekin, in Belgrad." (*La Descente du Gange*, p. 120).

[164] *Cf.* note 154.

[165] „Europa, noch immer, immer noch das geistige Zentrum der Welt, das ganze Europa wurde zum Randstreifen am Lavasee der anderen Kontinente – unversehens möchte es wegschmelzen. Griechenland ist vom Westen her erobert worden, von den Römern, halb freiwillig ergab es sich, verlosch allmählich zwischen den neuen Metropolen an Tiber und Bosporus. Rom haben die Germanen von Norden und Osten her überwältigt, es gelang ihnen, weil ihre Bluts- und Geistesverwandten als Fechter, Söldner und Siedler Italien schon durchsetzt hatten.

Outre sa vision des Germains, à qui Overhoff attribue un rôle prépondérant dans la civilisation de l'Europe, il propose ici une analogie entre les Germains, vainqueurs des Romains, et les communistes de l'Union Soviétique. Les uns comme les autres se seraient infiltrés dans la culture européenne. L'issue de cette tactique, en ce qui concerne le temps présent, n'est pas encore déterminée. Overhoff, au cours des pages de son récit, veut rendre le lecteur attentif à la présence du Bloc de l'Est, cet « Ostblock », qu'il dépeint comme une puissance patiente et attentive, attendant le moment propice pour étendre son influence, comme en Inde.[166]

Overhoff ne néglige jamais une occasion de souligner le caractère omniprésent de la subversion communiste. En dehors de sa politique de répression (au Tibet par exemple), elle use de moyens plus pacifiques pour solidifier sa position en Asie, elle se sert par exemple de l'aide humanitaire.[167]

V.7 1969 *Conscience et responsabilité*

À la fin des années 60, à l'approche de son 70è anniversaire, Overhoff tente à nouveau de trouver un éditeur pour un recueil rassemblant ses nouvelles, dispersées jusque-là dans des revues[168] ou encore impubliées, et que Suhrkamp et Hegner avaient refusées en 1955. Le recueil contient quatorze nouvelles historiques, classées chronologiquement : de la première, reprenant le mythe de Caïn et Abel, à la dernière, dont l'action se déroule en 3600 après J.-C. Le 1er novembre 1967,[169] Overhoff proposa son manuscrit de nouvelles à la maison d'édition Hegner. Tout comme Hegner l'avait fait en 1955, Peter Bachem, qui dirigeait la maison

---

Europa soll durch Überflutung mit Parolen aus der kommunistischen Schlagwortfabrik sturmreif gemacht werden, durch deren gedankenlose oder böswillige Nachbeter in den eignen Reihen." (*Ibid*., p. 265).

[166] „Was tun die Massen? Sie warten. Auf den Eroberer? Er steht wie immer im Norden bereit, fast das ganze übrige Asien gehorcht ihm schon. Auch er kann warten, weshalb vorzeitig diese Riesenlast auf die eigenen Schultern nehmen, laßt die ‚Kapitalisten' mittragen!" (*Ibid.*, p. 96). „Was aber hülfe schon Hungerstreik gegen die Leute mit den starken Nerven droben im Norden, die eben das tibetische Volk zusamt seiner Kultur austreten wie einen Zug lästiger Ameisen? Der Freitod von Millionen sparte denen bloß Henkersarbeit." (*Ibid*., p. 110).

[167] „Obschon der Aufwand des Ostens für Entwicklungshilfe nur einen Bruchteil des westlichen beträgt, nach Menschenkraft, Material und Geld gemessen, weiß er durch Propaganda und überlegte Auswahl spektakulärer Objekte mindestens gleichzuziehen." (*Ibid.*, p. 264).

[168] Parmi les quatorze nouvelles que le recueil compte, neuf avaient été publiées : *Kain und Abel*, in : *Neue deutsche Hefte* 69, avril 1960, pp. 27-29 ; *Der Krebsschaden*, in : *Die Rheinpfalz*, 18.8.1960, p. 10 ; *Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten*, in : *Merkur* 150, août 1960, pp. 761-773 ; *Was sind die Toten?*, in : *Merkur* 176, octobre 1962, pp. 947-962 ; *Incipit vita nova*, in : Ritzel, Wolfgang (éd.) : *Rationalität – Phänomenalität – Individualität. Festgabe für Hermann und Marie Glockner*, Bonn, 1966, pp. 353-373 ; *Die Antinomie*, in : *Stillere Heimat. Literarisches Jahrbuch*, Linz, 1966, pp. 7-16 ; *Don Ramón kehrt heim*, in : *Stillere Heimat. Literarisches Jahrbuch*, Linz, 1967, pp. 17-30 ; *Zu Protokoll. Ein Lesespiel*, in : *Jahresring. Literatur und Kunst der Gegenwart* 68/69, 1968, pp. 167-197 ; *Der Ausflug ins Verbotene*, in : *Besinnung. Zeitschrift für Kultur und Geistesleben* 1, 1968, pp. 24-32.

[169] Lettre d'Overhoff à Peter Bachem de la maison Hegner du 01.11.1967 : „1968 erreiche ich mein 70. Lebensjahr. Da erscheint es mir an der Zeit, mich wieder der Öffentlichkeit zu stellen. Ich denke diesmal an Novellen, die zum größeren Teil in Zeitschriften verstreut, zum kleineren überhaupt noch nicht erschienen sind."

d'édition en 1967, refuse le manuscrit, à qui l'unité fait défaut, malgré la qualité des nouvelles en elles-mêmes. Bachem est d'avis que le recueil ne trouvera pas de lecteurs et évoque les difficultés rencontrées par les maisons d'édition dans la publication d'œuvres littéraires.[170] Overhoff, tout en reconnaissant le faible caractère marchand de ses œuvres,[171] déplorera la ligne d'édition de la maison Hegner, se fondant sur des critères de vente pour ses décisions éditoriales.[172] Les relations avec la maison d'édition s'estompèrent pour cesser en 1973 après la décision de celle-ci de mettre au pilon les stocks d'ouvrages encore invendus d'*Une Famille de Mégare*, du *Sillon*, de *La Descente du Gange* et de *La Maison sans localisation*.[173]

Le 3 janvier 1968, Overhoff soumit alors son manuscrit à Karl B. Glock qui dirigeait les éditions Glock und Lutz, où était paru *Le Monde avec Gengis Khan* en 1959.[174] Glock, tout en louant la qualité des nouvelles,[175] aborda d'emblée les difficultés de financement d'un tel ouvrage au vu des dettes de sa maison d'édition.[176] Overhoff s'engagea à participer au financement de la publication. Le titre du recueil fut déterminé par Overhoff en août 1969 : *Conscience et responsabilité. Textes d'Alpha à Omega* (*Rechenschaft eines Verantwortungsbewußten. Texte von Alpha bis Omega*). Ce sous-titre lui « rappelle agréablement Teilhard de Chardin ».[177] Overhoff prit à sa charge les frais d'impression de l'ouvrage pour une édition de 2.000 exemplaires. Le livre parut à l'été 1969. Les ventes furent catastrophiques : moins de 100 exemplaires trouvèrent acheteur.

---

[170] Lettre de Peter Bachem à Overhoff du 05.12.1967 : „Jede Erzählung für sich finde ich gut und eindrucksvoll. Je länger, das heißt, je mehr Erzählungen ich las, desto häufiger aber fragte ich mich, wie man diese so unterschiedlichen Erzählungen in Thematik und Stil wohl zusammen herausbringen kann, welche Klammer sich fände, innerhalb der man dem Buchhandel, vor allem aber auch dem Leser diese Arbeiten anbieten kann. Ich habe keine gefunden. Gewiß, der Autor als solcher ist schon eine Klammer, die das ganze zusammenhält. Aber sie genügt nur leider in aller Regel nicht mehr, um den Verlag den notwendigen Absatz zu sichern. […] Bei der augenblicklich so schwierigen Absatzsituation auf dem Markt des belletristischen Buches muß ich als Verleger aber dann ja auf die Verkaufsmöglichkeit schauen, und die ist, wie ich eingangs schon sagte, außerordentlich gering."

[171] Lettre d'Overhoff à Peter Bachem du 13.12.1967 : „Die Stellungnahme hat mich nicht überrascht, ich gehöre nun einmal nicht zu den Autoren, die heute gefragt sind."

[172] Lettre d'Overhoff du 24.05.1969 à F.C. Bachem, l'oncle de Peter Bachem, ancien dirigeant de la maison Hegner : „Beim Verlag scheint man mich zum alten Eisen werfen zu wollen. Schon zum zweiten Mal bekomme ich brieflich vorgehalten, daß ich keine Bestseller erstelle. Im Gedenken an Jakob Hegner tut mir das leid."

[173] Lettre d'Overhoff à Horst Schumacher – directeur de la collection dans laquelle parut *La Cathédrale* en édition bilingue – du 03.07.1973 : „Verlegerische Schwierigkeiten [für die eventuelle Erscheinung einer zweisprachigen Ausgabe der *Familie aus Megara*] dürften kaum entstehen, denn Hegner-Bachem schreibt mir von zeit zu zeit, daß er die Restbestände meiner Bücher, weil unverkäuflich, einstampfen müsse – womit ich unsere Beziehungen als erledigt betrachte."

[174] Lettre d'Overhoff à Glock du 03.01.1968 : „[…] beiliegend eine Auswahl von Kurzprosa, wollen wir sie einmal altmodisch Novellen nennen. […] In diesem Jahre werde ich, wenn Gott will, meinen 70. Geburtstag begehen. Dieser schiene mir ein Anlaß, auch im Pirkheimerkreise noch einmal literarisch hervorzutreten."

[175] Lettre de Glock à Overhoff du 12.01.1968 : „[…] handelt es sich um hervorragende, in sich abgeschlossene kleine Weltbilder."

[176] *Ibid.* : „[…] wie soll das Ganze finanziert werden. Der Schuldenberg eines gewissenhaften Verlags wächst zunehmend. Wie?!"

[177] Lettre d'Overhoff à Glock du 01.08.1968 : „Von Alpha bis Omega erinnert vielleicht nicht unangenehm an Teilhard de Chardin." (Sur Teilhard de Chardin, voir chapitre II).

VI Les années 70

En 1970, Overhoff quitte le siège qu'il occupait encore au conseil de surveillance de BASF. Malgré une santé fragile – problèmes cardiaques et respiratoires – et une vue qui ne lui permet plus de lire ni d'écrire à partir de 1973, il continue à voyager en compagnie de sa femme, et entreprend de rédiger ses souvenirs d'enfance. On remarque un regain de publication d'articles, d'extraits de récits de voyage, de nouvelles, d'essais à partir de 1975, dont les derniers feront l'objet de publications posthumes jusqu'en 1980.

En dehors de leurs séjours à Rindbach en Autriche, dans la maison familiale, les Overhoff entreprennent deux croisières de trois mois dans les mers du Sud, en 1972 et 1976. À la suite du premier voyage, en octobre 1972, les Overhoff envoient un manuscrit de cinq pages à la revue *Merkur*, qui publiait des nouvelles, des essais et des extraits d'œuvres d'Overhoff depuis 1950. Bien que le texte fût tout de suite accepté, il ne parut qu'en 1975, pour des raisons internes à la rédaction de *Merkur*. Après leur second voyage et la publication en 1976 d'un texte d'une vingtaine de pages sur des îles visitées (*Pitcairn – Ile de Pâques – Tongatapu*) dans la revue *Scheidewege*, les Overhoff décident de se lancer dans la rédaction d'un récit de voyage.[178]

Overhoff envoie le manuscrit – encore inachevé – aux éditions Prestel le 29 novembre 1976. Son choix se fixa sur cette maison d'édition de prestige car sa fille, Sybille Haynes, archéologue, venait d'y publier *Zwischen Mäander und Taurus. Eine archäologische Reise in Kleinasien*. Overhoff envoya le manuscrit complet en avril 1977 et la réponse de la maison d'édition ne se fit pas attendre : la décision de publier fut prise le 3 mai 1977. Une rencontre entre les époux Overhoff et la maison Prestel eut lieu en mai, au cours de laquelle les conditions de publication furent discutées. Le livre, tiré à 5.800 exemplaires, parut en juillet 1978, un an après la mort de Julius Overhoff. Le livre rencontra un tel succès que Prestel en fit une nouvelle édition de 4.200 exemplaires en 1982.

La Cathédrale,[179] parue en 1955 dans la *Neue Rundschau*, fut publiée en édition bilingue à l'initiative d'Horst Schumacher, chef du département d'allemand de l'École centrale des arts et manufactures à Paris, qui dirigeait une collection bilingue aux éditions André Sylvaire. Schumacher et Overhoff s'étaient rencontrés en 1973 dans le cadre des activités du conseil d'administration de la société Pirckheimer, l'organisation littéraire fondée par l'éditeur Glock, auquel tous deux siégeaient. Schumacher commença par proposer en juin

[178] Lettre d'Overhoff à Max Himmelheber, rédacteur des *Scheidewege*, du 26.10.1977 : „Die Südsee-Stücke betreffend, haben wir uns doch entschlossen, eine Buchveröffentlichung anzustreben und sind fleissig an der Herstellung des Textes." Alors que le 20.11.1972 il avait écrit au *Merkur* : „Ich habe kein ‚Reisebuch' über diese Südseefahrt geschrieben und beabsichtige auch nicht, es zu tun."

[179] *Cf.* parties « La religion » et « L'art roman » du chapitre III.

1973 à Overhoff de publier *Une Famille de Mégare* dans sa collection, puis lui préféra *La Cathédrale* pour des raisons techniques de pagination et des raisons d'affinités du public français avec le sujet. La traduction fut remaniée à plusieurs reprises – trois traducteurs se mirent à la tâche –, si bien que l'ouvrage ne parut qu'en 1976.

Le dernier voyage d'Overhoff, en février 1977, le conduisit à Malte, qu'il ne connaissait pas et qu'il visita en fauteuil roulant. Il eut encore le temps de rédiger les impressions de ce voyage, avant de mourir, le 5 août 1977, dans sa maison de Hambach. Edith Overhoff s'occupa de la publication de ce récit. Max Himmelheber, le rédacteur de la revue *Scheidewege*, avait demandé dès mai 1977 à Overhoff de lui envoyer un texte sur son voyage pour les *Scheidewege.*[180] En juillet, Overhoff envoya un manuscrit à Himmelheber, qui se déclara prêt à en publier un extrait en octobre 1977. Edith Overhoff rédigea une préface historique pour la publication. Le texte parut début 1978.

Edith Overhoff mena à terme la publication de *Mers du Sud* en 1978 chez Prestel ainsi que l'extrait du manuscrit des *Jours d'hiver à Malte* dans les *Scheidewege*. Elle chercha en outre à publier cette œuvre dans son intégralité et la fit paraître aux éditions Pfälzer Kunst.[181] L'accent est mis dans ce récit sur les traces des civilisations du paléolithique et du néolithique ainsi que celles de l'Antiquité. De brefs rappels historiques permettent au lecteur de se situer à travers les époques et les vestiges ou les témoignages qu'elles ont laissés.

C'est ainsi qu'en trois ans parurent trois livres posthumes : *Mers du Sud* en 1978, *Jours d'hiver à Malte* en 1979 ainsi que *Journées sur le Nil* en 1980, également aux éditions Pfälzer Kunst. Edith Overhoff avait en effet repris le journal rédigé avec son époux à la suite de leur voyage en Égypte en 1926.[182] Elle y ajouta un chapitre écrit de sa main seule, après un nouveau voyage en Égypte en 1978.

Ces trois récits de voyage se différencient de *Voyage en Amérique latine* et de *La Descente du Gange*, car ils sont issus de voyages entrepris à titre privé. L'accent porte plus

[180] Lettre d'Himmelheber à Overhoff du 20.05.1977 : „Darf ich fragen, ob Sie bereit wären, uns diese Aufzeichnungen zu Verfügung zu stellen?" Réponse d'Overhoff le 26.05.1977 : „Ihren Vorschlag, einen Beitrag über Malta zu stellen, nehme ich gern an, doch muß ich bitten, mir einige Zeit zu lassen, denn die dabei zu behandelnden Problemen gehören zu den schwierigsten überhaupt."

[181] Edith Overhoff rédigea pour *Jours d'hiver à Malte* une postface d'une trentaine de pages *Julius Overhoff – Paysage d'une vie et travail d'une vie*, dans laquelle elle raconte la vie de son mari. Ce texte, rédigé par celle qui l'accompagna cinquante ans durant s'attache à présenter les grandes dates de la vie et l'œuvre de Julius Overhoff, les événements marquants, les étapes importantes, les rencontres décisives. Cette postface est l'occasion de dresser le portrait du paysage littéraire allemand durant cinq décennies, de 1930 à 1980 et d'en faire ressortir les grands noms, comme Hegner et Surhkamp.

[182] Lettre d'Edith Overhoff à Herbert Fürth, ami d'enfance de Julius Overhoff du 11.12.1980 : „Ich habe übrigens nichts daran [an dem Manuskript] geändert außer Streichung von zu vielen Adjektiven, die mir Julius gewiß gestattet hätte; Irrtümer, die auf unsrer damaligen Unbildung oder auf dem minder fortgeschrittenen Zustand der Wissenschaft beruhen, konnte man m.E. ruhig stehen lassen, sie charakterisieren die Zeit und den Schreiber."

sur les aspects touristiques « classiques » que sur les considérations historiques, sociologiques, culturelles et philosophiques qui caractérisaient les deux récits précédents. L'ambition des auteurs est ici autre que dans les deux autres récits de voyage : ils ne donnent pas un aperçu aussi exhaustif que possible d'une région du monde, ils en décrivent les beautés naturelles et en montrent la riche histoire. Cette différence est une manifestation supplémentaire de l'influence qu'exerça la vie professionnelle d'Overhoff sur sa création littéraire : l'absence de ce facteur professionnel se fait ressentir dans ses dernières publications.

Voyageur en quête de réponses, jusqu'à la fin de sa vie, Overhoff aura été animé par cet esprit de découverte. Il reprend la question du sens du voyage au début de *Mers du Sud* telle qu'il l'avait posée dans son essai *Du voyage* en 1938 (« Pourquoi voyageons-nous ? »), et se demande si l'on peut comprendre le monde en restant chez soi.[183] La réponse se trouve dans son insatiable périple autour du monde, ininterrompu jusqu'à sa mort.

[183] „Die Stunde des Aufbruchs, die jeden Reisenden anrührt, auch den erfahrenen. ‚Warum reisen wir?' haben wir einmal gefragt. ‚An die Grenze zu gehen!' war die Antwort damals (Grenzen auf Erden, Grenzen unsrer selbst…) und wir haben es aus der Geschichte der spanischen Conquista zu belegen versucht. Ist diese Antwort noch gültig? Oder haben wir uns inzwischen zu einer anderen Meinung bekehrt, man könne, um die Welt zu erfassen, ruhig daheimbleiben?" (*Mers du Sud*, p. 12).

CHAPITRE II

Le Monde avec Gengis Khan – « Roman d'une époque »

I Publication

Le Monde avec Gengis Khan fut publié en 1959 chez Glock und Lutz, maison d'édition de Nuremberg à vocation humaniste et culturelle, fondée en 1923 par Karl Borromäus Glock (1905-1985). Cette publication inaugura la collaboration entre Overhoff et Karl Borromäus Glock, qui devait se poursuivre jusqu'à la parution de *Conscience et responsabilité* (*Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten*) en 1969.[1] La rédaction du manuscrit avait certainement commencé en 1955, mais ce projet mûrissait depuis de nombreuses années, comme l'écrivait Overhoff à son ami Paul Osenberg en novembre 1955 : « Après une gestation de dix années, mon Gengis Khan jaillit avec une véritable puissance de conquérant du monde ».[2] Début 1956, Overhoff informait les éditions Suhrkamp, qui avaient publié ses œuvres précédentes (les deux éditions d'*Une Famille de Mégare*, 1946 et 1954, *Inscriptions européennes*, 1949 et *Voyage en Amérique latine*, 1953) de l'avancement du manuscrit : « Le Gengis Kahn a fait au cours des derniers mois des progrès qui m'étonnent moi-même »[3] et le remettait à la maison d'édition le 9 juillet de cette même année. S'ensuivirent les critiques de Suhrkamp et de son lectorat, les remaniements effectués par Overhoff d'après les propositions de la maison d'édition, pour aboutir au refus définitif de Suhrkamp de publier le livre en juillet 1957.

Les motifs de ce refus portaient aussi bien sur le style, la construction (la disposition et l'utilité de certains tableaux) que sur l'intention de l'ouvrage. W. Guggenheim, lecteur chez Suhrkamp, rendit sur le manuscrit un jugement détaillé,[4] dans lequel il dénonçait comme principales faiblesses l'absence de tension dramatique (*Spannung*) et le manque de profondeur des personnages. Il estimait qu'Overhoff échouait là où les romans historiques réussissaient.[5] D'autre part, il reprochait à Overhoff d'alourdir ses dialogues[6] par la nécessité d'informer le lecteur des réalités historiques nécessaires à la compréhension du texte, sans toutefois obtenir

[1] La collaboration entre Glock et Overhoff allait bientôt dépasser le cadre des publications des œuvres de l'écrivain. Il devint membre du curatorium (conseil d'administration) de la société littéraire Willibald Pirckheimer, créée par Glock, et dont il fut le lauréat en 1965.
[2] Lettre d'Overhoff à Paul Osenberg du 08.11.1955 : „Nach zehnjähriger Schwangerschaft bricht jetzt bei mir mit echter Welterobergewalt der Dschingiz-Chan hervor."
[3] Lettre d'Overhoff à Siegfried Unseld du 04.01.1956 : „Der Dschingiz-Chan hat in den letzten Monaten mich selbst überraschende Fortschritte gemacht."
[4] *Rapport sur Gengis Khan*, script, reproduit en annexe.
[5] W. Guggenheim : *Rapport sur Gengis Khan*, script : „Die eigentliche Schwierigkeit ist doch die, daß es Overhoff nicht gelingt, was den gelungenen historischen Romanen in etwa gelingt."
[6] *Ibid.* : „unsagbare Stilverrenkungen".

le résultat voulu, le lecteur n'ayant pas suffisamment de données pour saisir les tenants et les aboutissants. Guggenheim proposait donc pour « sauver » le livre – outre la suppression de certains tableaux – de placer avant chaque tableau un récapitulatif explicatif, en dehors du cours du récit. Cette idée sera reprise par Overhoff, transformée en avant-propos de l'ouvrage lors de sa publication dans sa forme définitive.

Après avoir traîné quatre années en longueur en raison des tergiversations de la maison d'édition Suhrkamp, la décision de publier le manuscrit fut prise rapidement par la maison d'édition Glock und Lutz. Ce fut Karl B. Glock qui manifesta son intérêt pour l'œuvre en 1958 à la suite de la publication dans les *Frankfurter Hefte* (décembre 1957-mars 1958) de tableaux tirés du manuscrit (les huit tableaux qui constituaient alors le deuxième chapitre appelé « L'Occident »). Le 22 août 1958, Glock annonçait à Overhoff sa décision définitive de publier son manuscrit, qui distinguait selon lui « réalité historique » et « réalité poétique » tout en les unissant dans un « regard visionnaire ».[7] À l'automne 1959 paraissait *Le Monde avec Gengis Khan*.

II « *historia magistra vitae* » : le choix du roman historique

Overhoff a lui-même expliqué son choix du roman historique lors de la lecture d'une de ses nouvelles historiques, *Incipit vita nova* – située dans l'Italie du XIIIe siècle –, en admettant qu'au premier abord il pourrait paraître anachronique : « Ce genre littéraire, le roman historique, la nouvelle historique, n'a-t-il pas connu ses plus belles heures au XIXe siècle ? À une époque où les hommes vivaient dans un climat de sécurité bourgeoise inimaginable pour nous et cherchaient une source d'exaltation dans un passé plus mouvementé […] ? »[8] Pourquoi faire appel à ce genre alors que l'époque contemporaine avait été et était encore foisonnante d'événements, de catastrophes et de bouleversements de tout ordre ? Les hommes n'avaient-ils pas assez à faire avec leur propre époque pour aller s'inquiéter des problèmes de gens d'un passé lointain ? Overhoff répond en affirmant que nous pouvons apprendre du passé en observant le comportement des hommes confrontés à des

[7] Lettre de Karl B. Glock à Overhoff du 22.08.1958 : „Die Entscheidung ist gefallen: wenn Sie wollen, erscheint Ihr Dschingis-Chan 1959 in unserem Verlag. Daß ich für die Lektüre vier Monate in Anspruch nehmen mußte, hat nichts mit einem Hin und Her von Kritik oder Unentschlossenheit zu tun. Vielmehr wuchs in jeder einzelnen Begegnung mit dem Manuskript die Spannung und die Lockung, das Werk herauszugeben. Zur Sache selbst scheint mir Ihr Arbeitsverfahren hinreichend legitimiert, insoferne als die historische Wirklichkeit und die dichterische Wirklichkeit durch den Apparat sauber getrennt, in der visionären Sicht jedoch eine geschlossene Einheit sind."

[8] Introduction à une lecture le 15.03.1951 à Karlsruhe, script : „Hat diese Literaturgattung, der historische Roman, die historische Novelle nicht im 19. Jahrhundert geblüht, in einer Zeit also, da die Menschen in eine für uns unvorstellbaren bürgerlichen Sicherheit lebten und deshalb wohl ihre Erregungen aus einer bewegteren Vergangenheit zu beziehen versuchten, […]?"

situations « presque semblables » à celle de l'homme contemporain.[9] Il reprend ce faisant la pensée classique de Cicéron : l'histoire maîtresse de la vie, *historia magistra vitae*, qui affirme que l'histoire offre un florilège de leçons pour le présent.

Ce choix du roman historique, fondé sur la conception d'Overhoff du rôle de l'histoire dans l'appréhension du présent et la gestation de l'avenir, explique l'importance des romans et des nouvelles historiques au sein de son œuvre. Outre *Le Monde avec Gengis Khan*, l'auteur en composa nombre d'autres : *Une Famille de Mégare* (*Eine Familie aus Megara*, 1946), *La Trahison d'Afschin* (*Der Verrat des Afschin*, 1950), *Conscience et responsabilité* (*Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten*, 1969), rassemblant quatorze nouvelles historiques. *La Cathédrale* (*Die Kathedrale*, 1955), en tant qu'histoire d'un édifice imaginaire, peut être rangée dans cette catégorie. Cinq monographies sur les quinze que compte l'œuvre d'Overhoff relèvent de ce genre littéraire. Dans le cadre de ces œuvres elles-mêmes se révèle sa conception de l'histoire. Ainsi fait-il dire à son personnage Eukleides, disciple de Socrate, dans *Une Famille de Mégare* : « Il n'est pas d'époque qui soit son propre fondement, qui jaillisse tout armée du front de Zeus, comme Pallas Athéné. Chacune est fille de l'époque qui l'a précédée, le fruit de ses œuvres, qu'elle a enfanté, nourri, élevé. Chaque génération prend pied sur un terrain que lui a préparé le passé. »[10]

Aux yeux d'Overhoff, le roman ou la nouvelle historique était le moyen le mieux adapté pour transmettre au public sa conception du rôle de l'histoire dans l'appréhension du monde contemporain. De ce monde, Overhoff avait une connaissance profonde par sa profession au service de l'industrie ; il ne vivait pas en marge du monde qui l'entourait. Il était au contraire impliqué dans l'économie internationale et ne pouvait être suspecté ni de méconnaissance des problèmes de son époque, ni de désintérêt envers eux, en dépit des critiques qui lui ont été adressées dans ce sens. Il a répondu à ces reproches en expliquant sa démarche et en exposant l'un des principes à la racine de son œuvre : trouver dans l'histoire les clefs de l'avenir :

> Certains critiques me reprochent d'écrire des livres ésotériques, de m'occuper de figures appartenant à une histoire lointaine. Il est possible que ces critiques ne prêtent pas suffisamment l'oreille. Je voudrais proclamer ici que jamais je n'ai écrit une ligne qui ne soit en rapport absolument direct avec notre actualité la plus brûlante. Pourquoi interrogeons-nous un empereur

[9] *Cf.* paroles d'introduction le 15.03.1951 à Karlsruhe, script : „Wir stehen vor schwierigen, kaum lösbaren Problemen, hat es nicht ähnliche, fast gleiche Situationen auf der Welt schon einmal gegeben? Wie haben sich denn da die Menschen verhalten, um mit den Schwierigkeiten fertig zu werden? Können wir vielleicht da etwas lernen, Erfahrungen machen?"

[10] „Keine Zeit beruht auf sich selbst, gewappnet der Stirn des Zeus entspringend wie Pallas Athene. Sondern eine jede ist die Tochter der Zeit vor ihr, ihr leibliches Kind, von ihr geboren, gesäugt und großgezogen. Jedes Geschlecht steht auf dem Boden, den das Vergangene ihm bereitet." (*Une Famille de Mégare*, Cologne, ^{3}1961, p. 41).

> Justinien, un Muley Boabdil, le dernier sultan maure de Grenade, et de vagues figures plus lointaines encore de l'Orient ? Uniquement pour se remémorer la réponse qu'ils ont apportée dans des situations-charnières (selon l'expression de Jaspers) analogues aux nôtres, pour que ce qui fut dans le passé éclaire le présent et l'avenir, pour nous montrer le chemin.[11]

D'autre part, écrire une œuvre littéraire lui permettait de faire acte de création, d'échapper à la stérilité d'une période que les théories d'Oswald Spengler avaient dénoncée comme décadente dans *Le Déclin de l'Occident* (1916-1920), ouvrage qui avait profondément marqué la pensée allemande – et européenne – tout au long de la première moitié du XXe siècle. L'époque moderne représentait selon Spengler l'aboutissement d'un cycle et se caractérisait par le vide, le scepticisme, le manque de spontanéité de l'individu, l'oubli des valeurs humaines essentielles et l'incapacité à affronter l'avenir avec créativité. En opposition à ce climat, Overhoff voulait faire vivre le XXe siècle en créant des œuvres originales.

Le domaine de la fiction lui laissait en outre toute liberté dans les choix narratifs et thématiques, ce que l'objectivité d'un essai historique n'aurait pas permis. Le roman historique, en donnant à comprendre l'histoire de manière vivante, servait son objectif. Overhoff a tenté, dans *Le Monde avec Gengis Khan*, d'établir un équilibre entre la création poétique et le respect des réalités historiques, comme l'avait salué Karl Glock. Il considérait comme de son devoir d'écrivain d'utiliser le matériel mis à sa disposition par la science historique. Son apport d'écrivain consistait à mettre en œuvre l'« outil » qu'est la puissance de l'imagination (*Vorstellungskraft*). Sa tâche consistait à redonner vie par l'observation et l'« immersion », tout comme le font les historiens par l'analyse, l'appréciation et la combinaison de tous les faits et témoignages, qu'ils soient spirituels ou matériels.[12] Selon lui, l'historien et l'écrivain n'ont pas d'alternative : l'écrivain ne peut pas plus se passer de sources solides[13] que l'historien de puissance imaginative.[14] Peter Suhrkamp considérait

---

[11] „Manche Kritiker halten mir vor, meine Bücher seien esoterisch, ich beschäftigte mich mit weit abliegenden Figuren der Historie. Vielleicht hören diese Kritiker nicht genau genug hin. Ich mochte hier bekennen, daß ich nie auch nur eine Zeile geschrieben habe, die nicht aufs allerunmittelbarste mit unserer brennenden Gegenwart verbunden wäre. Weshalb fragen wir denn einen Kaiser Justinian, einen Muley Boabdil, den letzten Maurenherrscher von Granada, ja noch fernere, schattenhafte Gestalten aus dem Orient? Doch nur, um ihre Antwort zu vergegenwärtigen, die sie in einer der unseren ähnlichen ‚Grenzsituation' (wie Jaspers sagt) gegeben haben, daß im Damals das Jetzt, das Kommende aufleuchte, uns den Weg zu zeigen." (*Sich um das Ganze mühen* Ansprache bei der Verleihung der Literaturehrengabe 1964 des Bezirksverbandes der Pfalz an Dr. Julius Overhoff am 26. April 1965. Sonderdruck der *BASF*. Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, p. 17).

[12] „Was ich einzusetzen habe, mein Werkzeug, ist die Vorstellungskraft. Durch Anschauen und Versenken wieder lebendig machen muß mein Teil sein wie das Ihre [das Teil der Historiker] durch Analyse, Wertung und Kombination aller Fakten und Zeugnisse, geistiger wie materieller." (Introduction à une lecture à Mayence le 12.07.1965, script). Dans les *Inscriptions européennes*, il avait écrit : „Erst durch die volle Einbildungskraft stellt das ganze Mosaik sich her. Nur der Zusammenhang ist erlebbar; denn niemals halten wir so viele Tatsachen in der Hand, daß wir die volle Wirklichkeit von einst zusammensetzen können." (*Inscriptions européennes*, p. 142).

[13] Sur les sources utilisées par Overhoff pour *Le Monde avec Gengis Khan*, voir *infra* « Étude de l'histoire ».

[14] „Aber einmal werden sich die beiden Wege treffen oder doch schneiden, arbeiten beide Parteien nur genau genug, in der Wahrheit nämlich. Am Ende ist es gar so, daß kein Schriftsteller ohne solides Quellenmaterial und

qu'Overhoff avait échoué dans cette tentative : « l'ancien conflit dans la conception de votre travail, lui écrivait-il, m'apparaît clairement : il y a d'un côté le besoin et l'appel de la configuration artistique, de l'autre vous voulez cependant transmettre des faits concrets. […] Je suppose que votre intention n'est pas réalisable. »[15] *Le Monde avec Gengis Khan* représente peut-être la tentative la plus poussée d'apporter une réponse au problème du roman historique : comment résoudre la tension entre la vocation à la fiction inhérente au roman et l'austérité d'une histoire que l'auteur ne peut tordre à volonté ?

Même s'il n'en suit pas les canons traditionnels dans son fond et dans sa forme, *Le Monde avec Gengis Khan* se présente comme un roman historique. Certes, il ne repose pas sur une structure linéaire et chronologique déterminant un cadre où évoluerait le héros que serait Gengis Khan. Mais en mettant en scène des individus et leurs rapports à l'histoire, et en créant ainsi des situations dramatiques où l'on voit les uns portés au pouvoir, et les autres disparaître, *Le Monde avec Gengis Khan* répond à l'esprit du roman historique. C'est un roman historique aux aspects puissamment originaux.

On peut enfin expliquer le choix d'Overhoff du roman historique par ce que Lion Feuchtwanger, l'écrivain et théoricien, appelait des raisons d'efficacité persuasive. Michel Vanoosthuyse les a énoncées dans son analyse du roman historique[16] : l'argument de la clôture (ensemble clos, le roman historique est plus efficace que la pure fiction dans son argumentation), l'argument d'objectivité (le discours par trop polémique et susceptible de partialité affaiblissant sa force de persuasion), l'argument de l'illusion (l'évocation de personnages historiques renforce la sensation de réalité possible du roman), l'argument de l'économie (l'ancrage dans l'histoire, dans le vécu permet d'économiser les justifications visant au réalisme). Cette efficacité persuasive allait dans le sens de l'objectif d'Overhoff et la mission[17] dont il se sentait investi : contribuer, par sa vie et ses actes, à une amélioration du monde, constituait l'un de ses plus grands espoirs : « Il n'existe en réalité aucun homme qui ne nourrisse pas l'espoir au plus profond de son cœur, qui ne croie pas en secret de participer

---

kein Historiker ohne Vorstellungskraft auskommt." (Introduction à une lecture à Mayence le 12.07.1965, script). Il s'est également exprimé en d'autres termes lors de la lecture de la nouvelle *Incipit vita nova* à Karlsruhe le 15.03.1961 (script) : „Dieser Einstellung entspringt die grossartige Entwicklung der wissenschaftlichen Quellenkunde im 19. Jahrhundert, der auch heute noch jeder Historiker verpflichtet ist und der jeder Dichter, der sich in die Vergangenheit wagt, zum mindesten verpflichtet sein sollte." La liste des sources dont Overhoff s'est servi pour son roman – et dont seule une fraction est mentionnée à la fin du livre – atteste du soin des études auxquelles il s'est livré.

[15] Lettre de Suhrkamp à Overhoff du 22.07.1957 : „Für mich tritt wieder der alte Zwiespalt in der Anlage Ihrer Arbeiten deutlich zu Tage: einerseits ist da das Bedürfnis und der Trieb zu dichterischer Gestaltung – andererseits wollen Sie doch feste Tatsachen vermiteln. […] Was Sie im Auge hatten, lässt sich wahrscheinlich gar nicht dichten."

[16] Michel Vanoosthuyse : *Le Roman historique. Mann, Brecht, Döblin*, Paris, 1996, p. 78.

[17] Voir à ce sujet l'introduction du présent travail.

justement par sa vie et ses actions à l'amélioration du monde et de ses conditions. »[18] Cette attitude idéaliste est essentielle à la compréhension de son œuvre, car elle en est la racine.

III Définition du roman historique

En voulant allier vérité et fiction, réalité et imagination, le roman historique est en lui-même une contradiction. Ce genre échappe aux codifications et sont considérées comme romans historiques des œuvres aussi différentes qu'*Ivanhoé, Salammbô, Guerre et paix, Les Frères Karamazov*, ou les *Mémoires d'Hadrien*. Aussi le *Dictionnaire des littératures de langue française*[19] propose-t-il d'une part une définition large du roman historique, qui se comprendrait comme une « fiction qui emprunte à l'histoire une partie de son contenu », d'autre part une définition étroite, selon laquelle il serait une « forme de roman qui prétend donner une image fidèle d'un passé précis par l'intermédiaire d'une fiction mettant en scène des comportements, des mentalités, des personnages réellement historiques. » Ces notions, afin d'être mieux cernées, appellent des remarques complémentaires.

Pour qu'un roman soit historique, il ne suffit pas que l'action d'un roman ait pour cadre une période de l'histoire. Le roman historique doit faire preuve de distanciation, et s'appliquer à reconstituer et expliquer cette période, qui, sinon, n'est qu'un décor historique. Le roman historique prétend à ressusciter et à interpréter le passé. Il a pour ambition de recréer l'atmosphère, le climat moral et intellectuel d'une époque, au moyen d'emprunts à des événements et à des personnages historiques. Il introduit des personnages incarnant l'esprit d'un temps, d'un état, d'une culture, et qui exercent souvent un pouvoir sur le cours des choses.[20] L'homme, à travers l'histoire, est confronté à des problèmes analogues, et grâce aux tentatives pour les résoudre s'établit un lien entre les époques.

Le roman historique est un regard d'aujourd'hui porté sur hier et c'est ce double rapport à l'histoire qui fait son intérêt. Il s'intéresse au passé sans tourner le dos au présent. Il permet d'éclairer un événement du passé par le présent ou de donner à réfléchir sur l'actualité par le biais d'événements passés. Le romancier adapte son œuvre en fonction de l'image qu'il se fait du passé, elle-même modelée en fonction des perceptions de sa propre époque. Si le passé n'existe qu'en fonction de l'appréhension qu'en ont les hommes qui lui sont ultérieurs,

[18] *Cf.* paroles d'introduction à une lecture de la nouvelle *Incipit vita nova*, le 15.03.1951 à Karlsruhe (script) : „In Wirklichkeit gibt es nämlich keinen Menschen, der nicht in der verborgensten Falte seines Herzens irgendwie Hoffnung nährte, der nicht im geheimsten glaubte, doch gerade durch sein Leben und sein Tun an der Verbesserung der Welt und der Umstände mitzuwirken."

[19] Jean-Pierre de Beaumarchais/Daniel Couty/Alain Rey : *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, 1994. Entrée *Roman historique*, rédigée par Daniel Madelénat, pp. 2137-2140.

[20] *Cf.* article *Roman historique*, in : Claude Burgelin : *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, 1997, p. 662.

cette appréhension est elle-même tributaire de son contexte actuel. L'image que l'on se fait du passé varie elle-même avec le temps ; les lecteurs ultérieurs d'un roman historique n'auront pas la même image : le roman historique, au bout d'une ou deux générations, n'a plus seulement un caractère historique, il témoigne également de l'époque de son auteur. L'écriture historique peut adopter une vision moderne, *a posteriori*, de ce qu'était la réalité autrefois, ou bien la vision que les contemporains avaient de leur temps. Il est possible de choisir ce que nous croyons à présent être les causes des événements ou bien ce que les gens de l'époque pensaient être les causes, pour être fidèle à leur conception de l'histoire, qui était alors leur présent.

La démarche de romancier historique d'Overhoff s'efforce d'établir un contact direct avec le passé, de restituer les faits historiques d'après les informations parvenues, en écartant « toutes les idées et tous les sentiments accumulés par couches successives entre ces gens et nous » comme le dit Marguerite Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien.*[21] C'est bien ce qu'il ressort de l'injonction au lecteur à la fin de l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* : « Entre, espère et souffre avec ceux qui vivaient jadis. »[22] Overhoff nous montre l'histoire en train de se faire. Son propos est de donner un sentiment de présent en excluant la connaissance de ce qui s'est passé après le moment où se déroule le roman. L'auteur veut installer le lecteur dans l'origine des événements (qui lui sont connus comme événements historiques) à l'heure et aux lieux auxquels ils étaient en train de se constituer. À l'origine de cette démarche se retrouve le refus professé par Overhoff de tout déterminisme : tout aurait pu être autrement si les forces en présence avaient agi différemment. Telle est la leçon pour le présent qu'Overhoff veut suggérer à son lecteur. Le roman historique a pour fonction de donner de cette conviction comme la preuve expérimentale.

Le Monde avec Gengis Khan s'inscrit bien dans la mouvance du roman historique postmoderne où « l'histoire en tant que récit où évoluent des personnages fictifs ou non devient, elle aussi, objet d'interrogations et cela par le biais de l'ironie, du collage, de la multiplication des points de vue, *etc*. ».[23] *Le Monde avec Gengis Khan* rassemble en une œuvre les différentes caractéristiques du roman historique moderne telles que les présente Claude Burgelin dans le *Dictionnaire des genres et notions littéraires*[24] : le roman offre une « méditation distanciée » sur le cours de l'histoire comme celle de Marguerite Yourcenar dans

[21] Marguerite Yourcenar : *Mémoires d'Hadrien*, Paris, 1951, p. 332.
[22] „Tritt ein, hoffe und leide mit denen, die damals waren." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).
[23] Claude Burgelin : *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, 1997, p. 663.
[24] *Ibid.*

les *Mémoires d'Hadrien*, il fait « éclater la notion de personnage » à la façon de Dos Passos, il utilise une écriture polyphonique comme l'a fait Soljénitsyne dans *La Roue rouge*.

III.1 Le contexte littéraire des années 50

Le roman historique, qui avait connu en Allemagne dans les années 30 et jusque dans les années 40,[25] avant que la guerre ne paralyse l'activité éditoriale, une production inégalée jusque-là, a engendré dans la période d'après-guerre des œuvres considérées aujourd'hui comme des classiques du genre (Alfred Döblin : *November 18 – Novembre 1918 –*, partiellement publié en 1948), George Saiko : *Der Mann im Schilf*, 1955), ou inspiré de grands auteurs comme Brecht (*Die Geschäfte des Herrn Julius Cäsar – Les Affaires de Monsieur Jules César –*, 1957) ou Thomas Mann (*Der Erwählte – L'élu –*, 1951).[26] La base de données établie par le projet « Roman historique » de l'université d'Innsbruck,[27] qui recense tous les romans historiques parus de 1780 à 1945 en édition originale allemande dénombre les œuvres suivantes prenant pour sujet le personnage de Gengis Khan, l'épopée mongole, et ses conséquences sur le monde oriental et occidental ; on remarque une croissance notable de l'intérêt du roman historique pour le personnage de Gengis Khan au cours des dernières décennies de la période, entre les années 1920 et 1950.

Le premier à s'intéresser à Gengis Khan avait été Kurt von der Aue, qui avait écrit *Genghiz-Khan, oder Tamudschin, der Großherr der Mongolen, der größte Held des dreizehnten Jahrhunderts* en 1824, puis *Batu-Khan, der mächtige Herrscher in Kiptschak, Europa's Schrecken im dreizehnten Jahrhundert*, en 1825. Il avait trouvé un lointain successeur en Anton Ohorn, qui, en 1879, avait publié *Der Eisenkönig. Historische Erzählung aus der Zeit der Kreuzzüge und des großen Mongolensturmes. Unter theilweiser Benutzung von Léon Cahun's „la bannière bleue" erzählt*. Lui-même avait été suivi près d'un demi-siècle plus tard par Otfrid von Hanstein, dont le roman *Der blutrote Strom. Roman aus der Zeit eines Titanen* en 1924 fut immédiatement suivi en 1925 par *Temudschin, der Herr der*

[25] L'année 1936, avec 169 titres, détient le record de publication de romans historiques en Allemagne depuis la fin du XVIIIe siècle. En 1939, on dénombre 122 titres, 104 en 1941, pour tomber à 30 en 1944 et 10 en 1945 (chiffres de la base de données « Roman historique »).

[26] Autres titres parus dans les années 50 : Kasimir Edschmid : *Wenn es Rosen sind, werden sie blühen*, 1950 ; *Der Marschall und die Gnade*, 1954 ; Victor Meyer-Eckhardt : *Madame Sodale*, 1950 ; Heimito von Doderer : *Die Strudlhofstiege*, 1951 ; Lion Feuchtwanger : *Goya oder Der arge Weg der Erkenntnis*, 1951; *Narrenweisheit oder Tod und Verklärung des Jean-Jacques Rousseau*, 1952 ; *Spanische Ballade*, 1955 ; *Jefta und seine Tochter*, 1957 ; Annemarie Selinko : *Désirée*, 1951 ; Karl Zuchardt : *Der Spießrutenlauf*, 1954 ; Hans Lorbeer : *Das Fegefeuer*, 1956 ; Rudolf Hagelstange : *Spielball der Götter*, 1959 ; Rosemarie Schuder : *Der Sohn der Hexe*, 1957 ; Wolf von Niebelschütz : *Die Kinder der Finsternis*, 1959 (qui se trouve dans la bibliothèque d'Overhoff) ; Elisabeth Freundlich : *Der eherne Ritter*, 1960 ; Herbert Stein : *Nicht vom Chronisten berichtet*, 1957 ; Emil Belzner : *Juanas großer Seemann*, 1956.

[27] *Cf.* : http://www.uibk.ac.at/germanistik/histrom/start.html.

Erde, d'Otto Gmelin. Cet auteur inaugura une suite serrée d'œuvres consacrées à Gengis Khan qui coïncidèrent avec le IIIe Reich. Elle débuta en 1933 avec *Der Edelknabe von Andechs*. *Ein Roman von deutschem Werden* de Gertrud Kurowski, se poursuivit en 1937 avec *Der Reiter auf dem fahlen Pferd. Ein Buch vom Mongolen Dschinggiskhan und seinem abendländischen Gegenspieler* de l'écrivain suisse Emanuel Stickelberger, puis avec *Vogt Bartold. Der große Zug nach dem Osten* d'Hans Venatier en 1939. Les romans consacrés à Gengis Khan parurent ensuite à un rythme annuel : Alfons Hayduk et Rudolf Rauch publièrent respectivement *Sturm über Schlesien* et *Herr der Horden. Ein Lebensbild Dschingis Khans* en 1940, Heinrich Bartsch poursuivit avec *Die Reiter des Satans. Eine Heldenmär vom Opfertode Herzog Heinrichs II. von Schlesien und seinen Getreuen auf der Walstatt bei Liegnitz* en 1941.

L'engouement pour la figure du grand conquérant ne fut interrompu que par les années de guerre, au cours desquelles la production littéraire fut pratiquement réduite à néant. La chute du IIIe Reich vit un regain de faveur littéraire pour l'épopée mongole. De 1945 à 1959 paraît encore une dizaine de romans qui lui sont consacrés. Michael Pradwin fut le premier en publiant *Tschingis-Chan und sein Erbe* en 1945, suivi en 1950 d'une réédition du *Reiter auf dem fahlen Pferd* d'Emanuel Stickelberger, ainsi que du roman *Der weite Ritt. Ausritt und Heimreise Hohenbergs. Die Reise Hohenbergs, als Gefangener der Mongolen, als Offizier, der mongolische Angriff auf Ost- und Südeuropa und der Heimritt* de Fritz Hohenberg-Steuben. L'année 1951 fut particulièrement foisonnante avec la publication de quatre romans consacrés à Gengis Khan : *Blut und Blüten für Dschingis-Chan* de C.C. Bergius, *Die Spur des Dschingis-Khan* de Hans Dominik, *Die drei Gesichter des Dschingis-Khan* de Jakob Bührer et *Im Banne des Temudschin* d'Alfred Kostner. En 1954, à l'époque où Overhoff commença à rédiger *Le Monde avec Gengis Khan* parut *Steppensöhne. Vom Sieg über Dschingis-Khan* de Hans Baumann, puis *Die goldene Horde* en 1957 de Wilhelm Speyer.

Avec dix publications en une décennie, l'intérêt pour le personnage de Gengis Khan dans les romans historiques atteint des proportions inégalées jusque-là. De façon générale, l'intérêt pour les grands personnages historiques, en particulier pour les conquérants croît au XXe siècle. À titre de comparaison, on peut considérer les titres ayant Alexandre le Grand, César et Napoléon pour sujets.[28]

Sur les onze romans portant sur Alexandre le Grand, sept romans ont été écrits au XXe siècle, et quatre entre 1927 et 1949 : le premier fut *Alexander der Eroberer. Erster Theil* de Johann Friedrich Butenschön en 1791, suivi très rapidement du *Alexander, der Held*

[28] *Cf.* la base de données sur le roman historique établie par l'université d'Innsbruck.

Griechenlands de Johann Friedrich Ernst Albrecht en 1795 et en 1799 du *Alexander. Eine historisch-romantische Skizze* de Ludwig Franz Freiherr von Bilderbeck. Près d'un siècle plus tard seulement, en 1890, paraissait le roman de Max Petzold : *Iris. Historischer Roman*. Au cours de la première décennie du XXe siècle, deux romans furent consacrés à Alexandre le Grand : Jakob Wassermann publia *Alexander in Babylon. Roman* en 1905 et Christoph Ruths *Heerestragödie und Völkerversöhnung. Aus dem Alexanderzug* en 1909. En vingt ans allaient ensuite se succéder cinq romans consacrés au conquérant de l'antiquité : *Roxane. Ein Alexander-Roman in zehn Handlungen* de Theodor Birt en 1927, *Alexander. Roman der Utopie* de Klaus Mann en 1930, *Alexander. Der Roman des Eroberers*, d'Otto Emmerich Groh en 1932, *Alexanderzug. Vom Menschen zum Mythos. Roman*, de Zdenko von Kraft en 1940 et *Babylonischer Sommer* de Klaus Herrmann en 1949.

On ne recense que sept romans sur Jules César : deux furent écrits au XIXe siècle (Lucian Herbert : *Bis zum Rubicon. Roman aus Julius Cäsars Jugendleben*, 1867 et Ernst Pitawall : *Cleopatra die schöne Zauberin vom Nil. Aegyptens wunderbarste Königin. Historisch-romantische Erzählung*, 1869) et cinq au XXe siècle : Mirko Jelusich : *Cäsar*, 1929, Alfred Schirokauer : *Kleopatra. Roman*, 1930, Hermann Stresau : *Adler über Gallien. Roman*, 1943, Klaus Herrmann : *Die ägyptische Hochzeit*, 1953, et Bertold Brecht pour finir avec *Die Geschäfte des Herrn Julius Caesar* en 1957.

Le personnage de Napoléon est à l'origine d'une forte production romanesque de 1838 à 1938[29] : une quarantaine d'œuvres l'ont pris pour sujet, dont la moitié au XXe siècle. Pour la

[29] August Leibrock : *Der junge Gardist in Napoleons Armee im Feldzuge von 1812. Historisch romantische Erzählung*, 1838 ; Max Roderich : *Die französische junge Garde, eine historisch-romantische Erzählung aus den letzteren Regierungs-Jahren des Kaisers Napoleon*, 1838 ; Ladislaus Tarnowski : *Napoleon und die Philadelphen. Ein Roman aus den Kriegsjahren 1806 bis 1809*, 1841 ; Ferdinand Stolle : *Napoleon in Aegypten. Historisch-romantisches Gemälde*, 1843 ; J. W. Gaede : *Napoleons Geschäftsträgerin oder: Die Geheimnisse von Danzig. Ein geschichtlicher Roman in Form eines Quodlibets von Skizzen aus den Jahren 1795 bis 1813*, 1846 ; Eduard Maria Oettinger : *König Jérôme Napoleon und sein Capri. Historisch-Humoristischer Roman*, 1852 ; Wilhelmine Lorenz : *Eine Freundin Napoleons. Roman*, 1852 ; Louise Mühlbach : *Königin Hortense. Ein Napoleonisches Lebensbild*, 1856 ; Louise Mühlbach : *Napoleon in Deutschland*, 1858 ; Max Ring : *Der Sohn Napoleons. Geschichtliches Lebensbild*, 1860 ; Paul Lippert : *Napoleon I. und sein Capua in Berlin. Roman*, 1872 ; A. H. Brandrupp : *Der Gefährte des Kaisers. Historischer Roman aus den Feldzügen Napoleons*, 1857 ; Karl Johann Braun von Braunthal : *Napoleon I. in Wien. Historischer Roman*, 1860 ; Eduard Marie Oettinger : *Gräfin Kielmannsegge und Kaiser Napoleon Buonaparte I. Geschichtlicher Memoiren-Roman*, 1864 ; Wilhlem Grothe : *Ein Dämon. Roman aus der Zeit der Napoleonischen Fremdenherrschaft*, 1864 ; Edmund Hoefer : *Tolleneck. Eine Erzählung aus der Napoleonischen Zeit*, 1864 ; Lucian Herbert : *Carlo Alberto und Louis Napoleon. Roman und Geschichte*, 1864 ; Paul Stein : *Aus den Tagen des ersten Napoleon. Historischer Roman*, 1869 ; Karl Frenzel : *Lucifer. Ein Roman aus der Napoleonischen Zeit*, 1873 ; Oskar Mysing : *Eine Feindin Napoleons. Roman von 1799*, 1897 ; Moritz von Berg-Nesselröden : *Napoleon I. und seine Eugenie Desirée Clary-Bernadotte. Roman aus dem Leben einer Königin in drei Abschnitten. Ein Zeit- und Lebensbild nach bisher teilweise noch nicht bekannten französischen und schwedischen Quellen*, 1900 ; Moritz von Berg-Nesselröden : *„Vom Grafen Oskar". Ein Zeitbild napoleonischer Zwangsherrschaft in Deutschland, seinen Freunden erzählt*, 1902 ; Moritz von Kaisenberg : *Bonaparte. Die Geschichte einer Liebe des ersten Napoleon. Historischer Roman in drei Abschnitten*, 1906 ; Kurt Delbrück : *1812. Von Moskau bis zur Beresina. Eine Erzählung aus dem Rückzuge der großen Armee Napoleons aus Rußland*, 1912 ; Julius Bacher : *Napoleons letzte*

seule période des années 30, on trouve dix romans historiques mettant son personnage en scène.

Ottokar Janetschek publia *Der Herzog von Reichstadt. Napoleons Sohn. Ein historischer Roman* en 1930. L'année 1933 vit deux parutions de romans napoléoniens : *Sechs gegen Napoleon* de Karl Springenschmid et *Der Mann aus dem Chaos. Ein Napoleon-Roman* de Robert Hohlbaum. En 1935 également on trouve deux auteurs ayant pris Napoléon pour sujet : Erik Reger avec *Napoleon und der Schmelztiegel. Roman,* et Walter Laedrach avec *Der Prinzenhandel im Emmental. Erzählung aus der Zeit Jeremias Gotthelfs und des Prinzen Louis Napoleon Bonaparte*. En 1936 parut *Das Tor zur Freiheit. Aus Kurlands napoleonischen Tagen* de Mia Munier-Wroblewska. Les quatre publications des années 1937 et 1938 mirent fin à cet engouement pour le personnage de Napoléon (Georg Schwarz : *Geheimnis in Weimar. Roman um Goethe und Napoleon*, 1937, Alfred Hein : *Leuchtfeuer über Preußen. Erzählung aus der Napoleonzeit,* 1937, Konrad Krause : *Anno 1791 fing es an ... Des braven Schneidergesellen Franz Bersling abenteuerlicher Kampf gegen Napoleon in 5 Weltteilen. Freie Bearbeitung der nachgelassenen Berichte Berslings*, 1938, Wolf Oeringk : *Adjutant und Page. Erzählung aus der Welt Napoleons I.*, 1938).

Ces données permettent de situer le roman d'Overhoff dans une période qui vit une forte croissance des romans historiques et un intérêt prononcé pour les grands conquérants ayant marqué leur époque. On remarque toutefois que les personnages d'un passé plus récent, tel que Napoléon, faisaient davantage l'objet d'attention que ceux d'époques plus reculées. À l'évidence, Overhoff avait choisi un sujet et un genre en vogue dans ces années-là. Or rien n'indique que cette tendance ait influencé notre auteur. Jamais il n'a conçu une œuvre dans l'intention de s'inscrire dans un mouvement afin de profiter de quelques succès de mode. Le grand lecteur qu'il était ne semble pas s'être intéressé à ce courant littéraire. Sa bibliothèque ne contenait aucun des romans historiques sur Gengis Khan publiés jusque-là, à l'exception du *Reiter auf dem fahlen Pferd* de l'écrivain suisse Emanuel Stickelberger (1884-1962),[30] paru en 1937 et réédité régulièrement jusqu'en 1950. La conception de ce roman à l'idéologie déterministe va à l'encontre de la philosophie de l'histoire d'Overhoff, qui s'oppose à la théorie des cycles dans l'histoire (*cf. infra*). Le caractère inéluctable des événements du roman de Stickelberger est indiqué par son titre, en référence au cavalier sur un cheval pâle de l'Apocalypse, amenant la guerre et semant la mort. Il est renforcé par les prologues où la

Liebe. Historischer Roman, 1912 ; Doris Wittner : *Drei Frauen. Das Liebesleben Napoleons*, 1913 ; Robert Heymann : *Ein Liebestraum Napoleons I. Die Gräfin Walewska. Historischer Roman*, 1913 M. Herbert : *Tragödie der Macht. Erzählung aus den letzten Tagen Napoleons*, 1920 ; Carl Maria von Hammer : *Friederike von Wurmb. Ein Zeit- und Lebensbild vom Rokoko bis zu Napoleons Tagen nach alten Briefen erzählt*, 1929.

[30] Stickelberger était lui aussi l'homme de deux métiers : il fonda une entreprise chimique à Bâle.

prophétie du retour de la menace venant d'Asie est exposée : le destin de l'Occident est d'être anéanti par les hordes d'Asie tous les 800 ans.

L'originalité avec laquelle Overhoff a traité le sujet du roman lui confère en outre une place tout à fait à part dans la production littéraire de l'époque. L'influence de ces œuvres semblent avoir été indirecte : elles témoignent, comme celle d'Overhoff, de l'intérêt de ce temps pour l'histoire. Mais le but d'Overhoff semble avoir été l'inverse de la plupart d'entre elles. Les romans historiques sont souvent écrits dans le but de dépayser, pour faire échapper le lecteur au présent.[31] Lui, en revanche, écrit un roman historique pour ramener le lecteur au présent et même à l'avenir, comme il l'indiquait en réponse à ses détracteurs.[32] Mais c'est aussi le propos qu'il a poursuivi dans des œuvres d'un autre genre littéraire, dans les essais contenus dans les *Inscriptions européennes* en premier lieu. Si bien que, paradoxalement, on pourrait parler d'une influence négative de ces romans historiques sur Overhoff.

En conclusion de ce tour d'horizon de l'intérêt envers Gengis Khan au cours des années 50, on peut envisager l'attention que lui porta le cinéma. On compte quatre films dans cette décennie consacrés au Khan mongol. En 1952 sortit en Allemagne sous le titre *Dschingis Khan - Die goldene Horde* le film de Goerge Sherman *The Golden Horde*, tourné aux Etats-Unis en 1951, suivi de *Der Eroberer* (*The conqueror*) de Dick Powell avec John Wayne en 1956. Deux films les avaient précédés, mais qui n'avaient pas été distribués en Allemagne : *Gengis Kahn*, film philippin de Manuel Conde en 1950, et *Kizil tug – Gengiz han*, film turc d'Aydin Araken en 1952. En 1964 Stephen Boyd tourna *Dschingis Khan* avec Omar Sharif dans le rôle titre, dans une production germano-anglaise, qui sortit en 1965 en Allemagne de l'Ouest.[33]

III.2 Originalité de l'œuvre

Tenté par de nouveaux modes d'expression, Overhoff a voulu faire acte de création en écrivant *Le Monde avec Gengis Khan*. Lors de la rédaction, il confie à Peter Suhrkamp, chez qui il voulait le publier : « Ce sera quelque chose qui sort du commun ».[34] Il précisera par la suite son intention. Il considérait qu'un « héros » était hors de question, que ce serait aller

[31] *Cf.* note 8.
[32] *Cf.* note 11.
[33] On remarque un regain d'intérêt pour Gengis Khan au XXIe siècle : un film de l'Autrichien Heinz Leger sortit en 2004 (*Dschingis Khan – Der apokalyptische Reiter*), suivi de deux réalisations en 2007 : l'une japonaise du réalisateur Aoki Ôkami et une co-production germano-russe-kazakhstane : *Der Mongole* de Sergei Bodrov. Ce film, sortit sur les écrans en Allemagne en 2008, fut proposé à l'Oscar du meilleur film étranger en 2008.
[34] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 25.05.1956 : „Es wird etwas Außergewöhnliches."

contre l'idée du livre.[35] Overhoff voulait faire d'une époque son personnage central.[36] S'attacher à écrire le roman d'une époque, en renonçant au « héros » était s'éloigner des procédés narratifs en vigueur. Cette nouveauté s'écartait de la norme. Overhoff en avait parfaitement conscience et le revendiquait. Il pensait être l'avant-garde d'un mouvement qui verrait la disparition de la tension dramatique dans les romans.[37]

Après Walter Scott, considéré comme le père du roman historique, et ses *Waverley Novels* (1814-19), qui assignèrent au genre son domaine bien en marge de l'histoire (l'existence quotidienne des diverses couches sociales, des oppositions simples entre des personnages typés, représentatifs des forces historiques antagoniques),[38] l'histoire n'est plus un élément décoratif en arrière-fond de l'intrigue, elle devient le moteur de l'action. Overhoff va plus loin : en faisant d'une époque le thème central de son livre, il renverse complètement les rôles : ce sont les personnages qui sont au service de l'histoire, leur fonction est de servir l'histoire, de la présenter. Le héros dont on va suivre les péripéties, c'est l'Histoire. Il est donc logique que les personnages soient fonctionnalisés comme faire-valoir. Aussi *Le Monde avec Gengis Khan* est-il un roman historique par excellence (le roman de l'Histoire) : la particularité des personnages dérive de la spécificité de leur temps ; soit en étant des personnes réelles, soit en étant des anonymes aux prises avec l'histoire. Overhoff ne se contente pas « d'utiliser » l'histoire pour faire évoluer les personnages. Le long avant-propos précédant le roman, consacré à une vue d'ensemble du XIIIe siècle insiste sur cette idée que le véritable protagoniste est l'époque.

La perspective polyphonique qui caractérise *Le Monde avec Gengis Khan* découle nécessairement du propos d'Overhoff d'évoquer une époque. De sa conception des rapports entre l'homme et l'Histoire résulte la structure du roman. Elle est l'illustration de ces rapports.

---

[35] Lettre d'Overhoff à Guggenheimer du 12.07.1957 : „Ein ‚einheitlicher Blickpunkt', oder ein ‚Held' kommt nicht in Frage. Das wäre gegen die Idee des Buches."

[36] *Ibid.* : „So wird legitim nicht ein Mensch, sondern eine Zeit zum Helden des Buches." C'est là que Suhrkamp voyait la faiblesse du roman, en le comparant aux *Ides de mars* de Thornton Wilder : „Dabei [in diesem Roman] wird die Verwendung von Dokumenten verschiedenster Art als legitim bestätigt. Sie werden aber in ‚Iden des März' durch die ständige Gegenwart Cäsars zusammengehalten. Es handelt sich immer und nur um Cäsar, seinen Staat, seine Religion, sein Privatleben. […]. In Ihrem Manuskript ist Dschingis Chan nicht Mitte, sondern im Hintergrund, und er ist nicht einmal der ständige Hintergrund der Dokumente." (Lettre de Suhrkamp du 08.11.1956).

[37] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 31.07.1957, après avoir affirmé que le roman historique devrait renoncer au confort de la perspective linéaire de l'histoire (voir *infra*), Overhoff dit : „In dreissig Jahren wird es geschehen sein." Plus loin, il remarque : „Auf die Spannung im Roman werden wir, so glaube ich, bald ganz verzichten müssen."

[38] Balzac écrivait dans l'avant-propos de la Comédie humaine : « Walter Scott élevait à la valeur philosophique de l'histoire le roman. […] Il y réunissait à la fois le drame, le dialogue, le portrait, le paysage, la description ; il y faisait entrer le merveilleux et le vrai, ces éléments de l'épopée, il y faisait coudoyer la poésie par la familiarité des plus humbles langages. », in : Jean-Pierre de Beaumarchais/Daniel Couty/Alain Rey : *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, 1994. Entrée *Roman historique*, rédigée par Daniel Madelénat, p. 2139.

Refusant l'usage du héros-personnage, il ne pouvait donner la parole à un seul personnage, qui du fait même serait devenu une figure centrale. Pour donner à l'époque la place centrale, il fallait la représenter par la diversité de ses cultures et de ses politiques, par le truchement de personnages la symbolisant.

C'est là une perspective radicalement neuve. De l'originalité de la démarche thématique découle l'originalité de la démarche narrative. Celle-ci consiste en l'utilisation de plusieurs techniques de récit, dispersées jusque-là entre différentes œuvres : Overhoff a en effet également appliqué le principe de polyphonie à la technique narrative. Cette double polyphonie, cette polyphonie superposée en fait une œuvre originale sur ces deux plans. Si *Le Monde avec Gengis Khan* est un roman historique par excellence, en poussant la logique du genre jusqu'au bout, du point de vue de la technique, qui se caractérise elle aussi par la variété des genres employés, il se situe en marge du genre.

C'est pourquoi ce roman historique s'inscrit dans différents styles sans appartenir à aucun. *Le Monde avec Gengis Khan* allie modernisme et classicisme. Le roman présente des tableaux de nature très différente : des scènes historiques, des documents fictifs, des monologues. De leur nature dépendent les rapprochements que l'on peut établir avec d'autres œuvres. Les scènes dialoguées, qui s'apparentent à des scènes de théâtre, évoquent le genre des scènes historiques. Les lettres et les soliloques ont aussi été utilisés par d'autres auteurs avant Overhoff.

III.3 Prédécesseurs d'Overhoff

Du point de vue des procédés narratifs, on peut rapprocher *Le Monde avec Gengis Khan* de certaines œuvres antérieures, notamment :

La Renaissance (1877) d'Arthur Gobineau par l'usage des scènes historiques ;

Les Ides de Mars de Thornton Wilder (*Ides of March*, parues en 1948 en anglais, traduites en 1949 en allemand et publiées par Suhrkamp sous le titre *Die Iden des März*) par l'usage de documents fictifs ;

Novembre 18 (*November 18*) d'Alfred Döblin (achevé en 1940, intégralement publié en 1978).

La Renaissance, en version originale dans une édition de 1911, se trouvait dans la bibliothèque d'Overhoff, qui possédait également une traduction allemande des *Nouvelles asiatiques* de Gobineau. Le livre de Wilder, consacré à Jules César, est contemporain de la

genèse du *Monde avec Gengis Khan*. Il est intéressant de constater que ces trois romans ont, comme leur titre l'indique, des époques historiques pour sujet.

III.3.1 *La Renaissance* d'Arthur Gobineau

Arthur de Gobineau (1816-1882), voyageur et diplomate, grand connaisseur de l'Asie centrale (en poste en Perse de 1855 à 1863), est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, comprenant essais, récits de voyages (*Trois ans en Asie*, 1859), nouvelles (*Nouvelles asiatiques*, 1876), poèmes et romans (*Les Pléiades*, 1874). Après sa mort, à partir des années 1890, son œuvre a trouvé un très large écho en Allemagne grâce à un biographe passionné, Ludwig Schemann, et sous l'impulsion première de Richard Wagner, admirateur de son poème *Amadis*.[39] Ses livres y furent très largement diffusés, comme le montrent les très nombreuses éditions et rééditions entre les années 1910 et 1940.

Les scènes historiques comme *La Renaissance* (1877) sont du théâtre destiné à la lecture. Elles furent en vogue au début du XIXe siècle, accompagnant la nouvelle écriture de l'histoire. Elles rejettent la règle des unités du théâtre classique, ne se limitent plus à la représentation des grands personnages de l'histoire. Elles mettent l'histoire en action et en dialogues. Ce n'est pas du théâtre, mais une évocation dramatique de l'histoire en visions instantanées et rapides. *La Renaissance* de Gobineau porte le sous-titre *Scènes historiques*, rattachant l'œuvre au genre dramatique. « Ce n'est point une pièce de théâtre que l'on va lire, ce sont des faits historiques présentés sous la forme dramatique, mais sans la prétention d'en composer un drame. »[40] Cette définition des scènes historiques convient parfaitement à *La Renaissance*. De telles scènes offrent l'avantage d'accentuer l'effet de « remise au présent »[41] de ce qui appartient au passé, permettant à l'auteur d'adopter l'optique prospective de ses personnages, qui ignorent les suites du moment mis en scène (optique opposée à celle, rétrospective, de l'historien). *La Renaissance* est composée de cinq parties (*Savonarole*, *César Borgia*, *Jules II*, *Léon X* et *Michel-Ange*), à l'intérieur desquelles les scènes se succèdent dans des villes italiennes différentes. Sous le titre d'une ville ont lieu une ou plusieurs scènes, et une même ville peut revenir plusieurs fois. Les cinq parties couvrent, de façon inégale, une durée de soixante-huit ans.

---

[39] *Cf.* Jean Boissel : *Gobineau (1816-1882). Un Don Quichotte tragique*, Paris, 1981, pp. 11-20.
[40] Ludovic Vitet, auteur lui-même de *Barricades. Scènes historiques* (1826), cité dans l'introduction de Jean Gaulmier à *La Renaissance*, Paris, 1980, p. 26. Gaulmier inclut dans ce genre le texte de Mérimée *La Jacquerie, Scènes féodales* et *Lorenzaccio* de Musset.
[41] Claudie Bernard : *Le Passé recomposé. Le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Paris, 1996, p. 67.

La Renaissance et *Le Monde avec Gengis Khan* présentent de nombreux points communs : les deux œuvres sont des illustrations d'une époque, elles se composent d'une succession de scènes placée sous le signe de l'alternance géographique, elles mettent en scène personnages historiquement attestés (Machiavel, les papes Alexandre VI et Jules II, Michel-Ange pour Gobineau, Frédéric II, le pape Innocent III, le sultan El-Kamel pour Overhoff) et anonymes. Certains parallèles permettent de penser qu'Overhoff avait l'œuvre de Gobineau en mémoire quand il conçut *Le Monde avec Gengis Khan*. Les dialogues contenus dans le roman d'Overhoff évoquent ceux de *La Renaissance*. Ceci concerne en particulier les dialogues des tableaux se déroulant à Venise au palais des Doges (11) et à Delhi (23) : la conversation de nature politique entre les grands au pouvoir et les considérations artistiques des deux architectes trouvent leur modèle chez Gobineau (dans la première scène de la quatrième partie en particulier). Le tableau d'ouverture du roman d'Overhoff frappe par sa similitude avec la scène de *La Renaissance* se déroulant à Florence où deux marchands attablés conversent et comparent les mérites du commerce avec les Anglais et les Flamands.[42]

Mais là où Gobineau, sur le plan de la structure narrative, se conforme aux canons du genre choisi, Overhoff s'en éloigne : outre les scènes historiques, son roman comprend des documents écrits et des monologues, qui n'existent pas chez Gobineau.[43] Dans son fond aussi, le parti d'Overhoff est plus vaste : chez Gobineau le tableau d'une époque est circonscrit à l'Italie, alors qu'Overhoff présente l'ensemble du monde. Si l'espace est plus large, le temps est en revanche plus resserré. La période recouverte par l'action, soixante-huit ans chez Gobineau, quatre chez Overhoff, fait apparaître une autre divergence d'importance. Enfin, le principe des apparitions multiples des personnages historiques à travers tout l'ouvrage (Machiavel, Michel-Ange), principe qui forme la trame de *La Renaissance*, conçue davantage comme un drame, ne se retrouve pas dans *Le Monde avec Gengis Khan*. Toutefois, les scènes de *La Renaissance* où apparaissent des personnages anonymes (« un garçon », « deuxième garçon », « première dame »),[44] ou, s'ils ne sont pas anonymes (Ser Bernard Nerli),[45] ne sont pas attestés historiquement, remplissent la fonction de tableaux (plutôt que de scènes) en ce qu'elles servent l'opposition entre plusieurs atmosphères. C'est le procédé qu'utilise Overhoff dans *Le Monde avec Gengis Khan*.[46]

[42] *Cf. La Renaissance*, Paris, 1911, pp. 114-116.
[43] Quoique certaines scènes, telle le sermon du frère Jérôme dans la première partie (*Savonarole*) se rapprochent d'un soliloque. *Cf. La Renaissance*, Paris, 1911, pp. 88-91.
[44] *Ibid.*, p. 92.
[45] *Ibid.*, p. 131.
[46] Concernant la distinction entre scène et tableau, voir *infra* la partie « Étude de l'histoire ».

III.3.2 *Les Ides de Mars* de Thornton Wilder (1897-1975)

Triple prix Pulitzer (en 1927 pour son roman *Le Pont du roi saint Louis*, et pour ses pièces *Notre petite ville* en 1938 et *La Peau de nos dents* en 1942), Wilder fut un romancier et dramaturge célèbre en son temps. Ses pièces en particulier rencontrèrent un grand succès et furent adaptées au cinéma.

Le dramaturge qu'était Wilder a influencé l'écriture de son roman sur Jules César. Le caractère dramatique des *Ides de Mars* est intrinsèque à l'intrigue, l'œuvre s'achevant sur l'assassinat de Jules César. Cette qualité entraîne les différences entre le livre de Wilder et celui d'Overhoff. Car s'ils ont en commun l'utilisation de documents fictifs et la brièveté de la période traitée, ils divergent par les aspects typiques du drame des *Ides de Mars* : la présence continue de Jules César, en tant que rédacteur et destinataire des documents, l'apparition des mêmes personnages, tous historiquement attestés, tout au long du texte.

Les Ides de Mars (publiées en 1949 par Suhrkamp en allemand), évoquent les derniers mois de la vie de Jules César jusqu'à son assassinat. Elles sont uniquement constituées de documents écrits : rapports, lettres, notes, extraits de journaux, tous fictifs (en dehors des poèmes de Catulle et du texte final, extrait de *La Vie des douze Césars* de Suétone), censés rédigés par César et son entourage. Cette utilisation de documents très variés est une autre façon d'obtenir l'effet de mosaïque recherché également par Overhoff,[47] et de donner à la personnalité de César à la fin de sa vie des éclairages nuancés. L'ouvrage de Wilder, divisé en quatre « livres » dont les chronologies s'entrecroisent, est à lire comme une « fantaisie sur certains événements et personnages marquants des derniers jours de la république romaine » indique l'auteur.[48] Ne revendiquant aucune prétention d'authenticité historique, il n'a pas hésité à jongler avec les biographies de ses personnages, ressuscitant les morts pour les besoins de son roman.

Overhoff et Wilder confèrent tous les deux l'aspect de mosaïque à leurs romans par des moyens différents : Overhoff en donnant des éclairages variés à un même événement par la vision qu'en ont différents personnages, Wilder en variant les témoignages d'après les perspectives qu'en ont les personnages dans le temps. Dans le livre IV des *Ides de mars*, tout comme dans le chapitre *Au centre* du *Monde avec Gengis Khan* se trouvent des réflexions auxquelles les conquérants, à l'heure où leur mort approche, se livrent concernant leur œuvre et leur destinée.

[47] *Cf.* note 113 du chapitre I. Le passage cité se poursuit par : « Dans *Le Monde avec Gengis Khan*, j'aimerais illustrer leur simultanéité. » Voir aussi *infra* « Une philosophie de l'histoire ».
[48] Thornton Wilder : *Les Ides de Mars*, Paris, 1951, p. 9.

III.3.3 *Novembre 18* d'Alfred Döblin (1878-1957)

Entre *Novembre 18* d'Alfred Döblin et l'œuvre d'Overhoff, s'établit également un parallèle sur le plan de la structure romanesque. *Novembre 18* est le modèle de perspective polyphonique dont *Le Monde avec Gengis Khan* se rapproche le plus, même si par ailleurs leurs thèmes et leurs zones d'action diffèrent entièrement (la révolution spartakiste en Allemagne d'une part, la conquête du monde par les Mongols de l'autre). Dans les deux ouvrages coexistent plusieurs espaces simultanés. Ceux-ci sont construits par la juxtaposition de récits, assujettis à la même temporalité. Overhoff et Döblin considèrent tous deux le moment historique « comme une série ‹ d'époques › coexistantes et juxtaposées à l'intérieur d'un moment unique. »[49] Il s'ensuit qu'appréhender le monde, « c'est le saisir dans la simultanéité. »[50] Là ou les deux ouvrages diffèrent, c'est dans la présence chez Döblin d'un narrateur-chroniqueur, « chroniqueur-voyeur » comme le dit Vanoosthuyse,[51] alors que tout narrateur est absent chez Overhoff.

III.3.4 *Le Monde avec Gengis Khan* comme pièce de théâtre

Or, pour connaître le passé, il ne suffit pas de le regarder de loin, derrière une grille : une immersion dans la vie des groupes et des individus s'impose. C'est ce qu'Overhoff nous invite à faire. Tel un maître de cérémonie, à la fin de l'avant-propos, il frappe les trois coups : le rideau s'ouvre, découvrant les scènes de jadis. Overhoff nous offre de vivre l'histoire comme des scènes de théâtre : « Entre, espère et souffre avec ceux qui vivaient jadis ».[52] Paradoxalement, la démarche d'Overhoff est de réaliser l'idéal de Ranke : restituer l'histoire « telle qu'elle s'est réellement passée », ou du moins d'en donner l'illusion, mais par des moyens opposés à ceux de Ranke. Overhoff décrit l'histoire telle qu'ont pu la vivre et la créer les individus.

Ce postulat posé, le choix du style littéraire de l'ouvrage en découle. Les individus ou les groupes d'individus étant les acteurs de l'histoire, Overhoff donne la parole à ses personnages eux-mêmes. L'auteur n'intervient qu'en tant que metteur en scène pour donner les précisions nécessaires à la compréhension des tableaux. Comme dans une pièce de théâtre, ses personnages s'expriment directement, sans intermédiaires, par la plume ou par la voix. Il n'est fait aucune place au récit. L'action se déroule uniquement dans le cadre des différents

[49] Michel Vanoosthuyse : *Le Roman historique. Mann, Brecht, Döblin*, Paris, 1996, p. 268.
[50] *Ibid.*
[51] *Ibid*., p. 286.
[52] „Tritt ein, hoffe und leide mit denen, die damals waren!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

tableaux. La composition du livre, le déplacement géographique, est le fil conducteur qui porte l'action.

L'idée de théâtre va plus loin. Elle est à l'origine de la composition du roman, constitué de tableaux, selon un principe de division fondée sur un changement d'espace, ce qui l'apparente à une pièce de théâtre.[53] À la différence des scènes, divisions d'un même drame, dont l'intrigue tourne autour de quelques personnages apparaissant constamment tout au long du drame, comme dans *La Renaissance* de Gobineau,[54] les tableaux[55] n'ont en commun que de se rapporter à la même problématique, dont ils sont les différentes illustrations. Selon Gaston Baty dans son essai sur le théâtre, le choix de la coupe en tableaux ou en scènes dépend du sujet traité : « Quand trois, quatre ou cinq actes suffisent à exprimer pleinement le milieu et les personnages, c'est-à-dire lorsque l'action se trouve ramenée à une crise, il serait singulier de la morceler inutilement. Par contre, c'est la coupe en tableaux qui s'impose lorsqu'il s'agit d'évoquer un milieu complexe où doivent s'opposer des atmosphères différentes. »[56] Le terme de tableau[57] convient donc mieux que celui de scène pour caractériser les trente épisodes du *Monde avec Gengis Khan*, dont le propos est d'évoquer de manière la plus complète possible la puissance mongole. Il convient d'autant plus qu'au changement de lieux s'ajoute un changement de personnages, et que les tableaux ne sont pas disposés selon une suite chronologique rigoureuse, l'action de chacun ne dépendant pas de l'action du précédent. Le tableau illustre donc la conception d'Overhoff, qui veut présenter une vue d'ensemble de tout le spectre des perceptions de la réalité, semblable à une étude phénoménologique. Il veut représenter une réalité unique, quasi nouménale, en en faisant le tour à partir de points de vue variés : c'est le principe du kaléidoscope.[58] Ceci explique que les personnages n'apparaissent qu'une fois et qu'aucun lien ne les unisse dans la succession des

[53] Overhoff précise à ce sujet : „In dem Buch ‚Die Welt mit Dschingiz-Chan' habe ich versucht diese Ereignisse in einzelnen Szenen nachzugestalten, […]." (Introduction à une lecture le 23.07.1967 à Offenbourg, script).
[54] *Cf. supra* partie « Prédécesseurs d'Overhoff » du présent chapitre.
[55] « Tableau : division d'une pièce marquée par un changement à vue de décor. Ce changement n'entraîne pas une suspension de l'action comme c'est le cas pour la fin d'un acte ». (Agnès Pierron : *Dictionnaire de la langue du théâtre*, Paris, 2002, pp. 529-530).
[56] Gaston Baty : *Rideau baissé*, Paris, 1949, p. 213.
[57] Le principe des tableaux a été utilisé par Bertold Brecht dans *Mère Courage et ses enfants*, mais dans une tout autre optique. Les deux auteurs poursuivent en effet des objectifs tout à fait opposés. Là où Brecht, par son principe de distanciation (« Verfremdungseffekt »), souhaitait « un théâtre de la prise de conscience et non de l'émotion, de la distance et non de la fusion ». (Agnès Pierron : *Dictionnaire de la langue du théâtre*, Paris, 2002, p. 181), Overhoff invite son lecteur à vivre les émotions de ses personnages („Tritt ein, hoffe und leide, mit denen, die damals waren!" (*Le Monde avec Gengis Kahn*, avant-propos, p. 31).
[58] *Cf. infra* partie « Présentation générale ».

tableaux.[59] L'unique point commun qui les unit est leur objet : l'évocation de la puissance mongole.

Mais au-delà de la composition du roman on peut voir dans le principe du *Monde avec Gengis Khan* une conception du monde comme un théâtre : c'est une illustration moderne de l'idée classique de *theatrum mundi*. Certains passages de l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* sont révélateurs à cet égard. Ils nuancent le sens dans lequel on peut assimiler le monde à un théâtre et l'histoire à un spectacle. Arrivé au terme de son exposé sur l'Europe, perdue en ce début de XIIIe siècle dans un monde sans repères, Overhoff conclut : « De nouveau, tout débouche sur l'ouverture. Nous sommes captivés par ce spectacle. Pour les hommes d'alors, cela signifiait espoir et frayeur ».[60] En elle-même, « l'histoire du monde n'a rien d'un spectacle. »[61] Ce n'est que *rétrospectivement* que l'histoire est perçue comme spectacle. Le spectacle, c'est la représentation que nous en faisons : « représentation » prend alors tout son sens.[62]

IV Sous le signe du voyage

Une analyse générale du *Monde avec Gengis Khan* ne saurait cependant se limiter à l'examen de son caractère historique. C'est là certes sa principale caractéristique, mais le roman comporte également une autre dimension. Il se situe aussi dans la littérature de voyage. Overhoff en effet nous invite à la découverte du monde, ainsi qu'il l'indique dans son titre. Il conduit le lecteur à travers tout le Continent eurasiatique. Si *Le Monde avec Gengis Khan* est un voyage dans le temps, c'en est aussi un dans l'espace. Le voyage dans le temps nous emporte au XIIIe siècle ; le voyage dans l'espace nous transporte dans toute l'Eurasie, c'est-à-dire dans tout le monde alors connu.

Le roman se révèle donc comme une transposition du principe de la littérature de voyage dans le domaine du roman historique. Faisant suite à l'ouvrage d'Overhoff sur l'Amérique latine, *Le Monde avec Gengis Khan* peut être lu selon une grille classique du récit de voyage qui se propose d'apporter une description des lieux visités, limitée ici au domaine des idées, des mentalités. C'est une succession de descriptions des mentalités des différentes

[59] Exception à ce principe : l'un des deux Géorgiens du tableau 12 raconte son combat avec un Mongol, qu'il a terrassé en lui plantant sa lance dans le ventre et le laissant pour mort. C'est ce même Mongol, rescapé de ses blessures, qui tient le monologue du tableau 15. (*cf.* p. 147 et p. 188).

[60] „Alles mündet wieder ins Offene. Uns fesselt das Schauspiel. Den Menschen der Zeit war es Hoffnung und Schrecken." (*Le Monde avec Gengis Kahn*, avant-propos, p. 18).

[61] „Doch wahrlich nicht um Schauspiel geht es in der Weltgeschichte." (*Inscriptions européennes*, p. 109).

[62] Le terme de „Schauspiel", spectacle, revient constamment dans les *Inscriptions européennes*, souvent associé à son intensité : „Das macht dies Schauspiel atemraubend." (*Ibid.*, p. 109). On trouvera *infra* dans la partie « Examen selon les principes du théâtre classique » une étude détaillée du roman sous cet aspect dramatique.

cités, des différentes provinces et des différents pays. Chaque tableau est une halte, une prise de vue.

La classification des différentes catégories de la littérature de voyage établie par Joseph Strelka[63] est encore communément reçue :

1. les guides touristiques comme le *Baedeker* ;
2. les guides thématiques à tendance scientifique comme les guides culturels ;
3. les journaux de voyages, les récits de voyages ayant eu lieu ;
4. les romans décrivant des voyages inventés, comme, à l'époque moderne, *Siddhartha* d'Hermann Hesse ou *Der kurze Brief zum langen Abschied* de Peter Handke.

Le Monde avec Gengis Khan n'entre directement dans aucune de ces rubriques de la littérature de voyage. Il ne décrit pas le voyage d'un héros. Pourtant, *Le Monde avec Gengis Khan* offre divers aspects par lesquels il se rattache à la quatrième catégorie :

1. Le lecteur est invité à effectuer un voyage fictif.
2. Il y a bien un sujet qui voyage à travers le roman. Mais, au lieu d'un héros, c'est une idée (une rumeur, une image) qui voyage, et dont le lecteur suit les métamorphoses, qui correspondent aux « aventures » rencontrées par les voyageurs, à travers les réactions des personnages dans les différents lieux décrits.
3. Cette rumeur naît d'une réalité : la conquêtre mongole, qui elle-même se déploie dans l'espace et le temps ; par définition, l'épopée de Gengis Khan est un voyage.
4. Les personnages à l'intérieur des tableaux sont eux-mêmes pour la plupart en mouvement. Ou bien ils reviennent de voyage (tableau 1), ou bien ils ont fait le voyage pour rencontrer un autre personnage (tableaux 2, 6), ou ils sont en train de voyager et font une halte (tableaux 8, 29), ou ils sont sur le point de partir (tableau 24), ou bien ils ont entendu des récits de voyageurs et s'entretiennent (tableau 17) ou les méditent dans la solitude (tableau 28).

Cet aspect du roman revêt toute son importance quand on sait qu'Overhoff place l'histoire de l'humanité sous le signe du voyage, de la découverte, de l'attrait du voyage. Voyager était pour Overhoff une caractéristique innée de l'homme.[64] Le voyage, la soif de découvrir, de conquérir aussi, est un des moteurs de l'histoire de l'humanité. « L'immensité du monde et les possibilités qu'il recèle est pour l'enfant déjà une tentation frémissante. Elle emporte l'imagination de l'adulte et pousse les peuples à se mesurer à elle. C'est ainsi que s'accomplit

[63] *Cf.* Joseph Strelka : *Der literarische Reisebericht*, in : *Jahrbuch für Internationale Germanistik* 34, 1971, pp. 63-75.
[64] *Cf.* note 15 du chapitre I.

le grand spectacle de l'Histoire ».[65] Nous avons vu la place considérable du voyage dans la vie d'Overhoff (ses incessants voyages depuis son enfance), dans son œuvre (les récits de voyage), dans sa pensée (dans ses articles, son essai *Vom Reisen*). Les motifs et le rôle du voyage dans les civilisations et les cultures est un thème récurrent dans sa production.

Des considérations sur le sujet se retrouvent dans nombre de ses écrits, formant même une trame entre eux. Dans son essai sur le voyage en 1938, Overhoff avait tenté d'analyser les motifs conduisant des peuples à se déplacer, et des hommes à aller à la découverte de terres inconnues. Il s'était servi de l'exemple de Pizzare[66] pour illustrer cette quête propre à l'homme, qu'il expliquait ainsi :

> Vouloir aller jusqu'à la limite. Voilà le sens ultime et le plus secret des avancées dans l'impossible, rien de plus, rien de moins. […] Aller jusqu'à la limite donc. À sa propre limite et par là, dans un sens très précis, à la limite du monde. Toute vie a l'instinct d'aller jusqu'à sa limite. Si l'instinct se perd, c'est l'annonce de la fin. Chez nous, créatures conscientes, l'instinct devient vocation, l'approche de la vocation se mue en responsabilité. Nous devons aller jusqu'à la limite, nous y sommes obligés. Tout report des limites, tout agrandissement de l'espace de nos âmes est l'extension des limites du monde. Le monde n'est réel que dans la mesure où nous le ressentons. Il nous faut pour vivre un perpétuel renouveau de la réalité du monde.[67]

---

[65] „Die Größe der Welt und unsere Möglichkeit in ihr ist schon dem Kinde schauernde Verlockung. Sie beschwingt die Vorstellungskraft des Herangewachsenen und treibt die Völker sich zu erproben. So vollzieht sich das großartige Schauspiel der Historie." (*Vom Reisen*, Berlin, 1938, p. 5).

[66] „Es war im Jahre 1534, die Besitznahme Perus durch Franzisco Pizarro und seiner handvoll zum Äußersten entschlossener Leute – gegen die lebendige Ordnung eines gewaltigen Reiches – war so gut wie abgeschlossen. Der Bruder Franziscos, Gonzalo, mit der Verwaltung der Nordprovinzen betraut, hielt Hof zu Quito. Doch nur wenige Wochen der Ruhe gönnte er sich. Bald brachte er einen Haufen einiger Hundert Weißer und etwa 4000 Indianer zusammen, mit ihnen das Zimtland im Osten zu suchen. Er überschritt den Hauptkamm der Cordillere, drang unter unsäglichen Entbehrungen, erst Kälte, dann Hitze erduldend, den Schrecken eines Erdbebens trotzend, in die Urwaldregion der sogennannten montana ein, die sich am östlichen Hang des Gebirges hinzieht, und erreichte einen der Nebenflüsse des Amazonas, den Rio Napo. Hunger und Seuchen stellten sich ein. Da es sich als unmöglich erwies, durch den wilden Wuchs an den Ufern weiter flußab zu dringen, wurde ein floßartiges Boot gezimmert, die Kranken und Erschöpften darauf gebracht und dem Orellana als Befehlshaber der Auftrag erteilt, den Nape bis zu seiner Mündung in einen größeren Strom, eben den Amazonas, hinabzufahren, wo sich dem Vernehmen nach ein gastlicheres Land erstreckte. Dort sollte er Lebensmittel schaffen und zu dem in der Wildnis wartenden Hauptteil des Heeres zurückkehren. Wochen, Monate vergingen, ohne Nachricht oder Spur von Orellana. Als die Lage unhaltbar wurde, entschloß sich Pizarro – nicht etwa umzukehren, o nein! – doch den Fußmarsch zur Napomündung zu erzwingen. Wozu das Schiff des Orellan 3 Tage gebraucht, benötige das Heer fast ein Vierteljahr. Um am Ziel von einem ausgesetzten Gefährten, der sich geweigert hatte, den Verrat mit zu machen, zu erfahren, daß Orellana, als er die erhofften Lebensmittel nicht fand, sondern nur den ewig gleichen, trostlosen Urwald, sie im Stich gelassen hatte und den Strom weiter hinabgefahren war. Es ist eine Geschichte für sich, wie dieser selbe Orellana auf seinem Floß tausenden von Meilen durch unbekanntes Land den Amazonas beschiffte, den Atlantik, sein Vaterland Spanien erreichte, sich dort von der Krone sogleich zum Statthalter der neuentdeckten Gebiete ernennen ließ, mit einer starken Armada unverzüglich zu deren endgültiger Eroberung aufbrach und gleich nach der Ausreise starb, worauf sich sein Unternehmen in die vier Winde zerstreute. Der verlassene Gonzalo und seine Spanier, obwohl fast hoffnungslos, verzweifelten nicht. Der Rückmarsch nach Peru wurde angetreten, auf einem anderen Wege, und Quito wieder erreicht. Nur 80 Spanier und etwa die Hälfte der Indianer überlebte den Zug, der zwei volle Jahre in Anspruch genommen hatte. Kurz darauf, ungebrochen an Geist und Körper, griff Gonzalo Pizarro entscheidend in die Geschicke Perus ein, indem er nach der Ermordung seines Bruders in der berühmten Empörung gegen das Mutterland den Gipfel des Ruhmes und schließlich sein furchtbares Ende erreichte." (*Vom Reisen*, Berlin, 1938, pp. 8-9).

[67] „Wille an die Grenze zu gehen. Das war der letzte und geheimste Sinn der Vorstöße ins Unmögliche, nicht mehr und nicht weniger. […] An die Grenze zu gehen also. An die eigene Grenze und damit in einem sehr bestimmten Sinne an die Grenze der Welt. Alles Leben hat den Trieb, bis an seine Grenze zu gehen. Erschlafft der Trieb, kündigt sich das beginnende Ende an. In uns, den bewußten Geschöpfen, wird der Trieb zur Berufung,

Dans son récit de voyage consacré aux mers du Sud, paru quarante ans plus tard, en 1978, Overhoff reprend cette question :

> L'heure du départ, qui touche chaque voyageur, même le plus aguerri. « Pourquoi voyager ? » Nous nous sommes posé la question autrefois. « Pour aller jusqu'à la limite ! » avons-nous alors répondu (les frontières sur Terre, les limites en nous-mêmes…) et nous nous sommes servi de la conquista espagnole pour tenter de le démontrer. Cette réponse est-elle encore valable ? Où sommes-nous à présent de l'avis qu'il est possible de comprendre le monde en restant tranquillement à la maison ?[68]

La récurrence du sujet dans l'œuvre montre que cette question n'a cessé de le préoccuper. L'atteste encore ce passage d'*Un Livre de la ville de Soest*, la première publication d'Overhoff, parue en 1935, consacrée pour l'essentiel à la description des églises de la ville. Le chapitre sur la chapelle St. Nicolas dédiée aux marins du Schleswig est une belle illustration de ce phénomène. Il commence en ces termes :

> Partir et revenir, l'excitation du départ, l'impatience du retour. L'appel des lointaines contrées, vieux comme le monde ! C'est là que se trouve son pouvoir : quitter l'espace de la patrie, dans lequel le cœur se sent si bien à son aise qu'il ne se sent plus lui-même ; échanger l'espace de la patrie contre les lointains rivages, trouver l'aventure et affronter le danger ; faire battre le cœur, l'écouter résonner de sons inconnus. L'espace de l'âme qui s'accroît : c'est là le secret du voyage, et c'est pour cela que l'attente de chaque voyage s'apparente à la sensation et aux rêves de l'enfance.[69]

Ces déclarations permettent de saisir toute l'importance du motif du voyage et de la découverte pour la compréhension du *Monde avec Gengis Khan*, dont l'avant-propos met d'emblée l'accent sur cet instinct de l'homme, comme on l'a vu précédemment.[70]

V Autour de l'œuvre

Pour aborder l'œuvre historique d'Overhoff, il est nécessaire tout d'abord d'étudier la pensée qui l'anime. L'analyse doit être menée à plusieurs degrés : il convient d'exposer d'une part sa vision de la nature de l'histoire, d'autre part le rôle qu'il lui assigne, l'un dépendant de

---

die Berufung zur Verantwortung. Wir sollen an die Grenze gehen, wir müssen es. Jede Hinausschiebung der Grenzen, jede Erweiterung unseres seelischen Raumes ist Erweiterung der Grenzen der Welt. Nur soweit ist die Welt wirklich, als wir sie fühlen. Wir brauchen zu unserem Leben die immer erneute Wirklichkeit der Welt." (*Ibid.*, p. 10).

[68] „Die Stunde des Aufbruchs, die jeden Reisenden anrührt, auch den erfahrenen. „Warum reisen wir?" haben wir einmal gefragt. „An die Grenze zu gehen!" war die Antwort damals (Grenzen auf Erden, Grenzen unsrer selbst…) und wir haben es aus der Geschichte der spanischen Conquista zu belegen versucht. Ist diese Antwort noch gültig? Oder haben wir uns inzwischen zu einer andern Meinung bekehrt, man könne, um die Welt zu erfassen, ruhig daheimbleiben?" (*Mers du Sud*, Munich, 1978, p. 12).

[69] „Abschied und Wiederkunft, Erregung des Aufbruchs, Ungeduld der Heimkehr. Zauber der Ferne, so alt wie das Leben! Worin anders bestände seine Macht, als in dem: den Raum der Heimat verlassen, in dem das Herz so sicher an seinem Platz ist, daß es sich selbst nicht mehr fühlt; ihn vertauschen mit den Räumen der Fremde, in Abenteuer und Gefahr; es anschlagen lassen, das Herz, gegen das Neue seinen Klang zu erproben. Wachsender Seelenraum – das ist das Geheimnis des Reisens, und darum hat die Erwartung jeder Reise etwas mit dem Gefühl und den Träumen der Kindheit gemein." (*Un Livre de la ville de Soest*, Leipzig, 1935, p. 53).

[70] *Cf.* partie « Le motif du voyage » du chapitre I.

l'autre. Puis, pour mesurer le sens que cette entreprise de résurrection de l'histoire revêtait aux yeux d'Overhoff, il faudra considérer l'époque qui a donné naissance au *Monde avec Gengis Khan*, c'est-à-dire l'Europe des années 50, donc examiner en quoi le XIIIe siècle, auquel vécut Gengis Khan (1162-1227), pouvait en être rapproché. Ces présupposés permettront enfin l'analyse proprement dite de l'œuvre.

V.1 Une philosophie de l'histoire

Le monde avec Gengis Khan découle d'une philosophie de l'histoire propre à son auteur, selon lequel la « perspective linéaire d'une époque historique donnée est une illusion flatteuse, pour le romancier comme pour la science ».[71] Seule la connaissance de sa conception historique fondée sur la critique de la méthode linéaire, révèle l'intention d'Overhoff et le cheminement de sa réflexion.

Au terme de l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*, conçu comme une étude impressionniste, par touches, de l'histoire des idées au XIIIe siècle, Overhoff prévient le lecteur du contenu et de la structure du livre, de son montage tout à fait particulier, qui le place hors des genres littéraires codifiés, qu'il justifie par une vision de l'histoire qu'il expose directement :

> L'histoire ne s'accomplit pas dans une juxtaposition linéaire d'événements et de personnages importants, […] de temps de paix et de guerres, de révolutions, de dynasties, de généraux et de révolutionnaires, de peuples et d'États, elle s'accomplit dans la coexistence de centres de forces.[72]

Cette notion de « centre de force » (« *Kraftzentrum* ») est capitale. C'est, avec l'idée de « champ de tension » (« *Spannungsfeld* »), qui en est l'une des conséquences, un élément fondamental de la conception d'Overhoff. Entre les centres de force présents se créent des champs de tension qui constituent le champ d'action des individus, l'espace où ils ont liberté d'agir. Overhoff rejoint ici l'historien Emmanuel Berl, qui dès 1945, disait dans l'introduction de son *Histoire de l'Europe* qu'il faut appréhender l'histoire comme « des concordances de chronologie » et que cela ne peut se faire qu'en substituant « à ces *histoires verticales* [où

[71] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 31.07.1957 : „‚Die ‚Linearperspektive' einer bestimmten Geschichtsepoche ist eine schöne Illusion, für den Romancier wie für die Wissenschaft."

[72] „Geschichte vollzieht sich nicht im fadenförmigen Nacheinander von Ereignissen und bedeutenden Menschen, […] von Friedenszeiten, Kriegen und Revolutionen, von Fürstenhäusern, Heerführern und Umstürzlern, von Völkern und von Staaten, sondern im Zugleich von Kraftzentren." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31). Overhoff avait déjà exprimé cette opinion dans les *Inscriptions européennes* : „Nichts ist dem Gefühl für geschichtliche Zusammenhänge abträglicher als das linienhafte Nachschreiten von Entwicklung des Einzelnen: der Ideen, Dynastien, Länder. Es hat seinen Lehr- und Findewert nur, wenn Überschau ihm die Waage hält. Die Wirklichkeit ist ein dichter Stoff; wer Fäden zieht, dem fällt es auseinander, er gelangt endlich zum Trugschluß, das Verbindende seien die Zwischenräume, das Leere. Nur Erkenntnis des Gemeinsamen erweist Unterschiede und läßt die Musterung ganz." (*Inscriptions européennes*, pp. 123-124).

chaque nation développe une « âme distincte de l'univers où elle baigne »] une *histoire horizontale* qui fasse ressortir *entre les parties* la *communauté d'événements*, comme le sociologue la fait ressortir entre les individus. Aussitôt tout le *paysage historique* se transforme. »[73] Il s'agit ici d'une autre formulation de l'un des fondements de la philosophie d'Overhoff : les relations entre les forces, dont le jeu constitue l'histoire, sont conçues sur le modèle de la société, dont la composition résulte des jeux des relations entre les individus, qui sont eux-mêmes des « centres de force ». Cette conception synchrone de l'histoire sera la clef de l'analyse de la structure de l'ouvrage.[74] À tous les niveaux – stylistique, thématique –, on la retrouve en filigrane. C'est elle qui a décidé de l'ensemble de la conception de l'ouvrage. L'histoire s'accomplit dans la simultanéité de centres de puissances. Et dans la zone d'effervescence qu'engendrent ces forces, « luttent les individus, les groupes, ils naissent et disparaissent, s'épanouissent ou dépérissent ».[75]

Dans sa lettre du 31 juillet 1957, où il répond à Peter Suhrkamp qui vient de refuser définitivement de publier son roman malgré les transformations apportées, Overhoff explique le choix de sa technique de mosaïque pour illustrer sa conception historique par sa vision du travail de romancier historique. Un passage de cette lettre contient quelques grands principes de la pensée d'Overhoff : le refus de la linéarité au profit d'une synchronie organisée autour de « champs de tension » (*Spannungsfelder*), auxquels font pendant les « centres de forces » (*Kraftzentren*), chacun représentant une facette des mosaïques utilisées par Overhoff. Ces notions sont à la base de la conception du roman, en tissent la trame et la structure (nous verrons par exemple que l'unité de temps du roman, qui ne couvre qu'une période de quatre ans, est une conséquence du principe de juxtaposition, lui-même dérivant de la théorie des champs de tension) :

> Le temps uniforme n'a jamais existé et n'existe pas. […] Certes il y a les faits. La science doit trouver les faits et établir entre eux un rapport rationnel. Mais les faits ne suffisent pas, car les hommes les interprètent et tentent de leur donner un sens. C'est ainsi que nous avons le double paradoxe de l'histoire : dans l'époque elle-même les nombreuses interprétations différentes et par là les objectifs des individus, des groupes, des peuples, des nations, des cultures – et l'interprétation différente de cette époque qu'en donne *a posteriori* l'observateur ultérieur. […] Que faire face à une telle situation ? […] Nous devrons, dans l'histoire également, abandonner l'espace de la perspective linéaire, dans lequel le lecteur d'un livre d'histoire, d'un roman historique se sentait jusqu'à présent si à l'aise. […] Je n'ai pu jusqu'ici trouver d'autre technique

[73] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, p. 11 (souligné par nous).
[74] Cette synchronie est en même temps diachronique, car, au même moment, les sociétés ne vivent pas dans les mêmes temps ; à tout le moins, il s'agit d'une synchronie déphasée.
[75] „Im Spannungsfeld zwischen den Zentren ringen die Einzelnen und die Gruppen, erstehen und vergehen sie, verwirklichen oder verfehlen sich." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

> que celle de la mosaïque. […] Dans *Le Monde avec Gengis Khan*, j'aimerais illustrer la simultanéité des idées. Leur simultanéité engendre ce que je désigne par « champ de tension ».[76]

V.1.1 Critique de la linéarité

La perspective linéaire de l'histoire est obsolète en soi, car elle repose sur des interprétations que le fil du temps condamne à être un jour dépassées.[77] C'est là l'aporie rencontrée par les historiens, relevée par Overhoff sans pouvoir lui apporter d'autre réponse que la technique de mosaïque utilisée dans *Le Monde avec Gengis Khan*.

La critique de la perspective linéaire de l'histoire s'oppose frontalement à la conception que le XIXe siècle professait de l'histoire. L'attitude de relativisation des événements d'Overhoff est typique du XXe siècle. Elle s'accorde par exemple avec les réflexions d'un Mircea Éliade, qui, dans *Le Mythe de l'éternel retour*, a formulé la relativisation de la conception linéaire de l'histoire au XXe siècle :

> À partir du XVIIe siècle, le linéarisme [professé par Francis Bacon ou Pascal] et la conception progressiste de l'histoire s'affirment toujours davantage, instaurant la foi en un progrès infini, foi déjà proclamée par Leibniz, dominante au siècle des « lumières » et vulgarisée au XIXe siècle par le triomphe des idées évolutionnistes. Il faut attendre notre siècle pour voir s'ébaucher de nouveau certaines réactions contre le linéarisme historique et un certain retour d'intérêt pour la théorie des cycles : c'est ainsi que […] dans la philosophie de l'histoire, un Spengler ou un Toynbee s'attaquent au problème de la périodicité.[78]

Éliade décrit les différentes façons dont l'homme, avant d'être un homme « historique », qui se sait et se veut créateur d'histoire, a refusé l'histoire, s'est défendu contre elle, pour en supporter la pression, en l'abolissant par la régénération périodique (qui connaît un regain au XXe siècle), en la dévalorisant ou en lui attribuant un sens métahistorique. Ainsi éclairées, les souffrances étaient supportées, car elles avaient une signification consolatrice et cohérente. Éliade donne l'exemple de Gengis Khan, « tenu par les Chrétiens pour un nouveau David,[79]

---

[76] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 31.07.1957 : „Die einheitliche Zeit hat es nie gegeben und gibt es auch nicht. […] Natürlich gibt es die Tatsachen. Aufgaben der Wissenschaft ist es, die Tatsachen zu finden und untereinander in ein rationales Verhältnis zu bringen. Aber ach, mit den Tatsachen ist es nicht getan, denn die Menschen deuten sie und suchen ihnen einen Sinn zu geben. So haben wir das doppelte Paradoxon der Geschichte: in der Zeit selber die vielen verschiedenen Sinndeutungen und damit Ziele der Einzelnen, Gruppen, Völker, Nationen, Kulturkreise – und im Rückblick auf die Zeit die wieder andere Deutung des Betrachters. […] Was tun angesichts einer solchen Lage? […] Wir werden auch in der Geschichte den linearperspektivischen Raum aufgeben müssen, in dem sich der Leser eines Geschichtsbuches, eines historischen Romans bisher so leicht zurechtgefunden hat. […] Bisher habe ich keine andere Technik gefunden, als die des ‚Mosaiks'. […] Im Dschingiz-Chan möchte ich versuchen, das nebeneinander der Ideen zu verdeutlichen. Ihr Nebeneinander gibt das, was ich als ‚Spannungsfeld' bezeichne."

[77] *Ibid.* : „Schon der wissenschaftlicher Geschichtsschreiber kommt kaum ohne Deutung aus. […] Darum veraltet Geschichtsschreibung, zumal ‚linearperspektivische' […] Vielleicht also liegt der Zwiespalt in der Geschichte selber?"

[78] Mircea Eliade : *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, 1949, pp. 215-216.

[79] Comme c'est le cas lors de la première évocation de Gengis Khan dans le roman d'Overhoff, *cf.* chapitre IV du présent travail.

destiné à réaliser les prophéties d'Ezéchiel. »[80] En devenant « historique », l'homme regarde l'événement historique comme une catégorie spécifique de son propre mode d'existence. L'historicisme (la visée fondamentale de l'historicisme est la compréhension du donné) ne permet plus de supporter la « terreur de l'histoire »[81] car tout événement historique trouve son sens complet dans sa réalisation même. Comment l'humanité peut-elle endurer ses souffrances si elles n'ont aucun sens métahistorique ? À l'époque où écrit Éliade, la fin des années 40, « la pression historique ne permet plus aucune évasion ».[82] C'est aussi ce qu'Overhoff affirme : « L'histoire ne s'interrompt pas, on ne peut l'arrêter, personne ne peut échapper à son flot continu, […] nous répondons des péchés de nos pères comme nos enfants répondront des nôtres. »[83]

Overhoff ne croyait pas à une théorie progressiste de l'histoire. Comme Spengler, qu'Éliade désigne comme le premier grand adversaire du linéarisme, il rejette l'idée d'une histoire linéaire. Cependant de grandes différences les séparent. Si Overhoff est antilinéariste, antiprogressiste, il est aussi antidéterministe, au contraire de Spengler. Leur même refus du linéarisme ne les mènent pas aux mêmes conceptions de l'histoire. Opposé au déterminisme, Overhoff n'adhère pas à la conception de l'histoire de Spengler, vue comme une série de processus interdépendants, dans sa théorie d'une histoire cyclique menant à une décadence irrémédiable, au terme d'une histoire comparée à la vie organique, décadence à considérer non comme une catastrophe mais comme une dissolution. La différence entre Overhoff et Spengler est plus grande encore qu'entre Spengler et les linéaristes : Spengler est, comme ces derniers, déterministe, mais croit à un déterminisme cyclique et non plus linéaire. Overhoff, lui, ne croit à aucune loi générale interne à l'histoire. Parlant des convictions d'Overhoff, son ami Arthur Hospelt écrivit : « Mais [se vouer aux ténèbres] reviendrait à considérer le déclin

[80] Mircea Eliade : *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, 1949, p. 211.
Le Livre d'Ézéchiel fait partie de l'Ancien Testament. Ses prophéties sur David se trouvent aux chapitres 34 et 37 :
« 34.23 J'établirai sur elles un seul pasteur, qui les fera paître, mon serviteur David ; il les fera paître, il sera leur pasteur.
34.24 Moi, l'Éternel, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles. Moi, l'Éternel, j'ai parlé.
37.25 Ils habiteront le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob, et qu'ont habité vos pères ; ils y habiteront, eux, leurs enfants, et les enfants de leurs enfants, à perpétuité; et mon serviteur David sera leur prince pour toujours. » Traduction de Louis Segond, 1910.
[81] Mircea Eliade : *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, 1949, p. 220.
[82] *Ibid*., p. 222.
[83] „Geschichte reißt nicht ab, ist nicht zum Stillstand zu bringen, aus ihrem Kontinuum kann niemand beliebig ausbrechen, […] wir haften für die Sünden unserer Vater wie unsere Kinder für die unsrigen haften werden." (*Sich um das ganze mühen. Ansprache bei der Verleihung der Literaturehrengabe 1964 des Bezirksverbandes der Pfalz an Dr. Julius Overhoff am 26. April 1965*. Sonderdruck der *BASF*. Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, p. 17).

de l'Occident comme un fait acquis, déclin qui n'est qu'une conséquence de la croyance au progrès. Et si Julius Overhoff s'oppose à quelque chose, c'est bien à la ‹magie du déclin› ».[84]

Overhoff partage donc les idées de Spengler et Toynbee qui refusent le linéarisme, sans toutefois adhérer à leurs théories cycliques de l'histoire, car au fond l'histoire ne peut être l'objet d'une analyse véritablement scientifique, c'est-à-dire en dehors de toute interprétation. L'histoire s'écrit différemment selon l'angle de vue de celui qui l'observe : c'est la pensée qu'il a développée dans sa lettre à Suhrkamp, quand il parle d'interprétation.[85] Dans cette même lettre à Suhrkamp du 31 juillet 1957, Overhoff prend aussi l'exemple de l'histoire récente, qui sera vue différemment de la part d'un Américain, d'un Russe, d'un Allemand ou d'un Chinois : « Leurs quatre visions n'ont absolument rien en commun et pourtant elles font partie d'un seul et même monde. »[86] C'est ce paradoxe – la coexistence de visions différentes, voir opposées – qu'Overhoff tente de surmonter dans *Le Monde avec Gengis Kahn* et c'est ce paradoxe qui est à la base de la technique de mosaïque qu'il utilise.

Overhoff justifie et explique sa technique de mosaïque par ces réflexions sur l'interprétation de l'histoire. Il distingue les différents niveaux de la perception des événements historiques. L'histoire change dans tous ces aspects à chaque génération, chacune se faisant une nouvelle image du passé. Il en a précisé les raisons : d'une part apparaissent constamment, grâce à l'étude ou par hasard, de nouveaux faits, ignorés jusque-là, pendant que d'autres passent à l'arrière-plan. D'autre part, nous changeons nous-mêmes, si bien qu'en raison de notre expérience propre, nous discernons d'autres choses que nos parents et nos ancêtres. [87]

Observer l'histoire comme au travers d'un prisme, la retourner dans tous les sens pour discerner l'effet de distorsion de ses foyers fragmentés, observer sa projection sur les événements, permet une réflexion sur les aspects que prend la réalité, sur les images que nous nous faisons d'elle. Cela met en évidence le principe selon lequel les hommes ne déterminent pas leurs actes selon la vérité, mais selon l'idée qu'ils se font d'elle. Car la « réalité » est

---

[84] Arthur Hospelt : Texte sur les *Inscriptions européennes*, script, p. 1 : „Aber das [sich der Finsternis verschrieben] hiesse schon den Untergang des Abendlandes als sicher annehmen, der doch nur die Folge eines Forstschrittglaubens ist, und wenn Julius Overhoff sich gegen etwas wendet, so ist es gerade gegen den ‚Untergangszauber'".

[85] *Cf. supra* partie « Une philosophie de l'histoire ».

[86] Lettre d'Overhoff à Suhrkamp du 31.07.1957 : „Die vier Vorstellungen haben schlechterdings nichts miteinander gemein und doch gehören sie einer Welt zu."

[87] *Cf.* introduction à une lecture le 9 juillet 1965 devant la société Humboldt : „Historie ändert sich in allen Aspekten für jede neue Generation, jedes Geschlecht formt sich ein neues Bild der Vergangenheit. Das hat zwei Gründe: zum einen treten durch Forschertätigkeit oder Zufall ständig neue, bisher übersehene oder unbekannt gebliebene Fakten ans Licht, während andere in den Hintergrund rücken: zum zweiten ändern wir uns selbst, so daß uns aufgrund eigenere Erlebnisse anderes in die Augen fällt und wichtig scheint, als unseren Eltern und Vorfahren." (Script).

toujours vue par un sujet, qui la voit depuis lui-même, depuis son « point de vue ». Une vue d'ensemble de la réalité serait une vue effectuée depuis tous les points de vue possibles (une infinité) à la fois extérieurs et intérieurs aux êtres. Ce principe est à la base de la conception du *Monde avec Gengis Khan* : en exposant la réalité telle que la conçoivent les différentes politiques mises en œuvre face à Gengis Khan, Overhoff veut en expliquer les actes.

Tout cela s'oppose bien évidemment à l'historien Leopold Ranke, à sa conception absolue de la réalité, traduite par sa fameuse profession de foi, annoncée dans l'avant-propos de sa première œuvre, *Histoires des peuples latins et germaniques* : il définit la tâche de l'historien comme une reconstitution des événements « tels qu'ils se sont réellement passés », (« wie es eigentlich gewesen »),[88] comme s'il existait un point de vue absolu, ce qu'Overhoff conteste.[89] Son dessein est donc radicalement contraire. Il veut montrer les apparences variées que peut prendre la réalité selon les points de vue des individus, démarche qu'il poursuit grâce à son ensemble polyphonique, qui présente un même fait, un même personnage selon des angles différents. La figure de Gengis Khan en offre le plus bel exemple.

Overhoff a présenté Gengis Khan à la fois comme guerrier barbare, cruel et sanguinaire, impitoyable envers ses ennemis et les populations conquises, et comme chef de guerre juste, craint et respecté de ses hommes, poursuivant son but sans le moindre état d'âme avec les moyens les plus efficaces, fussent-ils les plus radicaux. Ni brute sanguinaire, ni despote éclairé. Il ne ressort pas un portrait tranché du livre. Il en ressort en revanche une époque en proie à un phénomène brisant tout sur son passage et demandant réactions, adaptations, défenses de la part du monde, si celui-ci refuse de se soumettre à lui. Au cœur de la structure de l'ouvrage réside une perspective multiple, d'où découlent des visions multiples et divergentes de la réalité. Loin de se contenter de raconter la vie de Gengis Khan, le propos d'Overhoff est de se servir du personnage et du monde dans lequel il a évolué et qu'il a influencé pour amener le lecteur à une réflexion sur sa propre époque, afin d'en percevoir toutes les facettes. Overhoff conçoit l'histoire comme un instrument d'intervention dans le présent.

V.1.2 Étude de l'histoire

Ignorer l'histoire, c'est, selon le mot célèbre, se condamner à la répéter. Plus notre société nie l'histoire, plus elle est sous son emprise. C'est cette conviction qui pousse

[88] Leopold von Ranke : *Geschichten der romanischen und germanischen Völker*, in : *Sämtliche Werke*, t. 33/34, Leipzig, 1885, p. 7.
[89] À ce propos, dans la lettre à Suhrkamp du 31.07.1957, Overhoff fait allusion à Ranke, qui voulait présenter les faits « tels qu'il se sont passés » : „Schon der wissenschaftliche Geschichtsschreiber kommt kaum ohne Deutung aus. Auch ein Ranke hat gedeutet." Overhoff indique ici que Ranke n'a pas atteint son objectif.

Overhoff à étudier le passé de façon si détaillée, pour libérer l'Europe de l'emprise dans laquelle elle se trouve à ce moment de son histoire. Sans étude historique, point de compréhension du monde, et les politiques qui veulent l'ignorer sont des insensés à ses yeux.[90] En choisissant un sujet historique, en montrant que le passé a été configuré par la liberté humaine, et ne devait pas nécessairement engendrer ce présent, Overhoff parle du présent. C'est pourquoi son choix se porte sur un moment où l'avenir du monde semble hésiter, comme lors de l'épopée des Mongols, qui est une époque charnière. Pour que l'Europe des années 50, qui se trouve à un de ces moments clés, s'affranchisse de son état présent, il lui faut voir que cet état est le résultat de ses états passés. Il faut donc connaître ceux-ci, c'est-à-dire l'histoire. On retrouve ici la comparaison de Berl entre les sociétés et les individus : *Le Monde avec Gengis Khan* est une tentative, au niveau des sociétés, de ce qu'est la psychanalyse au niveau de l'individu. Celui-ci ne peut s'affranchir de l'état psychologique dans lequel il se trouve que s'il prend conscience de ce qui, dans le passé, l'a mené à cet état présent. C'est la condition pour ne pas répéter le passé, et donc avoir un avenir original et voulu, car conscient. La référence à Freud s'impose d'elle-même. L'entreprise d'Overhoff est dans son principe aussi révolutionnaire au sens propre que celle de Freud et de la psychanalyse. On retrouve la même démarche de pensée. Overhoff lui-même a fait le rapport entre l'individu et la société. Il demande : « Quelle est la différence entre la vie et l'histoire ? L'histoire est la vie, dont nous connaissons, ultérieurement, l'avenir. La vie, notre vie, est ce dont l'avenir nous est encore caché, dont nous ne pouvons pas dire si elle réussira ou échouera. Qui veut vivre le passé comme un présent, pour apprendre quelque chose sur son avenir propre, doit le savoir. »[91] L'important est de prendre conscience du choc à l'origine du problème. Ce faisant, s'opère une libération par la connaissance de la cause, car alors l'individu est à même, consciemment, de ne pas répéter l'origine des maux. La conscience du passé amène la maîtrise de l'avenir. Il est intéressant de constater que Berl se référait à la psychologie freudienne en conclusion de son récit de la « tornade mongole » : « Le souvenir des grandes catastrophes passe plus vite que celui des monuments dont les ruines, au moins subsistent. L'Europe a, dans une large mesure, oublié la tornade mongole. On ne peut

[90] „Historiker brauche ich nicht erst zu meiner Überzeugung bekehren, Gegenwart sei ohne Kenntnis der Vergangenheit unverständlich, demzufolge jene Politiker Narren, die einem Volke ohne Kenntnisse seiner Geschichte Ratschläge erteilen, seinen zeit- und erlebnisgeformten Charakter für nichts achten." (Introduction à une lecture à l'université de Mayence le 12.07.1965, script). *Cf.* également note 154 du chapitre I.

[91] Introduction à une lecture d'*Une Famille de Mégare*, script : „Was ist der Unterschied zwischen Leben und Geschichte? Geschichte ist Leben, dessen Zukunft wir kennen, nachträglich. Leben, unser Leben, ist das, dessen Zukunft uns noch verhängt ist, von dem wir nicht zu sagen vermögen, ob es glückt oder zugrunde geht. Das muss wissen, wer Vergangenheit als Gegenwart erleben will, um so etwas über die eigene Zukunft zu erfahren."

toutefois surévaluer les effets qu'elle eut sur sa structure et sur sa culture. »[92] Après les descriptions de ces effets sur la Russie, la Pologne, et la Hongrie, il poursuit : « C'est ainsi que le caractère, et parfois les névroses des individus ont leur racine dans des chocs psychiques subis dans la première enfance, et qui dominent la vie de ceux-là mêmes qui pensent les avoir oubliés. »[93]

Si l'on replace Overhoff, qui estime que « rien n'est jamais décidé d'avance, que l'histoire est toujours ouverte »,[94] dans le contexte des années 50 et 60, on s'aperçoit que cette démarche l'oppose aux théories alors en vigueur : le libéralisme anglo-saxon et le matérialisme dialectique. L'avenir n'est déterminé ni par l'une ni par l'autre selon Overhoff. La première pense que la démocratie libérale est l'avenir certain du monde, idéologie dont Teilhard de Chardin propose une variante théologique, en pensant que l'histoire évolue vers le « point oméga », la rencontre de l'homme avec Dieu ; la seconde pense que l'avenir nécessaire de l'humanité est la victoire universelle du socialisme, par simple développement du matérialisme dialectique. Cette seconde idéologie prédomine de plus en plus parmi les idéologues d'Europe à partir des années 50. Raymond Aron s'est étonné de cette tendance des intellectuels, dans *L'Opium des intellectuels* (1955), à être « indulgents aux plus grands crimes, pourvu qu'ils soient commis au nom des bonnes doctrines ».[95] Il explique ce regain d'engouement pour le marxisme en France dans les années 50 par « l'esprit munichois à l'égard de l'Union soviétique » qui se rencontre chez les nostalgiques marxistes, et en France notamment, chez les nationalistes « obsédés par le péril allemand ».[96] Overhoff, lui, affirme que l'avenir de l'homme est ouvert, et sera son œuvre, et s'oppose à ces théories qui affirment le côté inéluctable de l'évolution historique comme les ont professées des auteurs comme Brecht, Grass et Böll.

V.1.3 Histoire et analogie

À travers les paroles d'un moine taoïste, auteur de la lettre constituant le tableau 25 du *Monde avec Gengis Khan*, Overhoff exprime le fond de sa pensée : « Il est salutaire, en des temps troublés, d'interroger les textes des Anciens, non pas comme des oracles, à la manière de la foule, mais à l'exemple des sages, comme matière à réflexion ».[97] Deux notions

[92] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 1, p. 212.
[93] *Ibid.*
[94] „Vorentschieden ist nie, die Geschichte hält immer alles offen." (*La Descente du Gange*, p. 450).
[95] Raymond Aron : *L'Opium des intellectuels*, Paris, 1955, p. 9.
[96] *Ibid*., p. 10.
[97] „Fördernd ist in unruhigen Zeiten, die Schriften der Alten zu befragen, nicht als Orakel, wie die Menge tut, sondern nach Art der Weisen als Studium." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 295).

essentielles ressortent de ces quelques mots : la nécessité de faire appel au passé et le danger qui lui est inhérent : l'idéalisation de l'analogie.

Il s'agit tout d'abord de réfuter l'argument selon lequel l'histoire ne serait d'aucune utilité, d'aucun intérêt pour l'époque contemporaine ; il faut au contraire, quand l'époque est instable, qu'elle traverse une crise, interroger le passé. Il s'agit également de plaider pour l'indispensable connaissance du passé, de consulter les décisions et les avis des grands esprits du passé pour aborder les problèmes du présent, pour en tirer des leçons. De même que le présent doit être décrypté en fonction du passé, le passé doit être compris en fonction de l'avenir qui l'attendait, c'est-à-dire de ce qui l'a suivi, qui était alors de l'avenir et est pour nous un passé ultérieur.

Dans l'étude des rapports entre les États, aucune conclusion significative n'est possible sans une connaissance approfondie du contexte historique. Certes, l'histoire ne se répète pas purement et simplement, mais elle offre une source inépuisable d'enseignements dont il faut tirer les leçons. En ce sens, elle constitue un outil essentiel pour celui qui veut comprendre les affaires du monde. Car seules la connaissance historique et la compréhension de ses contraintes et de ses exigences, permettent de prendre la véritable mesure des défis du présent.

De l'histoire, Overhoff attend donc des clefs pour comprendre. Loin des théories en vigueur, qui selon leurs orientations cherchaient à y trouver des confirmations de la déchéance ou des progrès connus par la civilisation, il estime que le XXe siècle a apporté un « changement d'attitude à l'égard du passé ».[98] La conception du XIXe siècle, précise-t-il, était fondée sur un caractère unique et fini de l'histoire, que l'on pouvait reconnaître et déterminer, qu'on a appelée « historicisme ».[99] La conception qui prévaut aux yeux d'Overhoff ne voit plus un passé d'une rigidité absolue, que le regard de l'homme d'aujourd'hui ne pourrait plus modifier ; au contraire, chaque génération le recrée, en le considérant d'un regard neuf. Le reproche de passéisme, c'est-à-dire de nostalgie du passé, de

[98] „veränderte Einstellung zur Vergangenheit". Tiré des paroles d'introduction à la séance de lecture de la nouvelle *Incipit vita nova,* le 15.03.1951 à Karlsruhe, script.

[99] I*bid.* : „Als etwas Einmaliges, Fertiges, das man genau erkennen und bezeichnen konnte […] Man nennt diese Einstellung heute mit einem Schlagwort, Historismus." Voir également l'article de Bertrand Müller dans le *Dictionnaire historique de la Suisse* : « Des historiens comme Leopold Ranke et Johann Gustav Droysen soulignent l'unicité des phénomènes historiques, la liberté de l'action et son imprévisibilité. L'historisme est une notion étroitement associée à la culture nationale et à l'idéologie bourgeoise allemande du XIXe siècle. L'historisme, surtout allemand, est aussi une prise de conscience historique d'une bourgeoisie en mal d'histoire, qui s'invente un passé en créant une tradition incarnant non pas le nouvel ordre social mais la nation elle-même. Dans une nation qui n'a pas encore de longue tradition, l'histoire est garante, avec la philologie, de la transmission de l'historiographie et de l'identité nationale par la culture et la langue. Ses grands piliers sont les institutions d'enseignement et de culture. La défaite allemande en 1918 signifie l'effondrement de ce modèle culturel et idéologique. Dès lors la 'crise de l'historisme' dans l'entre-deux-guerres ne se limite pas à une crise des méthodes de la discipline historique, elle exprime l'effondrement de sa fonction culturelle et idéologique dans la formation des élites et de l'opinion dès la fin du XIXe s. […] L'historisme témoigne d'une crise des traditions qui se manifeste par un retour sur les origines et un récit généalogique des filiations. »

désir d'y retourner, de le retrouver en le faisant renaître, ne saurait donc lui être adressé, car Overhoff ne va chercher dans l'histoire que des leçons pour l'avenir.

Indépendamment de son apparition dans l'histoire, une situation est interprétée différemment selon les époques. Une situation, si reculée soit-elle, va être analysée avec un appareil idéologique de conceptions changeant selon les époques. C'est ce qu'exprime Overhoff quand il dit que chaque génération doit revivre et réécrire l'histoire, parce que chaque génération découvre d'autres choses grâce au regard qu'elle porte sur le passé. Plusieurs attitudes sont alors possibles : observer le passé et se réjouir des progrès réalisés depuis lors, ou au contraire, l'idéaliser comme un paradis perdu. Mais il est aussi possible, face aux problèmes que nous rencontrons, de se demander si des situations semblables, presque identiques n'ont pas déjà existé dans le passé. On peut alors s'interroger sur la façon dont les hommes se sont comportés pour surmonter ces difficultés et en tirer des leçons.[100]

C'est toujours la même idée qui ressort de ces dernières lignes et des paroles du moine taoïste du *Monde avec Gengis Khan* : le passé peut nous servir d'exemple et nous indiquer une voie à suivre. Mais c'est aussi l'idée que le récit de l'histoire est inséparable de son interprétation : les faits ne peuvent être dits que s'ils sont interprétés, c'est-à-dire privilégier un fait plutôt qu'un autre, de voir dans l'un une cause et dans l'autre une conséquence. C'est une vision critique de l'historiographie naïve, précritique. L'œuvre historique d'Overhoff entretient à l'historicisme la même relation que la philosophie de Kant envers la philosophie précédente : il soumet les notions antérieures à un examen critique, et cet examen critique les renverse. Alors que l'historicisme croyait connaître l'histoire « en soi », l'histoire nouménale, pour user de termes kantiens, l'histoire, pour Overhoff, ne peut être connue telle qu'elle est en elle-même, et ne fait que nous apparaître sous des aspects différents, sous forme « phénoménale » qui varient de génération en génération.

La deuxième notion essentielle ressortant des paroles du moine taoïste est la mise en garde contre l'idéalisation de l'analogie : le passé ne doit pas être utilisé comme oracle (« nicht als Orakel »), c'est-à-dire comme un jugement sacré pouvant délivrer un savoir absolu, foi couramment répandue (« wie die Menge tut ») en mesure de prédire une situation à venir, mais comme matière à réflexion, comme objet d'étude (« als Studium »). L'histoire ne

[100] *Cf.* les paroles d'introduction à la séance de lecture de la nouvelle *Incipit vita nova*, le 15.03.1951 à Karlsruhe, script : „Geschichte muss immer neu erlebt und geschrieben werden, von jeder Generation, weil jede mit ihren eigenen Augen in der Vergangenheit etwas anders entdeckt […]. Was können wir von der Vergangenheit wollen? Wir können sie ansehen, um uns daran zu erfreuen, wie wir es so herrlich weit gebracht. Wir können umgekehrt uns in sie als in ein nicht mehr erreichbares Paradies träumen, aber wir können uns auch ganz einfach die Frage vorlegen: Wir stehen vor schwierigen, kaum lösbaren Problemen, hat es nicht ähnliche, fast gleiche Situationen auf der Welt schon einmal gegeben? Wie haben sich denn da die Menschen verhalten, um mit den Schwierigkeiten fertig zu werden? Können wir vielleicht da etwas lernen, Erfahrungen machen?"

se répète pas, il est erroné d'établir des analogies abusives entre les différentes situations historiques, pour prédire l'issue du présent ; mais l'étude du passé et des parallélismes permet de comprendre et d'analyser le présent et de faire des choix éclairés. « N'avons-nous pas l'espoir que le passé éclaire le présent ? » demande Overhoff dans *La Descente du Gange*.[101] Il s'agit de tirer des leçons du passé, d'utiliser son enseignement pour s'orienter dans le présent, pour choisir une direction vers l'avenir. Au-delà des hommes et des événements, il s'agit de reconnaître des similitudes entre l'esprit du temps des différentes époques, donnant naissance à des moments stratégiques, des croisées de l'histoire où se décide l'avenir. Le XIIIe siècle fut l'une de ces croisées, tout comme l'époque contemporaine de la création du *Monde avec Gengis Khan*. Le parallélisme ne se situe pas entre les personnes, mais dans l'atmosphère, dans l'essor qu'Overhoff ressent dans les deux époques. Le terme de « Aufbruch » signifie à la fois essor, mais aussi décision de prendre un essor, et de la prendre dans un sens : il s'agit à la fois d'un choix et d'une direction et de la mise en pratique de ce choix, du passage à l'acte[102] :

> Tout ce qui s'est passé sur Terre est à un moment donné de nouveau important pour chacun. Mais il n'y a pas de répétitions ni de recettes à en tirer. Même le chasseur d'analogies, en quête de ressemblances, ne se verra confirmer qu'à court terme. Mais l'heure décisive de l'essor, elle, revient bel et bien.[103]

Il faut, comme l'explique M. Vanoosthuyse, « essayer de comprendre, en se penchant sur une situation passée posée comme analogue, comment tout est arrivé aujourd'hui, à la manière de l'ethnologue qui, par le détour de l'exotisme, s'efforce de mieux appréhender les institutions et les réalités du pouvoir dans notre modernité : le voyage dans le monde possible de l'histoire est une manière de penser le présent. »[104] Ce danger de l'analogie, la fausse route sur laquelle elle peut conduire amène Overhoff à répéter son avertissement sur le rabat de la jaquette du livre, où il dénonce le péril de cette dérive :

> L'analogie ne réside pas dans la similitude supposée des situations, et moins encore dans quelque ressemblance entre les protagonistes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Il n'existe que le retour de l'heure du choix, d'un tournant décisif et c'est seulement là qu'il faut chercher une véritable analogie, historiquement vérifiable, entre autrefois et aujourd'hui.[105]

---

[101] „Hoffen wir nicht, daß uns aus der Vergangenheit Licht auf die Gegenwart falle?" (*La Descente du Gange*, p. 120).

[102] D'où notre traduction « heure du choix, heure décisive, tournant décisif, heure où le destin se joue ».

[103] „Alles, was auf der Erde geschehen ist, wird einmal wieder wichtig für jeden. Wiederholungen freilich und aus ihnen abgezogene Rezepte gibt es nicht. Selbst der Analogienjäger, der, welcher hinter Ähnlichkeiten her ist, wird sich nur auf kurze Frist bestätigt finden. Wohl aber gibt es die wiederkehrende Stunde des Aufbruchs." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 31).

[104] Michel Vanoosthuyse : *Le Roman historique. Mann, Brecht, Döblin*, p. 74.

[105] „Die Analogie liegt freilich nicht in einer vermeintlichen Gleichheit der Situationen und noch weniger in einer vermeintlichen Ähnlichkeit der handelnden Personen von damals und heute. Es gibt nur die wiederkehrende Stunde des Aufbruchs, die Aufbruchstimmung, und einzig darin ist eine echte, historisch belegbare Analogie zwischen damals und heute zu suchen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, rabat de jaquette).

Overhoff n'utilise pas le passé pour illustrer les problèmes du présent, car le passé ne se répète pas. Mais il va chercher dans le passé des éclairages, des pistes de réflexion. De ces deux idées (étude nécessaire du passé et parallélisme) ressort l'idée qui préside au fond, à la forme, à la structure, au but du *Monde avec Gengis Khan* : l'auteur écrit un roman historique, car l'époque de Gengis Khan contient en elle des réponses possibles aux problèmes du monde contemporain de la rédaction du roman, c'est-à-dire les années 50. La situation que l'Europe connaît au XXe siècle offre un parallélisme avec celle du XIIIe siècle. En évoquant celui-ci, Overhoff est à même de montrer à ses contemporains que l'Europe a déjà dû affronter une telle situation et y a fait face. C'est ce qui explique le « détour » qu'emprunte Overhoff pour parler du XXe siècle. Il peut étayer sa vision sur ce parallélisme et en tirer la conduite à tenir pour affronter le présent, montrant que rien n'est écrit, que c'est l'énergie ou la faiblesse, l'intelligence ou l'aveuglement des hommes qui déterminent leur destin.

V.1.4 Les sources

Pour conclure cette partie sur l'étude de l'histoire, il convient de prendre en considération les sources dont s'est servi Overhoff lors de la conception du *Monde avec Gengis Khan*. Il a lui-même dit[106] que l'étude des sources primaires est indispensable à l'historien comme au romancier. Trois sources primaires concernant l'histoire de Gengis Khan et de ses descendants[107] étaient incontournables en cette moitié de XXe siècle, une mongole, une persane et une chinoise : l'*Histoire secrète des Mongols*, rédigée en Mongolie au XIIIe siècle, *La Somme des Histoires* (ou *Histoire universelle*) du Persan Rašid ud-Din, (orthographié aujourd'hui Rashid al-Din), rédigée au début du XIVe siècle d'après la tradition mongole officielle, et l'histoire officielle de la dynastie mongole, le *Yuan che*, écrit à l'avènement des Ming en Chine au XIVe siècle (1370).

L'*Histoire secrète des Mongols*

Overhoff a rédigé son roman au moment où la recherche occidentale sur les Mongols avait été enrichie des traductions de l'*Histoire secrète des Mongols*, en allemand par Erich Haenisch (en 1941), en français par Paul Pelliot, achevée en 1920, publiée en 1949. Overhoff considérait lui aussi l'*Histoire secrète des Mongols* comme un document d'une valeur

[106] *Cf.* note 14.

[107] Sur l'état des connaissances sur les Mongols au XIIIe siècle à l'époque de la rédaction du *Monde avec Gengis Khan*, voir l'*Introduction historique* de René Grousset à la biographie de Gengis Khan écrite par Boris Vladimirtsov, dans l'édition française parue à Paris en 1948, sous le titre *Gengis-Khan*, pp. V-XIV. Cet ouvrage, paru en russe en 1922 ne figure pas dans la bibliographie d'Overhoff, malgré ses qualités scientifiques notées par Grousset se référant à Pelliot.

inestimable, écrit presque au lendemain de la mort de Gengis Khan et nous faisant pénétrer dans la vie et la pensée mongoles.[108]

L'*Histoire secrète des Mongols*, dont l'auteur est inconnu, fut achevée en 1240.[109] Cette œuvre historiographique en langue ouïgoure fut rédigée au XIIIe siècle et constitue la principale source concernant Gengis Khan. Ce texte a été perdu, mais il en existe une traduction en chinois et une transcription phonétique en caractères chinois, utilisées au XXe siècle par les orientalistes européens pour le traduire en russe, en allemand et en français.[110] C'est une histoire épique qui se présente comme une suite de douze tableaux très précis. Le premier chapitre de cette chronique est consacré à l'ascendance de Gengis Khan, remontant jusqu'aux ancêtres mythiques fondateurs des Mongols : « L'origine de Cinggis-qahan est Börta-Cïno (‹ Le Loup ›) venu naître, du Ciel qui est en haut, par mandat céleste ; l'épouse de celui-ci est Qo'ai-maral (‹ la Biche fauve ›) ».[111] Le chapitre I se termine par la mort du père de Gengis Khan alors que celui-ci n'avait que dix ans. La chronique restitue ensuite l'épopée historique de Gengis Khan et de ses descendants jusqu'au règne d'Ogodaï. Il est fait une très large part à la conquête de toute la steppe par Gengis Khan : ce n'est qu'au chapitre VIII qu'il acquiert son titre de Khan (1206). Seul le chapitre XI est consacré aux guerres contre la Chine et les pays à l'ouest de la steppe, ne conférant à cette expansion de l'empire mongol qu'une signification mineure. Le dernier chapitre relate la mort de Gengis Khan et le début du règne de son fils Ogodaï.

La Somme des Histoires

La chronique persane de Raschid-ud-Dîn, écrite à la demande du khan Gazan ne nous est pas parvenue intégralement. *L'Histoire des Mongols de la Perse*, extraite de *La Somme des Histoires*, ou *Histoire universelle* (*Jami al-tawarikh* 1303), traduite en français par Étienne Quatremère en 1836[112] est l'histoire des premiers Houlagides de Perse, descendants de Gengis Khan.

L'Histoire officielle de la dynastie mongole en Chine

Friedrich Ernst August Krause a établi la traduction en allemand de la partie du *Yuan-che* – les annales chinoises – relative à la vie de Gengis Khan, parue sous le titre : *Gingis Han*.

[108] „Die »Geheime Geschichte« der Mongolen, um 1240 verfaßt, ist als Dokument deshalb unschätzbar, weil sie den Augenblick des Schlüpfens der Chrysalide festhält." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 26).
[109] Sur la datation précise de l'*Histoire secrète des Mongols*, voir Grousset, *ibid.*, p. VI.
[110] Voir *infra* la partie « Présentation thématique » du présent chapitre.
[111] Paul Pelliot : *Histoire secrète des Mongols*, in : *Œuvres posthumes de Paul Pelliot*, Paris, 1949, p. 121.
[112] Raschid El-Din : *Histoire des Mongols de la Perse*. Texte persan, publié, traduit en français par Etienne Quatremer, Paris, 1836.

Die Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen en 1922 à Heidelberg. Overhoff a tiré de l'introduction à ce récit l'indication reprise dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*, selon laquelle les annales chinoises ne connaissaient rien des Mongols avant l'irruption de Gengis Khan.[113] Il reprend des paroles prêtées à Gengis Khan tirées de ce récit dans le tableau 28 de son roman.[114]

La connaissance de ces trois textes a permis à Overhoff de puiser à leur source les éléments historiques nécessaires à la composition de son récit. Son ouvrage repose sur la comparaison de ces trois sources primaires, mais c'est en premier lieu l'*Histoire secrète des Mongols* dont on retrouve des traces dans son roman. Dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* il la cite comme texte fondamental, dont le sujet est en premier lieu la conquête de la steppe par Gengis Khan, bien avant ses victoires sur les peuples établis à ses frontières, qui sont présentées comme une suite logique de la puissance acquise par Gengis Khan.[115] Overhoff s'appuie aussi sur l'*Histoire secrète des Mongols* pour évoquer la figure ambiguë de Tchamouka, le frère de sang de Gengis Khan.[116] Dans la postface[117] du *Monde avec Gengis Khan*, il indique que le tableau 29 est composé de citations des paroles de Gengis Khan et de références tirées de l'*Histoire secrète des Mongols*.[118] Ces propos rapportés de Gengis Khan se retrouvent également dans les annales chinoises, montrant qu'au lendemain même de la mort de Gengis Khan, « sa légende était déjà fixée en ses traits essentiels, avec quelques ‹ mots historiques ›, recueillis et développés séparément par les différentes sources. »[119]

---

[113] „Chinesische Staatsmänner und Annalisten haben den weiten Raum nördlich und westlich der Gobi zur Selbsterhaltung genau überwacht: bis an die Wende zum dreizehnten Jahrhundert wissen sie von Mongolen nichts." (*Le Monde avec Gengis Khan, Avant-propos*, p. 26) ; „Die Nachrichten von den Vorfahren dieses ersten großen Herrschers tragen den Charakter von Fabel, deren historischer Kern sich weder in den persich-türkischen noch in den chinesischen und mongolischen Quellen klar erkennen läßt." (Friedrich Ernst August Krause : *Gingis Han. Die Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen,* Heidelberg, 1922, p. 3).

[114] „Wenn ihr den Feind geschlagen habt und bei der Verfolgung der Fliehenden die fortgeworfenen und im Stiche gelassenen Dinge seht, so warne ich euch, daß ihr nichts (davon) ergreift. Ihr sollt warten, bis der Kampf beendet ist, dann soll (die Beute) verteilt werden." (Friedrich Ernst August Krause : *Gingis Han. Die Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen,* (*Heidelberger Akten der von-Portheim-Stiftung,* 2), Heidelberg, 1922, p. 19). „Siegen und die Beute liegen lassen. Liegen lassen wie ein wohlabgerichteter Jagdfalke. Das war schwer, es den Kriegern beizubringen, erst die Beute liegen zu lasen, nicht zu plündern, sondern den Gegner zu verfolgen und auszutilgen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 337).

[115] „So ist das eigentliche Thema der »Geheime Geschichte« der Krieg in der Steppe, die Weltherrschaft über die »Randvölker« am Ende fast eine selbstverständliche Krönung, eine erfüllte Berufung von Göttern und Ahnen her " (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 28).

[116] „Letzter Wettbewerber um das Chanat der Steppe ist sein eigener Blutsbruder Dschamucha, den die »Geheime Geschichte« als einen seltsam schillernden, fast mephistophelischen Charakter abbildet." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 27).

[117] *Le Monde avec Gengis Khan*, postface, p. 358.

[118] Voir l'étude de ce tableau au chapitre IV du présent travail.

[119] René Grousset : *Introduction historique,* in : Boris Vladimirtsov : *Gengis-Khan*, Paris, 1948, p. XX.

À ces trois sources fondamentales s'ajoutent d'autres chroniques ou récits de grande importance, qu'Overhoff connaissait aussi. On les distinguera selon leur mention dans la postface du roman ou dans la bibliographie qu'il avait établie pour ses propres besoins.

Sources historiques citées dans la postface du *Monde avec Gengis Khan*

Overhoff indique à la fin de son ouvrage une douzaine de références qu'il a utilisées et dont on trouve des traces directes dans le roman.[120] Outre l'*Histoire secrète des Mongols*, il s'agit de chroniques historiques, comme *Kamil fi t-ta'rich* de l'historien arabe Ibn Al-Athir (édité en 1851-1876 par C. J. Tornberg à Leyde sous le titre *Chronicon, quod perfectissimum inscribitur*), dont il intègre le prologue dans une traduction littérale en introduction du monologue d'Ibn Al-Athir au tableau 17. Overhoff indique que dans le tableau 12,[121] il s'est inspiré d'un fait relaté par l'historien arménien Grigor Akanecios, dont le récit a été traduit en anglais (*History of the nation of the Archers by Grigor of Akanc*) : deux cavaliers échangent leur cheval lors de la retraite des soldats géorgiens devant Tiflis.[122]

Les sources historiques sont aussi des œuvres du XIIIe siècle, mystiques, comme le *Mathnawî* de Djalâl-od-Dîn Rûmî, dont une traduction en allemand avait paru en 1930.[123] Des citations tirées de son prologue sont entrelacées dans le récit au tableau 24. Il peut aussi s'agir de recueils de philosophie, comme le *Ji Ying, Le Livre des changements*, traduit en allemand et commenté en 1923 par Richard Wilhelm.[124] Le tableau 25 du *Monde avec Gengis Kahn*, présenté comme une lettre déguisée en commentaires du *Ji Ying*, est constitué en grande partie de citations de cette œuvre, entre les lignes desquelles se glisse le message secret de l'expéditeur.[125] Overhoff a également utilisé des documents d'archives, telle la lettre que Frédéric II adressa aux souverains occidentaux en 1241. Un passage en est cité au tableau 6

[120] Les indications bibliographiques sont parfois imprécises : „Der Anfang des Vortrages [du tableau 17] fast wörtlich übersetzt aus der berühmten Einleitung des Ibn al-Athir zu seinem Abschnitt über den Mongoleneinfall des Jahres 1220." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 357).
[121] *Le Monde avec Gengis Khan*, p. 153.
[122] *History of the nation of the Archers by Grigor of Akanc*. Edited with an English translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954, p. 355 : "The Tat'ars, observing their flight, pursued them at full gallop. Now P'ntuxtar was bearded and had a poor horse, but S?ur [sic] was a stripling and had a fine horse. When they realized it was the intention of the Tat'ars to seize them both, S?ur dismounted from his Arab steed, gave it to P'ntuxtar, and himself mounted the poor horse. He said to P'ntuxtar, "Mount thou the good horse and flee. I am a stripling, and if the Tat'ars catch me they will not kill me, but will takeme away as a captive. When you find any way, ransom me." *Le Monde avec Gengis Khan*, p. 82 : „In dieser Spanne müssen wir den Pferdewechsel zustande bringen. […] Ich bin nicht wichtig. Bloß ein Krieger, kein Staatsmann. Du sorgst, mich auszulösen von den habgierigen Wölfen, wenn du gerettet bist."
[123] Dschelal ed-Din Rumi : *Mesnewi. Aus dem Rohrflötenbuch*. Übertragen von Walter von der Porten, Hellerau, 1930.
[124] Richard Wilhelm : *I Ging. Das Buch der Wandlungen*. Aus dem chinesichen verdeutscht und erläutert von Richard Wilhelm, Iena, 1924.
[125] Voir l'étude du tableau 25 au chapitre IV du présent travail.

mais son origine n'est pas précisée (« Je porte à votre connaissance une description qui vient jute de nous parvenir. »)[126] Dans la postface Overhoff indique que la citation est tirée d'une lettre de Frédéric II, sans mentionner la provenance exacte de la lettre.[127]

Sources historiques citées dans la bibliographie établie par Overhoff

Mais les sources utilisées par Overhoff vont bien au-delà de la douzaine d'ouvrages auxquels il se réfère dans la postface du *Monde avec Gengis Khan*. Le fonds Overhoff contient un document dactylographié de trois pages intitulé « Sources pour Gengis Khan »[128] où se trouvent répertoriés une soixantaine d'ouvrages, comprenant des chroniques, des études historiques en plusieurs volumes, des articles. Cette bibliographie a été établie d'après celle, exhaustive, de *Die Mongolen in Iran* de Spuler dans l'édition de 1935, comme l'indiquent les numéros qui précèdent les titres cités par Overhoff, qui se rapportent à ceux de la bibliographie de Spuler. La bibliographie d'Overhoff présente un spectre de la diversité des sources se rapportant à Gengis Khan. On y trouve les textes historiques « classiques » des auteurs orientaux (Juwaini, Rashid el-Din, Mustaufi, Guzgani, Ibn al-Athir, Abul Fida, Ibn Batuta), les chroniques occidentales contemporaines de Gengis Khan (arménienne, française, anglaise), des recueils de référence sur l'histoire de la Géorgie, de la Chine, de l'Asie, sur la figure du prêtre Jean, sur les voyages de Jean de Carpin, de Guillaume de Rubruck (ou Rubrouck) et de Marco Polo, datant pour la plupart du XIXe siècle.

Les titres mentionnés dans la postface du roman ne se trouvent pas dans cette bibliographie en dehors de l'*Histoire secrète des Mongols*. Outre la mention des sources mongole, chinoise et persane capitales, s'y trouvent entre autre celle de *La Chronique* d'Ibn al-Athir, *Les annales de Nacir* rédigées par Juzjani et *L'Histoire du conquérant du monde* (*Ta'Rikh-i Djihan-Koucahi*) d'Ata-Malik Juwaini, écrite en 1260.

La bibliographie établie par Overhoff recense également des sources historiques du XIIIe siècle d'origine occidentale. On citera le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais, parus en 1624 à Douai, les *Annales monasterii Burtonensis* (1004-1263),[129] la *Chronica Majora* de Matthieu Paris publiée à Londres en 1873-1883.

[126] „Eine jüngst eingegangene Beschreibung darf ich zur Kenntnis bringen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 82).
[127] „Die Beschreibung der Tartaren entstammt wirklich einem Brief Friedrichs II. an die abendländischen Fürsten, der aber erst später abgesandt wurde, als sich die Mongolen Europa zum zweiten Male und noch viel bedrohlicher näherten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 356).
[128] *Quellen für Dschinigs Chan*, script.
[129] *Annales monasterii Burtonensis*, in : Henry Richards Luard (éd.) : *Annales monastici*, vol. 1, Londres, 1864.

De la lecture de ces sources historiques Overhoff a retiré une connaissance approfondie de l'histoire des Mongols et de Gengis Khan et de la perception qu'en avait l'Occident, mais il ne l'a pas utilisée dans la construction du roman. On ne retrouve pas de tableaux directement inspirés des faits relatés dans ces récits.

Sources critiques citées dans la postface

Overhoff a en outre étudié la littérature critique, citée dans la postface du *Monde avec Gengis Khan*. En première place se trouve la somme de Bertold Spuler *Die Mongolen in Iran* (1935), suivie d'études sur des sujets plus circonscrits, comme l'ouvrage traitant du chamanisme d'Adolf Friedrich et Georg Buddruß (*Schamanengeschichten aus Sibirien*, Munich, 1955), ou celui de W. Carew Hazlitt sur l'histoire de Venise (*The Venetian Republic. Its Growth and its Fall 421-1797*, Londres, 1900). Il s'est servi de ces deux ouvrages dans son roman. Dans le premier cas, il utilise diverses informations tirées de l'ouvrage et les intègre à son récit sans les citer telles quelles.[130] Dans le deuxième cas, il s'est servi d'une indication précise (la tenue d'une réunion du conseil de Venise) comme motif du tableau 11. Overhoff a aussi intégré à son récit des citations de sources historiques issues d'études critiques, comme *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar* d'Hellmut Ritter (Leyde, 1955). Les propos rapportés par le personnage du tableau 21, attribués dans le récit à des « hérétiques » anonymes,[131] sont des citations légèrement modifiées tirées de l'œuvre d'Ibn ar Rawandi, dit l'hérétique, rapportées par Ritter.

[130] Voir l'étude du tableau 20 au chapitre IV.

[131] Il s'agit de quatre citations :

„Gott, du hast den Lebensunterhalt unter den Erdbewohner aufgeteilt, wie es ein betrunkener Rohling tut. Wenn ein Mensch so verteilte, dann sagten wir zu ihm – geh, laß dich vom Arzt behandeln." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 249).

„Du hast den lebensunterhalt unter den menschen verteilt wie es ein betrunkener, roher mensch tut. Wenn ein mann so verteilen würde, würden wir zu ihm sagen: Du bist verrückt geworden, laß dich behandeln!" (Hellmut Ritter : *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar*, Leyde, 1955, p. 160).

„Wieviele sehr kluge Leute haben vergeblich gestrebt und wieviele ganz unwissende Menschen erhalten ihr täglich Brot. Das ist es, was die Gedanken irre werden läßt und die größten Gottesgelehrten zum Ketzer macht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 253).

„Wieviele sehr kluge leute haben vergeblich gestrebt, und wieviele ganz unwissende menschen erhalten ihr täglich brot! Das ist es, was die gedanken irre werden lässt und den grossen gottesgelehrten zum ketzer macht!" (Hellmut Ritter : *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar*, Leyde, 1955, p. 160).

„Gott, bei dir klage ich, was über mich hereingebrochen ist, dich bitte ich, daß du dich mir in Barmherzigkeit zuneigest. Denn du hast, bei dir schwöre ich, das Band gar fest geschnürt und den Drosselstrick eng gezogen und hast den Krieg begonnen zwischen dir und mir." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 255).

„Gott, bei Dir klage ich über das, was über mich von Dir hereingebrochen ist. Dich bitte ich, dass Du dich mir in barmherzigkeit zuneigest; denn Du hast, bei Dir schwöre ich, das band gar fest geschnürt und den drosselstrick eng gezogen und hast den krieg begonnen zwischen mir und Dir." (Hellmut Ritter : *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar*, Leyde, 1955, p. 160).

Sources critiques citées dans la bibliographie établie par Overhoff

On trouve dans la bibliographie d'Overhoff des ouvrages de référence d'auteurs des XIXe et XXe siècles : l'*Histoire de la Géorgie* de Marie-Félicité Brosset, parue à Saint-Petersbourg en 1848-49, la biographie de Gengis-Khan publiée par Franz von Erdmann sous le titre *Temudschin der Unerschütterliche* à Leipzig en 1862, la *Geschichte Ostasiens* en trois volumes de Friedrich Ernst August Krause (Göttingen, 1925).

Overhoff mentionne des articles du *Journal asiatique* publié à Paris dans lesquels se trouvent édités ou traduits des textes d'historiens orientaux : *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits, relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale,* de Charles Defrémery en 1849 et 1850, *Les Mongols d'après les historiens arméniens* d'Édouard Dulaurier en 1860.

Certaines sources répertoriées par Overhoff concernent des périodes ultérieures à celles fixées pour l'action du roman. Ainsi de l'article *Un Voyageur du treizième siècle : le dominicain Julien de Hongrie* de Denis Sinor.[132] Cette étude porte davantage sur l'histoire des manuscrits qui relatent ce voyage, qui eut lieu à une date imprécise, en 1236 ou 1237, que sur leur contenu même (de toute façon ultérieur à la période concernée), qui ne fait l'objet que de courtes citations. Il en va de même pour le *Mesopotamia and Persia under the Mongols in the 14th Century* (Londres, 1903) de Guy Le Strange.

Sources non citées

La lecture du roman toutefois révèle l'utilisation d'autres sources qui ne sont citées nulle part. Il peut s'agir d'œuvres littéraires, dont des extraits sont reproduits dans le roman (des vers de Mutanabbi, au tableau 5) ou qui n'apparaissent que par des références et des allusions, comme *La Conférence des oiseaux* de Farid al-Din Attar au tableau 21. C'est également le cas de la lettre de l'évêque Jacques de Vitry au tableau 1.

De manière plus détournée, une recherche approfondie révèle certaines sources. Le passage de la lettre de Frédéric II au tableau 6, par exemple, n'est pas tirée du *Monumenta Germaniæ Historica. Scriptores XXVIII* (1858) où elle est reproduite dans sa version originale,[133] mais du *Kaiser Friedrich II* d'Ernst Kantorowicz,[134] où l'auteur cite ce même

„Wenn du so viele Leute auf der Welt nicht ernähren kannst, dann erschaff doch weniger!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 258).
„Wenn Du nicht so viel leute ernähren kannst, so erschaffe doch weniger!" (Hellmut Ritter : *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar*, Leyde, 1955, p. 173).
[132] Denis Sinor : *Un Voyageur du treizième siècle : le dominicain Julien de Hongrie*, in : *Bulletin of the school of oriental and african studies*, vol. XIV/3, Londres, 1952, pp. 589-602.
[133] Pp. 210-212.

passage de la lettre envoyée par Frédéric II qu'Overhoff reproduit. La similitude du choix des phrases extraites de la lettre, omettant les mêmes lignes,[135] la juxtaposition de passages tels qu'ils se trouvent dans Kantorowicz et non dans la lettre originale, l'emploi du terme Mongols, qu'on trouve dans le texte de Kantorowicz, mais non dans le texte original, conduisent à cette conclusion. Un indice supplémentaire consiste en le fait qu'Overhoff ne cite pas la *Monumenta Germaniæ Historica* parmi ses sources occidentales.

On ne peut que s'étonner de l'absence de l'ouvrage de Kantorowicz sur Frédéric II dans la bibliographie d'Overhoff. On a vu qu'il avait suivi ses cours à l'université de Francfort au début des années 30, et une lettre du 2 novembre 1955 adressée à son frère Erich à Vienne montre non seulement qu'il connaissait parfaitement le *Kaiser Friedrich II*, mais avait l'intention de s'en servir : « Parmi les livres de notre père se trouve peut-être encore le second volume du ‹ Frédéric II › de Kantorowicz. Il contient les sources et les documents. Nous l'avions offert à l'époque à notre père. Comme je suis en train de travailler sur un manuscrit assez important qui porte sur cette époque, il pourrait m'être très utile. Puis-je te demander de vérifier si le livre a survécu, et le cas échéant, de me l'envoyer ? »[136] Erich Overhoff ne trouva pas le livre souhaité, disparu, selon lui, comme d'autres ouvrages de sa bibliothèque lors de l'occupation de l'appartement par les forces alliées.[137] Le livre dont il s'agit ici est le complément[138] que Kantorowicz fit paraître en 1931, quatre ans après *Frédéric II*, qui ne contenait aucune référence aux sources historiques utilisées par l'auteur. On y trouve le renvoi à la lettre envoyée par Frédéric II en 1241.[139] On ne trouve dans la bibliographie d'Overhoff aucun des deux ouvrages de Kantorowicz ni aucune trace des références citées par Kantorowicz concernant les Mongols, leur chevauchée en Europe, leur assimilation à la figure

---

[134] Ernst Kantorowicz : *Kaiser Friedrich II.*, Berlin, 1928, pp. 505-506.

[135] „Aber bereits tragen sie auch, was Wir nicht ohne Seufzer sagen können, aus der Beute der besiegten Christen bessere und geeignetere Waffen, so daß Wir bei dem Zorne Gottes mit unseren eigenen Waffen noch schimpflicher niedergemacht werden." (Klaus J. Heinisch (éd.) : *Kaiser Friedrich II. in Briefen und Berichten seiner Zeit*, Darmstadt 1974, p. 516. Traduction de Klaus Heinisch).

[136] Lettre d'Overhoff à Erich Overhoff du 02.11.1955 : „Unter Vaters Büchern befindet sich vielleicht noch der zweite Band von Kantorowicz ‚Kaiser Friedrich II'. Er enthält die Urkunden und Dokumente. Wir haben ihn seinerzeit Vater geschenkt. Da ich gerade an einer ziemlich großen Sache schreibe, die sich mit jener Zeit beschäftigt, könnte mir das Material gute Dienste leisten. Dürfte ich Dich bitten, nachzusehen, ob das Buch überlebt hat und wenn ja, es mir zu schicken?"

[137] Lettre d'Erich Overhoff à Overhoff du 08.12.1955 : „Ich habe nun heute alle Bände meiner Bibliothek genau durchgesehen ohne indessen das gewünschte Werk zu finden. Ich bedauere dies aufrichtig und muss annehmen, dass das Werk in der Zeit der Besetzung meiner Wohnung einen Liebhaber gefunden hat. Es muss sich also unter jenen Verlusten befinden, die ich auch bei meinen Büchern beklage."

[138] Ernst Kantorowicz : *Kaiser Friedrich der Zweite*. Ergänzungsband : *Quellennachweise und Exkurse*, Berlin, 1931.

[139] *Ibid*., p. 216. Kantorowicz cite la *Monumenta Germaniæ Historica. Scriptores*, volume XVIII, Hanovre, 1858, p. 210 dont se trouve une reproduction en annexe, ainsi que la *Monumenta Germaniæ Historica. Legum section IV. Constitutiones et acta publica imperatorum et regum.* Vol. II, Hanovre, 1893-1911, p. 322.

mythique du prêtre Jean.[140] Il est fort possible qu'Overhoff n'ait pas pu se procurer le second volume du *Frédéric II*, celui consacré aux sources de Kantorowicz. Il fut introuvable jusqu'à sa réédition en 1963.[141]

Qu'Overhoff ait lu le *Frédéric II* de Kantorowicz ne fait aucun doute. Qu'il partage la vision qu'en avait Kantorowicz se lit dans le *Monde avec Gengis Khan*, où l'empereur est présenté comme le principal personnage de son époque. Pourquoi alors taire cette œuvre qui fut la Bible des études médiévales allemandes durant des années[142] et qui avait valu à son auteur une chaire d'histoire à Francfort (en 1930) ? Il faut peut-être aller chercher la réponse dans la biographie de Kantorowicz.[143] Celui-ci était juif et quitta l'université de Francfort dès 1933, après seulement deux ans d'enseignement, de son plein gré, avant d'y être contraint par les lois nazies. Il resta en Allemagne, se consacrant à ses travaux de recherche, jusqu'à ce que la nuit de cristal en novembre 1938 l'oblige à émigrer. Il partit en décembre 1938 pour l'Angleterre, avant de quitter l'Europe début 1939 et de s'installer aux États-Unis où il resta jusqu'à sa mort en 1963. Il est possible de voir dans ces faits la raison pour laquelle Overhoff passe sous silence cet auteur, même dix ans après la chute du nazisme.

V.2 L'Europe des années 50

L'Europe telle qu'elle se présente au lendemain de la Seconde Guerre mondiale est une conséquence directe de la Première Guerre mondiale. Il s'était accompli la prédiction d'Atatürk, telle qu'il en avait fait part dès 1934 à Mac Arthur :

> L'Allemagne va, dans les délais les plus brefs, mettre sur pied une armée en mesure de conquérir toute l'Europe, à l'exception de l'Angleterre et de la Russie. […] La guerre éclatera dans les années 1940-45. […] La France n'a plus la possibilité de constituer une forte armée. Pour la défense de son île, l'Angleterre ne peut plus compter sur la France. Exactement comme lors de la Première Guerre mondiale, l'Amérique ne pourra pas rester neutre. Et l'Allemagne perdra la guerre à cause de l'entrée des État-Unis dans le conflit. […] La question de l'Europe ne se réduit plus à un problème entre l'Angleterre, la France et l'Allemagne. À l'Est de l'Europe est apparue une nouvelle puissance, qui menace toute la civilisation, toute l'humanité. Cette

[140] *Ibid.*, pp. 215-216.
[141] *Cf.* Eckhart Grünewald : *Ernst Kantorowicz und Stefan George*, Wiesbaden, 1982 (=*Frankfurter historische Abhandlungen*, 25), p. 160.
[142] Josef Fleckenstein, directeur de la section Moyen Âge du *Max-Planck-Institut* d'Histoire à Göttingen de 1971 à 1987 écrivit en 1972 : „Die Arbeiten zur Geschichte Friedrichs II. stehen alle, direkt oder indirekt, unter der Nachwirkung der wissenschaftlich hoch bedeutsamen Auseinandersetzung um den letzten Staufenkaiser, die mit dem Namen von Ernst Kantorowicz verbunden ist. Es kennzeichnet den Rang seiner großen Friedrich-Biographie, daß sie ebenso, wie sie die gesamte vorausgehende Forschung zur Geschichte Friedrichs II. wie ein Brennspiegel in sich zusammenfaßt, auch auf die nachfolgende Forschung ausstrahlt und sie noch nach einem Menschenalter in Zustimmung und Ablehnung, Anregung und Widerlegung in ihrem Bann hält." (Josef Fleckenstein : *Vorbemerkung*, in : Josef Deér : *Papstum und Normannen. Untersuchungen zu ihren lehnsrechtlichen und kirchenpolitischen Beziehungen*, Cologne, 1972, p. V (= *Studien und Quellen zur Welt Kaiser Friedrichs II* 1).
[143] *Cf.* Alain Boureau : *Histoires d'un historien. Kantorowicz*, Paris, 1990 ; Eckhart Grünewald : *Ernst Kantorowicz und Stefan George*, Wiesbaden, 1982 (= *Frankfurter historische Abhandlungen* 25).

> puissance formidable mobilise toutes ses énergies matérielles et morales en vue de la Révolution mondiale. Elle emploie à cette fin des méthodes radicalement neuves, inconnues des Européens et des Américains. […] D'une guerre en Europe, ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne ne sortiront vainqueurs. Le vainqueur sera le bolchevisme.[144]

Ces lignes renferment d'une façon concise et prophétique l'origine du *Monde avec Gengis Khan* : « À l'Est de l'Europe est apparue une nouvelle puissance, qui menace toute la civilisation, toute l'humanité. Le vainqueur sera le bolchevisme. » Le parallélisme est présenté de la manière la plus évidente qui soit. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Europe en est au point prédit par Atatürk : face aux États européens ruinés, deux superpuissances s'imposent dans la constellation géopolitique mondiale.[145] Les États-Unis détiennent le monopole nucléaire depuis Hiroshima, l'URSS, que Staline cherche à mettre à l'abri d'une nouvelle attaque par la création d'un « glacis » territorial et idéologique, dispose d'une force militaire décisive en Europe orientale. L'Europe, soumise à la sphère d'influence des deux puissances mondiales, dont la ligne de démarcation coupe l'Europe et notamment l'Allemagne, est contrainte de trouver sa place face aux deux hégémonies ; mais pour ce faire, elle doit avant tout se donner les moyens d'agir, de choisir son avenir. En acceptant l'aide américaine du plan Marshall, les seize pays bénéficiaires s'alignent sur la politique des États-Unis. Cette prise de position est facilitée par la menace pour l'Europe de l'Ouest que représente l'URSS. C'est dans cette situation internationale, où l'Europe est divisée en deux camps qui ne sont que « les ombres portées sur elle par des empires extérieurs »,[146] au moment où elle est placée, pour les cinquante années à venir, à l'Est « sous le joug russe » et donc dans un état « de sujétion aux États-Unis à l'Ouest »,[147] que se place la conception du

[144] Cité dans Pierre Béhar : *Vestiges d'empires. La décomposition de l'Europe centrale et balkanique*, Paris, 1999, pp. 160-161.

[145] Dès le XIXe siècle, Alexis de Tocqueville prédit que les États-Unis et la Russie ont tous deux vocation à devenir un empire à l'échelle mondiale et qu'ils s'opposeront pour la domination globale dès qu'ils entreront en contact. La destinée manifeste des États-Unis ne peut accepter l'existence d'un défi à sa vision du monde, pas plus que la vocation continentale de la Russie ne peut admettre qu'un État eurasien fasse allégeance à une autre grande puissance. « Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains. Tous deux ont grandi dans l'obscurité ; et tandis que les regards des hommes étaient occupés ailleurs, ils se sont placés tout à coup au premier rang des nations, et le monde a appris presque en même temps leur naissance et leur grandeur. Tous les autres peuples paraissent avoir atteint à peu près les limites qu'a tracées la nature, et n'avoir plus qu'à conserver ; mais eux sont en croissance : tous les autres sont arrêtés ou n'avancent qu'avec mille efforts ; eux seuls marchent d'un pas aisé et rapide dans une carrière dont l'œil ne saurait encore apercevoir la borne. L'Américain lutte contre les obstacles que lui oppose la nature ; le Russe est aux prises avec les hommes. L'un combat le désert et la barbarie, l'autre la civilisation revêtue de toutes ses armes : aussi les conquêtes de l'Américain se font-elles avec le soc du laboureur, celles du Russe avec l'épée du soldat. Pour atteindre son but, le premier s'en repose sur l'intérêt personnel, et laisse agir, sans les diriger, la force et la raison des individus. Le second concentre en quelque sorte dans un homme toute la puissance de la société. L'un a pour principal moyen d'action la liberté ; l'autre, la servitude. Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. » (*De la démocratie en Amérique*, Paris, 1981, t. 1, pp. 540-541).

[146] Pierre Béhar : *Vestiges d'empires. La décomposition de l'Europe centrale et balkanique*, Paris, 1999, p. 161.

[147] *Ibid.*

Monde avec Gengis Khan, contemporaine des prémisses de la construction européenne et des tentatives avortées que celle-ci connut au début des années 50. Il est probable qu'Overhoff envisageait les efforts vers une communauté européenne comme une réponse possible de l'Europe face aux grandes puissances. Or, après la création de la CECA en 1952, la construction européenne piétine. Le rejet, en août 1954, par l'Assemblée nationale française, par peur d'un réarmement allemand, du projet de traité instituant une armée européenne (Communauté européenne de défense), qui devait être suivi de la création d'une Communauté politique, a porté un coup fatal à toute idée d'Union politique. Cet échec d'une initiative propre à l'Europe se fait ressentir peu après. 1956 est l'année où s'est joué l'avenir de la construction communautaire, l'année où « les Anglais et les Français ont essuyé la pire défaite de l'Europe depuis longtemps ».[148] Sous la pression conjuguée de Moscou, qui menace la France et la Grande-Bretagne d'un conflit nucléaire, et de Washington, qui veut marquer que l'époque coloniale est terminée, les troupes franco-anglaises, alliées à Israël, sont obligées d'évacuer le 15 novembre la zone du canal de Suez qu'elles ont envahie le 31 octobre pour riposter à la nationalisation de cette voie de communication stratégique internationale par le colonel Nasser. Quelques jours plus tôt, le 4 novembre, les troupes russes sont entrées dans Budapest pour écraser la Révolution hongroise. L'Europe peut alors prendre la mesure de son inexistence au plan international. La dépendance de l'Europe en énergie est une facette supplémentaire : « plus des deux tiers des besoins de l'Europe en pétrole sont assurés par le Proche-Orient ».[149]

C'est dans cette perspective que s'inscrit l'objectif d'Overhoff de présenter un modèle d'action aux Européens du XXe siècle afin de mettre un terme à cette situation. Il consiste en l'alternative : ou bien, arrivée à la fin d'un cycle, l'Europe se laisse dévorer par l'empire asiatique – victoire posthume de Gengis Khan – ou elle se reprend et puise en elle de nouvelles forces pour s'opposer à l'empire soviétique. Ce cas échéant, le XXe siècle annoncerait un épanouissement comparable à celui issu du XIIIe siècle.

Il faut ici préciser qu'Overhoff ne considère pas le conflit Est-Ouest en termes idéologiques (libéralisme contre marxisme, capitalisme contre socialisme). Il le considère en termes historiques : Occident contre Asie. Pour lui, Staline n'est pas un « despote éclairé » dans la tradition des Lumières, mais un tyran asiatique, dans la tradition de Gengis Khan. Ses écrits sont parsemés de remarques qui le montrent : « Que font les masses ? [En Inde] Ils

[148] „[…] wo im Jahre 1956 die Engländer zusammen mit den Franzosen die schwerste Niederlage Europas seit langer Zeit erlitten haben." (Script d'un discours tenu le 10.04.1961, p. 1).
[149] „Mehr als zwei Drittel des europäischen Erdölverbrauchs [werden] derzeit aus dem vorderen Orient gedeckt." (*Ibid*., p. 2).

attendent. Le conquérant ? Il est prêt, comme toujours, au nord, et presque tout le reste de l'Asie lui est déjà soumis ».[150] « Il est certes possible de pousser la Grande-Bretagne à se retirer sans violence, […] mais qu'apporterait une grève de la faim contre les gens aux nerfs solides, là-bas dans le nord, qui viennent juste d'écraser le peuple tibétain et sa culture comme une colonie de fourmis importunes? »[151]

Il faut ajouter une dernière remarque concernant le contexte de la création du *Monde avec Gengis Khan*. Les troupes d'assaut soviétiques qui pénétrèrent en Allemagne en 1945 comptaient des Mongols parmi elles. La littérature nous le rappelle : dans le roman *Les Eaux mêlées* (prix Goncourt 1955) de Roger Ikor, un prisonnier français en Allemagne raconte ses rencontres avec les troupes russes juste après sa libération : « Enfin bref, continuait Fernand, les Popov nous ont rattrapés, c'étaient des tankistes. Pour ça, il faut être juste, ils ont été chics, ces Popov-là. […] Voilà qu'au bout de vingt ou trente kilomètres, on tombe sur des Mongols. Oh ! alors pardon, plus question de vodka ou de cigarettes avec ceux-là. Ils ont pris la charrette, puis aussi nos ceinturons. »[152] Ce sont ces troupes mongoles qui ont fait en grande partie régner la terreur dans l'Allemagne envahie. Les lecteurs d'Overhoff, pour qui ces souvenirs étaient encore très présents, assimilaient aisément péril mongol d'autrefois et menace soviétique contemporaine.

VI L'œuvre

VI.1 Présentation thématique

« Son empire fut quatre ou cinq fois plus vaste que celui d'Alexandre, sept à huit fois plus vaste que celui de Napoléon »,[153] rappelait Emmanuel Berl évoquant Gengis Khan. À sa mort, l'empire mongol s'étendait de la mer Caspienne à l'ouest jusqu'au Pacifique à l'est, jusqu'à l'Inde au sud et au plateau de Sibérie au nord, englobant la Transoxiane, l'empire Kin, la Perse, le Kharezm, les villes de Pékin, de Samarcande, de Boukhara, d'Hérat, de Nichapour.[154] L'empire créé par Gengis Khan et dont les successeurs allaient repousser les

[150] „Was tun die Massen [les pauvres]? Sie warten. Auf den Eroberer? Er steht wie immer im Norden bereit, fast das ganze übrige Asien gehorcht ihm schon." (*La Descente du Gange*, p. 96).
[151] „Gewaltlos mag man Großbritannien zum Weichen bringen [dans les affaires indiennes], […] was aber hülfe schon Hungerstreik gegen die Leute mit den starken Nerven droben im Norden, die eben das tibetische Volk zusamt seiner Kultur austreten wie einen Zug lästiger Ameisen?" (*Ibid.*, p. 110).
[152] Roger Ikor : *Les Eaux mêlées*, Paris, 1955, p. 329.
[153] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 1, p. 206. Krause exprime la même idée : „Die Eroberungszüge der Mongolen waren die weitgreifendsten und folgenschwersten der ganzen Weltgeschichte. Das Reich des Cingis Hân und Hubilai umfaßte wohl die Hälfte der gesamten damaligen Menschheit." Friedrich Ernst August Krause : *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens*, in : *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 26/27, *Erste Abteilung, Ostasiatische Studien*, Berlin, 1924, p. 6.
[154] Voir carte en annexe.

frontières jusqu'en Corée, jusqu'à la mer de Chine et jusqu'au cœur de l'Europe sur les rives de l'Adriatique, a de quoi fasciner : en l'espace d'une vingtaine d'années, au début du XIIIe siècle, les jalons du plus grand empire ayant jamais existé ont été posés par la seule volonté d'un homme surgi de la steppe. Stefan Zweig a comparé les conquêtes de Gengis Khan aux prouesses des conquistadors portugais : « seule dans l'Histoire la conquête de toute l'Asie, de l'Inde et de la Russie par Gengis Khan me paraît comparable à cette expansion sans précédent de la volonté humaine. »[155] Aucun ouvrage traitant des relations entre Orient et Occident, sur le plan des idées, sur celui du commerce, et, plus généralement sur celui des relations qu'on appellerait aujourd'hui internationales, ne peut passer sous silence l'empire de Gengis Khan.

Cet *imperium ex machina*, comme on pourrait l'appeler tant la soudaineté avec laquelle il a surgi est surprenante, a naturellement suscité l'intérêt de grands historiens orientalistes jusqu'au XXe siècle. En Allemagne, les spécialistes éminents contemporains d'Overhoff étaient Bertold Spuler et Erich Haenisch. La bibliographie de Spuler (1911-1990), qui occupa après la Seconde Guerre mondiale la chaire d'études islamiques à l'université de Hambourg, compte une quarantaine de monographies et de nombreux articles. *Die Mongolen in Iran* (Berlin, 1935) de Spuler fait toujours référence aujourd'hui, et est régulièrement réédité,[156] tout comme *Die goldene Horde. Die Mongolen in Rußland 1223-1502*, (Leipzig, 1943).[157] Overhoff a bénéficié des conseils de Spuler, le plus grand spécialiste allemand du monde mongol selon lui, lors de la rédaction de son *Gengis Khan*, pour ce qui est de la transcription des noms.[158] À Erich Haenisch, sinologue et mongoliste (1880-1966) revient le mérite d'avoir traduit en allemand *Mangholun niuca tobca'an*, sous le titre d'*Histoire secrète des Mongols* (*Die geheime Geschichte der Mongolen*) à Leipzig en 1941. Le traducteur français de l'*Histoire secrète des Mongols*, (d'après sa transcription chinoise *Yuan-tch'ao pi-che*), Paul Pelliot (1878-1945), est l'orientaliste et sinologue spécialiste de la Mongolie du

[155] „[…] daß eine winzige Nation […] mit einer Handvoll klägliche Schiffe erst ganz Indien, halb Afrika und dieses unabsehbare Brasilien sich eroberte, und mit Bewunderung träumt man diesen kühnen Konquistadoren nach, die […] ein Reich eroberten, das tausendmal größer war als ihre eigene Heimat: nur die Eroberung ganz Asiens und Indiens und Rußlands durch Dschingis Kahn scheint mir in der Geschichte dieser beispiellosen Expansion menschlichen Willens vergleichbar." (Stefan Zweig : *Begegnungen mit Menschen, Büchern, Städten*, Berlin, 1955, p. 277).

[156] La dernière réédition date de 1985.

[157] La dernière réédition date de 1965. Autres ouvrages de Bertold Spuler : *Die Mongolenzeit*, Wissenschaftliche Editionsgesellschaft, Berlin, 1948, traduit en français sous le titre *Histoire des Mongols*, Paris, 1961 ; *Geschichte der Mongolen nach östlichen und europäischen Zeugnissen des 13. und 14. Jahrhundert, Geschichte der islamischen Lände. Die Mongolenzeit*, Cologne, 1953.

[158] Bertold Spuler avait écrit une recension sur *La Trahison d'Afschin*, parue en 1951 dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, n° 101, p. 405. Après des critiques portant sur la transcription des noms utilisée dans le roman et le manque de références à certaines études, Spuler conclut : „Gerade weil ich die behandelte Zeit sehr gut kenne, habe ich das Buch mit besonderer Anteilnahme gelesen. Ich möchte wünschen, dass alle historischen Romane bei der Sichtung des Materials so sorgfältig angelegt wären, wie das bei Overhoff der Fall ist. Dann wird auch der Historiker ihnen ihre Berechtigung in ihrem Rahmen nicht absprechen können."

XXe siècle, « le grand maître des études mongoles », comme l'a appelé René Grousset. Parlant une dizaine de langues, il accomplit de nombreuses recherches en Asie, dont il rapporta de précieux documents d'une grande importance pour l'étude de l'Asie centrale de la période allant du VIe au XIe siècle. Ses publications font toujours autorité.[159] Il faut également nommer René Grousset (1885-1952) à qui l'on doit *L'Empire des steppes* (Paris, 1939), *Le Conquérant du monde. Vie de Gengis Khan* (Paris, 1944), *L'Épopée des croisades*[160] (Paris, 1939), *L'Empire mongol* (Paris, 1941). D'une érudition d'une rare solidité, René Grousset a su s'appuyer sur les plus grands orientalistes de son temps et jouit d'une très grande audience, comme le montre la constante réédition de ses ouvrages jusqu'à aujourd'hui.[161]

Le rôle joué par Gengis Khan en tant que fondateur de la puissance qui allait mettre l'Asie à feu et à sang et menacer l'Occident ne pouvait laisser Overhoff indifférent ; cette menace mit en péril les fondements de l'Europe moderne, qui se dessinaient alors. Dans les *Inscriptions européennes*, Overhoff a présenté la situation de l'Europe aux prises avec les divers courants qui la traversaient, alors qu'elle était menacée par le danger mongol en 1241 : « Le pouvoir des rois s'affirme alors que s'effondrent ceux d'un pape et d'un empereur exsangues, les universités s'épanouissent alors qu'une sombre religiosité couve dans le peuple. »[162] Dans *Le Monde avec Gengis Khan*, « J'ai tenté, dit-il, de redonner forme à ces événements dans une succession de scènes, à l'image d'une spirale, qui commence aux confins extérieurs de l'Angleterre et du Japon et se rapproche toujours davantage du centre, pour arriver finalement à la personne de Gengis Khan lui-même. »[163] Au-delà de l'intérêt historique qu'inspire ce personnage, Overhoff confère à Gengis Khan et à son empire une signification majeure à plusieurs titres : l'époque qui a vu les conquêtes de Gengis Khan, le XIIIe siècle de façon générale, le passionne en raison de l'importance capitale qu'il revêt pour la fondation de l'Europe moderne. La récurrence de cette époque dans son œuvre, mais avant tout la signification de l'époque dans l'histoire des hommes, sur laquelle il insiste à chaque

[159] *Les routes de la région de Turfan sous les T'ang : suivi de l'histoire et la géographie anciennes de l'Asie Centrale dans Innermost Asia*, Paris, 2003 ; *L'inscription Nestorienne de Si-Ngan-Fou*, Kyoto, 1996 ; *Recherches sur les chrétiens d'Asie centrale d'Extrême-Orient*, 1973, Paris, *Histoire des campagnes des Gengis Khan : Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, Leyde, 1951.

[160] Overhoff possédait *L'Épopée des croisades* en édition originale.

[161] La dernière édition de *L'Empire des steppes* date de 2001, celle de *L'Épopée des croisades* de 2002, celle du *Conquérant du monde* de 1983.

[162] „Während die Könige steigen, sinken Kaiser und Papst nach ihrem großen Kampfe wie ermattet voneinander. Derweil die Universitäten blühen und im Volk eine düstere Religiosität schwelt, schlägt Batu, der Feldherr Dschingischans, [en fait d'Ogodai, son fils. Gengis Khan était mort en 1227] dröhnend an die Tore des Abendlandes." (*Inscriptions européennes*, p. 124).

[163] „In dem Buch ‚Die Welt mit Dschingiz-Chan' habe ich versucht diese Ereignisse in einzelnen Szenen nachzugestalten, in einer Spirale gleichsam, die an den äußersten Ende England und Japan beginnt und immer mehr zum Kern, schließlich zur Person Dschingiz-Chans selber vordringt." (Introduction à une lecture le 23 janvier 1967 à Offenbourg, script).

occasion, en est la preuve. *Le Monde avec Gengis Khan* lui est entièrement consacré, mais le XIIIe siècle apparaissait dans des œuvres antérieures : dans *Un Livre de la ville de Soest*, en 1935, dans les *Inscriptions européennes*, en 1949, dans la nouvelle *Incipit vita nova*, rédigée la même année, qui se déroule dans l'Italie du XIIIe siècle.[164] À l'aide des considérations contenues dans ces textes, nous examinerons dans le chapitre III, consacré à l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* le rôle joué par le XIIIe siècle dans l'histoire. Qu'il soit juste remarqué ici que le XIIIe siècle est selon Overhoff une « période tellement chargée [d'événements] » qu'elle « en fait presque peur. […] De nombreux facteurs déterminants pour les époques à venir éclosent dans cette époque lourde de destinée. »[165]

La coïncidence entre l'épanouissement d'une civilisation et l'apogée des forces de destruction qui la menacent est l'élément le plus marquant de cette époque.[166] En évoquant le XIIIe siècle où l'Europe s'est constituée, Overhoff parle du monde actuel dans ses racines, comme il l'expose dans son avant-propos. Avant le XIIIe siècle, l'Europe n'existe pas en tant qu'entité politique. On ne connaît que la Chrétienté. Emmanuel Berl le souligne :

> Chaque nation européenne est moins influencée par son histoire particulière que par l'histoire générale de l'Occident chrétien. Toutes, elles languissent après la catastrophe romaine. […] Toutes, elles pâtissent de la grande montée asiatique. […] Mais, comme les nations aspirent toutes à se sentir distinctes, elles grandissent toujours ce qui flatte leurs particularismes, et diminuent ce qui intéresse leur destinée commune.[167]

C'est à cette époque que « les profils des nations se dessinent plus nettement », dit Overhoff.[168] En rappelant dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* les fondements sur lesquels est bâti le monde moderne, il propose au lecteur des voies pour rentrer dans l'histoire. L'Europe veut sortir de l'histoire, mais une puissance extérieure va l'y faire rentrer ; elle ne peut sortir de l'histoire. Car l'Europe ne pourra échapper à l'histoire, qu'elle la subisse en tant que victime ou qu'elle l'écrive en tant qu'auteur. L'intention d'Overhoff devient parfaitement limpide à la fin de son avant-propos :

---

[164] Voir partie « Présentation » du chapitre III.

[165] „Doch erleben wir zuweilen Perioden nach, deren Geladenheit fast fürchten macht. Eine solche ist das 13. Jahrhundert. Viel, was später abschnittbildend dasteht, hat in dieser Schicksalszeit seine Geburtsstunde." (*Inscriptions européennes*, p. 124).

[166] C'est là ce qu'exprimait aussi Krause : „Die Epoche, in der Mongolenhorden ziemlich ganz Asien überfluteten und ihre alles zermalmenden Scharen sogar bis zur Wahlstatt von Liegnitz gelangten, bietet ein in der Weltgeschichte einzig dastehendes Bild: wie ein aus der Steppe geborenes und völlig uncivilisiertes Volk durch eroberungslustigen Ansturm vermöge seiner hohen kriegerische Tüchtigkeit und der vor nichts zurückschreckenden Tatkraft seiner Führer einen ganzen Erdteil über den Haufen rennen kann." (Friedrich Ernst August Krause : *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens*, in : *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 26/27, *Erste Abteilung, Ostasiatische Studien*, Berlin, 1924, p. 6).

[167] *Cf.* Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 2, p. 14.

[168] „Die Profile der Nationen zeichnen sich schärfer." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 18).

> Peu importe que l'Europe d'aujourd'hui veuille prendre connaissance de l'histoire mondiale en dehors de ses propres dynasties et de ses propres nations, ou qu'elle soit trop indolente pour le faire. Les cent prochaines années le lui inculqueront. L'histoire n'est pas quelque chose qui ne nous concerne plus, mais la politique d'hier, donc le destin de demain.[169]

Avec cette réflexion, qui clôt l'avant-propos et est reprise sur la couverture de son livre, juste en dessous du titre, placée en exergue du récit comme fil conducteur, Overhoff indique au lecteur qu'au-delà de l'époque qu'il dépeint, il faut chercher le sens du récit dans sa signification pour l'avenir de l'Europe. Le lecteur en est avisé : derrière l'évocation de l'influence de Gengis Khan sur le monde qui l'entourait, il lui faut voir le monde actuel et les possibilités de modeler le monde de demain. Et derrière la diversité qui caractérise *Le Monde avec Gengis Khan*, diversité des personnages, des éclairages, des témoignages, mais aussi des styles et des figures littéraires, il faut voir la diversité des voies qui se présentent à l'Europe des années 50. Au lecteur de trouver la bonne.

Le titre l'indique : il s'agit de la fresque d'une époque, que Gengis Khan a déterminée, non du portrait d'un homme et de ses conquêtes. L'auteur et son éditeur préviennent le lecteur dans la présentation de l'œuvre sur la jaquette du livre : « C'est ainsi que, de façon légitime, ce n'est pas un homme qui est le héros du livre, mais une époque ».[170] Il s'agit de montrer l'interaction entre les actes de Gengis Khan et le monde qui l'entoure, des conséquences de son existence sur le monde, de recréer les conséquences de ses invasions, de la naissance et de l'extension de son empire sur les royaumes et les empires de l'Orient, mais aussi de l'Occident. Il s'agit de montrer l'effet de synergie entre Gengis Khan et son époque.

Le titre choisi par Overhoff a un sens particulier. *Le Monde avec Gengis Khan* : cette préposition « avec » prend toute sa signification si l'on songe que le livre aurait pu s'appeler aussi bien *Gengis Khan*, *L'Empire de Gengis Khan*, ou *Le Monde à l'époque de Gengis Khan*. Ce n'est pas seulement le monde DE Gengis Khan ou le monde à son époque qu'Overhoff veut nous faire vivre, il veut également nous montrer les effets sur le monde de l'existence et des actes de Gengis Khan. Du titre ressort que Gengis Khan est une composante du monde, un de ses éléments constitutifs. En choisissant pour localisation de ses tableaux des lieux qui

[169] „Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist. Die kommenden hundert Jahre werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31). Overhoff rejoint ici les conceptions de Berl : « Il est vain de nous rebeller contre l'Histoire. Elle est plus forte que nous. […] L'Histoire seule, probablement, peut guérir les maux qu'elle produit. Encore faut-il la suivre avec quelque souplesse, quelque résignation, la considérer d'un esprit non prévenu et d'abord ne pas chercher en elle un arsenal où armer les passions. » (Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 2, p. 9).

[170] Lettre d'Overhoff à Guggenheimer du 12.07.1957 : „So wird legitim nicht ein Mensch, sondern eine Zeit zum Helden des Buches."

virent les conquêtes des successeurs de Gengis Khan en Europe, comme Liegnitz, symbole de l'impuissance occidentale face à l'invasion mongole, Overhoff érige Gengis Khan en initiateur d'un mouvement dont l'influence ne s'arrêta pas avec sa mort. Au-delà de l'action de l'individu, Gengis Khan symbolise la menace mongole dans son ensemble, qui culmina en 1241 lors de la bataille de Liegnitz, avant que les hordes ne se retirent définitivement d'Europe occidentale (la Russie, elle, restant sous la domination mongole de la Horde d'or).

D'autre part, ressort du titre une égalité : le monde et Gengis Khan sont en présence, le second menaçant de détruire le premier dans la forme qu'il avait à l'époque. Gengis Khan est tellement important pour le monde qu'Overhoff peut les mettre en équation dans son titre. Il n'est pas question pour lui de décrire le monde dans lequel évolue Gengis Khan, mais bel et bien l'allure que prend le monde avec Gengis Khan. La structure elliptique du livre, où le lecteur tourne en cercles concentriques autour de Gengis Khan jusqu'à ce que tous les voiles soient levés, révèle que Gengis Khan est tapi au cœur du monde, qu'il est lové en son sein et qu'il poursuit son œuvre du fond de son repaire. Il est tellement puissant qu'on peut le discerner du bout du monde, d'Angleterre ou de Ceylan. L'analogie avec une pathologie s'impose : ce qui est perceptible aux extrémités du monde, ce sont les symptômes de la maladie mongole. Le monde doit vivre avec Gengis Khan en lui comme un organisme vit avec une maladie en lui, qui menace de se développer et de le tuer. La question est ainsi posée : qui, de la maladie ou de l'être qu'elle mine, sortira vainqueur ? Qui survivra, le monde dans son essence, ou Gengis Khan et le monde qu'il aura fait surgir ?

Et si la question d'un monde avec Gengis Khan se pose, se pose aussi celle d'un monde *après* Gengis Khan. Les transformations, les altérations que Gengis Khan aura imposées de son vivant ne vont pas disparaître avec lui. Il restera des traces de son action, plus que cela, son action sera indélébile, le monde ne redeviendra pas tel qu'il était avant Gengis Khan. D'où découle la question de l'immortalité de Gengis Khan, qui est traitée dans le livre, au chapitre 4 : *Au centre.*[171]

VI.2 Présentation générale

Overhoff a donné à son roman différentes caractéristiques du théâtre[172] : la composition en cinq chapitres, tout comme la tragédie compte cinq actes, la succession de tableaux à la tension dramatique grandissante et menant au dénouement final sous la forme d'un message spirituel, la situation de « crise » de la tragédie classique, quand un événement

[171] Voir chapitre IV.
[172] Voir *supra* partie « *Le Monde avec Gengis Khan* comme pièce de théâtre ».

nouveau survient et précipite l'action. Le roman commence comme une tragédie classique au moment où une crise qui se développait depuis longtemps atteint son point culminant : les conquêtes mongoles au-delà des frontières de la steppe, commencées en 1215, sont dirigées vers l'Occident à partir de 1220. Le tableau chronologique joint par Overhoff à son ouvrage (*cf*. annexe) le montre bien. Il s'y trouve des repères chronologiques concernant les différentes régions du monde (Trézibonde, Alamout, Bagdad, le Kharezm, Thessalonique, l'Épire, la Géorgie, l'Inde, la Russie, la Syrie et l'Égypte, la France, l'Angleterre, l'Espagne, Byzance, Nicée, Konya, ainsi qu'une rubrique pour les Mongols, les papes et les Hohenstaufen) pour la période allant de 1204 à 1221. On aurait pu légitimement s'attendre à ce que ce rappel historique évoquât la période allant de 1221 à 1225, cadre chronologique où se déroulent les événements du roman. Ce choix montre bien qu'Overhoff présente le monde tel qu'il est au moment où commence son roman. Il fournit les éléments antérieurs nécessaires pour comprendre « la crise » que déclenche l'arrivée des rumeurs sur les Mongols en Occident, telle qu'il la présente dans le premier tableau.

Il est donc intéressant, car révélateur, d'envisager l'œuvre selon les principes de la tragédie classique. Le propos d'Overhoff n'est certes pas de s'inspirer de la tragédie classique telle qu'elle a été définie par la Renaissance. Pour configurer *Le Monde avec Gengis Khan*, qui est avant tout un roman, c'est-à-dire appartenant à un genre sans règles exigeant de l'auteur de définir ses propres lois, Overhoff s'inspire des principes de la tragédie classique, dans la mesure où ils s'adaptent à son œuvre. Il en respecte l'esprit, mais non la forme : il les renverse intégralement pour s'en servir en négatif. Ce respect des règles dans leur principe et cette inversion dans leur forme confèrent au *Monde avec Gengis Khan* son caractère particulier. L'examen du roman selon les critères de la tragédie classique est révélateur de l'art d'Overhoff, des règles qu'il s'est assignées. Il les a choisies en fonction de leur aptitude à transcrire le principe de mosaïque à la base du roman.

Les principes de la tragédie classique sont représentés par la règle dite des trois unités : unités de temps, de lieu, d'action, auxquelles s'ajoute l'unité de ton, qui découle de l'unité d'action.[173] Il apparaîtra qu'au-delà d'une apparente absence d'unités, le principe en est sous-jacent.

Le cadre du roman établi, suivra l'étude des deux dimensions constitutives : le temps et l'espace, ainsi que les fonctions qu'elles remplissent au sein de l'œuvre. La présentation

[173] L'intérêt doit être centré sur une seule intrigue, dépouillée de tout épisode secondaire, l'action doit se dérouler en un jour et en un seul lieu. L'unité d'action entraîne l'unité de ton qui interdit le mélange des genres. « Il faut toujours représenter l'histoire ou le jeu en un même jour, en un même temps et en un même lieu », a déclaré Jean de La Taille dès 1572 (*De l'Art de la tragédie*, Paris, 1968, p. 123).

générale de l'œuvre se terminera par l'examen de la structure du *Monde avec Gengis Khan*, des différents styles littéraires employés et de leur pondération au sein du roman.

VI.2.1 Examen selon les principes du théâtre classique

VI.2.1.1 Sous le rapport de l'unité de temps

Overhoff a fixé le cadre chronologique du récit dans la postface du roman : « Les événements du livre se déroulent environ entre 1221 et 1225 après Jésus-Christ ».[174] La durée de l'action indiquée par Overhoff dépasse certes les vingt-quatre heures préconisées par le principe de l'unité de temps. C'est toutefois une unité de temps très courte, très resserrée, mesurée à l'aune de la durée de l'épopée mongole sous Gengis Khan. Deux questions se posent donc. La première est de savoir pour quelles raisons Overhoff a opté pour une période aussi courte, la seconde de déterminer pourquoi il a choisi ces dates précises. Des événements sur le théâtre mondial s'offraient à cet effet : par exemple l'année 1220 qui vit à la fois le couronnement de Frédéric II de Hohenstaufen comme empereur du Saint Empire romain germanique et les premières campagnes mongoles en direction du sud et des royaumes musulmans. L'année 1227, date de la mort de Gengis Khan aurait pu également offrir une conclusion logique au roman. Quels motifs ont donc présidé au choix de cette période de 1221 à 1225 ?

La réponse à la première question se trouve dans le propos d'Overhoff. Il veut montrer la coexistence de centres de forces. Il lui est donc nécessaire de présenter toutes ces forces en présence à un moment donné et la façon dont elles interagissent. Ce principe implique une courte période, où les personnages sont tous en scène, principe même à la base de l'unité de temps en vigueur au théâtre. La composition de l'ouvrage dans son ensemble peut être définie comme une juxtaposition de tableaux dont l'unité est formée par la contemporanéité. Cette composition s'explique par la conception historique de l'auteur, par sa conception des rapports entre l'homme et l'histoire. Il fallait que la structure du roman illustre ce rapport : il ne pouvait reposer sur un seul personnage, ni sur une structure linéaire, comme le récit chronologique d'événements ayant lieu dans la sphère de Gengis Khan. La conception de l'ouvrage s'explique également par le but poursuivi : donner à l'époque la place centrale, celle du héros. Respectant la théorie d'Overhoff d'une co-existence de phénomènes indispensable à l'histoire pour qu'elle s'accomplisse, ces scènes sont nécessairement toutes contemporaines, situées dans une tranche très exiguë, allant de 1221 à 1225.

[174] „Die Ereignisse des Buches spielen etwa zwischen 1221 und 1225 nach Christus." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 358).

Cette période ne correspond ni à l'extension maximale de l'empire mongol sous Gengis Khan, ni à celle des empires gengiskahnides, qui n'atteignirent leur apogée que bien après la mort de Gengis Khan, survenue en 1227. De cet état de fait découle un décalage entre les régions ayant connu les ravages des hordes mongoles et celles qui n'en ont que senti le souffle. Ce décalage se retrouve dans la conception du livre : deux chapitres sur les cinq que contient le récit sont géographiquement situés dans les zones tombées sous le joug de Gengis Khan ; les trois autres chapitres sont constitués de régions situées – à ce moment-là, jusqu'en 1225 – hors des invasions mongoles. De ce décalage va naître également une différence dans l'approche du phénomène Gengis Khan.

Le fait que cette époque contenait en elle toutes les voies possibles, que le destin de l'Asie et de l'Europe n'était pas encore scellé joue aussi un rôle primordial dans le choix d'Overhoff. Son but étant de proposer à l'Europe des issues hors de sa crise actuelle, il doit montrer une époque où tout n'est pas encore joué, où les décisions politiques des différentes puissances peuvent encore influencer le cours des choses. Pour les individus comme pour les États en dehors de la tourmente mongole, il est encore temps de décider de leur sort. En montrant quels ont été leurs choix, Overhoff peut montrer au lecteur des années 50 comment les « centres de forces » et les « champs de tension » ont agi et réagi.

La réponse à la seconde question – le choix des dates 1221-1225 – s'inscrit dans la méthode du roman. Celui-ci prétend à retracer la perception de l'influence de Gengis Khan. C'est ce caractère qui détermine Overhoff à choisir l'année 1221 comme point de départ de son roman. Il s'agissait de montrer le monde alors qu'il avait pris conscience de Gengis Khan, comme l'indique le titre du roman : *Le monde avec Gengis Khan*. Cette volonté excluait toute la période antérieure à 1221, date à laquelle l'Occident découvre Gengis Khan. Overhoff ne pouvait commencer son roman par une autre date que celle de l'apparition des rumeurs sur les Mongols en Occident. C'est en effet en 1221 que l'Occident eut pour la première fois connaissance de victoires remportées en Orient par un peuple venu de l'est. Ces événements étaient certes racontés sous une forme qui n'avait que certains faits en commun avec la réalité historique. La provenance de ce peuple, ses motivations, ses croyances religieuses avaient été adaptées aux représentations alors en cours (des bruits, des légendes qui circulaient auparavant) et aux besoins d'un Occident qui, engagé dans sa cinquième croisade, voulait voir en ce peuple un allié dans sa lutte contre l'Islam. Nous verrons comment, dans le premier tableau du roman, sous-titré « Premières rumeurs au sujet des Mongols », Overhoff transcrit les rumeurs en provenance d'Égypte et relayées par le pape Honorius III.

Le choix de l'année 1225 pour clore l'unité de temps repose sur des critères moins évidents. Il ne faut pas en rechercher les raisons dans des événements, mais dans la biographie de Gengis Khan, comme le montre l'avant-dernier tableau du roman, celui qui met Gengis Khan en scène, *Repos lors de la marche*. Après avoir, tout au long du livre, évoqué Gengis Khan sous les traits d'un conquérant intrépide, Overhoff a choisi, dans le tableau où le personnage historique est enfin révélé, sans intermédiaire, de présenter Gengis Khan dans « les années de repos du conquérant ».[175] L'auteur prend ici le contre-pied de la progression de tout le roman, choisissant de montrer Gengis Khan en 1225, alors que, rentré en Mongolie, il se « détend » avant d'entamer sa dernière campagne, contre les Tangout du royaume de Si-Hia auxquels il ne pardonnait pas l'offense de lui avoir refusé leur alliance lors de sa campagne contre le Kharezm.

VI.2.1.2 Sous le rapport de l'unité de lieu

Agnès Pierron, dans son *Dictionnaire de la langue du théâtre*, voit dans l'instauration de la règle de l'unité de lieu une réaction contre les lieux multiples de la scène médiévale, la « scène à mansions » tel que cela se pratiquait dans les mystères, miracles et passions représentés dans les rues des villes.[176] Un rapprochement entre ces représentations des mystères de la religion chrétienne, qui apparaissent vers 1400 et dont le but était d'édifier et de divertir le peuple et *Le Monde avec Gengis Khan* pourrait être établi. Les spectateurs de ce théâtre « simultané », se jouant sur des mansions (des espaces où se déroulaient les différents épisodes)[177] se déplaçaient de mansion en mansion pour avoir la perception de la représentation dans sa totalité (plus tard, quand il sera joué dans un seul lieu, le théâtre se fera « successif »). La technique d'Overhoff dans *Le Monde avec Gengis Kahn* se rapproche assez de ce procédé de théâtre « simultané ». De plus, dans ces mystères, selon Gaston Baty, « l'évangile n'apparaissait pas une histoire lointaine, abstraite et quelque peu mythique, mais une réalité vécue […] ».[178] C'est là tout à fait l'objectif poursuivi par Overhoff.

Un premier regard porterait à conclure au défaut d'unité de lieu. Chaque tableau a son propre lieu d'action et le lecteur est emporté aux confins du monde médiéval, de l'Angleterre au Japon. Le véritable lieu unique, dans le roman d'Overhoff, c'est la région dans laquelle se tient Gengis Khan, qui est observée selon différents angles, considérée selon plusieurs perspectives. Ce lieu unique sert de point commun à la diversité des lieux du roman. Ces

[175] René Grousset : *Le Conquérant du monde. Vie de Gengis Khan*, Paris, 1944, p. 347.
[176] *Cf.* Agnès Pierron : *Dictionnaire de la langue du théâtre*, Paris, 2002, p. 456.
[177] *Cf. ibid.*, p. 320.
[178] Gaston Baty : *Rideau baissé*, Paris, 1949, p. 65.

points de vue décrivent, comme les miroirs d'un kaléidoscope, des mouvements circulaires autour de la steppe de Gengis Khan, autour de son repaire (*cf. infra* où Gengis Khan est vu comme un monstre mythologique). Le kaléidoscope, inventé en 1817 par le physicien écossais David Brewster, était un instrument très familier à la génération d'Overhoff, comme le montre la description très détaillée que l'on trouve dans des dictionnaires de la première moitié du XXe siècle.[179] À travers le kaléidoscope, on peut voir les cristaux « s'assembler en étoiles régulières, qui se transforment continuellement quand on tourne l'instrument »,[180] ce qui est exactement l'effet recherché par Overhoff. Dans un kaléidoscope, les diverses visions de cette réalité unique se succèdent et se remplacent, se chassent les unes les autres, suivant la rotation des miroirs. Dans le roman, au lieu de se succéder, les visions s'accumulent, sont conservées pour se compléter et finir par former une mosaïque. Ici réside la différence avec la scène à mansions du théâtre médiéval. Les mansions étaient juxtaposées linéairement, alors qu'ici, elles sont disposées en cercle, chacune étant tournée vers le centre unique qu'est Gengis Khan. C'est cette commune focalisation qui constitue l'unité intérieure et essentielle.

La mosaïque formée par l'ensemble, constituant le second niveau de l'unité, c'est l'Eurasie, la seconde unité de lieu du roman. On peut considérer que l'Eurasie constitue une unité en elle-même, car elle a été exposée dans son intégralité à la menace mongole. La seconde unité de lieu est la sphère de radiation de Gengis Khan, c'est-à-dire toute la zone délimitée par sa renommée. Elle est ici symbolisée par le lien unissant toutes les régions du monde ayant connu Gengis Khan, qu'ait été dévastatrice ou simplement menaçante la présence des Mongols. Grâce au procédé de mosaïque d'Overhoff se dessine une image globale de l'action, de l'influence de Gengis Khan. L'action se déroule, selon les termes d'Overhoff, telle une spirale en cercles concentriques dessinant autour de Gengis Khan une ellipse de plus en plus resserrée.[181] Ce ruban concentrique n'est pas statique, mais dynamique, puisqu'il se rapproche de plus en plus du centre. On retrouve toujours le principe du kaléidoscope qui représente une même réalité, mais sous divers aspects, alors qu'on tourne autour d'elle. Aux étapes marquant l'approche du point névralgique correspondent les cinq chapitres du livre dont les intitulés (*Au bord de la sphère d'action, La zone occidentale, Dans*

[179] *Cf.* l'article *Kaleidoskop* du *Meyers Lexikon* de 1927 (Leipzig, vol. 6, p. 850), bien plus détaillé que dans les versions des dictionnaires actuels. *Cf.* la définition du *Meyers Lexikon online* : „Kaleidoskop *[griechisch »Schönbildseher«]*: fernrohrähnliches optisches Spielzeug, das durch mehrfache Spiegelung unregelmäßig liegender bunter Glasstückchen oder Ähnlichem regelmäßige Figuren darstellt; Sinnbild ständig wechselnder Eindrücke." (http://lexikon.meyers.de/meyers/Kaleidoskop)

[180] „ […] so erblickt man die Körperchen zu regelmäßigen Sternen geordnet, die sich beim Drehen des Instruments dauernd verändern." (*Meyers Lexikon*, Leipzig, 1927, vol. 6, p. 850).

[181] *Cf.* note 163.

le centre asiatique, Au centre, Au-delà de la sphère d'action)[182] reflètent cette volonté de considérer Gengis Khan comme un phénomène, on serait tenté de dire comme une catastrophe naturelle à l'instar des tornades ou des cyclones dont la puissance est d'autant plus violente qu'on se rapproche du centre. Au sein de cette structure, Overhoff s'attache à dresser un tableau de la perception de l'existence de Gengis Khan.

La mosaïque qu'Overhoff avait à l'esprit peut servir de symbole à ce principe de l'unité de lieu au-delà de la diversité des tableaux : tout comme les différents morceaux d'une mosaïque s'unissent pour former un tout, une unité, les tableaux s'unissent pour former un ensemble fini. Tout comme dans une mosaïque où les morceaux s'assemblent par leur couleur et leur forme, les morceaux de la mosaïque assemblée par Overhoff se différencient par plusieurs aspects : lieux, personnages, genres, registres. Overhoff a adapté le principe de l'unité de lieu à son sujet. Sous un éparpillement des lieux de l'action en apparente opposition à la règle de l'unité de lieu, il en conserve l'objectif.

VI.2.1.3 Sous le rapport de l'unité d'action

Au même titre que l'unité de lieu, un premier regard sur l'œuvre porterait à croire à une absence complète d'unité d'action. L'action et les personnages changent à chaque tableau. Mais l'unité se trouve au-delà. Toujours selon le principe du kaléidoscope, elle se trouve dans la motivation de chaque tableau, dans sa justification. Chaque tableau est motivé par Gengis Khan, ne peut avoir lieu qu'en raison de l'existence de Gengis Khan. Il est le principe fondateur de chaque tableau. L'unité d'action au sens de la tragédie classique est ici personnifiée par l'action de Gengis Khan qui entraîne une perception. Ce processus est d'autant plus sensible que, loin d'être un « roman d'action », *Le Monde avec Gengis Khan* est un roman de « perception ». L'action existe : c'est la progression, l'évolution de la sphère d'influence de Gengis Khan. Mais elle est exclusivement rendue par la *vision* qu'en ont les différents acteurs mis en scène par Overhoff. Son but est de montrer la perception qu'en avaient ses contemporains, avec toutes les nuances et même les différences qu'entraînent les divers points de vue. En ce sens, on peut dire que *Le Monde avec Gengis Khan* propose une analyse phénoménologique de la perception de Gengis Khan par ses contemporains, car la méthode privilégie le point de vue du sujet, son histoire personnelle, sa singularité, pour en expliquer les actes. C'est son action qui est le moteur et le fil conducteur de l'œuvre, car elle engendre une variété de réactions, de perceptions qui dépendent du lieu du tableau, des

[182] *Der Rand des Spannungsfeldes, Die westliche Zone, Das asiatische Mittelfeld, Im Zentrum, Jenseits der Spannung.*

personnages le constituant et de sa date. Gengis Khan, en tant qu'axe autour duquel se structure cette vision du monde, est au centre du récit, tant dans le fond que dans la forme. Tout le livre s'organise en fonction du dernier tableau de l'avant-dernier chapitre, intitulé *Au centre*[183] où Gengis Khan apparaît en personne pour la première et la dernière fois, où c'est lui qui a la parole, après avoir été évoqué de multiples façons au cours du livre, variant selon l'optique des personnages. Perception couvrant une palette allant de l'ange descendu du ciel pour sauver la chrétienté du danger musulman (tableau 1), au monstre sanguinaire dont les populations se font le portrait effrayant (16), à l'homme enfin, tel que l'ont connu ses soldats (15), ses conseillers (28) ou ses prisonniers (26).

Tout le livre est construit de façon à arriver, de façon inéluctable, à Gengis Khan : par la manière dont le personnage est cerné – des bruits d'abord, puis des récits plus précis, puis des paroles venant de cercles de plus en plus proches de Gengis Khan. Alors qu'il n'est encore qu'une rumeur pour le peuple londonien, un facteur politique à éventuellement prendre en compte pour Frédéric II, il est déjà une menace pour les Assassins, pour Kiev. Au fur et à mesure de la progression du livre, le lecteur se rapproche de l'épicentre, et les effets des secousses deviennent de plus en plus visibles : le danger est imminent (menant au suicide, 16), ou a déjà frappé (prisonnier des Mongols, 26).

On pourrait parler ici non d'unité d'action, mais d'unité de réaction, qui engendre l'unité profonde des actions. Les actions sont diverses, mais ont un principe commun : la réaction. Dans l'ensemble ainsi formé sont rassemblés les divers aspects de l'action du monde envers Gengis Khan. Car chaque tableau est une réaction à l'action de Gengis Khan. Overhoff compose selon le principe de l'unité d'action une totale anti-unité d'action.

VI.2.1.4 Sous le rapport de l'unité de ton

À ces trois règles fondamentales, il convient d'ajouter l'unité de ton, qui constitue une autre dimension importante de l'esthétique classique, et impose de maintenir le même niveau de langue dans toute la pièce et dans la bouche de tous les personnages, quel que soit leur rang. Overhoff se démarque de cette règle d'unité de ton en adoptant différents registres et en mettant en scène des personnages autres que monarques ou héros, tel que le voulait l'usage dans la tragédie classique. Il ne fait que suivre les pas de Shakespeare et de Goethe dans *Götz von Berlichingen*. Il mélange les genres (tragique, comique) et les registres, la rhétorique ecclésiastique et le jargon populaire, les grands seigneurs et les gens du peuple, la grandeur

[183] L'ultime chapitre *Au-delà de la sphère d'action* faisant office de conclusion, et à ce titre, n'appartenant pas immédiatement à l'assemblage propre du récit.

d'âme et la mesquinerie ordinaire. Il compose, à la manière de Shakespeare, son roman avec un foisonnement d'épisodes et de personnages, qu'ils soient prince ou brigand, cardinal ou marchand, médecin ou soldat. Dans le théâtre shakespearien, à une intrigue entre personnages de haute condition correspond souvent une intrigue entre individus de basse condition. Un souci analogue se retrouve chez Overhoff, en raison de la perspective polyphonique qu'il a adoptée, qui découle du principe de mosaïque. Il veut représenter la perception de Gengis Khan dans toutes les couches de la société, sans quoi l'image qu'il en donne serait incomplète.

VI.2.1.5 Conclusion

Certains des tableaux du roman, qui prennent la forme d'écrits (lettres, édits) remplissent la fonction du récit dans la tragédie classique. « Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose » a dit Boileau.[184] Les récits font partie intégrante de la tragédie classique ; ils sont une conséquence à la fois de l'unité de lieu empêchant de transporter le spectateur en d'autres lieux, et de la bienséance, qui proscrit de répandre le sang sur scène et donc d'y représenter des combats. Overhoff respecte ce principe pour une raison technique : il ne peut relater les scènes de batailles et de façon générale l'avance des Mongols sous la forme de dialogues, il utilise donc les récits, mais sans retourner à la technique romantique traditionnelle. Dans celle-ci, c'est l'auteur qui parle. Chez Overhoff, l'événement est relaté par un personnage lui-même historique, concerné par cet événement. Là où Horace[185] préconisait de ne pas montrer de scènes violentes par un souci de morale, il s'agit chez Overhoff de contraintes stylistiques.

VI.2.2 Dimension spatio-temporelle

VI.2.2.1 Le temps

Une remarque préliminaire s'impose : si Overhoff a fixé le cadre de son récit dans la période précise allant de 1221 à 1225, il s'est permis des libertés avec les réalités historiques avérées. Il s'agit la plupart du temps d'anachronismes au sujet de références à des événements. On pourra citer à titre d'exemple dans le tableau 6 (*Sicile, Palerme*) l'évocation de l'appel à l'aide adressé à l'Ordre des Chevaliers teutoniques par le duc Conrad de

[184] Nicolas Boileau : *Art poétique*, *Chant III*, v. 51.
[185] « que Médée n'égorge pas ses enfants devant le public » (« ne pueros coram populo Medea trucidet »). (Horace : *Art poétique*. Édition et traduction de Léon Herrmann, (= *Collection Latomus*, 7), Bruxelles, 1951, p. 38, v. 185).

Mazovie[186] qui date de 1226, alors que le tableau se déroule en 1221 comme l'indiquent de nombreuses autres références. Overhoff a précisé lui-même dans la postface[187] que la description des Mongols citée dans ce tableau[188] est tirée d'une lettre adressée par Frédéric II aux princes d'Europe rédigée ultérieurement, en 1241.

Le tableau 7 (*Égypte, Le Caire*) représente un autre genre d'anachronisme. Ce tableau est une lettre du sultan El-Kamel adressée à Frédéric II, appelant le souverain européen à une alliance entre Francs et Musulmans contre la menace mongole. Une telle missive existe effectivement, mais est postérieure à 1221, date de la rédaction supposée de cette lettre. Les contacts entre les deux souverains n'ont commencé qu'en 1226, par une ambassade envoyée à Frédéric II par le sultan. C'est à partir de ce moment que s'engagea une correspondance entre les deux hommes. On peut évidemment supposer au crédit d'Overhoff que cette ambassade officielle fut précédée de contacts secrets.[189]

Ces quelques exemples illustrent la démarche de romancier d'Overhoff. Il a mis au service de son récit sa connaissance de l'histoire reposant non seulement sur l'étude des textes des spécialistes les plus érudits mais aussi celle des sources elles-mêmes, sa formation d'humaniste lui permettant de lire les textes latins, celle d'orientaliste de sa femme lui livrant accès aux textes arabes. Overhoff n'a cependant pas voulu faire œuvre scientifique en rédigeant *Le Monde avec Gengis Khan*, mais œuvre de fiction, pour pouvoir s'émanciper du carcan parfois trop étroit des réalités historiques et développer une fresque répondant à ses desseins. En s'émancipant des strictes données historiques, il veut rendre, dans son roman, un portrait plus complet de l'histoire. C'est pour des raisons historiques, et non esthétiques, qu'il effectue ces transpositions. Il est fidèle à l'esprit de l'histoire, à un niveau supérieur à celui du simple positivisme.

---

[186] *Le Monde avec Gengis Khan*, p. 83.
[187] *Ibid.*, p. 356.
[188] *Ibid.*, p. 82.
[189] Comme le fait Pierre Boulle dans *L'Étrange croisade de l'empereur Frédéric II* : « Une question se pose tout naturellement ici, que je n'ai vue abordée nulle part. Cette ambassade était-elle le premier contact entre les deux souverains ? Officiellement, sans aucun doute, mais je pense, pour ma part, que d'autres contacts secrets avaient eu lieu, et cela depuis fort longtemps. Si aucun document n'existe à l'appui de cette hypothèse et, indépendamment même de ma conviction que la croisade de Frédéric et la manière dont il la mena faisaient partie d'un plan élaboré avec soin depuis des années, un certain nombre de faits la rendent extrêmement probable. En voici un : Hermann de Salza, le bras droit de l'Empereur, était à Damiette lorsque Al Camil avait déjà proposé une transaction. Après l'échec catastrophique de la cinquième croisade, et en même temps d'ailleurs que son esprit toujours aiguisé, jamais abattu par un échec, cherchait à reprendre l'affaire sur une autre base en manigançant le mariage de Frédéric avec la fille de Jean de Brienne, il se tenait dans l'ombre très près de celui-ci, pendant toute la durée des longs pourparlers avec Al Camil qui aboutirent à une trêve. […]. En voici un autre, qui convaincra sans doute ceux qui ont eu l'occasion de mesurer l'importance de ‹la face› chez les Orientaux : le sultan Al Camil n'eût jamais envoyé officiellement l'émir Fachr ed-Din, son collaborateur le plus éminent et le plus en vue, auprès de l'Empereur, s'il n'avait été assuré par des sources secrètes de ne pas essuyer une rebuffade. » (Pierre Boulle : *L'Étrange croisade de l'empereur Frédéric II*, Paris, 1968, p. 87).

En dehors du premier tableau, où la date est expressément mentionnée dans le sous-titre : *Année 1221 après J.-C., ville de Londres, berges du fleuve,* aucun tableau n'indique de précision chronologique dans son titre ou sous-titre.[190] Dans la suite du roman, Overhoff ne situe plus l'action des tableaux dans le temps. Il adopte une double attitude : il alterne les tableaux où il distille des informations claires qui renseignent le lecteur, et ceux qui restent dans le flou en ne livrant aucune piste qui pourrait mener à une datation précise au sein de la période qui nous intéresse. Il ressort de l'étude du texte les datations suivantes (nous verrons lors de l'analyse détaillée des tableaux la méthode de détermination de la chronologie) :

Au bord de la sphère d'action		
1	*Angleterre*	1221
2	*Japon, ville de Kamakura*	sans date
3	*Ceylan*	sans date
La zone occidentale		
4	*Rome, Vatican*	1221
5	*Syrie, Krak des Chevaliers*	1221
6	*Sicile, Palerme*	1221
7	*Egypte, Le Caire*	1221
8	*Les ruines de l'empire byzantin*	1222
9	*Russie, Kiev, salle*	1222/3
10	*Silésie, Liegnitz*	1225
11	*Venise*	1222
12	*Bataille dans la plaine de Tiflis*	1221
Dans le centre asiatique		
13	*Perse*	1221
14	*Mer Caspienne, île à garance d'Abeskoun*	1221
15	*Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie*	1221
16	*Ville d'Azerbaïdjan, pièce de séjour*	sans date
17	*Bagdad, palais à l'est de la ville*	1221
18	*Transoxiane, alentours de Samarcande, pavillon de chasse*	1220
19	*Kharezm, gorge dans la montagne*	sans date
20	*Chez les Toungouses, dans le nord de la Sibérie*	sans date
21	*Route à l'est d'Hérat le long du lit d'un fleuve asséché*	1221/1222
22	*Cœur de la Mongolie, Au pied de la montagne sacrée Burqan Qaldun*	sans date

[190] Dans le tableau 17 (*Bagdad*), l'historien Ibn al Athir commence ainsi son monologue: „Es kam das Jahr 1220…". (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 203).

23	*Inde, Delhi*	1223
24	*Asie Mineure, empire du prince seldjoucide Kaïkobad*	1222
Au centre		
25	*Lettre*	1222
26	*Sibérie, camp d'été mongol*	1222
27	*Empire Hi-Sia, monastère sur le cours supérieur du Fleuve jaune*	1223 / 1225
28	*Sans localisation*	1225
29	*Repos lors de la marche*	1225
Au-delà de la sphère d'action		
30	*Himalaya, aurore*	sans date

La composition du roman suit le parcours chronologique établi par Overhoff : le premier tableau s'ouvre en 1221, l'avant-dernier clôt le roman en 1225. (Le dernier tableau, on le verra, échappe au temps). Toutefois, cette progression ne s'accomplit pas sans ruptures : Overhoff pratique un refus systématique de la continuité, il s'efforce à une recherche constante de la rupture. Ce principe s'appliquera sur le plan de la stylistique, dans les différents genres littéraires employés, sur le plan dramatique, dans les différents acteurs mis en scène, sur le plan de la localisation géographique des tableaux qui forme la trame du roman, enfin sur le plan de leur situation chronologique. Ainsi, le tableau 10 du premier chapitre se détache par sa date (1225) de toutes les autres de ce chapitre (1221).

VI.2.2.2 L'espace

Le premier niveau de la structure du livre est sa composition en chapitres et tableaux, résolument placée sous le signe de la géographie. Nous avons vu que le roman se compose de cinq chapitres correspondant à cinq zones géographiques définies en fonction de l'influence de Gengis Khan : *Au bord de la sphère d'action, La zone occidentale, Dans le centre asiatique, Au centre, Au-delà de la sphère d'action*. Les titres indiquent que les zones déterminant les chapitres ne constituent pas en elles-mêmes des ensembles géographiques (pré)définis, répondant aux convenances cartographiques : il n'existe sur le globe terrestre aucune région nommée *Au bord de la sphère d'action*. Overhoff ne se contente pas d'utiliser les zones géographiques continentales usuelles, telle l'Europe, ou l'Asie pour servir de cadre aux chapitres. Les critères choisis pour former les zones de chaque chapitre relèvent davantage de la géopolitique que de la géographie, l'élément déterminant étant l'appréhension de la menace représentée par Gengis Khan. Les titres des chapitres ne se conçoivent que dans leur relation à l'action de Gengis Khan. Outre leurs titres, l'agencement des chapitres révèle

lui aussi la conception d'Overhoff : le rayonnement de l'action de Gengis Khan part de la région *Au Centre*, là où réside Gengis Khan et où est sensible toute sa puissance. Mais ce rayonnement concentrique, au lieu d'irradier dans les zones les plus touchées par l'action de Gengis Khan *Dans le centre asiatique*, est d'abord représenté, en guise de prologue, là où il est le moins puissant, *Au bord de la sphère d'action*, puis dans *La zone occidentale*. Ce procédé montre la prépondérance qu'accorde Overhoff à l'Occident dans son roman. Le dernier chapitre, *Au-delà de la sphère d'action*, tient lieu de conclusion dans laquelle Overhoff alloue à son roman une dimension symbolique grâce à la sagesse humaine qui échappe à la sphère d'action.

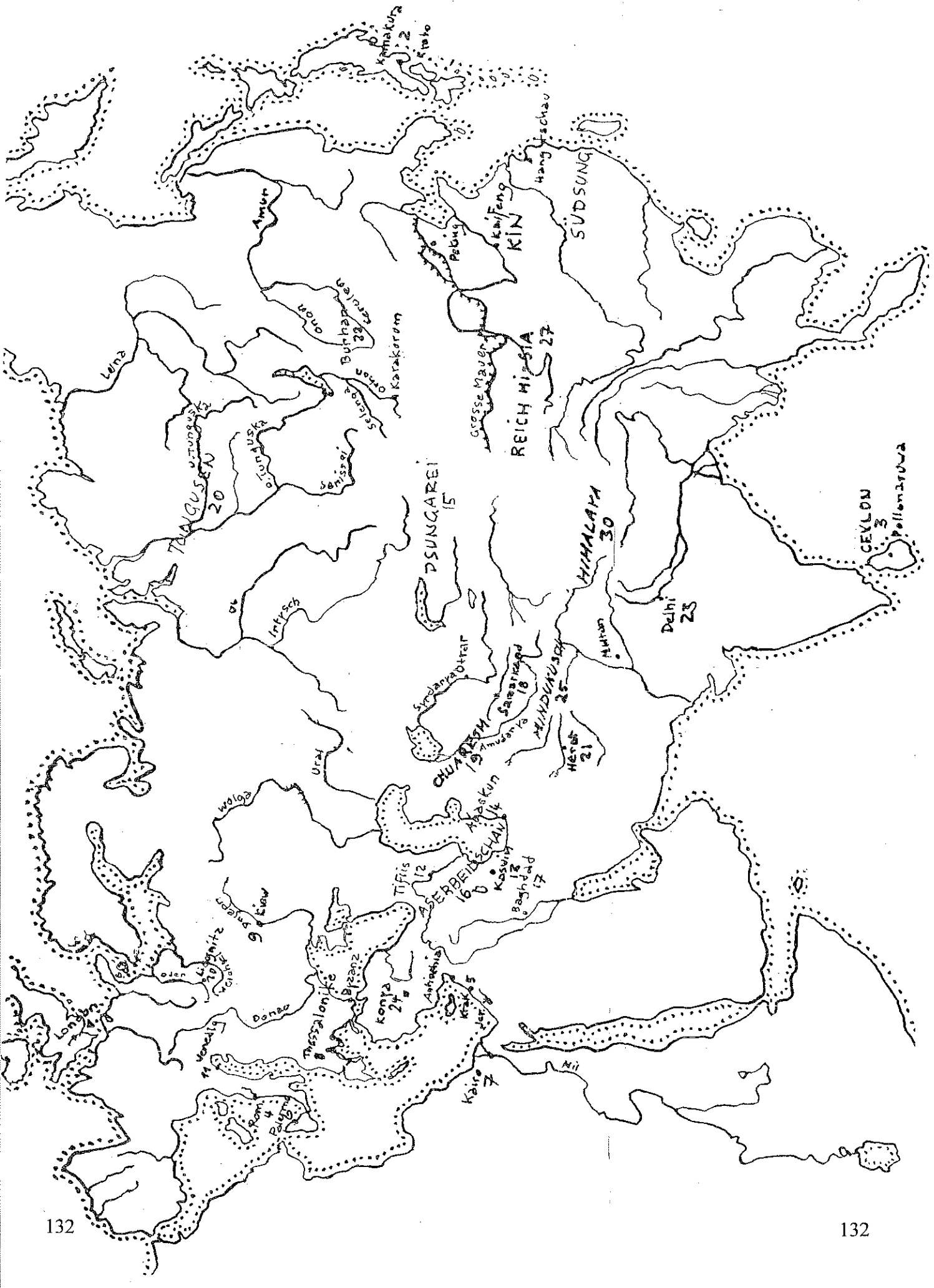
Des représentations graphiques jointes au roman attestent de l'importance visuelle de sa localisation géographique pour l'auteur. Elles sont destinées à une visualisation de la répartition géographique des tableaux. Sur une première carte, dessinée par Edith Overhoff, est indiquée la localisation des trente tableaux. Cette carte va servir de base pour illustrer la conception du roman.

Elle est tout d'abord présentée telle qu'elle se trouvait jointe au roman (carte 1, page 132). Si elle offre une vue d'ensemble du « théâtre des opérations », et présente l'intérêt d'indiquer les numéros renvoyant à chaque tableau, elle ne permet pas de visualiser la progression du roman, de distinguer les régions correspondant aux différents chapitres, ni de saisir « l'architecture » complexe de la composition du récit.

Sur la carte 2 (page 134) se trouvent reproduites par nos soins les illustrations graphiques de chaque chapitre, par des lignes reliant les tableaux les uns aux autres. Chaque chapitre est représenté par une couleur différente. En pointillés sont reliés le dernier et le premier tableau de chaque chapitre. De cette visualisation ressortent différents éléments. D'une part, elle montre l'éloignement des trois îles du premier chapitre ; le périmètre formé par la jonction des tableaux entre eux apparaît de façon très nette : ces trois tableaux forment le pourtour des chapitres suivants, ils en délimitent les frontières. D'autre part, la progression vers l'est suivant le déroulement du roman et l'entrecroisement des lieux d'action apparaissent clairement.

Sur la partie correspondant au chapitre II se dessine une zone occidentale, comme l'a appelée Overhoff, qui ne prend pas en compte toute une partie de l'Europe à l'ouest d'une ligne entre Liegnitz et Rome. Ce déplacement vers le centre de l'Europe de la zone occidentale s'explique par l'avancée des Mongols en 1241, qui s'arrêtèrent à Liegnitz et sur l'Adriatique. Le dernier tableau se déroule à Tiflis, le point le plus oriental du chapitre.

Carte 1



Kamakura 2
Kroto
Hangtschau
SÜDSUNG
Kaifeng
KIN
Peking
Amur
Onon
Burhan 22
Karakorum
Orhon
Selenga
Grosse Mauer
REICH MI-SIA 27
Lena
TUNGUSEN 20
o. Tunguska
Jenissei
DSUNGAREI 15
HIMALAYA 30
Delhi 23
CEYLON 3
Pollonaruwa
Intysch
Ob
Syrdarya
Otrar
Samarkand 18
Amudarya
MINDUKUSCH 25
Herat 21
CHUARESM 19
Ural
Wolga
Apaskun 14
Tiflis 12
ASERBEIDSCHAN 16
Kaswin 13
Baghdad 17
Kiew 9
Liegnitz 20
Oder
Donau
Byzanz
Konya 24
Antiochia
Krak 5
Jer. 6
Kairo 7
Nil
Venedig 11
Rom 4
Palermo 6
London 18

132

Il apparaît sur la zone du chapitre III, qui s'achève à Konya, que c'est là le point le plus occidental de la zone. C'est donc le processus inverse de celui observé pour le chapitre II. De plus, on remarque que les derniers tableaux (23 et 24) s'éloignent de l'épicentre formé par l'Iran, la Transoxiane, le Kharezm, vers des lieux (l'Inde et l'Asie mineure) qui ne connurent que bien plus tard et sous une forme atténuée le joug des Mongols. La rupture géographique est nette entre les tableaux 9, 10 et 12, qui reflètent une progression nette vers l'est, et le tableau 11, qui, se déroulant à Venise, vient interrompre ce processus. Les tableaux 9 (Kiev) et 10 (Liegnitz) marquent les étapes ultimes de l'invasion mongole en 1240 et 1241, mais sont suivies par Venise qui ne fut pas attaquée, puis par Tiflis, qui elle fut attaquée bien avant, dès 1221.

Il manque une localisation pour le chapitre IV (qui inclut également le dernier tableau du roman, formant le cinquième chapitre), et deux autres ne sont que des approximations grâce à des recoupements. Cette imprécision géographique du quatrième chapitre est due au fait que les acteurs en sont des Mongols ou des personnes dans la mouvance des Mongols : ceux-ci étant des nomades par excellence, il est évident qu'on ne peut les fixer sur une carte comme on le fait des Francs en Europe ou des Musulmans en Iran.

Ce n'est qu'avec l'application visuelle du principe de spirales qu'Overhoff indiquait avoir utilisé dans la conception du *Monde avec Gengis Khan*[191] que se révèle, sur la carte 3 (page 135), la complexité de la composition du roman. Il ressort de cette visualisation un système de quatre spirales successives : la grande spirale du chapitre I, englobant les trois autres en son sein : la spirale occidentale du chapitre II, la spirale orientale du chapitre III, dont les derniers entrelacs se déplaçant vers l'Orient, forment la spirale autour de Gengis Khan au chapitre IV. Toute la dimension de la structure de l'œuvre d'Overhoff apparaît alors : Gengis Khan est au centre de l'œuvre sur différents plans : sur le plan de la composition stylistique, il apparaît dans le chapitre IV *Au centre* ; sur le plan de l'espace, il est au centre de la spirale la plus petite, au centre du système de spirales formé par la composition du roman.

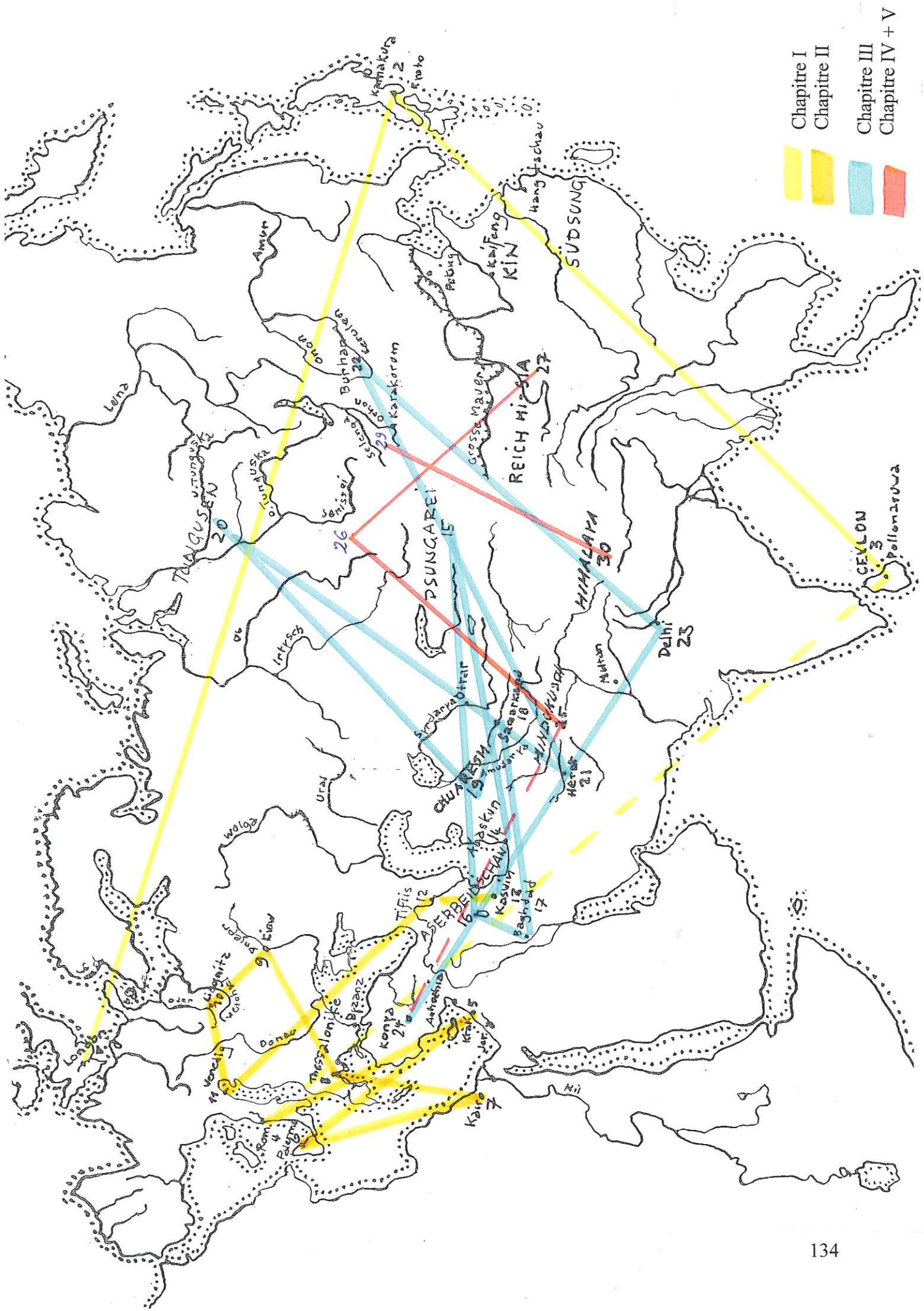
L'intention d'Overhoff est éclairée par cette représentation graphique en spirales : Gengis Khan se trouve au centre du système de spirales comme l'était le Minotaure au centre du labyrinthe.

Cette constatation établie, il apparaît que la succession des tableaux du roman est conçue comme un parcours dont il faut franchir les étapes successives pour atteindre le terme.

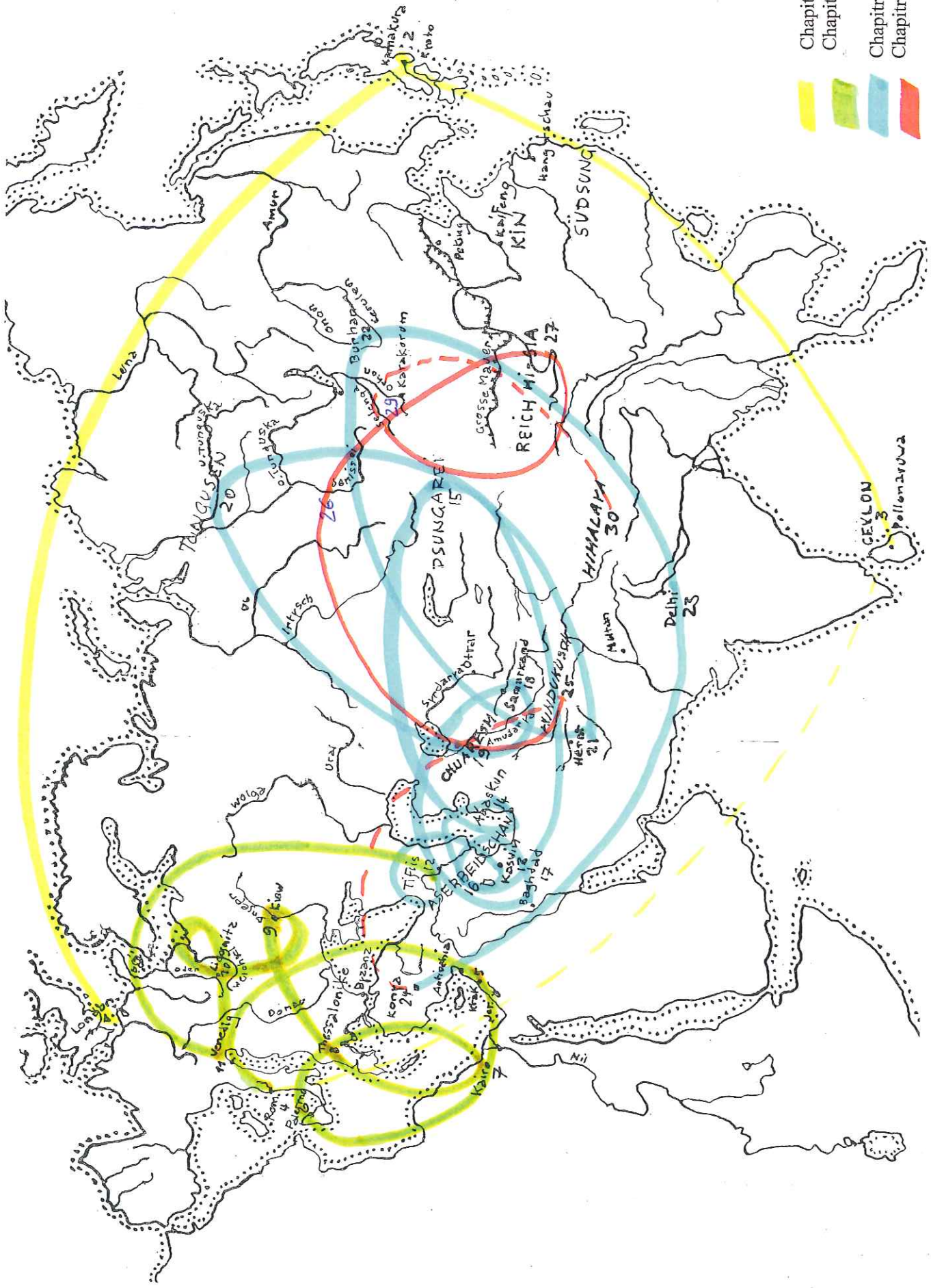
Les spirales successives prennent la forme que revêt le principe du labyrinthe dans l'œuvre. De même que le Minotaure est caché au fond du labyrinthe, de même Gengis Khan

[191] Voir *supra* la partie « Présentation thématique ».

Carte 2


Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV + V
Kamakura 2
Kioto
Hangtschau
SÜDSUNG
Kaifeng 9
KIN
Peking
Amur
Onon
Kerulen
Burhan 22
Karakorum
Orhon
Selenga
Grosse Mauer
REICH MITTE 27
Lena
TUNGUSEN 20
Tunguska
Jenissei
PSUNGAREI 15
26
29
HIMALAYA 30
CEYLON 3
Pollonaruwa
Delhi 23
Multan
Irtysch
Ob
Syrdarya
Otrar
Samarkand 18
HINDUKUSCH 25
Herat 21
CHWAREZM 19
Amudarya
Ural
Wolga
Kaaskun 14
ASERBEIDSCHAN 16
Kasvin 13
Baghdad 17
Tifilis 12
Kiew
Donau
Konya 24
Antiochia
Krak
Thessalonike
Byzanz
Venedig 11
Rom 4
Palermo 6
Kairo 7
Nil
London 1
Oder
Elbe
Weichsel
Liegnitz 10

Carte 3


Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV + V
KIN
SÜDSUNG
REICH MI-SIA
27
Burhan
22
Karakorum
29
Grosse Mauer
Amur
Lena
TUNGUSEN
20
PSUNGAREI
15
HIMALAYA
30
Delhi
23
CEYLON
3
Pollonaruwa
Intysch
Ob
Ural
Wolga
Samarkand
18
Herat
21
Kaschgar
Baghdad
17
Tiflis
12
ASERBEIDSCHAN
16
Byzanz
Konya
24
Kairo
7
Nil
Donau
Venedig
Rom
Palermo
Thessalonike
Antiochia
Krak
Jerusalem
Lignitz
Oder
Kiew
London

n'apparaît-il qu'au terme d'une quête au cours de laquelle il faut constamment revenir en arrière pour progresser et trouver l'insaisissable conquérant, toujours en mouvement. Cela donne une nouvelle dimension à l'imprécision géographique des tableaux du chapitre IV, et l'appellation du tableau 29 mettant Gengis Khan en scène, *Repos lors de la marche*. On ne peut le saisir, lui l'éternel errant, que lors d'une halte.

Le Monde avec Gengis Khan doit se comprendre, dans sa structure, comme inspiré de l'archétype des quêtes chères au Moyen-Âge : la quête de la bien-aimée (que l'on retrouve dans la *Minne* des romans courtois de Hartmann von Aue et de Wolfram von Eschenbach), mais aussi la quête du Graal telle qu'elle est représentée dans les romans arthuriens de Chrétien de Troyes au XIIe siècle. Le héros qui d'aventure en aventure, d'échecs en victoires, doit progresser, est ici le lecteur, dont la quête de Gengis Khan lui montre un personnage de plus en plus énigmatique au fur et à mesure qu'il approche du but, chose faite à l'avant-dernier tableau du roman. De cette démarche va découler la perception de Gengis Khan et des Mongols dans la progression du roman. Assimilés à un peuple et son chef mythique au début du roman, l'image va se préciser peu à peu, s'approcher de la réalité ou des réalités que revêt Gengis Khan selon la position de ceux qui l'ont rencontré.

Le tableau 30, qui clôt l'ouvrage du haut des sommets de l'Himalaya, constitue l'ultime étape, le but suprême de toute quête : atteindre la sérénité. Cet état est symbolisé dans le roman par l'introduction d'une dimension géographique supplémentaire à la composition du livre. Jusque-là, seules deux dimensions structuraient l'ensemble : les directions nord-sud et est-ouest. Ici intervient la troisième dimension de l'espace : la hauteur. Le passage de la géométrie plane à la géométrie dans l'espace symbolise la seule manière d'échapper au monde de l'action, à l'agitation des hommes. Overhoff a lui-même parlé de fébrilité politique (« politischer Unrast »), pour décrire cette époque.[192]

[192] Dans le cadre d'une conférence sur „Die Einbildungskraft im Werk Rudolf Kassners", typoscript, p. 4.

Mosaïque représentant le labyrinthe du Minautore avec au centre, le Minotaure, Thésée, Ariane. Paphos, Chypre

Manuscrit de la fin du XIIe siècle (Munich)

Pièce de monnaie crétoise

VI.2.3 Structure du roman

VI.2.3.1 Composition en chapitres et en tableaux

	Chapitre 1	Chapitre 2	Chapitre 3	Chapitre 4	Chapitre 5
Tableaux	3	9	12	5	1

Les cinq chapitres se composent de trente tableaux, répartis de façon inégale : le chapitre I *Au bord de la sphère d'action,* comprend trois tableaux : *Angleterre* ; *Japon, ville de Kamakura* ; *Ceylan*. Le chapitre II *La zone occidentale,* en compte neuf : *Rome, Vatican* ; *Syrie, Krak des Chevaliers* ; *Sicile, Palerme* ; *Egypte, Le Caire* ; *Les ruines de l'empire byzantin* ; *Russie, Kiev, salle* ; *Silésie, Liegnitz* ; *Venise* ; *Bataille dans la plaine de Tiflis.* La troisième zone, *Dans le centre asiatique,* avec douze tableaux, est la plus importante : *Perse* ; *Mer Caspienne, île à garance d'Abeskoun* ; *Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie* ; *Ville d'Azerbaïdjan, pièce de séjour* ; *Bagdad, palais à l'est de la ville* ; *Transoxiane, alentours de Samarcande, pavillon de chasse* ; *Kharezm, gorge dans la montagne* ; *Chez les Tougouses, dans le nord de la Sibérie* ; *Route à l'est d'Hérat le long du lit d'un fleuve asséché* ; *Cœur de la Mongolie, sur la montagne sacrée Burqan Qaldun* ; *Inde, Delhi* ; *Asie Mineure, empire du prince seldjoucide Kaikobad.* Le quatrième et avant-dernier chapitre, *Au Centre,* contient cinq tableaux : *Lettre* ; *Sibérie, camp d'été mongol* ; *L'empire Hi-Sia, monastère sur le cours supérieur du fleuve jaune (Hoang-ho)* ; *Sans localisation* ; *Repos lors de la marche.* Le dernier chapitre, *Au-delà de la sphère d'action,* n'est formé que d'un unique tableau : *Himalaya, aurore*.

VI.2.3.1.1 Le nombre d'or

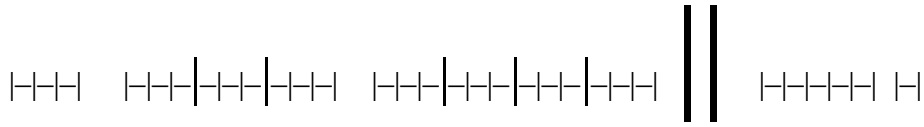
Cette composition appelle plusieurs remarques. Concernant la répartition des tableaux tout d'abord, qui est inégale mais non arbitraire, Overhoff employant le rapport du nombre d'or, ou section dorée, dont la valeur numérique est 1,618…(f), et qui se définit ainsi : « Le rapport entre la somme des deux grandeurs considérées et l'une d'entre elles (la plus grande) est égal au rapport entre celle-ci et l'autre (la plus petite) ».[193] Tout terme est égal à la somme des deux précédents. Ce rapport, baptisé « divine proportion » par Luca Pacioli dans son traité *De Divina Proportione* en 1509, et mentionné par Kepler comme un « joyau de la géométrie »,[194] joua un rôle prépondérant dans l'architecture en Égypte, en Grèce et dans l'art

[193] Matila C. Ghyka : *Le Nombre d'or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*, vol. 1 : *Les Rythmes*, Paris, 1952, p. 27.
[194] *Ibid.*, p. 50.

gothique. C'est ce que révélèrent les études d'Ernst Moessel (*Die Proportion in der Antike und Mittelalter*, Munich, 1926), qui montra l'occurrence continuelle du nombre d'or dans les édifices égyptiens, grecs et gothiques.

Overhoff applique ce rapport dans un souci d'harmonie : la progression des tableaux est basée sur le rapport de la section dorée ; la somme des tableaux des deux premiers chapitres (3 et 9) est égale au nombre des tableaux du troisième chapitre (12). Et toujours dans le domaine des proportions, le nombre de tableaux des deux derniers chapitres (6) correspond à la moitié du nombre de tableaux du troisième chapitre (12).

La représentation graphique de la structure du roman révèle un second niveau d'agencement :



Dans les trois premiers chapitres, les tableaux sont disposés selon un module égal à 3. Ce module est appliqué une fois, trois fois et quatre fois. Cette progression harmonieuse est interrompue avec le chapitre quatre, qui contient cinq tableaux ; le rythme devient haché. Cette rupture correspond à l'apparition de Gengis Khan au tableau 29, venant détruire l'harmonie de la progression, et dans un sens symbolique, l'harmonie du monde, que représente le nombre d'or.

VI.2.3.1.2 Appellations géographiques

La composition du roman appelle une seconde remarque : chaque tableau porte un titre le situant géographiquement au sein de sa zone, mais par des moyens très variés. Par le pays (*Japon*, *Syrie*, *Perse*, *Sibérie*), en ce cas souvent accompagné d'une précision supplémentaire, indiquant une ville ou un site (pour les titres cités ci-dessus : *ville de Kamakura*, *Krak des Chevaliers*, *forteresse d'Alamout au nord-ouest de Kaswin*, *camp d'été mongol*), ou en nommant une région, une ville, voire une localisation plus ou moins bien définie (*Cœur de la Mongolie, Rome, Route à l'est d'Hérat le long d'un fleuve asséché, mer Caspienne, gorge dans la montagne*). L'énumération des trente tableaux laisse apparaître la variété dans l'ancrage géographique, dans leur situation géopolitique sur la carte du monde – c'est-à-dire à quel empire, quelle puissance ils se réfèrent –, mais aussi dans leur précision topologique. Celle-ci s'étend de son unité la plus petite, la pièce définie d'un bâtiment (*pièce de séjour, salle*) à l'édifice dans son ensemble (*Bagdad, palais à l'est de la ville*), à la ville (*Palerme, Le*

Caire). Opposés à cette topographie précise, d'autres tableaux ne portent que des titres les situant approximativement dans l'espace : *Les ruines de l'empire byzantin.*

On remarque dans la progression du roman une imprécision de la localisation géographique dans les intitulés qui va grandissant. Dans le premier chapitre, des îles sont nommées, territoires clairement délimités par excellence. Dans le deuxième chapitre, chaque tableau est localisé au minimum par une ville (dans quatre tableaux : *Palerme, Le Caire, Liegnitz, Venise*), ou plus précisément par un édifice, ou un ensemble d'édifices dans trois cas (*Vatican, Krak des Chevaliers, salle*). Deux tableaux sont fixés d'une façon plus floue : *Les ruines de l'empire byzantin* et *Bataille dans la plaine de Tiflis.* Mais ils font toutefois encore l'objet d'un ancrage géographique. (On remarquera que ce tableau, *Bataille dans la plaine de Tiflis,* marque un événement, une action d'importance au point de vue historique et géopolitique. C'est le seul de tout le livre, ce qui lui confère un statut particulier. Dernier tableau du deuxième chapitre, il marque le fossé entre les États encore intacts et ceux qui ont connu, de près ou de loin, la terreur mongole. Overhoff marque la césure avec ce tableau de bataille, et qui plus est, de défaite pour l'Occident.)

Le phénomène s'accentue dans les titres des tableaux du troisième chapitre. Alors qu'à chaque titre des tableaux des deux premiers chapitres l'on pouvait immédiatement relier un pouvoir, un monarque, ou du moins, une identité étatique à la localisation, l'occasion s'en fait plus rare à partir du troisième chapitre, sans disparaître pour autant complètement, avec la présence des tableaux *Bagdad, palais à l'est de la ville,* et, dans une moindre mesure, *Inde, Delhi*. Les autres tableaux donnent des indications géographiques mais qui ne sont plus géopolitiques. D'une part parce que leur localisation n'est plus reliée au pouvoir, l'action ne se situe plus au niveau des puissants, elle a glissé vers le peuple, comme dans *Ville d'Azerbaïdjan, pièce de séjour* ; d'autre part, certains intitulés, si précis soient-ils, comme *Mer Caspienne, île à garance d'Abeskoun*, ne révèlent pas d'eux-mêmes le ou les acteurs du tableau. Dans deux cas, le territoire d'un peuple est indiqué comme localisation, et non le nom de leur pays (*Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie ; Chez les Toungouses, dans le nord de la Sibérie*), traduisant un flou de la situation politique. Paradoxalement, les intitulés deviennent de plus en plus longs, mais de plus en plus imprécis au sens politique. À mesure qu'on progresse vers les steppes d'Asie, les localisations deviennent plus floues.

Ce procédé culmine au quatrième chapitre, lorsqu'on quitte le monde des peuples sédentaires pour celui des peuples nomades. Overhoff va jusqu'à renoncer à la localisation géographique dans trois cas sur cinq : *Lettre, Sans localisation, Repos lors de la marche*. Ces trois titres sont atypiques à différents niveaux : *Lettre* se réfère au genre du tableau, ce

qu'Overhoff ne fait nulle part ailleurs ; *Sans localisation* est la négation du principe utilisé tout au long du livre ; *Repos lors de la marche* est à comprendre au sens figuré, ce tableau montrant Gengis Khan, l'éternel nomade, s'interrogeant sur le sens de son action.

Le dernier et unique tableau du dernier chapitre renoue avec la structure géographique, tout en restant très vague et symbolique : *Himalaya, aurore*.

VI.2.3.1.3 Choix des localisations

Au-delà de cette première approche de la structure formelle de l'ouvrage par l'étude de sa composition, se situe, à un second plan, la structure thématique de l'œuvre. La composition géographique comprend donc deux degrés : le découpage en trente tableaux s'intégrant dans cinq zones d'action, dont le rôle est de refléter l'ordonnance du monde autour de Gengis Khan. L'agencement des tableaux découle d'une logique géographique mais aussi politique, qui constitue le second niveau de la structure de l'ouvrage.

Overhoff ne se contente pas de partir des régions les plus éloignées du domaine d'influence de Gengis Khan, puis de s'en rapprocher peu à peu pour cerner le personnage principal. Les localisations qu'il a choisies comme cadre des tableaux sont déterminées selon des critères qu'on peut classer en cinq catégories :

1. Lieux restés intouchés par les conquêtes, aux confins du monde : les trois tableaux du premier chapitre : *Angleterre* ; *Japon, ville de Kamakura* ; *Ceylan* et le tableau du dernier chapitre : *Himalaya, aurore.* Les titres de ces chapitres indiquent bien que leurs tableaux ne font pas partie intégrante du théâtre des événements : *Au bord de la sphère d'action* et *Au-delà de la sphère d'action*.
2. Lieux du pouvoir, séculier ou spirituel : Rome (tableau 4), Palerme (tableau 6), Le Caire (tableau 7), Kiev (tableau 9), Venise (tableau 11), Bagdad (tableau 17), Delhi (tableau 23), Konya (tableau 24).
3. Lieux des futures conquêtes de Gengis Khan et des Gengiskhanides : Krak des Chevaliers (tableau 5), Kiev (tableau 9), Liegnitz (tableau 10), Tiflis (tableau 12), forteresse d'Alamout (tableau 13), Bagdad (tableau 17).
4. Lieux de l'action immédiate de Gengis Khan : Chez les Ouïgours (tableau 15), Sibérie (tableaux 20 et 26).
5. Lieux déjà conquis : Samarcande (tableau 18).

V.2.3.2 Composition stylistique et pondération des genres

Le roman présente des tableaux de nature très différente : des soliloques ou des monologues, des scènes historiques ou des scènes dialoguées, des documents fictifs – lettres, missives, édit –, sans toutefois être structuré selon la nature des formes littéraires employées. Grâce aux différents styles choisis, Overhoff confère *Au Monde avec Gengis Khan* un aspect kaléidoscopique supplémentaire. Les monologues présentent des variétés permettant de les classer en trois catégories. On en verra les particularités après avoir présenté la pondération des trois styles du roman.

VI.2.3.2.1 Pondération des genres littéraires

	Chapitre 1	Chapitre 2	Chapitre 3	Chapitre 4	Chapitre 5
Monologue	1	3	8	4	0
Dialogue	1	3	3	0	1
Lettre	1	3	1	1	0

	Monologue	Dialogue	Lettre
Chapitre 1	1	1	1
Chapitre 2	3	3	3
Chapitre 3	8	3	1
Chapitre 4	4	0	1
Chapitre 5	0	1	0

Le monologue est le genre le plus souvent employé, dans plus de la moitié (seize) des trente tableaux. Au premier chapitre le tableau 2 *Japon, ville de Kamakura,* au deuxième chapitre, les trois tableaux 6 *Sicile, Palerme*, 8 *Les ruines de l'empire byzantin*, 9 *Russie, Kiev, salle*, au troisième chapitre les huit tableaux 13 *Perse*, 15 *Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie*, 17 *Bagdad, palais à l'est de la ville*, 18 *Transoxiane, alentours de Samarcande, pavillon de chasse*, 19 *Kharezm, gorge dans la montagne*, 20 *Chez les Tougouses, dans le nord de la Sibérie*, 21 *Route à l'est d'Hérat le long du lit d'un fleuve à sec*, 22 *Cœur de la Mongolie, sur la montagne sacrée Burhan Chaldun*, au quatrième chapitre les quatre tableaux 26 *Sibérie, camp d'été mongol*, 27 *L'empire Hi-Sia, monastère sur l'Hoang-ho supérieur*, 28 *Sans localisation*, 29 *Repos lors de la marche*.

Le dialogue est utilisé huit fois : six fois au sens restreint de conversation à deux et deux fois dans un sens plus large, d'entretien auquel participent plus de deux personnes. C'est par un dialogue que s'ouvre le roman, par le tableau 1 *Angleterre* au chapitre 1. Le chapitre II contient trois dialogues : *Silésie, Liegnitz* (10), *Venise* (Conseil entre 6 personnes) (11), *Bataille dans la plaine de Tiflis* (12) ; le chapitre 3 en contient deux : *Ville d'Azerbaïdjan, pièce de séjour* (16), *Inde, Delhi* (23). Le dialogue apparaît une fois aux chapitres IV et V : *Asie Mineure, empire du prince seldjoucide Kaikobad* (24) et *Himalaya, aurore* (30) chant litanique psalmodié par des moines.

On trouve la forme écrite à six reprises, sous la forme d'un édit royal et de cinq lettres. L'édit royal est le dernier tableau du chapitre I, *Ceylan* (3). Avec trois occurrences, le chapitre II rassemble le plus grand nombre de lettres : *Rome, Vatican* (4), *Syrie, Krak des Chevaliers* (5), *Égypte, Le Caire* (7). Les chapitres III et IV contiennent respectivement une lettre : *Mer Caspienne, île à garance d'Abeskoun* (14) et *Lettre* (25).

La recherche de diversité au sein de l'œuvre se manifeste dès les trois tableaux du premier chapitre : on y trouve rassemblés, dans une même pondération, les trois genres stylistiques présents tout au long du roman. (Les trois tableaux mettent également en scène les trois catégories d'acteurs propres au roman : le pouvoir politique, le pouvoir religieux, le peuple). Le deuxième chapitre reprend la pondération du premier : les trois genres stylistiques ont le même nombre d'occurrences : trois monologues, trois dialogues, trois lettres. On constate donc un souci d'harmonie sur le plan stylistique qui correspond à la progression harmonieuse des chapitres.

Au troisième chapitre, le nombre des monologues (huit) est le double du nombre des dialogues (trois) et de la lettre (une) ajoutés. Au quatrième chapitre, le dialogue a disparu : il reste quatre monologues, deux fois moins qu'au chapitre précédent, et une lettre. Le cinquième chapitre, constitué d'un seul tableau, faisant office de conclusion, est un chant à plusieurs voix, ce qui s'apparente au dialogue.

L'agencement des styles au sein du roman laisse apercevoir la volonté de créer un ensemble, comme un cercle dont les deux extrémités se rejoignent. En effet, le premier et le dernier tableaux revêtent le même style (dialogue), tout comme le deuxième et l'avant-dernier, qui sont des monologues.

VI.2.3.2.2 Les monologues

Le terme de monologue est employé ici dans le sens de discours d'une personne qui parle à un auditoire sans en attendre de réponse ou sans permettre à ses interlocuteurs de

répondre, c'est-à-dire de discours d'une personne qui parle à un interlocuteur silencieux. Le monologue est donc ici une forme de dialogue, de demi-dialogue où seul l'un des interlocuteurs est actif. L'acception du terme dans le sens de discours qu'une personne seule se tient à elle-même, ou de soliloque intérieur (longue suite de pensées, de dialogue intérieur où la personne se parle et se répond) n'a aucune occurrence.

Ces seize monologues apparaissent sous des formes très variées. Un monologue sera très différent selon qu'il s'agit d'un discours, d'un exposé devant une assemblée silencieuse ou d'une mise en scène où les protagonistes interagissent, même si un seul parle. Leur seul trait commun est l'unicité dans le sens où une seule personne a la parole. Ils se présentent sous différentes formes. Nous en distinguerons trois : le monologue de récit, qui s'apparente au discours, à l'exposé (tableaux 2, 6, 9, 13, 17, 27, 28, 29) ; le monologue scénique, où la présence de l'autre personnage joue un rôle et est prise en compte dans le monologue, où une dimension de jeu théâtral est présente – ce qui fait défaut dans le genre précédent – (tableaux 8, 15, 18, 19, 20, 22, 26) ; le monologue d'action, qui ne concerne que le tableau 21. Même à l'intérieur de ces trois catégories, il serait possible de distinguer des variantes, en particulier pour les tableaux 20 et 28, qui introduisent le monde des esprits.

Monologues de récit :
- Chapitre 1
  - *2* : *Japon, ville de Kamakura*
  - *6 : Sicile, Palerme*
- Chapitre 2
  - *9: Russie, Kiev, salle*
- Chapitre 3
  - *13: Perse*
  - *17 : Bagdad, palais à l'est de la ville*
- Chapitre 4
  - *27 : L'empire Hi-Sia, monastère sur l'Hoang-ho supérieur*
  - *28 : Sans localisation*
  - *29 : Halte/Repos lors de la marche*

Monologues scéniques :
- Chapitre 2
  - *8 Les ruines de l'empire byzantin*
- Chapitre 3
  - *15 Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie*
  - *18 Transoxiane, alentours de Samarcande, pavillon de chasse*
  - *19 Kharezm, gorge dans la montagne*
  - *20 Chez les Toungouses, dans le nord de la Sibérie*
  - *22 Cœur de la Mongolie, sur la montagne sacrée Burhan Chaldun*
- Chapitre 4
  - *26 Sibérie, camp d'été mongol*

Monologue d'action :
- *21 Route à l'est d'Hérat le long du lit d'un fleuve asséché*

VI.2.3.2.2.1 Le monologue de récit (tableaux 2, 6, 9, 13, 17, 27, 28, 29)

Ce sont des monologues sans aucune scénarisation, où le locuteur n'est pas mis en scène, où il ne retrace pas des faits auxquels il a pris part, où le ou les interlocuteurs restent silencieux, invisibles, n'ont aucune influence sur le discours : ce sont des exposés, des discours, tenus par une personne devant un second personnage, devant une cour ou une assemblée restant silencieuse. Ces monologues sont caractérisés par le fait que le personnage et son auditoire appartiennent au même camp, ont les mêmes intérêts et, de manière plus ou moins nuancée, entretiennent des liens sociaux.

VI.2.3.2.2.2 Le monologue scénique (tableaux 8, 15, 18, 19, 22, 26)

Les monologues scéniques mettent en scène un deuxième personnage – souvent soumis à celui qui parle, étant son prisonnier, son élève ou son sujet – dont les paroles sont uniquement retranscrites au discours indirect par le locuteur. Ces monologues ne sont pas statiques, des interactions ont lieu entre les acteurs, décrites par le locuteur, donnant naissance à de véritables scènes monologuées. Six monologues répondent à ces critères.

VI.2.3.2.2.3 Le monologue d'action (tableau 21)

Bien que se présentant sous une forme de monologue, c'est une scène dont il s'agit ici. Le tableau se déroule sur le bord d'une route, qu'empruntent des voyageurs, abordés par le personnage principal. Ceux-ci font irruption dans le cours du tableau et le quittent. Ces rencontres sont rendues par le discours du personnage central, qui commente l'arrivée des voyageurs, établit un dialogue avec eux et commente leur disparition.

CHAPITRE III

Avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*

I Présentation

Le Monde avec Gengis Khan s'ouvre sur un long avant-propos, intitulé *Avant-propos sur le XIIIe siècle*, « que je tiens », précise Overhoff, « pour particulièrement important ».[1] Il va permettre au lecteur d'entrevoir les enjeux du XIIIe siècle, explique l'auteur, qui considère le « XIIIe siècle, non seulement pour l'Europe mais pour le monde entier, [comme] une grande époque d'agitation, où de nouvelles idées surgissent de toute part, où d'immenses changements politiques s'accomplissent. »[2] Overhoff expose en quoi ce siècle a jeté les fondements de l'Europe actuelle. Il y traite des grands courants intellectuels, religieux et politiques qui traversent et caractérisent le XIIIe siècle de par le monde. À partir de considérations sur l'évolution des mentalités et leur expression dans divers domaines, il va former l'image d'un monde en mutation. Il ne s'arrête pas aux différents pays qui constituent la Chrétienté, considérant les phénomènes qui la traversent dans son ensemble. Il évoque les grands courants agissant sur ce théâtre : la lutte entre l'Empire et le Sacerdoce, la lutte de l'Église contre l'hérésie, la montée de nouvelles forces, les grandes figures du siècle, au premier rang desquelles il place l'empereur du Saint Empire romain germanique, Frédéric II de Hohenstaufen. Ces courants trouvent leurs expressions dans diverses manifestations : dans le domaine religieux : l'architecture, la théologie, la création des ordres mendiants (Franciscains et Dominicains) et l'hérésie ; dans le domaine politique : la suprématie de la Papauté sur l'Empire, la place prise par les cités dans la vie politique, la naissance de la législation.

L'idée de cet avant-propos explicatif ne lui est venue que très tard, vers la fin 1958, certainement à la suite des critiques que lui avait adressées Peter Suhrkamp, évoquant le désarroi du lecteur, perdu dans les méandres d'une époque mal connue.[3] Overhoff exposait l'intention poursuivie dans l'avant-propos en ces termes :

> L'avant-propos doit fournir au lecteur un aperçu d'ensemble, comme un regard par le gros bout de la lorgnette, tout en lui donnant les clés pour comprendre certains passages du texte, qui

[1] Lettre d'Overhoff à son éditeur Karl B. Glock du 09.12.1958 : „[…] die ich für besonders wichtig halte."
[2] „Das 13. Jahrhundert ist nicht nur für Europa, sondern für die ganze Welt eine große, aufgewühlte Zeit. Neue Ideen tauchen überall auf, ungeheuere politische Veränderungen vollziehen sich." (Introduction à une lecture le 23 janvier 1967 à Offenbourg, script).
[3] Lettre de Peter Suhrkamp à Overhoff du 22.07.1957 : „Für Ihre Absichten geht die Fiktion zu weit. Die Dokumente und Szenen sind in einen völlig unbekannten Raum hinein gestellt. Ich bewege mich in einem Terrain, ohne Boden unter den Füssen und das ich nicht absehe. Ich suche überall nach festem Halt, den ich nirgends finde. Für mich fehlt dem, was Sie geschrieben haben, die Verbindlichkeit."

> risquent sinon de lui demeurer d'un accès difficile. Mais sans rien anticiper, pour ne pas diminuer la tension dramatique.[4]

Ces propos éclairent d'une part la différence établie par Overhoff entre l'avant-propos et le roman en lui-même et l'effet recherché par le genre du roman d'autre part. « Quiconque veut connaître le passé ne peut seulement le considérer par le gros bout de la lorgnette »,[5] déclare-t-il à la fin de l'avant-propos. La seule connaissance des faits n'est pas suffisante pour appréhender l'histoire. La clé qui ouvrira les portes du passé se trouve dans les individus, dans leur esprit et leur intelligence. C'est une raison supplémentaire – nous avons vu qu'à l'origine de son dessein se trouvait le désir de faire œuvre de création – expliquant le choix de la forme du roman, préférée à la forme de l'essai. Overhoff a voulu faire parler les sources historiques qu'il a consultées et parfois même intégrées dans le cours de son roman (ainsi la description des Mongols dans le rapport de Pierre de La Vigne à Hermann von Salza au tableau 6 et le début de l'exposé de l'historien Ibn al-Athir au tableau 17). Mais le travail d'écrivain, dont la première vertu est l'imagination, a pour fonction de combler les lacunes inhérentes aux sources historiques en faisant agir des personnages, et cette fonction a pour fin d'en montrer la liberté d'action et d'inciter, par analogie, les contemporains de l'auteur à faire de même. L'avant-propos, dans l'aperçu qu'il donne, doit permettre au lecteur, comme l'a écrit Overhoff à Karl B. Glock dans la lettre citée plus haut, d'appréhender l'œuvre avec les connaissances historiques nécessaires sans pour autant amoindrir la tension dramatique ; Overhoff y présente des personnages impliqués dans les situations géopolitiques mises en scène dans le roman. L'évocation des circonstances d'actualité dans des pays tels que le Japon ou l'Inde permettra au lecteur de resituer la scène. Il ne s'agit pas non plus dans l'avant-propos d'apporter des réponses anticipées aux questions que le lecteur se pose à la lecture du roman. C'est au lecteur lui-même d'y répondre, comme Overhoff le précisait dans son roman *La Maison sans localisation*, en se référant à André Gide.[6]

D'une longueur de vingt pages, l'avant-propos expose la Chrétienté du XIIIe siècle dans une première partie (sept pages), l'Islam dans une deuxième (quatre pages), puis le reste de l'Asie dans une troisième partie (trois pages). Overhoff consacre ensuite cinq pages à

[4] Lettre d'Overhoff à Karl B. Glock du 09.12.1958 : „Als ein erster ‚Blick durchs Gitter' soll sie [die Einleitung] dem Leser nicht nur eine Gesamtübersicht geben, sondern ihm auch das Verständnis von Einzelheiten des Textes vermitteln, mit denen er sonst vielleicht schwer fertig wird. Das alles ohne etwas vorwegzunehmen und damit die Spannung zu vermindern."

[5] „Wer Vergangenes kennen lernen will, der darf nicht nur von fern durchs Gitter spähen wollen, […]" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

[6] „André Gide hat einmal bemerkt, der Schriftsteller müsse es dem Leser überlassen, das letzte selber zu finden." (*La Maison sans localisation*, Cologne, 1960, p. 246).

l'épopée mongole et fait un retour au présent sous forme de conclusion (une page). Cette composition correspond à la vision de l'époque qu'Overhoff veut transmettre : le monde, composé alors de l'Europe et de l'Asie, se retrouve soudainement face à une nouvelle composante : les Mongols. La composition de l'avant-propos annonce celle du roman, où *La Zone occidentale* est suivie par les différentes régions d'Asie, pour aboutir *Au Centre*, où se trouve Gengis Khan. Le fait qu'Overhoff ait commencé son avant-propos par l'Occident plutôt que d'envisager Gengis Khan dans un premier temps avant de poursuivre par les parties du monde suivant l'avancée mongole (Chine, terres musulmanes, Europe centrale) est révélateur de son intérêt avant tout pour l'Occident, pour son passé et donc pour son avenir.

La partie traitant de la Chrétienté se différencie de celles traitant de l'Islam et de l'Asie par sa manière d'aborder les zones traitées : alors que l'Europe est considérée en grande partie dans son ensemble, sans distinguer les uns des autres les pays qui la constituent, les pays de la deuxième et de la troisième zone sont clairement séparés : Overhoff parle successivement de l'Égypte, du Kharezm, de l'Inde, de la Chine et du Japon.

La méthode qu'Overhoff applique dans la partie concernant l'Europe, qu'on peut qualifier de vue d'ensemble, qui ne se contente pas de traiter les aspects séparément les uns des autres, est seule à même de rendre l'image d'une époque. C'est la pensée qu'il avait exprimée dans *Un Livre de la ville de Soest*, sa première publication en 1935 :

> Nous ne reconnaîtrons jamais le visage d'une époque, si nous en mettons les traits en morceaux et tentons d'estimer ceux-ci à l'aune des divers critères de l'histoire de l'art et des mœurs, d'une esthétique et d'une éthique censées neutres, de l'histoire événementielle et de l'histoire des religions, comme l'a fait le siècle qui nous a précédé.[7]

Outre une critique de l'historicisme à la Ranke, ces lignes révèlent l'intention d'Overhoff : parvenir à s'élever au-dessus des parties pour percevoir le tout dans sa réalité. Cette idée est aussi à l'origine du dernier tableau du roman, qui prend de la hauteur dans tous les sens du terme, à la fois sur le plan géographique et sur le plan spirituel. Dans la partie de l'avant-propos consacrée à l'Europe, Overhoff applique ce principe de vue d'ensemble – signe révélateur encore de la prépondérance qu'il lui accorde. Il évoque les différents aspects significatifs de cette époque qui lui confèrent son originalité dans le cours de l'histoire, sans la réduire à des dimensions géographiques délimitées par des frontières.

Dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*, Overhoff développe des idées qu'il avait déjà exprimées, d'une manière plus condensée, dans *Un Livre de la ville de Soest*. Dans

[7] „Wir werden aber auch das Gesicht einer Zeit niemals erkennen, wenn wir seine Züge zerreißen und die Teile zu messen versuchen mit den mannigfachen Maßstäben von Kunst- und Sittengeschichte, von vermeintlich wertungsfreier Ästhetik und Ethik, von Historie und Religionswissenschaft, wie es das Jahrhundert vor uns getan hat." (*Un Livre de la ville de Soest*, Leipzig, 1935, p. 85).

cet ouvrage, consacré à une description des édifices religieux de Soest, livrant souvent matière à des réflexions à caractère philosophique, on peut lire, lors de la description de l'église Maria zu Höhe :

> C'est la voix, ce sont les innombrables voix de la grande époque du XIIIe siècle, si riche de significations. Les sombres splendeurs de l'empire byzantin mourant, en Sicile, la si vieille Sicile, le regard perçant, ardent et glacial du Staufen, le souffle brûlant des grands papes, se consumant dans l'amour et la haine, la tempête dans les voiles de l'âme, qui précipita les foules contre l'Orient sous la bannière déployée de la croix, sous les oriflammes fièrement brandies des chevaliers et des seigneurs. L'époque où les villes se libérèrent de leur tutelle, où bientôt un empereur manquera à l'empire, où tout sera remis en question, où tout prendra un aspect nouveau, incompréhensible, où les hommes, alors que l'horizon s'ouvrait soudain de toute part, prirent peur devant l'effroyable puissance du nouveau sans pouvoir cependant retenir l'ancien.[8]

Tous ces thèmes – la chute de Byzance, l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, le bouleversement des âmes, les croisades, l'essor des villes – se retrouvent dans la première partie de l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*. Les thèmes qu'Overhoff traite dans le passage consacré à l'Italie de Frédéric II sont également présents dans la nouvelle *Incipit vita nova*,[9] (parue dans le recueil *Conscience et responsabilité* en 1969, mais rédigée dès 1949). L'histoire se déroule dans la Florence déchirée par la lutte entre Guelfes et Gibelins lors du déclin des Hohenstaufen. Il y est question de la cour de Palerme, de ses juristes,[10] de ses poètes inventeurs du sonnet.[11] Les mêmes personnages sont présents dans la nouvelle et dans l'avant-propos : Averroës, le Vieux de la montagne et ses Assassins, saint François d'Assise. La récurrence de certains thèmes ainsi que la présence marquée du XIIIe siècle dans son œuvre sont autant d'illustrations de son actualité pour le XXe siècle aux yeux d'Overhoff.

---

[8] „Das ist Stimme, das sind die unzähligen Stimmen der großen, vieldeutigen Zeit, des dreizehnten Jahrhunderts. Der leidvolle Prunk des sterbenden Reiches von Byzanz, des uralten, aus Sizilien der alles durchdringende, glühend kalte Blick des Staufers, der Feueratem der großen Päpste, versengend in Liebe und Haß, der Sturm in den Segeln der Seele, der die Massen gegen das Morgenland warf unter der hochflatternden Fahne des Kreuzes, unter den stolzen, aufbäumenden Wappentieren von Rittern und Herren. Die Zeit, da die Städte gegen ihre Obrigkeit sich kehrten, da bald dem Reiche der Kaiser fehlt, da alles fragwürdig wird, undeutbar anders, da in den plötzlich nach allen Seiten weit aufgerissenen Horizonten die Menschen zurückschrecken vor der furchtbaren Gewalt des Neuen und doch das Alte nicht mehr zu halten vermögen." (*Un Livre de la ville de Soest*, Leipzig, 1935, p. 28).

[9] « Ici commence la nouvelle vie. » En référence à une des premières œuvres de Dante, *La vita nuova*, qui commence ainsi : « Dans cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle on ne trouverait pas grand-chose à lire, se trouve un chapitre, ayant pour titre : Incipit vita nova (commencement d'une nouvelle vie). Dans ce chapitre se trouvent écrits des passages que j'ai l'intention de rassembler dans ce petit livre, sinon textuellement, du moins suivant la signification qu'ils avaient. » (Dante Alighieri : *La nouvelle vie*. Traduction de Max Durand-Fardel, Paris, 1897, p. 27).

[10] „[…] die feingebildeten Notare und Juristen des Palermitaner Hofes" (*Incipit vita nova*, in : *Conscience et responsabilité*, p. 10).

[11] „Gedichte zu machen nämlich, in einer kunstvollen, wohl von Sizilien eingeführten Form, die man Sonett nannte." (*Incipit vita nova*, in : *Conscience et responsabilité*, p. 27). Nous reviendrons sur l'invention du sonnet dans le chapitre sur l'analyse des tableaux du roman au chapitre IV. Le sonnet est selon Overhoff, une des manifestations de l'« esprit européen » du XIIIe siècle („Schöpfung europäischen Geistes"). (*Inscriptions européennes*, p. 169).

Si le passage d'*Un Livre de la ville de Soest* est un condensé de la vision d'Overhoff de l'Europe du XIIIe siècle, l'avant-propos représente une version épurée de tout lyrisme du chapitre *Psyché* des *Inscriptions européennes*, parues en 1949. Overhoff mêlait dans ce livre une réflexion sur l'histoire de l'Europe à des sonnets qui exprimaient les aspects marquants de chaque époque.[12] On retrouve dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* toutes les idées exprimées dans les *Inscriptions européennes*, souvent les mêmes images. Il conviendra donc de se référer aux passages des *Inscriptions européennes* qui viendront soutenir les thèses exprimées par Overhoff.[13] Dans cet ouvrage, il n'accorde pas de place centrale à la menace mongole dans sa rétrospective de l'Europe du XIIIe siècle. Il en est fait mention à trois reprises,[14] mais elle n'est pas considérée comme un événement plus marquant que d'autres. Le changement est significatif : entre le début de la rédaction des *Inscriptions européennes* en 1946 et celle du *Monde avec Gengis Khan* en 1955, l'Europe avait connu des transformations qui ont incité Overhoff à pondérer différemment les éléments de sa présentation.

II L'Europe

Bien que la présentation de l'Europe ne forme qu'un tiers de l'avant-propos, elle en constitue la partie la plus achevée. Considérant les grandes dates de son histoire comme connues, Overhoff construit sa vision de l'Europe autour des courants qui la parcourent au XIIIe siècle en y intégrant les faits historiques, sans en faire au préalable le rappel. Supposant les connaissances de ses lecteurs sur l'histoire de l'Asie plus lacunaires, il exposera dans les

---

[12] *Cf.* chapitre I du présent travail.

[13] Overhoff consacre dans les *Inscriptions européennes* un sonnet au XIIIe siècle. Là aussi apparaissent, en filigrane, les thèmes récurrents symbolisant ce siècle : la remise en question de la conception du monde, la montée des nouveaux pouvoirs symbolisée par la *Magna Charta*, l'effondrement du Saint Empire romain germanique, la chevauchée mongole, le renouveau :

„13. Jahrhundert
Warum ist niemals Ruhe im Erreichten ?
Was in der Tiefe stemmt die Schulter an
Und drängt? Des Glaubens Schatten ist der Wahn,
Das Irrlicht sieh, die Sterne äffend, leuchten.
Vor den vom Schwarzen Tode Angstbescheuchten
Ziehn Geißlerscharen singend ihre Bahn,
Und Hexen, schaudernd, glauben selbst daran,
Eh sie den Satanskuß der Folter beichten.
Ein König schreibt den großen Freiheitsbrief,
Das Reich vergeht, Mongolenhorden reiten. –
Das alles ist es nicht – die Stimme rief
Zum nahen Aufbruch, wie ein Vorbereiten
Zuckt es in Blicken, Gesten, nicht zu deuten,
Erregend, rätselvoll und abgrundtief." (*Inscriptions européennes*, p. 125).

[14] Un passage en a été cité lors de la présentation thématique de l'œuvre au chapitre II (*cf.* note 162). La seconde occurrence est un vers du sonnet consacré au XIIIe siècle (*cf. supra*, note 12). La troisième est : „Die Kreuzzüge in Ost und West, in Kleinasien und Afrika, auf der Pyrenäenhalbinsel und gegen die Tataren, gegen den äußeren und den inneren Feind, die Ketzerei, setzen sich fort bis nach Dantes Geburt." (*Ibid.*, p. 124).

parties consacrées aux terres d'Orient davantage de considérations à caractère historique, décrivant au lecteur la situation dans laquelle se trouvait chaque région décrite. Cette « avance » dont jouit l'Europe par rapport à l'Asie dans la connaissance du lecteur permet d'approfondir les mouvements qui s'y font alors ressentir. De même, Overhoff s'abstient ici de parler de l'avenir de l'Europe, que ce soit directement après l'épopée mongole comme il le fera de la Chine, ou à plus long terme, de l'Inde ou du Japon. Ceci est dû d'une part au fait que ses lecteurs le connaissent, et d'autre part au fait que cet avenir est encore à écrire dans les années 50 du XXe siècle. C'est dans cette optique qu'Overhoff a écrit le *Monde avec Gengis Khan* : afin d'inciter les lecteurs à réfléchir sur leur avenir et sur l'orientation qu'ils peuvent lui donner.

Dès les premières lignes de l'avant-propos, Overhoff rappelle, on l'a vu,[15] l'instinct qui pousse l'homme à se déplacer et déclencha les grandes invasions barbares. Ce phénomène fascine Overhoff.[16] Le terme allemand, « Völkerwanderung », « migration de peuples », n'est pas connoté comme en français, qui le juge d'un point de vue très romain, et exprime mieux la motivation des peuples. Ces migrations, Overhoff les considère comme un atavisme et les explique par « une fébrilité du cœur, moteur de la pensée et de l'action ».[17] À la suite du chaos des invasions barbares et avant le « secret bouleversement des âmes »[18] qui se dessina à partir du XIIe siècle pour s'épanouir au XIIIe, l'ordre régnait dans les consciences en Europe.[19] Le XIIIe siècle marque une césure dans les consciences, estime Overhoff. Il considère l'époque de Gengis Khan et le XIIIe siècle en général comme une rupture au sein d'un processus

[15] *Cf.* note 18, chapitre I.

[16] „Schon das Wort Völkerwanderung erregt." (*Inscriptions européennes*, p. 72).

[17] „eine solche Unruhe des Herzens als Antrieb für Denken und Handeln" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 11). Overhoff avait déjà exprimé cette idée dans les *Inscriptions européennes* : „Wie rastlos sind wir doch! Die Unruhe des Herzens, nicht zu stillen, geht über, Völkerwanderungen, Ergreifen des Christentums […]." (*Inscriptions européennes*, p. 112).

[18] „Die geheime Erschütterung der Seelen muß wohl noch im zwölften Jahrhundert erlitten worden sein." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12). Ce bouleversement secret des âmes, Overhoff l'évoquait déjà dans *Un Livre de la ville de Soest* : „Sondern vermöge jener geheimen Erschütterung, die damals durch das ganze Land gegangen sein muß, vielleicht als Vorbote der größeren, offenbareren der späteren Jahrhunderte." (*Un Livre de la ville de Soest*, p. 70). L'expression apparaît également dans les *Inscriptions européennes* : „Doch wer sich selbst so genug ist, so in sich beruht, von dem prallt zurück, was außen als Erschütterung durch die Seelen bebt." (*Inscriptions européennes*, p. 112). D'autre part, à la première page de son roman autobiographique *La Maison sans localisation*, il compare le déplacement de centaines de familles venues habiter et travailler à Francfort où se trouvait le nouveau siège d'*IG Farben* à une migration des peuples : „Für Hunderte von Familien aus dem Rheinland, der Pfalz, dem Maingau, aus ganz Deutschland, bedeutete die Schaffung dieses Mittelpunktes Wechsel des Wohnsitzes und damit aller Lebensbeziehungen. So auch für uns. Und an dieser Völkerwanderung im kleinen wurde ein übriges Mal deutlich, was wir die Ortlosigkeit des heutigen Daseins nennen möchten. Jahrhundertelanger Seßhaftigkeit in Burg, Stadt und Dorf war solche Unruhe und Erschütterung unbekannt geblieben, und weit zurück erst findet der geschichtliche Blick Zeiten, in denen Völker auf Befehl eines Mächtigen aufbrechen und andere Sitze sich suchen mußten." (*La Maison sans localisation*, p. 9).

[19] „Das hohe Mittelalter Europas hatte das Chaos der Völkerwanderung in sich überwunden […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 11).

enclenché depuis deux siècles. Au XIIe siècle en particulier, il distingue des changements affectant la stabilité atteinte à la fin des invasions barbares. Le vocabulaire qu'il emploie pour décrire les différents phénomènes caractérisant cette époque le manifeste : il est empreint de l'idée de mouvement et de rupture : « grand renouvellement », « bouleversement secret », « chute », « riposte secrète », « dans un grand élan », « renaissance », « rupture », « séparation », « sont béants ».[20]

L'un des grands mouvements fondateurs de la nouvelle perception de l'Europe est la quatrième croisade qui vit la prise de Byzance par les croisés en 1204. Overhoff considère la prise de Constantinople comme une étape cruciale dans la situation de l'Europe occidentale dans le monde : libérée du rempart de l'empire byzantin, l'Europe peut s'ouvrir au monde.[21] Au déferlement mongol avait donc précédé de peu l'ouverture de l'Europe sur le monde. Cette conception d'Overhoff, opposant l'Europe à l'empire byzantin, pourtant européen lui aussi, puisque d'origine romaine et grecque, est révélatrice de la réduction qu'il fait en parlant de l'Europe. Il entend par Europe sa partie occidentale, en en excluant toute la partie orientale, qu'il considère comme asiatique.[22] Cette vision repose sur une représentation germanique de l'Europe. Ses actes fondateurs et ses grands acteurs sont germaniques, selon Overhoff. Comme on l'a vu, il insiste sur les migrations germaniques, à l'origine d'un nouvel ordre européen aux siècles précédents. Pour le XIIIe siècle, il accorde une place disproportionnée – par rapport aux autres puissances européennes – dont la France de saint Louis –, qui sont l'objet de brèves réflexions (si tant est qu'Overhoff les évoque) – à l'empereur Frédéric II, à sa personnalité exceptionnelle, à l'État qu'il développa, aux arts auxquels celui-ci donna naissance. Il considère Frédéric II dans sa fonction d'empereur comme l'adversaire légitime de la papauté, au détriment des autres souverains européens. Il érige l'affrontement entre les « deux glaives de la Chrétienté »[23] – la papauté incarnée par Innocent III, Grégoire IX et Innocent IV face à Frédéric II – en facteur fondamental, porteur des fondations futures de l'Europe. Sur le même principe, il évoque la Querelle des investitures, entre papauté et empire – même si c'est pour en relativiser l'importance. Il semblerait que l'Europe se soit formée du seul fait des influences germaniques. Cette vision toutefois ne s'étend pas à tous les domaines. Sur le plan de l'art religieux, par exemple,

[20] „großen Aufbruch" (*ibid*., p. 11), „geheime Erschütterung" (*ibid*., p. 12), „Sturz", „geheimer Gegenstoß" (*ibid*., p. 15), „In einem großen Schwung" (*ibid*., p. 17), „Aufbruch" (*ibid*., p. 18), „Riß", (*ibid*., p. 13), „Auseinandertreten", (*ibid*., p. 13), „klaffen" (*ibid*., p. 12).
[21] Voir *infra* partie « Orient ».
[22] On trouvera un signe révélateur supplémentaire quand il traite de l'hérésie, voir *infra.*
[23] „Der Endkampf zwischen den beiden Schwertern der Christenheit […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 15).

Overhoff ne considère pas le gothique comme une invention germanique, comme il était encore courant de le faire à cette époque.[24]

Pour Overhoff, la chute de Constantinople est l'instant où l'Europe occidentale intègre pleinement l'Asie, donc le monde, dans sa conception géopolitique : « Dès lors, l'Europe n'a plus perdu le monde de vue. »[25] L'Europe occidentale conçut alors de nouvelles ambitions, même si elle n'en avait pas conscience : « Car l'Europe voulait le monde. Elle devait le vouloir, dès le début, sans le savoir. »[26] Ces propos concernant une Europe occidentale visionnaire, à la volonté déterminée, maîtresse de ses destinées sont en complète opposition avec la description de l'Europe occidentale présentée dans la conclusion de l'avant-propos, telle que la voit Overhoff dans les années 50 du XXe siècle : « Peu importe si l'Europe d'aujourd'hui veut prendre connaissance de l'histoire mondiale en dehors de ses propres dynasties et nations ou si elle est trop indolente pour cela. »[27] Il ressort des propos d'Overhoff une vision occidentale de l'Europe des années 50. Il parle de l'Europe dans ses frontières délimitées par le rideau de fer. Toute la partie orientale est négligée, comme si elle n'existait plus et se réduisait à une simple dépendance de l'Union soviétique.

II.1 La religion

Overhoff présente dans son avant-propos les signes de la stabilité qu'avait atteinte l'Europe au Moyen-Âge avant les bouleversements du XIIIe siècle. Au grand chaos des invasions germaniques avait succédé une période d'accalmie, de sédentarisation, de consolidation des esprits et des mentalités. La réforme grégorienne avait entraîné l'Occident médiéval dans une expansion sans précédent, illustrée par la construction d'églises et de cathédrales, par l'éclosion des universités et par une relative paix civile. Ce mouvement animé dans la seconde moitié du XIe siècle par la papauté, particulièrement sous Grégoire VII, avait eu pour objectif de rétablir la discipline et de corriger les mœurs des clercs afin de mieux encadrer la société laïque et de faire davantage pénétrer dans les âmes et dans la société les obligations découlant du dogme chrétien. Il s'agissait d'un renouveau moral de la société occidentale.

Overhoff décrit la stabilité régnant alors comme un monde fermé, c'est-à-dire préhensible, saisissable, auquel les hommes pouvaient s'identifier, dans lequel ils pouvaient

[24] Sur le gothique, voir *infra*.
[25] „Von Stund an hat Europa die Welt nie wieder aus dem Blick verloren." (*Inscriptions européennes*, p. 113).
[26] „Denn Europa wollte die Welt. Es mußte sie wollen, von Anfang, ohne darum zu wissen." (*Inscriptions européennes*, p. 112).
[27] „Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

avoir une patrie, un foyer, où ils pouvaient s'établir et fonder une famille, une société, un État. Ce monde fermé est lui-même symbolisé par la basilique romane : « Le Haut Moyen-Âge en Europe avait surmonté le chaos des invasions barbares et édifié, sur le plan des idées du moins, un monde fermé. La basilique romaine en est le symbole. »[28] Idée qu'exprimera également Georges Duby : « Ces édifices se présentent comme des mondes clos où l'on se glisse latéralement et dont on ne découvre que lentement le secret. »[29]

Cette étude sur l'Europe du XIIIe siècle est l'occasion pour Overhoff de reprendre un thème qui lui est cher : la symbolique de l'architecture religieuse. Il a traité ce sujet en diverses occasions. Dans *Un Livre de la ville de Soest*, il se livre à des descriptions de l'architecture religieuse des différentes églises que compte la ville de Soest. La moitié des quatorze chapitres du livre est consacrée à la description d'une église. Ces portraits présentent aussi bien les caractéristiques architecturales ou picturales des édifices que l'effet produit sur le visiteur.

Les *Inscriptions européennes* de 1949 ne manquent pas d'évoquer l'architecture religieuse, qu'elle soit romane ou gothique. Overhoff consacre, outre le texte en prose qui forme le commentaire, deux sonnets à l'art religieux.[30]

La symbolique religieuse a fait l'objet d'une publication sous la forme d'un essai-fiction, *La Cathédrale*, relatant « l'histoire imaginaire d'un édifice ». Ce texte, conçu en 1949, publié une première fois en 1955 dans la *Neue Rundschau* puis, dans une édition bilingue allemand-français, sous forme de monographie en 1976, raconte l'édification d'un ouvrage religieux fictif et les transformations que l'histoire et l'évolution de la conscience religieuse des hommes lui ont apportées. Partant des tous premiers temps du christianisme, Overhoff

---

[28] „Das hohe Mittelalter Europas hatte das Chaos der Völkerwanderung in sich überwunden und wenigstens der Idee nach eine geschlossene Welt erbaut. Ihr Gleichnis ist die romanische Basilika." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 11). *Cf. Inscriptions européennes*, p. 111 : „Die geschlossene Welt um den göttlichen Mittelpunkt und die menschliche Seele auf ihn zu."

[29] *L'Eurasie XIe-XIIIe siècle*. Sous la direction de Georges Duby et Robert Mantran, Paris, 1982, p. 592.

[30] Voici le sonnet sur l'art religieux roman :

„Romanische Basilika
Wie, wenn das Tote wirklich auferstände ?
Da lag der Same, in der Säulengruft
Der Krypta, keimte, klafterstarke Wände
Brachen hervor und stiegen in die Luft.
Kristalle, aneinander aufgestuft,
Das Langhaus, Apsis und Arkadenblende,
Das Querschiff und was ihm entgegenruft
Als Westwerk, Antiphon vom andern Ende.
Die Säulen auf den Häuptern der Chimären
Zuseiten des Portals. Nach vorwärts weist
Der Stützenwechsel. Doch das Wiederkehren
Der Vierungsbogen, das zur Höhe reißt,
Führt in die Kuppel, in Gesang der Sphären
Empor, der um die Mandelglorie kreist." (*Inscriptions européennes*, pp. 111-112).

décrit les différentes constructions de l'édifice, de la première église en bois jusqu'à la cathédrale gothique en passant par la basilique romane.

En se servant des symboles et du vocabulaire de l'architecture dans son avant-propos, Overhoff veut nous décrire l'Europe du XIIIe siècle comme un édifice,[31] comme un ensemble – selon son principe d'entière perception – et veut nous présenter les interdépendances entre les différents éléments qui le constituent. Mais il veut aussi nous montrer que les bases de cet édifice sont ébranlées par l'apparition de nouveaux éléments.

II.1.1 L'art roman

À l'art sacré roman correspond une idée religieuse fermement établie, qui permet une appréhension, une conception du monde qui parait simple et claire aux yeux d'Overhoff : « Chacun sait que le bas monde et l'au-delà – qui dans son infini est de loin le plus éminent – sont reliés par le Jugement dernier. »[32] C'est l'enseignement qui sera donné sur les tympans des édifices romans par la représentation du Jugement dernier : l'église est comprise comme le château-fort de Dieu, le lieu où la justice sera rendue.[33]

Overhoff utilise le vocabulaire de l'architecture religieuse au sens propre, pour décrire un édifice religieux, comme il le fait pour la basilique romane : « Le croyant avance dans la longue nef de l'existence, passe devant les piliers des arcades pour arriver sous la croisée. Le transept étend ses bras dans le geste de la prière, à genoux devant l'abside de divine majesté. »[34] Mais il l'utilise aussi au sens figuré. Ainsi, pour illustrer la « construction intellectuelle » de l'organisation politique de l'Europe, Overhoff emprunte les images de son vocabulaire à l'art roman. Après avoir évoqué la basilique, monde fermé, donc stable, et avant de présenter le gothique et les fissures qu'il introduit dans cet agencement, Overhoff qualifie le système de séparation des pouvoirs entre le pape et l'empereur de « système lié », « gebundenes System »,[35] terme qu'il met lui-même entre guillemets. Le terme est utilisé dans

---

[31] Le choix du vocabulaire est ici aussi révélateur : le Moyen-Âge avait « construit » un monde fermé.

[32] „Jeder weiß, wie Diesseits und Jenseits, das in seiner Unendlichkeit weit überwiegende Jenseits, miteinander verbunden sind: durch das Gericht. So kann und sollte jeder wissen, wie er sich im Irdischen zu verhalten hat." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12).

[33] *Cf. L'Eurasie XIe-XIIIe siècle*. Sous la direction de Georges Duby et Robert Mantran, Paris, 1982, p. 591.

[34] „Durch das Langhaus des Daseins, vorbei an den Stützen der Arkaden, die wechselnden Durchblick gewähren, schreitet der Gläubige vor bis unter die Vierung. Das Querschiff hebt seine Arme in die Geste des Beters, er kniet vor der Apsis göttlicher Majestät." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12).

[35] „Gebundenes System: Quadratisches System, häufiges Planungs- und Konstruktionschema der romanischen Basilika, wobei für viele Bauteile das Quadrat der Vierung als Maßeinheit diente. Die Bindung an diese Maßeinheit wird manchmal auch ‚quadratischer Schematismus' genannt. Dieses Quadrat kehrt – gelegentlich mit kleinen Abweichungen – im Chor, den Jochen des Mittelschiffes und in den Querschiffarmen wieder. Die quadratischen Seitenschiffsjoche haben die halbe Seitenlänge des Vierungsquadrats. Die Länge des Mittelschiffes beträgt ein Mehrfaches des Vierungsquadrates. Auch für die Höhe des Bauwerkes galt das

l'art roman pour désigner le principe selon lequel les dimensions de la basilique sont calculées d'après la croisée régulière, ou carrée, à l'intersection des bras du transept et de la nef, limitée par quatre puissants piliers cruciformes. La croisée carrée est un système « définissant avec clarté l'interpénétration des volumes transversaux et du volume longitudinal. »[36] Le principe de la croisée carrée et ses implications sur les dimensions de la basilique fut appliqué en premier lieu dans les églises rhénanes et ottoniennes (Hildesheim, Spire, Worms), ce qui explique l'importance que lui confère Overhoff, ainsi que dans les églises clunisiennes. Or, au sens figuré, Overhoff s'en sert pour symboliser la stabilité qu'il affirme exister dans les rapports politiques dans les siècles précédant l'affrontement entre Frédéric II et les papes Innocent III, Grégoire IX et Innocent IV (d'où son passage sous silence de la lutte entre le Sacerdoce et l'Empire depuis Othon Ier, d'où sa minimisation de la Querelle des Investitures).[37] Ce système implique un rapport de dépendance entre les différentes parties composant la basilique. L'image révèle la conception qu'avait Overhoff des rapports politiques de cette époque : une interdépendance entre l'Église et l'Empire. Cette interdépendance ne doit pas être masquée, selon Overhoff, par la Querelle des investitures.[38] De façon générale, Overhoff considère les constructions politiques et religieuses d'un point de vue architectural,[39] comme le montrent ses réflexions sur les rapports entre pape et empereur et sur l'œuvre de Thomas d'Aquin, dont il compare la *Somme théologique* à une « architecture ».

L'importance qu'Overhoff attache au principe de la croisée régulière, appelée en allemand « système lié », est une illustration de l'importance de la vue d'ensemble[40] dans laquelle les parties d'un tout ne peuvent être détachées les unes des autres, car elles dépendent les unes des autres, tout comme le font les parties de la croisée régulière : des dimensions de la croisée du transept dépendent celles des travées. Le principe de la croisée régulière est aussi

---

Gebundene System. Das Mittelschiff wurde zwei Quadrate hoch, die Seitenschiffe ein Quadrat hoch gebaut." (Peter W. Hartmann : *Kunst Lexikon*, Vienne, 1996, colonne *Gebundenes System*).

[36] Louis Grodecki : *L'Architecture ottonienne*, Paris, 1958, p. 84. Grodecki décrit une des plus belles réalisations de croisée régulière en l'église St. Michel de Hildesheim : « La jonction entre la nef et les deux transepts, au devant des chœurs aussi élevés qu'eux, se faisait par l'intermédiaire de croisées carrées, largement ouvertes de toutes parts par des arcs diaphragmes d'égale hauteur, et portant des tours lanternes. » (*Ibid.*, p. 83).

[37] Voir *infra* partie « La politique en Occident ».

[38] „Das ‚gebundene System' der Gewaltenteilung zwischen Papst und Kaiser bewährt sich in der politischen Wirklichkeit besser, länger, als es dem Nachfahren scheint, der vom Drama des Investiturstreites gefesselt wird." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12).

[39] „Freilich gibt es solche Architekturen rein nur in den besten Köpfen einer Zeit, als Grundriß und Aufriß, bis zum letzten Stein stehen sie nie." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12) ; „Der Katholizismus ist auf der Hut. Noch einmal bauen die Summen des Thomas von Aquin seine geistige Architektur vollständig auf, wie es später nie mehr glückt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 14).

[40] *Cf.* note 7.

capital aux yeux d'Overhoff car il est la transcription de l'ordre et de la mesure, il est le cadre strict dans lequel seul la liberté peut s'exprimer.[41]

L'importance de ce principe et de sa symbolique pour Overhoff apparaît également à la lecture de ce passage de son livre *La Cathédrale* : « Si le diamètre du premier sépulcre à coupole avait imposé sa dimension à la portée de l'arc de croisée de la première basilique, le carré du transept de la première basilique devint à son tour, selon les principes inexorables de la croisée carrée, l'unité de base du plan de la seconde. »[42]

II.1.2 L'art gothique

La distinction claire entre la vie ici-bas et celle dans l'au-delà, exprimée dans la basilique romane, se trouve ébranlée au XIIe siècle,[43] ce qui, selon Overhoff, induit une modification : « Le Jugement dernier ne doit plus séparer le temps passé sur Terre et l'éternité. Le mystique veut atteindre l'union avec Dieu dans sa vie ici-bas et l'éclat des couleurs des vitraux lui en promet la possibilité ».[44] Le nouveau déséquilibre trouve son expression dans le gothique au XIIIe siècle, qui traduit le clivage « entre extérieur et intérieur », entre « ratio et émotion ».[45] Cet échauffement, ce bouillonnement des sentiments, se traduira, hors de son expression dans l'art gothique, par d'autres phénomènes, comme l'apparition des ordres mendiants et la montée de l'hérésie.

À travers les traductions nouvelles de l'œuvre d'Aristote – un des apports de l'Islam à l'Europe, comme Overhoff le rappelle plus loin –, en particulier à travers Averroës, s'établit le divorce apparent entre Raison et Révélation, grand problème intellectuel du XIIIe siècle. Il

[41] „Daß Freiheit nur in den Grenzen der Ordnung möglich ist, wird uns auferlegt als die immer neu zu machende Erfahrung." (*Un Livre de la ville de Soest*, p. 71).

[42] „Aus dem Querschnitt der ersten Kuppelgrabes hatte sich die Spannungsweite der Vierungsbogen für die erste Basilika ergeben. Das Vierungsquadrat der ersten Basilika wurde nun nach dem unverletzlichen Gesetz des gebundenen Systems Grundeinheit für den Riß der zweiten." (*La Cathédrale*, p. 27). La traduction du texte – présenté en édition bilingue allemand-français – est de Rose Ebert. L'expression « selon une loi inéxorable d'un enchaînement fatal » qu'elle a utilisée pour traduire « nach dem unverletzlichen Gesetz des gebundenen Systems » a été modifiée par nos soins en « selon les principes inexorables de la croisée carrée », reprenant le terme capital de « croisée carrée » et plus fidèle au texte. Le « gebundenes System » apparaît également dans le chapitre sur l'église St. Pierre dans *Un Livre de la ville de Soest* : „Was uns jetzt aufnimmt, ist der Raum der Basilika, der fortziehende, vorwärts drängende Raum des gebundenen Systems, der aus den genauen Halbmaßen der gleichsam eng anliegenden Seitenschiffe Kräfte löst, die immer schneller vorwärts schreiten lassen mit den Schritten der Bogen, die über den Stützenwechsel der Pfeiler und Säulen hingehen einer großen Entscheidung entgegen." (*Un Livre de la ville de Soest*, pp. 39-40). Lors de la description de l'église rurale d'Ostönnen, un village des environs de Soest, Overhoff réutilise le terme : „[…] die Seitenschiffe im strengen Takt des gebundenen Systems, von schmalen, doch wohlabgemessenen Rundfenstern erhellt." (*Un Livre de la ville de Soest*, p. 70).

[43] *Cf.* note 18.

[44] „Nicht mehr soll das Gericht Zeitlichkeit und Ewigkeit scheiden; in diesem Leben noch will der Mystiker Einung mit Gott, und der Farbenschimmer der Glasfenster verheißt sie ihm als möglich." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13).

[45] „Zwischen Außen und Innen, zwischen dem Rationalen der Konstruktion und einer bedrohlich ansteigenden Gefühlshitze." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13).

connut des solutions très variées, certaines dangereuses aux yeux de l'Église, car s'approchant de l'hérésie, du paganisme, en suivant à la lettre la doctrine d'Aristote.[46] Thomas d'Aquin, auquel Overhoff rend hommage comme à l'un des principaux maîtres de la scolastique et de la théologie catholique,[47] a réalisé dans sa *Somme théologique* la grande synthèse de la raison et de la foi en intégrant la philosophie d'Aristote dans la pensée chrétienne. Il pense avoir trouvé chez Aristote le système philosophique le plus adéquat pour la construction d'une théologie chrétienne. Sa vision optimiste réconcilie foi et raison en mettant les ressources de la raison au service de l'intelligence de la foi, au point de constituer la théologie en science véritable – science des choses divines construite à l'aide de raisonnements et de démonstrations conformes aux principes aristotéliciens.

Le gothique ne s'oppose pas au roman, il en est sorti par évolution, ce qui explique une longue coexistence.[48] Suger, l'abbé de Saint-Denis, est à la source de l'art gothique en France en un temps qui était encore l'âge d'or du roman. Il cherchait à fournir aux croyants de la nouvelle basilique un chemin vers l'illumination divine.[49] Sa métaphysique de la lumière, empruntée à Denys l'Aréopagite et à Jean Scot Erigène, le pousse à concevoir le gothique comme l'art du jaillissement et de la lumière, qu'il tenait pour le lien parfait entre l'homme et Dieu, porteuse de grâce et de prière, menant aux réalités spirituelles.[50] Le gothique, c'est la conquête du vide et de la lumière, qui aboutira à des merveilles de géométrie et de spiritualité, et qui traduit les deux traits essentiels du XIIIe siècle : quête de l'ordre rationnel et de la clarté,[51] désir de construire une synthèse à l'image de l'univers. L'image du Christ s'y humanise : on passe du Dieu transcendant au Dieu incarné, se traduisant également dans la disparition des représentations effrayantes de monstres et créatures démoniaques, de scènes apocalyptiques dans les sculptures des églises. On représente le caractère humain du mystère chrétien, qui se libère de ses terreurs. Le XIIe siècle avait été marqué par l'extension du culte

[46] „Es bedarf scharfen Aufmerkens, daß der Rand des Christentums nicht in alte Vielgötterei aufspleisse." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13). *Cf. Inscriptions européennes* : „Möglicherweise stand auf des Messers Schneide, daß die Bewegung ins Ketzerische abglitt." (*Inscriptions européennes*, p. 117).

[47] „Der Katholizismus ist auf der Hut. Noch einmal bauen die Summen des Thomas von Aquin seine geistige Architektur vollständig auf, wie es später nie mehr glückt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 14). Dans la *Divine Comédie*, qu'Overhoff admirait, Dante donne également à Thomas d'Aquin la première place parmi les théologiens.

[48] „Um diese Zeit [mit dem Beginn des dreizehnten Jahrhunderts] vollendet die Gotik ihren Siegeszug durch das Abendland. Noch scheinen die großen Kathedralen, die ganz geglückten, den romanischen Bauwillen mit neuen, technischen Mitteln zu vollenden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12).

[49] *Cf . L'Eurasie XIe-XIIIe siècle.* Sous la direction de Georges Duby et Robert Mantran, Paris, 1982, p. 595.

[50] *Cf.* Georges Duby/Robert Mandrou : *Histoire de la civilisation française*, t. 1 : *Moyen Âge-XVIe siècle*, Paris, 1968, p. 134.

[51] *Cf. L'Eurasie XIe-XIIIe siècle*. Sous la direction de Georges Duby et Robert Mantran, Paris, 1982, p. 598.

marial, la Vierge trouve une place prédominante dans ce nouvel art traduisant le rapprochement de Dieu, on s'adresse au Christ par son intermédiaire.[52]

II.1.3 Les ordres mendiants

Ce nouveau sentiment religieux qui se fait ressentir dans l'architecture et dans les arts, trouve son expression sous d'autres formes, dont les plus visibles furent la création des ordres mendiants et l'apparition de l'hérésie.

À l'ombre des cathédrales s'installaient les ordres mendiants, qui poursuivaient des objectifs opposés à ceux à l'origine des constructions de cathédrales gothiques,[53] ce qu'Overhoff exprime ainsi : « Les ordres mendiants naissent d'une soif de religion ressentie par les masses, qui veut passer outre à la hiérarchie. »[54] Au cours du XIIe siècle, on voit la charité changer d'aspect. De symbolique et traditionnelle, elle revêt un nouveau sens. De cette époque date la fondation d'hôtels-Dieu, d'hospices, où une confrérie se dévoue au service des indigents. La quête d'une pauvreté véritable avait suscité contre le faste de Cluny la contestation de Bernard de Clairvaux et de son ordre :

> Après 1170, la conviction que pour entrer dans le Royaume des Cieux il faut renoncer aux biens de ce monde […] s'affirme et se propage dans le patriciat urbain. Elle poussa Pierre Valdès, marchand lyonnais fortuné, après avoir vendu tout ce qu'il possédait, à prêcher lui-même […]. Un nouveau pouvoir spirituel s'installe ainsi au milieu du peuple, celui des « bons hommes » qui ont choisi de vivre comme vivaient les disciples de Jésus.[55]

Le clergé vit en eux des usurpateurs, car les prêtres avaient le monopole de la prédication. Les « pauvres de Lyon » furent pourchassés.[56] Mais l'Église saura par ailleurs canaliser l'ardeur des ordres mendiants, en évitant de les pousser dans l'hérésie et se servira d'eux pour sa politique, ainsi que l'écrit Overhoff : « Ils deviennent dans la main de cette hiérarchie un pouvoir utilisé au service de l'ordre et à côté du faste de la fonction la pauvreté évangélique recouvre sa place, à égalité de droits. »[57]

L'exemple des ordres mendiants met en évidence la démarche d'Overhoff. Il en a expliqué dans son avant-propos, en un court portrait, la création, la motivation et leur instrumentalisation par l'Église. Ainsi pourra-t-il les faire apparaître au cours du roman : ils

[52] „Marienliebe brennt im Volk und als geistliche Minne der Ritter; die Nähe der weiblichen, der Jungfrau, der Muttergöttin speist die Seelen kräftiger als die von den Kirchenvätern kunstvoll aufgebaute Trinitätsdogmatik." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13).
[53] *Cf.* Willibald Sauerländer : *Le Siècle des cathédrales 1140-1260*, Paris, 1989, p. 2.
[54] „Ein drängendes Religionsbedürfnis der Massen, das die Hierarchie überspringen möchte, läßt die Bettelorden entstehen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13).
[55] Georges Duby : *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne d'Arc. 987-1460*, Paris, 1987, p. 200.
[56] *Cf. Le Monde avec Gengis Khan*, p. 61.
[57] „In der Hand dieser Hierarchie aber werden sie zur planvoll eingesetzten Ordnungsmacht, und neben das Schaugepränge des Amtes tritt gleichberechtigt wieder die evangelische Armut." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13).

sont évoqués, en la personne de François d'Assise, à deux reprises au cours du deuxième chapitre : dans la lettre du cardinal d'Ostie à son anonyme « homologue » français (tableau 4), puis par le sultan El Kamel dans sa lettre à Frédéric II (tableau 6). Le même fait – l'ambassade de François d'Assise auprès du sultan au Caire – est relaté dans les deux missives, à chaque fois, il va de soi, selon la perspective de l'auteur de la missive.

Overhoff n'évoque pas les ordres des moines-chevaliers parmi les manifestations typiques du XIIIe siècle. Il s'agit des Templiers, des Hospitaliers et des Teutoniques, tous nés dans la mouvance des croisades au siècle précédent. Il fera pourtant une large place à l'Ordre des Chevaliers teutoniques dans son ouvrage, aux tableaux 6 et 10. Overhoff rappellera dans la dernière partie de l'avant-propos le rôle joué par les ordres mendiants dans les relations diplomatiques établies entre le Grand Khan mongol et la papauté après la campagne menée en Europe par Batou en 1242.[58] Certains en rapporteront des témoignages aussi importants pour la connaissance des Mongols que le récit de Marco Polo pour celle de la Chine de Kubilai. Ainsi en est-il des Franciscains Jean de Plan Carpin, envoyé par Innocent IV à la cour du Grand Khan et Guillaume de Rubrouck, dit aussi « Rubruquis », l'émissaire de saint Louis. L'étude de ces voyages prend une large place dans la bibliographie établie par Overhoff.

II.1.4 L'hérésie

L'hérésie, en tant que déviation de l'Église orthodoxe, qui avait pour point de départ le désir de respecter les intentions originelles et authentiques du christianisme, n'était pas un phénomène nouveau, mais elle avait été canalisée par les réformes de Cluny et de Cîteaux.[59] À cette époque toutefois, elle prit, avec les Cathares, une ampleur dont l'Église s'inquiéta. Comme ils aspiraient à la purification de l'âme en rompant avec la matière, en faisant vœu de pauvreté et de chasteté, ils furent appelés du nom grec signifiant « purs ». Le mouvement était en effet en liaison avec l'empire byzantin.[60] Le bogomilisme venait de Bulgarie, où il avait vu le jour au Xe siècle, recevant le nom de son prédicateur, Bogomil. Cette secte puissante professait le salut dans le rejet de la richesse, de la puissance et de la chair. Transporté à Constantinople, le message du bogomilisme profita des croisades, et du retour des chevaliers qui le rapportèrent en Occident. L'hérésie cathare est-elle, suggère Overhoff, « une riposte

[58] „Nach der Umkehr Batus beginnen diplomatische Beziehungen zwischen dem Papsttum und Asien, deren Träger die Bettelorden sind." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 30).

[59] „[…] doch was an Sektierertum aufflammt, […] dem wird von der cluniazensischen, der zisterziensischen Kirchenreform der Wind aus den Selgeln genommen, es erstickt als Eigenbrötelei." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 14).

[60] „Aus seiner asiatischen Heimat, wo die Kirchenväter mit ihm gerungen haben, vermitteln ihn [einen gnostisch-manichäischer Dualismus] auf seltsamen Wegen die bulgarisch-bosnischen Bogumilen. Reinheits- und Armutsideale verschränken sich mit dem alten philosophischen Gedankengut." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 14).

secrète de l'Asie ? Les croisades l'ont-elle facilitée, est-ce la connaissance de l'Orient qu'elles ont entraînée, ou le commerce qui s'ensuivit ? »[61] Toujours est-il que, selon Overhoff, le catharisme est une des manifestations des premiers contacts entre Orient et Occident.

II.2 La politique en Occident

Tout en évoquant la dimension spirituelle de la religion, ses influences et conséquences tel que nous venons de le voir, Overhoff ne néglige pas sa dimension politique – dont la meilleure illustration est la Querelle des investitures ; les deux faces sont abordées tour à tour mais de façon complémentaire.

Overhoff rappelle à plusieurs reprises la nature de sa démarche : appréhender l'histoire telle qu'elle se présentait alors dans la perception des peuples, non telle que les générations futures ont pu l'interpréter.[62] Au-delà d'événements faisant parfois illusion, au-delà des alliances, des traités, des défaites et des victoires, Overhoff cherche à discerner la véritable portée des rapports établis alors entre les pouvoirs spirituel et temporel, dans une interprétation libérée autant que possible de jugements prononcés par les exégèses ultérieures.[63] Overhoff considère la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel comme la base de l'équilibre, certes instable, en Europe occidentale au Moyen Âge.[64]

Comparée aux actions où s'allièrent papes et empereurs, telles les croisades, la Querelle des investitures semble avoir pris, selon Overhoff, aux yeux des générations suivantes une importance disproportionnée. Overhoff organise sa pensée selon sa vision des XIIe et XIIIe siècles, qu'il oppose dans leur nature : le XIIe siècle est caractérisé par l'ordre et l'équilibre, le XIIIe par les bouleversements. C'est pourquoi il ne voit pas en la Querelle des investitures un des signes avant-coureurs de la lutte entre Sacerdoce et Empire qui culminera avec Frédéric II. Il semble la considérer comme un épisode dans l'histoire des relations entre papauté et

[61] „War die Katharerbewegung ein geheimer Gegenstoß Asiens? Haben ihn die Kreuzzüge erleichtert, die durch sie erworbene Kenntnis des Ostens, der Handel, welcher ihnen folgte?" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 15).

[62] Comme il le fait aussi pour parler du règne de Frédéric II en Sicile : „Man sagt, der süditalische Staat Friedrichs habe den aufgeklärten Absolutismus um Jahrhunderte vorweggenommen. Für den späten Betrachter, der die Entwicklung kennt, ist das richtig. Doch die Perspektive der Zeitgenossen formte sich wohl, wie immer, ganz aus den damaligen Gegebenheiten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).

[63] *Cf*. note 38. „Selbst das Schisma zwischen Rom und Byzanz, das Kampfgespräch mit dem Islam, die Erfahrung der ersten Kreuzzüge lassen die Turmgruppen der Abwehr nur kühner, herausfordernder um den Baukern des eigenen Wesens treten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 12).

[64] „Vor der Dramatik des Investiturstreits wird zu leicht übersehen, wie die großartige Konzeption der Gewaltenteilung die mittelalterliche Welt dennoch im Gleichgewicht gehalten, als Bild die besten Geister befriedigt und erfüllt hat. In einem labilen Gleichgwicht wohl, wie alles nun." (*Inscriptions européennes*, p. 109).

empire, et non pas comme le précurseur du « combat final » (« Endkampf »),[65] qui mena au Grand Interrègne qui dura jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg en 1273. C'est passer sous silence un conflit qui prend sa racine avec le couronnement d'Othon le Grand, devenant le premier empereur du Saint Empire romain germanique, par le pape Jean XII en 962.[66] Les difficultés naquirent avec l'empire : le pape refusa d'accorder à Othon le droit d'investiture sur les évêques. Overhoff relativise les contradictions inhérentes au Saint Empire, dont le drame commence, Emanuel Berl le rappelait, dès sa fondation,[67] et qui s'illustreront par des événements aussi importants que la réforme grégorienne, la rencontre de Canossa, le concordat de Worms, l'élection d'anti-papes.

Overhoff reconnaît que cette lutte pour la suprématie du pouvoir entre l'Église et l'Empire imprimera sa marque au XIIIe siècle et que son issue, avec la disparition des Hohenstaufen, permettra la naissance, dans l'espace laissé vide,[68] des nouveaux maîtres en Europe : les rois, puis les nations, les États et les villes.[69] Mais il n'impute pas cette issue « fatale »[70] aux contradictions inhérentes au Saint Empire (dans lequel les pouvoirs de l'empereur et du pape diffèrent selon les perspectives théologiques ou politiques), dont la Querelle des investitures est une manifestation, mais à la rencontre, à la confrontation entre hommes de même intelligence : les papes Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV et le Staufen Frédéric II. Ici se place l'idée d'Overhoff selon laquelle l'histoire ne s'accomplit pas selon une suite d'événements et de personnages importants, mais par la confrontation de centres de force. Ceux-ci prennent en l'occurrence la figure de l'empereur Frédéric II et des papes ses contemporains. C'est la coexistence de ces personnages qui a façonné le visage de l'histoire, non chacune de leur existence. C'est ce phénomène et les conséquences qu'il apporte dans la vie des individus et des groupes qu'Overhoff veut décrire dans son ouvrage, comme il le déclare en conclusion de l'avant-propos.[71]

---

[65] „Der Endkampf zwischen den beiden Schwertern der Christenheit wird zur Tragödie […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 15).
[66] *Cf.* Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, vol. 1, Paris, 1945, p. 124.
[67] *Ibid.*, p. 125.
[68] „Um ganz ineinander Verstrickte bleibt ein leerer Raum von Welt: ihn besetzen mit dem Sturz des staufischen Hauses, nach dem Scheinsieg der Päpste, neue Mächte […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).
[69] „[…] die Könige, das heißt bald die Nationen, die Stände und die Städte." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).
[70] „Tragödie" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 15).
[71] „Geschichte vollzieht sich nicht im fadenförmigen nacheinander von Ereignissen und bedeutenden Menschen […], sondern im Zugleich von Kraftzentren. So erleben, erdulden wir sie als Politik. So ist sie immer erlebt worden. Im Spannungsfeld zwischen den Zentren ringen die Einzelnen und die Gruppen, erstehen und vergehen sie, verwirklichen oder verfehlen sie sich." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

2.1.1 Essor des villes

Le XIIIe siècle constitue en Europe un âge d'or de la croissance urbaine. C'est à ce moment que se mettent en place les grands traits du réseau urbain.[72] Cette urbanisation se manifeste par la croissance du nombre des villes, l'augmentation de leur taille et de leur population, l'élévation de fortifications, par la définition des droits des villes, et l'apparition de familles dirigeantes.[73]

La ville, tout comme les nations et les États, s'est engouffrée dans l'espace laissé libre par la confrontation entre pape et empereur. Les cités se libèrent de l'autorité ecclésiastique ou séculière qui entravait leur indépendance et deviennent l'une des composantes de la vie politique. Elles prennent conscience de leur puissance militaire lors de la victoire de la ligue lombarde sur l'empereur Frédéric Barberousse,[74] et de leur puissance politique lors des croisades. Sans les cités-États d'Italie (Pise, Gênes et Venise), les souverains croisés n'auraient pu s'embarquer pour l'Orient.[75] Les cités attirent alors « les âmes comme la lumière attire les papillons »,[76] noblesse et clergé s'établissent alors au sein des villes. Elles seront à partir de là les creusets des nouveautés matérielles et spirituelles et donneront naissance aux nouvelles couches de la société qui prendront en main les rênes du pouvoir.

2.2 La législation

Le XIIIe siècle voit donc un renouveau dans les domaines religieux et politique, mais aussi dans les rapports humains. C'est l'époque des grands légistes, en France sous saint Louis, en Sicile sous Frédéric II, dans l'Angleterre de la *Magna Charta*. Le juriste qu'est Overhoff ne manque pas de le mentionner : « De grands juristes brillent dans toutes les universités, exigeant des princes qu'ils soient les gardiens d'une *justitia* divine sur Terre ».[77] Il intitule le tableau 6, mettant en scène Pierre de La Vigne (« créateur d'une nouvelle bureaucratie »),[78] futur chancelier de Frédéric II, et Hermann von Salza, grand maître de

[72] *Cf.* : *De la Meuse à l'Oder. L'Allemagne au XIIIe siècle.* Sous la direction de Michel Parisse, Paris 1994, p. 163.
[73] *Cf. ibid.*, p. 185.
[74] „Der Sieg der Mailänder über den Rotbart leuchtete als Fanal." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 17).
[75] „Die Kreuzzüge hätten ohne die Hilfe der Seestädte nicht unternommen werden können; und die wußten ihren Lohn einzuheimsen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 17).
[76] „[…] so beginnt doch mit dem 13. Jahrhundert aus der Stadt jene dämonische Strahlkraft zu wirken, welche die Seelen an sich reißt wie das Licht die Schmetterlinge." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 17).
[77] „Große Juristen glänzten an allen Universitäten, Sachwalter der göttlichen iustitia auf Erden zu sein, war ihre Forderung an den Fürsten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).
[78] „Schöpfer einer neuen Bürokratie." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).

l'Ordre teutonique, *La nouvelle bureaucratie*. Ou évoque la *Magna Charta* dans sa présentation de la juridiction et l'administration naissantes.[79]

Le sujet de la *Magna Charta* sera repris dans le premier tableau du roman (Angleterre), instituant le principe de reprise ayant cours tout au long du livre. L'un des deux marchands prenant part au dialogue déplore : « N'avons-nous pas dû biffer les articles les plus importants de la grande charte, notre paix avec les rois, parce que Rome ne voulait pas les entériner ? »[80]

Partout au début du XIIIe siècle s'élaborèrent les éléments fermes d'un droit coutumier, objet, comme le droit romain, de réflexions, d'ajustements, de gloses. L'uniformisation des règles juridiques était devenue indispensable. Au service d'un prince responsable de la paix sur un territoire toujours plus vaste, la justice devait pouvoir se fonder sur un corps de coutumes homogènes.[81] Les réflexions d'Overhoff seront confirmées par la science ultérieure. Georges Duby précise : « La faveur des études juridiques traduit l'une des tendances profondes de l'époque : le XIIIe siècle, avide d'ordre, cherche à définir avec précision les rapports humains. Les villes, les ordres religieux, se dotent de statuts et de règlements ; l'empereur et le roi de France cherchent dans le droit romain des armes inégalement efficaces […] ».[82]

Au terme de ces remarques concernant l'analyse de la situation en Europe, il convient encore de relever qu'à plusieurs reprises, Overhoff se livre dans son avant-propos à des considérations sur les rapports entre Chrétienté et Islam sous l'aspect de l'échange. Il en rappelle les apports du point de vue de l'Europe. De la découverte et la connaissance des pays d'Orient, outre les nouveautés introduites par le commerce – artisanat, aliments, moulins à vent – l'Europe acquit une nouvelle perception de sa propre identité. L'Occident prend conscience de sa culture chrétienne par opposition à la musulmane, mais il constate qu'en son sein règne une diversité jusque-là ignorée, qui ne se fit jour que lors des rencontres occasionnées par les croisades.[83] C'est ainsi qu'Overhoff voit dans la communauté induite par

[79] „Die Nachfahren der Stände, unsere Parlamente, feiern als ihren Aufgang die Magna Charta. […]. Auch das ist richtig und falsch zugleich. Zwar unterscheidet sich die great charter vom bisher üblichen privilegium des Mittelalters: sie ist nicht bloß ein aus königlichen Befugnissen gesparter, Nachgeordneten überlassener Wirkungsraum, sondern deutlich eigenes Recht gegen den König und als solches entwicklungsfähig." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, pp. 16-17).

[80] „Haben wir nicht die wichtigsten Artikel der großen Charta, unseres Friedens mit den Königen, streichen müssen, weil die in Rom sie nicht bestätigen wollten?" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 38).

[81] *Cf.* Georges Duby : *Le Moyen Âge*. *De Hugues Capet à Jeanne d'Arc*, Paris, 1987, pp. 193-223.

[82] *L'Eurasie. XIe-XIIIe siècle*. Sous la direction de Georges Duby et Robert Mantran, Paris, 1982, p. 611.

[83] „Die größte Erfahrung war die, daß sie sich [die Kreuzritter] vor dem Islam zwar erneut als die eine Christenheit bestätigt gefunden, aber zugleich gelernt hatten, daß sie verschiedene waren, von vielerlei Art und Sprache." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 18).

les croisades l'accentuation des « profils des nations. »[84] Il rappelle aussi les apports de l'Islam à la culture européenne par le biais de la philosophie antique et la connaissance d'Aristote.[85] L'arrivée et la propagation de l'hérésie cathare, qui secouèrent le monde catholique, seraient peut-être dues à ces échanges favorisés par les croisades.[86] Outre ces apports avérés, Overhoff en soupçonne d'autres restés encore dans l'ombre, dans des régions où Islam et Chrétienté se côtoyaient, comme en Espagne. Les usages de la cour, la poésie ainsi que la pensée ont dû, selon lui, être influencés par des va-et-vient par-delà les frontières.[87]

III L'Orient

Après avoir brossé dans la première partie de son avant-propos un aperçu de l'Europe sur les plans politique et religieux, Overhoff expose dans une seconde partie plus longue les courants qui traversent le continent faisant pendant à l'Europe : l'Asie. Car depuis les croisades, les deux mondes ne peuvent plus s'ignorer, estime Overhoff : « Dans un grand élan, les croisades et l'empire de Sicile élèvent l'Europe au-dessus des remparts de Byzance et la montrent à la face du monde. ‹ Le monde › alors, c'était l'Asie. […]. Il semble que c'est ainsi que l'Europe s'est révélée au monde et à elle-même, et a pris conscience qu'elle devrait éternellement se confronter dans un dialogue à l'Asie. »[88]

Face à l'Occident, mais uni à lui dans le même « élan »,[89] se trouve le reste du monde, qu'Overhoff décompose en terres d'Islam, en Inde, en Chine et au Japon.[90] Pour chacune de

[84] „Die Profile der Nationen zeichnen sie schärfer." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 18).
[85] „In Schüben vermittelt die Theologie dem Abendland antike Philosophie, vor allem die Kenntnis des Aristoteles, jedesmal stellt sie dem christlichen Denken neue Aufgaben der Bewältigung." *Ibid*., p. 18. On trouve une remarque similaire dans les *Inscriptions européennes* : „Das Abendland hat auch die Antike noch einmal von den Arabern empfangen, anders als aus seinen eigenen Erinnerungen und aus der Hand Konstantinopels." (*Inscriptions européennes*, p. 113), où le double apport par l'Orient est encore plus visible : l'héritage de l'Antiquité revient par l'Orient, chargé de nouvelles significations et interprétations.
[86] *Cf.* note 61.
[87] „Was die bewegliche, durchlässige spanische Grenze hin und her überschritten haben mag, von Sevilla, Córdoba und Granada nach Aragonien, Navarra und León, von dort zurück nach Andalusien, an höfischer Sitte, Dichtung und Gedanken, das hat unsere Wissenschaft noch kaum geklärt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 13).
[88] „In einem großen Schwung heben Kreuzzüge und sizilisches Reich Europa über die Sperrmauer Byzanz und stellen es vor das Antlitz der Welt. ‚Welt' meint in jenen Tagen Asien. […] So ist, scheint es, Europa sich und der Welt gegenübergestellt worden und damit der immer wiederkehrenden Aufgabe des Gesprächs mit Asien." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, pp. 17-18). Overhoff utilisait exactement la même image dans les *Inscriptions européennes* : „Der Sturm der Kreuzzüge hat Europa in einem weiten Schwung über das oströmische Reich weggehoben und vor das Angesicht der Welt gebracht." (*Inscriptions européennes*, p. 113). De même, il décrit Byzance en ces termes : „Wie ein gewaltiges Sperrmauer lag Byzanz zwischen dem Orient und Europa." (*Inscriptions européennes*, p. 112).
[89] „Bereitschaft zum Aufbruch erfüllt nicht nur Europa; auf eine erregende Weise ähnelt sich die seelische Landschaft über die ganze Erde hin." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 18).
[90] Dans les *Inscriptions européennes*, il procédait au même découpage du monde (le Japon en moins) : „Aber jenseits von Griechenland lag Asien, der Islam, Indien, China, die Welt." (*Inscriptions européennes*, p. 112).

ces régions, Overhoff présente un récapitulatif historique expliquant chacune des situations géopolitiques. Mais il expose également, pour chacune des régions, les conséquences – tragiques ou bénéfiques – des invasions mongoles, qu'elles soient immédiates ou dans la durée, bien au-delà des années de l'empire de Gengis Khan.

III.1 Terres d'Islam

Overhoff décrit l'Islam dans toute la splendeur de sa plénitude culturelle, qui s'exprime par des chefs-d'œuvre architecturaux répartis de la péninsule Ibérique jusqu'à l'Indus, par une théologie et une littérature florissantes, par de grandes personnalités comme le mystique Ghazali.[91] Tout comme l'Europe, l'Islam doit affronter des dissensions intérieures ; depuis le grand schisme entre chiites et sunnites apparaissent sans cesse de nouvelles factions.[92]

Overhoff dépeint l'histoire des terres d'Orient comme une incessante lutte entre musulmans et envahisseurs turcs, où cinq siècles durant se succèdent créations d'États éphémères par des dynasties turques sur les territoires conquis par l'Islam[93] pour se solder, au début du XIIIe siècle, par l'apogée de deux empires : l'Égypte et le Kharezm.[94]

Overhoff présente leur ascension et leur sort après le déferlement mongol : une Égypte qui ressort victorieuse et l'anéantissement du Kharezm, ravagé par les hordes mongoles.

III.1.1 L'Égypte

Overhoff présente la politique de l'Égypte en trois actes qui sont autant de victoires : la victoire de Saladin, de la dynastie des Ayyoubides, qui battit les croisés à Hattin en 1187 et reconquit Jérusalem ; le rôle du sultan El-Kamel, « l'ami de Frédéric II de Hohenstaufen »,[95] qui malgré des luttes intestines renforça la puissance centrale de l'Égypte ; la déroute des Chrétiens puis des Mongols en 1260 face au sultanat des Mamelouks, la dynastie des esclaves

[91] „Der Islam steht in der Reife seiner Kultur. Von Portugal bis über den Indus hinaus schmücken wunderbare Bauten, geistliche und weltliche, eine jede Stadt, die Theologie ist eine gewaltige Wissenschaft geworden. […] Wie im Westen ein Thomas von Aquin, so fühlt sich über hundert Jahre früher im Osten ein Ghazali getrieben, gegen die fortreißende Flut der Spekulation wieder das alte Wahre zu sichern." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, pp. 18-19).

[92] „Denn der großen, nie geheilten Spaltung in Sunna und Schia waren alsbald unzählbare andere gefolgt. […] und ebenso schwierig wie in Europa war es, die vom persönlichen Gotteserlebnis Überwältigten, die Sufis, nicht in Heterodoxie fallen zu lassen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 19).

[93] „Seit dem Ende des achten Jahrhunderts dringen aus den Steppen Türken verschiedener Stämme in die islamische Welt, erst als Räuber, Söldner und Siedler, dann als Gründer von Dynastien. Der Vorgang erfüllt ein gutes Halbjahrtausend mit Geschichte." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 19).

[94] „Zwei erreichen am Anfang des dreizehnten Jahrhunderts die Höhe ihrer Macht, Ägypten und Chuarezm." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 20).

[95] „[…] jeder Herrscher, so auch Al-Kamil, der Freund Kaiser Friedrichs II. von Hohenstaufen […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 20).

qui avait pris le pouvoir en 1249. C'est lors de son évocation de la confrontation entre l'Égypte et les Mongols qu'Overhoff nomme ceux-ci pour la première fois dans l'ouvrage :

> En 1260, à la source Goliath, non loin de la vallée du Jourdain, les Égyptiens battirent une troupe de Mongols et sauvèrent ainsi l'Islam africain et les villes saintes de La Mecque et Médine. C'est la seule victoire incontestable remportée sur les Mongols lors de leur époque glorieuse.[96]

Ce n'est certainement pas un hasard si Overhoff évoque la victoire des Égyptiens pour lui attribuer une telle signification : la sauvegarde de l'Islam. Il ressort de cet exposé que l'Égypte a su se protéger et se défendre, qu'elle doit sa survie à ses propres ressources. En est-il ainsi de l'Europe ? Non, l'Europe ne doit pas son salut à ses prouesses militaires ou à sa tactique politique, la bataille de Liegnitz en Pologne le montre bien, malgré les efforts des historiens pour transformer cette défaite des Silésiens et des Hongrois en victoire sur les Mongols.[97] Liegnitz aurait pu signifier le début de la conquête mongole de l'Europe. La mort du khan Ogodai – le fils de Gengis – n'aurait-elle pas obligé les troupes mongoles à rentrer en Mongolie pour élire un nouveau khan, l'Europe ne s'en fût pas sortie à si bon compte.[98]

III.1.2 Le Kharezm

Les prédécesseurs du dernier chah du Kharezm avaient profité du déclin des Seljoucides pour agrandir leurs terres.[99] Chah Mohammed régnait sur un empire s'étendant des rives de la Caspienne jusqu'à l'intérieur du Turkestan[100] quand la vague mongole le heurta de plein fouet. L'immense empire fut anéanti en quelques batailles et systématiquement mis à sac. Mohammed s'enfuit et mourut sur l'île d'Abeskoun dans la mer Caspienne, jusqu'où les Mongols l'avaient poursuivi. Son fils tenta de reconquérir les territoires perdus, mais sans succès.

La présentation de l'empire kharezmien met l'accent sur la soudaineté, la violence et l'inexorabilité de l'affrontement entre Musulmans et Mongols. Au zénith de sa gloire, alors qu'il envisageait une conquête de l'Inde et de ses richesses, Mohammed trouva Gengis Khan

---

[96] „1260 schlugen die Ägypter an der Goliathquelle unweit des Jordantales eine mongolische Gruppe und retteten damit den afrikanischen Islam wie die heiligen Stätten Mekka und Medina. Es ist der einzige nicht anzweifelbare Sieg, der je von irgend jemandem gegen die Mongolen der Glanzzeit erfochten worden ist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 20).

[97] „Nur Eitelkeit Europas ist es zu glauben, der tapfere Widerstand in Schlesien und Ungarn habe die berühmte Abkehr der Mongolen von der westlichen Welt herbeigeführt. In Wirklichkeit waren die Niederlagen bei Liegnitz und am Sajó genau so hoffnungslos vernichtend wie nur je eine des Chuarezm-Schahs." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 29).

[98] Voir *infra* partie « Gengis Khan ».

[99] „Der Verfall der seldschukischen Macht, ihr Rückzug nach Kleinasien leistete diesem Ausgreifen Vorschub." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 21).

[100] „Sein Stammland zog sich vom Ufer des Kaspisees bis weit nach Turkestan hinein." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 21).

sur sa route. Il s'ensuivit une destruction si radicale de son empire que certaines régions ne s'en relevèrent jamais.[101] Cette victoire des Mongols, aussi fulgurante que totale, assigne à l'empire du Kharezm un rôle particulier dans la perception de l'Occident. Le Kharezm est le premier pays qui se trouvait sur le chemin des Mongols dans leur conquête de l'Ouest. L'anéantissement de l'empire fonda leur réputation d'invincibilité et de cruauté, mais fut aussi à l'origine des premières rumeurs sur les Mongols qui circulèrent en Égypte, dans les camps des croisés, et de là, en Occident. L'opposition des destins des empires d'Égypte et du Kharezm saute aux yeux du lecteur. Il en ressort que le sort d'un État découle non seulement de sa puissance, mais des décisions de ses maîtres.

Cela nous explique la place importante des affaires d'Égypte et du Kharezm dans la seconde partie du *Monde avec Gengis Khan*. Les tableaux 1, 4, 5, 6, 7 y ont un rapport plus ou moins direct. Le tableau 14 du troisième chapitre est entièrement consacré à la lutte de chah Mohammed.

III.1.3 L'Inde

L'Inde n'ayant été soumise que plus tard aux invasions mongoles, elle forme un espace à part dans le monde islamique. Overhoff se livre à un bref aperçu historique marqué par les étapes de la conquête musulmane dans les terres indiennes à partir du VIIIe siècle. Celle-ci ne prit vraiment d'envergure que sous Mahmud de Gazni autour de l'an 1000 et n'aboutit qu'en 1192 avec la création du sultanat de Dehli par la dynastie des Ghurides, elle-même supplantée par la dynastie des « généraux esclaves », qui rendirent indépendant le sultanat de Delhi et régnèrent de là sur une grande partie de l'Inde. Si l'empire de Gengis Khan n'influença pas le destin de l'Inde, il en va tout autrement de la seconde conquête mongole, celle de Tamerlan, qui décomposa « l'alliage »[102] entre Hindous et Musulmans. Elle donna naissance à l'empire mogol d'Akbar, un des plus grands souverains qu'ait compté l'histoire, dont la splendeur fut tout orientale.[103]

[101] „Schon lockte das reiche Indien. Da geriet Mohammed mit Dschingiz-Chan aneinander. So traf ihn der erste nach Westen gerichtete Stoß der Mongolen. In unglaublich kurzer Zeit wurde er mitsamt seinem Riesenreich weggefegt. Von diesem Vernichtungskrieg haben sich große Teile Mittelasiens nie wieder erholt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 21).

[102] „Aber erst nach dem zweiten Mongolensturm unter Timur dem Lahmen klärt sich die Legierung persisch-islamischen und indischen Wesens." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 22).

[103] „Das Mogulreich ist bis zum heutigen Tage sprichwörtlich für orientalischen Glanz schlechthin: ein Kaiser Akbar wird zu den Größten der Weltgeschichte gezählt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 22).

III.2 La Chine

La moitié des deux pages dédiées à la Chine est consacrée à son paysage religieux, qui se dessine à la suite des invasions barbares qu'elle connut, tout comme l'Europe.[104] Overhoff établit un parallèle entre les rôles joués par le christianisme en Europe et le bouddhisme en Chine. Il évoque les doctrines en concurrence avec le bouddhisme et les différentes manifestations qu'il prend : bouddhisme zen, lamaïsme, tantrisme. Toutes ces tendances se retrouveront dans le roman : le bouddhisme zen est représenté au deuxième tableau, dans le premier chapitre. Toutes les autres sont présentes dans le quatrième chapitre : le taoïsme au tableau 25, qui se réfère au *Livre des transformations*, écrit fondateur du taoïsme, le lamaïsme au tableau 27, l'hindouisme au dernier tableau.

La Chine attendait l'invasion mongole pour connaître un renouveau.[105] Overhoff présente la Chine comme un empire exsangue,[106] épuisé par les luttes incessantes aux frontières contre les nomades, en particulier les Toungouses, ou par les efforts pour les assimiler. Overhoff admire la rapidité et la profondeur de l'assimilation des conquérants mongols par l'empire de Chine,[107] qui mena à une période d'épanouissement culturel. Une des manifestations de cette assimilation exemplaire est le règne de l'empereur Koubilaï, petit-fils de Gengis Khan, reconnu par les annales comme empereur chinois à part entière, à la cour duquel Marco Polo passa de nombreuses années. Du fait de la domination mongole, les empires du nord et du sud furent de nouveau réunis, donnant naissance à un commerce florissant.[108]

S'il est légitime qu'Overhoff évoque l'empire de Chine dans son aperçu sur l'Asie, il est néanmoins frappant qu'il insiste plutôt sur les bienfaits ultérieurs de la conquête mongole que sur les aspects contemporains de l'action du livre. Sa façon de présenter une culture chinoise qui a dépassé son zénith au moment des conquêtes nomades et renaissant de ses cendres est certainement un indice pour le lecteur : le regard doit se porter au-delà des horreurs de la guerre, qu'Overhoff ne cherche pas à minimiser, et discerner les conséquences

[104] „Wie Europa hat China sein klassisches Altertum, das im Sturm der Völkerwanderung untergeht, sein Mittelalter, das sich mühevoll der zweiten Barbarei entringt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 22).
[105] „Es schien, als hätte man nur auf die starke Hand gewartet." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 23).
[106] „So erwartete man den Gewittersturm, das Gericht von außen, als unabwendbares Schicksal." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 23).
[107] „In keinem anderen der eroberten Länder haben sich die Mongolen so schnell angeglichen, so rasch eine heimische Dynastie geformt, die von den Annalen mit recht als legitim gezählt wird." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 24).
[108] „Plötzlich gab es das einige Reich wieder, von Nord nach Süd, das Reich der Mitte. Plötzlich waren die Handelswege nach Zentralasien offen, endlich erreichten Schiffe wieder die Sunda-Inseln." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 24).

sur le destin des hommes. La Chine représente une troisième possibilité d'avenir : l'Égypte sortit victorieuse de la confrontation avec les Mongols, le Kharezm anéanti, la Chine régénérée.

III.3 Le Japon

Tout comme l'Inde, le Japon n'a jamais été conquis par les Mongols mais a dû, à deux reprises, en 1274 et en 1281, repousser deux attaques menées par Koubilaï. La présentation du Japon diffère de celle de la Chine. On n'y retrouve pas d'aperçu historique, si bref soit-il, ou d'esquisse des courants religieux. L'essentiel des paragraphes consacrés au Japon traite des événements survenus à la charnière des XIIe et XIIIe siècles. La dynastie des Minamoto s'empara alors du pouvoir et instaura le chogounat. La dispute des deux frères Yochitsouné et Yorimoto, l'exil du premier et la mort du second menèrent à la confusion au sein du pouvoir, au cours de laquelle les administrateurs de l'empire prirent les rênes. Overhoff a dû vouloir exposer la situation pour que le lecteur comprenne les arcanes du deuxième tableau du roman, qui se déroule au Japon, entre un moine bouddhiste zen et un envoyé chinois. Le moine représente l'élite spirituelle qui soutenait le pouvoir de l'aristocratie militaire. Précisions indispensables à la compréhension du deuxième tableau pour le lecteur non averti. Overhoff en profite pour y évoquer la légende selon laquelle Gengis Khan ne serait autre que le général Yochitsouné.

IV Gengis Khan

Dans une dernière partie, après avoir exposé toutes les factions en présence, Overhoff peut présenter le phénomène qui va déstabiliser le monde : « Naquit alors, au sein de ce monde, un peuple nouveau : les Mongols. »[109] La coïncidence entre l'aube d'une nouvelle ère en Europe et dans le monde est établie par cette phrase d'introduction à l'épopée mongole. Overhoff l'a résumée lors d'une introduction à une lecture :

> Le XIIIe siècle, non seulement pour l'Europe mais pour le monde entier, est une grande époque d'agitation. De nouvelles idées jaillissent de toute part, d'immenses changements politiques s'accomplissent. Au cours de la première moitié de ce siècle, guidé par le génial Gengis Khan, surgit de la steppe de l'Asie centrale un peuple qu'on dirait sorti du néant, les Mongols, et conquiert en l'espace d'une génération presque la totalité du monde alors connu, de la Chine aux portes de l'Inde et de l'Europe. Les Hongrois, comme leurs alliés polonais et les chevaliers de l'ordre Teutonique sont écrasés. La poursuite de l'avancée des Mongols en Europe n'est

[109] „Hinein in diese Welt wurde ein neues Volk geboren, die Mongolen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 26).

empêchée que par la mort soudaine du Grand Khan, rappelant les guerriers chez eux pour une nouvelle élection.[110]

Dans cette troisième partie, Overhoff expose toute l'histoire de ce peuple venu de la steppe, de son apparition au tournant du XIIIe siècle jusqu'à sa disparition cent ans plus tard. Il relate le processus d'unification des tribus nomades de la steppe par Gengis Khan, l'expansion de son empire, les qualités faisant la force des Mongols pour finir par le démembrement de l'empire, dont les branches auront des destins séparés (en Chine, en Russie avec la Horde d'Or, en Iran avec les Ilkhan) tandis que le pouvoir central, issu de la steppe, retournera au néant. Overhoff ne revient pas ici sur le destin des Mongols dans les parties du monde où ils furent assimilés, comme en Inde ou en Chine.

Selon Overhoff, les Mongols ont surgi soudain de la steppe, propulsés de la préhistoire sur le devant de la scène mondiale.[111] Il s'appuie à la fois sur l'*Histoire secrète des Mongols*, rédigée autour de 1240 et sur les chroniques chinoises, où le nom des Mongols n'apparaît qu'au tournant du XIIIe siècle.[112] Overhoff souligne le rôle prépondérant de Gengis Khan dans la création de la nation et de l'empire mongols,[113] ainsi que dans leur permanence après sa mort.[114] Il décrit comment Gengis Khan est amené à combattre et à vaincre les différents peuples nomades, animé par le désir de vengeance après les torts causés à sa famille. En quelques phrases, Overhoff démêle les méandres des campagnes menées par Gengis Khan contre les différentes peuplades qui le provoquèrent : Tatares, Taitchout, Merkit, Keraït, Naiman, Ouïgours, Kara-Kitaï, avant que la steppe tout entière reconnaisse son autorité. Notant la place accordée dans l'*Histoire secrète des Mongols* au récit des luttes menées par les Mongols contre les autres peuples de la steppe, Overhoff insiste sur le temps que prirent

[110] „Das 13. Jahrhundert ist nicht nur für Europa, sondern für die ganze Welt eine große, aufgewühlte Zeit. Neue Ideen tauchen überall auf, ungeheuere politische Veränderungen vollziehen sich. In der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts bricht aus den Steppen Innerasiens ein gleichsam aus dem Nichts gebildetes Volk, die Mongolen, unter ihrem genialen Führer Dschingiz-Chan hervor und erobert im Laufe eines Menschenalters fast die gesamte damalige bekannte Welt von China bis an die Tore Indiens und Europas. Die Ungarn sowohl wie die verbündete polnische und deutsche Ritterschaft werden vernichtend geschlagen. Daß die Mongolen weiter nach Europa vordringen, wird nur durch den plötzlichen Tode des Groß-Kahn verhindert, der die Krieger zur Neuwahl nach Hause ruft." (Introduction à une lecture le 23 janvier 1967 à Offenbourg, script).

[111] „Eine Generation springt aus Vorgeschichte in Weltgeschichte, herumziehende Sippen verschmelzen zur Nation." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 26). Chez Krause, on peut lire : „Die Mongolen sind das jüngste der Völker, die in der Geschichte Innerasiens auftreten. Sie erscheinen plötzlich als ein Gebilde, ohne daß wir über die Herkunft und den Vorgang der Entstehung Sicheres wissen." (Friedrich Ernst August Krause : *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens*, in : *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 26/27, *Erste Abteilung, Ostasiatische Studien*, Berlin, 1924, p. 2).

[112] „Chinesische Staatsmänner und Annalisten haben den weiten Raum nördlich und westlich der Gobi zur Selbsterhaltung genau überwacht: bis an die Wende zum dreizehnten Jahrhundert wissen sie von Mongolen nichts." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 26).

[113] „Die Schöpfung der Nation wie des Weltreiches ist das Werk eines Mannes." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 26).

[114] „Doch hat das Mongolenreich länger bestanden als andere nomadische Staatsgründungen. Auch das ist Verdienst des ersten Großchans." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 28).

ces conquêtes à Gengis Khan avant qu'il ne puisse songer à agrandir les limites de son empire au-delà de la steppe. Ce n'est qu'en 1211, à l'âge de quarante-quatre ans, qu'il se dirige contre la Chine, convoitée depuis toujours par les peuples nomades, et qu'en 1219, à cinquante-deux ans, qu'il va se tourner vers l'Ouest et l'empire du Kharezm.[115]

Overhoff expose ensuite les raisons des succès de Gengis Khan, auquel aucune force ne fut en mesure de s'opposer.[116] Il y discerne l'intelligence militaire et stratégique, qui étonne encore au XXe siècle,[117] la capacité et la volonté d'assimiler et d'utiliser les connaissances des peuples conquis ainsi que les stratégies psychologiques, comme répandre la terreur ou la conviction de son invincibilité. Sa mort n'interrompt pas le cours des conquêtes mongoles. Ce n'est qu'à la disparition de Koubilaï, le dernier khan qui « régna de l'Europe à la Chine, de la Taïga jusqu'à l'Inde »,[118] que l'empire mongol fut divisé. Chaque partie connut un destin propre, que ce soit en Chine, en Iran, en Russie avec la Horde d'or.[119] Chacune assimila les conquérants mongols à sa culture, alors que dans la steppe, le centre à l'origine de l'empire, les Mongols retombèrent aussi vite dans l'oubli qu'ils en étaient sortis un siècle auparavant.[120] Ils redevinrent un peuple de tribus de nomades sans unité, aux liens plus ou moins lâches.[121] Ces réflexions viennent à l'appui des remarques de Krause dans *Die Epochen der Mongolen* en 1924, qui notait que les Mongols n'ont pas fondé de culture. Gengis Khan n'était pas un bâtisseur.[122]

---

[115] „Doch wird zumeist übersehen, wie lange der Kampf um die Vorherrschaft in der Steppe gedauert hat; erst der alte Dschingiz Chan sieht sich vor wirklich weltpolitische Probleme gestellt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 28).

[116] „Es gab gegen die mongolische Kriegsführung zu ihrer Zeit nirgendwo ein Mittel." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 29).

[117] „Dennoch kann das Militärisch-Technische gar nicht überschätzt werden. Bis zum heutigen Tage sind die mongolischen Feldzüge strategisch-taktische Meisterleistungen höchster Aktualität." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 29).

[118] „1294 stirbt Kubilai, der letzte Chagan, der von Europa bis China, von der Taiga bis nach Indien gebietet." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 30).

[119] „Das Reich zerbricht in Teile, die eigene Wege gehen, China, Mittelasien als Gebiet der Il-Chane, die ‚Goldene Horde' in Osteuropa." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 30).

[120] „Die Steppe, das Zentrum, fällt ebenso rasch unter die Schwelle des Geschichtlichen zurück, wie es sie keine hundert Jahre zuvor überstiegen hatte." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 30).

[121] „Ohne je besiegt worden zu sein, löst sich das Volk der Mongolen auf in das, was es gewesen: in die ‚Aule', herumziehende, durch Zufall an- und abschwellende lockere Sippenverbände, Zeltgruppen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 30).

[122] „Aus sich haben die Mongolen nirgends Staaten und eine dauernde Herrschaft zu gründen vermocht. Wenn mongolische Kaiser 90 Jahre über China herrschten, so war dies nur möglich, weil sie sich als militärische Eroberer der chinesischen Kultur unterwarfen. Hubilai und seine Nachfolger wurden zu Chinesen und verloren die Verbindung mit ihrem barbarischen Ursprünge. Wenn die Îl-Hâne für zwei Jahrhunderte eine Herrschaft in Persien aufrichteten und die Groß-Mogûl in Indien geboten, so war dies nur möglich, weil sie den islamischen Gedanken aufnahmen. China und Persien waren diejenigen Teile des großen Mongolenreiches, in denen eine hohe Kultur sich vorfand und erhalten könnte. In diesen Ländern erreichte daher auch das staatliche Leben der mongolischen Herrschaft seine Höhepunkte. Mongolen konnten nichts als erobern, zertrümmern, vernichten. Auf ihren Spuren wurde jedes Leben ausgelöscht. […] Als Ganzes waren die Mongolen zu jeder Kultur unfähig." (Friedrich Ernst August Krause : *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens*,

Il est à noter qu'Overhoff s'abstient, dans ces pages consacrées à l'empire mongol, d'énumérer les conquêtes et les victoires de Gengis Khan au-delà des limites de la steppe. S'il s'étend longuement sur le chemin menant à l'accession au pouvoir suprême de Gengis Khan, il reste très succinct sur sa conquête du monde. Dans le souci de ne pas amoindrir la tension dramatique, il se contente de remarques telles que : « La guerre contre la Chine est décidée en 1211 »,[123] ou : « En 1219, Gengis Khan, âgé de cinquante-deux ans, entreprend les opérations contre le chah du Kharezm »,[124] alors que ces deux campagnes portent la marque de l'envergure mondiale du conquérant. S'attaquer à la Chine manifestait sa volonté d'expansion au-delà des limites traditionnelles de la steppe, comme se tourner vers le Kharezm signifiait la conquête de l'Ouest, ce que n'avait jamais entrepris aucune tribu nomade jusque-là. Overhoff avait déjà mentionné ces guerres, dans les lignes portant sur la Chine et le Kharezm, ce qui peut expliquer la brièveté avec laquelle il les évoque ici. On pourra toutefois s'étonner qu'il ne relate pas la « chevauchée fantastique », comme l'appelle Emmanuel Berl,[125] de Djébé, le lieutenant de Gengis Khan, qui mena en 1221 les troupes mongoles jusqu'en Géorgie, aux portes de l'Europe.

L'absence de toute observation concernant la terreur semée par les hordes mongoles en Europe ou la perception que pouvaient avoir les Européens des Mongols découle de la nature de l'avant-propos, qui se limite à l'exposition des faits. Les années qui forment le cadre temporel du roman sont laissées de côté dans l'évocation de l'épopée mongole. Les périodes qui les précèdent – conquête de la steppe – et les suivent – destin de l'empire mongol après la mort de Gengis Khan – font l'objet de plus d'attention. Ainsi, s'il ne fait pas référence à l'avancée des Mongols en Géorgie de 1221, Overhoff ne manque pas d'évoquer la campagne de Batou qui mena ses troupes jusqu'en Pologne, où les armées mongoles et chrétiennes (réunissant chevaliers de l'Ordre teutonique et chevalerie polonaise sous le commandement du duc Henri de Silésie) s'affrontèrent lors de la bataille de Liegnitz en Basse-Silésie, le 9 avril 1241, où l'armée chrétienne subit une défaite sanglante. Les hordes mongoles pénétrèrent alors jusqu'en Saxe, en Moravie, en Hongrie, dont ils poursuivirent le roi jusqu'aux rives de l'Adriatique.[126] L'Occident fut sauvé du plus grand péril qu'il eût couru depuis Attila[127] par une circonstance qui ne devait rien à sa puissance et ne dut son salut qu'à

---

in : *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 26/27, *Erste Abteilung, Ostasiatische Studien*, Berlin, 1924, p. 7).

[123] „1211 wird der Krieg gegen China beschlossen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 27).

[124] „1219 beginnt der Zweiundfünfzigjährige die Operation gegen den Chuarezm-Schah." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 28).

[125] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, t. 1, Paris, 1945 p. 207.

[126] *Cf. ibid*., p. 213.

[127] *Cf.* René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 333.

la mort du Khan Ogodaï (en décembre 1241), provoquant la retraite des Mongols vers l'Asie centrale pour procéder à une nouvelle élection. Tout comme Friedrich Krause l'avait fait avant lui dans *Die Epochen der Mongolen*,[128] Overhoff dénonce le mythe qui prévalait encore au XIXe siècle – et même au XXe, *cf*. la citation du Bertelmann Lexikon de 1953 en note 129 –, et interprétait la retraite des Mongols comme une victoire des forces européennes alliées. Les Mongols auraient interrompu leur marche et se seraient retirés, impressionnés par la résistance et le courage des Chrétiens.[129] Overhoff réfute ces interprétations, que seul « l'orgueil » de l'Europe lui avait suggérées et la montre aussi démunie que l'empire du Kharezm face à la puissance mongole. Il suggère par cette comparaison que l'Europe aurait pu subir le même destin si les circonstances ne l'avaient sauvée.[130]

V Conclusion de l'avant-propos

À la fin de l'avant-propos entièrement tourné vers le passé, après avoir exposé la situation géopolitique eurasatique à l'époque de Gengis Khan à l'instar d'une scène d'exposition dans un drame, Overhoff, revenant sans transition au présent,[131] rejette le lecteur dans l'actualité. Et de lui exposer l'objectif poursuivi dans l'ouvrage : lui montrer ce que pourrait être son destin de demain, car « l'histoire n'est pas quelque chose qui ne nous concerne plus en rien ; c'est la politique d'hier, donc le destin de demain ».[132] C'est pourquoi Overhoff s'est attaché dans son roman à rendre le passé de telle façon qu'on le ressente actuel.

---

[128] „Das damals von Kampfe zwischen Kaiser und Papst tief erschütterte Deutsche Reich hätte das weitere Vordringen der Mongolen nach Europa hinein nicht aufzuhalten vermocht. Aber die Nachricht vom Tode des Groß-Hân's bewog nun Batu zur Umkehr. Nicht die deutsche Kraft hat ihr Land gegen die blutigen Horden verteidigt. Während Kaiser Friedrich II. seinen Hohenstaufentraum in Italien träumte und in seinem Existenzkampfe mit Gregor IX. die Kraft deutschen Rittertums auf fremder Erde erschöpfte, hätte die deutsche Heimat eine leichte Beute der gelben Schwärme werden können. Gemeinsames Handeln von Fürsten und Städten in Deutschland, eine Einigung der vielspaltigen Parteien zur Abwehr des furchtbaren Feindes wäre kaum zu erwarten gewesen." (Friedrich Ernst August Krause : *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens*, in : *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 26/27, *Erste Abteilung, Ostasiatische Studien*, Berlin, 1924, pp. 10-11). La lecture de ces lignes montrent les opinions divergentes d'Overhoff et Krause concernant Frédéric II.

[129] « Les barbares, effrayés par le dévouement et le courage héroïque des Polonais, se replièrent sur la Moravie, la Hongrie, et l'Europe fut sauvée. » (Jacques-Joseph Champollion-Figeac : *Bulletin des sciences historiques, antiquités, philologie*, t. 11, Paris, 1829, p. 183). Le *Bertelsmann Lexikon* en quatre volumes de 1953 indique à l'article Liegnitz (colonne 1288) : „1241 Niederlage der Mongolen bei Wahlstatt". Oskar Jäger écrit en 1909 : „Der tapfere Widerstand, den sie in der Schlacht [bei Liegnitz] gefunden, die Unverwundbarkeit, welche die ritterliche Rüstung dem einzelnen, und nicht minder die, welche die vielen Burgen, befestigten Klöster, ummauerten Städte dem ganzen Lande verliehen, schreckte die Wilden von fernerem Vordringen ab" (*Weltgeschichte in vier Bänden*, t. 2 : *Geschichte des Mittelalters*, Bielefeld, 1909 [première édition en 1887], p. 320). Le *Meyers Lexikon*, t. 12 (Traunfee-Zz) indique à l'article Wahlstatt (où eut lieu la bataille), colonne 936 : „Am 9. April 1241 schlug hier Herzog Heinrich II. von Schlesien und Polen den Mongolensturm zurück." (*Meyers Lexikon*, t. 12, Leipzig, 1930).

[130] *Cf*. note 97.

[131] *Cf*. note 27.

[132] „Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

Ces deux paragraphes qui terminent l'avant-propos résument sa vision de l'histoire, dont on a exposé plus haut les grandes lignes reposant sur les notions fondamentales de « centres de force » et de « champs de tension », tout en refusant d'établir une analogie entre personnages et situations du passé et ceux du présent.

Overhoff clôt l'avant-propos en enjoignant son lecteur à se plonger dans l'atmosphère du XIIIe siècle, à se mettre à l'unisson avec elle afin de ressentir l'élan qui la soulève et qui caractérise également l'Europe face à Staline.[133]

VI Structure de l'avant-propos, structure du roman

La lecture de l'avant-propos permet d'établir des relations entre les idées qui y sont exprimées et les différents tableaux. Ce phénomène est particulièrement sensible en ce qui concerne l'Europe, objet d'une analyse plus approfondie. On peut associer chacun des courants décrits à un tableau du roman. À titre d'exemples : l'importance politique des cités et le tableau se déroulant à Venise (11), la création des ordres mendiants et leur utilisation par l'Église et leur évocation aux tableaux 4 et 7, la découverte de l'Islam et le tableau 5, l'hérésie et le tableau 4.

De la récurrence de certains thèmes dans le roman, on peut déduire leur importance, que l'on retrouve en filigrane dans l'avant-propos. Les croisades et l'affrontement qu'elles suscitent entre Frédéric II et le pape Honorius sont des thèmes centraux du deuxième chapitre du roman (aux tableaux 4, 5, 6, 7), comme ils le sont dans l'avant-propos, où ils reviennent à plusieurs reprises. De même pour le premier tableau, dans lequel est évoquée la lettre de l'évêque de Vitry, en provenance des camps croisés et le tableau 11, faisant une large part à la quatrième croisade, dans laquelle Venise joua un rôle prépondérant.

Il est intéressant en particulier d'observer les croisades. Il n'est pas question pour Overhoff d'en retracer l'histoire, leur existence et leur importance sont connues. Il utilise une autre méthode, les évoquer en diverses circonstances : les forteresses croisées en Orient comme symboles de remparts élevés par l'Église pour lutter contre les périls qui l'assaillent, le rôle des croisades dans la pénétration du catharisme en Europe, la chute de Constantinople en 1204, le rôle des cités-États italiennes dans la réalisation des croisades, le face-à-face entre Orient et Occident qu'elles provoquent, les échanges qu'elles induisent et la nouvelle perception d'elle-même par l'Europe qui en découle. Dispersées dans l'avant-propos, leur signification n'est pas immédiatement évidente. Mais leur énumération montre l'ampleur du rôle qu'Overhoff leur accorde, tant au niveau politique qu'architectural, culturel ou religieux.

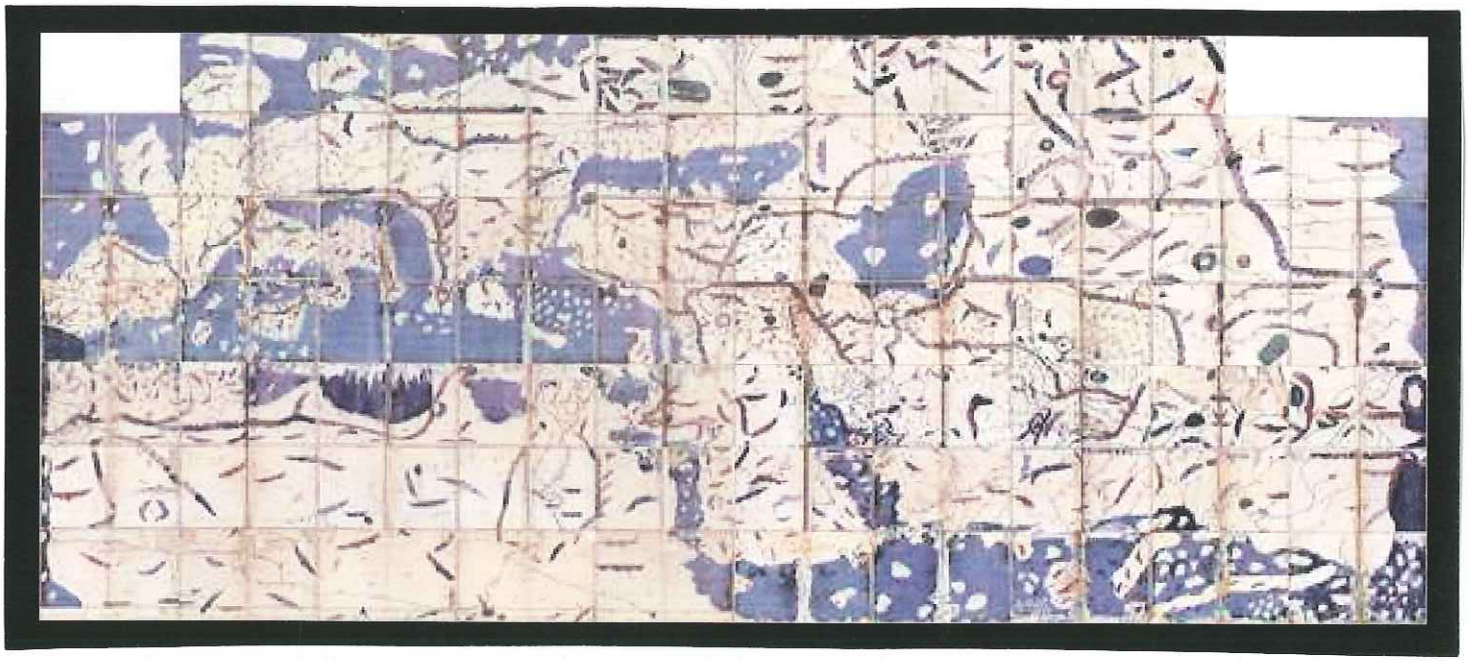
[133] „Tritt ein, hoffe und leide mit denen, die damals waren!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 31).

CHAPITRE IV

Le roman – Analyse historique

I Analyse générale par chapitres

Le premier chapitre (*Au bord de la sphère d'action*), contenant trois tableaux, réunit symboliquement trois îles du bout du monde : l'Angleterre (tableau 1) est au XIIIe siècle la terre connue la plus occidentale, le Japon (tableau 2), la plus orientale et Ceylan (tableau 3), celle la plus au sud. Elles représentent les extrémités du monde tel qu'on le concevait alors, comme l'atteste la carte du géographe arabe Idrisi dressée au milieu du XIIIe siècle, qu'Overhoff évoque d'ailleurs dans son roman.[1]



Ces îles n'ont jamais été envahies par les hordes mongoles. Toutefois, l'ampleur du phénomène les touche aussi. Dans le premier chapitre, Gengis Khan apparaît en filigrane, comme une ombre, comme un mythe dont l'existence n'est pas vraiment attestée. Les deux premières fois où Gengis Khan est évoqué, chez les Anglais et chez les Japonais, c'est sous les traits de héros appartenant à la légende du peuple en question, ou tout au moins sous forme de réincarnation ou de descendance de héros : chez les Anglais, tel un nouveau David, chez les Japonais sous les traits de Yochitsouné, le fondateur du nouvel empire japonais.

Dès ces trois tableaux, Overhoff donne le rythme sous-jacent du *Monde avec Gengis Khan* : une succession de petits tableaux formant un ensemble au sein de chaque chapitre, qui

[1] Idrisi est évoqué dans le tableau « Venise » du *Monde avec Gengis Khan*, p. 129.

restituent les différentes positions adoptées ou envisagées par les puissances régnantes face à un phénomène nouveau, qui n'est pas identifié à un danger, et qui même revêt des apparences salvatrices.

Dans le premier chapitre, l'ensemble polyphonique est déjà constitué ; trois états s'expriment dans les trois tableaux : le peuple sous les traits des deux marchands anglais du premier tableau, le clergé représenté par deux moines asiatiques dans le deuxième tableau, et le politique, grâce à l'édit du roi de Ceylan au troisième tableau – en d'autres termes : le tiers état, le clergé, la noblesse. Les trois états sont choisis en fonction de la nature de leurs discours : les marchands anglais colportent des rumeurs, les moines asiatiques évoluent sur la scène diplomatique, exprimant leurs opinions à mi-mots, le roi agit et gouverne.

La variété stylistique est d'emblée elle aussi présente : on y retrouve le dialogue (tableau 1 *Angleterre*), le monologue (tableau 2 *Japon, ville de Kamakoura*) et la forme écrite (tableau 3 *Ceylan*). Le caractère commun à ces trois tableaux est le relatif détachement manifesté à l'égard de Gengis Khan, qui connaît toutefois une graduation. Ceylan est juste en mesure de constater les conséquences d'un phénomène qui lui-même reste inconnu, ce qui ne l'empêche pas de s'adapter de façon intelligente et opportuniste. Ceylan représente peut-être le meilleur exemple de politique prévoyante : en fonction des réalités – l'arrivée de réfugiés en provenance du nord –, le roi adapte sa politique : mettre à profit la présence de cette population. Le moine japonais, lui, qui connaît l'existence des Mongols, ne les considère pas comme un danger, se sachant protégé par l'insularité du Japon, ce qui l'amène à rejeter l'offre d'alliance de la Chine, lui proposant de reconnaître la souveraineté du Japon sur la Corée en échange d'une aide militaire. Et en Angleterre, conformément aux difficultés de la Chrétienté face à l'Islam en Orient, on veut voir dans la figure de Gengis Khan un héros libérateur, un puissant allié de l'Église prenant l'Islam à revers, on l'affuble de traits positifs à la mesure des espoirs qu'on fonde sur lui.

Dans le deuxième chapitre (*La zone occidentale*), comprenant neuf tableaux, se trouvent rassemblés les lieux des futures victoires mongoles en Occident : Kiev en Ukraine (tableau 9), Liegnitz (Lignica) en Silésie (tableau 10) et Tiflis en Géorgie (tableau 12). Viennent s'y ajouter les sièges du pouvoir politique et spirituel occidental : Rome (tableau 4), Palerme (tableau 6), l'empire byzantin (tableau 8), Venise (tableau 11). Kiev, en tant que siège de l'autorité russe appartient aussi à ce groupe. Avec le Krak des Chevaliers en Syrie (tableau 5) et Le Caire (tableau 7), la zone occidentale fait une incursion en Orient. Le Krak des Chevaliers était une forteresse croisée franque et au Caire se trouvait un allié potentiel de la politique de Frédéric II en la personne du sultan El-Kamel. De plus, ces deux zones, plus

proches de l'avancée mongole, sentent le danger imminent. Overhoff fait apparaître ici les processus engagés par les puissances de la chrétienté pour faire face à la suprématie des Mongols. Vont être exposés, dans ce chapitre, les jeux des alliances tissées par les différentes puissances occidentales, entre elles et avec l'Orient.

Ce deuxième chapitre fait pendant au quatrième ; il représente le versant occidental, tandis que le quatrième représente le versant oriental d'une même réflexion. Les voix politiques dominent le deuxième chapitre : Rome et l'Église (4), Palerme et l'empereur du Saint Empire romain germanique (6), Le Caire et le sultan El-Kamel (7), Théodore Ange et l'empire byzantin (8), Kiev (9), Venise (11). Une des conséquences stylistiques de la prédominance du pouvoir politique s'exprime dans la prédominance des tableaux à une voix, qu'ils soient des monologues ou des missives. C'est en effet la forme privilégiée par Overhoff pour faire parler les autorités. Sur les six tableaux entrant dans cette catégorie, cinq relèvent de ce style. Seul le conseil de Venise est représenté sous une forme « polylogue ».

Ce chapitre propose un inventaire des différentes analyses faites par les pouvoirs, et les conséquences qu'ils en tirent, les positions qu'ils adoptent, en fonction de leurs intérêts et de leur clairvoyance. Là où le Vatican, aveuglé par son obsession de l'hérésie et sa haine envers l'empereur Frédéric II, ne fait guère état de la menace mongole (4), l'empereur, lui, fait preuve de lucidité dans son analyse de la situation (6). Certains, en toute connaissance de cause, cherchent des idées, lancent des propositions comme le Doge de Venise (11), d'autres sont prêts à des alliances, comme le sultan El-Kamel (7) ou à des sacrifices comme la princesse ukrainienne Olga (9).

Le tiers-état, le peuple, qui, dans cette zone, n'a pas eu à souffrir de la vague mongole, n'est pas présent (il le sera beaucoup plus au troisième chapitre). Le monde militaire, lui l'est, dans ses places avancées : en Syrie avec un croisé en garnison au Krak des Chevaliers (5), en Silésie avec deux ministériaux, un Allemand et un Polonais (10). Mais avec l'introduction de la dimension belliqueuse, par deux fois, tout en rompant la monotonie des exposés politiques, Overhoff fait monter la tension. Une première fois au chapitre 8 avec Théodore Ange Comnène, despote d'Épire, présenté sous les traits d'un reître « en armure », retors et sans scrupule, racontant ses victoires sur les possessions franques de l'empire latin de Constantinople et son imminente attaque de Thessalonique, pour culminer ensuite au dernier tableau, le douzième, avec la retraite des Géorgiens après la première bataille contre les Mongols.

Le deuxième et le troisième chapitre se terminent sur des tableaux mettant en scène des Géorgiens. Dans le deuxième, au tableau 12 *Bataille dans la plaine de Tiflis*, deux rescapés de

la bataille de Tiflis cherchent à échapper à leurs poursuivants mongols. L'un deux est un prétendant bagratide au trône. Dans le troisième chapitre, au tableau 24 *Asie mineure, empire du prince seldjoucide Kaïkobad*, le prince David, héritier de la couronne géorgienne, est aux mains des Seldjoucides en Asie mineure, qui le contraignent à l'opportunisme politique. Le prétendant au trône et l'héritier sont tous deux prêts à signer un accord avec les Mongols pour sauver la Géorgie. Ce qu'ils ne pourront faire, car les Seldjoucides, qui ne veulent pas voir les nomades s'installer si près d'eux, les en empêcheront (« Notre flanc à découvert ne doit en aucun cas béer davantage. »)[2]

Le troisième chapitre, *Dans le centre asiatique*, contient le plus grand nombre de tableaux (douze, par rapport à trois pour le premier, neuf pour le deuxième, cinq pour l'avant-dernier et un seul pour le dernier), ce qui confère à cette zone géographique la première place. Il est logique que les zones ayant été le plus tôt sous domination mongole fassent l'objet d'un traitement plus approfondi : c'est dans ces zones qu'il sera possible de mettre en lumière l'influence des Mongols dans les territoires conquis (aussi bien sur les hommes que sur leur civilisation) et la diversité des réactions possibles.

Dans ce chapitre se trouvent réunis différents angles d'approche possibles de l'influence de Gengis Khan : dans le monde des idées d'une part, (dans l'art – 23 *Inde, Delhi* –, dans l'art politique (24 *Asie Mineure, empire du prince seldjoukide Kaïkobad*), dans le domaine religieux, de l'ésotérisme et des croyances chamaniques (13 *Perse*, 20 *Chez les Toungouses, dans le nord de la Sibérie*), dans les différentes attitudes face à la menace mongole : du point de vue du particulier d'une part (suicide –16 *Ville d'Azerbaïdjan, pièce de séjour* –, brigandage – 19 *Kharezm, gorge dans la montagne* –), du point de vue politique d'autre part : à Bagdad on s'en remet à Dieu – 17 *Bagdad, palais à l'est de la ville* –, à Konya – 24 *Asie mineure, empire du prince seldjoucide Kaïkobad* – on refuse toute alliance. Dans les autres tableaux, les invasions et les conquêtes de Gengis Khan sont rapportées par ses adversaires – 14 *Mer Caspienne, île à garance d'Abeskoun* –, ou par des tribus qu'il a fédérées – 15 *Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie*. Ce chapitre noue la trame autour de Gengis Khan, autour de son action, de ses succès. Des événements – sièges, poursuites –, des personnages sont évoqués à plusieurs reprises, sous des angles différents, par les narrateurs successifs, pour former une image cohérente de l'emprise des Mongols sur l'Asie.

Ce chapitre s'ouvre sur une scène d'envoûtement, plongeant le lecteur au cœur de l'Orient, de ses pratiques ésotériques et de ses mystères. La variété de ce chapitre se manifeste

[2] „Unsere ungedeckte Flanke soll nicht noch weiter aufgerissen werden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 283).

à plusieurs niveaux : celui des personnages mis en scène, qui ne sont pas issus uniquement du monde politique ou militaire comme dans le deuxième chapitre. L'accent n'est plus mis sur les décisions, les délibérations ou les alliances des puissances politiques – seuls deux tableaux traitent ce sujet –, les acteurs représentent davantage le monde militaire et le peuple qui doit subir ou affronter l'invasion mongole. Ce qui avait été inauguré au dernier tableau (12 *Bataille dans la plaine de Tiflis*) du deuxième chapitre, le face à face entre l'Europe et les Mongols, se poursuit ici sous une autre forme : l'Europe n'est plus directement concernée dans ce chapitre, elle n'apparaît pas en tant qu'entité géographique ou sous les traits de personnages ; toutefois en parlant des régions dominées par les Mongols et de leurs habitants, Overhoff parle d'une situation qui pourrait arriver en Europe, situation qu'il a introduite par la rencontre entre les troupes géorgiennes et mongoles au dernier tableau de sa *Zone occidentale*. Il a mis l'Europe sur le point d'être vaincue, conquise par les Mongols, comme le sont les villes où l'action va se situer au troisième chapitre. Il est donc clair que les tableaux doivent servir d'exemple à ce qui pourrait arriver en Europe dans un avenir proche. Cet effet est d'autant plus exacerbé que les situations en Europe et en Asie sont quasi contemporaines.

Cette mosaïque contient un élément qui ne s'assemble pas avec les autres, qui vient déranger la structure : le tableau 22 : *Cœur de la Mongolie, au pied de la montagne sainte Burqan Qaldun*. Ce tableau propulse le lecteur au sein d'un campement mongol, grâce au dialogue entre une vieille femme et une prisonnière chinoise que son fils a épousée. Overhoff montre ici que si les Mongols ont imprimé leur marque aux peuples vaincus, ils ont eux aussi subi l'influence de ces mêmes peuples.

Le quatrième chapitre *Au centre* (5 tableaux) relève davantage d'une méditation de nature religieuse et politique sur l'avenir de l'empire mongol et des régions qui l'entourent. Ce chapitre montre les politiques religieuses en tant que réactions.

Le domaine des idées ressort de ce chapitre, bien davantage que des chapitres précédents, qui s'attachaient aux problèmes de nature politique. Les personnages mis en scène appartiennent aux cercles religieux, le taoïsme au tableau 25 (*Lettre*), le bouddhisme au tableau 27 (*Empire Hi-Sia, monastère sur le cours supérieur de l'Hoang-ho/Fleuve jaune*), ou se livrent à des réflexions méditatives. Gengis Khan lui-même, dont la mort approche, apparaît dans une dimension spirituelle occultée jusque-là ; il s'interroge sur l'immortalité de son œuvre (29 *Repos lors de la marche*). Parallèlement, le tableau 26 (*Sibérie, camp d'été mongol*) montre un orfèvre européen prisonnier des Mongols évoquant un avenir qu'il imagine prospère au sein d'une cour asiatique après que la mort de Gengis Khan lui aura

rendu la liberté. Ce chapitre tente de dresser un bilan et de concevoir le destin du monde après Gengis Khan.

Le cinquième chapitre, en forme de conclusion, *Au-delà de la sphère d'action*, se compose uniquement d'un tableau présenté sous la forme de litanies chantées par des moines tibétains dans les hauteurs de l'Himalaya, symbole de la paix et de l'harmonie qui règnent au-dessus des vaines agitations du monde. Ce tableau s'élève au-dessus de la sphère de l'humain pour pénétrer la sphère du divin.

II Analyse par tableaux

L'analyse des tableaux proprement dite sera précédée de la datation des tableaux et de l'étude de la perception des Mongols.

Chapitre I *Au bord de la zone d'action*

1 *Angleterre*

Sous-titre : *1221 après J.-C., ville de Londres, sur les berges du fleuve*

Exergue : *Les premières rumeurs à propos des Mongols. Fergus Eyre et Joseph Lyttle, commerçants*

Dialogue entre deux commerçants anglais

Éléments de datation

Dans ce premier tableau du livre, l'action est précisée géographiquement (Londres) mais aussi, et pour la seule fois, chronologiquement : nous sommes en 1221, c'est-à-dire que Gengis Khan a déjà pris Pékin, anéanti l'empire du Kharezm, l'Iran et l'Afghanistan. En dehors de la précision dans le titre, on trouve d'autres éléments de datation dans le tableau : la lettre de Jacques de Vitry est datée historiquement de 1221, le roi d'Angleterre, Henri III, fils de Jean sans Terre, né en 1207, est âgé de neuf ans.

Les marchands s'entretiennent de leurs affaires et l'un raconte qu'il a assisté à la lecture d'une lettre de l'évêque de Saint-Jean-d'Acre[3] par le prêtre après la messe. Jacques de Vitry (1160/70-1240) fut évêque de Saint Jean d'Acre entre 1216 et 1228. Il écrivit sept lettres entre 1216 et 1221.[4] La lettre dont il est ici question est la septième et date du

[3] „Nach der Predigt verlas der Geistliche einen Brief vom Altar herab, des Bischofs von Akko, glaube ich, als eine Art frohe Botschaft." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 40).

[4] *Cf. Lettres de Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre*, édition critique par Robert B. C. Huygens, Leyde, 1960. Voir le texte intégral de la septième lettre de Jacques de Vitry en annexe.

printemps 1221.[5] Cette lettre contient le récit des victoires remportées sur les Musulmans par un nouveau roi David,[6] présenté comme un personnage historique. Elle contient aussi le texte d'une prophétie concernant la figure mythique du prêtre Jean (*Revelationes beati Petri apostoli a discipulo eius Clemente in uno volumine redacte*), annonçant la victoire des Chrétiens sur les païens.

Il n'est pas historiquement attesté que cette lettre ait été lue publiquement. Au contraire, les lettres de Jacques de Vitry « restèrent presque complètement en dehors de la circulation : à aucun moment elles ne connurent une grande notoriété. »[7] Overhoff introduit un fait historique : les premières rumeurs concernant les Mongols et leur chef – sous les traits d'un roi David ou d'un prêtre Jean, le premier étant le fils ou du moins le descendant du second ou les deux n'étant qu'une seule et même personne – arrivèrent en Europe par le truchement des croisés assiégeant Damiette. Le légat du pape Pélage, qui commandait les troupes de Damiette, informa dans un texte proche de celui de la lettre de Jacques de Vitry – les deux reposant en partie sur une traduction réalisée par l'état-major des croisés –,[8] le pape Honorius III des succès de ce roi David. Le pape en fit répercuter la nouvelle par une circulaire à toutes les églises d'Occident.[9] L'Église voyait dans ce roi David ou dans ce prêtre Jean une aide providentielle dans sa lutte contre l'Islam.

Overhoff s'est donc permis une légère entorse à la vérité historique : là où une circulaire pontificale circula dans les églises – qui s'inspirait de la lettre de Jacques de Vitry –, il fait lire la lettre de Jacques de Vitry lors des messes dominicales.

Elle évoque la défaite des Géorgiens devant les portes de Tiflis, qui eut lieu en 1221. Ce fait fut donc connu en Occident, bien qu'il y ait confusion sur l'assaillant. Cette bataille devant Tiflis clôt le chapitre II du roman, au tableau 12. Celle-ci est donc antérieure au tableau 1. Entre le premier tableau du livre, évoquant les rumeurs et le dernier du deuxième chapitre, qui présente un assaillant concret, la réalité des Mongols a évolué de la légende à la rencontre. Overhoff montre donc des perceptions de la réalité diamétralement opposées bien qu'elles soient entièrement contemporaines. Il devient alors clair que les deux premiers chapitres forment une unité dans la structure du roman face aux trois chapitres suivants.

---

[5] *Ibid.*, p. 55.

[6] En référence au roi David qui assura en Palestine la plus grande domination israélite de l'histoire. Il unit la Judée et Israël en 1006 avant J.-C. et fit de Jérusalem sa capitale. (*Cf. Der Brockhaus : Atlas zur Geschichte. Epochen, Territorien, Ereignisse*, Mannheim, 2005, p. 26).

[7] *Lettres de Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acre*, édition critique par Robert B. C. Huygens, Leyde, 1960, p. 4.

[8] *Ibid.*, p. 61.

[9] *Cf.* Gian Andri Bezzola : *Die Mongolen in abendländischer Sicht [1220-1270]. Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Berne/Munich, 1974, p. 17.

Overhoff a choisi l'Angleterre comme cadre pour présenter la première perception des Mongols en Occident. La rumeur venant d'Égypte, il aurait pu se servir du siège de Damiette comme localisation. La lettre de Jacques de Vitry et le rapport du légat Pélage étant adressés au pape, il aurait pu prendre Rome. Mais cela aurait été aller contre la structure de l'ouvrage et la démarche d'Overhoff. Dans ce premier chapitre, *Au bord de la sphère d'action*, il voulait montrer la perception des zones les plus éloignées de l'action de Gengis Khan. Il a donc choisi trois îles « des bouts du monde » ; c'est dans cette zone éloignée de la réalité de Gengis Khan que les rumeurs trouvaient leur meilleur terrain : c'est là que la distance entre réalité et les imaginations qu'elle suscite est la plus grande.

Il s'agit dans ce tableau d'un dialogue entre deux marchands d'étoffes et de teintures lors d'un repas où le vin coule à flots. L'un des marchands représente le conservatisme, prônant le protectionnisme (refus des marchandises étrangères), ne jugeant la politique qu'à l'aune de son intérêt et voyant dans la possibilité d'une nouvelle croisade la promesse d'affaires lucratives. Dès ce dialogue, Overhoff montre son art d'introduire des vérités ou des faits historiques dans son texte. Après avoir rapporté le contenu de la lettre de Jacques de Vitry, son personnage Eyre évoque une autre interprétation que celle de l'Église : celle des Juifs, qui voyaient le Messie en ce roi David : « Ils croient qu'il vient pour les libérer, comme le fils des peuples perdus, ils frappent dans leurs mains et sautillent dans les rues, ils se sont concertés pour lui envoyer des vivres et des armes. ».[10] Cette espérance des juifs est consignée dans les *Annales Marbacenses*[11] et avait été étudiée par différents auteurs de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, – par Ernst Kantorowicz[12] – dont Overhoff avait dû lire les travaux.[13] Une autre rumeur contenue dans les *Annales* est évoquée dans le dialogue du tableau 10 (voir *infra*).

Perception des Mongols

Gengis Khan apparaît pour la première fois dans le récit du marchand. Le fait que son nom ne soit pas cité reflète bien qu'il est à prendre ici comme un phénomène, comme une entité dont la nature est encore floue :

[10] „Die glauben, er nahe zu ihrer Befreiung, als Sohn der verloren gegangenen Stämme, die klatschen in die Hände und hüpfen auf offener Straße, sie berieten, ihm Lebensmittel und Waffen zu schicken." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 43).

[11] *Cf.* Gian Andri Bezzola : *Die Mongolen in abendländischer Sicht [1220-1270]. Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Berne/Munich, 1974, p. 34. *Annales Marbacenses*, in : *Monumenta Germaniae historica, Scriptores XVII*, Hanovre/Leipzig, 1826, pp. 142-180.

[12] „Die Juden aber, die ihrer Freude über das Nahen König Davids freien Lauf ließen, ja ihm Waffen, Schwerter und Schilde zuführen wollten, […]." (Ernst Kantorowicz : *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1928, p. 503).

[13] Par exemple : Friedrich Zarncke : *Der Priester Johannes. Abhandlungen der phil. Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig*, 7 et 8, Leipzig, 1879/1880 ; Harry Bresslau : *Juden und Mongolen 1241*, in : *Zeitschrift der Geschichte der Juden in Deutschland* 1, Brunswick, 1887, pp. 99-102.

> Le pape a manifestement ordonné que la lettre soit rendue publique partout dans le monde. Dans le plus lointain des pays d'Orient, aux lisières de l'empire de Chine, un nouveau roi David aurait surgi, héros plus puissant encore que son homonyme. Il serait le petit-fils ou l'arrière-petit-fils du Prêtre Jean. Il aurait appelé un peuple soumis depuis longtemps à se révolter contre le Roi des Rois, le grand souverain musulman de la Perse ; il aurait vaincu le tyran sous l'étendard de la croix et l'aurait emmené en captivité. Sur quoi suivit une longue liste de villes que David a conquises, des mos imprononçables dont je n'ai pu me souvenir.[14]

Ces événements, poursuit le narrateur après avoir rapporté d'autres exploits[15] de ce libérateur, auraient été révélés par les chrétiens libérés par ce nouveau David, qui les auraient relatés aux croisés.

Overhoff expose ensuite la vision qu'aurait eue le pape Honorius III de ce héros : « Ce roi David serait envoyé par le Ciel, un homme soumis à Dieu et à l'Église. »[16] Voilà Gengis Khan transformé en chrétien venu sauver la chrétienté. Grâce à lui, une nouvelle croisade unira les forces de l'Occident sous la direction de Bonvasier, « l'Occident tout entier avec le roi chrétien David va se mettre en marche, pour prendre les musulmans en tenailles et les détruire ».[17]

Dès cette première évocation, l'objectif d'Overhoff est dessiné : dépeindre un phénomène d'après la vision qu'en ont les différents peuples, et faire ressortir les conséquences qu'ils en tirent, ici l'espoir d'une victoire sur l'Islam.

Le tableau 5, se déroulant en Syrie, au Krak des chevaliers, est en apparente contradiction avec le tableau 1, où les rumeurs parvenues à Londres provenaient des croisés d'Orient assiégeant Damiette. Damiette, située à 200 km du Caire, et le Krak des Chevaliers, près de Homs (Émèse) n'étaient éloignés que de 700 km. Pourtant, le chevalier-troubadour ne

[14] „Offenbar hat der Papst angeordnet, daß der Brief überall in der Welt bekanntgegeben werde. Fern im fernsten Morgenland, am Rande des Reiches China, sei ein neuer König David erstanden, noch gewaltiger als Kriegsheld denn sein Namensvetter, ein Enkel oder Urenkel des christlichen Priesters Johannes. Der habe ein lange unterdrücktes Volk zum Kampf gegen den Cha-Chana, den mahometanischen Großkönig der Perser aufgerufen, den Tyrannen unter der Fahne des Kreuzes besiegt und in die Gefangenschaft weggeführt. Dann wurde eine lange Reihe von Städten hergezählt, welche David eroberte, zungenbrecherische Worte, die konnte ich nicht behalten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 41).

[15] „Der christliche König David nahm die Hauptstadt des Perserkönigs, da gab es fünfhundert Mahomerien, was wohl Kirchen der Ungläubigen sind, ebensoviele Schulen und noch mehr Klöster. […] Plötzlich war da noch ein mahometanischer Herrscher, Chavarism-San oder so ähnlich, gegen den mußte der starke David wieder zu Felde ziehen, obschon der Cha-Chana der Perser ja im Verlies hockte. Natürlich gewann der David. Und dann unterwarf sich ihm freiwillig der Kalif von Baghdad, der schon vierzig Jahre regiert. […] Der König David befreite christliche Gefangene und schenkte sie dem Kalifen. Der Kalif schenkte sie weiter an den Sultan von Babylonien, von da kamen die Befreiten zu den Kreuzfahrern, die Wahrheit der Erzählung bestätigend. […] Ja, es gab da noch viel in dem Brief, von den Georgiern, die mitbesiegt wurden, weil sie als Christen den Mahometanern geholfen. Und das Land Caswin war schon unterworfen, lehnte sich aber auf gegen David, den Enkel Johannis. Da wurde die Hauptstadt durch ein Wunder genommen und 80 000 Leute niedergemacht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 41-42).

[16] „Dieser König David sei vom Himmel gesandt, ein Mann, Gott und der Kirche gehorsam." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 42).

[17] „[…] das ganze Abendland wird ausrücken, zusammen mit dem christlichen König David, die Muselmänner in die Zange zu nehmen und zu vernichten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 43).

rapporte pas les récits concernant le roi David ou le prêtre Jean. Il appelle les Mongols par leur nom et connaît leur chef, Gengis Khan (voir *infra*). Il en a une perception tout à fait différente, et beaucoup plus proche de la réalité que Jacques de Vitry. On peut invoquer deux raisons à cette divergence : d'une part le Krak des Chevaliers est plus proche des zones ravagées par les hordes mongoles, d'autre part, le chevalier du Krak n'est pas aveuglé par sa foi. Il n'est donc pas tenté de voir dans ce chef asiatique un personnage chrétien qui viendrait anéantir l'Islam. Il se pose en effet en défenseur de la culture islamique.

Le dialogue mis en scène dans ce tableau reflète quelques-unes des idées qu'Overhoff exposait dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*. Les deux commerçants incarnent la propagation des idées dans la pensée des hommes, avec les divergences qu'elles peuvent prendre. L'un des marchands, à l'esprit plus ouvert aux nouveautés, dit : « Depuis que Richard Cœur de Lion est parti pour la Terre sainte, le monde s'ouvre à nous. » L'autre lui rétorque : « Laisse-moi rire ! Nous avons ouvert nos portes à ce prétendu monde et ce qui rentre, ce sont des moulins à vent étrangers ! »[18] Outre la mention des moulins à vent – dont il était question dans l'avant-propos du roman –, ces propos reflètent la découverte de nouveaux horizons pour ceux qui sont en mesure d'appréhender les nouveaux enjeux apparus grâce aux Croisades et à la prise de Constantinople. Ces enjeux seront concrétisés dans une rêverie du premier marchand qui songe à étendre son rayon d'action en commerçant avec l'Orient, mais qui se sent aussi emporté par un nouvel élan, cette « agitation du cœur » qui, de tout temps, pousse les hommes à agir : « Il ne s'agit pas seulement de gagner de l'argent. Mener à bien une grande entreprise, seul, sans aide. »[19] Overhoff nous présente ici une concrétisation de ses remarques concernant les échanges entre Orient et Occident. Ces considérations avaient leur place dans ce tableau d'exposition de la nouvelle perception de l'Orient par l'Occident.

2 *Japon, ville de Kamakoura*[20]

Sous-titre : *Une mission échoue sans que le mot « non » soit prononcé*

Exergue : *Saito, moine de la secte Zen, s'adresse à son hôte chinois, Chin-Tchi, moine de l'ordre de la discipline*

[18] „Seit Richard Löwenherz ins Heilige Land zog, eröffnet sich uns die Welt." – „Daß ich nicht lache! Wir haben unsere Tore dieser sogenannten Welt geöffnet und was hereinkommt, sind ausländische Windmühlen!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 44).

[19] „Es ist ja nicht nur das Geldverdienen. Einmal ein ganz großes Unternehmen allein durchführen ohne fremde Hilfe." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 44).

[20] Yoritomo Minamoto avait installé sa capitale à Kamakoura en 1185, lors de la mise en place du shôgunat qui allait durer jusqu'au XIVe siècle, avant que l'empereur ne retrouve sa puissance.

Monologue (de récit) d'un moine zen s'adressant à un moine chinois. Aucune intervention de la part de l'interlocuteur, dont le rang est respecté,[21] n'est retransmise lors de ce monologue. Ces propos semblent clore un entretien entre les deux hommes.

Éléments de datation

Au foisonnement de repères chronologiques du tableau précédent succède un manque d'indications qui permettraient de situer le tableau dans la période 1221-1225. Les événements évoqués sont éloignés dans le temps : l'introduction du bouddhisme zen au Japon en 1191, la mort de l'empereur Yoritomo en 1199, l'attaque de la Chine par les Mongols en 1215.

Perception des Mongols

Le deuxième tableau s'éloigne tout d'abord des rumeurs mêlant légendes et prophéties, qui identifiaient la figure de Gengis Khan à des héros historiques ou bibliques. Les Mongols y sont présentés comme une réalité historique avec laquelle il faut composer, qu'il convient d'observer, dont il convient de se protéger. Le nom des Mongols est cité ici pour la première fois, lors de l'évocation des guerres déchirant l'empire du milieu. Le Japon avait connaissance des différentes alliances conclues par l'empereur de Chine avec des hordes barbares pour en combattre d'autres, et de l'ingérence de l'une d'elles, celle des Mandchous, qui occupa une partie de son empire, menant à une nouvelle alliance : « c'est ainsi que sa Sublime Majesté s'allia pour la troisième fois avec des barbares du nord, les Mongols et ceux-ci dévastèrent l'empire du nord Kin ; mais il est assombri par l'inquiétude qu'après la chute de Kin se forme une marche mongole, menaçant le sud véritable ».[22] Tels que les Mongols sont ici décrits, il ne se distinguent pas, aux yeux des Japonais, des autres « barbares du nord ».

Nous sommes loin des légendes du premier chapitre, ici se sont des faits acquis qui sont évoqués. Toutefois dans ce tableau aussi il est question de rumeurs :

> Mais avant que nous quittions les affaires de ce monde, apprends encore une chose. Ce n'est rien, des bavardages du peuple, il ne me revient pas de porter un jugement, à toi d'en estimer la valeur. Lorsque les frères Yoritomo et Yochitsouné refondèrent l'État, une dispute éclata entre eux. Yochitsouné, le héros de la guerre et le vainqueur des tribus, fuit la colère de Yoritomo dans les solitudes du Septentrion. Nul ne le revit depuis lors. La rumeur court qu'il aurait quitté

[21] „Mein weiser Bruder hat uns mit seinem Besuch hohe Ehre erwiesen. " (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 47).
[22] „[…] so verbündete er, der Erhabene, sich zum dritten Male mit Nordbarbaren, den Mongolen und diese verwüsten nun das Nordreich Kin; doch Sorge umwölkt ihn, daß nach dem Sturze Kins ein mongolisches Afterreich sich bilde, den echten Süden bedrohend." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 48).

le pays en secret. Aujourd'hui, il serait le chef des Mongols sous le nom de Témoudjine ou de Gengis Khan. Peut-être connais-tu ce nom.[23]

Cette légende se distingue de celle qui identifiait Gengis Khan au prêtre Jean ou au nouveau roi David, car elle est fondée sur un être historique avéré, alors que l'existence du prêtre Jean n'avait jamais été prouvée. Voici le nom de Gengis Khan cité pour la première fois, son titre de Khan, mais aussi le nom de Témoudjine qu'il porta jusqu'en 1206, date à laquelle l'assemblée des seigneurs nomades lui conféra sa dignité. Le Japon, bien que la partie la plus orientale du monde connu alors, n'était pas aussi éloigné de la sphère d'influence de Gengis Khan que ne l'était l'Angleterre et ses faits et gestes n'étaient pas complètement ignorés, même si leur portée et leur influence ne pouvaient être encore mesurées.

Le sous-titre éclaire ce monologue, dont le sens resterait sinon caché. La Chine a envoyé un émissaire chargé de négocier : la Chine reconnaît au Japon les droits sur la Corée, et, en échange, attend de l'aide de sa part pour se protéger de l'invasion mongole. En ne donnant pas de réponse claire, le moine japonais fait connaître le refus du Japon, qui n'a rien à craindre des Mongols.[24]

3 : *Ceylan*

Sous-titre : *De l'utilité des réfugiés*

Exergue : *L'édit d'un roi singhalais traite de la reconstruction d'une pagode de l'ancienne capitale, des dons royaux pour faire agrandir un couvent troglodytique, du don par le roi d'un reliquaire dans la montagne, de la bonne façon de poursuivre la rédaction du livre relatant l'histoire du pays, de la nomination d'un moine comme chancelier et de la remise d'une robe d'honneur à ce moine, de l'impôt foncier exceptionnel pour couvrir les coûts de la guerre, du soin à apporter aux éléphants dans les écuries royales, du soin à apporter aux palmiers talipot pour la fabrication du papier et des principes de sa préparation.*

Éléments de datation

Ce tableau ne contient aucun indice chronologique. La rédaction de cet édit fait suite aux premières campagnes mongoles, comme l'atteste la présence de réfugiés en provenance des contrées sinistrées. Mais de quelles contrées s'agit-il, de la Chine ou du Kharezm ? Rien ne permet de le dire.

[23] „Doch ehe wir das Weltliche verlassen, wisse noch eins. Es ist nichts, Gerede des Volkes, mir kommt ein Urteil darüber nicht zu, ermesse du seine Bedeutung. Als die Brüder Yoritomo und Yoschitsune den Staat neu gegründet hatten, da erhob sich Streit zwischen ihnen. Yoschitsune, der Kriegshled und Sieger über die Sippen entwich nach dem Norden in die Einsamkeit vor dem Zorn Yoritomos. Kein Mensch hier hat ihn wiedergesehen. Das Gerücht geht, er habe das Land heimlich verlassen. Heute, als Führer der Mongolen, nenne er sich Temudschin oder Dschingiz-Chan. Mag sein, du kennst den Namen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 51).

[24] Les Mongols tentèrent d'envahir le Japon en 1274 et 1281. Une tempête décima leur flotte.

Perception des Mongols

Dans ce dernier tableau, Ceylan, terre la plus au sud du monde connu, bien qu'en dehors de tout danger et dans l'ignorance d'événements précis, en ressent tout de même les conséquences sous forme de vagues d'étrangers venus du nord chercher asile sur l'île :

> Le nombre d'étrangers cherchant asile dans Notre empire a augmenté au cours de ces derniers mois. Pour des raisons qui Nous sont encore inconnues – que ce soient des troubles de guerre, l'invasion de peuplades barbares venues du nord ou des épidémies – ils affluent sur les rivages de notre île.[25]

Le souverain cherche à tirer profit de cet afflux en en assimilant les meilleurs éléments. Grâce à eux, Ceylan pourra tirer profit de la lutte que se livrent les différentes puissances en lice sur le continent, « pour réduire à néant les capitales de nos adversaires ».[26]

> Bien que dans l'ignorance des événements fuis par les étrangers venus chez nous du nord en si grand nombre, nous y voyons un signe de la Providence que Nous sommes prêts à suivre.[27]

Ce texte exprime toute la culture de l'île, son esprit d'ouverture, son hospitalité, son sens bien compris de l'intérêt propre. Ceylan apparaît comme l'opposé du Japon, fermé sur lui-même, secret. Ici, Gengis Khan est encore inconnu, on voit juste les répercussions de son action par l'arrivée de réfugiés.

Curieusement régnait à Ceylan entre 1215-1236 le roi Magha, désigné comme un tyran par l'histoire. Cette image ne cadre pas avec le ton de cet édit. Le roi Parakrama Bahu II, qui lui succéda (1236-1271) correspondrait en revanche à l'image du souverain présenté ici.

Chapitre II *La zone occidentale*

4 *Rome,Vatican*

Sous-titre : *Les hérétiques. L'empereur et le pape s'arment pour la lutte*

Exergue : *Hugolin, cardinal d'Ostie (futur Grégoire IX), écrit à son compagnon d'études Monseigneur X à Paris*

Éléments de datation

Les indices chronologiques fourmillent : le couronnement de Frédéric II est de date récente, ce qui situe le tableau au plus tôt en 1220. La mort de saint Dominique en 1221 vient

[25] „Es mehrt sich in den letzten Monaten die Zahl der in diesem Unserem Reiche Asyl heischenden Fremden. Aus Gründen, die Uns noch nicht näher bekannt sind, Kriegswirren, Ansturm barbarischer Völker aus dem Norden, Seuchen und was es sonst sein mag, strömen sie der Insel zu." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 54).
[26] „um die Hauptstädte der Gegner dem Erdboden gleich zu machen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 56).
[27] „Wissen Wir auch noch nicht genau, welche Vorkommnisse die Fremden aus dem Norden in so großer Zahl zu uns flüchten lassen, sehen Wir doch darin eine Fügung, der zu folgen Wir bereit sind." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 56).

de survenir, le voyage de François d'Assise en Orient (1219-1221) et sa visite au sultan El-Kamel sont également évoqués comme proche dans le passé. L'indication décisive nous est donnée par ces mots : « Sur le Nil, les affaires vont au plus mal. Le saint Père Honorius a toujours eu à cœur cette croisade. »[28] Le siège de Damiette ne s'est pas encore transformé en débâcle. Nous sommes donc en 1221. Un anachronisme à noter : Overhoff parle du Dauphin de France, alors que ce titre ne sera porté par les héritiers du trône qu'à partir de 1349.

Les personnages

Hugolin ou Ugolin de Segni (1145-1241) est devenu cardinal d'Ostie en 1206, et pape sous le nom de Grégoire IX en 1227. Overhoff avait certainement un personnage historique en tête comme destinataire de cette lettre, qu'il laisse anonyme, suffisamment important pour que l'histoire en ait gardé le souvenir. On peut voir dans son correspondant Romano Frangipani, le cardinal Romain de Saint Ange. Plusieurs indices invitent à cette conclusion : le fait que le personnage anonyme d'Overhoff ait joué un rôle dans les conflits opposant le roi Louis VIII, (qui régna de 1223 à 1226) et le comte de Toulouse et qu'Ugolin de Segni lui enjoigne d'accepter le rôle de confesseur du dauphin, le futur Louis IX (1214-1270). Le cardinal de Saint Ange est le seul personnage historique à réunir ces deux conditions : il participa en tant que légat du pape Honorius III à la lutte contre les hérésies du sud de la France[29] et présida une réunion des évêques du midi de la France en 1220 à Toulouse.[30] Il fut après la mort de Louis VIII l'un des plus proches conseillers de Blanche de Castille.[31] On ignore sa date de naissance, il est mort en 1243.

Nous avons écarté des personnalités ecclésiastiques de première importance dans l'entourage de Louis VIII et de Louis IX comme le dominicain Geoffroy de Beaulieu, confesseur de Louis IX, né trop tard (1200) pour être compagnon d'études de Grégoire IX, ou l'évêque de Senlis Guérin (1157-1227), garde des sceaux sous Philippe Auguste puis

[28] „Am Nil stehen die Dinge übel. Dem Heiligen Vater Honorius ist dieser Kreuzzug stets Sache des eigenen Herzens gewesen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 63).
[29] « Il est vrai que le cardinal de Saint-Ange, légat du pape, avait résolut d'employer la force et d'aller jusqu'à l'écrasement du pays touché par l'hérésie. » (Jean Favier (dir.) : *Histoire de France*, vol. 2 : Jean Favier : *Le Temps des principautés de l'an mil à 1515*, Paris, 1984, p. 157).
[30] *Cf.* Jean Guiraud : *Histoire de l'inquisition au moyen âge*, Paris, 1935, p. 413.
[31] « On la [la paix] devait à l'entregent du cardinal de Saint-Ange devenu entre-temps le conseiller politique de la régente Blanche de Castille. » (Jean Favier (dir.) : *Histoire de France*, vol. 2 : Jean Favier : *Le Temps des principautés de l'an mil à 1515*, Paris, 1984, p. 158) ; « Le plus clairvoyant et le plus efficace de ces gouvernants familiers de la régente est certainement le légat Romano Frangipani, que l'on appelle surtout le cardinal de Saint-Ange, du nom de sa « diaconie » romaine, la petite église de *Sant'Angelo* « *in foro piscium*. » Le jeune roi lui devra d'avoir consolidé dans les épreuves la construction politique de son grand-père et de son père. » (*Ibid*., p. 178).

chancelier de France sous Louis VIII, auquel le cardinal d'Ostie ne saurait dire : « Je t'ordonne donc de prendre la place de confesseur du Dauphin. »[32]

Ce tableau est très intéressant du point de vue du choix des acteurs et du contenu de la lettre. Overhoff a préféré faire intervenir non le pape Honorius III dont c'était alors le pontificat, il lui a préféré le cardinal d'Ostie, qui deviendra pape en 1227. Pourquoi ? La raison est sans doute à chercher dans la personnalité de ces deux hommes. Honorius III est considéré comme un pape bienveillant et faible, figure effacée entre les deux grands papes que furent son prédécesseur Innocent III et son successeur Grégoire IX.

Le deuxième chapitre s'ouvre sur Rome, symbole du pouvoir spirituel. Dans ce tableau introductif sont présentés les différents courants qui traversent le siècle. Dans la lettre qu'il envoie à son « homologue » anonyme, le cardinal d'Ostie trace le tableau des puissances en présence en Occident et en Orient. C'est la scène d'exposition de la pièce qui est en train de se jouer en Europe et en Orient. Les positions de chacun sont expliquées, présentées, les événements importants sont évoqués dans leur signification pour le moment présent et pour les objectifs de l'Église (la chute de Constantinople, la victoire sur les hérétiques, la création des ordre mendiants, le couronnement de Frédéric II). Dans ce tableau, les jalons sont posés sur lesquels l'action des tableaux suivants pourra reposer. Y sont évoqués des éléments qui seront repris dans la suite des tableaux, formant ainsi une trame linéaire conférant un cadre au récit (par exemple l'incapacité du légat Pélage devant Damiette, la visite de saint François d'Assise au sultan El-Kamel).

De quoi est-il question dans cette lettre ? Principalement de l'attitude que l'Église doit adopter face à l'hérésie, cathare en particulier. Le cardinal se pose en partisan d'une politique ferme face à ce péril. Dans ce tableau apparaît l'intransigeance du futur pape face à l'hérésie. Cela est d'autant plus significatif qu'il sera le fondateur de l'Inquisition, dont il chargea les Dominicains en 1231. Dans la lettre d'Overhoff, le cardinal se pose déjà en protecteur des ordres.

Le cardinal énumère tous les dangers qui menacent l'Église : les adaptes de Pierre Valdes, car ils ne sont pas armés pour lutter contre le Mal ; les hérétiques (Cathares), car ils attirent les âmes simples. Les Cathares sont anéantis, mais le clergé ne peut se permettre de faiblesse ou de relâchement.[33] D'autre part, le pouvoir des cités-États d'Italie, qui ont de meilleures relations avec l'Orient que le Vatican, inquiète le cardinal. Gênes et Venise

[32] „Ich befehle Dir also, die Stelle als Beichtvater des Dauphin anzunehmen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 62).
[33] „So wirst du mich nicht dahin bringen, beim Heiligen Vater Fürsprech der Provence zu werden. Nein, der weltliche Arm walte weiter seines Amtes mit Strenge, ja mit Härte!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 61).

disposent, grâce à leurs comptoirs en Orient, de réseaux d'informations qui leur confèrent un pouvoir que n'a pas le Vatican ; le cardinal songe alors à utiliser les ordres mendiants qui viennent de se créer pour former ses propres réseaux. Les troubadours enfin, qui propagent le parjure et l'adultère, sont des maux à surveiller et éliminer.

Le Vatican se bat pour la suprématie politique de l'Église, que lui disputent les détenteurs du pouvoir séculier.[34] C'est surtout Frédéric II qui représente un danger. Il s'oppose à l'Église et ne reconnaît pas son autorité. Le futur Grégoire IX se trouve confronté à un adversaire déterminé, raffiné et intelligent. Tout à sa lutte contre ce monarque qui menace sa prééminence en Europe, le Vatican ne voit en son action en Orient que manœuvres de déstabilisation. Le Vatican a besoin de lui pour mener à bien une nouvelle croisade, ou pour sortir les croisés du siège de Damiette où ils se sont enlisés. Le cardinal soupèse les forces en présence, s'efforçant d'en déduire la meilleure tactique pour la grandeur de l'Eglise.

Perception des Mongols

Les Mongols n'apparaissent que comme un instrument à utiliser avec discernement. Ils sont une réalité, qui ne présente toutefois aucun caractère menaçant : « Tu as certainement dû entendre les bruits concernant les Mongols. Il semble qu'ils aient obtenu de grandes victoires contre les musulmans. » À ce stade, la force mongole est encore considérée comme un facteur positif ; la Chrétienté n'a pas à se défendre contre elle.

Pour l'Église, il s'agit de tirer parti de la rumeur – considérée avec scepticisme – qui voit le prêtre Jean comme chef des Mongols : cette croyance est un fait qu'il est possible d'instrumentaliser pour sa propre politique : « Pourtant nous ne devrions pas favoriser cette croyance selon laquelle règnerait sur eux un roi-prêtre chrétien Jean ou un David. Nous devrions plutôt ramener cette rumeur vers l'Éthiopie [d'où elle était originaire]. » Il faut surtout empêcher que la prophétie sur la victoires du prêtre Jean serve aux adversaires de l'Eglise : « Si cette rumeur selon laquelle le prêtre Jean renversera bientôt l'Islam avec ses troupes se propageait, cela donnerait un nouveau prétexte au Staufen pour différer la croisade pour laquelle il nous adresse pourtant exigence sur exigence. »[35]

L'époque dont le cardinal d'Ostie trace un tableau est marquée par le changement, la transition. Les désordres entre les Croisés d'Orient ont un effet sur l'Occident : l'autorité du

[34] „Vergiß keinen Augenblick, welche Gefahr der Heiligen Kirche von der Machtgier der weltlichen Herren droht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 59).

[35] „Das Gerede von den Mongolen ist gewiß auch dir zu Ohren gekommen. Sie scheinen gegen die Muselmanen gewaltige Siege zu erfechten. Dennoch sollten wir dem Glauben an das Regiment eines christlichen Priesterkönigs Johannes oder David über sie nicht weiter Vorschub tun, dieses Gerücht vielmehr auf Äthiopien zurücklenken. […] Festigt sich die Meinung, der Priester Johannes werde mit seinen Scharen den Islam bald stürzen, so gewinnt der Staufer am Ende Vorwand zu neuem Zögern, den Kreuzzug zu unternehmen, für den er doch Forderung um Forderung an uns richtet." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 64).

pape est contestée, et l'instabilité s'installe en Europe. La propagation de l'hérésie n'en est qu'une conséquence. Ceux qui opposent la lumière aux ténèbres suscitent la révolte des paysans et des artisans.[36] « C'est pourquoi un garçon des Pouilles sur son trône d'empereur osera s'opposer à la sainte Église romaine. C'est peut-être pour cette raison aussi que des peuples lointains se sont mis en mouvement, ainsi qu'on l'entend dire, pour entreprendre une marche infinie au-delà de toutes les frontières connues. »[37]

Ce passage est à mettre en rapport avec le début de l'avant-propos, qui précisait justement que le haut Moyen Âge en Europe avait vu la fin des désordres, la fin des invasions et avait construit un monde clos.[38]

5 *Syrie, Krak des Chevaliers*
Sous-titre : *L'idée des croisades vieillit*
Exergue : *Un troubadour français écrit à sa dame*

Éléments de datation

Au tableau 5 le siège de Damiette est toujours en cours : nous sommes entre novembre 1220 et juillet 1221. Nous disposons sur ce siège de connaissances chronologiques précises. L'armée franque allait quitter Damiette en juillet 1221 et marcher vers Le Caire. La crue du Nil rendrait les terres si boueuses, qu'à la mi-août les Francs devraient retirer leur armée. Le 26 août, la rupture des digues allait enliser l'armée franque. Deux jours plus tard, Pélage devrait réclamer la paix. Or, le croisé remarque : « L'armée des croisés est à Damiette et ne se dirige pas vers le Caire. Elle attend certainement la crue annuelle du Nil pour se noyer. »[39] Nous sommes donc au printemps 1221.

Ce tableau complète le précédent en affinant la description de la situation en Orient et des différentes puissances engagées sur cet échiquier (El-Kamel au Caire, ses divisions avec les sultans de Damas et Alep ; l'empereur grec, dépossédé de son trône par les croisés, qui attend son heure). On sent le découragement du chevalier, qui ne sait plus pour quelle cause il se bat ; il ne se bat d'ailleurs pas, car la situation est enlisée ; Frédéric II ne vient pas au secours des troupes comme il l'a promis, les assiégeants de Damiette sont devenus assiégés. Il

[36] „Solche Unruhe spüre ich heute überall um uns. Daß wir das Abendland der Barbarei entrissen, daß wir die einmalige, die gültige Ordnung gestiftet – es soll nicht mehr sein. Darum träumen sie [die Katharen] von einem Kampf des Lichtes mit der Finsternis, darum murren die Bauern gegen die Grundherren, darum erheben sich in den Städten die Handwerker gegen die Obrigkeit." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 61).
[37] „Deshalb wird es ein apulischer Knabe auf dem Kaiserthron wagen, gegen die heilige Römische Kirche aufzustehen. Mag sein, es ist auch der Grund, daß man vom Aufbruch ferner Völker hört, die jenseits aller bekannten Grenzen auf eine endliche Wanderschaft gegangen sind." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 62).
[38] *Cf.* note 28, chapitre III.
[39] „Das Kreuzheer steht in Damiette und zieht nicht gegen Kairo. Es wartet wohl, daß der Nil steige zur jährlichen Flut und es ersäufe." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 74-75).

est désabusé par la situation enlisée, par les querelles entre les croisés. Il essaie de démêler les motifs des uns et des autres, comme par exemple l'attitude clémente et généreuse d'El-Kamel devant Damiette, qui sera confirmée par El-Kamel lui-même au tableau 7.

Le troubadour, au Krak des Chevaliers, la plus grande forteresse des croisés en Syrie, a pu découvrir une culture qui lui était jusqu'alors étrangère. Il professe l'entente avec l'Islam par l'art et la littérature, il parle de l'essor des lettres en Occident, en Italie, en Provence, en Sicile. Le début du texte reprend la fin du tableau précédent : les ballades des troubadours ; mais, décriées par le cardinal, elles sont louées par le chevalier-troubadour. C'est le principe des différents points de vue sur une réalité.

Le croisé a découvert les raffinements de la culture de l'Islam et les points communs entre les deux civilisations (« Pourquoi combattons-nous ceux qui écrivent de tels poèmes ? »).[40] C'est cette affinité que soulignait Emmanuel Berl dans son *Histoire de l'Europe* :

> Les Chrétiens déchirés sentirent qu'entre les musulmans et eux-mêmes, il y avait à la fois antagonisme de religion et solidarité de culture. Ils détestaient le croissant, le Coran, mais ils ne détestaient ni les chevaliers, ni les docteurs, ni les monuments de l'Islam. Ces belles villes mahométanes, ils souhaitaient les conquérir, non les anéantir. Bref, l'Islam les scandalisait, mais la Mongolie leur répugnait.[41]

Ce tableau introduit cette idée de connivence d'esprit entre l'Orient et l'Occident, à travers la figure de l'esclave du narrateur, homme lettré, grâce auquel le croisé est initié à la langue et la culture arabes. Le croisé, lui-même troubadour, envoie à sa dame un poème dont il vante la beauté. L'auteur en est Al-Moutanabbi (915-965), surnom signifiant « l'homme qui se donne pour prophète », Abu L-Tayyib de son vrai nom.[42] Troubadour errant, il est considéré comme l'un des plus grands poètes arabes, « un des représentants les plus singuliers de l'indifférentisme religieux en Islam », affirme Régis Blachère en 1935, professeur à l'école des langues orientales dans sa thèse consacrée au poète.[43] Il est révélateur qu'Overhoff ait choisi un poète indifférent à la religion pour illustrer les propos du troubadour, signifiant par là que la religion ne doit pas inexorablement séparer les hommes. Régis Blachère a traduit certains des vers cités par Overhoff, tiré du *Dîwân*, l'œuvre du poète :

> Les cavaliers, la nuit, le désert me connaissent, ainsi que les coups de sabre ou de lance, les feuillets écrits et le *calame*.

---

[40] „Warum kämpfen wir gegen Leute, die solche Gedichte machen?" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 72).
[41] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, t. 1, Paris, 1945, p. 215.
[42] *Cf*. Clifford E. Bosworth/Emeri van Donzel et al. : *Encyclopédie de l'Islam*. Nouvelle édition, article Mutanabbi, Paris, 1993, t. VII, pp. 770-774.
[43] Régis Blachère : *Un poète arabe du 4e siècle de l'Hégire <10e siècle de J.-C.>: Abou -Tayyib al-Motanabbi*, Paris, 1935, p. 20.

> Nous préparons nos sabres et lances [contre nos ennemis], cependant la Mort nous anéantit sans coup férir.
> Qui n'a aimé la vie, dans le passé ? Pourtant nul moyen de l'étreindre [éternellement].
> Et, en cette vie, la part de jouissance de celui que tu aimes n'a pas plus de réalité qu'en songe la possession de ce que tu vois.[44]

Les poèmes du troubadour musulman égalent aux yeux du Franc la poésie du sud de l'Europe. Celle-ci est d'ailleurs en plein renouveau. Il évoque une nouvelle forme de poème qui vient de Palerme, composée de deux strophes à quatre vers suivies de deux strophes à trois vers[45] ; claire allusion à la cour de Frédéric II, qui avait réuni autour de lui un cercle de poètes, formant la « scuola siciliana »,[46] à laquelle appartenaient Pierre de La Vigne, Giacomo da Lentini, Bonagiunta Orbicciani Da Lucca. On doit à ce cercle lyrique l'invention du sonnet. Giacomo da Lentini (1210-1260) en adoptant de nouvelles formes métriques en fut le précurseur. Parmi ses textes qui nous sont parvenus, se trouvent des tenzones, formées de plusieurs sonnets. De Bonagiunta Orbicciani Da Lucca, né en 1220 sont connus une vingtaine de sonnets, datés entre 1242 et 1257.[47]

Perception des Mongols

Les Mongols, vus de la Syrie, apparaissent pour la première fois sous un angle inquiétant, objets de préoccupations et de spéculations. S'ils ne sont pas considérés comme une menace directe, leur présence militaire est montrée comme un fait établi et fait l'objet de questionnements : iront-ils attaquer les Russes ou le calife de Bagdad ?[48] Il n'est plus question ici d'utiliser la rumeur qui les entoure, mais de l'éventualité de les instrumentaliser eux-mêmes. Certains croisés voient en eux des alliés potentiels pour la lutte contre l'Islam,[49] ce que le narrateur juge erroné, présumant que Gengis Khan se retournerait contre les Occidentaux une fois la victoire sur l'Islam acquise.[50] La perception des Mongols s'élargit à

[44] Traduction de Régis Blachère, in : *ibid.*, p. 166.
[45] „[…] ein Gedicht aus Palermo, […] dessen Reime waren, kunstvoll verschränkt, in vier Strophen geordnet, erst zwei zu vier, dann zwei zu drei Zeilen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 72).
[46] „In der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts, kurz nach 1220 […] entstand am Hofe des Suebenkaisers Friedrich II. von Sizilien die erste Dichterschule Italiens, die sogenannte Scuola siciliana." (Manfred Hardt : *Geschichte der italienischen Literatur*, Francfort/M., 2003, p. 25).
[47] *Cf. ibid*., pp. 29-34. Overhoff parlait de l'invention du sonnet dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan*. Dans les *Inscriptions européennes* il écrit : „Das Sonett tritt zuerst in der sizilischen Dichterschule auf; weiter zurükliegende Vorbilder, etwa orientalische, haben sich bislang nicht feststellen lassen." (*Inscriptions européennes*, p. 169).
[48] „Und die Mongolen drohen im Rücken. […] Wir hören hier viel von den Mongolen oder Tartaren, wohl mehr als Ihr zu Hause; schnell fliegt im Morgenland eine Nachricht von Mund zu Mund, bald werden wir wissen, ob sie gegen die Russen reiten oder gegen den Kalifen in Baghdad." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 75).
[49] „Viele der Barone sind voll Hoffnung der Mongolen wegen, sie meinen, an ihnen einen Bundesgenossen zu gewinnen, der den Feind überrennt. Einige sollen schon versucht haben, mit ihrem Häuptling Dschingiz-Chan Botschaft zu tauschen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 77).
[50] „Mir scheint solches Tun töricht und überständig. Denn Dschingiz-Chan wird nicht zögern, gegen uns zu ziehen, sobald er der Moslims Herr geworden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 78).

une description de leurs mœurs. La terreur qu'ils ont semée lors de leurs campagnes se fait ressentir dans les propos du croisé. Ils sont vus, en opposition avec la culture musulmane, comme un peuple dépourvu de toute civilisation, ce qui les rend d'autant plus menaçants, ne reculant devant aucune destruction et aucune atrocité, d'une entière fidélité à leur chef.[51]

Ce sont là les premiers propos sur la « barbarie » des Mongols. Sceptique à leur égard, ce croisé fait preuve de discernement. L'envergure de leurs victoires toutefois ne lui est pas encore perceptible, puisqu'ils s'attaqueront aussi bien aux Russes, une première fois lors de la bataille sur la Kalka en 1223, qu'aux califes, aussi bien à Kiev (détruite en 1240) qu'à Bagdad (saccagée en 1251).

6 *Sicile, Palerme*

Sous-titre : *La nouvelle bureaucratie*

Exergue : *Le notaire Pierre de La Vigne, futur chancelier de l'empereur Frédéric II, fait son rapport à Hermann de Salza, grand maître de l'ordre des Chevaliers teutoniques.*

C'est un monologue de récit, sous la forme d'exposé de Pierre de La Vigne à Hermann de Salza. Aucune intervention de la part de l'interlocuteur n'est retransmise lors de ce monologue. Le tableau se situe au siège du plus grand pouvoir politique de l'époque, à Palerme, où Frédéric II avait établi sa brillante cour. C'est le siège du saint empire romain germanique, c'est-à-dire de l'Allemagne, et cette localisation est le pendant de Rome, siège du pouvoir spirituel.

Les personnages

Pierre de La Vigne (?- 1249)

Ce tableau met en scène deux figures de l'entourage de Frédéric II qui jouèrent un rôle de premier plan. Pierre de La Vigne, « figure équivoque »,[52] fut, en tant que chancelier, l'un des principaux rouages de l'administration de l'empire de Frédéric II, qui mena à bien la tâche de créer « une nouvelle bureaucratie ». Overhoff le considère comme un personnage assez important pour lui consacrer un paragraphe dans l'avant-propos de l'ouvrage, où il loue son œuvre politique. Mais c'est aussi un homme de lettres et des sciences qu'il voit en Pierre de La Vigne, qui serait peut-être l'inventeur du sonnet. Fut-il la victime d'intrigues, de jalousies,

[51] „Die Mongolen sind anders als alle anderen Völker der Erde bisher, so spricht man. Sie hassen die Sitte und fürchten sie. Weil sie die Sitte und ihre Versuchung fürchten, deshalb machen sie die Städte und die Moscheen dem Erdboden gleich und lassen niemanden übrig, weder Mann noch Weib, noch Säugling. Sie gehorchen ihrem Führer blind, und der Verrat ist ihnen unbekannt. Wenn er befiehlt, so reiten sie bis ans Ende der Welt und sie sterben für ihn." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 77).

[52] „Zwielichtige Gestalt" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).

fut-il un traître à son maître, dont il réprouvait la brutale politique ? Overhoff s'interroge sur les raisons de sa disgrâce et les circonstances de sa mort.[53] Pierre de La Vigne incarne la figure du juriste lettré, du notaire-poète (comme l'était aussi Giacomo Lentini) occupant une place centrale dans la vie littéraire et politique de l'empire.

Hermann de Salza (1179-1239)

Hermann de Salza joua à la fois en tant que grand maître de l'ordre des Chevaliers teutoniques et comme familier de Frédéric II un rôle dans la politique de son époque. De plus, infatigable diplomate, il fut un acteur déterminant des relations entre Frédéric II et les papes Honorius III et Innocent IV. Il fut le quatrième maître de l'ordre des Chevaliers de Sainte Marie des Teutons fondé en 1190 à Acre, auquel le pape confia la mission de conquérir la Prusse. Ce privilège, fixé par la bulle d'or de Rimini en 1226, fut obtenu grâce au soutien de l'empereur auquel Hermann de Salza fut toujours fidèle.[54]

Éléments de datation

Ce tableau contient à nouveau beaucoup d'indications chronologiques. Deux d'entre elles permettent de situer l'année, et même le mois où se déroule le tableau. Celui-ci s'ouvre sur ces mots de Pierre de La Vigne : « À présent que je suis notaire de cette chancellerie grâce à la recommandation bienveillante de Monseigneur l'archevêque ».[55] Or, Pierre de La Vigne fut nommé notaire impérial en 1221.[56] Une nouvelle évocation du siège de Damiette, qui se termine en août 1221 livre une indication sur le mois : « La situation de Pélage dans le delta du Nil est devenue intenable par son incapacité, qui n'impute qu'à lui ».[57] D'autre part, Frédéric avait renouvelé son serment de se croiser lors de son couronnement en novembre 1220 (serment qu'il avait fait la première fois lors de son couronnement en tant que roi des Romains en 1215) et de s'embarquer au plus tard en août 1221.[58] Or, « il ne fait aucun doute

[53] „Man darf ihn den Schöpfer einer neuen Bürokratie nennen [...]. Einige wollen in ihm den Erfinder des Sonetts herauskennen; sicher hatte er rege künstlerische und wissenschaftliche Interesse. Ob er dem Geburts- und Erbübel der neuen Bürokratie, der Bestechlichkeit, zum Opfer gefallen ist oder ob ihn, nach einem Leben gemeinsamer Arbeit, schließlich Tieferes von seinem Herrn getrennt hat, wissen wir nicht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 16).

[54] Voir au sujet d'Hermann de Salza, de ses relations avec Frédéric II, du rôle diplomatique qu'il joua et de sa contribution au développement de l'Ordre teutonique : Ernst Kantorowicz : *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1928, pp. 84-88.

[55] „Da ich nun durch gütige Empfehlung des Herrn Erzbischofs Notarius dieser Kanzlei bin." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 79).

[56] *Cf.* Jean-Louis Huillard-Bréholles : *Vie et correspondance de Pierre de La Vigne, ministre de l'empereur Frédéric II*, Aalen, 1966, p. 12.

[57] „Die Lage des Pelagius an der Nilmündung ist durch Unfähigkeit, welche allein zu seinen Lasten geht, unhaltbar geworden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 80).

[58] *Cf.* Pierre Boulle : *L'Étrange croisade de l'empereur Frédéric II*, Paris, 1968, p. 41.

que la croisade prévue par l'empereur doit être repoussée. »[59] Nous devons donc être en juillet 1221.

Le rapport de Pierre de La Vigne est émaillé de références à des événements futurs qui trouvent leur origine dans le présent : le mariage de Frédéric II avec Yolande de Jérusalem, conclu en 1225, (dont Hermann de Salza fut l'un des instigateurs) n'en est qu'au stade des négociations ; la construction d'une flotte impériale a débuté : Frédéric II enverra quarante galères en Égypte en juillet 1221[60] (en 1225, elle sera forte d'une centaine de galères) ; le « Privilegio » auquel l'empereur songe, sera la bulle d'or de Rimini en 1226, par laquelle les Chevaliers teutoniques obtiennent la Prusse comme fief impérial, après avoir été expulsés de Hongrie par le roi André II. Une allusion y est faite dans les mots : « Il [l'empereur] propose d'abandonner l'entreprise en Transylvanie, qui outre toute sorte d'adversité doit combattre la jalousie du roi André de Hongrie. »[61]

On notera un anachronisme dans ce tableau : « l'appel à l'aide du duc de Mazovie et de la Pologne »[62] : Conrad de Mazovie ne demandera l'aide des Chevaliers teutoniques contre les invasions des Prussiens qu'au tournant de l'année 1225/26. Cette date est acceptée et reconnue depuis l'étude de E. Caspar en 1924,[63] et devait donc être connue d'Overhoff.

Pierre de La Vigne n'évoque pas explicitement la lettre du sultan El-Kamel qui constitue le tableau 7. Il indique simplement : « Des contacts ont été établis avec tous les seigneurs musulmans du Proche-Orient, parmi lesquels ceux avec le sultan El-Kamel semblent prometteurs. »[64] On peut toutefois penser que quand il déclare : « L'apparition des Mongols prenant l'Islam à revers et ses possibles conséquences sera donc l'objet principal des considérations de demain »,[65] il se réfère à la lettre que le sultan El-Kamel avait envoyée à ce

[59] „Es unterliegt hier keinem Zweifel, daß der geplante Kreuzzug des Kaisers weiter verschoben werden muß." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 80).

[60] « Un des premiers soins de Frédéric, dès son arrivée en Italie, avait été la mise en chantier d'une flotte importante. Certains ont attribué ce souci à l'atavisme de ses ancêtre normands. On peut y voir aussi les préparatifs d'une extension de l'Empire outre mer. » (Pierre Boulle : *L'Étrange croisade de l'empereur Frédéric II*, Paris, 1968, p. 44).

[61] „Er schlägt vor, das Unternehmen in Siebenbürgen aufzugeben, das außer mannigfachen Widrigkeiten mit der Eifersucht des Königs Andreas von Ungarn zu kämpfen hat." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 84).

[62] „der Hilferuf des Herzogs von Massovien und Polen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 83).

[63] Helmuth Kluger : *Hochmeister Hermann von Salza und Kaiser Friedrich II. Ein Beitrag zur Frühgeschichte des Deutschen Ordens*, Marbourg, 1987 (= *Quellen und Studien zur Geschichte des Deutschen Ordens* ; 37), p. 58.

[64] „Zu allen muslimischen Herrschern des Vorderen Orients wurden inzwischen Verbindungen hergestellt, von welchen die mit dem ägyptischen Sultan Al-Kamil aussichtsreich zu sein scheint." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 81). Nous avons vu que les contacts avec le sultan du Caire n'avaient été en fait établis qu'en 1226, et à l'initiative de ce dernier. Toutefois, cette remarque s'inscrit dans la même hypothèse que celle de Pierre Boulle : « […] Frédéric avait commencé depuis longtemps à tisser son propre réseau d'intrigues et il ne négligeait rien pour se ménager des appuis dans tous les partis. » (*L'Étrange croisade de l'empereur Frédéric II*, Paris, 1968, p. 92).

[65] „Das Auftreten der Mongolen im Rücken des Islam und seine möglichen Folgen soll daher Hauptgegenstand der morgigen Erwägungen sein." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 82).

sujet comme on l'apprend au tableau 7, où ce même sultan écrit à Frédéric II : « Nous t'avons déjà entretenu dans Notre lettre de l'apparition menaçante des Tartares, ce peuple des vastes steppes, qui depuis peu s'appelle Mongols, Mangchol. »[66]

Le rapport de Pierre de La Vigne, par sa clarté, sa neutralité, son analyse de la situation en Europe et en Égypte, fait contraste à la lettre du cardinal du tableau précédent, conçue du point de vue exclusif des intérêts de sa religion.

Perception des Mongols

Overhoff alloue à Frédéric II le rôle de visionnaire en Occident. La place accordée dans ce tableau à sa perception des Mongols et la position qu'il adopte par rapport au danger qu'ils pourraient représenter le montre. La justesse de sa vision, reposant sur un jugement fondé sur les Mongols, s'oppose à la perception du cardinal, étayée seulement par des bruits.

Le tableau se décompose en différents thèmes : la politique de Frédéric II en Orient et en Sicile et le problème mongol. La moitié du tableau est consacrée à ce dernier. On y trouve la description des Mongols et la façon dont l'empereur entend prévenir le danger éventuel.

Le phénomène mongol est introduit de telle manière que son importance ne peut être négligée : « La politique en Orient doit s'appuyer pour toutes ces raisons sur une vision à long terme ; il se peut toutefois que le monde soit bientôt bouleversé par de nouveaux faits. »[67]

Cette évocation des Mongols est présentée comme « une description qui vient juste de nous parvenir ».[68] Il s'agit en fait, comme Overhoff le précise dans sa postface,[69] d'un extrait d'une lettre de Frédéric II à Henri III d'Angleterre, rédigée vingt ans plus tard, en 1241, lors du déferlement mongol en Pologne et en Hongrie.[70]

La description des Mongols telle qu'elle ressort du document gagne en ampleur ; elle porte sur leur apparence physique, leur armement, leur art de la guerre :

> Ces Mongols ou Tartares sont un peuple sauvage, véritablement sorti du Tartare, il ne connaît aucune humanité. Il a pourtant un seigneur, qu'il suit et auquel il obéit, qu'il vénère et appelle Dieu de la Terre. Ces hommes sont de petite corpulence, mais ils ont de la force et de larges épaules, d'une endurance à toute épreuve. Sur un signe de leur chef, ils se lancent dans le danger avec une courageuse ardeur. Le visage large, le regard sombre, ils poussent des cris horribles, qui leur viennent du cœur. Ils portent des peaux non tannées de bœufs, d'ânes et de chevaux. Les plaques de fer qui y sont cousues leur servent d'armures. Ils n'ont pas leur pareil au tir à l'arc. Ils emportent lors de leurs chevauchées des boyaux préparés qui leur servent à traverser à la nage les lacs et les torrents. Leurs chevaux râblés, quand la nourriture vient à manquer, se

[66] „Wir haben Dir bereits in Unserem Brief über das bedrohliche Auftreten der Tartaren berichtet, jenes Volkes der weiten Steppen, das sich seit neuerem selbst Mongolen, Mangchol nennt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 91).
[67] „Bedarf schon aus allen diesen Gründen die Orientpolitik einer weiten Sicht, ist es durchaus möglich, daß die Welt binnen kurzem überhaupt vor bestürzend neuen Tataschen steht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 82).
[68] „eine jüngst eingegangene Beschreibung" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 82).
[69] *Le Monde avec Gengis Khan*, p. 356.
[70] Voir le texte de cette lettre en annexe.

contentent d'écorce, de feuilles et de racines. Ils sont rapides et endurants si besoin est. Les cavaliers, en cas d'extrême nécessité, survivent grâce au sang qu'ils tirent des veines des bêtes abattues. On rapporte que les Tartares, dont on ignore l'origine, ont déjà parcouru des milliers de lieues vers l'ouest et nul ne sait où ils s'arrêteront.[71]

Frédéric II est dans l'expectative, s'interrogeant sur leurs succès futurs et se demandant si ces peuplades surgies de nulle part ne disparaîtront pas aussi vite qu'elles sont apparues : « L'issue de la lutte entre l'Islam et les Mongols est encore incertaine. Qui sait si ces troupes ne disparaîtront pas au fond de leurs déserts, aussi vite qu'elles en sont venues ? »[72]

Frédéric préconise en tout état de cause la construction d'un réseau de fortifications pour se protéger de toute invasion, mongole ou autre, au lieu de se complaire, comme la rumeur, dans la croyance du salut qu'apporterait ce peuple : « Au lieu d'alimenter les sottes rumeurs sur le Prêtre Jean, il apparaît à sa Majesté Impériale plus à propos de prendre des mesures aussi propres à arrêter les Mongols et d'autres peuplades sauvages qu'à servir dans le cadre de la domination mondiale si la tempête mongole n'entraîne pas le pire. […] Une succession ininterrompue de places fortes en Orient doit protéger la Chrétienté en Occident des rivages de la mer hyperboréenne jusqu'au Jourdain. »[73]

Par cette différence dans la perception des Mongols entre les tableaux 5 et 6, c'est-à-dire entre la papauté et l'empire, Overhoff indique au lecteur la prépondérance dans la clairvoyance politique qu'il accorde à Frédéric II.[74] L'empereur symbolise au mieux cette

[71] „Diese Mongolen oder Tartaren sind ein wildes Volk, wahrhaft dem Tartaros entstiegen, es kennt keine Menschlichkeit. Dennoch hat es einen Herrn, dem es folgt und gehorcht, den es verehrt und Gott der Erde nennt. Der Körperbau dieser Menschen ist klein und untersetzt, aber kräftig-breitschultrig, voll Ausdauer und abgehärtet. Tapfer und beherzt stürzen sie sich auf einen Wink ihres Führers in die Gefahr. Ihr Gesicht ist breit, ihr Blick finster, ein scheußliches Geschrei ist ihnen eigen, das ihrem Herzen entspricht. Sie tragen ungegerbte Häute von Ochsen, Eseln und Pferden, die ihnen durch eingenähte Eisenplatten als Panzer dienen. Im Bogenschießen tut es ihnen niemand gleich. Auf ihren Zügen tragen sie künstlich bereitete Schläuche mit sich, mittels derer sie Seen und reißende Flüsse durchschwimmen. Ihre kleinen Pferde, wenn es an Futter gebricht, begnügen sich mit Baumrinde, Blättern und Wurzeln, sie sind flüchtig und ausdauernd in der Not. Die Reiter aber leben, so es zum Äußersten kommt, vom Blut der geschlachteten Tieren, das sie den Adern entsaugen. Dem Vernehmen nach haben die Tartaren, deren Ursprung niemand kennt, schon über tausend Meilen auf dem Wege nach Westen zurücklegt, und keiner weiß, wo sie zu enden gedenken." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 82-83).

[72] „Tatsächlich steht ja auch noch nicht fest, wie der Kampf zwischen dem Islam und den Mongolen ausgehen wird, und ob diese Scharen nicht ebenso schnell wieder in den fernsten Einöden verschwinden, wie sie aus ihnen emporgetaucht sind." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 83).

[73] „Statt aber den törichten Reden über den Erzpriester Johannes Nahrung zu geben, scheint es der kaiserlichen Majestät zweckdienlicher, Maßnahmen zu treffen, die sowohl geeignet sind, Mongolen wie andere wilde Völker abzuwehren, als auch im Rahmen des Weltregiments Nutzen zu stiften, sollte es mit dem Mongolensturm nicht zum Schlimmsten kommen. […] so soll eine ununterbrochene Reihe fester Plätze im Osten das christliche Abendland schirmen vom Gestade des hyperboräische Meeres bis an den Jordan." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 83).

[74] Dans les *Inscriptions européennes*, Overhoff consacre un sonnet à Frédéric II, qui reflète la dualité et la complexité du personnage :

„Friedrich II.
Besitz und Ruhm, ein Erbgut, ungeheuer,
Bestrittner Kaiser, König starker hand,

époque pleine de contradictions, de nouveautés et d'échanges avec l'Orient, comme Overhoff l'a exprimé dans le sonnet qu'il a consacré à Frédéric II dans les *Inscriptions européennes*. N'est-ce pas une des plus belles contradictions que Jérusalem soit libérée par un prince excommunié ? N'était-ce pas faire preuve de nouveauté que de créer de toute pièce une administration ? Son amitié avec le sultan El-Kamel, sa connaissance de l'arabe n'étaient-elles pas preuve des échanges entre Orient et Occident ?

7 *Égypte, Le Caire*

Sous-titre : *Un « chevalier juste et bon » sur le trône des Mamelouks*

Exergue : *Lettre personnelle du sultan El-Kamel à l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen*

La localisation de ce tableau illustre le principe de rupture adopté par Overhoff. La rupture se situe ici non seulement sur le plan géographique, comme déjà dans le tableau 5 situé en Syrie, mais sur le plan de l'acteur : le tableau a Le Caire pour cadre et le sultan El-Kamel comme épistolier. Ce choix d'une place d'Orient et d'un souverain musulman paraissent hors de propos au sein d'un chapitre intitulé *La zone occidentale*. La fracture de la progression romanesque est justifiée par le destinataire de la lettre, Frédéric II.

Éléments de datation

La défaite de l'armée franque en Égypte est ici aussi l'indicateur chronologique principal, celui qui permet de déterminer l'année et même le mois : la crue du Nil a eu lieu, Pélage s'est rendu. Nous sommes en août 1221.

D'autres informations sont contenues : la visite de saint François d'Assise (qui date de quelques semaines, donc en 1221), la mort de chah Mohammed, fin 1220.

S'il est avéré que Frédéric II et El-Kamel ont entretenu correspondance et échange de cadeaux, ce n'est qu'à partir de 1226.[75] Il est avéré en revanche qu'El-Kamel proposa une

---

Der Ketzerhammer, Zweifler, selbst gebannt,
Als Kirchenfeind Jerusalems Befreier.
Der Christ dem Moslem freundlich zugewandt,
Vernichtend hart im Strafen Ungetreuer,
Bei Falkenjagd und Streitgespräch voll Feuer,
Der beste Herrscher fern im fremden Land.
So handelt er, ins Alte ganz verstrickt,
Und schafft das Neue. Ist Gewicht und Waage,
Undeutbarer, der alles überblickt.
So schweigt vor ihm zuletzt der Haß, die Klage
Im Zinnendom, am schlichten Sarkophage,
Und ehrt das Große, aller Zeit entrückt."
(*Inscriptions européennes*, p. 121).

[75] „Schon seit 1226 stand er [Friedrich] in Verhandlungen mit dem Herrscher Ägyptens al-Kamil, der sich von seinem Bruder al-Muazzam, dem Herrn von Damaskus und Hauptgegner der Kreuzfahrerstaaten, bedroht sah."

alliance à Frédéric II,[76] et ce fut même à « l'appel du sultan que l'empereur germanique entreprit le voyage de Syrie » selon René Grousset.[77]

Le résultat de ces contacts, quelle qu'ait été la date où ils ont commencé et quelle qu'ait été la nature des premières négociations, mena bel et bien à une victoire diplomatique de l'empereur Frédéric II en février 1229. Par l'accord de Jaffa, le sultan El-Kamel rendit Jérusalem (ainsi que Bethléem et Nazareth) et une partie du royaume de Jérusalem aux Francs, sans qu'une goutte de sang n'ait été versée.

Perception des Mongols

El-Kamel consacre une grande partie de sa lettre à la menace des Mongols. À ses yeux, les Chrétiens ne sont pas en mesure de s'opposer aux archers mongols.[78] Les Musulmans en sont capables, mais ne pourront fournir la résistance nécessaire qu'à la condition que les forces franques leur laissent un répit. El-Kamel expose la situation en termes stratégiques : seule une trêve des hostilités entre Chrétiens et Musulmans permettra aux

(Klaus van Eickels/Tania Brüsch : *Kaiser Friedrich II. Leben und Persönlichkeit in Quellen des Mittelalters*, Darmstadt, 2000, p. 164).

[76]Kantorowicz est le plus précis dans sa présentation des faits : „Schon seit langem waren Verhandlungen im Gange mit Al-Kamil, dem Sultan Ägyptens. Dieser […] glaubte sich von seinem Bruder Al-Muazzam, dem Sultan von Damaskus, bedroht. Gegen ihn suchte nun der Ägypter Al-Kamil Hilfe. Kaum hatte daher dieser Sultan Kunde erhalten von des Kaisers bevorstehenden Kreuzzug nach Syrien, […] als er sogleich Gesandte nach Sizilien schickte, die Friedrich ein Bündnis anboten, ihm Rückgabe des ganzen gemeinsam zu erobernden Königreiches Jerusalem versprachen und nur des Kaisers baldigen Kommen verlangten. Es folgten weitere gegenseitige Gesandtschaften aus, die für Friedrich der Erzbischof Berard von Palermo, für den Sultan der Emir Fahr-ed-Din führten, man tauschte beiderseits Geschenke aus, wobei Friederich II. einen Elefanten erhielt, […]." (Ernst Kantorowicz : *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1928, p. 168) ; „Er [Al-Kamil] fürchtete damals einen gemeinsamen Vorstoß seiner Brüder al-Mu'azzam von Syrien und al-Asraf von Nordmesopotamien gegen Ägypten und wollte sich wenigstens gegen einen gleichzeitigen Angriff von christlicher Seite absichern, wenn möglich sogar den Rückhalt des Kaisers gegen seine Brüder gewinnen. Um dahin zu gelangen, versprach er Friedrich anscheinend die Rückgabe großer Teile des Königsreichs Jerusalem einschließlich der Hauptstadt selbst." (Wolfgang Stürner : *Friedrich II. Der Kaiser 1220-1250*, vol. 2, Darmstadt, 2000 p. 145) ; „Durch seinen Emir Fahr ad-Din, der für Friedrich zu einem persönlichen Freund werden sollte, hatte al-Kamil die Rückgabe Jerusalems und weiterer eroberter Gebiete angeboten, falls der Kaiser nach Syrien komme und al-Muazzam unter Druck setzte." (Klaus van Eickels/Tania Brüsch : *Kaiser Friedrich II. Leben und Persönlichkeit in Quellen des Mittelalters*, Darmstadt, 2000, p. 164).

[77] « Dans un éclair, le sultan philosophe et lettré vit sa belle terre d'Égypte envahie par les féroces escadrons khwarizmiens, la civilisation musulmane tout entière en péril, péril d'autant plus grave que les Khwarizmiens n'étaient que les avant-coureurs de l'invasion mongole et que derrière Djélâl ed-Din se profilait l'ombre terrible de Gengis-Khan. Djélâl ed-Din avait beau être musulman comme el-Kâmil, ce dernier, aussi accommodant au point de vue islamique que Frédéric II pouvait l'être au point de vue chrétien, se sentait beaucoup plus en sécurité avec le sceptique empereur d'Occident qu'avec le sanguinaire sabreur turc. Contre la menace khwarizmienne, pour la défense de la civilisation, il n'hésita pas à faire appel à Frédéric. ‹ Il écrivit à l'empereur, roi des Francs, atteste la chronique musulmane du *Collier de perles* ; il demanda à celui-ci de venir en Syrie, à Acre, en promettant, si Frédéric l'aidait contre el-Mouazzam, de rendre aux Francs la ville de Jérusalem.› » (René Grousset : *L'Épopée des croisades*, Paris, 1953, pp. 313-314). Voir à ce sujet également les pages 312-328 du même ouvrage, ainsi que *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, pp. 324-325, du même auteur.

[78] „Wir möchten Dich davon überzeugen, daß die Heere des Westens nicht in der Lage sein werden, den Mongolen entgegenzutreten, weil sie mit der Kampfesweise reitender Bogenschützen nicht vertraut sind." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 92).

Musulmans de se défendre et d'offrir un rempart à la Chrétienté face aux forces mongoles.[79] Il serait vain de penser que l'offensive mongole s'arrête à la Méditerranée, si les Musulmans étaient vaincus. El-Kamel démontre que ce calcul des Chrétiens de laisser les Mongols éliminer leur adversaire finirait à leurs dépens.[80] C'est dans le cadre de cette politique que s'inscrit la décision magnanime du sultan de laisser les croisés quitter l'Egypte.[81] On voit donc ici comment la présence mongole a pour la première fois influencé la politique mondiale.

8 *Les ruines de l'empire byzantin*

Sous-titre : *Un capitaine de corps francs s'essaie au rôle d'empereur*

Exergue : *Paysage de montagne sauvage du nord de la Grèce, à minuit ; le despote Théodore Ange Doukas Comnène, en armure, traîne par la barbe le pope du village qui hurle dans l'auberge déserte, le jette sur un banc et pousse une table devant lui.*

Tableau dans lequel seul Théodore Ange Comnène parle, les paroles de son interlocuteur ne sont pas restituées. Premier monologue scénique du roman, où dès les premiers mots apparaît la différence par rapport aux monologues de récit, par le ton injurieux employé et par la violence qui est y contenue, empreinte de menaces.[82] Le monologue de Théodore Ange Comnène est interrompu régulièrement par des insultes et des injonctions au pope apeuré.[83] Il y a donc ici une mise en scène, avec des acteurs auxquels Overhoff donne vie en les faisant agir, bouger. Tout le côté statique des monologues de récit disparaît ici. Les personnages en sont rendus plus vivants.

[79] „Die islamischen Fürsten vermögen den Kampf gegen die Mongolen nur dann mit Aussicht auf Erfolg zu führen, wenn der Druck der Franken an der syrischen Küste aussetzt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 93).

[80] „Es wäre, wie Deine Weisheit einsehen wird, ein leichtfertiges Gedankenspiel, darauf zu hoffen, die Mongolen würden den Islam überrennen und somit den Christen helfen. […] Gelänge es nämlich den Mongolen, Uns zu besiegen, was der Allmächtige, Allgerechte und Allgütige verhüten möge, dann stünde ihnen der Weg nach Rom offen, und kein schwergepanzertes Ritterheer würde ihren Sturm aufhalten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 93).

[81] „Wir Fürsten des Ostens haben Uns nunmehr mit Plänen zu beschäftigen, wie wir der mongolischen Heimsuchung entgegentreten können, falls die Flut nicht von selber zurücktritt, und auch Ihr im Westen werdet guttun, auf Unsere Worte zu hören. Wir verheimlichen Dir nicht, daß Unser mildes Verfahren gegen Pelagius bereits von diesen Plänen mitbestimmt ist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 92).

[82] „Da, sitz, Papas! Und halt dein Maul endlich, ich lasse dich nicht foltern. […] Du aber trink! Wenn du nicht trinkst und mir zuhörst die ganze Nacht, dann knüpfe ich dich eigenhändig an den Ast der Platane vor deinem Haus, daß dir die Katzen unter den Kittel gucken." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 97).

[83] „Du riechst nicht nach Weihrauch und Myrrhen, mein Lieber, ich gehe das Fenster öffnen. […] Weg mit dem schwarzen Topfhut von deinem weißen Haupte, so! Kennst du Byzanz, die herrlichste der Städte? Armer Tropf, du weißt nicht, weshalb du dich auf der Erde herumtreibst. […] Trink doch, trink mit mir zum Gedächtnis von Byzanz! […] Da, wußte ich's doch! Angekotzt den ehrwürdigen Bart und die schwarze Kutte! Was stinkt der Kerl, widerwärtig." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 98ff).

Éléments de datation

Ce tableau est parsemé d'indications chronologiques qui permettent de le dater de 1222. C'est en effet cette année-là que mourut Théodore Lascaris, qui apparaît dans le tableau comme un rival bien vivant de Théodore Ange Comnène. C'est aussi l'année de la prise de Thessalonique par ce même Ange Comnène, qu'il est sur le point d'attaquer dans ce tableau.

Le tableau 8 est intéressant par sa dimension militaire, mettant en scène une autorité politique, mais également en envisageant pour la première fois – et la seule fois de la part d'un monarque chrétien – une possibilité d'alliance et de soumission temporaire aux forces mongoles, afin d'assouvir sa soif de pouvoir. Un tel projet – même si Overhoff indique qu'il n'est pas établi de façon avérée – s'inscrit dans les troubles faisant suite à la prise de Constantinople en 1204 par les croisés menés par le doge Dandolo, qui donna naissance à une myriade d'États latins et grecs, se faisant mutuellement la guerre, mais opposés aussi aux Bulgares et aux Turcs.

Ce sont des ruines en effet, tel que le rappelle le titre, qui restèrent après la prise de Constantinople par les croisés en 1204. Les Grecs érigèrent alors trois États : l'Empire de Nicée, l'Empire de Trébizonde et le despotat d'Épire, où régnait Théodore Ange Comnène, qui avait succédé à son demi-frère Michel Ier. Il parvint en 1222 à s'emparer de Thessalonique, aux mains des Latins. Théodore Lascaris, empereur de Nicée à qui il a pourtant prêté serment de fidélité, est son ennemi juré. Parmi la myriade de potentats locaux, il voit en Lascaris et lui-même les deux seuls capables de restituer sa grandeur à l'empire byzantin.[84]

Sur cet échiquier vacillant, Théodore Ange Comnène essaie d'avancer ses pions. Au moment où se situe l'action de ce tableau, il a réussi à arracher des territoires aux Francs et est sur le point d'envahir Thessalonique. Il parviendra à conquérir complètement le royaume de Thessalonique en 1224 et eût peut-être atteint la consécration suprême, ceindre la couronne de l'empire redevenu byzantin, si les Bulgares ne l'avaient vaincu et fait prisonnier en 1230.

Les ruines de l'empire byzantin sont à ce moment-là une zone de combats incessants entre Chrétiens et Musulmans. S'associer aux Mongols pour venir à bout de ces ennemis paraissait une tactique vouée au succès. Mais le lecteur sait que cette alliance ne se fera pas, que les Mongols n'emprunteront pas ce chemin pour leur avancée en Europe.

[84] „Darum können nur wir das Reich retten, die Aristokraten. Und deshalb sind wir beide übrig geblieben von den vielen, die es gewagt haben, mein Freund Theodor Laskaris in Nicäa und ich, der Wolf von Epirus." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 99).

Perception des Mongols

Théodore Ange Comnène a une tout autre vision des Mongols qu'El-Kamel dans le tableau précédent. Sa position est elle aussi tout autre. Si El-Kamel doit défendre les territoires de son sultanat, Théodore Ange doit, lui, commencer par les conquérir sur son adversaire grec Théodore Lascaris et ses ennemis latins de l'empire latin de Constantinople. Dans ce tableau, le personnage en quête de pouvoir évoque toutes les pièces de l'échiquier byzantin. Théodore Ange Comnène est un homme fier – en lui coule le sang de trois lignées impériales, les Ange, les Comnène et les Doukas, il se compare à Dandolo et à Gengis Khan – et avide de pouvoir, prêt à tout pour accéder au trône impérial. Il n'a pas reculé devant l'assassinat de Pierre de Courtenay venu à Constantinople pour se faire couronner empereur de l'empire latin de Constantinople,[85] et, dans la ligne de cette politique, ne reculera pas devant une alliance avec les Mongols pour parvenir à ses fins.[86] Les Mongols sont présentés comme la pièce maîtresse de la politique de Théodore, comme sa botte secrète. Mais s'ils apparaissent indispensables à Théodore pour parvenir à ses fins, il ne les considère que comme des alliés temporaires, auxquels il est prêt à faire allégeance. La fin justifie les moyens. Chacun pourrait appeler les Mongols à leur rescousse, afin de faire table rase.[87]

En dehors d'une présentation de la situation complexe dans cette région du monde, Overhoff présente pour la première fois les Mongols recherchés comme alliés par une puissance occidentale, à des seules fins personnelles, pour éliminer un ennemi (Théodore Lascaris). Théodore Ange Comnène parviendra certes à prendre Thessalonique et à s'y faire couronner empereur, la couronne de Constantinople ne sera pas pour autant sienne. Il sera finalement vaincu par les successeurs de Théodore Lascaris, et mourra en prison en 1254.

Théodore Ange Comnène évoque ici ce qui fera l'objet du tableau 11 (Venise) : « Il parait qu'ils veulent à présent transférer la résidence du Doge à Byzance. »[88]

[85] Le 16 juin 1216 mourut sans postérité Henri de Hainaut, second empereur latin de Constantinople. Les barons de l'empire proposèrent alors le trône à son neveu André II de Hongrie, qui refusa, puis à Pierre de Courtenay, beau-frère du défunt empereur, qui l'accepta. Il se rendit à Brindisi pour embarquer vers son empire et assiégea Duras, pendant que sa femme se rendait directement à Constantinople. Ayant échoué à prendre la ville, il se rendit par la voie terrestre à Salonique. Il fut attaqué par Théodore Ange Doukas Comnène, qui le fit prisonnier. Il resta emprisonné jusqu'à sa mort, laquelle fut annoncée en 1219.

[86] „So werde ich die Mongolen rufen. […] Einer mehr ins Spiel, der mit den andern aufräumt oder von ihnen ausgewichtet wird: Bulgaren und Seldschuken, Normannen und Venezianer, Mohammedaner und Franken – nun die Mongolen, wohlan! […] Für wenige Zuge setzten wir den neuen Stein aufs Brett, der da heißt Dschingiz-Chan." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 107).

[87] „Noch viele werden die Mongolen rufen. Die wie Theodor Laskaris und ich Nabe an Nabe laufen. Alle, die das gespannte Heute nicht mehr aushalten, die lieber irgend ein Morgen wollen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 108).

[88] „Jetzt wollen sie angeblich die Residenz ihres Dogen nach Byzanz verlegen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 103).

9 *Kiev, Russie, salle*

Sous-titre : *Le sacrifice d'une jeune fille n'est pas accepté*

Exergue : *La princesse Olga, fille du grand-prince, vêtue d'une robe nuptiale et d'une coiffe dorée*

Monologue de récit de la princesse Olga devant la cour. Ce monologue est chargé d'émotion, il traduit la volonté et la décision de la jeune fille de se sacrifier. Ce n'est pas un exposé comme l'étaient les monologues de récit des tableaux 2 et 6. Il annonce un projet dans la recherche d'une solution au problème posé par les Mongols.

Éléments de datation

La tenue du conseil devant lequel parle la princesse Olga est une indication chronologique en soi. Pour comprendre le tableau, il est impératif d'avoir connaissance des événements qui précédèrent ce conseil et qui en rendirent la réunion nécessaire. La princesse Olga – personnage historique ou fictif, rien ne le montre – est présentée comme la fille du grand-prince de Kiev de 1214 à 1223, Mstislav III Boris Romanovitch. Les princes présents font partie de la coalition contre les Mongols, parmi lesquels Mstislav de Galitch, ou de Galicie, gendre du Couman Köten, le Prince Mstislav Svyatoslavtich de Chernigov, le Prince Daniel Romanovitch de Volhynie.

Tout le tableau découle de la présence des Mongols dans les steppes au nord du Caucase. Subotaï et Djébé, envoyés par Gengis Khan à la poursuite de chah Mohammed, continuent leur fameuse chevauchée, et traversent les terres des nomades Kiptchak (appelés aussi Coumans). Les troupes mongoles s'étaient heurtées aux peuples de la région coalisés contre leur invasion. Au nom de la fraternité turco-mongole les Kiptchak se laissèrent convaincre par les Mongols de quitter la coalition (en échange aussi d'une part du butin des Mongols). Les Mongols défirent le reste des forces coalisées, puis se lancèrent à la poursuite des Kiptchak et leur reprirent leur butin.[89] Les Kiptchak appelèrent alors les Russes à l'aide.

Au moment où le tableau se passe, aucune décision n'a encore été prise. Olga se propose comme épouse pour Gengis Khan si l'assemblée décidait de livrer les Coumans aux Mongols, en guise de présent supplémentaire. Comme il sera décidé de se battre, son sacrifice n'aura pas lieu d'être. Les princes de Russie décideront d'affronter dans une grande coalition les Mongols de Djebé et Subotaï, et non de leur livrer les Coumans comme ceux-ci le leur demandaient.

[89] *Cf.* René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 307. Voir aussi Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 1, p. 207.

Ce tableau se déroule donc avant la bataille de la Kalka, nom du fleuve qui se jette dans la mer d'Azov, qui se déroula le 31 mai 1223. La bataille du fleuve de la Kalka fut le premier engagement militaire entre les armées mongoles de Genghis Khan et le monde russe, c'est-à-dire occidental. Les forces coalisées furent écrasées. Retranché sur une colline, Mstislav, le grand-prince de Kiev, résista encore avec ses hommes et capitula début juin avec la promesse des Mongols de libérer les vaincus contre rançon. Les Mongols le saisirent et le ligotèrent sous les planches qui leur servaient de siège. Il mourut écrasé. Emannuel Berl résume ainsi la situation : « Les Mongols broyèrent l'armée russo-turque. Aux Russes, ils refusèrent tout quartier : qu'avaient-ils à s'immiscer dans le conflit des nations turques ? Les têtes russes coupées servirent de soubassement au plancher sur lequel les officiers mongols dansèrent. »[90]

Certains contemporains d'Overhoff plaçaient cette bataille un an plus tôt, le 31 mai 1222. C'est la date que l'on retrouve chez Grousset, aussi bien dans *L'Empire des steppes*[91] que dans *Le Conquérant du monde*.[92] Bertold Spuler indique le 16 mai 1223, en se référant aux chroniques d'Ibn al-Atir et Rasid od-Din.[93] Overhoff indique 1222 sur la carte jointe au livre et portant les dates des batailles mongoles, mais sur le tableau chronologique également joint au livre, il porte la date de 1223 pour la bataille de Kalka, tout comme dans l'évocation de la bataille dans l'avant-propos du roman.[94]

Perception des Mongols

Overhoff a représenté ici l'un des effets de la tactique de terreur pratiquée par les Mongols. La description qui en est faite, semblable dans ses grands traits à celle du croisé du tableau 5 (apparition soudaine d'un peuple inconnu et cruel) s'en différencie par la symbolique apocalyptique dont elle est empreinte. Les Mongols sont assimilés à des craintes liées au Jugement dernier et à la fin du monde.[95] Il est ici pour la première fois question d'un rapport direct avec les Mongols, sous forme d'offre de paix des Mongols si les Russes leur livrent les Kiptchak.[96]

---

[90] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, tome 1, p 207.
[91] René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 308.
[92] René Grousset : *Le Conquérant du monde. Vie de Gengis Khan*, Paris, 1944, p. 345.
[93] Bertold Spuler : *Die Mongolen in Iran*, Leyde, 1985, p. 25.
[94] „Die Schlacht an der Kalka gegen die Russen 1223" (*Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 28).
[95] „Es ist eine schreckliche Kunde zu uns gedrungen von einem fremden Volk, das heranzieht, nur Gott kennt seinen Ursprung. Treulos und grausam wollen diese Mongolen die Welt, so scheint es, in die Einöde vor dem letzten Gericht verwandeln, und vielleicht ist das Ende der Zeiten gekommen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 110).
[96] „Diese Mongolen haben uns durch Gesandte Frieden bieten lassen. Nur den Polowzern oder Kumanen gelte ihr Zorn, denn jene seien nichts als ihre entlaufenen Troßbuben und Knechte, so geht ihre Botschaft. Ausliefern

Ce tableau représente une suite et comme une réponse au tableau précédent. On y voit le destin de ceux qui s'allient avec les Mongols (les Kiptchak) pour combattre leurs propres ennemis, comme veut le faire Théodore Ange au tableau précédent. Mais on y voit aussi que l'affrontement direct mène à l'anéantissement.

10 *Liegnitz, Silésie*

Sous-titre : *Un parti conservateur se constitue*

Exergue : *Banquet à la citadelle. Le comte Henri, le bailli et les grands du duché le président. Tables richement décorées, hures de sangliers, de cerfs et de bisons en décoration, magnifiquement préparées. Beaucoup de viandes et de volailles, pas de légumes, des pots de gruau, des cruches de bière, dont on se ressert souvent. À l'autre bout de la table, un ministérial allemand et un polonais, plongés dans une conversation animée.*

Dialogue entre deux ministériaux,[97] sans action

Éléments de datation

L'indication chronologique précise est livrée avec l'évocation de l'expulsion des Chevaliers teutoniques hors de Transylvanie par le roi André II de Hongrie, qui eut lieu en 1225. D'autres indications nous renseignent aussi : les Mongols sont arrivés à proximité des territoires russes, le tableau a donc lieu après la chevauchée de Djébé et Subotaï en 1223 et après la bataille sur la Kalka.

Overhoff a donné, avec Liegnitz, un cadre hautement symbolique à ce tableau (la victoire des Mongols en 1241 sur les armées polonaises et allemandes). Le caractère profane de celui-ci en est accentué. Deux ministériaux, l'un allemand, l'autre polonais, et tous deux passablement éméchés,[98] s'entretiennent lors d'un banquet donné par le duc Henri Ier le Barbu, (1170-1238), duc de Silésie en 1201, dont le fils Henri le Pieux tombera à la bataille de Liegnitz.

Perception des Mongols

Une rumeur concernant les Mongols est évoquée par les deux hommes, qui expliquerait leur venue en Europe : ils voudraient s'emparer des reliques des rois mages

---

sollten wir die Flüchtigen, dann wäre unser Land vor den Schrecken des Krieges bewahrt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 111).

[97] Officiers au service du roi, du prince ou du seigneur, dont le statut varie entre l'aristocratie de service et une catégorie servile. *Cf* : *De la Meuse à l'Oder. L'Allemagne au XIIIe siècle*. Sous la direction de Michel Parisse, Paris, 1994, p. 115.

[98] Le nombre de tableaux où l'alcool joue un rôle important est d'ailleurs élevé : 1, 5, 8, 10, 15, 19.

conservées à Cologne et les ramener dans leur pays.[99] Cette rumeur se trouve dans les *Annales Marbacenses*[100] dont l'auteur témoignait de l'espérance des juifs d'avoir trouvé leur messie en la personne du roi David évoquée dans le tableau 1.

Le danger mongol semble bien loin dans ce tableau, dont le caractère conservateur et borné des personnages s'oppose au patriotisme et à l'esprit de sacrifice du tableau précédent. Les personnages sont davantage préoccupés de leurs prérogatives, de la défense de leurs droits que par une quelconque menace mongole, réduite à l'échelle des combats contre les Hongrois et les Coumans,[101] avec lesquels il ferait bon en découdre,[102] et tout juste bons à empêcher les affaires et le marché noir.[103] Cette perception dénuée de tout sens politique d'envergure culmine dans la vision d'une victoire remportée sur les Mongols par les Silésiens alliés aux Allemands pour la gloire de Silésie.[104]

La politique est considérée dans ce tableau sous un angle nouveau. Les décisions prises par les souverains, les événements historiques, les mouvements religieux sont montrés selon la vision que peuvent en avoir des gens du peuple. Quand il est question de la colonisation de la Silésie par les Allemands et par les différents ordres religieux ou militaires, le Polonais y voit des préjudices : augmentation des impôts, la dîme à verser au clergé, l'exonération des villes (droit de Magdebourg).[105] De même, il déplore – non par une quelconque conviction religieuse, mais pour des raisons touchant à la bonne chère[106] – le recul de l'ordre des Bénédictins, (au profit des Cisterciens) qui après son apogée autour de l'an 1000 voit certains de ses établissements disparaître en raison de difficultés financières.

11 *Venise*

Sous-titre : *Palais des Doges. Délibération du petit conseil*

Exergue : *La patrie ou Byzance ?*

---

[99] „Weißt du warum sie kommen, sagen die Leute? Sie wollen holen die Gebeine der Heiligen Drei Könige von Köln in goldenem Schrein und bringen in ihr Land." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 121).

[100] *Cf.* Gian Andri Bezzola : *Die Mongolen in abendländischer Sicht [1220-1270]. Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Berne/Munich, 1974, p. 35.

[101] „Ungarn sind fast wie Kumanen und Mongolen, kennen wir." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 119).

[102] „Ich wollte, die Mongolen kämen, dann könnte man wenigstens auf jemanden einschlagen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 120).

[103] „Schwarzhandel geht auch nicht, die Rus schicken nicht mehr, seit Mongolen nahe." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 120).

[104] „Die Polen werden die Mongolen schlagen zusammen mit den Deutschen. Die Schlesier schlagen alle. Schlesien bleibt Schlesien..." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 121).

[105] Le droit de Magdebourg (Magdeburger Recht) fut concédé à presque toutes les villes nées de la colonisation. Il s'étendit de la Saxe orientale au Brandenbourg, à la Bohême, à la Silésie et à la Pologne. C'est ce même droit qui fut adopté par l'Ordre teutonique sous la variante du droit de Kulm (à l'est de la Pomérélie). *Cf. De la Meuse à l'Oder. L'Allemagne au XIIIe siècle*. Sous la direction de Michel Parisse, Paris, 1994, p. 175.

[106] „Benediktiner waren freundliche Leute, mit viel gute Wein aus Italien. Benedikter heraus, Zisterzienser herein. Sehr streng. Kein Wein, keine Mädel." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 119).

Éléments de datation

Cette réunion du petit conseil où le doge Pietro Ziani (qui occupa cette charge de 1205 à 1229), proposa au vote le transfert du centre politique de la République à Constantinople est un fait historique et donc datable : il eut lieu en 1222.[107] La lettre de la reine Roussoudan de Géorgie, évoquée par Ziani, si elle est attestée historiquement, n'est en revanche pas datée avec précision, elle fut rédigée entre la perte de Damiette par les croisés et 1224. Roussoudan y annonce la mort du roi Georges Lascha et y explique n'avoir pu envoyer les renforts demandés par Pélage en raison de l'attaque des Mongols, qui malgré quelques victoires, auraient été repoussés hors des frontières.[108] C'est aussi le contenu de la lettre tel que le présente le doge Ziani au tableau 11. Le commentaire qu'il fait au sujet de la mort du roi Georges (« le roi Georges Lascha est-il mort avant, est-il mort au combat, ou Roussoudan l'a-t-elle tué après, je ne saurai le dire »),[109] éclaire la personnalité ambiguë de cette reine, qui voulut éliminer son neveu David (*cf*. tableau 24).

Le tableau 11 est donc postérieur au tableau 12, qui se déroule lors de bataille de Tiflis, évoquée dans la lettre de Roussoudan, avant que les Mongols ne se retirent de Géorgie.

Perception des Mongols

Les Mongols ne sont perçus que comme un facteur géopolitique dans le jeu compliqué de la politique de Venise. Il n'est pas question de leurs mœurs, ni de leur cruauté, juste de leur présence. Puisqu'ils existent, il faut les prendre en considération dans les calculs. Ils ne sont évoqués qu'à deux reprises dans ce long tableau. Une première fois lors de la présentation de la lettre de la reine Roussoudan, pour en exposer leur expulsion présumée hors de Géorgie au-delà du Caucase, dans l'ignorance de leur localisation actuelle et de la direction qu'ils pourraient prendre – le nord ou le sud, menaçant dans ce dernier cas les possessions vénitiennes en Crimée et à Byzance. Une seconde fois comme argument contre le transfert du pouvoir politique de Venise à Byzance : dans l'éventualité d'une attaque de l'empire latin, s'en serait fini de la puissance vénitienne.

Le petit conseil se sépare sur une égalité des voix pour et contre la proposition de Ziani. Les motifs des uns et des autres divergent. Du côté de ceux qui ont voté pour le déplacement des pouvoirs politiques de Venise à Constantinople, on trouve le doge Ziani, qui

[107] William Carew Hazlitt : *The Venetian Republic. Its Rise, its Growth, and its Fall. A.D. 409-1797*, vol. 1, Londres, 1915, p. 344.

[108] *Cf*. Gian Andri Bezzola : *Die Mongolen in abendländischer Sicht [1220-1270]. Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Berne/Munich, 1974, p. 30. Le texte original de cette lettre ainsi que la traduction qu'en a faite François René Rohrbacher dans l'*Histoire universelle de l'église catholique*, vol. 17, Paris, 1858) se trouvent en annexe.

[109] „Ob der König Georg Lascha vorher gestorben, ob er gefallen ist oder ob ihn die Rusudan nachher umgebracht hat, das vermag ich nicht anzugeben." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 131).

a une vison sur la durée. Il est préoccupé avant tout par la grandeur de la République vénitienne, dont il veut assurer la pérennité. Or, la cité lacustre est trop excentrée au sein de ses nombreuses colonies pour pouvoir en assurer une protection efficace. Il convient de se donner les meilleures chances face aux autres cités-États, dont le jeu des alliances constitue une menace constante. Contarini, lui, considère la proposition en juriste, évaluant les possibilités ou difficultés du point de vue juridique et diplomatique ; il évalue les conséquences d'un refus de la part du conseil. Voyant dans cet acte une logique conséquence de la politique coloniale de Venise, dont le pouvoir politique est d'ores et déjà représenté dans chacune possession et en particulier à Byzance, dont la République administre déjà le plus grand quartier, il pèse le pour et le contre d'un œil neutre, dégagé de toute affectation. Le troisième conseiller, Morosini, derrière l'idéalisme qu'il professe – la gloire de Venise – a des intérêts à Byzance, dont son oncle est le podestat.

Du côté de ceux qui s'opposent à cette décision, se trouve en premier lieu Falier. Il est certes l'opposant le plus virulent à ce projet, mais non point le plus dangereux. Il réfute les arguments du Doge dans un discours dénué d'argumentation sérieuse et empreint d'une rhétorique démagogue propre à haranguer les foules, comme le fait remarquer Contarini. S'appuyant sur un patriotisme de circonstance, car il se refuse à lâcher la proie pour l'ombre, il brosse un tableau apocalyptique d'une Venise dépouillée de son pouvoir politique. Caravello est le seul qui invoque les Mongols pour expliquer son refus de transfert du pouvoir à Byzance. D'un point de vue stratégique, la situation de Venise lui parait plus sûre, c'est elle qui l'a préservée dans le passé des attaques des Huns. Caravello représente l'investisseur prudent, qui veut savoir son argent en sécurité. Le dernier conseiller, Tiepolo, qui succéda à Ziani aux fonctions de Doge (1229-1249), sous l'aspect d'un refus fondé sur des préoccupations pusillanimes est l'adversaire le plus redoutable du Doge, qu'il est prêt à affronter. Il a déjà manigancé des appuis pour s'opposer par la force au projet de Ziani. Au-delà de leur divergence d'opinion sur le sujet en question, c'est d'une lutte pour le pouvoir dont il s'agit entre les deux hommes.

12 *Bataille dans la plaine de Tiflis*

Exergue : *Deux Géorgiens s'enfuient au galop. Le jeune, l'ancien*

Dialogue d'action mettant en scène deux chevaliers géorgiens fuyant après la bataille de Tiflis

Éléments de datation

La bataille de Tiflis eut lieu en 1221 (février).[110]

Le plus âgé des deux cavaliers pourrait être le connétable Jean ou Iwané de Géorgie. Le jeune cavalier lui dit : « Tu es un homme d'État, tu es important pour la Géorgie ».[111] Il est possible que la famille du connétable, « qui possédait la plus grande partie du pays situé entre le Kour et l'Araxe »[112] ait appartenu à la lignée des Bagratide ou Bagration (« Tu es un Bagration », lui dit son compagnon).[113]

Overhoff s'est inspiré pour ce tableau de plusieurs passages tirés de l'*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'* datant de la fin du XIIIe siècle, traduite par Robert P. Blake et Richard N. Frye, qu'il cite dans sa postface et qu'on retrouve dans la bibliographie établie par ses soins.

L'un des personnages du tableau rapporte qu'il a vu le cheval du roi Georges Lascha s'écrouler lors de la bataille comme si on lui avait coupé les jarrets, ce à quoi le second cavalier accuse l'écuyer musulman du roi de trahison.[114] On trouve le même épisode dans l'*History of the nation of the archers*, se déroulant lors de la première bataille entre Géorgiens et Mongols, mais rapportée au connétable Iwané.[115]

La description que dresse le cavalier géorgien de son adversaire mongol, faite de comparaisons avec des animaux,[116] est la traduction de celle qu'on trouve dans dans l'*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*.[117] On retrouvera ce même

[110] René Grousset, *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 307.
[111] „Du bist ein Staatsmann und wichtig für Georgien." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 149).
[112] François René Rohrbacher : *Histoire universelle de l'église catholique*, vol. 17, Paris, 1858, p. 647.
[113] „Du bist ein Bagration." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p.152).
[114] „Der Hengst brach nieder, als hätte ihm einer die Fesseln durchgeschnitten." – „Verrat, der Stallmeister. Ich habe diesem Ungläubigen nie getraut." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 144).
[115] "When the battle was joined, at this instant, by the scheming of Satan who was always against the truth, the chief of the Manasa stable, Hamidawla by name, because of some rancor, hamstrung the horse of the At'abak Iwvanē." (*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*. Hitherto ascribed to Magak'ia the monk. The armenian text edited with an english translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954, p. 293). On trouve cette anecdote relatée chez Dulaurier, qui raconte que le roi Lascha dut fuir les Mongols avec le connétable : « Un chef ayant coupé les jarrets du cheval de ce dernier [Ivanê], il resta sans monture. » Édouard Dulaurier : *Les Mongols, d'après les historiens arméniens. Fragments traduits sur les textes originaux*, in : *Journal asiatique*, octobre-novembre 1860, p. 278.
[116] „Häßlich war er, wie alle seiner Rasse, mit seinem Ochsenschädel, seinen Kükenaugen, der Katzenstumpfnase, den engen Ameisenlenden, den kurzen Schweinsbeinen. Immer noch stieß die bartlose Fratze das Schlachtgeschrei aus wie ein heiserer Adler." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 147).
[117] "They Were terrible to look at and indescribable, with large heads like a Buffalo's, narrow eyes like a fledgling's, a snub nose like a cat's Projecting snouts like a dog's, narrow loins an ant's, short legs like a hog's, and by nature *with* no beards at all. Whit a lion's strength they *have* voices more shrill than an eagle." (*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*. Hitherto ascribed to Magak'ia the monk. The armenian text edited with an english translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954, p. 295).

cavalier mongol au tableau 15, dont il sera le narrateur. Il racontera à son tour son combat contre le Géorgien (illustrant le principe de divergence des perceptions de la réalité).

Le sort réservé aux églises et à leurs précieux livres, tel qu'il est mentionné par l'un des cavaliers dans le tableau 12[118] est aussi une traduction d'un passage de l'*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*.[119]

Le changement de cheval opéré par les deux cavaliers, afin que l'homme d'État, dont la monture est épuisée, puisse échapper à leurs poursuivants, tandis que le plus jeune tombe prisonnier entre leurs mains[120] est un épisode relaté dans l'*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*,[121] mais dans un tout autre contexte (la prise de Bagdad par les Mongols), qu'Overhoff a repris pour l'action du tableau 12.

À l'époque de la première attaque des Mongols, la Géorgie avait atteint un épanouissement brillant dans tous les domaines. Cette époque est appelée l'Âge d'or de la Géorgie.[122] « Les rois de Géorgie se trouvaient ainsi, au treizième siècle, dominer depuis les bords de la mer Noire, entre Trébisonde et la Crimée, jusqu'au passage de Derbend et au confluent de l'Araxe et du Kour, c'est-à-dire sur la Colchide, la Mingrélie, le pays des Abkas, la Géorgie proprement dite, l'Arménie septentrionale, sans compter plusieurs autres petits cantons limitrophes. »[123]

Le deuxième chapitre se clôt par un tableau qui rapproche, de façon dramatique, le lecteur du théâtre des événements. Si jusque-là l'auteur n'avait fait qu'avancer pas à pas vers la réalité des conquêtes mongoles, il la présente pour la première fois directement aux yeux du lecteur. Ce tableau est un dialogue d'action – en opposition aux dialogues statiques, comme celui du premier tableau du premier chapitre –, mettant en scène deux Géorgiens cherchant à fuir après la bataille sanglante qui a vu la défaite de leur armée. Sans qu'aucune indication

---

[118] „Sie plünderten die Kirchen und warfen die schön geschmückten, goldverzierten Bücher als unnütz in den Kot." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 148).

[119] "[…] and plundering the churches of the Christians without fear. Stripping the precious relics of the holy <martyrs> and the crosses and *holy* books of their ornaments, they cast them away as of no value." (*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*. Hitherto ascribed to Magak'ia the monk. The armenian text edited with an english translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954, p. 305).

[120] *Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 152-153.

[121] "The Tat'ars, observing their flight, pursued them at full gallop. Now P'ntuxtar was bearded and had a poor horse, but Sγur was a stripling and had a fine horse. When they realized it was the intention of the Tat'ars to seize them both, Sγur dismounted from his Arab steed, gave it to P'ntuxtar, and himself mounted the poor horse. He said to P'ntuxtar, "Mount thou the good horse and flee. I am a stripling, and if the Tat'ars catch me they will not kill me, but will take me away as a captive. When you find any way, ransom me." (*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'*. Hitherto ascribed to Magak'ia the monk. The armenian text edited with an english translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954, p. 355).

[122] *Cf.* Nodar Assatiani/Alexandre Bendianachvili : *Histoire de la Géorgie*, Paris, 1997, p. 154.

[123] François René Rohrbacher : *Histoire universelle de l'église catholique*, vol. 17, Paris, 1858, p. 647.

d'action ne soit nécessaire, Overhoff nous fait participer à cette fuite à travers le dialogue, et nous restitue la bataille perdue pour les Géorgiens.

Cette bataille ne fut pas suivie par une conquête du pays par les Mongols. Ils firent le tour de la mer Caspienne par le nord et rentrèrent en Asie centrale (ils ne se dirigèrent pas vers la Crimée et Byzance comme l'envisageaient les membres du conseil du Doge au tableau 11). Ce ne fut pourtant qu'un répit de courte durée pour la Géorgie. Elle fut attaquée successivement par Djalal-ed-Din, par les Turcs Seldjoucides, puis à nouveau par les Mongols qui soumirent le pays en 1243.[124]

Terminer ce chapitre *La zone occidentale* par une bataille, et qui plus est, par la défaite d'une puissance chrétienne jusque-là florissante, est symbolique. « Georges Lascha, roi de Géorgie, [invité par le Pape] à concourir avec les autres princes chrétiens à la délivrance de la terre sainte […] se préparait à se rendre à l'invitation du Pontife, quand les Tartares, fondant sur ses États, l'obligèrent de songer à sa propre défense. Dans cette circonstance, la Géorgie se trouva former, si l'on peut ainsi dire, les avant-postes de la chrétienté. »[125] L'impuissance des centres politiques est démontrée dans ce tableau ; la menace, du domaine du possible, est devenue réalité et s'est concrétisée par une défaite. La zone occidentale ne peut plus ignorer le danger, elle est directement concernée. L'Europe est touchée par un phénomène extérieur, elle ne peut le nier. Petit à petit Overhoff a tracé un portrait de la scène mondiale, du point de vue de l'Europe, en exposant les forces en présence, et il va pouvoir maintenant montrer comment ce tableau va être bouleversé par le phénomène mongol.

Le principe de progression en spirales dans le récit apparaît clairement si l'on considère que le tableau 12, qui clôt le deuxième chapitre, relate une bataille antérieure (puisqu'elle eut lieu au début de l'année 1221) à l'action de tous les tableaux composant les deux premiers chapitres. Toutes les attitudes présentées par Overhoff au cours de ces tableaux sont comme rendues caduques par la réalité de la bataille de Tiflis et de la défaite des Géorgiens. Le tableau 12 s'oppose à tous ceux qui l'ont précédé par l'action qu'il fait vivre en direct, accentuant son caractère de réalité. Les tableaux précédents voulaient présenter une perception de la réalité de faits lointains, ou mythiques, ou à envisager. Le lecteur voit ici la réalité en train de se réaliser. Le tableau contraste donc par son style – c'est une véritable scène d'action, qui s'apparente au genre du roman d'action – et par la perception de la réalité qu'elle présente, qui n'est plus faussée par la distance et le temps. Il y avait à l'époque un large décalage entre la date des événements et le moment où les contemporains pouvaient les

[124] *Cf.* Nodar Assatiani/Alexandre Bendianachvili : *Histoire de la Géorgie*, Paris, 1997, pp. 157-165.
[125] François René Rohrbacher : *Histoire universelle de l'église catholique*, vol. 17, Paris, 1858, p. 647.

prendre en compte dans leur perception, ce qui explique qu'une perception bien que contemporaine à l'événement soit faussée par le manque de connaissance de celui-ci.

Chapitre III *Dans le centre asiatique*

13 *Perse*

Sous-titre : *Forteresse d'Alamout, au nord-ouest de Kaswin, siège des Assassins*

Exergue : *L'ordre se forge un instrument pour le dernier combat. Djamil, le fils de huit ans du charbonnier est étendu sur le dos, endormi sous l'effet du haschich. À son chevet se tient Abdullatif, le hodja ou propagandiste. Tout en chantonnant d'une voix douce, le hodja touche de temps en temps le front, les yeux, les oreilles, le cœur et les parties génitales de l'enfant.*

Monologue (de récit) hypnotique d'un Assassin. L'interlocuteur est ici inconscient, le monologue doit cependant l'influencer, puisque ce sont des incantations sous hypnose devant le mener à l'action : tuer Gengis Khan. Ce n'est pas un exposé comme l'étaient les monologues de récit des tableaux 2 et 6. Il va plus loin que le tableau 9, qui annonçait un projet dans la recherche d'une solution au problème posé par les Mongols. On voit ici la préparation de la lutte contre Gengis Khan.

Éléments de datation

Une seule indication, mais bien claire : le gouverneur d'Alamout, l'Imam Ala ed-Din Mohammed a neuf ans. Or, les sources sont unanimes, c'est à cet âge-là qu'il a succédé à son père, en 1221.[126]

Notons que ce tableau repose sur l'image véhiculée par la secte ismaélite d'Alamout, selon laquelle ses membres auraient été de fanatiques assassins. Cruz Hernandez, le spécialiste de la culture arabe, s'élève contre cette vue qu'il juge simpliste.[127]

Perception des Mongols

Les Mongols sont perçus d'après les termes d'une prophétie annonçant la prise de la forteresse d'Alamout par un peuple dont la description correspond aux Mongols.[128] La

[126] *Cf.* Miguel Cruz Hernandez : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005, p. 750.

[127] « Les historiens non spécialistes, les écrivains et les voyageurs anciens et modernes se sont arrêtés à l'apparence extérieure du groupe, au rituel conservé par la tradition et aux nombreuses légendes qui font des Nizaris du ‹ Vieux de la montagne › des bandits inhumains, des hors-la-loi déchaînés s'enivrant d'herbe dans le seul but de devenir de fanatiques assassins – à telles enseignes que le terme d'‹ assassin › vient de là. Or la réforme d'Alamut fut un effort vers une religion intérieure et personnelle, vers un Islam non temporel, libéré de tout aspect civil et militaire. » (Miguel Cruz Hernandez : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005, p. 66).

[128] „Denn große Gefahr gilt es abzuwenden : es ist geweissagt, ein fernes Volk, stämmige Männer mit schräg geschlitzten Augen, werde heranreiten und die Feste verbrennen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 159).

prophétie révèle qu'Alamout ne pourra être sauvé que si le poignard atteint leur chef.[129] La soudaine apparition des Mongols est interprétée comme l'instrument du destin.

Ce tableau marque une pause dans la progression du roman. Après la scène d'action du tableau 12, et les récits de la poursuite qui vont suivre au tableau 14, le rituel d'envoûtement décrit ici contraste par la distance qu'il prend par rapport à l'agitation régnant alentour. Le tableau marque une parenthèse dans l'action, bien qu'il représente une des attitudes offensives prises par les contemporains de Gengis Khan pour s'opposer à sa puissance. Le hodja en effet procède au rituel qui transformera l'enfant endormi en Assassin chargé de tuer Gengis Khan, dont la prédiction dit que le peuple provoquera la chute d'Alamout. C'est en effet ce qui arrivera : Houlagou, petit-fils de Gengis Khan, prendra la forteresse en 1256.

Le tableau est certes une parenthèse dans l'action et dans le déferlement de la vague mongole qui n'est aucunement évoquée, mais il marque une étape importante dans la description des attitudes adoptées face à la puissance mongole : pour la première fois au cours du roman on voit une réaction – et non plus des réflexions ou des propositions –, provoquée par la menace mongole. Le caractère initiatique, ésotérique, de cette action découle de son auteur, représentant la secte des Assassins. Les sectes du monde musulman étaient des acteurs à part entière dans la politique de l'Orient (Overhoff évoque le phénomène dans son avant-propos),[130] et représentaient une menace pour l'empire mongol.[131]

Ce tableau est à rapprocher, dans la forme d'initiation qu'il présente, du tableau 24, où l'on découvre deux formes d'initiations, celle à la magie blanche de la mystique et celle à la magie noire de la politique.[132]

14 *Mer Caspienne, île à garance d'Abeskoun*

Exergue : *Le mollah Omar raconte la fin de l'empereur du Kharezm chah Mohammed à son fils et héritier Djelal ed-Din.*

Ce tableau prend la forme d'une lettre, mais il s'apparente au monologue, puisqu'en grande partie la lettre rapporte des propos tenus par chah Mohammed sur son lit d'agonie.

[129] „Geweissagt wurde der Fall Alamuts und die Schmach des Glaubens, so nicht das Messer zuvor den feindlichen Führer träfe." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 159).
[130] *Cf. Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 19.
[131] „Die Verhältnisse waren so unsicher, daß immer wieder Hilferufe an den Hof des Groß-Chans kamen mit der Bitte, vor allem die Assassinen und den Chalifen in Bagdad zu vernichten, da anderenfalls eine wirkliche Unterwerfung der Muslime und ein eroberndes Vordringen gegen das Meer hin nicht möglich sei." (Bertold Spuler : *Die Mongolen in Iran*, Leyde, 1985, p. 44).
[132] *Cf. Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 281-291.

Éléments de datation

La mort du chah, survenue sur un îlot de la Mer Caspienne jusqu'où l'avaient poursuivi Djebé et Subotaï, est datée de décembre 1220 ou janvier 1221.[133]

Perception des Mongols

C'est une toute nouvelle perspective qui s'ouvre avec ce tableau. La vague mongole a déjà dévasté l'empire de chah Mohammed. C'est un ennemi bien réel que le souverain a combattu avant de devoir s'incliner devant lui. Toutefois, ce peuple auquel aucune place ne semblait dévolue dans l'ordre du monde tel que Dieu l'avait conçu[134] et tel que le chah l'appréhendait, lui reste mystérieux.[135] Aucune légitimité ne lui est due dans la géopolitique du souverain, pour lequel « la Terre était remplie et aucun espace ne restait vide ».[136] Il considère par conséquent les Mongols comme des créatures sataniques – faisant sienne, pour des raisons différentes, la vision qu'avait la princesse Olga au tableau 9 – venues du néant et submergeant tout son empire. Chah Mohammed se livre également à une réflexion sur le pouvoir, comparant l'emprise de Gengis Khan sur ses troupes, qui lui reste énigmatique, à la défection de ses propres soldats. Ceux-ci ne défendirent que mollement l'empire qu'il s'était forgé, tout comme Gengis Khan, en quelques années.

Cette lettre écrite par le mollah auprès duquel chah Mohammed avait trouvé refuge restitue les paroles de l'empereur déchu prononcées dans son délire avant de mourir. Overhoff développe dans ce tableau les victoires évoquées déjà à plusieurs reprises ; dès le tableau 1 dans la lettre de Jacques de Vitry, au tableau 4 par le cardinal d'Ostie qui remarquait que « les Mongols semblent remporter d'immenses victoires contre les Musulmans »,[137] par El-Kamel au tableau 7, informé de la mort probable du souverain de l'immense empire musulman.[138] Le tableau retrace la formation de l'empire de Mohammed ainsi que les étapes historiques de la conquête du Kharezm par Gengis Khan, des premières échauffourées jusqu'à la guerre ouverte, en passant par la rupture du traité paix, quand chah Mohammed fit mettre à mort des ambassadeurs mongols qu'il tenait pour des espions.

---

[133] *Cf.* René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 301 ; *Le Conquérant du monde*, Paris, 1944, p. 298 ; Bertold Spuler : *Die Mongolen in Iran*, Leyde, 1985, p. 24.

[134] „Es rührt wohl daher, daß von Gott kein Platz in der Welt für die Mongolen vorgesehen ist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 169).

[135] „Ich kann mir diesen Dschingiz-Khan nicht vorstellen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 169).

[136] „Damit war die Erde ausgefüllt und kein Zwischenraum offengeblieben." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 169).

[137] „Sie scheinen gegen die Muselmanen gewaltige Siege zu erfechten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 64).

[138] „Der Beherrscher der Gläubigen, Unser Kalif in Baghdad, teilt mir soeben mit, daß Mohammed von Chuarezm, einer der Mächtigsten unserer Fürsten, von diesen Mongolen vernichtend geschlagen worden ist und wahrscheinlich nicht mehr unter den Lebenden weilt, Gott sei seiner Seele gnädig." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 91).

Ce tableau est pour Overhoff l'occasion de présenter les tensions au sein du monde musulman, qui reflètent celles du monde chrétien. Tout comme Frédéric II et le pape qui s'affrontent en politique en utilisant, entre autre, des armes théologiques (l'excommunication) chah Mohammed et le calife de Bagdad, en perpétuelle opposition, se combattent en refusant de citer leurs noms respectifs dans les prières du vendredi. Overhoff montre qu'un territoire où les différents pouvoirs s'affaiblissent par des querelles internes ne peut opposer la résistance nécessaire et lutter contre un ennemi venu de l'extérieur.

15 *Chez les Ouïgours, dans l'actuelle Dzoungarie*
Sous-titre : *La victoire enthousiasme et donne bonne conscience*
Exergue : *Festin nocturne, des centaines de feux sur la pente nord du massif. Le jeune noyon [seigneur féodal] Budentsar raconte aux Anciens*

Monologue scénique du noyon. Comme dans le tableau 8, on observe un phénomène de mise en scène. Le texte commence ici aussi par une incitation à boire, qui se poursuivra tout au long du tableau.[139]

Éléments de datation

D'après le récit du noyon, qui a combattu lors de la bataille de Tiflis et passe sa convalescence dans les plaines de Dzoungarie, le tableau se situe en 1221.

Ce tableau est une rétrospective de la campagne contre chah Mohammed du Kharezm et de la chevauchée des Mongols dans le Caucase. Il rapporte la poursuite du chah, sujet du tableau précédent, ainsi que la bataille de Tiflis, cadre du tableau 12. Le noyon raconte les campagnes victorieuses des derniers mois, auxquelles il a participé, à un allié, un Ouïgour, dont le peuple a préféré faire soumission à Gengis Khan. Il en arrive à la bataille de Tiflis et c'est là qu'on reconnaît le noyon du tableau 12, que le Géorgien se réjouissait d'avoir tué.[140] La progression chronologique entre les tableaux 12, 13, 14 et 15 est respectée, ce qui n'est pas le cas dans tout le cours du roman.

Ce tableau tient une place centrale au sein de l'œuvre : non seulement il se situe à la moitié des trente tableaux, mais il introduit une nouveauté : pour la première fois dans le

[139] „Trink, Uighuren, Stutenmilch und den fremden Traubenwein, mein Gastgeschenk!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 179) ; „Gib mir zu trinken, ihr Ältesten der Uighuren, denn meine Kehle trocknet ein in der Erinnerung an so viel heiße Ritte." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 184) ; „Nein, nicht mehr von diesem Traubenwein, er schmeckt auch dumpf wie Blut und kitzelt den Brechreiz. Gebt mir Kumys, gegorene Stutenmilch." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 188).
[140] „Da lieferten wir dem Volk der Georgier eine Schlacht. Im Handgemenge stieß mir ein Feind mit der Lanze gegen die Leber und ich fiel für tot vom Pferd. Aber nach dem Sieg fanden sie mich und es war noch Atem in mir." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 188).

cours du roman, la parole est donnée aux Mongols. Précédé d'un tableau évoquant les défaites subies par chah Mohammed, le souverain d'un des plus grands empires musulmans, et précédent celui racontant le sort d'un couple en Azerbaïdjan, ce tableau marque une rupture dans la présentation de la perception de l'action de Gengis Khan par les peuples qui ont subi son joug. L'action de Gengis Khan est perçue d'une toute nouvelle perspective, celle d'un de ses soldats. Après toutes les perspectives des Mongols montrées au lecteur jusque là – passant du peuple guidé par un souverain chrétien, par des Tartares sortis tout droit des enfers et tout simplement des hordes assoiffées de sang et de conquêtes – les Mongols s'humanisent. Ils sont présentés comme des hommes poursuivant un but et suivant un chef qui les guide, ayant une histoire et des légendes à eux, et non des êtres à demi sauvages. Ce tableau représente donc une première étape dans la quête de Gengis Khan.

Ce n'est pas tant le récit de la conquête du Kharezm, qui forme le cadre du récit, qui retient l'attention, que l'immersion dans l'âme mongole. Cela permet à Overhoff de s'approcher des Mongols, de donner un aperçu de leur histoire et de leur propre vision d'eux-mêmes. Ce récit du noyon est un condensé de l'histoire des Mongols telle qu'elle est retracée dans l'*Histoire secrète des Mongols*. On y retrouve aussi bien les légendes fondatrices des Mongols (l'ascendance mythique de Gengis Khan, issu de la rencontre d'un loup gris et d'une biche)[141] que l'entreprise d'unification des peuples de la steppe entreprise par Gengis Khan.[142] C'est l'occasion d'évoquer le rôle joué par le conquérant avant que ses victoires ne lui donnent une place sur la scène mondiale. Des événements, des personnages et des caractéristiques inhérents à l'histoire des Mongols sont pour la première fois évoqués ici, permettant de commencer à saisir l'inconnu qu'est encore Gengis Khan. L'image commence à se façonner. On rencontre les personnages de Djamuka, le frère de sang de Témudjine, personnage ambivalent que Gengis Khan finira par tuer, celui du roi des Keraits, allié puis adversaire des Mongols[143] ; on y retrouve le sens moral de Gengis Khan, haïssant la trahison, honorant la fidélité[144] ; on y retrouve les pratiques chamaniques,[145] le mépris des cités considérées comme des intruses dans les vastes étendues de la steppe.

---

[141] „[…] der Enkel eines schicksalerkorenen grauen Wolfes und einer weißen Hindin." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 189).

[142] Es gibt keinen Zwist mehr unter den Nomaden, keinen Viehraub und keine Frauenraub, sondern jeder hat, was ihm gebührt. (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 180).

[143] „Ihr erinnert euch doch des Dschamucha, der den Ong Chan der Keraiten, den Freund des Chagan von dessen Vaters Zeiten, aufgehetzt hat zum Kampf gegen das Himmelgeschlecht des Dschingiz, die goldenen Börtschigen? Deshalb ginge sie beide ruhmlos unter, der alte Ong Chan der Keraiten und der elende Dschamucha." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 183).

[144] „So hat es der Chagan immer gehalten: wer seinen ersten Herrn verrät, wird dem nächsten ebenso treulos sein und verdient nicht zu leben." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 184).

[145] „Der Chagan verbrannte die Schulterblätter von Schafen, um aus dem Splittern der Knochen die günstige Zeichen des Himmels zu erkennen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 181).

En montrant dans ce tableau la vision que les Mongols ont d'eux-mêmes, Overhoff marque une rupture dans la progression du récit ; les tableaux suivants présentent en effet de nouveau des perceptions de personnages n'étant pas des Mongols. Ce n'est qu'au tableau 22 que l'action repassera dans le camp des Mongols.

16 *Ville en Azerbaïdjan, salle de séjour*

Exergue : *Un médecin juif et sa femme choisissent de se donner la mort*

Tout comme le tableau 11, ce tableau, se déroulant au domicile d'un couple juif, sous la forme d'un dialogue, se présente comme une véritable scène de théâtre, où chaque personnage prend la parole à tour de rôle. L'effet dramatique est d'autant plus manifeste que le tableau se situe à un moment de crise : le couple, qui a choisi de refuser l'humiliation de tomber entre les mains des Mongols, s'est administré un poison et meurt à la fin du tableau.

Eléments de datation

Les seules indications chronologiques contenues dans le tableau se rapportent d'une part à l'émir Toghrul Beg, sultan de Nichapour, d'autre part au théologien juif Moïse Maimonide. La vie de ces deux personnages ne correspond pas au cadre donné au roman. Le sultan, au service duquel le médecin affirme se trouver, vécut de 993 à 1063, Maimonide de 1135 à 1204. À ce flottement chronologique s'ajoute le vague de la localisation géographique. En effet, la ville où se déroule le tableau ne peut être déterminée elle non plus. Le flou entourant le tableau lui confère une dimension hors de l'action, en dehors des turbulences de l'époque et de la région, théâtre d'invasions répétées et convoitée pour sa proximité à la Mer Caspienne. La décision du couple, qui préfère échapper par la mort, plutôt que par la fuite, à la destruction de leur ville et de leur pays, relève d'une spiritualité qui les soustrait aux contingences de leur temps (comme le montre également la faible place faite à la perception des Mongols dans ce tableau). Cette dimension est soulignée par les propos du médecin dissertant sur les théories de Maimonide.

Perception des Mongols

Les Mongols sont perçus non pas dans les propos des personnages, mais dans le cadre du tableau. Ce phénomène se trouvait déjà au tableau 12, dans lequel les chevaliers géorgiens fuyaient les soldats mongols. Il est ici amplifié par le contraste entre la dévastation de la ville telle que la décrit le médecin, et le calme régnant en leur domicile et la sérénité que le couple éprouve. Il culmine à la fin du tableau, où Overhoff, dans une très longue indication scénique, décrit un soldat mongol surgissant dans le salon où se tenait le couple, mort à présent. La

description du Mongol et de son comportement s'attache à en souligner le contraste avec le couple défunt. Overhoff fait ressortir la collusion entre deux mondes : celui du médecin juif, issu d'un peuple aux traditions séculaires, averti en sciences et en théologie, et celui du Mongol, qui ne peut qu'éprouver incompréhension et dédain face à cette civilisation. Il n'en est pas pour autant présenté sous les traits d'un barbare pilleur ; Overhoff précise qu'il ne touche à rien et ne profane pas les dépouilles.

Après la secte des Assassins au tableau 13, Overhoff présente ici avec le couple juif une autre communauté religieuse en Orient, qui enrichit le panorama des réalités qu'il veut exposer. Il aborde plusieurs thèmes en rapport avec la culture juive : la théologie tout d'abord, avec l'enseignement de Maimonide, controversé au XIIIe siècle, qui divisait la communauté juive ; l'alchimie avec la découverte par le médecin de l'alkahest, le dissolvant universel, qui a la propriété de dissoudre l'or, et ses recherches infructueuses pour découvrir la pierre philosophale, capable de réaliser la transmutation des métaux en or ; l'enseignement de la Kabbale selon Isaac l'Aveugle (1160 -1235).

17 *Bagdad, un palais à l'est de la ville*

Exergue : *Ibn al-Athir, le savant historien de Mossoul, fait un rapport à la cour. Le calife Nasir, paralysé et presque aveugle, est étendu, les plus grands dignitaires religieux et séculiers autour de lui.*

Éléments de datation

Les événements dont parle Ibn al-Athir permettent de dater le tableau de 1221 (prise de Nichapour, mort du poète Al-Din Attar).

Il s'agit de l'exposé d'Ibn al-Athir (1160-1233), l'un des plus grands historiens arabes – à qui l'on doit des chroniques sur les croisades – devant la cour du calife Nasir. Ce monologue marque une étape dans la série des monologues de récit : le locuteur a lui-même été victime de l'avancée mongole, sa ville de Mossoul a été conquise. Son discours, tout informatif qu'il est, est chargé d'émotion. C'est le premier monologue qui situe l'action et les acteurs au sein de la tourmente.

On peut considérer Bagdad, la localisation du tableau, selon plusieurs perspectives : symbole du pouvoir spirituel de l'Islam, Bagdad fait pendant à la Rome du tableau 4. Le contraste entre les discours tenus par les personnages des deux tableaux n'en ait que renforcé. Au lieu d'attiser les divisions, comme le fait le cardinal d'Ostie, Ibn al-Athir en révèle les périls : elles engendrent la faiblesse. D'autre part, tout comme Liegnitz symbolise

l'impuissance de l'Occident, Bagdad est le symbole de l'impuissance de l'Orient : la ville sera prise et saccagée en 1251 par Houlagou, le petit-fils de Gengis Khan, qui s'attaqua aux « deux institutions qui, dans l'Islam agonisant, gardaient quelque vigueur. »,[146] la seconde institution étant Alamout.

Le discours de l'historien repose sur des faits avérés qui le conduisent à une analyse fondée de la nature de l'adversaire. C'est l'anéantissement de l'Islam, « l'effondrement de la foi et des croyants »[147] qu'Ibn al-Athir expose aux dignitaires de la cour, impuissant – en raison des divisions au sein de l'Islam – à endiguer la vague mongole, considérée comme l'événement le plus effroyable de l'histoire de l'humanité.[148] Il passe en revue les conquêtes de Gengis Khan ; l'accumulation de massacres et de défaites musulmanes accentue le sentiment d'impuissance de l'Islam face aux Mongols. Ibn al-Athir tire les conclusions des agissements des Mongols : étrangers à toute forme de culture, ils veulent transformer les terres de l'Islam en pâturages pour leurs chevaux.[149] Dans la recherche d'une voie à suivre face à la menace mongole, c'est aux tableaux 6 et 7 que ce tableau fait pendant. L'historien appelle à une alliance des princes musulmans pour lutter contre les Mongols. Il voit en la personne du fils de chah Mohammed, Djelâl ed-Dîn, le seul capable de résister à l'envahisseur et invite le calife à passer outre les dissensions existant entre lui et le chah : « L'intelligence commande de ne pas reporter la rancune sur le fils, car il est le chevalier le plus audacieux et le général le plus capable parmi les grands du royaume. »[150]

Overhoff a donné la parole dans ce tableau, non à un homme politique, mais à un homme croyant, qui remet son destin entre les mains de Dieu. Ibn al-Athir, au-delà de son analyse des événements et de la situation de l'Islam, confère à son discours une dimension spirituelle : le sort des hommes repose dans la volonté divine ; les hommes doivent aspirer dans leurs actes à ce qui est juste et s'en remettre à Dieu pour ce qui est de la décision finale.[151]

Dans le discours d'Ibn al-Athir s'entrecroisent considérations historiques, politiques, philosophiques et culturelles. La littérature musulmane est de nouveau évoquée (après Moutanabbi au tableau 5, et avant Mohammed Aufi, prisonnier du brigand Chauchafar au

[146] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 1, p. 222.
[147] „Untergang des Glaubens und der Gläubigen" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 203).
[148] „Also erzähle ich hier von dem größten Unglück und dem entsetzlichten Ereignis der Geschichte, seit der Allmächtige, Preis sei ihm und er ist groß, den Adam erschaffen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 204).
[149] „Nur zusätzliche Pferdekoppeln sollen unser Ackerböden und unser schön bepflanzten Gärten geben." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 206).
[150] „Die Klugheit erfordert, den Groll nicht gegen den Sohn zu erneuern, denn er ist der kühnste Ritter und fähigste Feldherr unter den Edlen des Islams." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 213).
[151] „So schient es mir besser, mit Ernst das Rechte anzustreben, so gut es uns gelingt, und im übrigen die letzte Entscheidung in Gottes Hand zu stellen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 220).

tableau 19, puis Djalal ed-Din Rûmi au tableau 24), ici en la personne de Farid al-Din Attar, l'un des plus célèbres poètes mystiques soufi de l'Iran, contemporain de Djalal ed-Din Rûmi. Attar est né à Nichapour, au Khorassan, dans la province orientale de l'Iran. Il vécut durant la deuxième moitié du XIIe siècle et les deux ou trois première décennies du XIIIe siècle à Nichapour. On suppose qu'il est mort pendant le pillage mongol de Nichapour en avril 1221, comme le raconte Ibn al-Athir.[152] Cette mort symbolise la destruction de la culture musulmane poursuivie par les Mongols. L'historien cite l'œuvre la plus connue d'al-Din Attar, *Mantiq al-Tayr, La Conférence des Oiseaux*. Ce poème de 4.500 lignes qui retrace le voyage de trente oiseaux à travers sept vallées pour trouver leur roi mythique, le *Simurgh* est lui-même cité par Toktamich, le mercenaire du tableau 21.

18 *Transoxiane, alentours de Samarcande, pavillon de chasse*

Sous-titre : *Avec les yeux d'une femme*

Exergue : *Leila Chatoun, appartenant au harem de chah Mohammed, que Gengis Khan s'est choisie, s'adresse à ses compagnes circassiennes*

Dans ce monologue scénique d'une concubine du harem de chah Mohammed, Overhoff pousse l'art du monologue théâtralisé le plus loin. Seule Leila Chatoun parle. Mais la présence d'un public, composé de ses semblables, est sans cesse rappelée. Elle apostrophe ses compagnes à tout moment, que ce soit par des ordres,[153] par des conseils,[154] ou par des remarques qu'on ne décèle qu'aux réponses de Leila.[155]

Éléments de datation

La Transoxiane, dans l'empire de chah Mohammed, a été conquise en 1220.

Dans ce deuxième tableau ayant une femme pour personnage principal, après Olga, proposant son sacrifice au tableau 9 et avant la confrontation de Nomoloun, Mongole, aux prises avec Liun, prisonnière chinoise au tableau 22, Overhoff expose pour la première fois la perception de Gengis Khan par une personne qui l'a côtoyé, car elle est tombée dans la sphère d'influence des Mongols. À travers la description de l'homme, et non du conquérant, on

[152] „In Nischapurs Ruinen verliert sich seine Spur." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 209).
[153] „Gebt das Kissen, ich habe nicht viel geschlafen letzte Nacht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 221).
[154] „Deine Locken sind zu lang, Mädchen. Ich würde die über dem rechten Ohr raffen und alle gemeinsam von rückwärts über die linke Schulter nach vorn fallen lassen. Das ist apart. So, hab ich nicht recht?" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 221) ; „Liebes Kind, du wirst etwas für deinen Busen tun müssen. Mit Straffheit allein ist es bei den Wilden nicht getan, sie wollen etwas in der Hand haben, gewichtig. Ich leihe dir meine indische Salbe." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 222).
[155] „Ach, Unsinn! Liebes Kind, das sind romantische Phantasien über diesen Barbaren." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 222) ; „Ach, schwätzt doch nicht! Großartig sei dieses mein Über-den-Dingen-stehen? Nicht doch." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 224).

distingue le fossé entre la culture de l'Orient et la rusticité des Mongols, tel qu'Ibn al-Athir l'exposait au tableau précédent. Le tableau 18 est donc un prolongement de l'analyse de l'historien, mais au lieu de reposer sur le raisonnement, il se fonde sur l'expérience. Il ressort du récit de Leila Chatoun après sa nuit passée auprès du grand Khan un portrait qui traduit le dédain de la culture raffinée d'Orient envers les Mongols, barbares étrangers à toute sophistication. L'abondance des propos du chef mongol trahissant son absence de culture conduit à le présenter comme l'incarnation de la barbarie. Un exemple en est sa condescendance à l'égard de la céramique, l'une des traditions les plus raffinées de l'art islamique, dans laquelle la ville de Rakka sur l'Euphrate, excella (les invasions mongoles mirent fin à ces réalisations), et dont Leila Chatoun raffole. L'illustration la plus flagrante en est sa définition du bonheur suprême : « voir les proches de ses ennemis en larmes, s'approprier leurs terres et leurs trésors, embrasser leurs femmes. »[156] Overhoff se réfère ici à Rachîd ed-Din, qui décrivait ainsi le bonheur parfait selon les Mongols : « tailler en pièces ses ennemis, les chasser devant soi, s'approprier leurs biens, voir en larmes les êtres qui leur sont chers, presser dans ses bras leurs femmes et leurs filles ».[157]

19 *Kharezm, gorge dans la montagne*

Sous-titre : *Le brigand et les réalités dernières*

Exergue : *C'est la nuit ; les astres du zénith brillent d'une pureté tranquille, vers l'est, ils scintillent au-dessus de la vallée humide du fleuve. Chauchafar, le paysan borgne, aux épaules basses, est penché au-dessus du poète Mohammed Aufi dont il enchaîne le pied gauche. Le poète porte les habits râpés d'un précepteur errant. Derrière les rochers on devine les voix assourdies des nombreux hommes du camp, mais aucun feu. Chauchafar se redresse, met la clé à sa ceinture, verse de sa gourde une coupe de vin pour le poète.*

Monologue scénique de Chauchafar. De nouveau une scène de nuit, en plein air, dans un camp (comme dans le tableau 15), de nouveau une incitation à boire.[158] Nouveauté dans ce monologue, qui se répétera par la suite (aux tableaux 22 et 26) : il s'adresse à un prisonnier.[159]

De même que Leila, la concubine du monologue précédent, Chauchafar, paysan, a vu son destin marqué par l'invasion barbare. Là ou Leila a opté pour la soumission aux nouveaux maîtres, il a choisi le salut par la révolte et l'insoumission. Les monologues 8 et 19 se ressemblent par la manière d'impliquer l'interlocuteur invisible dans le discours, par des

[156] „[…] die Angehörigen seiner Feinde weinen zu machen, ihnen ihr Land und ihre Schätze wegzunehmen und ihre Frauen zu küssen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 223).
[157] Cité in : René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 310.
[158] „Da, nimm und trink. Du weißt, über meine Lippen geht nichts Unreines, doch dir mag es ohne Schaden sein." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 225).
[159] „Der Ring um den Fuß wird dich kaum drücken, ich habe ihn locker gelegt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 225).

questions, des remarques, des injonctions.[160] Les thèmes des discours sont eux aussi semblables : c'est à la fois un récit d'événements dans lesquels le locuteur a été impliqué et une exposition des actes à venir. La différence se situe au niveau de la vision que nous avons de l'orateur, dont le discours donne un certain éclairage : favorable au brigand, défavorable à Théodore Ange Comnène. Celui-ci n'apparaît que sous les traits d'un reître avide de pouvoir, ainsi que nous l'indique Overhoff dans le sous-titre du tableau : *un chef de corps francs s'entraîne au rôle d'empereur*. Dans cet intitulé, Overhoff nous renseigne sur la valeur de ce personnage, qui doit s'entraîner à jouer un rôle dont il ne peut que porter le costume, et non assumer la fonction. Le brigand, lui, est présenté sous les traits d'un homme sage, qui se pose les questions existentielles inhérentes à son époque.

Il expose au poète Mohammed Aufi, à qui on doit l'une des plus ancienne œuvre de la littérature persane, les tribulations qui l'ont conduit à mener une vie de brigandage dans une région que les incursions mongoles ont dévastée. Il raconte comment il fut fait prisonnier quand une troupe de soldats mongols attaquèrent la ferme où il travaillait, et comment il fut recruté pour remplir les douves devant les remparts de la ville d'Urgentsch que les Mongols attaquaient. Il ne dut sa survie qu'à sa présence d'esprit : il se fit passer pour mort avant d'être atteint par une flèche des assaillis. Revenu à sa ferme, il dut subir deux nouvelles attaques de hordes mongoles ; à la troisième il se rebella et choisit de s'armer, lui et les siens, de quitter sa vie sédentaire et de vivre de brigandage, sillonnant tout le territoire de l'ancien empire du Kharzem.

Après avoir fait le récit de sa vie, Chauchafar médite sur l'époque qu'il lui est donné de vivre. La discorde régnant entre les seigneurs du Kharzem a permis aux Mongols de s'emparer de l'immense empire de Chah Mohammed, affaibli, qui à l'heure du danger, n'a pas trouvé d'alliés en ses sujets.[161] Cette situation est en complète opposition avec celle de Gengis Khan, dont la force repose sur l'unification des peuples de la steppe qui a précédé sa conquête de la Chine et des terres musulmanes. Chaufachar considère que faiblesse et sagesse sont inconciliables : la sagesse ne peut découler que de la force.[162] Lui-même a su trouver la force de se rebeller contre le sort que voulait lui imposer l'histoire ; il est maître de son destin.

[160] Tableau 8 : „Kennst du Homer? Natürlich nicht, hast nur deine heiligen Michael und Georgios!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 98) ; „Begreifst du, weshalb uns Aristokraten diese drei Eigenschaften reizen?" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 100) ; Tableau 19 : „Begreifst du doch nicht einmal, was um dich her vorgeht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 227).

[161] „Und weil Burg gegen Burg stand im ganzen Reich, war der Sultan Mohammed schwach, als die wirklichen Feinde von außen kamen, die Mongolen, niemand half ihm, alle ließen ihn in Stich." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 235).

[162] „Ein wirklicher Weiser ist stark, nicht ein Schwächling wie du." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 227).

Il considère que l'heure de la fin est venue, dont les Mongols ne sont que les servants. « Mais l'heure de la fin est aussi toujours l'heure du début. »[163] La mort d'un âge porte en lui le fruit d'une nouvelle ère[164] ; ce changement est en cours dans tout l'Orient.[165]

20 *Chez les Toungouses, dans le nord de la Sibérie*
Sous-titre : *Limites du pouvoir*

Ce tableau revêt une signification capitale : Overhoff veut montrer que les Mongols ne sont pas invincibles. Ils ne ressortent pas vainqueur de leur incursion dans les territoires sibériens des Tougouses à la poursuite des Merkit.[166] Overhoff s'est servi d'un fait avéré – la poursuite du peuple des Merkit dans les régions les plus éloignées – pour donner une nouvelle dimension à la vision des Mongols. Il remet en cause le mythe de leur invincibilité.

Les Toungouses vivaient dans la plaine de Sibérie occidentale, sur les rives de la Toungouska pierreuse, un affluent de l'Ienisseï. Overhoff présente dans ce tableau l'un des aspects de la religion des peuples nomades, et donc des Mongols, le chamanisme[167] dans le cadre où celui-ci fut le plus développé. C'est en effet chez les peuples de Sibérie que le chamanisme trouva sa plus grande expression.[168] Ce tableau représente la transe dans laquelle les chamanes entraient afin de procéder à leurs rites, à l'aide de tambours, chants et danses, ce qui explique ici l'omniprésence du tambour, qui est un attribut indispensable du chaman. Il est aussi utilisé pour appeler les bons esprits et chasser les mauvais et permet au chaman de se déplacer dans le ciel. Overhoff se sert ici de l'un des pouvoirs attribués aux chamans : celui de prendre l'apparence d'animaux par le truchement de son alter ego.[169]

Overhoff s'est inspiré pour ce chapitre de sa lecture de l'ouvrage d'Adolf Friedrich et Georg Buddruss *Schamanengeschichten aus Sibirien*. La comparaison des deux textes révèle des parallèles, certains passages du roman d'Overhoff étant des transcriptions quasi littérales

[163] „Aber die Stunde des Endes ist immer auch die des Anfangs." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 235).
[164] „Wie der alte Äon verfällt, wächst der neue in ihm als Frucht seines Leibes. " (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 235). Eukleides, le personnage d'*Une Famille de Mégare*, tenait des propos similiraires, voir note 10 du chapitre II.
[165] „Der Äon wechselt in allen Ländern." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 238).
[166] „Gelegentlich aber stoßen auch die scheinbar unbesieglichen Mongolen, ihr Himmelsgott Tangri an ihre Grenze. Die Merkit, ein mongolischer Stamm, haben zu Beginn seines Aufstiegs die junge Frau des Dschingiz-Chan, Börte, geraubt. Seine Rache trifft sie furchtbar. Die letzten Merkit fliehen hinauf in den äußersten Norden Asiens zu den Tungusen." (Introduction à une lecture le 23.01.1967 à Offenbourg, typoscript).
[167] Chamanisme : « Religion qui dominait chez les peuples ouralo-altaïques de l'Asie septentrionale. Le chaman est un prêtre-sorcier, qui prétend avoir des relations avec les esprits, bons ou mauvais, et pouvoir les infuencer ; il peut guérir la maladie, ou l'infliger ; il peut mener les âmes en sûreté dans l'autre monde. Il est souvent choisi parmi les épileptiques, car on attend de lui qu'il opère en état d'extase. » (Royston Pike : *Dictionnaire des religions*, Paris, 1954, p. 74).
[168] *Cf.* Adolf Friedrich/Georg Buddruß : *Schamanengeschichten aus Sibirien*, Munich, 1955, p.19.
[169] *Cf. ibid*., p. 44.

de l'ouvrage de Friedrich et Buddruss, en particulier dans la description de l'initiation des chamans.[170]

Ce tableau à caractère ésotérique fait pendant à la scène d'incantation (13) de la secte ismaélienne des Assassins (et dans une certaine mesure, au dernier tableau du roman, constituée de litanies hindouistes) et sert les mêmes motifs : se protéger, se défendre des Mongols. Les moyens mis en œuvre diffèrent en fonction de la spiritualité de la religion : là où la secte des Assassins formait – selon les rites qu'on lui attribue – une arme afin de détruire Gengis Khan, le chaman se sert de ses pouvoirs pour se protéger contre l'envahisseur. Cette dernière tactique est couronnée de succès au contraire de celle des Ismaéliens.

La poursuite des Merkit dans les régions de la Sibérie septentrionale présentée dans ce tableau ne peut être datée avec précision, Gengis Khan ayant poursuivi durant des années ce peuple d'une haine qui ne fut assouvie qu'à son extermination complète. Mais cette poursuite telle qu'elle est décrite dans ce tableau ne peut avoir lieu dans l'espace de temps indiqué par Overhoff. La soumission des tribus mongoles en un empire mongol unifié est en effet bien antérieure aux années 20 du XIIIe siècle. Gengis Khan ne se lança à la conquête de la Chine puis de l'Islam qu'une fois la stabilité assurée dans la steppe. Ce tableau se situe donc au plus tard dans les dix premières années du XIIIe siècle. Au point de vue géographique également on peut remarquer une anomalie. S'il est vrai que les Tougouses vivaient au nord de la Sibérie, il n'est indiqué dans aucune source que les Merkit trouvèrent refuge auprès d'eux, comme ils le firent avec d'autres tribus, comme les Naiman. Le territoire habité par les peuples tougouses ne fut pas conquis par les Mongols, et il n'est aucune source consignant une volonté de conquête dans cette région de leur part.[171] Les frontières de l'empire mongol se situaient au nord du lac Baïkhal, bien au sud des territoires où vivaient les peuples

[170] Comparaison entre le texte d'Overhoff et celui de Friedrich et Buddruss :
Overhoff : „Dennoch sind wir stärker, wir, die wenigen Tungusen. Das kann sein, weil unser großer, schwarzer Schamane gezaubert hat. Als er Schamane wurde, kochten seine Vorfahren, die alle Schamanen waren, sein Fleisch. Vier Spieße wurden voll davon. Derweil lag er steif auf dem Rücken, die Arme platt zur Seite gestreckt, der Körper bog sich nicht mehr. Als sein Fleisch gar war, setzten ihn die Vorfahren wieder zusammen. Da fuhr der Geist in ihn. Seitdem ist er der größte aller Schamanen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 239-240) ; Friedrich et Buddruss : „Wenn die Belehrung beendet ist, dann kochen sie sein Fleisch, damit er reif werde. In alter Zeit kochten sie alle Schamanen, damit diese das schamanische Grundwissen lernten." p. 209 ; „Beide Arme liegen platt zur Seite gestreckt, der Körper biegt sich nicht mehr und wird wie ein Stock." p. 210 ; „Ein Mensch kann nicht Schamane werden, wenn es in seiner Sippe keine Schamanen gibt. Nur derjenige empfängt die Gabe des Schamanisierens, der in der Vergangenheit Schamanen-Vorfahren hat, die von Generation zu Generation weitergehen" p. 211 ; „Die tungusischen Schamanen zerhauen die Geister verstobener Schamanen irgendwo oben in kleine Stückchen. Dann ziehen sie die zerschnittenen Teile des Schamanen auf Spieße. Man sagt vom Fleische eines guten Schamanen werden vier Spieße voll." p. 213. (*Cf.* Adolf Friedrich/Georg Buddruß : *Schamanengeschichten aus Sibirien*, Munich, 1955).

[171] Sous la poussée de tribus fuyant les Mongols, les Tougouses furent repoussés dans le bassin de la Lena. *Cf.* : *ibid*., p. 17.

toungouses. Une défaite des Mongols confrontés au chamanisme toungouse n'est attestée nulle part non plus.

21 *Route à l'est d'Hérat, le long du lit d'un fleuve asséché*

Sous-titre : *Le fantassin en ami de Dieu*

Exergue : *Des parois rocheuses abruptes, quelques euphorbies échevelés. Sous un arbuste à épines se trouve Toktamich le grand, fantassin sans emploi. Il se fait un bandage au pied.*

Monologue d'un mercenaire construit sur plusieurs niveaux. Seul, le personnage se parle à lui-même, ou apostrophe familièrement Dieu, pour qu'il lui indique la voie à suivre. Lorsque surviennent de nouveaux personnages s'établit un dialogue uniquement rendu par les paroles du fantassin. Il s'agit ici d'une véritable scène d'action, qui raconte les rencontres du personnage errant, que celui-ci commente au fur et à mesure qu'elles se déroulent. Le procédé de ce tableau est à rapprocher de celui du tableau 12, qui est un dialogue d'action.

Éléments de datation

Le tableau se situe entre la prise de Nichapour en 1221 et celle de Ghazni en 1222.

« Dieu, envoie-moi un signe clair ou un boulanger !»[172] Quelques formules de ce style[173] confèrent au tableau un aspect humoristique en décalage avec la situation vécue par le personnage. Blessé, affamé, rescapé de la bataille de Nichapour, où il combattait dans les troupes du chah, Toktamich se trouve à un croisement dans sa vie. Il hésite sur le chemin à suivre, au sens figuré comme au sens propre. Doit-il continuer sa route et se rendre à Ghazni, encore très éloignée, et rejoindre l'armée de Djelâl ed-Dîn, le fils de Mohammed, ou doit-il faire demi-tour et aller à la rencontre des bandes de Mongols qui sillonnent la région à la recherche de Djelâl ed-Dîn, en espérant qu'ils l'épargneront et l'incorporeront ? Il ne sait où se trouve son salut et attend que Dieu lui envoie un signe. Il se présente sous la forme de deux passants, un derviche favorable à la dynastie du Chah, suivi d'un noble perse, satisfait de la défaite de Mohammed l'usurpateur. Toktamich conclut : « Le premier passant m'indiquait d'aller à Ghazni, retrouver Djelâl ed-Dîn, vers l'est, le second de me diriger vers l'ouest, où se trouvent les Mongols, chez Gengis Khan. »[174] Dieu lui-même est perplexe. Le discours de Toktamich est entremêlé de citations légèrement modifiées tirées de l'œuvre d'Ibn ar

[172] „Gott, schicke mir ein deutliches Zeichen oder einen Bäcker!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 253).
[173] Autre formule remplie d'humour : „Die suchen den Prinzen Dschelal ed-Din. Gefunden haben sie den Fußlappen Tochtamyschs des Langen. " (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 256).
[174] „Wies der erste Passant auf Gazni, auf Dschelal ed-Din, nach Osten, so der zweite nach Westen zu den Mongolen, zu Dschingiz-Khan." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 255).

Rawandi, dit l'hérétique,[175] accentuant le caractère blasphématoire des propos tenus par ailleurs par le personnage. Dieu est comparé à un marionnettiste de spectacles d'ombres chinoises qui ne saurait plus contrôler ses figurines.

Overhoff fait référence à deux auteurs dans ce tableau : à Ibn ar Rawandi et à Al-Din Attar. À la fin du tableau, Toktamich reprend le sujet de *La Conférence des oiseaux* (le voyage de trente oiseaux à travers sept vallées pour trouver leur roi mythique, le *Simurgh*, qui est le symbole de Dieu dans la tradition mystique persane) à son propre compte. Il s'inspire du conte d'Attar pour prendre sa décision : tout comme les oiseaux qui affrontèrent mille périls pour rejoindre leur roi, il poursuit sa route vers Ghazni, il choisit la voie étroite et plus risquée pour paraître devant Dieu. Il doit mettre fin à son errance afin de trouver le salut.

22 *Cœur de la Mongolie, sur la montagne sacrée Burqan Qaldun*
Sous-titre : *Des dangers de l'étranger*
Exergue : *Dans la yourte de feutre ; Nomolun, la femme indigène et Lin, l'étrangère*

Éléments de datation

Aucune indication ne nous permet de dater le tableau dans un espace plus restreint que 1221-1225. Ceci s'explique par la nature du monologue : il évoque les coutumes ancestrales des Mongols, énoncées par une vieille femme persuadée de leur pérennité, car elles sont garantes de la stabilité et de la puissance des Mongols. Ce tableau expose au lecteur la perception du monde des Mongols, telle que le conçoit la vieille femme. La sensation d'intimité est renforcée par le cadre du tableau : il se déroule dans une yourte, l'habitat des nomades.

Il s'agit d'un monologue scénique d'une femme mongole s'adressant à une captive chinoise, que son fils a prise pour épouse, rabrouée pour ses erreurs. La constellation des personnages n'est pas nouvelle dans le roman : le tableau 8 montrait un pope aux mains de Théodore Ange Comnène, le tableau 19 le poète Mohammed Aufi prisonnier du brigand du Kharezm, et elle se répètera aux tableaux 23, entre un Perse et un Indien, 24 entre le prince de Géorgie et le vizir du sultan Kaïkobad. (Au tableau 26, ce sont deux prisonniers qui sont mis en scène). Mais pour la première et la seule fois, c'est à une Mongole qu'est attribué le rôle de gardienne. Au sens propre du terme, mais aussi au sens figuré : elle s'érige en gardienne des mœurs mongoles.[176] Ce statut est renforcé par la forme de monologue du tableau. La prisonnière chinoise n'a pas droit à la parole. Cela forme un contraste avec le tableau suivant,

[175] Voir la partie « source » et la note 131 du chapitre II pour les citations d'Ibn ar Rawandi.
[176] „Da siehst du, was mit der Mißachtung der Bräuche gefördert wird." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 263).

qui prend la forme d'une dispute qui se situe dans le monde des idées, où chacun des deux personnages peut exprimer son opinion et contrecarrer celle de l'autre.

Ce tableau est l'occasion pour Overhoff de présenter les croyances et les coutumes des Mongols, dont la vie quotidienne est codifiée par la crainte et le respect du monde des esprits, qui sont les garants de la puissance des Mongols. De cette croyance découle la nécessité, pour la femme mongole, tout comme pour Gengis Khan, comme il l'exprime au tableau 29, d'anéantir les peuples des territoires conquis.[177] Le danger réside en effet dans la perte d'identité et celle des repères structurant la cosmographie des Mongols. Adopter leurs mœurs, – vivre enfermés dans des villes, parler des langues étrangères, posséder l'art de « dessiner des signes magiques au pinceau »[178] – reviendrait à éloigner les esprits protecteurs, entraînant la perte des Mongols.[179]

Overhoff donne dans ce tableau certaines clés pour appréhender la politique d'anéantissement menée par Gengis Khan lors de sa conquête du monde. Pour la deuxième fois dans le cours du roman, la parole est donnée aux Mongols. Mais c'est l'âme du peuple mongol qui est révélée ici, plus subtilement que dans le récit du noyon au tableau 15, qui relatait campagnes et batailles. Parallèlement à la composition du roman en spirale qui rapproche inexorablement le lecteur de Gengis Khan, la narration se resserre autour du phénomène mongol.

23 *Inde, Delhi*

Sous-titre : *De la vénération des héros. Un nouveau style apparaît.*

Exergue : *L'atelier des architectes. Les deux maîtres d'œuvre, le Perse Firoúz et l'Indu Vishvanathan dessinent les plans pour le minaret de la nouvelle mosquée du sultan.*

Éléments de datation

La victoire du sultan de Delhi sur Djelâl ed-Dîn eut lieu en 1223.[180]

Dans les deux derniers tableaux du chapitre III, l'action du roman s'éloigne des zones d'influence directe de Gengis Khan. Le sultanat de Delhi ne connut ni l'occupation ni la soumission à l'autorité des Mongols. Mais l'Islam ne s'était établi lui-même en Inde que

[177] „[Temudschin] soll die fremde Welt erobern und zur Beute der Mangchol machen. Aber er soll sie zerstören, sie austreten, nicht erlauben, saß sie in unsere Jurten hineinschwelt und uns erstickt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 265).
[178] „[...] mit dem Pinsel Zauberzeichen malen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 264).
[179] „Dann wird unser Volk abfallen von sich selber und die Steppe veröden, die Weltherrschaft der Mangchol zerfallen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 265).
[180] *Cf.* René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 324.

récemment : Muhammad de Ghur sultan de Ghazni battit en 1192 le rajput Prithvi Raj à Tarain. Le tableau illustre l'art issu de la cohabitation entre Hindous et Musulmans et sert de contre-exemple pour exposer les différences entre Mongols et les civilisations florissantes. De l'invasion des Mongols qui ne « savent pas lire, qui n'ont pas d'écriture, pas même de religion »[181] ne jailliraient pas « les plus magnifiques édifices »[182] comme ce fut le cas de la présence musulmane en Inde. « Ce serait la fin. »[183]

Ce dialogue revêt les aspects d'un texte dramatique : il commence par présenter, comme dans une scène d'exposition les hauts faits de Djelâl ed-Dîn, le fils de chah Mohammed. Le récit du perse Firouz s'apparente à une geste glorifiant Djelâl ed-Dîn dans sa lutte contre Gengis Khan et contre le radjah voulant l'empêcher de prendre pied sur la rive indienne de l'Indus. Cette situation de crise trouve son dénouement à la fin du dialogue, avec la retraite de Djelâl ed-Dîn face aux troupes du sultan de Delhi Iletmisch (1211-1236), « turc de naissance, ancien esclave du dernier sultan de Gour, qui, à la chute de la dynastie Gouride, s'était emparé de la partie septentrionale de l'Inde. » comme le relate Constantin Mouradja D'Ohsson dans l'*Histoire des Mongols, depuis Tchinguiz-Khan jusq'a Timour Bey ou Tamerlan*.[184]

Le tableau met en scène deux architectes, l'un perse, l'autre hindou, qui conçoivent de concert le minaret de Qûtb Minâr, la mosquée de Delhi. Ce tableau, outre les traits de l'épopée, revêt également ceux d'une controverse religieuse, artistique et historique entre l'Hindou et le Musulman, qui devisent tout en travaillant au minaret de la mosquée. Bien que leurs conceptions soient opposées en tout, naîtra de leur collaboration une œuvre mêlant leurs influences respectives. Overhoff symbolise par là l'alliance entre caractères hindou et musulman, cet alliage, dont il parlait dans l'avant-propos.[185] On voit les influences respectives des deux architectures se mêler à la conception de l'ouvrage. Au sein même de son roman, Overhoff consacre un tableau à l'architecture religieuse, marque supplémentaire de l'intérêt essentiel qu'il lui accordait. Il confère à l'art une dimension qui trouve toute sa signification dans le contexte de la quête spirituelle au centre du dernier chapitre du roman : grâce à leur création commune, les deux architectes vont accéder à la gloire et à l'immortalité.[186]

---

[181] „Sie können nicht lesen, sie haben keine Schrift, nicht einmal eine Religion." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 274).
[182] „Wunderbarsten Bauwerke" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 274).
[183] „Es wäre das Ende." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 274).
[184] Constantin Mouradja d'Ohsson : *Histoire des Mongols, depuis Tchinguiz-Khan jusq'a Timour Bey ou Tamerlan*, Le Havre, 1834, livre IV, p. 3.
[185] *Cf. Le Monde avec Gengis Khan*, avant-propos, p. 22.
[186] „Wir beide bauen das schönste Minaret der Welt! Kennt auch keiner mehr unser Namen dereinst – so lange Kutb-Minar steht, sind wir beide unsterblich." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 280).

Overhoff donne ici de la rencontre de deux cultures une image en complète contradiction avec celle du tableau précédent, montrant une situation similaire : la confection d'un ouvrage par une personne subissant l'autorité d'une puissance étrangère, sous la direction d'une personne appartenant à cette puissance. Là où cette confrontation entre la femme mongole et la prisonnière chinoise restait stérile, elle donne naissance entre l'Indou et le Musulman à un art unissant les deux cultures. Il faut voir dans cette représentation de la naissance d'un style issu de l'union de deux influences, un symbole de la fertilité jaillissant de l'entente entre les civilisations. Or, Overhoff a montré à plusieurs reprises que cette entente avec les Mongols est irréalisable : dans le tableau 22 comme on vient de le voir, mais aussi lors de la rencontre de Gengis Khan et de Leila Chatoun au tableau 18 et dans les propos d'Ibn al-Athir au tableau 17, qui soulignait le caractère inconciliable entre les Mongols et les autres peuples.

24 *Asie mineure, empire du prince seldjoucide Kaïkobad*

Sous-titre : *Deux initiations : a) en surface, à la magie blanche de la mystique, b) la souterraine, à la magie noire de gouverner*

Exergue :

tableau a) : *dans les jardins de Meram près de Konya, vue sur la ville. À droite, auprès de la source jaillissant avec force, un peu en retrait, un jeune garçon, le futur poète et mystique Djelal-eddin Rumi, s'exerce à la flûte. Au premier plan, son père Baha ed-Din s'entretient avec un disciple.*

tableau b) : *Au même endroit dans les jardins, mais sous terre ; un couloir sombre, qui s'arrête à une porte en fer. On doit s'imaginer que les conversations en haut et en bas se déroulent en même temps. Un vizir de Kaïkobad et le jeune prince David de Géorgie*.

Deux dialogues en parallèle

Éléments de datation

Overhoff s'est permis certaines licences historiques dans ce tableau. Si les événements relatés situent le tableau en 1222 (la mort du roi Georges Lascha, « Le Brillant », père du prince David de Géorgie, la présence mongole en Géorgie, la prise et la destruction de Balkh et Tirmidh), la mise en scène du jeune prince David de Géorgie est un anachronisme « utilitaire ». Il s'agit du futur roi David V, qui régnera en Géorgie à la suite de sa tante Roussoudan de 1247 à 1259. Né en 1215, il fut exilé par sa tante à la cour du gendre de celle-ci, qui n'était pas Kaïkobad, mais Kaï-Khusraw II, le fils de Kaïkobad Ier, qui régna de 1237 à

1246.[187] Overhoff substitue donc un épisode s'étant déroulé sous le règne de Kaï-Khusraw II à celui de Kaïkobad Ier, qui correspond au cadre du roman (1219-1237). Overhoff a aussi choisi Kaïkobad car c'est sous son règne que la culture seldjoucide vit son épanouissement, et que le sultanat de Roum (du mot « romain » pour désigner l'empire byzantin, qui revendiquait l'héritage de l'ancien empire de Rome) s'étendait sur presque toute l'Anatolie et prospérait grâce aux relations commerciales entretenues tant avec l'Orient qu'avec l'Occident. Kaïkobad Ier est le successeur de Kaï Khosraw, tué par Théodore Lascaris en 1210 (comme le raconte Théodore Ange Comnène dans le tableau 8). Le tableau se déroule à Konya en Anatolie, l'antique Iconium, capitale du sultanat seldjoucide de Roum.[188]

Du point de vue stylistique, ce tableau est unique dans le livre, et il n'en existe pas de similaire à notre connaissance dans la littérature. Il juxtapose deux dialogues, qu'on doit imaginer parallèles, au même endroit, dans les jardins de Meram. Seule différence : deux personnages sont dans les jardins, et les deux autres, sous les jardins. Dans ce tableau, Overhoff multiplie les symboles, à commencer par ces deux mondes, l'un en surface, où l'on enseigne la « magie blanche de la mystique » et l'autre souterrain, où l'on enseigne la « magie noire de la politique ». Overhoff indique dès le sous-titre (*Deux initiations : a) en surface, à la magie blanche de la mystique, b) la souterraine, à la magie noire de gouverner*) qu'une réalité peut avoir deux visages.

Ce tableau est bâti sur le principe de l'opposition. À un premier niveau, l'opposition des deux tableaux présentés : la magie blanche de la mystique et la magie noire de la

[187] Les circonstances entourant la présence du prince David à Konya sont entourées de mystères. Overhoff présente le prince otage des Seldjoucides, aussi bien au tableau 12 qu'au tableau 24. C'est aussi ce que dit l'*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'* : "For at that time Lašēn the king of the Georgians has died, and had left one son, Dawit' by name, And a daughter named Uṛuzuk'an (Rusudan). Dawit' had fallen into the hands of the sultan of Rum. He remained in prison and his sister Uṛuzuk'an held the kingdom under the guardianship of Iwvanē, who Was surnamed At'abak." (*History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'* (Hitherto ascribed to Magak'ia the monk. The armenian text edited with an english translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954, p. 293). Les traducteurs corrigent en note le texte original : "King George Lashen IV died in 1223 *after* the battle with the Mongols, and was succeeded by his sister Rusudan. David nephew of Rusudan and a competitor, was held a prisoner by Sultan of Rum at the instigation of Rusudan." (*Ibid*., p. 385). Spuler présente une autre version des faits, en se référant à Brosset : „Diesen letztgenannten David V. hatte bisher auf Betreiben Rusudans ihr Schwiergersohn, der Rum-Sutlan Gijas ed-Din, längere (angeblich sieben) Jahre hindurch in einer Grube gefangen gehalten, nachdem zwei Befehle zu seiner Hinrichtung zufällig oder absichtlich nicht vollstreckt worden waren." (Bertold Spuler : *Die Mongolen in Iran*, Leyde, 1985, p. 42). Roussoudan, selon Brosset, aurait envoyé son neveu David « secrètement à sa fille et à son gendre Gaïath-ed-Din, en Grèce, afin de le faire périr, et pour que son fils David n'eut pas l'inquiétude de partager avec lui la royauté. » (Marie-Félicité Brosset : *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle*, vol. 1 : *Histoire ancienne, jusque 1469 de J.-C.* Traduite du géorgien par M. Brosset, St. Peterbourg, 1949, p. 508). Mais David fut traité honorablement à la cour, jusqu'à ce que Roussoudan l'accuse de commerce coupable avec sa cousine, la femme du sultan. Jeté dans un puits sans lumière infesté de serpents, David survit malgré tout durant cinq ans. (*Cf. ibid*., pp. 524-527).

[188] Ainsi nommé parce qu'il était établi sur les terres de l'empire romain d'Orient, ce qui valut à Djelal-eddin son surnom de « Rumi », le Romain. *Cf.* Miguel Cruz Hernández : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005, p. 754.

politique. Mais le tableau de la magie blanche contient en lui-même une opposition : s'y confrontent la sagesse patiente et sereine du père et l'inquiétude de l'élève face à la menace mongole.

L'intention d'Overhoff est claire : à un monde de spiritualité il va opposer un monde soumis aux contraintes de la politique. Il a choisi ici, comme représentants de la mystique, de grandes figures de la pensée islamique : tout d'abord Baha al-Din (1148-1231), le « père » dans le tableau, surnommé le « Sultan des savants »,[189] qui avait composé « trois livres d'instructions mystiques commentant le Coran ou les hadith ».[190] Originaire de Balkh (berceau de la civilisation persane qui avait vu naître Avicenne et Al-Ghazâli) au Khorassan (Iran), il avait quitté la ville avec son fils (né en 1207) face aux persécutions de chah Mohammed contre les soufis selon Overhoff.[191] Il avait trouvé refuge à Konya, en Anatolie, auprès du prince seldjoucide de Roum. L'historiographie de Rûmî indique que le père et le fils quittèrent Balkh en 1219 devant la menace mongole et ne se fixèrent à Konya qu'en 1228 à l'invitation du sultan Kaïkobad. C'est là, à Konya, que son fils Djelal-eddin Rûmî, le plus grand poète mystique de langue persane,[192] fonda une confrérie dont les membres furent appelés par l'Occident, « impressionné par leurs pratiques », les « derviches tourneurs ».[193] Overhoff y fait deux allusions. La première fois lorsque le père évoque la musique de la flûte de roseau,[194] et la seconde fois lorsque le fils s'approche des deux autres personnages.[195]

Rûmî, « mystique embrasé d'amour divin »,[196] est l'auteur d'une œuvre considérable. Son œuvre majeure, le *Matnawi*, un poème de 45.000 vers divisé en six livres, est considérée par les soufis comme le « Coran persan ». Rûmî s'attache dans son œuvre à révéler le sens occulte du Coran. Il affirme la transcendance d'un Dieu se manifestant dans les religions révélées et qui doit être adoré en esprit et en vérité. La spiritualité de Rûmî est inspirée de la

[189] *Cf.* Eva de Vitray-Meyerovitch : *Rûmî et le soufisme*, Paris, 1977, p. 8.
[190] Miguel Cruz Hernández : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005, p. 754.
[191] „Gerettet [des Mongols], weil der Chuarezm-Schah Mohammed die Sufis verfolgen ließ, zugunsten derer, die er für rechtgläubig hielt. Wir wurden um unserer Überzeugung willen vertrieben und entgingen so dem Morden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 282).
[192] *Cf.* Royston Pike : « Le poète et philosophe de langue persane Mawlana Jalal-ud-Din Balkhi–Rumi (Mevlana Celaleddin Belhī Rūmī) est né en 1207 à Balkh, aujourd'hui en Afghanistan. Il a passé l'essentiel de sa vie à Konya, aujourd'hui en Turquie, où il est mort en 1273. Il est considéré comme l'un des plus grands maîtres et poètes soufis. Il fonda la confrérie Maulawî (Mevleviya) de derviches, dont la danse tournante représente à la fois le mouvement des sphères célestes et la révolution intérieure de l'âme opérée par l'amour ardent du soufi pour son Dieu. Roumî écrivit de nombreuses odes en l'honneur de sa confrérie, dont *Le Mathnawî* ou « Distiques rimés », un recueil de préceptes moraux inspirés du Coran, tenu en haute vénération par les soufis. » (Royston Pike : *Dictionnaire des religions*, Paris, 1954, p. 274).
[193] Miguel Cruz Hernández : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005, p. 754.
[194] „Da bildet sich der Tanz der tanzenden Derwische." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 283).
[195] „Der Sohn hat sich an der Quelle aufgerichtet; immer Flöte blasend kommt er in einem drehenden Tanzschritt heran und bleibt vor den beiden stehen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 289).
[196] Eva de Vitray-Meyerovitch : *Rûmî et le soufisme*, Paris, 1977, p. 13.

nostalgie de la beauté, de la révélation de l'amour.[197] Overhoff a choisi de représenter les deux faces d'une même civilisation et avec le personnage de Rûmî représentant d'une spiritualité tolérante et ouverte, il marque l'opposition avec le sort qui est fait au jeune prince David.

Le disciple, sans nom, apparaissant dans le tableau doit être Burhân-od-Dîn Muhaqqîq Trimidhî. Il fut l'élève de Baha-al-Dîn (le père) et revint à Konya après la mort de celui-ci et resta auprès de Djalâl-od-Dîn et devint son maître spirituel, ainsi que le lui ordonne Baha-al-Dîn dans le tableau.[198]

Cette initiation à la magie blanche de la mystique est construite autour du prologue de *Mathnawî*, qui prend la flûte de roseau pour emblème de l'âme du mystique se lamentant d'être éloignée du monde spirituel. Voici ce prologue :

> Écoute la flûte de roseau raconter une histoire et se lamenter de la séparation :
> Depuis qu'on m'a coupée de la jonchaie, ma plainte fait gémir l'homme et la femme.
> Je veux un cœur déchiré par la séparation pour y verser la douleur du désir.
> Quiconque demeure loin de sa source aspire à l'instant où il lui sera réuni.
> Moi, je me suis plaint en toute compagnie, m'associant à ceux qui se réjouissent comme à ceux qui pleurent.
> Chacun m'a compris selon son cœur ; mais nul n'a cherché mes secrets.
> Mon secret, pourtant, n'est pas loin de ma plainte, mais l'oreille et l'œil ne savent le percevoir.
> Le corps n'est pas voilé à l'âme, ni l'âme au corps ; cependant nul ne peut voir l'âme.
> C'est du feu, non du vent, le son de la flûte : que s'anéantisse celui à qui manque cette flamme !
> Le feu de l'Amour est dans le roseau, l'ardeur de l'Amour fait bouillonner le vin.
> La flûte est la confidente de celui qui est séparé de l'Ami ; ses accents déchirent nos voiles.[199]

Les voiles dont il est question dans le prologue rappellent le rideau qui se déchire à la fin des deux tableaux. Ils symbolisent l'obtention de la vérité par le cheminement de la connaissance, et la séparation entre le monde des hommes et le monde de l'esprit.

Overhoff introduit le prologue de *Matnawi* sur deux plans : celui de la mise en scène et celui des paroles du dialogue. La mise en scène du tableau s'inspire de ce prologue en incorporant certains de ses éléments constitutifs : Rûmî joue de la flûte, à côté d'une source pendant que son père et le disciple s'entretiennent. Cette source représente la source à laquelle quiconque aspire à être réuni s'il en est séparé. On retrouve dans les propos échangés entre le maître, son disciple et son fils des références au prologue, faisant intervenir là aussi la flûte

[197] *Cf.* Miguel Cruz Hernández : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005, pp. 754- 755.
[198] *Cf.* Eva de Vitray-Meyerovitch : *Rûmî et le soufisme*, Paris, 1977, p. 11.
[199] Mathnawî, I. I S. Cité dans Eva de Vitray-Meyerovitch : *Rûmî et le soufisme*, Paris, 1977, p 44.
„Hörst du die Flötentöne gemischt mit dem Rauschen der Quelle? Da ist Frage und Antwort in einem." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 283).

symbolisant la séparation,[200] et la source symbolisant l'aspiration à la réunion.[201] C'est pour cette raison que le disciple reviendra à Konya auprès de Rûmî, après la nécessaire séparation.[202] En s'unissant, la source et la flûte apportent questions et réponses.[203]

Dans le tableau souterrain, un jeune garçon est lui aussi initié. Malheureusement, c'est à ses dépens. Il doit apprendre à son corps défendant que la politique est affaire de soumission au plus fort, de compromis et que garder une âme pure ne se peut. Ce garçon, c'est le prince David de Géorgie, dont il avait été question au tableau 12, lors du récit de la défaite des Géorgiens face aux Mongols.[204] Alors que le disciple de Baha-al Din est élevé aux mystères de la mystique, le jeune David est contraint de signer sa soumission au sultan Kaïkobad sous la menace de la torture. Par peur que la Géorgie ne se soumette aux forces mongoles, le sultan seldjoucide veut garder le prince géorgien en otage.

En un seul tableau, Overhoff applique sa théorie de l'idée d'une pluralité des réalités : les grands penseurs d'une culture ne sont pas incompatibles avec une politique menée sans scrupules et les philosophes ne sauraient être garants d'une politique « pure » ; sous le même monarque, on voit l'épanouissement de la mystique seldjoucide et de son système de répression politique, afin de protéger ses intérêts. Kaïkobad n'hésite pas à utiliser le prince David pour parer à une invasion mongole. Toutes les nuances de la politique, de la diplomatie sont ici évoquées, l'art de jouer avec les apparences, d'avancer ses pions sur l'échiquier international, les moyens de pression sur les individus. Le prince David découvre les rouages et les intrigues de l'art de la politique : la raison d'État qui justifie tout, le refus de toute responsabilité d'actes peu glorieux, l'importance de tromper les autres.[205]

Les deux tableaux se terminent par les mêmes mots : „Gelobt sei der Allmächtige" « Loué soit le seigneur » : au nom de Dieu sont appliquées les politiques et les philosophies les plus différentes et les plus opposées.

---

[200] „Weshalb muß ich immer wieder klagen über den Schmerz der Trennung wie die Flöte, aus ihrem Röhricht abgeschnitten, klagt?" ; „Die Flöte ist der Gefährte der Glücklichen und der Unglücklichen." ; „Dann wird die Flöte der Gefährte dessen sein, der vom Geliebten getrennt ist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 286-288).

[201] „Die Stimme der Quelle und die Stimme der Flöte durchdringen sich erst für den Heimkehrenden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 285).

[202] „Doch findet den Rückweg nur, wer sich auf den Weg gemacht hat." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 286).

[203] „Hörst du die Flötentöne gemischt mit dem Rauschen der Quelle? Da ist Frage und Antwort in einem." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 283).

[204] „Der Prinz David als Geisel in Konia" ; „Der Prinz gefangen bei den Seldschuken." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 150 et p. 152).

[205] „Die Wohlfahrt unseres Reiches, unseres großen Sultan Káikobad gebietet, daß Ihr Euren Sinn bald ändert [ne pas essayer de fuir de Konya] oder wenigstens unterschreibt. Denn Euch lange gefangen zu halten, empfiehlt sich nicht, es fiele auf, der so wichtige Anschein der Freiwilligkeit ginge verloren. Versteht doch, nicht wir haben dies zu Eurem Tort ersonnen, die Lage zwingt uns." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 287).

Chapitre IV *Au centre*

25 *Lettre*

Exergue : *De datation incertaine, du campement de Gengis Khan aux abords de l'Hindou-kouch ou en Afghanistan, adressée aux mouvements de résistance dans la Chine du nord, dissimulée sous l'apparence d'une étude consacrée au Yi Jing, le Livre des transformations. L'expéditeur doit donc appartenir aux cercles taoïstes réunis autour de Tch'ang-tch'ouen, appelé auprès du Khan pour le conseiller mais surtout pour lui révéler le secret de la longévité.*

Éléments de datation

La présence de Tch'ang-tch'ouen, religieux taoïste, alchimiste et astrologue chinois au campement de Gengis Khan permet de dater cette lettre de 1222. Grousset précise dans *L'Empire des steppes*[206] que Gengis Khan séjourna assez longtemps en Afghanistan, au sud de l'Hindou-kouch, où en mai 1222 il reçut Tch'ang-tch'ouen. Une autre rencontre eu lieu en septembre de la même année, au sud de Balkh, au pied de l'Hindou-kouch, précise Grousset dans *Le Conquérant du monde*.[207] Le religieux prit définitivement congé de Gengis Khan au printemps 1223.

Le tableau est incompréhensible sans la connaissance du *Yi Jing*. Le *Yi Jing* est considéré par les Chinois comme le plus antique monument de leur littérature. Richard Wilhelm, dans son introduction à sa traduction du *Yi Jing*, qu'Overhoff a utilisée comme il l'indique dans la postface, déclarait :

> *Le Livre des Transformations*, en chinois *Yi Jing*, appartient incontestablement aux livres les plus importants de la littérature universelle. Ses origines remontent à une antiquité mythique. Il occupe aujourd'hui encore [dans les années vingt] l'attention des plus éminents lettrés de la Chine. Presque tout ce qui a été pensé de grand et d'essentiel pendant plus de 3000 ans d'histoire de la Chine, ou bien a été inspiré par ce livre, ou bien, inversement, a exercé une influence sur son interprétation, au point que l'on peut affirmer en toute tranquillité que le *Yi Jing* contient le fruit de la sagesse la plus achevée de plusieurs millénaires. Il ne faut donc pas s'étonner si, en outre, les deux branches de la philosophie chinoise, le confucianisme et le taoïsme, ont ici leurs communes racines.[208]

[206] René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 305.
[207] René Grousset : *Le Conquérant du monde. Vie de Gengis Khan*, Paris, 1944, p. 329.
[208] „Das Buch der Wandlungen, chinesisch I Ging, gehört unstreitig zu den wichtigsten Büchern der Weltliteratur. Seine Anfänge reichen in mythisches Altertum zurück. Bis auf den heutigen Tag beschäftigt es die bedeutendsten Gelehrten Chinas. Fast alles, was in der über 3000 Jahre alten chinesischen Geschichte an großen und wichtigen Gedanken gedacht wurde, ist teils angeregt durch dieses Buch, teils hat es rückwirkend auf die Erklärung des Buches Einfluß ausgeübt, so daß man ruhig sagen kann, daß im I Ging die reifste Weisheit von Jahrtausenden verarbeitet ist. So ist es denn auch kein Wunder, daß beide Zweige der chinesischen Philosophie, der Konfuzianismus und der Taoismus, ihre gemeinsamen Wurzeln hier haben." (*I Ging. Das Buch der Wandlungen. Erstes und zweites Buch*. Aus dem chinesischen verdeutscht und erläutert von Richard Wilhelm, Düsseldorf/Cologne, 1924, p. III).

La substance primitive est une série de soixante-quatre hexagrammes ; ces hexagrammes sont formés avec deux sortes de traits : un trait plein ——— et un trait brisé — —. Les Chinois considèrent le *Yi Jing* comme un livre de divination et c'est dans ce sens qu'il est commenté et expliqué. Khong Tse composa plusieurs commentaires particuliers qu'on désigne sous le nom de Dixième Aile. « Elle donne un éclairage brut qui fonctionne parfois comme rappel utile d'un élément de base qu'il convient de ne pas négliger. »[209] Les autres textes accompagnant les hexagrammes sont le « Jugement » (appréciation globale qui peut comprendre plusieurs éléments : des formules mantiques, une symbolique spécifique à l'hexagramme, des conseils par rapport aux mouvements en cours), et la « Grande image », qui apporte des informations utiles quand au comportement adéquat.[210]

Ce tableau est une lettre contenant des informations qui doivent restées inaperçues. Elles sont dissimulées sous forme de nouveaux apports aux commentaires des hexagrammes du *Livre des transformations*. Overhoff a utilisé les commentaires appelés « Das Urteil » « Jugement » et « Das Bild », « Grande image », auxquels il a associé les instructions secrètes de l'auteur de la lettre. Ne devant pas être repérées, celles-ci sont insérées dans les commentaires usuels, sans qu'aucune césure ne permette de distinguer les commentaires d'origine à ceux ajoutés par le moine. L'exemple de l'hexagramme 39 « Obstruction » illustrera le procédé qu'utilise Overhoff.

> « Le trente-neuvième signe du Livre des transformations est Jian, l'obstruction, en haut, l'insondable, l'eau, en bas, la tranquillité, la montagne. Le jugement dit :
>
> Obstruction : Profitable le Sud-Ouest
> Pas profitable le Nord-Est
> Profitable d'aller voir quelqu'un d'envergure
> Présage d'ouverture[211]
> […] Le Sud-Ouest est la région de la retraite, le Nord-Est la région de l'avancée. »[212]

Ces lignes sont littéralement tirées du *Livre des transformations*. Overhoff exploite cet hexagramme parlant d'un « grand homme » dans la traduction de Wilhelm („den großen Mann") pour camoufler les révélations sur les décisions de Gengis Khan et la tactique qui doit en découler pour la résistance. Le moine poursuit sa missive par ces mots, qui sont de sa

---

[209] Cyrille J.-D. Javary/Pierre Faure : *Yi Jing. Le Livre des Changements*, Paris, 2002, p. 36.
[210] *Cf. ibid*., p. 35.
[211] Traduction du « Jugement » tirée de : Cyrille J.-D. Javary/Pierre Faure : *Yi Jing. Le Livre des Changements*, Paris, 2002, p. 625.
[212] „Das neununddreißigste Zeichen des Buches der Wandlungen ist Giän, das Hemmnis oben Kan, das Abgründige, das Wasser, unten Gen, das Stillehalten, der Berg. Das Urteil lautet:

Das Hemmnis: Fördernd ist der Südwesten.
Nicht fördernd ist der Nordosten.
Fördernd ist es, den großen Mann zu sehen.
Beharrlichkeit ist von Heil.

[…] Südwesten ist die Gegend des Rückzuges, Nordosten die Gegend des Vordringens." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 296).

propre plume, et non plus une citation du *Yi Jing* : « Que celui qui avance, tant que le nord-est n'est pas profitable, soit prévenu, car il se met lui-même et met la cause commune en grand danger. Ceux du nord-est doivent donc se tenir tranquilles et ne pas dévoiler leurs plans. »[213] Après d'autres conseils adressés à la résistance, le texte poursuit, reprenant, de façon évidente pour celui qui connaît *Le Livre des Transformations*, – par l'introduction du terme « La Grande Image », appellation d'une catégorie de commentaires – la citation expliquant l'hexagramme :

> « La Grande Image dit :
> Au-dessus de la montagne il y a l'eau
> Obstruction
> L'Être Accompli ainsi
> en faisant retour sur lui-même
> aiguise sa conduite
>
> Pour le serviteur du roi obstruction sur obstruction. Ce n'est pas sa personne qui est en cause. En allant obstruction, en venant retour. En allant obstruction en venant union. Obstruction en grand, des compagnons viennent. En allant obstruction, en venant excellence. Profitable d'aller voir quelqu'un d'envergure.[214] [Ici s'arrête la citation du *Ji Ying*, sans que cela apparaisse.] Ainsi, vous savez que le Sage songe à rester aux côtés du grand homme, pour lui dévoiler prudemment, mot à mot la sagesse […]. »[215]

À l'exemple de cet extrait, la technique d'Overhoff est mise en lumière. Il entrelace le texte original du *Ji Ying* au véritable message du moine, dont la teneur principale est d'enjoindre ses compagnons du nord-est à retarder la révolte. Dans le tableau alternent les passages prenant l'aspect d'une étude du *Livre des transformations*, et ceux qui dévoilent clairement des informations sur Gengis Khan : sa décision de ne pas attaquer le nord-ouest, sa recherche de l'immortalité, la discorde avec son fils aîné, qui pourrait provoquer une fissure dans sa personnalité si entière. Ces thèmes seront repris par Gengis Khan dans son monologue du tableau 29.

Il semble qu'Overhoff se soit livré avec ce tableau, en s'appliquant à imiter le style des divinations du *Yi Jing*, à une « fantaisie » de création, à un plaisir de l'esprit. C'est aussi un hommage de la part de l'écrivain à la culture chinoise. Par son exercice de style dans ce tableau il révèle de nouveau l'importance qu'il attache à la littérature, qu'elle soit orientale

---

[213] „Wer vordringt, solange der Nordosten nicht förderlich ist, der sei gewarnt, denn er bringt sich und die gemeinsame Sache in große Gefahr." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 296).

[214] Traduction de la « Grande Image » tirée de : Cyrille J.-D. Javary/Pierre Faure : *Yi Jing. Le Livre des Changements*, Paris, 2002, p. 625-635.

[215] „Es lautet das Bild:
Auf dem Berg ist das Wasser: das Bild des Hemmnisses.
So wendet sich der Edle seiner eigenen Person zu und bildet seinen Charakter.
Des Königs Diener ist in Hemmnis über Hemmnis. Aber es ist nicht seine eigene Schuld. Gehen führt in Hemmnisse; da kommt er zurück. Gehen führt in Hemmnisse, Kommen führt zu Vereinigung. Inmitten der größten Hemmnisse kommen Freunde. Gehen führt in Hemmnisse, Kommen führt zu großem heil. Fördernd ist es, den großen Mann zu sehen. So wißt ihr, daß der Weise an der Seite des großen Mannes zu bleiben gedenkt, um ihn vorsichtig, Wort für Wort, mit der Weisheit bekannt zu machen […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 296-297).

(musulmane, chinoise) ou occidentale. Par son utilisation du *Yi Jing*, œuvre à caractère divinatoire, c'est également une facette de la spiritualité orientale qu'Overhoff présente au lecteur.

26 *Sibérie, camp d'été mongol*
Sous-titre : *De ceux qui ont franchi la limite du danger*
Exergue : *Odo, l'orfèvre bourguignon et Gottschalk, le haveur saxon*
Monologue scénique

Éléments de datation

Le tableau n'offre aucun indice chronologique précis, en dehors de cette indication : l'orfèvre de Bourgogne a été fait prisonnier lors de l'attaque de Samarcande, en 1221, et vit depuis un an en captivité. Le tableau peut donc être situé à l'été 1222. Il entraîne de nouveau le lecteur au cœur des mœurs mongoles, comme déjà au tableau 22, auquel il fait pendant, puisqu'il se déroule dans un camp dressé par les nomades. La perspective est toutefois radicalement divergente du tableau 22 : c'est un prisonnier qui a la parole, et qui montre sa perception de la réalité.

Overhoff s'est certainement inspiré, pour le personnage d'Odo, de Guillaume Boucher, orfèvre français à la cour des Khans à Karakorum, la capitale de l'empire mongol, qui excellait à fabriquer des automates. Il a entre autre construit un arbre d'argent.[216] La biographie de Guillaume Boucher[217] diffère certes de celle du personnage d'Odo imaginé par Overhoff. Mais il est intéressant de noter que les deux personnages furent prisonniers des Mongols et déportés en Mongolie. Odo raconte à son compagnon d'infortune les circonstances qui l'ont amené dans le camp mongol. On voit dans son récit la vie d'un particulier ballottée au gré de la situation politique en Occident et en Orient. Comment il partit pour la colonie génoise en Crimée, la ville de Soldaïa, puis pour la cour du souverain du Kharezm, à Samarcande, envoyé par les Génois, qui voyaient en chah Mohammed l'homme fort de la région, et comment il fut fait prisonnier par les Mongols lors de leur conquête de Samarcande.

[216] *Cf.* Étiemble : *L'Europe chinoise, t. I : De l'Empire romain à Leibnitz*, Paris, 1988, p. 134. Une étude avait paru sur Guillaume Boucher en 1947 : Leonardo Olschki : *Guillaume Boucher, a french Artist at the Court of the Khans*, Londres, 1947.
[217] Orfèvre du grand Khan des Mongols dont l'aventure est rapportée par le franciscain Guillaume de Rubrouck dans son *Itinéraire*. Parisien d'origine, Guillaume Boucher émigre en Hongrie où il épouse une femme née dans le pays, mais d'ascendance lorraine. Fait prisonnier à Belgrade lors d'un raid mongol et déporté à Karakorum en sa qualité d'habile artisan.

Alors qu'on voit l'opportunisme d'Odo l'amener à envisager son avenir à Karakorum, la future capitale de l'empire,[218] le personnage historique de Guillaume Boucher montre que des réalisations et une carrière telles que les souhaite Odo sont possibles. En évoquant Karakorum, Overhoff aborde le sujet de l'avenir des Mongols, de leur évolution après la mort de Gengis Khan. La fondation de Karakorum varie dans le temps suivant les sources. La chronique de la dynastie Yuan donne 1220 comme date où le site a été choisi. Karakorum ne se trouve pas dans les terres d'origine de l'expansion mongole, sur l'Onon, mais dans la vallée de l'Orkhon, située au centre de l'empire.[219] Grousset reste vague : « Déjà, sous le règne de Gengis Khan, Qaraqoroum ou un site voisin avait sans doute été adopté à partir de 1220 comme capitale théorique, mais ce fut Ogödaï qui fit de notre Qaraqoroum la capitale véritable du nouvel empire en y construisant en 1235, une enceinte murée. »[220]

Ce tableau est l'occasion d'évoquer de nouveau les pratiques chamaniques des Mongols, qui sont décrites par Odo, mais également la situation issue de la rencontre de deux monde, celui des Occidentaux et celui des peuples de la steppe, tout comme au tableau 22 quand Overhoff montrait la rencontre entre la femme mongole et la prisonnière chinoise. Les deux tableaux correspondent dans la constellation des personnages : à un Mongol qui avait épousé la prisonnière chinoise, répond Odo, qui s'est marié à une Mongole. Certaines coutumes figurent dans les deux cas, comme celle de réutiliser l'eau de vaisselle pour faire la cuisine. On retrouve des informations à propos de Gengis Khan, comme sa discorde avec son fils aîné (évoquée au tableau précédent).

27 *Empire Hi-Sia, monastère sur le cours supérieur du Hoang-ho (Fleuve jaune)*
Sous-titre : *Points de vue plus larges*
Exergue : *Conseil de l'ordre bouddhiste, résumé du Père supérieur*

Éléments de datation

La présence du moine taoïste Tch'ang-tch'ouen à la cour de Gengis Khan sert ici aussi de repère chronologique. Il est d'ailleurs révélateur que la présence du moine serve de repère à plusieurs reprises au chapitre IV, placés sous le signe de la spiritualité. Ce ne sont plus les événements politiques ou les campagnes qui sont utilisées, phénomène montrant l'entrée du roman dans la sphère de la spiritualité, s'éloignant du monde de la politique. Ce tableau ne serait donc pas postérieur au printemps 1223. Toutefois, l'imminence d'une attaque du

[218] „Der Chagan nun will in Zukunft eine große Stadt bauen, eine Art Hauptstadt, Karakorum, glaub ich, heißt der vorgesehene Platz." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 312).
[219] *Cf.* Gudrun Ziegler/Alexander Hogh : *Die Mongolen. Im Reich des Dschingis Khan*, Stuttgart, 2005, p. 34.
[220] René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 320.

royaume de Hi-Sia[221] porterait à conclure à une date postérieure – la campagne eut lieu en 1226 –, tout comme les propos du Père supérieur estimant proche la mort de Gengis Khan.

Ce monologue du supérieur bouddhiste est un plan d'action en vue de la conversion de Gengis Khan et des Mongols au bouddhisme. Le conseil de l'église bouddhiste s'oppose aux vues du pouvoir temporel du royaume de Hi-Sia et fait preuve d'une capacité de vision d'envergure pour le futur. Il considère une attaque des Mongols en représailles du refus des Tangous d'honorer le traité qui les liait à Gengis Khan comme inévitable – ce dont les autorités séculaires n'ont pas la prescience, et se désolidarise par conséquent de la politique menée dans le royaume, espérant par là éviter la destruction des monastères. Mais au-delà de cette mesure de protection face au danger imminent, le conseil bouddhiste décide d'adopter une attitude offensive, de s'engager « dans un combat avec les seules armes spirituelles » qui soient à sa disposition, c'est-à-dire de « convertir les Mongols à la vraie voie »,[222] afin d'assurer une paix durable. Le père supérieur expose les différentes religions monothéistes en lice en en présentant les avantages qu'elles pourraient posséder par rapport au bouddhisme et les moyens de les vaincre néanmoins. C'est un véritable plan de bataille, qui dénote une bonne connaissance de la situation des Mongols. Le moment semble bien choisi pour se prêter à une offensive de prosélytisme, les victoires des Mongols les amenant à réfléchir sur leur destinée et leur religion. D'autre part, le père supérieur fait état d'une division au sein des Mongols, entre les riches tribus qui possèdent des chevaux et des chameaux et les pauvres qui élèvent chèvres et moutons.[223] Les méthodes de conversion à adopter doivent s'adapter aux tribus. Ces différences de classes sociales au sein des Mongols avait déjà été évoquée par le noyon du tableau 15, qui déclarait que ces différences étaient abolies depuis que Gengis Khan avait unifié les peuples nomades.[224] Le moine bouddhiste nuance ce jugement : les différences sont toujours bien présentes, mais étouffées par l'emprise de Gengis Khan. Elles ne demanderont qu'à ressurgir après la mort du conquérant.[225]

---

[221] „Das Konzil fühlt die Zeit de Vollstreckung nahe herbeigekommen, jetzt, da der Islam niedergeworfen und der Krieg im Westen zu Ende gegangen ist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 318)

[222] „Um auch die fernere Zukunft nicht dem Ungefähr preis zugeben, beschließt das Konzil, durch die ihm von der Buddha-Religion verliehenen und ihm einzig gemäßen geistigen Waffen den Kampf aufzunehmen, das heißt, die Mangchol zum rechten Wege zu bekehren." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 319).

[223] „[…] die Steppenmongolen [zerfallen] seit jeher in zwei deutlich getrennte Schichten […]. Während die reichen Pferde-, rinder-, Yak- und Kamelhirten im allgemeinen den Adel stellen, gelten die ärmeren Schaf- und Ziegenhirten als Gemeine." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 323).

[224] „Der elende Dschamucha, der Feind unseres Chagan, hat gesagt, in der Steppe sollten alle gleich sein, die kleinen Schafhirten und die großen Pferdehirten […]. Das war ungebührlich vor der Sitte, deshalb starb Dschamucha […]. Es war aber auch töricht. Nun sind in der Steppe alle reich und glücklich, das ganze Volk der himmelsblauen Mongolen […]." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 182).

[225] „Nach dem Lauf dieser Welt müssen sich Gegensätze zwischen solchen Schichten bilden. Erscheinen sie heute nicht, ist das auf die gewaltige Person des Dschingiz-Chan zurückzuführen […]. Es bedarf keiner

28 *Sans localisation*

Sous-titre : *De l'aporie de l'action*

Exergue : Ye-liu Tch'ou-ts'ai (Yelü Chucai) *chancelier de Gengis Khan, originaire de la Chine du nord, s'adresse aux mânes de ses ancêtres.*

Monologue de récit, dont le public est constitué des mânes des ancêtres du chancelier. La forme de monologue qu'on a appelée monologue de récit, est poussée ici à son extrême, le chancelier s'adressant certes à un public, mais celui-ci ne jouant *de facto* aucun rôle dans le tableau.

Éléments de datation

La décision de marcher sur le royaume Hi-Sia sert de repère chronologique.[226] Gengis Khan, ivre de revanche, se dirigea en 1226 vers le pays des Tangout. Le tableau se déroule en 1225.

Il met en scène le chancelier de Gengis Khan, « collaborateur ancien et éprouvé fortement sinisé ; sa haute taille, sa voix profonde, ses connaissances en astrologie, sa loyauté lui avaient donné une influence considérable sur Gengis. »[227] Sous le règne d'Ogodei, le fils de Gengis Khan, il développera la chancellerie à Karakorum. Ce proche conseiller entraîne le lecteur dans l'entourage immédiat de l'objet de la quête du roman, au bout du labyrinthe. Et là, la localisation s'arrête, comme pour marquer une césure avant de franchir la porte ultime. La personnalité de Gengis Khan est présentée une dernière fois avant que le personnage ne fasse son entrée au le tableau suivant. On a vu, au tableau 17, que la puissance du chef mongol tenait en son caractère entier ; Ye-liu Tch'ou-ts'ai respecte la force et la grandeur de

---

besonderen Geistesschärfe vorauszusehen, daß nach dem Tode des großen Mannes, der nahe bevorsteht, die alten Spannungen wieder zunehmen werden." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 324). On remarque que le père supérieur appelle Gengis Khan « grand homme », tel qu'il est désigné dans le tableau 25, d'après les commentaires du *Ji Ying*. Cette opposition entre Tchamouka et Gengis Khan est évoquée par Grousset dans son *Introduction historique* à la biographie que Vladimirtsov consacra à Gengis Khan (*cf*. note 107 du chapitre II). Cet auteur avait rédigé un ouvrage sur le régime social des Mongols, où il « voyait une opposition de programme social entre le futur Gengis-Khan et l'adversaire de celui-ci, ‹ l'anti-khan › Jamuqa » (*Ibid*., p. XIV). Grousset rappelle que Pelliot réfuta cette théorie. Au contraire, poursuit-il, « nous reconnaissons que l'œuvre essentielle de Gengis-Khan ne consiste pas seulement dans l'unification des tribus de la Mongolie au point de vue politique, mais aussi en une véritable restauration sociale, familiale et morale, avec rétablissement de l'ordre et de la discipline à tous les degrés dans la société nomade ou forestière de son temps. » (*Ibid.*, p. XV).

[226] « Dschingiz-Chan, mein weltlicher Gebieter, hat beschlossen, den Krieg wieder nach Osten zu tragen. Von allen Gelüsten brennt das nach Rache am heißesten in seinem Herzen, und die Schmach, welche ihm seiner Meinung nach der Herrscher des Reiches Hi-Sia, der Kaiser der Tanguten, angetan, läßt ihn nicht schlafen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 327-328).

[227] Emmanuel Berl : *Histoire de l'Europe*, Paris, 1945, t. 1, pp. 208-209.

Gengis Khan, supérieures à la sienne.[228] Sa force de conviction ne suffira pas à retenir l'empereur mongol d'attaquer les Tangout.

Le chancelier expose à ses ancêtres le paradoxe de sa situation, cette aporie de l'action qui donne son titre au tableau. Pour préserver son influence sur Gengis Khan, et donc pour sauver la Chine,[229] il se voit contraint de conseiller de « détruire les villes, de profaner les temples et de violer les vierges, de brûler les récoltes et d'enlever les jeunes garçons, j'ordonnerai d'user de perfidie, de ruse et de répandre la mort. »,[230] et de passer pour le bourreau de la Chine.[231] Ye-liu Tch'ou-ts'ai prévoit en effet que la guerre contre les Tangout ravivera inexorablement la guerre contre la Chine, contre l'empire du Sud tout autant que contre l'empire du Nord.[232]

Cette méditation sur le pouvoir politique conduit le chancelier à deux réflexions : l'espoir que son influence s'exercera sur les héritiers de Gengis Khan, lié à l'espoir que la Chine saura trouver en elle les ressources pour assimiler la vague mongole, tout comme elle l'a toujours fait avec les envahisseurs des siècles passés. Ye-liu Tch'ou-ts'ai l'a observé à l'exemple de son propre peuple. Les Liao, peuple des steppes, envahirent la Chine et fondèrent l'empire du Nord ; Ye-liu Tch'ou-ts'ai est devenu « au cours des siècles, Chinois par le sang, le cœur et l'esprit. »[233] L'assimilation des Mongols par la civilisation chinoise est la mission du chancelier.[234] Il doit l'accomplir grâce à son ascendant sur les héritiers de Gengis Khan.[235]

On retrouve dans ce vœu exprimé par le chancelier une vision de l'avenir de la Chine, tel qu'il allait se réaliser et tel qu'Overhoff l'avait exposé dans l'avant-propos du *Monde avec Gengis Khan* : l'intégration des conquérants mongols par les empires du nord et du sud réunis, sous le règne de Koubilaï, le petit-fils de Gengis Khan.[236]

---

[228] „Ich beschuldige mich also reuevoll, unvermögend zu sein, meinen Willen dem seinen aufzuzwingen, denn er, Dschingiz-Chan, ist der stärkere." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 328).
[229] „Und das alles soll ich tun, um China zu retten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 330).
[230] „[…] die Städte zu zertrümmern, die Tempel und die Jungfrauen zu schänden, die Ernte zu verbrennen und die Knaben zu rauben, ich werde Arglist, Hinterlist und Mord befehlen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 330).
[231] „Man wird mich also zu den Henkern Chinas rechnen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 330).
[232] „Der Krieg gegen die Tanguten wird unausweichlich den Krieg gegen China erneuern und zwar gegen das Nordreich wie gegen das Südreich […]. Nach dem Kalkül der Staatskunst gibt es keine andere Möglichkeit." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 328).
[233] „Denn ich bin in diesen Jahrhunderten Chinese geworden nach Blut, Herz und Geist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 330).
[234] „An mir ist meinen Vätern gelungen, was von mir gefordert wird, daß es mir mit den Mongolen gelinge." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 330) ; „Somit geht die Aufgabe Chinas und die meine in eins auf, wie es nicht anders sein kann: die Mongolen einzuschmelzen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 331).
[235] „[…] dann ist Dschingiz-Chan tot und seine Nachfolger hat mein Wirken verändert." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 328).
[236] Voir partie « La Chine » du chapitre III.

Cette réflexion sur la raison d'État et le pouvoir politique s'inscrit dans un cadre particulier qui lui confère une dimension spirituelle : le chancelier est responsable de ses actes devant ses ancêtres, à qui il réfère de sa tâche. Cela signifie que sa politique échappe aux contingences du présent pour s'inscrire dans la durée. Cela ressort de son discours, entièrement dirigé vers l'avenir de la Chine. Sa conclusion revêt en outre un caractère philosophique par l'évocation du Yin et du Yang, c'est-à-dire du dualisme sous forme de complémentarité. Dans le taoïsme, ce sont les deux principes, qui tantôt par leur conflit, tantôt par leur union féconde, sont à l'origine de l'univers et de l'humanité.[237] Ye-liu Tch'ou-ts'ai conçoit sa politique comme une contribution à l'équilibre du monde, par la réunification du Yin et du Yang.[238]

29 *Repos lors de la marche*

Sous-titre : *Les dernières questions*

Exergue : *Gengis Khan sur un lit de camp dans sa yourte, entouré de chefs et d'émissaires. Il brise une flèche dans ses mains, la colère qui avait gonflé les veines de ses tempes retombe.*

Monologue de récit de Gengis Khan

Éléments de datation

Le titre de ce tableau *Repos lors de la marche* est une indication chronologique en soi. Il est ici question d'un repos au sens propre et au sens figuré. Au sens propre, Gengis Khan est revenu au cœur des steppes mongoles après ses campagnes vers l'ouest au printemps 1225. « Il passa l'hiver de 1225-1226 et l'été suivant dans ses campements de la Toula, affluent de l'Orkhon » écrit René Grousset.[239] Hormis le titre, l'imminence de l'expédition contre les Tangouts[240] nous renseigne sur la date du tableau, tout comme dans le tableau précédent ; cette campagne dans le royaume de Hi-Sia eut lieu en 1226.[241]

Au sens figuré, ce repos signifie pour Gengis Khan un regard porté sur le chemin parcouru depuis ses premières victoires, une réflexion sur l'immortalité et un questionnement sur l'avenir du peuple mongol après sa mort.

---

[237] *Cf.* Royston Pike : *Dictionnaire des religions*, Paris 1954, p. 325.

[238] „So ist das Los derer, die bestimmt sind, an der Wiedervereinigung des Jin und des Jang mitzuwirken." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 331).

[239] René Grousset : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939, p. 308.

[240] „Wir werden jetzt die aufrührerischen Tanguten in Hi-Sia züchtigen und vernichten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334).

[241] René Grousset indique dès mars 1226 dans *Le Conquérant du monde*, p. 359 et l'automne 1226 dans *L'Empire des steppes*, p. 309.

Clôturant le chapitre *Au Centre*, le tableau 29 constitue la conclusion des quatre chapitres du roman. Il est placé avant le tableau 30, qui sert d'épilogue à l'ensemble de l'ouvrage. La composition l'indique clairement : composer un dernier chapitre avec un seul tableau confère à celui-ci une place à part et témoigne de la volonté de l'auteur de marquer une césure entre le corps du roman et son « dénouement ».

À ce stade du roman, le lecteur est parvenu au bout de sa quête, qui l'a mené, par un système de spirales juxtaposées, de bout en bout du Continent eurasiatique jusqu'au repaire de l'être aux réalités multiples dont il a suivi la trace. Il découle de la logique de la structure du roman que cette rencontre se fasse au plus profond des steppes mongoles, « au milieu du monde »,[242] là où Gengis Khan a commencé sa conquête du monde, et à l'endroit où il est venu puiser du repos avant sa dernière campagne. Ce repos est l'occasion pour le guerrier de se donner au questionnement et à la méditation. C'est une réflexion sur le pouvoir, sur la solitude des souverains, seuls face aux décisions à prendre qui scelleront le destin de leur peuple.

La méditation de Gengis Khan porte essentiellement sur deux thèmes : son action passée et l'avenir des Mongols.

1) Il se livre à une rétrospective de ses actions passées en analysant les raisons de ses succès. Elles reposent sur l'anéantissement systématique de l'ennemi,[243] c'est-à-dire de tous les peuples hors de la steppe, qui, parce qu'ils sont différents, représentent une menace permanente pour les Mongols. Sur le respect de la Jassa, la loi que Gengis Khan a donnée à son peuple et qui lui confère sa force,[244] en lui enseignant le respect (envers les Anciens, envers les supérieurs), le devoir (des riches envers le gouvernement, des supérieurs envers les subordonnés). Sur l'union de ses fils et des généraux, enfin, qu'il a illustrée à l'aide de l'exemple des flèches, tiré de l'*Histoire secrète des Mongols* :

> Un jour de printemps, [Alan-qo] fit asseoir en rang ses cinq fils […] et leur donna à chacun un seul bois de flèche, en leur disant de le briser. Chacun, prenant son seul bois de flèche, le cassa et le jeta. Puis elle lia ensemble cinq bois de flèches et les [leur] donna en disant : ‹ Brisez-les. › [Mais] à eux cinq, s'étant repassé successivement les cinq flèches liées, ils furent incapables l'un après l'autre de les briser.[245]

[242] „in die Mitte des Erdkreises" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334).
[243] „Endgültig ist der Sieg, wenn es den Feind nicht mehr gib." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 337).
[244] „Solange de Mangchol das Gesetz, die Jasa, achten, werden sie stark bleiben." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334).
[245] Paul Pelliot : *Histoire secrète des Mongols*, in : *Œuvres posthumes de Paul Pelliot*, Paris, 1949, p. 123. *Cf*. les propos de Gengis Khan chez Overhoff : „Ich habe zu meinen Söhnen und den Führern gesprochen. Ich habe ihnen das Pfeilbündel gereicht, sie vermochten es nicht zu zerbrechen. Aber jeden einzelnen Pfeil knickt ein Kind. Si schwuren verstanden zu haben, aneinander festzuhalten, einig zu bleiben." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 335). On trouve d'autres références à l'*Histoire secrète des Mongols* dans ce tableau. Dans le tableau 29, Gengis Khan évoque l'amitié qui le lie à Tchamouka par ces mots : „Dschamucha hatte mir Spielknöchel von einem Reh geschenkt, ich hatte ihm kupfergegossene Spielknöchel dagegen gegeben. Im Frühling schossen wir mit den Holzbogen miteinander, Dschamucha hatte sich tönende Pfeile hergestellt, indem er aus den beiden

À Gengis Khan revient le mérite d'avoir su faire respecter ces principes, pour permettre à son peuple d'acquérir la puissance nécessaire.

2) Il envisage l'avenir, en particulier l'avenir de son peuple qu'il voudrait, par ses actes et ses décisions, influencer.[246] Il entend que ses fils respectent ses décisions – la division de l'empire, la désignation de son successeur –, pour que les Mongols puissent demeurer les « maîtres de la Terre. »[247] Son œuvre doit lui survivre, puisque c'est le seul moyen de parvenir à l'immortalité, comme le lui a enseigné le sage Tch'ang-tch'ouen. Les conceptions de Gengis Khan dépassent le présent. Il se projette dans l'avenir, qu'il voudrait bâtir pour sa gloire et la gloire de son peuple. Mais tout en ayant conscience d'être maître de son destin et d'avoir les moyens d'agir sur l'avenir, il reste proche des croyances propres à son temps et attend que cet avenir, qu'il aspire à connaître – « Je veux savoir l'avenir de mon peuple »[248] –, lui soit révélé par l'observation des étoiles.

30 *Himalaya, aurore*

Exergue : *Premières lueurs d'un rouge doré sombre sur les sommets les plus élevés, nuit dans la plaine d'Assam et dans le nord du Bengale. Litanies des rishis (antiphonique)*

En guise de conclusion à son roman, Overhoff a choisi de prendre du recul par rapport à son sujet. Il le fait de différentes manières.

Premièrement, du point de vue de la composition de l'ouvrage, il constitue un chapitre d'un seul tableau, qui doit donc servir de dénouement, d'épilogue, de morale, de leçon à tirer. Il établit une séparation nette avec le reste de l'ouvrage en nommant ce chapitre *Au-delà de la zone d'action*. Il présente par ce titre une volonté de distance par rapport à son sujet, une prise de recul.

Deuxièmement par la localisation du tableau, qu'il situe dans l'Himalaya. Il devient alors clair que cette prise de recul se veut une élévation, ne serait-ce qu'au plan topologique, au-dessus des zones de turbulences des régions habitées.

Hörnern eines zweijährigen Rindes Spitzen zurechtschnitt, an die Pfeilschäfte leimte und sie durchlöcherte. Die schenkte er mir und ich schenkte ihm Pfeile mit Zypressenholzspitzen dagegen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334). *Cf.* l'*Histoire secrète des Mongols* à ce sujet : « Alors que Tämüjin avait onze ans, Jamuqa avait donné à Tämüjin un osselet de chevreuil, et Tämüjin [lui ayant donné de son côté] un osselet où on avait coulé du cuivre, ils s'étaient déclarés *anda* [frères de sang]. […] Par la suite, au printemps, alors qu'ils chassaient ensemble avec leur petits arcs de bois, Jamuqa, ayant collé les deux corne d'un bœuf de deux ans et y ayant percé des trous, donna à Tämüjin cette sienne flèche sonore ; Tamüjin lui donna en échange une flèche qui ser terminait par un bouton en genévrier. » (Paul Pelliot : *Histoire secrète des Mongols*, in : *Œuvres posthumes de Paul Pelliot*, Paris, 1949, p. 152).

[246] „Vieles nämlich ist zu bedenken im voraus für die Söhne und Enkel." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334).

[247] „Herren der Erde" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 336).

[248] „Ich will die Zukunft meines Volkes wissen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 338).

Troisièmement, par les acteurs du tableau : les rishis sont considérés comme des sages par l'hindouisme. Ce titre est donné à un poète ou un sage divinement inspiré. Les hymnes des Védas furent révélés originellement à des Rishis.[249] Un rishi représente l'équivalent d'une combinaison d'un patriarche, d'un saint, d'un prêtre, d'un précepteur, d'un auteur des hymnes védiques, d'un sage, d'un ascète, d'un prophète et d'un ermite.

Quatrièmement par la teneur du tableau : des religieux avaient déjà été mis en scène, mais il ne s'agit pas ici d'un exposé comme c'était le cas dans le tableau 27, ou de lettre comme dans le tableau 4, qui reflétaient leur partie mise dans les affaires politiques, dans la vie des hommes. Il s'agit ici d'un rite spirituel qui s'élève au-dessus des préoccupations matérielles des hommes.

Par le caractère non historique du tableau pour finir. Hors du temps, il n'est inspiré par aucune source historique, n'évoque aucun événement. Il se situe dans l'espace de la spiritualité. La référence au poème de Goethe « Über allen Gipfeln ist Ruh » semble s'imposer d'elle-même.

Tout est mis en œuvre pour que le lecteur prenne conscience de la dimension spirituelle conférée à l'épilogue.

Dans ces litanies des rishi est exposée l'histoire parallèle des hommes et de son créateur. Sont présentées alternativement dans les paroles de deux cœurs l'évolution de l'image de Dieu chez l'homme prenant peu à peu conscience de son pouvoir et de son indépendance jusqu'à ce qu'il devienne puissant et règne sur un monde qu'il croit à l'image de Dieu. Jusqu'à ce qu'il soit en mesure de détruire la Terre[250] et, ivre de son pouvoir, retrouve sa dimension spirituelle et soit de nouveau à l'écoute de Dieu qui lui répond, inaugurant une nouvelle ère dans laquelle les liens entre le Créateur et sa créature sont de nouveau établis.[251]

Les hindous croient en une unique réalité, éternelle, transcendante et représentant le tout : le Brahman (à ne pas confondre avec le dieu Brahma). L'univers, et tout ce qu'il contient, est une émanation du Brahman. L'hindouisme n'est pas une religion polythéiste. Les dieux hindous sont tous une émanation du Brahman. Il n'a pas d'attributs, il est sans forme, contrairement aux dieux qui en émanent. Malgré cet aspect polythéiste, il est important de

[249] *Cf.* Royston Pike : *Dictionnaire des religions*, Paris 1954, p. 271. (« Le Savoir », ensemble des textes écrits dans une forme archaïque du sanscrit, apportés en Inde par les Aryens vers le Xe siècle avant notre ère, composé de quatre recueils (*Rigveda*, *Yajurveda*, *Samaveda*, *Atharvaveda*) et formant la base de l'hindouisme.

[250] „Der Kleine ist mächtig geworden, […]. Er beherrscht seine Welt, wie er glaubt, nach dem Muster des Großen. […] Mit jedem Schritt wird das Wagnis größer. Je mächtiger die Maschinen, desto gefährlicher. Sich und die Erde zu sprengen, ist noch das geringste." (*Le Monde avec Gengis Khan*, pp. 350-351).

[251] „2. Dann hat ein neues Weltalter begonnen.
1. Dann ist das Zelt wieder hoch gespannt zwischen Himmel und Erde.
2. Zwischen Geschöpf und Schöpfer." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 352).

rappeler que tous les dieux émanent d'une seule force cosmique créatrice. Le Brahman est la réalité ultime au-delà de laquelle il n'y a plus rien. Le Brahman habite en nous sous la forme de notre âtman individuel et est le centre le plus profond de nous-mêmes. C'est le principe universellement admis dans l'hindouisme de l'identité entre ce qu'il y a de plus profond dans l'univers (le *Brahman*) et ce qu'il y a de plus profond en nous-mêmes (*âtman*). Le Brahman est présenté comme omniprésent, infini et subtil. Il est la seule force qui agisse dans l'univers et qui le dirige. Il est étranger à la morale et œuvre par-delà le bien et le mal.

CHAPITRE V

Objets et réception du *Monde avec Gengis Khan*

I Objets du *Monde avec Gengis Khan*

Après avoir procédé à une analyse du roman sur le plan historique, et montré qu'Overhoff s'appuyait sur des connaissances précises, acquises à la lecture de documents historiques qui attestent le caractère *authentique* des tableaux fictifs, il reste à dégager l'intention de l'auteur. Overhoff poursuit un double but dans son roman : d'une part, écrire un roman dont « l'époque est le héros » en montrant toutes les formes que prend sa réalité ; d'autre part, à travers son récit, exposer les dangers qui menacent l'Europe au XXe siècle. Overhoff établit en effet un parallélisme entre le XIIIe et le XXe siècle : tout comme la naissance de l'Europe moderne a été menacée par un immense empire asiatique, l'Europe du XXe siècle l'est par la Russie soviétique. Overhoff va présenter une critique de l'idéologie en vigueur à Moscou et proposer au lecteur des issues pour s'y soustraire. Quels moyens a-t-il utilisés pour parvenir à satisfaire ces deux objectifs ? La synthèse se fera sur plusieurs plans : l'étude des réactions des personnages et l'étude de la critique faite par Overhoff.

1 Décrire les réalités de l'époque à travers les réactions des personnages

Le Monde avec Gengis Khan est un roman sur la réalité et sur sa perception. De point de vue en point de vue, on arrive à la réalité de Gengis Khan, en d'autres termes, du phénomène on arrive au noumène. Overhoff a construit, pour montrer toutes les réalités, une mosaïque, dont la technique est à mettre en parallèle avec l'intérêt du roman : nous faire saisir un être qui a d'abord été présenté comme mythique, un monstre, le plus grand conquérant de tous les temps et qui devient ensuite de plus en plus réel, historique. La curiosité du lecteur est aiguisée, il a envie d'en savoir plus sur cet être mystérieux et l'image se métamorphose à mesure que le roman progresse, pour arriver à la découverte de la réalité, la réalité de Gengis Khan. L'image se réduit à sa source.[1]

[1] Dans son essai sur le voyage, en 1938, Overhoff avait résumé le personnage de Gengis Khan à la figure d'un vagabond, d'un éternel errant, condamné à l'oubli s'il n'a pas de patrie : „Einen, der immer auf Reisen ist und nichts sonst, heißen wir Vagabund, einen abgerissenen, elenden oder einen sehr glänzenden, geistreichen vielleicht oder gewaltigen, einen Dschingis Chan gar, der die Reiche der Erde durchbraust, oder einen Ahasver. Aber die Spur seines Daseins wird im Winde verwehen. Nur wer Heimat hat, mag wirklich reisen. Gleich wie Wachstum an Sein, Erleiden an Handeln, so ist die Wanderung an Heimkehr gebunden." (*Vom Reisen*, 1938, p. 6).

Afin de montrer toutes les réalités possibles, Overhoff a, dans ses tableaux, exposé l'étendue des diverses attitudes possibles des hommes sur tout le Continent eurasiatique face au danger mongol. L'interaction entre le lieu d'action des tableaux et les scènes qui s'y déroulent répond à deux nécessités différentes : amplifier l'effet des réactions montrées et utiliser le contexte historique, politique ou culturel des localisations.

I.1.1 Procédés

I.1.1.1 Phénomène d'amplification

On citera deux exemples qui illustrent le phénomène d'amplification, celui de Liegnitz et celui du Krak des chevaliers. Le tableau 10, qui met en scène les ministériaux enivrés voulant en découdre avec les Mongols, sûrs de leur supériorité, se situe à Liegnitz, symbole de la défaite et de l'impuissance occidentale en 1241. L'opposition entre ces deux réalités contribue à faire ressortir l'aveuglement des Européens. Dans le tableau 5, qui se joue en Syrie, dans le Krak des Chevaliers, symbole de la présence chrétienne en terre d'Islam, on voit un troubadour séduit par la culture musulmane rêvant d'une entente entre Francs et Musulmans pour lutter contre l'assaut mongol. La concordance entre la perspicacité du troubadour et sa connaissance des réalités en Orient née du côtoiement de la civilisation islamique accroît la portée de ses propos.

I.1.1.2 Utilisation du contexte historique, politique ou culturel

La nécessité de situer un tableau à Rome pour évoquer le pouvoir spirituel ou à Tiflis pour montrer la première bataille entre Mongols et Occidentaux coule de source. Mais Overhoff utilise un contexte particulier pour servir son propos. On donnera ici deux exemples illustrant ce principe, qui ont en commun de mettre en évidence le côté spirituel de l'homme : les tableaux *Chez les Toungouses, au nord de la Sibérie* (20) et *Perse, forteresse d'Alamout* (13). Le tableau 20, on l'a vu, est une scène de chamanisme renversant le mythe d'invincibilité des Mongols. Dans toute la steppe se pratiquait le chamanisme, et Overhoff l'évoque à plusieurs reprises (aux tableaux 15, 22, 27, 27), mais c'est en Sibérie qu'il trouvait sa plus large expression, et c'est là que Gengis Khan rencontre l'échec. Avec la scène d'envoûtement du tableau 13, Overhoff exploite un rite de la secte des Assassins, dont la puissance et les pratiques étaient redoutées dans tout le monde musulman. Ce tableau lui permet d'aborder le problème des divisions que connaissait l'Islam et d'évoquer la puissance de la spiritualité, puisqu'ici elle est utilisée pour forger une arme.

I.1.2 Classification géographique

Opérer une classification des réactions selon des critères géographiques ou historiques se révèle délicat, tant leur entrelacs est serré. Classer les tableaux en deux catégories : ceux se trouvant dans la zone d'influence de Gengis Khan, et ceux se trouvant en dehors de cette zone a l'avantage de rassembler les régions déjà envahies par les Mongols (aux tableaux 12, 16, 18, 21, 25, 26) et celles sur le point de l'être (9, 14, 27). Mais cette classification ne prend pas en compte les tableaux qui se trouvent hors de la zone d'influence des Mongols dans le cadre chronologique du roman, mais qui seront soumises dans un avenir très proche ou sous les successeurs directs de Gengis Khan (aux tableaux 10, 13, 17, 24). On a vu que le propos d'Overhoff est de donner un sentiment de présent en excluant la connaissance, pour les personnages, de ce qui s'est passé après le moment où se déroule le roman. L'auteur veut installer le lecteur dans l'origine des événements (qui lui sont connus comme événements historiques) à l'heure et aux lieux auxquels ils étaient en train de se constituer. Ce procédé offre l'avantage d'accentuer l'effet de « remise au présent »[2] de ce qui appartient au passé, permettant à l'auteur d'adopter l'optique prospective de ses personnages, qui ignorent les suites du moment mis en scène (optique opposée à celle, rétrospective, de l'historien). Toutefois, le lecteur perçoit une distinction entre les zones encore non soumises, mais qui le seront. La classification suivra donc le principe suivant : les zones qui resteront insoumises et les zones soumises ou qui le seront.

I.1.2.1 Zones qui resteront insoumises

À cette catégorie appartiennent les douze tableaux des chapitres I et II, à l'exception des tableaux 9, *Russie, Kiev, salle*, 10 *Silésie, Liegnitz* et 12 *Bataille dans la plaine de Tiflis*, villes toutes trois prises par les Mongols, respectivement en 1223, 1241 et 1221. Deux tableaux supplémentaires font partie de cette catégorie : le tableau 20 *Chez les Toungouses, dans le nord de la Sibérie* et le tableau 30 *Himalaya*.

Trois sortes de réactions à la pondération inégale sont observées dans les zones non soumises : en premier lieu toute la variété des stratégies politiques, choisies en fonction des intérêts des forces au pouvoir, suivies de l'affrontement et du détachement.

I.1.2.1.1 Les stratégies politiques

Les stratégies politiques vont de l'instrumentation idéologique, telle que la pratique le cardinal d'Ostie à Rome, qui intègre les Mongols à sa politique contre Frédéric II (tableau 4) à

[2] Claudie Bernard : *Le Passé recomposé. Le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Paris, 1996, p. 67.

l'utilisation politique telle qu'en font usage le souverain de Ceylan (tableau 3), profitant de l'afflux de réfugiés fuyant les zones de guerre pour recruter artisans et soldats, ou le despote de l'Épire Théodore Ange Comnène, songeant à faire alliance avec Gengis Khan pour soumettre son adversaire Théodore Lascaris (tableau 8). Les stratégies politiques prennent aussi la forme d'alliance politique entre des puissances *a priori* ennemies – Francs et Musulmans – telle que la souhaitent Frédéric II et El-Kamel (tableaux 6 et 7), pour finir par des politiques de non ingérence comme au Japon, refusant son aide à la Chine (tableau 2) ou d'immobilisme comme à Venise (tableau 11), renonçant à Byzance en raison de la menace mongole.

I.1.2.1.1.1 L'affrontement

Le tableau 20 est le seul, au sein de la zone des régions non soumises à l'influence mongole, à choisir l'affrontement face à la force mongole. On a vu que ce tableau mettait fin au mythe de l'invincibilité des Mongols. C'est aussi le seul tableau, dans tout le roman, dont un adversaire des Mongols sorte victorieux de cet engagement. Or, comment y est-il parvenu ? Son succès repose sur l'utilisation de la puissance qu'il recèle en lui : il a utilisé ses ressources propres pour lutter. Il est vrai que c'est un affrontement *a priori* tout relatif : il consiste à se dissimuler aux yeux des poursuivants mongols, à les égarer à l'aide de pratiques chamaniques. Mais de cette tactique résultera la liberté des Toungouses et le repli des Mongols.

I.1.2.1.1.2 Le détachement

Le tableau 30 *Himalaya* exprime la sérénité et le détachement par rapport aux affaires du monde, comme l'indique la symbolique dont il est empreint. Il a pour objet de relativiser l'ensemble de l'œuvre. Le plus important, c'est la spiritualité qui anime l'homme, c'est ce à quoi il doit s'efforcer d'accéder, c'est la quête suprême. À la quête de Gengis Khan se substitue la quête de la dimension spirituelle de l'homme.

Il ressort trois éléments de cette présentation :

1. La prééminence accordée par Frédéric II au « problème mongol » au tableau 6, alors que ses adversaires occidentaux le traitent négligemment, parlant de « bruits au sujet des Mongols » (le cardinal au tableau 4), ou méconnaissant les ambitions de Gengis Khan, comme les barons croisés du tableau 6 ou Théodore Ange Comnène au tableau 8, souligne la justesse de la vision de Frédéric II, sa prescience du danger mongol.

2. Les puissances au pouvoir déterminèrent leur position en fonction d'intérêts géopolitiques étroits ; seuls Frédéric II et El-Kamel eurent l'idée de s'unir pour faire force. Les autres essaient tous ou de tirer profit d'une situation qu'ils jugent de manière erronée ou de préserver leurs intérêts, qu'ils soient politiques ou économiques. La discorde entre les politiques suivies par les puissances occidentales telle que la présente Overhoff à travers les nombreuses voix du pouvoir du chapitre II, où toute concertation fait défaut, est une critique adressée à l'Occident d'alors et un appel à l'entente entre les nations européennes du XXe siècle.

3. Les zones qui restèrent non soumises ne durent leur salut qu'aux hasards de l'histoire et de la géographie. Seul à être resté insoumis par sa propre force fut le pays des Tougouses où l'invincibilité des Mongols fut remise en question par le chamanisme, c'est-à-dire la spiritualité. On retrouve ici le message d'Overhoff : l'homme ne doit pas oublier qu'il est un être spirituel, comme il le dit dans le tableau 30.

Overhoff fonde son analyse géopolitique de la situation en Europe au XXe siècle sur ces trois éléments, comme on le verra (*cf. infra*).

I.1.2.2 Zones soumises

Toutes les réactions des personnages dans les zones soumises peuvent être classées en deux catégories, ici aussi d'importance inégale : le refus de la soumission ou son acceptation.

I.1.2.2.1 Le refus de la soumission

Le refus de la soumission prend différentes formes, de la plus violente à la plus pacifique, de la plus ouverte à la plus secrète. La bataille menée par les Géorgiens (tableau 12) ou par les troupes de Djalal el-din (tableau 14) en sont les manifestations les plus brutales. La rébellion armée telle que la pratique le brigand Chauchafar au sein des régions dévastées est une des apparences belliqueuses que peut prendre le refus de la soumission (tableau 19). Mais il existe tout un registre de stratégies ouvertement moins agressives, comme la résistance clandestine telle qu'on la voit dans le nord de la Chine au tableau 25, ou la résistance passive, qui trouve son issue dans le suicide d'un couple juif en Azerbaïdjan (tableau 16) ou les stratégies mêlant spiritualité et politique, dont on en trouve divers exemples : la cérémonie d'envoûtement pratiquée par un membre de la secte des Assassins afin de se forger une arme (tableau 13), la décision prise par les moines bouddhistes de se livrer à une campagne de conversion chez les Mongols (tableau 27). La fusion entre politique et spiritualité atteint son apogée au tableau 24, où le sultan Kaïkobad et le philosophe soufi

Rûmî appliquent chacun qui une stratégie dictée par la politique, qui une stratégie dictée par la spiritualité.

I.1.2.2.2 L'acceptation de la soumission

La soumission prend deux formes : la collaboration active et la résignation. La stratégie de survie à la vague mongole se présente sous les traits de l'ancienne concubine de chah Mohammed (tableau 18) qui fait allégeance aux nouveaux maîtres, ou ceux de l'orfèvre prisonnier des Mongols (tableau 26), qui espère tirer son épingle du jeu. La résignation est représentée par le sacrifice d'une princesse ukrainienne (tableau 9), ou par le discours de l'historien Ibn al-Athir au tableau 17.

2 Critique politique et idéologique

Cette critique passe d'abord par une perception de la menace venant d'Asie au XXe siècle dans le cadre du roman d'Overhoff.

2.1 Le cadre donné au roman

L'époque de Gengis Khan fut la confrontation entre l'Ouest et l'Est. Les contemporains d'Overhoff, en pleine guerre froide, voyaient les pays de l'Est comme une menace. Overhoff a mis en évidence les similitudes entre les années des invasions mongoles et le XXe siècle : l'Asie est soumise par des guerres, tout le pouvoir est entre les mains d'un seul homme, l'Occident est menacé, la plupart des hommes manquent de discernement, ceux qui ont un regard perçant cherchent des systèmes d'alliance. (C'est ainsi que la *Deutsche Tagespost* résume la situation exposée par Overhoff dans son compte rendu du 28/29.04.1961 sur le roman).[3]

L'Europe du XIIIe siècle n'a pas les moyens de ses ambitions. Les événements historiques ont lieu hors d'elle, elle ne veut pas les prendre en compte. Dans l'Occident d'alors, entièrement préoccupé de ses querelles internes, sans regarder vers l'est, se trouve l'exemple qui met en garde l'Europe du XXe siècle. L'Occident, dans les années 50, vivait les pires heures de l'avancée mongole du XIIIe siècle : les Soviétiques occupaient la Thuringe, au cœur de l'Allemagne. L'URSS avait démontré sa détermination à plusieurs reprises : avec le blocus de Berlin en 1948, avec le pacte de Varsovie en 1955, avec la répression de la révolution de Budapest en 1956. L'Europe occidentale retient son souffle : la vague russe va-t-elle se retirer ou bien se poursuivre jusqu'à l'Atlantique ? Le destin semble alors hésiter.

[3] „Kaum eine Zeit hat mit der dargestellten so vieles gemeinsam wie die unsere: Asien ist durch Kriege überwunden, alle Macht ist in der Hand des Einen, das Abendland ist bedroht, vielen mangelt die Einsicht, die Klarblickenden denken sich Bündnissysteme aus." (*Deutsche Tagespost* 28/29.04.1961).

La perception de la menace s'exprime par le truchement de certains personnages du roman, qui se livrent à une critique de l'idéologie communiste : l'historien Ibn al-Athir, qui appelle à scruter le passé (tableau 17), le supérieur du monastère Hi-Sia, qui veut convertir les Mongols (tableau 27) , le chancelier de Gengis Khan méditant sur son époque (tableau 28).

I.2.2 La critique dans le roman

I.2.2.1 Critique de la politique européenne

On trouve dans le roman deux types de critiques : politique et idéologique. La critique politique s'adresse à l'Europe du XIIIe siècle, impuissante face à la menace, telle qu'elle se manifeste dans le chapitre II du roman, ou dans les paroles d'un Franc prisonnier des Mongols au tableau 26, qui se livre à une synthèse de la situation : « Nos villes et notre chevalerie ne pourront [résister], d'autant plus que nos princes sont toujours divisés. »[4] L'Europe se complaît dans des querelles internes entre les différents pouvoirs, dans la défense des intérêts de chacun, et sous-estime le danger ; ou bien elle ne perçoit pas le danger qui la met en péril ou bien elle n'a pas les moyens de l'affronter. Cette critique s'adresse également à la politique européenne du XXe siècle, où l'Europe – pour d'autres raisons – se trouve dans une situation analogue.

I.2.2.2 Critique du matérialisme dialectique

La critique idéologique concerne le matérialisme dialectique tel qu'il était professé dans les États communistes. On trouve cette critique à deux niveaux dans le roman : dans la conception du roman et dans la quête spirituelle qui revêt des formes diverses, et se concrétise dans un thème : l'immortalité. Au matérialisme, Overhoff oppose ainsi l'affirmation du spiritualisme.

I.2.2.2.1 La conception du roman

Le roman, en prenant pour sujet la présentation d'une époque de l'histoire, prône une étude du passé. L'idéologie historique du communisme est en radicale opposition avec les conceptions d'Overhoff. Là où le communisme voit le salut dans le rejet d'un passé considéré comme aliénant, Overhoff ne voit de salut pour l'avenir qu'à travers la connaissance du passé. En se livrant à une étude historique, même d'une époque très lointaine, Overhoff s'oppose à la volonté communiste d'effacer la mémoire des peuples. On retrouve les conceptions

[4] „Der Oberschamane hat mir gesagt, der Chagan Temudschin wollte die ganze bewohnte Erde erobern. Im Vertrauen, ich sehe nicht, wer ihn daran hindern sollte. Weder der Kaiser von China hat ihn aufzuhalten vermocht, noch der Schah Mohamed, obwohl er einer der Mächtigsten dieser Welt war. Seine Städte widerstanden allesamt nur wenige Tage. Unsere Städte und unser Ritterheere werden es auch nicht können, zumal unsere Fürsten untereinander immer uneinig sind." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 313).

d'Overhoff dans les propos de ses personnages, que se soit le brigand Chauchafar, pour qui une nouvelle ère est toujours engendrée par la précédente,[5] ou l'historien Ibn al-athir, qui cherche conseil dans le passé.[6]

En outre, le roman met en avant à plusieurs reprises les valeurs de la spiritualité (aux tableaux 2, 13, 24 et 30). Cette quête atteint un premier sommet au chapitre IV avec la réflexion sur l'immortalité et culmine au dernier tableau.

I.2.2.2.2 La quête spirituelle

La spiritualité dans son essence, est une critique du matérialisme dialectique pour lequel la matière a engendré l'esprit. Dans sa philosophie fondée sur la science, le matérialisme rejette le primat de la pensée, sa situation à l'origine de l'être, qui est la conception fondamentale des religions spiritualistes.

La spiritualité joue un rôle à plusieurs reprises. On la trouve dès le début, dans le deuxième tableau du roman, où Overhoff met en parallèle politique et spiritualité, éclairant les deux niveaux de son roman. La quête spirituelle prend l'aspect de l'illumination (« Erleuchtung »). Des paroles du moine zen, se considérant lui-même comme « une faible lueur »,[7] doit « jaillir l'illumination »,[8] « l'instant d'illumination »[9] ne pouvant naître que d'un « esprit léger, transparent et préparé ».[10] Alors seulement l'illumination peut-elle avoir lieu.[11]

Dans le tableau 13, la critique du matérialisme s'exprime par les paroles du hodja membre de la secte des Assassins : « Toute la matière, la Terre comme les étoiles, est l'empreinte passive de l'esprit divin ».[12] Overhoff a choisi parmi les sectes de l'Islam, la plus célèbre par la pureté de son idéal religieux, tout spirituel : la recherche de la Vérité. Le hodja débute son incantation par le rappel de la prééminence divine, à l'origine du monde.[13] La

[5] „Wie der alte Äon verfällt, wächst der neue in ihm als Frucht seines Leibes." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 235).
[6] „Als einer, der sein Leben dem Studium der Historie gewidmet hat, suche ich Rat in der Vergangenheit." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 218).
[7] „Ich habe keine Meinung, doch bin ich vielleicht das Werkzeug, die schwache Leuchte, daß mein Bruder den Sinn der Antwort erkenne." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 50).
[8] „Auch meine Worte verhüllen. Doch aus *einem* mag die Erleuchtung blitzen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 48).
[9] „Möge der erleuchtete Augenblick meinen hochehrwürdigen Bruder die Seele dieses Landes schauen lassen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 46).
[10] „Die Zeremonie aber, streng und gefällig, mache den Geist leicht, durchsichtig und bereit." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 51).
[11] „Nur so kann die Erleuchtung geschehen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 51).
[12] „Alle Materie, Erde wie Stern, sind passiver Abdruck von Gottes Geist." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 159).
[13] „Sein Geist schuf die Welt. Gottes Geist ist das Erste, er ist der Vorhergehende. Aus Gottes Geist wurde die Weltseele und aus der Weltseele alles Leben zur ewigen Wiederkehr." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 158).

connaissance est la manifestation de l'esprit divin, car c'est la parole de Dieu. La connaissance conduit au paradis, l'ignorance mène à l'enfer.[14]

Dans le tableau 24 se trouve énoncée la conception d'Overhoff. La politique ne doit pas être au service d'intérêts à court terme ; il n'est pas de bonne politique sans le contrepoids de la spiritualité. C'est dans ce tableau, se jouant sur deux niveaux, qu'Overhoff expose le plus clairement le parallèle – et l'opposition – entre politique et spiritualité.

Le tableau 25, mêlant un message secret aux préceptes du *Livre des transformations*, le *Yi Jing*, est un modèle supplémentaire de l'entrelacs entre politique et spiritualité. Overhoff l'exposait au tableau 24 par un procédé dramatique, la juxtaposition de deux scènes se déroulant en parallèle, l'une dans l'ombre de l'autre. Tout le tableau repose sur le contraste établi entre les deux scènes : deux cadres radicalement opposés – les beautés de la nature et une geôle souterraine – et des personnages symbolisant les forces spirituelles d'une part et politiques d'autre part. Au tableau 25, il utilise un procédé littéraire : il déguise un message politique sous l'apparence d'une méditation spirituelle.

I.2.2.2.3 L'immortalité

Le thème de l'immortalité parcourt tout le chapitre IV. Le sujet est abordé dans le tableau 25 par le moine taoïste écrivant une dépêche secrète destinée aux cercles de la résistance de la Chine du nord. On apprend que le sage Tch'ang-tch'ouen a été appelé auprès du grand Khan pour lui dévoiler le secret de l'immortalité. Il lui fut révélé qu'elle n'existe que dans la gloire qui survit à l'homme.[15] Le motif est repris dans le tableau 27 par le supérieur de l'ordre bouddhiste, qui informe ses frères de la démarche de Gengis Khan et de la réponse du philosophe chinois. Celui-ci expliqua au chef mongol « l'absurdité » de tels espoirs mais ne fut pas puni de son audace.[16] Au tableau 29, Gengis Khan songe aux mots du sage Tch'ang-tch'ouen à propos de l'immortalité de la gloire[17] lors de ses réflexions sur l'avenir de la steppe et de son empire après sa mort : « La steppe doit vivre, même après ma disparition. »[18]

---

[14] „[…] das Wissen spricht mit Gottes Geist. Wissen ist Paradies, Unwissen Hölle." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 158).

[15] „Der große Mann wünscht sich die Unsterblichkeit. Der Weise hat ihm erklärt, daß es zwar die Unsterblichkeit des Ruhmes, nicht aber die des Leibes gibt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 297).

[16] „[Tschang Tschun] wurde vom Kaiserkönig mit sanfter Gewalt seiner Einsiedelei entrissen und unter fürstliche Ehren an den Hof gebracht, zu dem einzigen Zweck, das Geheimnis der Lebensverlängerung preiszugeben, welches er nach Meinung der leichtgläubigen Menge kannte. Der Weise klärte den Kaiserkönig ohne Zögern und ohne Furcht über die Unsinnigkeit solcher Hoffnungen auf. Statt ihn nun enttäuscht oder im Zorn zu töten, wie jedermann erwartete, behielt ihn Dschingiz-Chan bei sich und hört seinen Rat in vielen Dingen, allerdings ohne ihm stets zu folgen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 323).

[17] „Der Weise aus Kin hat mir offenbart, es gäbe kein Mittel zur Erhaltung der Unsterblichkeit außer dem Ruhm. Seit dem Sturz auf der Jagd, als ich vor die Zähne des Ebers fiel, weiß ich, daß er recht hat." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334).

[18] „Leben soll die Steppe, auch wenn ich vergehe." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 334).

Cette dimension spirituelle du caractère de Gengis Khan, chez un conquérant, qui, par ailleurs, ignore les scrupules, confère au personnage une profondeur nouvelle. C'est dans ce nouvel aspect – cette quête de spiritualité au fond de chaque être – que se trouve la critique du matérialisme dialectique, pour qui l'esprit n'est qu'un épiphénomène qui doit se comprendre comme tel et ne doit pas aspirer à l'éternité.

Par cette symbiose entre spirituel et politique, Overhoff délivre un double enseignement : au-delà de la politique, indispensable, il ne faut pas perdre de vue l'élément spirituel de l'homme et il faut chercher à atteindre la sérénité ; cette position implique en elle-même une critique du matérialisme dialectique. À cette notion s'oppose l'immortalité et sa recherche par Gengis Khan. Le personnage du conquérant ne se réduit pas à un homme attaché à son pouvoir : c'est un être à la recherche d'un idéal qui l'élève au-dessus de lui-même. Cette idée d'élévation est reprise dans le tableau 30, qui suit celui de l'apparition de Gengis Khan, établissant une suite, une conclusion, à ses pensées. La quête spirituelle culmine au dernier tableau, dans les chants litaniques des moines hindous, au-delà des contingences du monde.

II Solutions

À l'origine de la démarche d'overhoff se trouve le refus qu'il professe de tout déterminisme, on l'a vu : tout aurait pu être autrement si les forces en présence avaient agi différemment. Telle est la leçon pour le présent qu'Overhoff veut suggérer à son lecteur. Le roman historique a pour fonction de donner de cette conviction comme la preuve expérimentale. Il va appliquer sa démarche dans la proposition de voies à suivre pour l'Europe du XXe siècle.

Or, quels sont ces problèmes de l'Europe occidentale à la fin des années 50 ? L'Europe est le théâtre des débuts de la rivalité Est-ouest, qui la scinde en deux. L'Union soviétique avait multiplié dans les années 50 les manifestations de sa puissance. Au point de vue politique, par le pacte de Varsovie en 1955, mais aussi au point de vue technologique. Le 4 octobre 1957, le lancement de Spoutnik fit l'effet d'une bombe. Né de la guerre froide, ce témoin de l'avance de la technologie soviétique fut une démonstration de force de l'URSS face aux États-Unis. Le retentissement fut phénoménal. Le monde fut stupéfait et les Américains abasourdis ; l'URSS devint la première puissance technologique. La guerre de l'espace venait de commencer. Le contrôle de l'espace allait marquer la suprématie d'une puissance sur l'autre.

L'Allemagne a une position particulière au cœur de l'Europe, entre Est et Ouest. Elle devient le symbole de l'Europe plongée au cœur de l'opposition Est-Ouest. Les traumatismes

causés en Allemagne à la fin de la guerre par les destructions, les viols et les pillages de l'Armée Rouge étaient encore à l'esprit de la population allemande ; des milliers de soldats allemands subissaient encore la captivité dans les goulags de l'URSS.

Face à cette situation, la solution passe donc, selon Overhoff, par la cohésion en Europe et l'alliance avec le monde musulman. Son analyse géopolitique se situe au-delà des différences culturelles et de la défense de positions surannées, comme le montrent les revers diplomatiques et militaires de la crise de Suez en 1956 qui font de la France et du Royaume-Uni des puissances moyennes.

On trouve dans le roman une opposition établie par Overhoff entre la proximité des cultures occidentale et orientale des pays musulmans et le fossé séparant les mœurs occidentales et musulmanes des mœurs mongoles. Le troubadour posté au Krak des Chevaliers représente la synthèse de ces deux réalités. Il se fait le chantre d'une entente avec la civilisation des pays de l'Islam et souligne les affinités entre Orient et Occident en se servant des Mongols comme repoussoir. Il décrit la situation de l'Islam : en Orient vivent beaucoup de peuples différents. Ils envahissent et détruisent les villes mais finissent toujours par être assimilés par la douceur de la culture musulmane et en adoptent les mœurs.[19] Il en va autrement des Mongols, qui haïssent et craignent les coutumes, détruisent les symboles de l'épanouissement culturel et de la religion, et exterminent les populations dans leur totalité.[20] C'est ce qui conduit le troubadour à rêver d'une alliance entre Francs et Musulmans qui, pour s'affronter depuis plus d'un siècle, ont appris à se connaître, et partagent les mêmes valeurs, apprécient les mêmes arts[21] et s'uniraient contre la menace commune d'un peuple refusant les mœurs et détruisant les villes.[22]

Au-delà de cette alliance reposant sur le partage des valeurs, le troubadour devine les intentions de Gengis Khan mieux que les barons qui songent à faire alliance avec lui contre les Musulmans. Gengis Khan se retournerait contre les barons après leur victoire commune sur les Musulmans. C'est aussi l'argument d'El-Kamel dans sa missive à Frédéric II, pour

[19] „Bald aber finden die fremden Völker Gefallen an der Sitte und dem satten Leben, an den Frauen, den Gedichten, den Früchten und Blumen. Es sei die Kunst des Unterjochten, so lehrt Abu Bekr, den Eroberern die Frucht der Sitte darzureichen und schmackhaft zu machen, daß sie an ihr schwach würden und sich der Sitte verpflichteten." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 76).

[20] „Die Mongolen sind anders als alle anderen Völker der Erde bisher, so spricht man. Sie hassen die Sitte und fürchten sie. Weil sie die Sitte und ihre Versuchung fürchten, deshalb machen sie die Städte und die Moscheen dem Erdboden gleich und lassen niemanden übrig, weder Mann noch Weib, noch Säugling." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 77).

[21] „Mit denen vereint als Verbündeten, die wir nun seit hundertundreißig Jahren bekämpfen, denen wir ähnlich geworden sind und die von uns gelernt haben. Die gleich uns die schönen Gedichte lieben, die Minne, die Rosse und das Schwert." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 78).

[22] „Dann ständen wir zusammen gegen die, welche die Sitte nicht wollen und die Städte dem Erdboden gleichmachen, die uns mit scheelen Blicken, vom Rücken her, durchbohren wie mit Pfeilen aus dem Hinterhalt." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 78).

convaincre l'empereur des Francs de la nécessité d'une alliance entre Musulmans et Occidentaux, ou tout du moins d'une trêve, pour que ses troupes aient les mains libres et puissent lutter contre les Mongols, ce dont l'Occident profiterait aussi.

L'alliance entre Occident et Islam repose donc sur des conceptions aussi bien culturelles que politiques et géopolitiques. L'historien de Mossoul Ibn al-athir, au tableau 17, déplore que les peuples du Livre – Juifs, Chrétiens, Musulmans – soient divisés et se combattent.[23] Aux païens mongols il oppose les peuples du Livre dans leur ensemble. Il prône une alliance culturelle au-delà des clivages.

Il est d'autant plus important, dans ce contexte de rapprochement entre Occident et Islam, d'accentuer le caractère unique des Mongols, dont l'étrangeté des mœurs les apparente à des créatures diaboliques. La princesse Olga, au tableau 9, met dans sa description des Mongols toute sa vision imprégnée de culture biblique. Vus comme des chevaliers de l'Apocalypse, les Mongols sont un peuple étranger, cruel et violent, dont seul Dieu connaît l'origine, et annoncent la fin des temps.[24]

L'*Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle*, traduite par Marie-Félicité Brosset, appelée autrefois *Chronique de Wakhtang* (le roi Wakhtang V la fit composer d'après les documents conservés dans les couvents de Mtskhétha et de Gélathi),[25] qu'Overhoff a utilisée lors de ses recherches pour son roman, insiste sur la singularité de ce peuple inconnu :

> Dans la terre située du côté de l'orient et nommée Tchin-Ma-Tchin, au lieu dit Qaraqouroum, il parut des hommes extraordinaires, tout à fait étrangers de visage, de mœurs, de manières et d'aspect, dont il n'est parlé dans aucun livre ancien ; car leur langue, leur aspect, leur vie, tout est extraordinaire. Ils ne connaissaient pas le goût du pain et ne se nourrissaient que de la chair et du lait des bestiaux ; ils avaient une belle stature, des membres forts et robustes, de beaux pieds, la peau blanche, les yeux bridés, grisâtres, obliques et saillants, de grosses têtes, une chevelure noire et fournie, le front plat, le nez si écrasé qu'il était moins proéminent que les joues et ne laissait voir que de petites narines : telle était leur étrange physionomie.[26]

C'est à Ibn al-Athir s'adressant au Calife de Bagdad qu'échoit le rôle, en tant qu'historien, de définir l'essence des Mongols, et d'exposer l'inconciliabilité entre leur culture et celle de l'Islam. Pour la première fois, l'Islam est confronté à cette question, car jusqu'à présent les nomades de la steppe n'avaient jamais représenté une menace.[27] Mais il

---

[23] „Und die Völker des Buches kämpfen untereinander!" (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 219).
[24] *Cf.* note 95 au chapitre IV.
[25] *Cf.* Julius von Klaproth : *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826, p. 43.
[26] Marie-Félicité Brosset : *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle.* Vol. 1 : *Histoire ancienne, jusque 1469 de J.-C.* Traduite du géorgien par M. Brosset, St. Peterbourg, 1949, p. 485.
[27] „Es zeigt somit dieses Volk ein ganz anders Verhalten als alle übrigen, welche die Steppe bisher ausgeworfen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 207).

revient aux Mongols une place tout à fait unique dans l'histoire de l'Islam. Sous Gengis Khan, dont la puissance invincible réside dans la personnalité indivise,[28] ils ont provoqué « le plus grand malheur et l'événement le plus effroyable dans l'histoire depuis que le Tout Puissant […] a créé Adam. »[29] La cruauté des Mongols ne connaît pas de précédent.[30] Ibn al-Athir ponctue son discours à trois reprises de jugements sur les Mongols qui excluent toute solution d'assimilation ou d'entente entre les civilisations mongole et musulmane. Il estime qu'il n'y a « aucun point commun entre eux et nous », que ce soit dans l'agriculture, l'élevage, l'architecture ou la science.[31] Et de conclure qu'il n'existe « aucun pont entre eux et nous ».[32] Friedrich Ernst August Krause, on l'a vu exprimait la même opinion : « Les Mongols, dans leur entité, étaient réfractaires à toute culture. »[33]

Overhoff appuie son discours sur la conduite du sultan El-Kamel. C'est en effet grâce à l'entente qu'il proposa à l'empereur, que Frédéric II obtiendra sans coup férir la restitution aux Francs des villes saintes de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth ainsi que d'une partie du royaume de Jérusalem en février 1229. L'accord de Jaffa, conclu, non à la suite d'affrontements meurtriers, mais suite à des négociations, obtint ce que les quatrième et cinquième croisades n'étaient parvenues à remporter.

Le salut de l'Europe passe donc par l'alliance, l'entente et la collaboration avec l'Orient musulman. Il faut atteindre un équilibre des puissances pour garantir l'Europe contre la Russie, et l'affirmer face aux États-Unis – alors que ceux-ci font entrer la Turquie à l'OTAN en 1952. Cette voie passe par une confédération des nations en Europe, par une politique et une défense européennes communes pour qu'elle retrouve sa souveraineté par rapport aux deux grandes puissances. La signature du Traité de Rome, scellant le Marché commun et l'EURATOM, représente les premiers pas de l'Europe vers cette politique. Paul-Henri Spaak, le ministre belge des affaires étrangères, un des pères de ce traité, prononça les

[28] „Seine Gedanken sind seine Worte, seine Worte werden zu seinen Taten. Ihr findet keinen Spalt in seinem Wesen, daß ihr es so oder anders deuten könntet. Wer ganz ist, hat Gewalt, und sei es zum Bösen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 214).
[29] „Also erzähle ich hier von dem größten Unglück und dem entsetzlichten Ereignis der Geschichte, seit der Allmächtige, Preis sei ihm und er ist groß, den Adam erschaffen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 204).
[30] „Die Tartaren aber schonen keine. Sie erschlagen die Frauen, die Männer und die Kinder, sie bringen noch die Schwangeren um und die Ungeborenen." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 204).
[31] „Es gibt keine Gemeinsamkeit zwischen jenen und uns. Wo wir den Acker bauen und das Fruchtland pflegen, da wollen sie Platz für ihre Pferde, Ziegen und Yaks. Die Mauern unserer Häuser und Städte, der tröstlich umhegte Raum, dünkt ihnen unerträglich beschränkte Freiheit. Würde und Schönheit unserer Gotteshäuser verachten sie, denn das Dach des Himmels berühmen sie als allemal höher. […] Und was sollten sie gar mit Büchern, der Wissenschaft, den Lehren der Weisheit und des heiligen Glaubens? Für sinnlose Hirngespinste nehmen sie die oder gar für schädlichen Zauber." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 208).
[32] „So sage ich noch einmal auch denen, die es nicht hören wollen: Zwischen jenen und uns gibt es keine Brücke. Denn sie fühlen ihre Verbrechen nicht." (*Le Monde avec Gengis Khan*, p. 211).
[33] *Cf.* note 122 du chapitre III.

paroles suivantes, le jour de la signature, le 25 mars 1957, en accord avec la pensée d'Overhoff :

> Cette fois, les hommes d'Occident n'ont pas manqué d'audace et n'ont pas agi trop tard. Le souvenir de leurs malheurs et peut-être aussi de leurs fautes semble les avoir inspirés, leur a donné le courage nécessaire pour oublier les vieilles querelles, bouleverser les traditions désuètes, pour leur permettre de penser et d'agir d'une manière vraiment nouvelle et pour réaliser la plus grande transformation volontaire et dirigée de l'histoire de l'Europe. Ils ont fait une grande chose et ils l'ont faite, ce qui est remarquable et peut-être unique, en répudiant tout usage de la force, toute contrainte, toute menace.[34]

La situation que l'Europe connaît au XXe siècle offre un parallélisme avec celle du XIIIe siècle. En évoquant celui-ci, Overhoff est à même de montrer à ses contemporains que l'Europe a déjà dû affronter une telle situation et y a fait face. C'est ce qui explique le « détour » qu'emprunte Overhoff pour parler du XXe siècle. Il peut étayer sa vision sur ce parallélisme et en tirer la conduite à tenir pour affronter le présent, montrant que rien n'est écrit, que c'est l'énergie ou la faiblesse, l'intelligence ou l'aveuglement des hommes qui déterminent leur destin. En conclusion, on peut affirmer que l'essence du message d'Overhoff est avant tout un appel aux pays de l'Europe à redevenir les acteurs et non les objets de leur propre histoire.

III Réception du *Monde avec Gengis Khan*

III.1 Ventes

Le roman ne porte pas de justification d'impression dans les pages de titre, ni de colophon concernant l'édition. Le volume de l'édition du *Monde avec Gengis Khan* ne ressort pas des documents contenus dans le fonds Overhoff. Overhoff et Glock ne signèrent aucun contrat. Cette édition comptait-elle 1.000, 2.000, 3.000 ou 5.000 exemplaires ? On peut supposer, que, tout comme *Conscience et responsabilité*, que Glock publia dix ans plus tard, l'édition fut tirée à 2.000 exemplaires. Nous ne disposons que de chiffres des ventes incomplets. Entre 1959 et 1963, 874 exemplaires furent vendus. En 1982, l'ouvrage était épuisé.[35]

III.2 Critiques

Le Monde avec Gengis Khan a fait l'objet de quarante et un comptes rendus, pour la plupart dans la presse allemande, mais aussi autrichienne, suisse, luxembourgeoise ainsi que belge. Ils ont paru aussi bien dans des quotidiens que dans des revues littéraires ou

[34] *La Pensée européenne et atlantique de Paul-Henri Spaak (1942-1972)*. Textes réunis par Paul Smets, Bruxelles, 1980, t. 1. pp. 613-614.
[35] *Cf.* Karl. B. Glock : *Julius und Edith Overhoff. Ein zweifaches Bündnis: im Zeichen von Ehe und Literatur*, in : *Besinnung* 3/4, 1982, p. 69.

spécialisées ; deux émissions radiophoniques ont évoqué l'ouvrage. Ce nombre de quarante et un place *Le Monde avec Gengis Khan* dans la moyenne des critiques consacrées à ses autres publications de la même époque. *Voyage en Amérique latine* avait fait l'objet de quarante-deux articles en 1953, cinquante comptes rendus furent écrits sur *La Maison sans localisation* en 1960, soixante-cinq sur la troisième édition d'*Une Famille de Mégare* en 1961. *La Descente du Gange,* en 1964, fut davantage prise en compte par la critique avec quatre-vingt-six articles.

Les thèmes en rapport avec le présent travail seront envisagés : *Le Monde avec Gengis Khan* comme roman historique, le travail d'historien d'Overhoff, la composition de l'ouvrage, le rôle de l'histoire dans l'appréhension du présent, ainsi que les rapports à l'actualité présents dans le roman.

La critique, quand elle se penche sur le genre du roman (dans sept comptes rendus), juge que *Le Monde avec Gengis Khan* n'est pas un roman historique classique,[36] pour s'en féliciter dans la majorité des cas, comme les *Westfälische Nachrichten*, qui tiennent à démarquer le livre d'Overhoff par rapport au roman historique d'ancienne mode.[37] Le roman d'Overhoff s'élève au-dessus des romans historiques habituels pour la revue *Kulturkritik*,[38] il s'en différencie de la manière la plus agréable qui soit[39] pour la revue viennoise *Morgen*. *Das Neue Buch* considère qu'il est en complète rupture avec la tradition du roman historique.[40] La critique de la revue littéraire *Welt und Wort* résume l'esprit du livre en le désignant comme le « roman d'une époque », dans lequel l'auteur quitte les sentiers battus du roman historique.[41]

Des critiques relèvent que le *Monde avec Gengis Khan* est une tentative de redonner vie au genre du roman historique[42] en composant une image de la grande invasion mongole fondée sur des sources authentiques transcrites dans des dialogues inventés.[43] Dans ces dialogues, les personnages s'expriment selon leur perception de l'histoire, et non *ex eventu,*

---

[36] *Das Bücherschiff* 9/1959 : „Die übliche Romanform ist beiseite geschoben."
[37] *Westfälische Nachrichten* 14.11.1959 : „Sie fügen sich aber keineswegs in den Rahmen des zu recht verpönten historischen Romans alter Prägung ein."
[38] *Kulturkritik* 14.08.1960 : „Es ist ein dem Gewohnten enthobener historischer Roman".
[39] *Morgen* mai 1960 : „Freilich unterscheidet es sich auf die angenehmste Weise von der herkömmlichen Spezies des ‚historischen Romans', die meist nur ein Sammelsurium missglückter Anempfindung ist."
[40] *Das Neue Buch* s.d. : „[…] ein Buch, das ganz aus der Tradition des ‚historischen Romans' heraus fällt."
[41] *Welt und Wort* 12/1959 : „Auf einen Gattungstitel wurde verzichtet. Zur Kennzeichnung kann man sagen, dass er ‚Roman einer Epoche' heißen müsste. Der Autor verlässt aber das herkömmliche Schema des historischen Romans."
[42] *General-Anzeiger Ludwigshafen* 04.01.1961 : „Sein jüngstes Buch stellt […] formal einen Wiederbelebungsversuch des historischen Romans dar. Authentische Quellen werden dabei mit fingierten Dialogen zu einem Bild des großen Mongolensturms komponiert."
[43] *Ibid.* : „Sein Buch stellt […] formal einen Wiederbelebungsversuch des historischen Romans dar. Authentische Quellen werden dabei mit fingierten Dialogen zu einem Bild des großen Mongolensturms komponiert, […]."

avec la science de l'historien du futur, donnant au roman un caractère d'authenticité.[44] Overhoff fait parler les vieux documents de telle façon que ses lecteurs les comprennent[45] selon la *Rheinische Post*.

La critique aborde une quinzaine de fois le sujet du travail d'historien – de « scientifique cherchant et vérifiant avec soin »[46] – auquel Overhoff s'est livré[47] et l'en félicite à plusieurs reprises. Son travail de « transcription littéraire » des documents historiques lui apporte la considération du *Handbuch der politischen Literatur,*[48] tandis que la revue *Morgen* de Vienne estime que les sources historiques ont imprimé au roman son signe distinctif.[49] La *Rheinische Post* souligne le caractère scientifique du roman par la présence de cartes jointes au livre.[50] Le *Tagesspiegel* va jusqu'à désigner le roman comme une « œuvre historiographique » et une « étude sur le XIIIe siècle »,[51] tout comme le magazine *Bücherschiff,* selon lequel Overhoff a « procédé à des recherches historiques poussées » et pris conseil auprès de scientifiques.[52] Le compte rendu de la revue *Bücherkommentare* regrette que l'entrelacs entre fiction et histoire, entre texte romanesque et sources historiques manque de transparence ; il juge, au contraire des autres critiques, les sources peu référencées.[53]

La composition du livre a été relevée par certains critiques, qui en ont reconnu la structure elliptique, ainsi du *Generalanzeiger Ludwigshafen*, qui décrit le mouvement circulaire de l'action autour de Gengis Khan,[54] et de la *Rhein-Neckar-Zeitung* qui montre les

[44] *Deutsche Tagespost* 28/29.04.1961 : „Zu bewundern ist auch die Schärfe des Blickes, mit dem er die Dinge sieht und beurteilt, wie er Zusammenhänge deutlich macht, auch wenn oder gerade weil ihm nicht die Möglichkeit gegeben ist, ex eventu, also nachträglich vom Standpunkt des Historikers, ein Urteil zu fällen."

[45] *Rheinische Post* 16.01.1960 : „Es geht Overhoff darum, die alten Urkunden zum Reden zu bringen, so dass der heutige Leser sie verstehen kann."

[46] *General-Anzeiger der Stadt Wuppertal* 23.05.1960 : „als sorgsam forschender und prüfender Wissenschaftler".

[47] *Generalanzeiger Ludwigshafen* 04.01.1961 : „Authentische Quellen werden dabei mit fingierten Dialogen zu einem Bild des großen Mongolensturms komponiert […]." ; *Deutsche Tagespost* 28/29.04.1961 : „Dass Overhoff geschichtlich wahr ist, wird von den zahlreich verwendeten Dokumenten verbürgt."

[48] *Handbuch der politischen Literatur* 1960 : „Der Autor hat sich der schwierigen Aufgabe unterzogen, die um 1240 verfaßte ‚Geheime Geschichte der Mongolen' dichterisch so in unsere Sprache zu übertragen, dass das Vergangene als Vergangenes erscheint und dass aus dem Mythos Geschichte entsteht."

[49] *Morgen* mai 1960 : „Das Buch Overhoffs zeichnet sich durch eine ständig spürbare Nähe zu den Primärquellen aus […]."

[50] *Rheinische Post* 16.01.1960 : „Beigegebene Karten von Eurasien und den Feldzügen der Mongolen betonen, dass die Phantasien mit historischen Fakten in engstem Zusammenhang stehen."

[51] *Tagesspiegel* 20.12.1959 : „Julius Overhoff […] schrieb jetzt ein historiographisches Werk, eine in romanhafter Form verfasste Studie über das dreizehnte Jahrhundert und den großen mongolischen Aufbruch."

[52] *Bücherschiff* 9/1959 : „Er hat jedoch gründliche geschichtliche Studien getrieben und – wie aus dem Nachbericht hervorgeht – den Rat der Wissenschaftler nicht verachtet."

[53] *Bücherkommentare* dernier trimestre 1959 : „Und das wenige, was der Verfasser als Beleg anführt, wird mit freier Erfindung ohne exakte Unterscheidung gemischt, so dass auch im einzelnen Kontinuität und Nachprüfbarkeit aufgehoben werden."

[54] *Generalanzeiger Ludwigshafen* 04.01.1961 : „Overhoff schreibt jedoch nicht eine Geschichte aus dem Blickwinkel der Mongolen, sondern er kreist die Gestalt des Temudschin und das blitzartige Erscheinen der

effets de la vague mongole, ressentis de façon croissante depuis les points éloignés du centre du cyclone.[55] Le *Süddeutscher Rundfunk* fait la synthèse de l'intention d'Overhoff en se référant au titre du livre – souvent mal lu par les critiques – : exposer les effets de l'assaut mongol dans tout le monde alors connu.[56] La technique de l'agencement de mosaïques, soulignée par dix comptes rendus, donne vie à des « miniatures historiques », poursuit le *Süddeutscher Rundfunk* pour décrire les tableaux du roman.[57]

La conception à la base du roman, l'enseignement que l'on peut tirer du passé, la nécessité de connaître le passé pour faire face à l'avenir, est soulignée par différentes critiques, en particulier par la *Rhein-Neckar-Zeitung* dans un court rappel des tendances de la philosophie historique au XIXe siècle.[58]

La critique a-t-elle relevé l'actualité du roman ? Oui, dans la moitié des comptes rendus, se trouvent des références aux parallèles[59] ou aux comparaisons que l'on peut établir entre le XIIIe siècle et l'époque contemporaine, à l'actualité du roman et à l'avertissement qu'il contient, à la volonté de l'auteur de proposer des solutions. Le *Generalanzeiger Ludwigshafen* voit dans les événements de la première moitié du XIIIe siècle un modèle historique pour l'avenir,[60] la *Deutsche Tagespost* note que le contexte historique du XIIIe siècle le rapproche plus qu'aucune autre période de l'Europe de la seconde moitié du XXe siècle,[61] tout comme l'*Institut National Belge de Radiodiffusion*, qui poursuit en comparant

---

Mongolen in Asien und an den Grenzen Europa in Szenen, Dialogen, Gesprächen, erdachten Sendschreiben und Features ein, in einer bunten Abfolge von dreißig kontrastreichen und in der Firm verschiedenen Kapiteln."

[55] *Rhein-Neckar-Zeitung* édition du Nouvel An 1960 : „[Overhoff] umgeht eine vom Zentrum des mongolischen Aufbruchs her unternommene Darstellung der Eroberung Chinas, der Niederwalzung des russischen Raumes und der Verheerung des Orients. Stattdessen zeigt er die Wirkung der ersten Nachrichten auf England, Japan und Ceylon, verengt danach den Kreis über Rom, Byzanz, Polen bis nach Armenien, wechselt nach Asien über, wo bereits die Mongolen als alles Vernichter wüten, stößt dann erst in die Mitte des Kreises und endet ‚jenseits der Spannung' in der Welt enthobenen Mystik tibetischer Kultgesänge. Diese riesige Synopsis ergibt tatsächlich ein geistiges und facettenreiches Bild der Welt, als der Zyklon vom Osten her nahte."

[56] *Süddeutscher Rundfunk* 23.02.1960 : „„Die Welt *mit* Dschingiz-Chan': der Titel deutet es schon an: nicht so sehr um die Gestalt des grossen Mongolenführers selbst geht es Overhoff, als vielmehr um die Auswirklung des Mongolensturms auf die ganze, damals bekannte Welt, auf Europa und China, auf Persien, Japan und das islamische Reich."

[57] *Ibid.* : „Es sind historische Miniaturen, die Overhoff zu einem Mosaik zusammenfügt […]."

[58] *Rhein-Neckar-Zeitung* édition du Nouvel An 1960 : „Zu Ende des 19. Jahrhunderts galt es als ein unumstößlicher Grundsatz, dass Völker, die sich mit der Vergangenheit beschäftigten keine Zukunft mehr haben. Heute ließe sich beweisen, dass gerade Gleichgültigkeit gegenüber der Geschichte ein Zeichen gedankenlosen Dahinlebens sei. Je erregter die Gegenwart ist, umso wichtiger wird der Rückblick in ferne Zeiten."

[59] *Bücherschiff* 9/1959 : „Parallelen zum Heute ergeben sich von selbst […]."

[60] *Generalanzeiger Ludwigshafen* 04.01.1961 : „[Es wird ein] Bild des großen Mongolensturms komponiert, in dessen Vielschichtigkeit dann plötzlich höchst aktuelle Bezüge offenbar werden, welche die Ereignisse der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts zu einem historischen Modell für unsere Zukunft machen."
Rheinische Post 16.01.1960 : „Es versteht sich, dass sich bei solchen Verfahren mit der Geschichte auch die Probleme, die uns heute weltgeschichtlich bewegen, in die Figuren mit einfließen."

[61] *Deutsche Tagespost* 28/29.04.1961 : „Kaum eine Zeit hat mit der dargestellten so vieles gemeinsam wie die unsere: Asien ist durch Kriege überwunden, alle Macht ist in der Hand des Einen, das Abendland ist bedroht, vielen mangelt die Einsicht, die Klarblickenden denken sich Bündnissysteme aus."

l'empire de Gengis Khan à la Chine du XXe siècle.[62] La *Rheinische Post* discerne dans les propos et actions des personnages du roman les problèmes de l'époque actuelle.[63] L'actualité du roman est vue comme « secrète »,[64] « inquiétante »,[65] « menaçante ».[66] La *Rhein-Neckar-Zeitung* met en évidence le propos d'Overhoff de donner un exemple à prendre comme un avertissement face à des dangers menaçant l'Europe du XXe siècle et appelle de ses vœux que cela soit ainsi compris.[67] Le *Süddeutscher Rundfunk* dévoile lui aussi le « souhait muet » de l'auteur : par le regard porté sur le passé historique, réfléchir au présent et aux possibilités à venir,[68] sous la forme « d'un avertissement et d'une mise en garde énergiques, lucides et objectifs. »[69] Le roman possède une « actualité inquiétante », analyse la revue *Die Barke*,[70] tout en mettant en garde contre les dangers de l'analogie. Il faut « apprendre, tirer des conclusions et trouver des solutions. »[71]

[62] *Institut National Belge de Radiodiffusion* 16.06.1960 : „Das mächtige Reich Dschingiz-Chans, ist es nicht mit dem aufstrebenen China von heute zu vergleichen?"
[63] *Rheinische Post* 16.01.1960 : „Es versteht sich, dass sich bei solchen Verfahren mit der Geschichte auch die Probleme, die uns heute weltgeschichtlich bewegen, in die Figuren mit einfließen."
[64] *Tagesspiegel* 20.12.1959 : „die geheime Aktualität".
[65] *Die Barke* 3/1959 : „beängstigende Aktualität".
[66] *Kölner Rundschau* 25.10.1959 : „Mit mahnender Aktualisierung".
[67] *Rhein-Neckar-Zeitung* édition du Nouvel An 1960 : „Andererseits gibt gerade die verbissene Selbstsucht, mit der die abendländischen Reiche ihre persönlichen Duelle ausfochten, ohne den Blick nach Osten zu richten, jenes warnende Beispiel, um dessentwillen der Verfasser sein Werk geschrieben hat. Von diesem Blickpunkt aus erhält *Die Welt mit Dschingiz-Chan* einen aufregend aktuellen Reiz. Entkleiden wir die Ereignisse ihres historischen Kostüms, sprechen sie zu uns auf jeder Seite über die beklemmende Parallelität weltgeschichtlicher Zeitwenden. Bilder sind stärker als Predikten. Es wäre innigst zu hoffen, dass Overhoffs eindrucksvolle Bilderfolge als Beschwörung und Warnung angesichts drohender Gefahren von unabsehbaren Ausmaßen verstanden wird."
[68] *Suddeutscher Rundfunk* 20.12.1960 : „[In dem Buch wird] ein tiefer Blick in die geschichtliche Vergangenheit getan. Dass man dabei auch das ‚Heute' und an etwa kommende zukünftige Möglichkeiten denke, ist der unausgesprochene Wunsch [des Verfassers]."
[69] *Ibid.*, : „[Overhoffs Buch ist eine] energische, sachliche und nüchterne Mahnung und Warnung."
[70] *Die Barke* 3/1959 : „Das Werk besitzt eine beängstigende Aktualität."
[71] *Ibid.*, : „Doch sollte man hier nicht vergleichen, sondern lernen, Schlüsse ziehen, Lösungen finden."

CONCLUSION

Écrit dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, *Le Monde avec Gengis Khan* est le produit d'une triple crise. Celle de son auteur tout d'abord, qui a dû surmonter la mort d'un enfant, la perte de ses repères sociaux ; celle de l'Allemagne ensuite, sortie de l'emprise d'un régime dictatorial en ruines, qui doit se forger une nouvelle identité ; celle de l'Europe enfin, qui, au lendemain d'un énorme séisme, voit son sort scellé par deux grandes puissantes extérieures. C'est cette dernière crise qui est le sujet du roman d'Overhoff, comme il ressort de son avant-propos et de sa structure. Au moment où l'Europe risque de passer sous l'emprise d'une force venue d'Asie, Overhoff évoque la figure du plus grand conquérant que l'Asie, que le monde ait vu : Gengis Khan.

Overhoff présente les différentes attitudes prises face à cette situation. Il ressort de sa présentation de la constellation des divers pouvoirs en Europe au début du XIIIe siècle, que c'est dans la politique d'ouverture de Frédéric II vers l'Ouest, bref, de contournement du péril asiatique, qu'Overhoff voit une issue pour l'Europe. La présentation qu'Overhoff fait de l'Europe dans son avant-propos, qui met en lumière l'empereur et l'éclat de sa cour de Sicile, pour laisser dans l'ombre les autres cours européennes, le montre bien. État ou règnent la sagesse, l'ouverture d'esprit, l'envergure politique et la tolérance, la Sicile est le modèle idéal d'un espace de liberté qui s'oppose à celui que connaît l'Europe en cette seconde moitié de XXe siècle.

Mais par-delà cette esquisse d'un modèle de liberté, l'écrivain se livre à une méditation sur la nature du pouvoir, sa justification et ses fins. Comment échapper à la fatalité ? Seul le règne de la raison permettrait d'arracher l'homme au déterminisme pour le faire accéder à cette liberté. Les hommes sont les auteurs de leur propre malheur. Chacune de leurs actions les engagent eux-mêmes, et par-delà eux-mêmes, leurs descendants.

À travers le roman, quelles sont les propositions d'Overhoff pour l'Europe, dépossédée d'elle-même, contemporaine à la rédaction du roman ? L'Europe se trouvait dans la situation créée par la Seconde Guerre mondiale, qui n'avait renversé l'hégémonie de l'Allemagne que pour instaurer celle de la Russie sur une moitié de l'Europe, instituant, en contrepoids, celle des États-Unis d'Amérique sur l'autre. Tout comme dans les années 1220-1240 lors du grand assaut mongol et en particulier en 1241, qu'elle désigna comme « l'année d'angoisse »,[1] l'Europe occidentale avait dans les années 50 conscience du danger qui la menaçait, mais à laquelle répondait une relative impuissance. Au XXe siècle, les Européens

[1] Jacques Bainville : *Les Conséquences politiques de la paix*, Paris, 1996, p. 92 (première édition 1920).

avaient, dans leur immense majorité, perdu le souvenir de la grande terreur mongole du milieu du XIIIe siècle. Aussi la situation à laquelle ils se trouvaient confrontés leur semblait-elle radicalement neuve. L'analogie avec la crise du XIIIe siècle est cependant évidente, et Overhoff veut le rappeler. Pour la première fois depuis 1241, l'Europe avait, face à la menace orientale, été saisie par un désarroi aux dimensions de son impuissance.

Dans ces circonstances, l'intention de l'auteur est de donner une vision pour assurer un avenir à l'Europe. Cette vision est fondée sur des réalités historiques et géographiques, révélées par la connaissance du passé. Overhoff fonde son roman sur des données avérées. Il a utilisé des documents historiques qui authentifient son discours, et confèrent au roman une crédibilité quasi-scientifique. L'auteur ne saurait sinon se réclamer d'une quelconque clairvoyance pour alerter ses contemporains.

Overhoff considère qu'il est indispensable, pour être à même d'appréhender les aspects modernes des civilisations actuelles d'en connaître l'histoire.[2] Il va même au-delà et pense que l'avenir de toutes les civilisations dépend de la connaissance du passé. L'avenir n'est en effet que l'évolution du présent, de même que le présent est le résultat du passé ; en ce sens l'avenir n'est autre chose que la configuration de l'héritage du passé. Ces convictions font s'opposer Overhoff aux conceptions communistes en vigueur en Europe orientale. À cette menace politique qui pèse sur l'Europe s'ajoute une confrontation idéologique. Overhoff s'inscrit en faux contre l'idéologie socialiste, et plus généralement contre une attitude au monde qui caractérise le XIXe et le XXe siècle : l'idéologie du progrès, qui fait « table rase » du passé,[3] pour permettre la venue des « lendemains qui chantent ».[4] L'homme, pour se libérer du joug qui pèse sur lui, doit oublier son passé, dont les structures mentales et sociales l'inhibent. Ceci est tout à fait opposé à la philosophie d'Overhoff, pour qui celui qui ignore le passé est condamné à le répéter et donc à rester un « ewig Gestriger ». Il a dénoncé dans *La Descente du Gange* « ceux qui veulent en finir avec l'histoire, à Moscou, à Pékin, à Belgrade »[5]

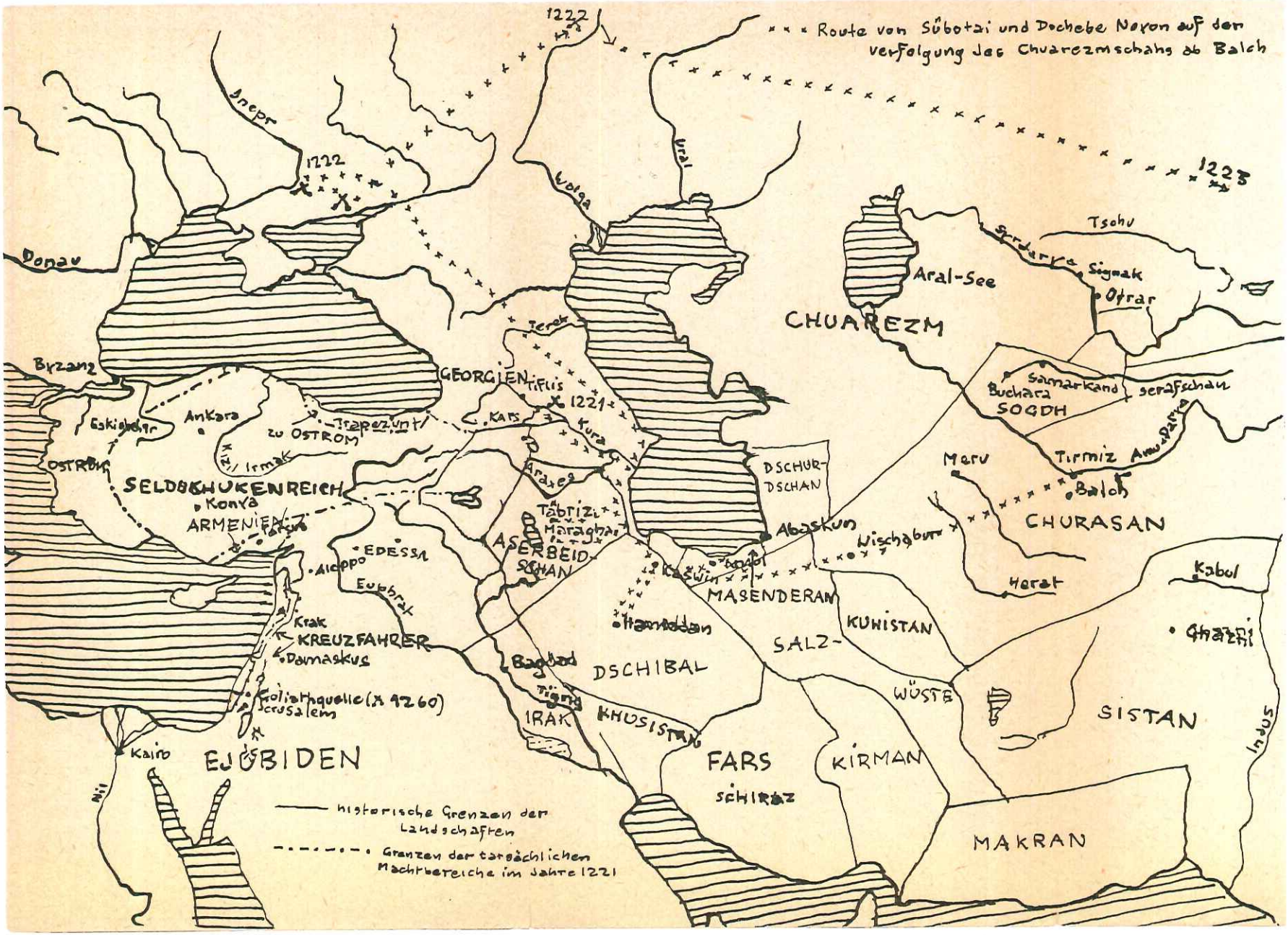
[2] *Cf.* note 154 du chapitre I.
[3] *Cf.* Paroles de *L'Internationale* : « Du passé, faisons table rase [...] Le monde va changer de base. Nous ne sommes rien, soyons tout ! »
[4] Titre de l'autobiographie de Gabriel Péri, député communiste fusillé par les Allemands en 1941, tiré de la lettre d'adieu rédigée la veille de son exécution : « le communisme est la jeunesse du monde et il prépare des lendemains qui chantent. » Overhoff y fait allusion dans les lignes suivantes : „Begreifen wir jetzt die geschmeichelte Verlegenheit der Japaner, sobald man sie nach ihren alten Sitten fragt? Etwas in ihnen weiß mehr als sie selber: daß die kommende Einheitserde nur zu ertragen sein wird, wenn jeder von uns seine ganze Vergangenheit mitbringt. Die da meinen, das Umgekehrte täte not, die Weltlosen und deshalb Zukunftshungrigen, die ins Morgen vorrennen, weil sie hinter sich selber zurückbleiben – sie sind die ewig Gestrigen." (*La Descente du Gange*, pp. 440-441).
[5] *Cf.* note 163 du chapitre I.

Overhoff est un homme de son temps, on l'a vu, attentif aux problèmes et aux périls de son époque. « L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. » écrivit Marc Bloch. « Mais il n'est peut être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé si l'on ne sait rien du présent. […] Cette faculté d'appréhension du vivant, voilà la qualité maîtresse de l'historien. »,[6] poursuivait-il. Overhoff, dans *Le Monde avec Gengis Khan*, a parfaitement réalisé cette synthèse. En homme conscient des responsabilités qui pèsent sur sa génération, en homme à la vision humaniste qui souhaite la résolution de ces problèmes, il se propose, par sa création littéraire, d'éclairer les chemins de l'avenir. « Le poète doit percer les ténèbres. »[7]

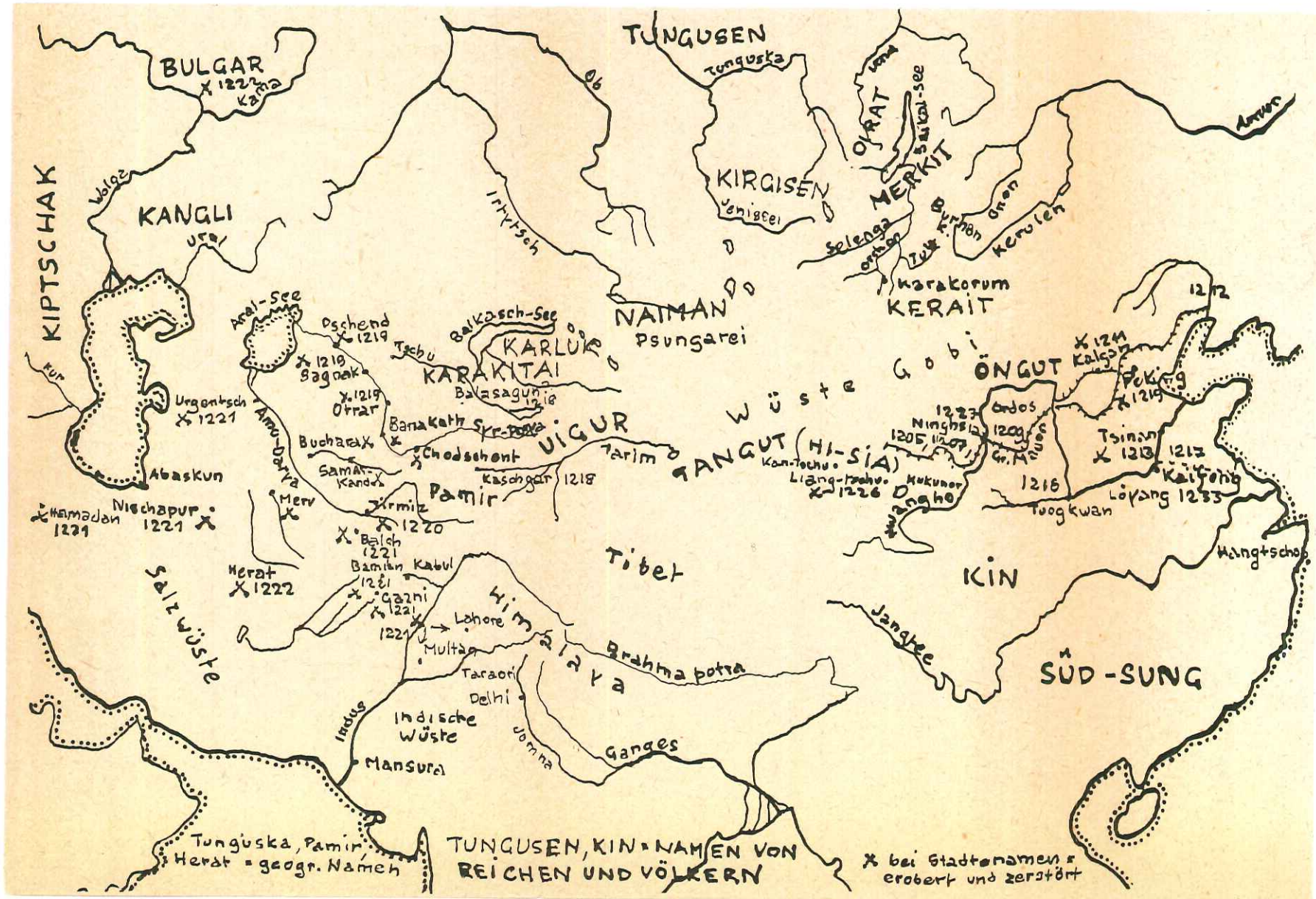
[6] Marc Bloch : *Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien*, Paris, 1974 (première publication 1949), p. 47.
[7] Lettre d'Overhoff à Wladimir Brenner du 25.05.1931 : „Der Dichter aber muss voraussehen in die Finsternis."

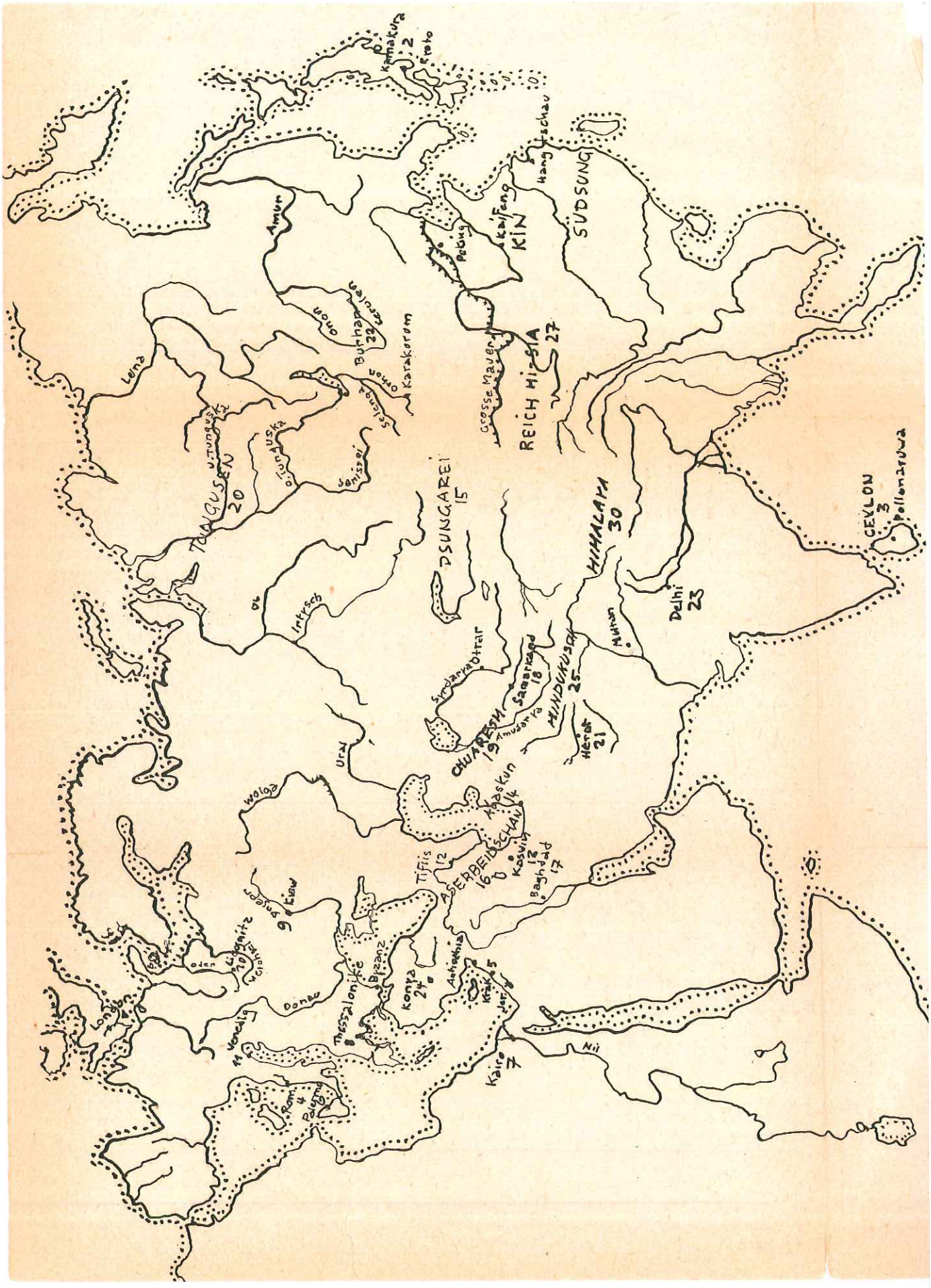
ANNEXES

Documents joints au roman par Julius Overhoff



Les campagnes des Mongols (première partie) :
Les rapports de pouvoir au Proche-Orient autour de l'an 1220.


BULGAR
1222
Kama
Wolga
KIPTSCHAK
KANGLI
Ural
Aral-See
Oschend 1219
1218
Sagnak
1219
Otrar
Urgentsch 1221
Amu-Darya
Buchara
Samarkand
Chodschent
Merv
Nischapur 1221
Hamadan 1221
Abaskun
Kirmiz
1220
Balch 1221
Herat 1222
Bamian
Kabul
Gazni 1221
1221
Lahore
Multan
Salzwüste
Indische Wüste
Indus
Mansura
Taraori
Delhi
Himalaya
Brahmaputra
Jamna
Ganges
Tibet
Janatse
SÜD-SUNG
KIN
Hangtschou
Tsinan 1213
1217
Kaifong
Löyang 1233
Tuogkwan
1218
Ordos
1209
Ningsia
1205, 1209
1223
Kan-tschu
Liang-tschu
1226
Kukunor
Hsi-hsia
TANGUT
Gr. Mauer
Pe-king
1215
1214
Kalgan
ÖNGUT
Wüste Gobi
Karakorum
KERAIT
Selenga
Onon
Kerulen
Argun
OIRAT
Baikal-see
MERKIT
KIRGISEN
Jenissei
TUNGUSEN
Tunguska
Ob
Irtysch
NAIMAN
Dsungarei
KARLÜK
Balkasch-See
KARAKITAI
Balasagun
1218
Tschu
UIGUR
Tarim
Kaschgar 1218
Pamir
Ruf
Tungiska, Pamir, Herat = geogr. Namen
TUNGUSEN, KIN = NAMEN VON REICHEN UND VÖLKERN
X bei Stadtnamen = erobert und zerstört

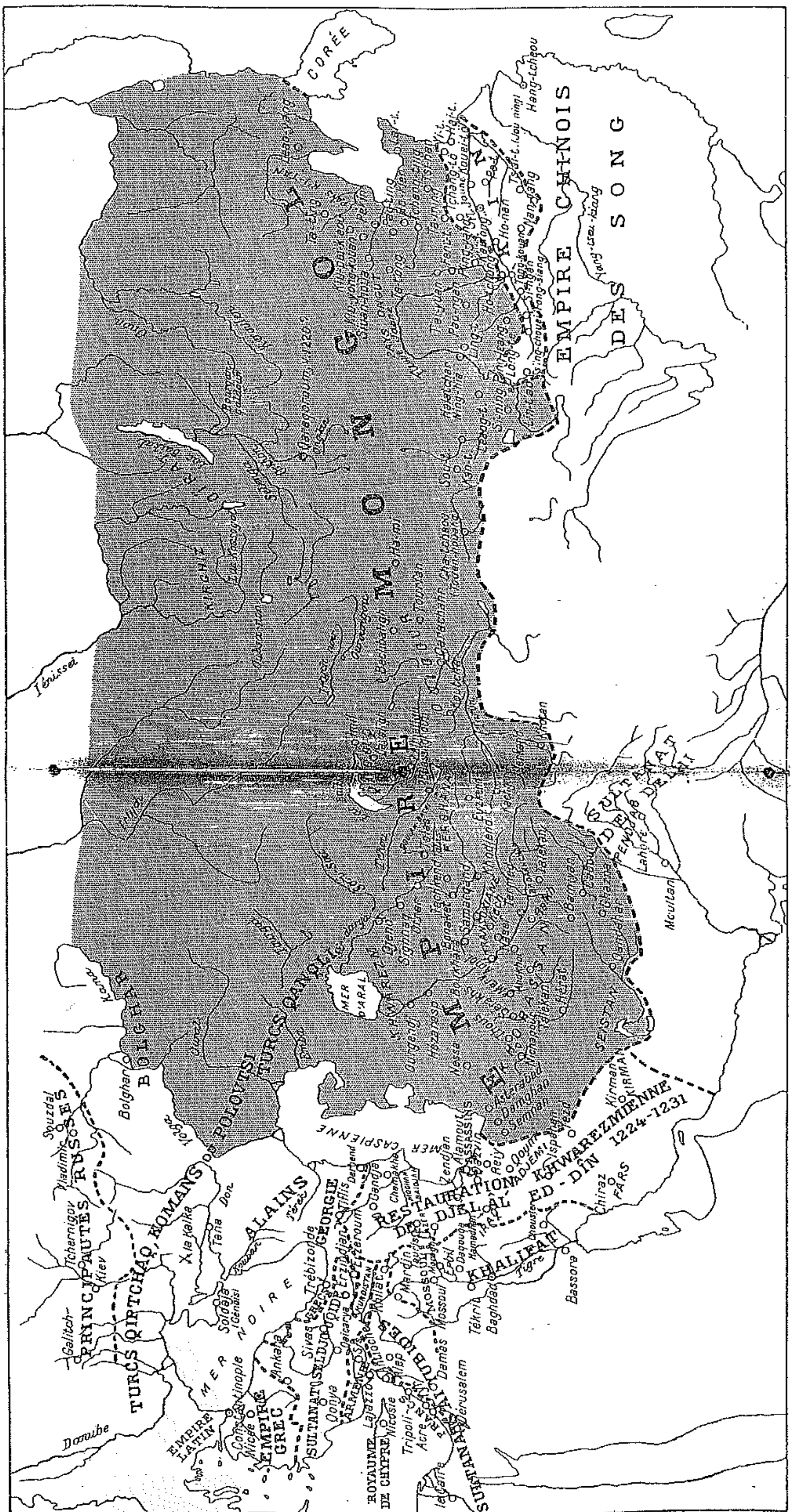


Vue d'ensemble du monde eurasiatique au début du XIIIe siècle

Documents relatifs au *Monde avec Gengis Khan*

L'empire mongol vers 1230

Carte de *L'Empire des steppes* de René Grousset, Paris, 1939, pp. 112-113



CARTE 21. — L'empire mongol vers 1230.

Lettre de Frédéric II du 3 juillet 1241 à Henri III d'Angleterre, ainsi qu'à d'autres princes[1]

[1] In : *Monumenta Germanie Historica. Scriptores XXVIII*, 1858, pp. 210-212.

1241. Dominus imperator super hiis certificatus, principibus christianis, precipue regi Anglorum, scripsit sub hac forma:

Iul. 3. Epistola imperatoris de adventu Tartarorum. *Frethericus*[1] *imperator etc. regi Anglie salutem. Rem, que tam Romanum imperium, velut ad predicacionem*[a] *euvangelii preparatum, quam cuncta mundi regna christiano cultui dicata speciali zelo contingit, toti rei publice universe christianitatis excidium generale comminatur, et quamquam ad nostram rei geste veritas sero pervenerit, quin ad vestram noticiam referamus, tacere non possumus. Egressa enim dudum ex ultimis mundi finibus de regione australi, que diu sole sub torrida*
cf. Es. 33, 4. *zona tosta latuerat, que postea, versus partes boreales occupatis violenter regionibus, diu manens ut brucus multiplicatur, gens barbare nacionis et vite, quo nescimus a loco vel origine, Tartari nuncupata, non absque previso Dei iudicio ad sui populi correpcionem et correccionem, non utinam ad tocius christianitatis dispendium! ad hec novissima tempora reservatur. Secuta est igitur publica clades, communis regnorum desolacio et terre fertilis exterminium, quam gens impia peragravit, ut sexui, etati vel dignitati non parcat et reliquum genus humanum delere confidat, dum ubique terrarum per immensam et incomparabilem eorum potenciam et numerum sola dominari satagat et regnare. Datis igitur in necem et predam cunctis que poterant oculi eorum conspexisse, ac universali depopulacione post terga dimissa, dum ad populosam Cumanorum coloniam pervenissent*[2] *dicti Tartari, immo Tartarei*[3]*, quibus vite prodigis arcus arma magis sunt familiaria cum lanceis missilibus et sagittis, quarum usus apud eos est continuus — et forcius aliis exerta habent brachia —, ipsos penitus dissipatos devicerunt; et quos fuga non eruit, cruentatus eorum gladius interemit. Quorum vicinitas Ruthenos, ab eis non multum distantes, vix cautos efficit et munitos, ut ignote gentis insoliti ab eorum incursibus sibi, prout ignis exterrebat, intenderent precavere, saltem sibi consulentes. Advolant nempe subito ad predam et exterminium. Ad repentinos igitur impetus et illius barbarice gentis aggressus, que velut ira Dei et fulgur se raptim iaculatur, expugnata et capta eiusdem regni Cleva*[4] *civitatum maxima, totum illud nobile regnum, cesis suis habitatoribus*[b]*, in desolacionem cecidit devastatum. Quod cum contermino regno Hungarorum cessisse*[c] *debuit ad cautelam, robur et munimen, sprevit neglegenter. Quorum rex*[5] *deses et nimis securus, per Tartarorum nuncios et literas requisitus, ut, si suam vitam cuperet et suorum, per suam et regni sui dedicionem*[6] *eorum gratiam festinus preveniret, nec sic perteritus*[d] *aut edoctus, suis vel aliis prestitit documentum, ut et*[e] *ipse et sui se maturius ad eorum protecti premunirentur*[f] *incursus. Sed hostium contemptores elati vel nescii, dum inimico vicinante segnes dormitarent, loci*[7] *nativo munimine confidentes, ipsi more turbinis intrantes, eos undique circumdabant repentini. At Hungari ante expectatum circumdati et oppressi, velut imparati ipsis obicere castra contenderunt; et [cum*[g]*] distarent quinque tantum miliaribus hinc excercitus Tartarorum, inde Hungarorum, irruerunt*[8] *raptim in aurore crepusculo Tartarorum preambuli, et subito castris Hungarorum circumdatis, interfectis primo prelatis, et maioribus de regno qui se obiecerant cesis, infinitam Hungarorum multitudinem gens inimica trucidavit, stragem faciens inauditam, cui ex antiquissimi lapsu temporis in uno belli conflictu vix recolitur fuisse consimilis. Effugatur igitur rex, vix elapsus, equo raptus velocissimo. Qui raro satellite*[h] *stipatus associato, ad fraternam Hyllici*[i, 9] *regni sortem, ut saltem ibidem protegeretur, fugitivus avolavit. Victores*

1242. *salutaribus exhortamur. Noveritis etiam, quod iam 5 conventus Predicatorum et due custodie de fratribus nostris sunt penitus destructe, habentes plus spacii terre in aquilone quam Tuscia et Lumbardia; inimici debacantur, tribus custodibus superstitibus, una tamen custodia, immo fere duabus, evasis. De tercia vero, que Boemia dicitur, egressus est rex*[10] *in occursum cum innumera multitudine excercitus; sed in Deo victoria est. Datum Pyng.*[k, 11]*, anno Domini* 1242[12]*,*
Apr. 10. *4. Idus Aprilis.*

a) predicacac. 1. b) habitoribus 1. c) cecisse *codd., corr.* decisse 1. d) *sic* 1. e) *deest* 2. f) *sic codd.* g) *suppl. edd.* h) satill. 1. i) Hyllirici *Huill. Luard.* k) Pynḡ *c.*

1) Ficker nr. 3216; cf. Palacky, 'Mongolen-Einfall', in 'Abh. d. Böhm. Ges. der Wiss.' V, 2 (1842), p. 377. 2) A. 1237. 3) Antea Ludovicus IX. Tartarorum nomen ex tartarea origine primus explicasse (ex narratione nostri ed. Luard IV, p. 111) dicebatur; id quod ex ista epistola aliisque argumentis recte refutavit Wolff p. 27. *Tattari* melius supra p. 208. et infra a. 1243. vocantur. 4) Kiew, a. 1240, Dec. 6; cf. Wolff p. 152. 5) Bela IV. 6) V. epistolam Ivonis Narbonensis infra a. 1243. 7) Carpatum montium. 8) Ad fl. Sajó, a. 1241, Apr. 27. 9) Illyrici? Bela paullo post ad Vigiliam (Veglia) insulam prope Fiume recessit. Sed potius Galiciae regnum (Colomanni, fratris Belae) dici, censet Luard VI, p. 609. 10) Wenceslaus III. 11) Prag; v. supra p. 209. 12) 1241. emendandum censet Palacky.

igitur castris et spoliis victorum insederunt exultantes. Iam iamque maiorem et nobiliorem 1241.
Hungarie partem ultra Danubium fluvium et incolas eius ferro et flamma feraliter vastantes, cetera confundere minantur procaciter, prout per venerabilem Vatiensem[1] *episcopum, dicti Hungarie regis legatum, ad nostram curiam, postea ad Romanam didicimus destinatum. Hic per nos primo transitum faciens, hiis testimonium perhibuit que vidit, et testimonium eius nimis* cf. Ioh. 21, 24.
verum est. Necnon et hec per literas[2] *dilecti filii nostri Conradi, in regem Romanorum electi, semper augusti et regni Ierosolimitani heredis, regisque Boemie, Austrie et Bavarie*[3] *ducum, ipsis quoque nunciorum verbis, qui de vicinitate hostium experimento sunt edocti, plenius certificamur; nec hec sine magna animi perturbacione potuimus didicisse. Sane, sicut innotuit et preambula fama gestorum proclamat, indeterminatus excercitus eorum in tres partes infelices, ex indultu Domini dampnandus*[a], *consultu divisus processit. Nam una ad Pructenos*[4] *transmissa et ingrediente Poloniam, princeps*[5] *et dux terre illius ab eorum insequenti exterminio ceciderunt*[b. 6], *et dein tota fuit per eos illa regio devastata. Secunda Boemie fines ingressa est et aggressa substitit, rege illius terre cum suis conatibus*[c] *viriliter occurrente*[d]. *Tercia percurrit Hungariam, Austrie finibus vicinandam*[e]. *Unde timor ac tremor a furore nactus irruentium singulos excitant et invitant; ad ipsorum obstaculum urget neccessitas, que incumbit periculo cominus iminente*[f], *generale principum orbis terre, precipue christianitatis, auxilium festinanter provocat et succursum. Hec enim gens est feralis et exlex, humanitatis ignara. Sequitur tamen et dominum habet, quem obedienter colit et veneratur et nuncupat deum terre. Homines parve ac brevis stature sunt quantum ad longitudinem, sed solidi, lati et propaginitati*[g. 6], *rigidi ac fortes et animosi, ad nutum sui ducis ad quelibet ambigua proruentes; vultus amplos, aspectus torvos, clamores horribiles habent, cordibus consonantes; cruda gestant coria bovina, asinina vel equina, insutis*[7] *laminis ferreis pro armis muniuntur, quibus hactenus usi sunt. Sed, quod non sine suspiriis dicere possumus, iamiam de victorum spoliis christianorum armis decencioribus elegantius muniuntur, ut propriis armis, irato Deo, turpius et anxius trucidemur. Insuper equis melioribus instaurantur, epulis laucioribus reficiuntur, vestibus pulchrioribus adornantur. Ipsi autem Tartari, sagittarii incomparabiles, utres*[8] *ferunt artificialiter factos, quibus flumina transmeant indempnes rapacissima*[h] *et paludes. Deficiente vero cibo, corticibus arborum et foliis et herbarum radicibus dicuntur esse contenti equi eorum, quos adducunt, quos tamen velocissimos inveniunt et fortissimos in articulo necessitatis. Nos autem, horum omnium quodammodo providi et presagi, frequenter per literas et nuncios regalem excellentiam vestram necnon et aliorum principum christianorum meminimus requisisse, sollicitantes attencius et monentes, ut vigeret inter eos qui tribunalibus presunt potestatibus unanimitas dileccionis et pacis, et sedatis dissensionibus, que rei publice Christi sepius inferunt nocumenta, concorditer ad eorum obstacula, qui nuper emerserunt, alacrius consurgentes*[i], *cum previsa iacula minus soleant sauciare, et ut nec communes hostes ad viarum suarum preparaciones gauderent tanta inter principes christianos discidia*[k] *pullulare. Ha Deus! quantum et quociens nos humiliare voluimus, omnem benivolentiam exponentes, ut Romanus pontifex ab effuso per orbem contra nos dissensionis scandalo destitisset et ab inconsulte voluntatis impetu motus suos temperancius revocasset, ut ad sedandum nostros iure subditos*[9] *prevaleremus et quiecius regeremus, nec eos, quorum adhuc per eum non minima pars fovetur, protegeret recalcitrantes; ut, sedatis rebus rebellibusque reformatis, adversus quos multarum copiam opum effudimus et virium conatus exhausimus, potencia nostra maior consurgeret et insurgeret in communiter adversantes! Sed cum voluntas ei pro iure fuerit, lingue lubricum discursum non regenti, et a multiplici genere discidii, quod attemptavit*[l], *dedignatus est abstinere; per legatos et nuncios suos crucem, quam adversus tyrannidem Tartarorum vel Sarracenorum*

a) *sic codd.*; damnandis consiliis *corr. Huillard V, p. 1150. Lu.* b) *sic codd.*; cecidit *corr. Lu.* c) comitibus *emend. velint Palacky et Wolff p.* 204. d) *Palacky hanc sententiam ex Formulario cod. Vindobon.* 409. *citat, qui tamen hanc lectionem reiicit:* Sec. B. f. aggr. subst., r. i. seu suis nobilibus per hostes barbaros succumbente. e) vicinando *forte legendum.* f) *sic* l. g) propaginati *edd.* h) rapacisima l. i) consurgerent *forte legendum.* k) *sic* 2; dixidia[10] l. l) attept. l.

1) Stephanum II. de Waitzen. 2) Quae iam non exstant; sed cf. Ficker nr. 4437 sq. 3) Ottonis. 4) *Ruthenos* emendant Palacky, Wolff p. 208, Voigt, Ewald, 'Eroberung Preussens' II, p. 65. 5) Forsitan Boleslaus de Moravia (cf. Grünhagen p. 214), ni potius, si l. sq. *cecidit* corrigendum sit, solus Henricus II. de Silesia (sicut supra p. 208, l. 30. *principalis dux Poloniae*) dicatur. 6) Wolff p. 131: *'ausdauernd'* vel potius *'zahlreich fortgepflanzt'*. 7) *'hineingenäht'*; cf. Ivon. Narbon.: *De coriis arma coaptarunt.* 8) Similia ab aliis coaevis narrantur; cf. Wolff p. 334. 9) Lombardos dicit. 10) Angli veteres metathesi usi pro *sc* ponebant *cs* sive *x*, velut *fixas* pro *fiscas*, i. e. pisces.

1241. *Terram Sanctam invadentium et occupantium exercuisse debuit et decebat, iussit contra me, brachium et ecclesie advocatum, publicari, rebellibus*[a] *nostris graviter*[b] *contra honorem nostrum et famam exultando conspirantibus. Et cum maxima nobis imineat*[c] *nos a domesticis et familiaribus hostibus expedire, qualiter et barbaros repellemus? Quippe per exploratores suos, quos undique premiserunt, ipsi, licet sine lege divina directi, tamen in marciis ingeniis disciplinati, publicam discordiam et immunita terrarum infirmiora congnoverunt; corrosionemque regum et rengnorum conflictum audientes, instantius animantur et consurgunt. O quantum viribus addit exultans animacio! Ad utrunque*[d] *igitur, Deo providente, conversi, vires et industriam adhibebimus, ut domesticum et barbaricum ecclesie scandalum hinc et inde propulsemus. Dilecto autem filio nostro Conrado ac ceteris imperii nostri principibus*[1] *expresse*[e] *transmisimus, ut ad reprimendum ingressus et impetus hostium barbarorum potenter occurrant. Serenitatem etiam vestram pro communi neccessitate per auctorem fidei nostre christiane, dominum nostrum Iesum Christum precordialiter adiuramus, quatinus vobis et regno vestro, quem*[f] *Deus*[g] *in statu prosperitatis conserwet, instantissima sollicitudine et provida deliberacione precaventes, maturata militum strenuorum et aliorum armatorum et armorum subsidia non segniter preparetis; hoc in aspersione sanguinis Christi et affinitatis federe, quo connectimur, postulamus. Sicque ad liberacionem christianitatis accingantur nobiscum viriliter ac provide dimicaturi, ut*[h] *hostes Germanie terminos iam ingredi proponentes velut christianorum ianuam, viribus aggregatis victoria ad laudem Domini excercituum valeat optineri. Nec placeat vobis ista sub dissimulacione pertransire vel dilacione suspendere! Nam si, quod absit, Germanie fines invadant nec inveniant obstaculorum repagula, pro foribus*
cf Matth. 24, 12. *expectent ceteri venientis subito fulgura tempestatis, quam, diversis mundo contagiis inquinato, refrigescente caritate multorum, per quos fides predicari et constare deberet, et pernicioso eorum exemplo mundum usuris*[2] *et variis symonie et ambicionis generibus maculante, divino iudicio credimus emersisse. Provideat igitur excellencia vestra, et dum communes inimici in vicinis regionibus debacantur, ad resistendum eis maturatis auxiliis vobis consulatis; quoniam de terris eorum hac se moverunt intencione, vite pericula non curantes, ut totum sibi, quod avertat Dominus! subiciant Occidentem fidemque et nomen Christi pervertant et evertant. Et pro inopinata victoria, quam, Deo permittente, sunt hactenus consecuti, ad tam vehementem insaniam devenerunt, ut iam regna mundi sibi reputent adquisita, et ut reges et principes ad vilia eorum officia subiectos edoment suppeditatos et inclinent. Speramus autem in domino Iesu Christo, quo duce, quo previo, hactenus ab inimicis nostris liberati triumphavimus, ut et hii qui de Tartareis sedibus proruperunt, fastu deposito, expertis Occidentis viribus, quas sibi sencient adversantes, ad sua tartara Tartari*[3] *detrudentur. Nec gloriabuntur tot impune peragrasse provincias, tot populos devicisse, tot facinora perpetrasse, cum ad victrices aquilas*[4] *prepotentis imperialis Europe sors incauta, immo Sathan, ipsos traxerit morituros, ubi ultro furens ac fervens ad arma Germania, strenue milicie genitrix et alumpna Francia, bellicosa et audax Hispania, virtuosa viris et classe munita fertilis Anglia, impetuosis bellatoribus referta Alemannia, navalis Dacia, indomita Ytalia, pacis ignara Burgundia, inquieta Apulia, cum maris Greci, Adriaci et Tyreni*[i] *insulis piraticis et invictis Creta, Cypro, Sicilia*[5]*, cum occeano conterminis insulis et regionibus cruenta Hybernia, cum agili Wallia palustris Scocia, glacialis Norwegia et quecunque iacet nobilis et famosa sub occiduo cardine regio suam electam militiam, previo vivifice crucis vexillo, quod non tantum homines rebelles, immo demones adversantes reformidant, alacriter destinabunt. Datum in recessu post dedicionem et depopulacionem*[6] *Favencie, 3. die Iulii.*

Publicatur hec epistola missa pluribus principibus[7]. Sub harum tenore literarum scripsit dominus imperator, mutatis tantum titulis et verborum raro sermone, rei publice sedulus procurator. Verumtamen regem Francorum sic scribens commovit vehementius, ait enim: *Admiramur*[8] *super Francorum prudencia, quod non subtilius ceteris*

a) rebellibus — honorem *in loco raso* 1. b) *minio del.* 1; *deest* 2. c) cura *suppl. edd.; sed forte* maxime *potius corr.* d) *sic* 1. e) mandata *suppl. videtur.* f) quod *corr. videtur.* g) Dominus 2. h) *ni forte nomin. absol.*, contra *cum edd. vel potius* supra *suppl. videtur.* i) Tir. 2.

1) Litterae non exstant. 2) Similiter de Gregorio IX. loquentem fecit Matheus insanum illum supra p. 193. 3) Cf. supra p. 210, n. 3. 4) Hinc litterae a Friderico I. Saladino (SS. XXVII, p. 111; cf. supra p. 113) missae exscribuntur. 5) Finem epistolae imperatoris cancellarius vix ita composuerit. 6) Cum depopulatio Faventiae facta non sit, Ficker dubitat, num haec linea *Datum — Iulii* ita ab imperatore scripta sit. 7) Alibi non exstat. 8) Ficker nr. 3217.

Traduction de la lettre de Frédéric II en allemand[2] :

Wir können nicht schweigen über eine Angelegenheit, die sowohl das Römische Reich, das zur Verbreitung des Evangeliums bestimmt ist, als auch alle dem christlichen Bekenntnisse angehörenden Reiche und Lände aufs ernstliche berührt und die ganze Christenheit mit dem Ungergange bedroht, obgleich die Nachricht davon erst spät zu Unserer Kenntnis gelangt ist, um sie Euch mitteilen zu können.

Es ist nämlich schon vor langer zeit von den entlegensten südöstlichen Ländern der Erde ein Volk barbarische Abkunft und Lebensweise, dessen Ursprung und erste Wohnsitze Wir nicht kennen und das man Tataren nennt, ausgezogen, nachdem es lange unter einer brennenden Sonne verborgen gelebt und sich dann gegen Norden gewendet hat, indem es das Land gewaltsam in Besitz nah, wo es, lange verweilend, sich wie Heuschrecken vermehrte und nicht ohne die gerechte Vorsehung Gottes zur Strafe und Besserung seines Volkes bis in die neuste Zeit geblieben ist; möchte es nur nicht zum Untergange der ganzen Christenheit sein!

Die Folge davon war ein allgemeines Morden, die Zerstörung aller Reiche und die Verwüstung aller fruchtbaren Gefilde, die jenes gottlose Volk durchzog, das Geschlecht, Alter und Würde nicht verschont und das ganze übrige Menschengeschlecht vernichten zu können sich zutraut, weil es bei seiner außerordentlichen Macht und Menge allein zu herrschen begehrt.

Nachdem sie also all, die ihre Augen erblicken konnten, getötet oder gefangen und allgemeines Elend hinter sich zurückgelassen hatten, kamen sie zu der volkreichen Niederlassung der Cumanen, und diese „Tartaren“, Abkömmlinge des Tartarus, die das Leben nicht achten, denen Bogen, Pfeile und Wurfspieße vertraute Waffen sind, die sie täglich führen, da ihre Arme stärker sind als die anderer Menschen, besiegten und zerstreuten jene gänzlich, und alle, die sich nicht durch die Flucht retteten, wurden von ihren bluttriefenden Schwertern niedergemacht. Bei ihre Herannahen waren die unweit davon wohnenden Ruthenen nicht vorsichtig genug, um sich wenigstens zu beraten, wie sie sich gegen den ungewohnten Angriff des ihnen fremden Volkes, de sie wie ein plötzliches Feuer erschreckte, schützen könnten. Denn plötzlich sind sie da, um zu morden und Beute zu machen. Dem raschen Angriffe und dem Ungestüm des barbarischen Volkes, das wie der Blitz des zürnenden Gottes plötzlich herzufährt, erlag Kiew, die größte ihrer Städte; sie wurde eingenommen, und das ganze ansehnliche Reich, nach dem Hinschlachten seiner Einwohner zerstört, versank in Elend. Was dem benachbarten Reiche der Ungarn hätte dienen sollen, um sich zu bewaffnen und zu befestigen, blieb gänzlich unbeachtet. Dessen träger und allzu sorgloser König wurde von den Tataren durch Boten und Briefe aufgefordert, sich, wenn ihm sein und der Seinigen Leben lieb sei, durch Übergabe seines Reiches und seiner Person ihre Gnade zu erkaufen; aber dadurch nicht erschreckt oder gewarnt, gab er den Seinen und anderen Befehl, sich baldigst gegen ihren Angriff zu schützen. Da jedoch die hochmütigen oder unwissenden Verächter ihre Feinde bei deren Nähe träge schlummerten und sich auf den natürlichen Schutz ihres Reiches verließen, kamen diese gleich dem Sturmwinde herbei und umschlossen sie plötzlich von allen Seiten. Die Ungarn aber, unvermutet umzingelt und fast erdrückt, beschlossen, ihnen unvorbereitet entgegenzuziehen, und da sie nur fünf Meilen voneinander entfernt waren, hier das Heer der Tataren, dort das der Ungarn drangen mit dem ersten Morgengrauen plötzlich und unerwartet die Vortruppen der Tataren in das Lager der Ungarn ein, umringten und töteten zuerst die Prälaten und Magnaten des Reiches, die sich ihnen entgegenstellten, und machten dann eine unendliche Menge der Ungarn nieder; so richtete dieses feindliche Volk ein unerhörtes Blutbad an, wie man sich dessen seit den ältesten Zeiten in keiner Schlacht erinnert. Der König wurde zuerst in die Flucht geschlagen und entkam nur mit Mühe auf einem sehr raschen Pferde. Mit wenigen Begleitern eilte er in das seinem Bruder zugefallene illyrische Reich, um wenigstens hier Schutz zu finden. Die Sieger aber nahmen frohlockend das Lager und die Beute der Besiegten in Besitz; und indem sie mehr und mehr den größeren und besseren Teil von Ungarn jenseits der Donau durch Feuer verheerten und die Einwohner bis auf den Tod verfolgten, dachten sie in ihrer Frechheit, auch das übrige zu vernichten wie Wir durch den ehrwürdigen Bischof von Waitzen erfahren haben, der als Gesandter des Königs von Ungarn Unseren Hof und von hier an die römische Kurie geschickt wurde. Dieser, den sein Weg zuerst durch Unser Reich führte, bezeugt das, was er gesehen hat, und sein Zeugnis ist nur allzu wahr.

[2] Citée in : Klaus J. Heinisch (éd) : *Kaiser Friedrich II. in Briefen und Berichten seiner Zeit*, Darmstadt, 1974, p. 513-519. Traduction de Klaus Heinisch.

Nicht minder haben Wir durch Briefe Unseres geliebten Sohnes Konrad, des immer erhabenen erwählten Königs der Römer und Erben des Königreichs Jerusalem, sowie des Königs von Böhmen, der Herzöge von Österreich und von Bayern, und aus dem Munde ihrer Boten, die bei der Nähe des Feindes selbst Erfahrungen gemacht haben, genaue Kunde erhalten und konnten sie nicht ohne großes Herzeleid anhören.

Soviel verlautet und bis jetzt durch das Gerücht über das Geschehene bekannt ist, rückte ihr unermeßliches Heer vor, nachdem sie, da Gott es zuließ, beschlossen hatten, es in drei unheilbringende Scharen zu teilen. Die eine nämlich wurde gegen die Ruthenen geschickt, kam dann nach Polen, wo der Fürst und Herzog unter ihren Streichen fiel und darauf jenes ganze Land verwüstet wurde. Die zweite zog gegen Böhmen, machte aber Halt, da sich ihr der König jenes Landes mit seinem Aufgebot mannhaft entgegenstellte. Die dritte durchzog Ungarn und näherte sich den Grenzen Österreichs.

Dadurch kommt Angst und Furcht vor der Wut der Eindringlinge über jeden Einzelnen und treibt sie zum Handeln an. Sich ihnen entgegenzustellen wird durch die nahe Gefahr zur Notwendigkeit, die gebietet, daß alle Fürsten der Erde und insbesondere der Christenheit eiligst Schutz und Hilfe gewähren. *Denn dieses Volk ist wild und gesetzlos und kennt keine Menschlichkeit. Doch hat es einen Herrn zum Führer, dem es gehorsam folgt, den es verehrt und den Gott der Erde nennt. Die Leute sind, was ihren Körperbau betrifft, klein und untersetzt, aber kräftig, breitschultrig, ausdauernd und abgehärtet; beherzt und unerschrocken stürzen sie sich auf den Wink ihres Führers in jede Gefahr. Ihr Antlitz ist breit, ihr Blick finster, ihr Geschrei schrecklich wie ihr Herz. Sie tragen ungegerbte Häute von Ochsen, Eseln oder Pferden, die sie durch eingenähte Eisenplatten zu Panzern machen, deren sie sich bis jetzt bedient haben. Aber bereits tragen sie auch, was Wir nicht ohne Seufzer sagen können, aus der Beute der besiegten Christen bessere und geeignetere Waffen, so daß Wir bei dem Zorne Gottes mit unseren eigenen Waffen noch schimpflicher niedergemacht werden. Zudem bekommen sie bessere Pferde, erquicken sich durch feinere Speisen und tragen schönere Kleider. Diese Tataren, unvergleichliche Bogenschützen, haben künstlich hergestellte Schläuche, mit deren Hilfe sie Seen und reißende Flüsse durchschwimmen; ihre mitgebrachten Pferde aber sollen, wenn es an Futter fehlt, sich mit Baumrinde, Blättern und Wurzeln begnügen und dabei sehr schnell und im Notfalle sehr ausdauernd sein.*[3]

Wir aber haben, dies alles gewissermaßen voraussehend, Eure königliche Hoheit und andere christliche Fürsten, wie Wir Uns wohl erinnern, durch häufige Briefe und Botschafter aufgefordert und mit dringender Mahnung darauf hingewiesen, daß zwischen den obersten Behörden, die den übrigen Mächten vorgesetzt sind, Übereinstimmung, Freundschaft und Friede herrschen solle, damit man nach Ausgleichung der Zerwürfnisse, die der allgemeinen Sache Christi oft Schaden bringen, einmütig und desto freudiger der neuerdings drohenden Gefahr entgegentreten könne, weil Pfeile, die man kommen sieht, weniger gefährlich verwunden, und damit nicht die gemeinsamen Feinde sich freuen, daß ihnen durch so schwere Uneinigkeit unter den christlichen Fürsten der Weg bereitet wird.

O Gott! wie sehr und wie oft wollten Wir Uns demütigen und haben allen guten Willen angewandt, damit der römische Papst von dem über den ganzen Erdkreis verbreiteten Ärgernis seiner Entzweiung mit Uns abließe und, seine Bewegungen, die von dem Ungestüm einer unüberlegten Leidenschaft ausgehen, mäßigend, sie widerriefe, so daß Wir diejenigen, die dem Rechte nach Unsere Untertanen sind, niederzuhalten und in Ruhe zu regieren vermöchten, und er nicht die, von denen noch ein großer Teil von ihm beschützt wird, in ihrem Widerstand bestärkte, auf daß nach Beruhigung des Landes und Züchtigung der Rebellen, gegen die Wir unendliche Schätze verbraucht und die größten Anstrengungen gemacht haben, Unsere Macht sich gewaltiger erhebe und sich aufpflanze gegen die gemeinsamen Gegner. Aber da ihm sein Wille allein die Richtschnur war und er die unbändige Sprache seiner Zunge nicht zügelte, auch der vielfältigen Zwietracht, die er entzündet hatte, nicht entsagen wollte, ließ er durch seine Legaten und Nuntien das Kreuz, das er gegen die Tyrannei der Tataren und Sarazenen, die in das Heilige Land einfielen und es besetzten, hätte predigen lassen sollen, wie es sich geziemte, gegen Uns, den Arm und den Vogt der Kirche, verkünden, während Unsere Rebellen in schwerem übermut gegen Unsere Ehre und Unseren guten Ruf sich verschworen. Und da Uns die übergroße Sorge bedrängt, mit Unseren alten und vertrauten Feinden fertigzuwerden, wie sollen Wir da die Barbaren vertreiben? Denn durch ihre Kundschafter, die sie nach allen Richtungen vorausgesandt haben, haben sie, die, obschon sie sich nicht durch Gottes Gebot leiten lassen, dennoch in den Listen des Krieges sehr erfahren sind, die öffentliche Zwietracht und die

[3] Voir à la suite de la lettre, le passage du roman qui se réfère à ces lignes, soulignées par nous.

unbeschützten und schwachen Seiten der Länder kennengelernt, und da sie von dem Zwist der Könige und dem Kampfe der Reiche hörten, fassen sie um so mehr Mut und erheben sich. Und wieviel hilft die Begeisterung den Kräften!

Wir werden daher mit Gottes Hilfe gegen beides Unsere Streitkräfte und Unseren Eifer richten, um sowohl das innere als auch das barbarische Ärgernis der Kirche hier und da auszutreiben.

Unserem geliebten Sohne Konrad aber und den übrigen Fürsten Unseres Reiches haben Wir ausdrücklich befohlen, daß sie dem Einfall und Angriff der feindlichen Barbaren mit Macht begegnen. Auch Eure Hoheit beschwören Wir wegen der gemeinsamen Not bei dem Urheber Unseres christlichen Glaubens, Unserem Herrn Jesus Christus, herzlich, für Euch und Euer Königreich, das Gott in glücklichem Zustande bewahren möge, mit höchster Sorgfalt und vorsichtigem Ratschlage vorzusorgen und schleunigen Zuzug tüchtiger Ritter und anderer Kriegsleute und Waffen ernstlich vorzubereiten. Das fordern Wir von Euch bei der Besprengung mit dem Blute Christi und dem Bande der Verschwägerung, das Uns verbindet.

Und so mögen sie zur Befreiung der Christenheit sich gürten, um mit Uns vereint mannhaft und umsichtig zu kämpfen, damit gegen die Feinde, die sich bereits anschicken, über die Grenzen Deutschlands wie durch die Pforte der Christenheit vorzudringen, mit vereinten Kräften der Sieg zum Ruhme des Herrn der Heerscharen erlangt werden möge. Und es möge Euch nicht einfallen, mit Nichtachtung darüber hinwegzugehen oder die Sache zu verschieben. Denn wenn sie, was ferne sei, in Deutschland eindringen und hier vor den Toren keinen Widerstand finden, so mögen die übrigen die Blitze des plötzlich hereinbrechenden Unwetters erwarten, das, wie Wir glauben, nachdem die Welt durch mannigfache Ansteckung verseucht ist, da die Liebe vieler erkaltet, durch die der Glaube verkündet und befestigt werden sollte, und ihr verderbliches Beispiel die Welt mit Wucher und verschiedenen Arten der Simonie und Amtserschleichung befleckt, durch Gottes Gericht aufgezogen ist.

Möge also Eure Hoheit Fürsorge treffen, und während die gemeinsamen Feinde noch in den benachbarten Ländern wüten, sorgt für Euch selbst, um ihnen mit eiliger Hilfe zu widerstehen; denn sie haben sich aus ihren Ländern aufgemacht, um, ohne sich um die Gefahr ihres Lebens zu kümmern, das ganze Abendland, was Gott verhüten möge, sich zu unterwerfen und den Glauben und den Namen Christi auszurotten. Und durch den unverhofften Sieg, der ihnen mit Gottes Erlaubnis bisher zugefallen ist, sind sie in so wahnwitzigen Hochmut verfallen, daß sie schon alle Reiche der Welt erobert zu haben glauben und daß sie Könige und Fürsten zwingen, ihnen in aller Unterwürfigkeit die niedrigsten Dienste zu leisten.

Wir hoffen aber im Herrn Jesus Christus, unter dessen Führung Wir bis jetzt, Unserer Feinde ledig, triumphiert haben, daß auch diese, die aus den Tiefen des Tartarus hervorgebrochen sind, nachdem sie die Kräfte des Abendlandes kennen, die sie sich entgegengesetzt merken, in ihren Tartarus hinabgestürzt werden. Und nicht ungestraft werden sie sich rühmen, so viele Länder durchzogen, so viele Völker besiegt, so viele Schandtaten begangen zu haben, wenn ihr unvorsichtiges Geschick oder vielmehr Satan selbst sie zu den siegreichen Adlern des mächtigen kaiserlichen Europas herangezogen haben wird, um dort umzukommen, wohin das wuchtige und waffenfreudige Deutschland, Frankreich, die Mutter und Amme tapferer Ritterschaft, das kriegerische und kühne Spanien, das männerreiche und schiffsbewehrte fruchtbare England, das seemächtige Dakien, das unbezwungene Italien, das friedensunkundige Burgund, das unruhige Apulien mit den seetüchtigen und unbesiegten Inseln des Griechischen, Adriatischen und Tyrrhenischen Meeres: Kreta, Cypern, Sizilien, und den dem Ozean angrenzenden Inseln und Ländern, dem blutdürstigen Irland nebst dem behenden Wallis, dem sumpfigen Schottland, dem eisigen Norwegen, und was sonst an edlen und ruhmreichen Ländern unter dem westlichen Himmel liegt, ihre auserwählte Ritterschaft unter dem Banner des lebenspendenden Kreuzes, das nicht nur rebellische Menschen, sondern sogar feindliche Dämonen fürchten, rasch und kühn entsenden werden.

Lettre de Jacques de Vitry[4]

[4] Citée in : Robert B. C. Huygens : *Jacques de Vitry. Lettres de la cinquième croisade.* Texte latin établi par R.B.C. Huygens. Traduit et présenté par G. Duchet-Suchaux, Turnhout, 1998, pp. 163-202.

a] Sanctissimo patri ac domino H(onorio), dei gratia summo pontifici I(acobus), divina permissione Acconensis ecclesie minister indignus, tam debitam quam devotam cum osculo pedum reverentiam.

b] Viris venerabilibus et in Christo karissimis fratri Waltero Villariensi abbati et magistro Iohanni de Nivella et fratribus suis de Ognies ceterisque amicis suis in partibus illis commorantibus Iacobus, divina permissione Acconensis ecclesie minister indignus, eternam in domino salutem.

c] L(eopoldo) dei gratia illustri duci Austrie I(acobus), divina permissione Acconensis ecclesie minister indignus, sic transire per bona temporalia ut non amittamus eterna.

d] Viris venerabilibus et in Christo karissimis Stephano decano et Philippo cancellario Parisiensibus et aliis universis magistris et scolaribus in civitate Parisiensi commorantibus I(acobus), divina permissione Acconensis ecclesie minister indignus, *talenta* sapientie et scientie domino *cum usuris* reportare.

e] Iacobus divina misericordia Acconensis episcopus, omnibus amicis suis salutem in Christo.

Postquam divine propitiationis munificentia servorum suorum diuturnos et multiplices miserata labores Damiate civitatem, LX milibus pugnatorum infra civitatem absque gladio et pugna interemptis, in manus christianorum tradidit et castrum Thaneos inexpugnabile fugientibus impiis Sarracenis nemine persequente subiecit christicolis, succedentibus prosperis multi ex nostris tantorum beneficiorum immemores et ingrati *dominum ad iracundiam provocaverunt* variis criminibus *animas suas obligantes* et maxime spoliis paganorum et thesauris civitatis furto et rapina communitatem exercitus defraudando. Quibus iratus dominus exemplo Achor qui de anathemate Iericho furtive retinuit, ultione manifesta in mari et in terra eos periclitari permisit, quibusdam eorum a Sarracenis captivatis, aliis mari submersis, aliis mutuo a se interfectis; alii autem pecuniam per sacrilegium retentam cum aleis et meretricibus luxuriose vivendo turpiter consumpserunt et ita sordida preda bonos eventus non habuit, sed miseris possessoribus suis vinculo excommunicationis innodatis *fuit in laqueum* et in ruinam et cum *eis pecunia* eorum *fuit in perditionem.* In illa autem tempestate et tenebroso tempore falsi nominis peregrini supra modum *corruperant vias suas* corruentes de peccato in peccatum, divino timore postposito, *et qui in sordibus erant, adhuc sordescebant* passim luxuriantes commessationibus et ebrietatibus vacantes, invicem mordentes atque invicem detrahentes, seditiosi, prophani et proditores, Christi negotium maliciose perturbantes et Christi exercitus impedientes promotionem; prelatis autem neque obedientiam neque ullam exhibebant reverentiam, sed gladium ecclesiasticum contempnentes excommunicationis vilipendebant sententias.

Rex autem Ierusalem cum omnibus fere militibus suis exercitum deseruit, magister Templi cum maiori parte fratrum suorum recessit, omnes fere Francigene milites abierunt, domnus autem patriarcha nobiscum noluit in exercitu remanere. Omnes autem qui de Cypro erant nos reliquerunt et generaliter omnes fere orientales tam prelati quam milites seculares absentes erant, exercitu peregrinorum ante Damiatam in magno periculo remanente. Tanta autem paupertate omnes fere milites nostri attenuati fuerant, quod in toto exercitu quatuor vel quinque vix reperiri poterant qui de suo in Christi servitio valerent sustentari, presertim cum nec reges nec principes nec alii potentes in exercitu remansissent excepto comite Matheo de regno Sicilie, qui milites quotquot poterat propriis expensis retinebat. Domnus autem legatus de elemosinis communitatis quibus poterat providebat. Nostri igitur, quia pauci erant et cum Sarracenorum multitudine secure congredi non poterant, infra licias et fossata sua ut civitatem custodirent morabantur. Soldanus autem Egypti cum exercitu suo itinere fere unius diei a civitate Damiate remotus castra sua in insula quadam collocaverat per exploratores suos, impios christianos qui in exercitu nostro precio conducti latitabant, nobis multipliciter insidiando captansque oportunitatem si ex aliqua parte nostris posset aliquas inferre molestias vel per aliquos *viros Belial,* prophanos christianos, inter nostros posset *discordiam seminare.*

Plerumque autem hii qui in insidiis latitabant Sarraceni aliquos ex nostris incaute exeuntes ducebant captivos vel eis capita abscidebant: pro quolibet enim christianorum capite soldanus Egypti certam eis spoponderat pecuniam. Nostri autem versa vice de suis, paucos tamen, aliquando capiebant, ipsi enim inermes et expediti velut capreoli celeriter fugiebant et in lacubus paludosis sese recipientes. De nostris autem militibus et Turcopolis, qui quandoque longius ab exercitu necessitate aliqua equitabant pro lignis deferendis vel graminibus colligendis, equis eorum sagittis vulneratis aliquos quandoque detinebant, nostros autem pariter conglobatos et in unum collectos nunquam in congressu expectare audebant nisi longe plures nostris fuissent. Aliquando autem arte fugam simulantes aliquem

de nostris indisciplinate subsequentem includentes capiebant, nostris autem pariter redeuntibus Beduini eorum, habentes equos agiles, posteriores a longe sequebantur captantes oportunitatem si forte aliquem ex nostris ab aliis incaute recedentem detinere valerent, sed et eorum arcarii a parte posteriori recedentium equos vulnerantes quandoque de nostris aliquos retinebant. Ex quo factum est quod plusquam tria milia christianorun apud Alexandriam et Kairum et Damascum capti teneantur in vinculis, quorum quidam a piratis Sarracenorum in mari fuerunt capti, alii in prelio detenti, alii dum pabulatum exirent captivati; multi autem ex pauperibus, dum in lacu quodam non multum a castris nostris remoto incaute piscarentur, vel in ipsius maris litore a nostris longius recedentes ab hostibus in insidiis latentibus retenti, *abierunt* in captivitatem *ante faciem subsequentis.* Quadam autem die cum milites et Turcopoli nostri cum preda magna tam paganorum quam animalium a quodam casali fessi valde et afflicti reverterentur, Turci quidam in insidiis latentes cum equis recentibus posteriores ex nostris aggressi et telorum multitudine equos nostros vulnerantes magnum nobis dampnum intulerunt, quibusdam ex militibus nostris probis valde et in armis strenuis ab ipsis partim captis, partim interemptis. Sic igitur casibus subalternis christianorum exercitus quandoque inferior ab hostibus captivitatis et mortis detrimenta sustinebat, quandoque superior inimicos crucis Christi partim trucidabat, partim captivos ducebat. Quoniam autem Sarraceni cautiores erant et ad fugiendum promptiores, nostros autem nisi longe plures essent et manifestam preeminentiam attenderent expectare non audebant, cum ipsi plusquam tria milia ex nostris ut dictum est in vinculis detinerent, vix mille ex ipsis detinebamus captivos. De Sarracenis autem frequenter ad nos aliqui spontanei pertransibant, qui tamen christianorum vitam duram nimis et artam iudicantes eo, quod inter suos quicquid libebat licebat, diutius nobiscum manere non sustinebant, sed ad consuetas inmundicias paganorum revertebantur a nobis occulte recedentes. De nostris autem versa vice quidam miseri et abiecti ad castra paganorum sponte transibant ut commessationibus et luxuriis et obscenis voluptatibus passim et absque ulla contradictione *defixi in fecibus suis* fedarentur.

Cum autem soldanus Egyptius multos ex predictis apostatis recepisset, infidelitatem eorum et animi levitatem non ignorans astute eis usus est mittens eos ad remotiores regni sui partes, unde nunquam reverti valerent; ipsi autem adeo viles inter Sarracenos habebantur, quod vix unde miseram vitam sustentarent illis tribuebatur neque eos in hospitiis suis recipere volebant, sed eis improperabant quod sicut mali christiani fuerant, ita Sarracenorum legem nunquam bene observarent. Soldanus autem Egypti modis omnibus procurabat qualiter nostros posset molestare et exercitum nostrum in plures partes divisum debiliorem reddere; unde mandavit fratri suo Coradino, soldano Damasci, quatinus circa partes Acconenses munitionem novam, que Castrum Peregrinum dicitur, obsideret. Ex quo factum est quod multi de exercitu nostro ad castri subsidium festinantes abierunt et quod Acconenses ad exercitum nostrum non venirent ante Damiatam. Alii autem fratri suo, quem Seraph nominant, qui princeps est regni Calaph in terra Assyriorum, predictus soldanus, dominus eius, precepit quatinus circa partes Antiochenas et Tripolitanas cum exercitu suo moraretur, ut ex partibus illis nullum possemus habere succursum, sed et galearum multitudinem in mari posuerat ut transitum peregrinorum et mercatorum impediret et auxilio eorum, qui in Cypro commorantur, christianorum, nos privaret. In bargis preterea et galionibus multitudinem pugnatorum circa castrum Thaneos et in lacu maximo, qui ex una parte fere usque ad castra nostra protendebatur, posuerat. Interea autem ex utraque parte civitatis Damiate Beduinos, Turcopolos et milites multos habebat ut exercitum nostrum multipliciter expugnaret, et ita predictis VII partibus nos infestando septemplices nobis inferebat molestias.

Dominus autem populi sui *afflictionem respiciens* derelictos *non dereliquit,* sed clementi bonitate consolatus est desolatos, quibus tandem *vexatio dedit intellectum* ut in tribulationibus et variis periculis *clamarent ad dominum*: quanto magis siquidem paucitatem suam humano subsidio destitutam conspexerunt, tanto firmius *de supernis* auxilium expectantes *spei* sue *anchoram* in domino proiecerunt: interius enim a domino visitati et divine predicationis sermonibus animati, *revertentes ad cor* et penitentiam agentes, confitentes peccata sua *mutati sunt in virum alterum* adeo, quod exercitus domini respectu eius quod ante fuerat quasi claustrum monachorum videretur: confestim igitur fervore spiritus accensi et saniori usi consilio omnes publicas meretrices ab exercitu recedere coegerunt, si quas autem ultra terminum prefixum et diem assignatum reperiebant, per medium castrorum faciebant fustigari et plerumque ferro calido adurentes cauterium in frontibus imprimebant. Publico insuper edicto proclamari preceperunt ne quis causa potationis tabernas frequentaret vel deciorum seu alearum lusibus operam daret, certam pecunie penam transgressoribus infligentes. Latronibus autem et homicidis et aliis viris sceleratis non parcebant XII consiliarii cum marescalco domni legati, qui

malefactores punire iuramento tenebantur; predicationibus autem divinis et salutaribus mandatis libenter et humiliter intendentes, quod auribus percipiebant operibus adimplere satagebant. Quoniam autem pauci valde in exercitu remanserant pugnatores, absque magno et manifesto periculo contra Sarracenorum multitudinem congredi non valebant, interim autem quod poterant devotissime faciebant: civitas populabatur, construebantur ecclesie, edificia vetustate diruta reparabantur, *seminabant agros, plantabant vineas,* civitatem undique muniebant. Ex parte autem opposita civitati super fluvium Nili ad custodiam portus et navium mirabilem cum labore maximo construxerunt munitionem: omnes *a maiore usque ad minorem* supra collum et humeros sabulum deportantes et in uno loco congregantes, quasi in collis similitudinem Toroni altitudinem erexerunt, terre argillose muro sabulum concludentes: non enim in Egypto lapides reperiuntur, nisi a partibus Cypri vel Syrie cum labore magno navigio deferantur. Construxerunt igitur quasi inexpugnabile castrum quod fossores vel petrarias non timeat neque ignem grecum. In medio autem turrem ligneam mire altitudinis erexerunt, non solum ad castri defensionem, sed ut navigantibus Damiatam tanquam signum a remotis appareret. Construxerunt nichilominus in medio magni lacus, de quo superius fecimus mentionem, aliam munitionem inter urbem Damiatam et castrum Thaneos medio loco sitam, quam Butavant nostri vulgariter appellant, ob quam causam Sarraceni supra modum doluerunt eo, quod maximam lacus partem nostri eis auferentes infinita piscium optimorum habundantia exercitum nostrum reddiderunt copiosum et insuper cum bargis et galionibus suis sicut prius exercitum nostrum Sarraceni molestare non poterant. Aliorum autem victualium tantam nobis dominus contulit habundantiam, quod pro modico precio milites nostri et alii pauperes sufficienter poterant sustentari. Cum igitur IIII munitiones haberemus in Egypto, Damiatam scilicet et Thanis et Toronum in sabulo et castrum Butavant in lacu amplissimo, nostrorum statu semper in melius crescente, inimicorum conditio vergens ad occasum in deterius profluebat, presertim cum inter se Sarraceni pugnam et dissensiones haberent et rex Damasci Coradinus, qui Castrum Peregrinum obsederat, cum magna confusione, multis ex suis interemptis, recessisset. Frater autem eius dictus Seraph audiens regem Indorum David terram suam invasisse, a partibus nostris cum exercitu suo coactus est recedere. Hic autem rex David, vir potentissimus et in armis miles strenuus, callidus ingenio et victoriosissimus in prelio, quem dominus in diebus nostris suscitavit ut esset malleus paganorum et perfidi Machometi pestifere traditionis et execrabilis legis exterminator, est ille quem vulgus presbyterum Iohannem appellant. Qui cum fratrum suorum minimus esset, sicut de sancto rege Israel David propheta legimus, omnibus prepositus est et in regem divinitus coronatus.

Quam mirabiliter autem dominus ipsum his diebus promoverit et eius *opera magnificaverit, gressus* illius *dirigens* et populos innumeros, gentes, tribus et linguas eius ditioni subiciens, ex transcripto carte subsequentis patebit, quam de Arabico in Latinum per fideles interpretes, prout melius potuimus, transferre procuravimus.

Excerpta de historia gestorum David regis Indorum, qui presbyter Iohannes a vulgo appellatur.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.

Hec est materia processus regis David, filii regis Israel, filii regis Sarchisi, filii regis Iohannis, filii de Bulgaboga credentis in Christo Iesu. Rex David prefatus est minor fratrum suorum. Pater eius, rex Israel, habuit sex filios, et hic fuit minimus omnium. Mortuo patre eius successit ei frater eius primogenitus et tam ipse rex quam pater eius, rex Israel, et avi et proavi eius erant obedientes regi Persarum qui vocabatur Chancana, quod dicitur lingua nostra *rex regum,* et terra sua erat a Chasar usque Bellasachun, que terra est ultra flumen quod lingua persica dicitur flumen Geos. Prefatus autem rex Persarum, congregatis astrologis suis, quesivit ab eis ut ei futura predicerent et que ventura essent post mortem eius. Qui iuxta consuetudinem eorum ceperunt puerum unum virginem, quem minui fecerunt utroque brachio et sanguinem eius recipientes in uno vase coniuraverunt illum et puer antequam mortuus esset predixit eis omnia. Dixit quoque quendam regem David nomine valde nobilem debere sibi subiugare regnum Persarum. Sic predictus Chancana rex Persarum quesivit ab eis quid super hoc dicerent, et si scirent in provincia illa aliquem regem qui vocaretur David. Qui dixerunt se nullum scire qui vocetur hoc nomine: *tamen rex Israel habuit filium unnum parvulum qui vocatur David, qui nullius valoris est.* Dixit ergo rex prefatis astrologis: *Mittamus fratri suo ut nobis eum mittat et sic occidamus eum, et de nomine ipso nos liberabimus.* Misit ergo nuncios suos ad regem Indie, fratrem David, ut ei fratrem suum mitteret, quia ei volebat benefacere et honorifice promovere. Frater vero David, receptis super hoc nunciis, cum quibusdam fidelibus suis, de quibus confidebat, misit fratrem suum ad regem prefatum dubitans quid vellet facere de fratre suo. Veniente puero ad

regem Persarum, letatus est valde rex de adventu suo. Puer osculatus est terram coram eo eumque devotissime salutavit. Qui valde formosus erat, quem statim ut vidit rex, misertus est eius. Aderant ibi due uxores regis, quarum una erat filia regis Iohannis, amita regis Israel, patris David, altera erat filia regis Chanichi, ex qua filium habebat qui vocabatur Philippus. Que dixerunt ei: *Neque vos timetis deum? Puer hic ad vos sub fide vestra advenit et est sub umbra vestra et pedibus tetigit tapete vestrum, et vultis eum morti tradere pro verbis diabolicis vobis annunciatis, videlicet pro his que dixit vobis puer quem minui fecistis et interfici?* Et valde istud ei improperabant uxores eius, quarum una erat christiana, scilicet amita patris ipsius David, et altera incredula. Sic rex verecundiam habuit in corde suo et consideravit quid de hoc facturus esset. Demum permissione divina permisit eum repatriare. In continenti puer cum suis equitavit et instinctu divino per diem et noctem equitavit XL leucas, tantum properans reditum suum equitaturas mutando. Accesserunt ad regem scribe et astrologi sui improperantes ei quod male fecerat, quia ipsum redire permiserat. Rex in continenti penitens de eo quod fecerat, misit post eum cursores equites ut eum apprehenderent. Quem invenire non potuerunt: evaserat enim voluntate divina. Demum venit ad terram fratris sui.

Post hec spacio trium annorum mortuus est frater eius omnesque de regno convenerunt in eum elegeruntque ipsum in regem ipsorum pro eo, quod videbatur formosus, discretus et magnanimus, et virtute divina primo bono omine promoverunt eum in ordinem secundum consuetudinem predecessorum suorum et deinde unxerunt eum in regem; deinde copulaverunt ei in uxorem filiam regis Damachagi. Et in tantum ipse laboravit, quod gentis maxime copiam congregavit, quam utique nemo dinumerare poterat, et equitavit super terram Chancana regis Persarum. Cui prefatus rex Persarum Chancana occurrit cum multitudine magna et adinvicem pugnaverunt. Sic voluntate divina et auxilio vivifice crucis rex David prevaluit ipsumque devicit, et maior pars gentis eius occisa fuit preter quosdam, qui lavacro baptismatis abluti sunt. Captus est etiam rex Persarum Chancana predictus et aureis compedibus astrictus et super currum ductus captivus in terram regis David.

Predictus rex David subiugavit sibi totam terram illius, quod regnum vocatur *regnum regis regum Sarracenorum*, in quo sunt LXIIII magne civitates, quarum una vocatur Damagalcha, alia Chasahar, alia Lakehelech, Melech, Bessibehelec, Chaten, Asguchent, Chaogent, Bakara, Samarchanda, Phargana, Agagya. ✞ a Chasahar usque Phargana sunt X diete, a Phargana usque Chaogent alie X diete, a Chaogent usque Bachara XX diete, a Bachara usque Zarmich VIII diete, a Zarmich usque ad Bokarichi X diete, a Bokarichi usque ad Abiar X diete, item a Zarmich usque Bellasachun X diete. Postmodum venit rex David ad terram que dicitur Alaanar, que est in confinio Indie. In provincia vero, ubi est prefata civitas Alaanar, sunt tante civitates, quas dinumerare nemo posset. Civitas in qua rex Persarum morari consueverat, Gasne vocatur, que est maxima civitas et populosa valde, in qua sunt quingente machomerie et totidem scole et sexcenti fundeti, ubi hospitari consueverant sophi Sarracenorum, qui dicuntur lingua nostra *monachi*.

Prefatus rex David pugnavit postmodum cum rege predicte terre, que dicitur Alaanar, et devicit eum et tota fere gens eius occisa est preter quandam partem, que conversa est ad fidem nostram, et subiugata sibi tota terra illa reversus est ad terram que vocatur Chatha. Tunc erant treuge inter regem Chatha et Chavarsmisan, et erant inter eos terre pro indiviso, scilicet Bachara, Samarchant, Bellasachun. Prefatus Chavarsmisan misit nuncios suos ad regem David et concordavit cum eo deditque ei totam terram quam habebat ultra fluvium Geos. Postquam ipse fuit securus de rege David, congregavit gentem maximam et ivit super quandam provinciam que vocatur Chorasan, et super magnum Arach et parvum Arach, que sunt magne provincie, et Diarbechen, et venit prope Baldach per sex dietas. Qui misit nuncios suos ad calipham Baldacensem, qui dominatus fuerat in Baldach per annos XLI, qui vocatur Alenanzer Lenidalla, quod est interpretatum *auxilium legis divine*: istud est cognomen eius, nomen eius vocatur Romanzur filius Mostadi. Vnde et diffidavit eum. Caliphas magno timore ductus, quia vires habere non poterat ut resisteret ei, consuluit fideles suos qui dixerunt ei ut rogaret Iaphelech, id est patriarcham Indorum, qui in civitate Baldach morabatur, quod mitteret regi David ut treugas frangeret Chavarsmisan et sic cessaret ab infestatione sua.

Prefatus caliphas nocte equitavit cum quibusdam de suis, quia die equitare non consuevit nisi statutis diebus, et ivit ad domum patriarche, qui morabatur in Baldach. Quem statim ut vidit patriarcha, honorifice suscepit et letatus est valde de adventu suo. Tunc allocutus est eum caliphas dicens: *In maximo articulo peto auxilium tuum, et fidus amicus in necessitate probatur: ecce nequam iste Chavarsmisan super nos potenter advenit et si occupaverit terram istam, omnes christianos tuos morti tradet, quia valde eos odio habet.* De quo respondit patriarcha, verum fore. Tandem dixit ei caliphas quia *hoc modo me iuvare potestis. Rex David et omnes alii qui custodiunt legem vestram, vobis*

obediunt: rogo ut per litteras et nuncios vestros regi David precipiendo mittatis ut guerram moveat Chavarsmisan, et sic cessabit a molestatione nostra. Scio enim pro certo quod, si rex David ipsum molestare ceperit, in continenti ipse repatriabit. Nam si hoc michi compleveritis, vobis et omnibus qui tenent legem vestram, quicquid volueritis concedemus. Respondit ei patriarcha: *Vos scitis quia sacramento tenemur omnibus predecessoribus vestris et vobis, ut nullas litteras mittamus alicui regi christianorum nec aliqua nova ei significemus de terra vestra.* Ad quod respondit caliphas: *Ego sum dominus huius terre et caliphas prophetarum Sarracenorum*: *super hoc licenciam vobis concedo et litteras securitatis inde vobis faciam.* Sic patriarcha exaudiens preces caliphe misit regi David ut dicto Chavarsmisan treugas infringeret. Quo audito rex David congregavit gentem innumerabilem et equitavit super terram Chavarsmisan. Audiens istud Chavarsmisan ad propria rediit. De quo letatus est valde caliphas offerens maximam auri quantitatem patriarche, quam omnino patriarcha recipere recusavit: unum tantum rogavit, ut faceret ei dirui quandam machomeriam, que erat super ecclesiam patriarche, que sibi magnam inferebat molestiam. Quam prefatus caliphas sic funditus subvertere fecit in nocte, quod in die etiam signum ipsius non comparuit, et istud fuit primum malum omen legis sarracene. Preterea postquam Chavarsmisan ad terram suam rediit, voluit libenter pacificari cum rege David, quod ille penitus recusavit, et sic congregavit gentem innumeram et transivit flumen Geos preparans se regi David potenter oppositurum. Quem rex David viriliter devicit in campo, et maior pars gentis sue occisa fuit. Asserunt quidam eum fuisse mortuum, quidam vero dubitant ubi sit.

Iterato congregavit gentem maximam rex David et XVI alios magnos viros, quorum unus habebat C milia hominum, alius CC milia vel parum plus vel parum minus, et divisit exercitum in XL crucibus, quarum quelibet continebat sub se C milia hominum, et venit citra flumen Geos et cepit Choarismen et Moa et Bendei, Techris, Nanru, Sarches, Thus, Tarsis, Dargan, Chorasan, Nichaguar, Termede, Baguarda, Nassa, Bastem, Edabamagan, Ceregi, Bolche, Segisten, Saarsitan, Messedali, Chechi, Mean, Seheri, que omnes sunt magne civitates, preter alia parva castra et villas, que fuerunt CC, et regnum soldani Soniar, in quo sunt he civitates: Musahar, Delbikan, Deschaan, Curchaan et alia provincia, que dicitur Delgor, in qua sunt VIII magne civitates, et regnum de Marendran, in quo sunt VIII civitates magne et CC castra, et terra ista in longitudine est XX dierum et in latitudine XII. Et hic est finis terrarum Chavarsmisan. Regnum soldani Tagiel est in introitu regni Persarum, quod dicitur magnum Arach, id est *magnum regnum,* quod per tres menses potest equitari, et caput huius regni est quedam civitas que vocatur Rahi. Alie civitates vocantur Auher, Scharrai, Sehemenech, Sehemanan, Casvin, Senchan, Cham, Chaschan, Amedan, Esbohan, Sanguhaa, Senchehan, Conine, Amiana et castra plusquam CCC. In terra de Diarbakan sunt he civitates: Mirris, Eiohan, Bellochan, Cohai, Change, Eschenii, Aramie, Enuschaar, Meraga, Sada, Chanoguin, Testemodi, Sardahan, Guarduhil, Munedo, Solemeste, et terra ista est XLVII dierum in longitudine. Item in provincia que dicitur Chanka sunt XX civitates et castra CXX, et regnum istud vocatur regnum Ebibeth, quod dicitur parvum Arach, id est *parvum regnum.* Omnes prefatas terras subiugavit sibi rex David et distat a Baldach per V dietas et a Musseech per totidem dietas, et caput exercitus pervenerat ad terram Georgianorum, quos devicit et abstulit eis XL castra, quia, cum essent christiani, confederati erant cum Sarracenis.

Post hec rex David misit nuncios suos ad calipham de Baldach, qui tulerunt super caput suum vexillum, in quo erat crux, quando intraverunt Baldach. Quibus dixerunt Sarraceni: *Quare fertis super caput vestrum crucem, cum sitis in Baldach* (que dicitur sarracenice Darheselem, quod est interpretatum *curia salutis*) *et in facie Sarracenorum?* Quibus dixerunt nuncii: *Dominus noster, rex David, precepit nobis ut hoc modo intremus terram, aliter vero non; quod si nolueritis, revertemur.* Significatum est hoc caliphe, qui dixit: *lntrent sicut velint.*Quos statim ut caliphas vidit, honorifice suscepit assurgens eis, quos iuxta se sedere fecit. Cui nuncii ex parte domini sui per interpretem locuti sunt dicentes: *Rex noster vos salutat et significat quod noster Iaphelech,* id est patriarcha, *multum se commendat de vobis, quod sincerum semper habuistis animum erga christianos et honorastis ecclesias nostras, pro quo ipse concedit vobis sextam partem terre quam tenetis, et vult habere Baldach, ut sit ibi sedes patriarche.*Quibus dixit caliphas: *Rex virtute divina subiugavit sibi tantam terram et ubique personaliter esse non potest. Oportet ut per terras conquisitas statuat baiulos suos*: *supplico ergo ut me in terra ista baiulum suum statuat, et dabo ei tantum pecunie quantum ipse voluerit.* Nuncii dixerunt: *Non venimus ad querendam pecuniam, sed quia audivimus vos fecisse dirui sanctam Ierusalem, tantum pecunie ferimus, quod muros ipsius auro et argento reedificabimus.* Obtulit nunciis

exennia valentia C milia bisantiorum, que nuncii recipere noluerunt.

Quando autem rex David pervenit ad terram que dicitur Casvin, quam sibi subiugavit, dimisit ibi baiulum suum cum paucis de suis, et dimittens terram illam post tergum suum, homines illius civitatis interfecerunt baiulum regis et alios de familia sua. Quod cum audisset rex, misit partem gentis sue ad obsidendam terram illam, que obsessa fuit VI diebus. Septimo die in medio noctis ceciderunt tres turres et VI cubiti de muris predicte civitatis et ingredientes christiani terram ipsam occiderunt in ea LXXX milia hominum pugnatorum.

Que secuntur ex alia carta translata sunt.

Subiugavit dominus famulo suo regi David terram Caracher, in qua sunt XII magne civitates, et preterea terram soldani Begrichar, in qua sunt VIII magne civitates, preterea terram que dicitur Sacom, usque Sagibus XX dietas et inde usque Pharaga et Margana X dietas. Inde subiugavit terram Coegent, unde venit copia optimi serici, que durat usque Bocara, que continet intra se CCC civitates et LXVI flumina et iudices seu consules, XII milia et continet XX dietas, et inde usque ad terram Harsinoth VIII dietas et inde usque Sacchere XX dietas. Ista sunt ultra flumen Geos et in medio terrarum istarum sunt CCL oppida et ville magne. Citra flumen Geos cepit dominium soldani Machemoth, cuius terra dicitur Choressan, in qua sunt he civitates: Amanchioniro, Mero, Sirchos, Thos et Maummerie, Dabuli, Sarasten, Gaharamien, Nessaor, unde veniunt optimi baudekini, Barach, Herte, unde veniunt lapides preciosi, Bastem, Schere, Damirigagi; iste sunt maiores civitates. De aliis oppidis et villis magnis CCXXXII sibi subiugavit.

Acquisivit preterea terram soldani Senecha, que continet has civitates magnas: Nessihor, Debihagan, Dehestan, Gargan, et preterea cepit regionem Decantan-de-hensin, que continet VIII civitates magnas. Preterea cepit regiones Macharenzedran et terram adiacentem cum X civitatibus magnis et CCL munitionibus magnis. Inde cepit regiones soldani magni, qui potentior est omnibus predictis, Caioreseth, continentes III menses in longitudine et totidem in latitudine.

Inde cepit terram soldani Theor Delbarach. Inde venit prope Baldach et cepit a latere terram Debihagan continentem XLVII magnas et famosas civitates, inter quas maiores sunt: Leray, Aschar, Chasvin, Chon, Chassehen, Sephen, unde veniunt optimi bocarani, Hamedan, et preter predictas XLVII civitates continet oppida et villas magnas CCCXX. Postea cepit terram soldani Sardahan continentem has civitates: Harman et Marahan, Selemesth, Marahage, unde venit terra qua capita abluuntur.

Preterea cepit terram amiralis Bobair continentem XI civitates, cuius metropolis est Keme, et CLXX oppida et villas magnas. Et hec est ultima regio Persidis ex parte nostra et inde non est nisi plana terra usque Baldach, scilicet V diete. Omnia predicta nomina sunt in persica lingua. Habet autem rex David tres exercitus, quorum unum misit in terram Calaph fratris soldani Egypti, alium misit in Baldach, tertium misit versus Mausam, que prisco nomine Ninive nuncupatur, et iam non distat ab Antiochia nisi per XV dietas, festinans venire ad terram promissionis ut visitet sepulchrum domini et reedificet civitatem sanctam. Prius tamen proposuit domino concedente subiugare nomini christiano terram soldani Iconiensis et Alapiam et Damascum et omnes regiones interiacentes, ut nec unum post se relinquat adversarium.

Precedentium litterarum exemplaria attulerunt comiti Tripolitano homines ipsius ex partibus illis venientes, mercatores etiam a partibus Orientis species aromaticas et lapides preciosos deferentes consimiles litteras attulerunt; quotquot autem de partibus illis veniunt idem dicunt. De exercitu etiam nostro quidam a soldano Egypti capti fuerunt, quos fratri suo Coradino misit Damascum; Coradinus misit eos domino suo caliphe Baldacensi, ille autem regi David pro magno munere predictos captivos transmisit. Qui postquam eos christianos esse cognovit, a vinculis absolutos usque Antiochiam reduci precepit, qui predictos rumores et alia quam plurima de rege David nobis retulerunt. Soldanus igitur Egypti per nuntios predicti caliphe Baldacensis audiens predicti regis David insuperabilem potentiam et mirabiles triumphos et qualiter iam fere per ducentas dietas terras Sarracenorum in manu potenti occupasset nec erat qui valeret ei resistere, consternatus animo et mente confusus precepit adduci sibi quosdam nobiles ex nostris quos in carcere Kayri detinebat captivos, electum scilicet Belvacensem et fratrem eius et vicecomitem Bellimontis et Iohannem de Archies et Odonem de Castellione et

Andream de Espoisse et quosdam de fratribus Templi et Hospitalis sancti Iohannis et de domo Theutonicorum, per quos pacem cum nostris se sperabat obtenturum, proprios etiam nuntios in exercitu Damiate cum litteris nobis transmisit modis omnibus attemptans si pacem vel treugas posset habere nobiscum. Christianorum autem exercitus predictis rumoribus exultabat et *confortabatur in domino* et maxime postquam litteras imperatoris Romanorum Frederici recepimus cum nuntiis eius affirmantibus, quod concedente domino cum magna virtute et magnifico apparatu venturus esset in proximo Augusto ad honorem dei et subsidium christianorum.

Anno siquidem preterito liber quidam Sarracenorum magne apud ipsos auctoritatis in manus nostras devenit. Hunc autem quidam eorum astrologus, quem prophetam magnum Sarraceni reputant, a principio legis eorum cum summo studio scripserat. Predixit autem inter alia multa quanto tempore lex eorum permanere deberet et que sicut gladio inceperat, ita gladio peritura erat. Prophetavit insuper quanta mala Saladinus facturus esset christianis et qualiter ante destructionem gentis paganorum et exterminium legis eorum regnum Ierusalem cum multis aliis regnis proprie subiceret ditioni, inde vero non tanquam vaticinando, sed quasi historiam ordinate describendo de recuperatione civitatis Acconensis et de hiis que in exercitu regum Francie et Anglie et aliorum occidentalium principum acciderunt apertissime retulit ac si ea propriis oculis aspexisset. Addidit insuper, sicut oculis nostris vidimus, quecumque usque ad captionem Damiate hiis diebus nobis et Sarracenis variis casibus contigerunt et propter hoc aliis, que nondum evenerunt, que ipse in proximo ventura predixit, fidem facilius adhibuimus: prenuntiavit enim qualiter capta Damiata Alexandriam et Kayrum et Babyloniam et universas Egypti regiones christianorum populus optineret, Damascum preterea et Alapiam et omnes adiacentes provincias christianorum princeps potentissimus in virtute exercitus populi christiani occuparet et civitatem Ierusalem cum universa Syria liberaret de manibus paganorum. Quoniam autem qui talia predixit Sarracenus extitit, multi ex nostris verbis eius fidem adhibere noluerunt non advertentes qualiter Balaam ariolus et gentilis de Christo er filiis Israel prophetavit et Nabuchodonosor de futuris regnis et lapide sine manibus de monte exciso sompniavit et Pharao rex Egypti fertilitatis future et sterilitatis subsecuture in sompnis previdit enigmata; sed et Cayphas, *cum esset pontifex anni illius non a se ipso,* sed a spiritu sancto prophetavit loquens sicut asina Balaam et que diceret non intelligens, nec aliquem de sanctis prophetis apertius de Christo et utroque eius adventu estimo fuisse locutum quam dominus locutus est per Sybillam: firmius est enim testimonium, quod a parte adversariorum profertur.

Vt autem omnis ambiguitas ab hiis qui dubitant tolleretur, hoc presenti anno Suriani qui nobiscum erant in exercitu, librum alium antiquissimum lingua sarracenica scriptum de antiquis armariis suis nobis ostenderunt, cuius erat superscriptio: *Revelationes beati Petri apostoli a discipulo eius Clemente in uno volumine redacte.* Quicumque autem libri huius auctor extiterit, ita aperte et expresse de statu ecclesie dei a principio usque ad tempora Antichristi et finem mundi prenuntiavit, quod ex completione preteritorum indubitatam facit fidem futurorum. Prenuntiavit autem inter alia de consummatione seu consumptione perfide legis Agarenorum et qualiter imminente et quasi in ianuis existente destructione paganorum primo civitatem herbosam et aquis circumdatam – sic enim Damiatam appellavit – populus christianorum subiugaturus esset, post hec vero de duobus regibus novis subiungit, quorum unus venturus est a partibus Occidentis, alium a partibus Orientis obviam predicto regi in civitatem sanctam venturum predixit et quod per manus regum predictorum dominus abhominabilem impiorum hominum legem exterminaturus esset multis ex ipsis gladio interemptis, aliis ad fidem Christi conversis, ut *intraret plenitudo gentium* et sic omnis Israel salvus fieret et post hec veniret *filius perditionis* et inde iudicium et finis.

Hunc predictum Apocalipsis librum postquam universo populo in sabulo ante Damiatam ad verbum dei congregato causa consolationis et recreationis ostendimus, non multo post tempore memoratas epistolas et rumores iocundos tam de rege orientali David quam de imperatore Frederico audivimus, sicut in predictis duobus libris prius audieramus. Vnde et populus domini inter labores multiplices et angustias, quas hucusque pro Christo sustinuit, plus quam dicere possemus gavisus est et in Christi servitio confortatus. Confidimus enim in domino, quod *qui cepit ipse perficiet, dilatabit locum tentorii sui et longos faciet funiculos suos* et erit sepulcrum eius gloriosum et *spiritu oris sui interficiet* impium: ipse enim *mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit,* ipse *pauperem facit et ditat, humiliat et sublevat.* Ipsi honor, virtus et gloria in secula. Amen.
Datum in exercitu Damiate octava Pasche.

Traduction de la lettre de Jacques de Vitry en français[5]

LETTRE VII

a] Au très saint père et seigneur Honorius, pontife suprême par la grâce de Dieu, Jacques indigne ministre de l'église d'Acre par la grâce de Dieu, révérence également due et dévouée, avec le baiser des pieds.

b] Aux hommes vénérables et très chers dans le Christ, le frère Walter (d'Utrecht), abbé de Villiers, et le maître Jean de Nivelles, et ses frères d'Oignies ainsi qu'aux autres amis demeurant dans ces pays, Jacques ministre indigne de l'église d'Acre par la grâce divine, salut éternel dans le Seigneur.

c] À Léopold illustre duc d'Autriche par la grâce de Dieu, Jacques ministre indigne de l'église d'Acre par la grâce de Dieu, puisse-t-il passer par les biens temporels de telle sorte que nous ne perdions pas les éternels.

d] Aux hommes vénérables et très chers dans le Christ, le doyen Étienne et le chancelier Philippe, Parisiens tous deux, et à tous les autres maîtres et écolâtres demeurant dans la ville de Paris, Jacques, ministre indigne de l'église d'Acre par la permission divine, rapporter les talents de la sagesse et de la science avec usure au Seigneur.

e] Jacques, évêque d'Acre par la divine miséricorde, salut dans le Christ à tous ses amis.

Après que la munificence de la bienveillance divine, ayant pris en pitié les labeurs interminables et multiples de ses serviteurs, eut livré aux mains des chrétiens la ville de Damiette (soixante mille combattants perdirent la vie au pied des murs de la ville, sans glaive ni combat), et qu'elle eut soumis aux chrétiens le château inexpugnable de Thanis, tandis que les Sarrasins impies fuyaient sans que personne les poursuive, beaucoup des nôtres oublièrent tant de bienfaits et attirèrent sur eux la colère du Seigneur ; enchaînant leurs âmes par divers crimes, ils frustrèrent au plus haut point la communauté de l'armée en s'appropriant frauduleusement les dépouilles des païens et les trésors de la cité. Irrité contre eux, à l'exemple d'Achor qui commit un vol furtif à Jéricho l'anathème, il permit qu'ils périssent sur mer et sur terre en vertu de la vengeance manifestée ainsi : certains d'entre eux furent capturés par les Sarrasins, d'autres engloutis dans la mer, d'autres aussi s'entretuèrent ; d'autres enfin dissipèrent lamentablement leur argent gagné de manière sacrilège en forniquant avec les prostituées et hantant les maisons de jeux. C'est ainsi qu'un butin infâme n'eut pas de bons lendemains, mais fut un piège et apporta la ruine à ses misérables possesseurs emprisonnés dans les chaînes de l'excommunication, et leur argent périt avec eux. Dans ce temps de malheur, des croisés qui n'avaient de pèlerins que le nom pervertirent leur conduite, croulant de péché en péché, ayant tenu en mépris la crainte de Dieu, et ceux qui sont dans la souillure y restaient obstinément, se vautrant ça et là dans la luxure, allant de festin en beuverie, se mordant les uns les autres, se dénigrant, séditieux, impies et traîtres, bouleversant par malice l'œuvre du Christ et empêchant le succès de l'armée du Christ ; pour ce qui est des prélats, ils ne leur accordaient aucune obéissance et ne leur manifestaient aucune révérence, mais méprisant le glaive de l'Église, ils bafouaient les sentences d'excommunication.

Le roi de Jérusalem abandonna cependant l'armée avec presque tous ces chevaliers, le maître du Temple se retira avec la majeure partie de ses frères, presque tous les chevaliers français s'éclipsèrent, et le seigneur patriarche ne voulut pas rester avec nous dans l'armée. Tous ceux qui étaient de Chypre nous abandonnèrent ; quant aux gens d'Orient, qu'il s'agisse des prêtres ou des chevaliers séculiers, ils étaient pratiquement tous absents, tant et si bien que l'armée des croisés se trouvait en grand péril devant Damiette. Telle était la pauvreté dont pâtissaient presque tous nos chevaliers qu'on en eut à

[5] Citée in : Robert B. C. Huygens : *Jacques de Vitry. Lettres de la cinquième croisade.* Texte latin établi par R.B.C. Huygens. Traduit et présenté par G. Duchet-Suchaux, Turnhout, 1998, pp. 163-202.

peine trouvé quatre ou cinq qui fussent en état d'assurer eux-mêmes leur subsistance au service du Christ. Cela était dû surtout au fait que ni les rois ni les princes, ni les autres puissants personnages n'étaient restés dans l'armée, à l'exception du comte Mathieu du royaume de Sicile qui retenait les chevaliers à ses propres frais autant qu'il le pouvait. Le seigneur légat contribuait à l'approvisionnement en utilisant dans les mesures du possible les aumônes qu'il avait reçues. Les nôtres donc, qui étaient plus nombreux, et comme ils ne pouvaient s'assembler en sécurité en raison de la multitude des Sarrasins, restaient au pied des lices et de leurs fossés afin de garder la ville. Or le sultan d'Égypte se trouvait à un jour de marche à peine de la ville de Damiette ; il avait installé son camp dans une île, nous dressait de multiples embûches ; il était à l'affût de toute occasion de porter aux nôtres de mauvais coups, ou d'utiliser certains hommes, fils de Bélial, chrétiens impies, pour semer la discorde parmi les nôtres.

La plupart des Sarrasins qui tendaient leurs embûches si insidieusement faisaient prisonniers ceux des nôtres gui sortaient imprudemment, ou leur tranchaient la tête : pour une tête de chrétien, en effet, le sultan d'Égypte leur octroyait une certaine somme d'argent. De leur côté, les nôtres capturaient parfois en retour certains Sarrasins – à vrai dire un petit nombre – car ils fuyaient en abandonnant leurs armes, avec l'agilité des chevreuils, et se réfugiaient dans des marécages. Parfois, ils capturaient, en blessant leurs chevaux de leurs flèches, certains chevaliers ou *Turcopoli* auxquels il arrivait de chevaucher loin de l'armée en raison de quelque nécessité, qu'il s'agît de faire du bois, ou de récolter des herbages ; mais ils n'osaient jamais affronter les nôtres groupés en corps de bataille, à moins qu'ils n'eussent une supériorité numérique considérable. Quelquefois aussi, ils faisaient semblant de fuir et capturaient l'un des nôtres qui se lançait à leur poursuite de manière indisciplinée, en encerclant l'imprudent ; de même, quand les nôtres rentraient, leurs Bédoins montés sur des chevaux agiles suivaient de loin l'arrière-garde, saisissant toute occasion pour s'emparer d'un des nôtres qui se laissait imprudemment distancer par le gros de la troupe, et leurs archers, blessant par derrière de leurs flèches les chevaux des traînards, faisaient parfois prisonniers certains des nôtres. Il résulta de tout ceci que plus de trois mille chrétiens étaient retenus en captivité à Alexandrie, au Caire et à Damas ; certains d'entre eux avaient été fait prisonniers par des pirates en mer, d'autres l'avaient été au combat, d'autres en allant au fourrage ; beaucoup de ces malheureux, tombés dans les pièges insidieux des ennemis, furent capturés alors qu'ils pêchaient imprudemment dans un lac peu éloigné de notre camp, ou alors qu'ils s'étaient trop laissés distancer par les nôtres sur le rivage même de la mer, et tous s'en sont allés en captivité devant le persécuteur. Un certain jour, comme nos chevaliers, avec nos milices musulmanes, rentraient recrus de fatigue d'un village avec un grand butin d'animaux et de païens, des Turcs placés en embuscade, avec des chevaux tenus cachés, attaquèrent notre arrière-garde et, criblant de flèches nos chevaux, les blessèrent et nous infligèrent de grands dommages, car certains de nos chevaliers, les plus preux et les meilleurs combattants, furent soit faits prisonniers, soit tués par eux. Ainsi donc, dans les combats quotidiens, tantôt l'armée des chrétiens se montrait inférieure aux ennemis, et était livrée aux misères de la captivité et de la mort, parfois, au contraire, elle avait le dessus, et massacrait ou faisait prisonniers les ennemis de la croix du Christ. Plus prudents et plus prompts à se dérober que les nôtres, les Sarrasins évitaient d'attendre un choc avec nos chevaliers s'ils n'étaient pas en nombre nettement supérieur et ne pouvaient compter sur un avantage manifeste : alors qu'ils détenaient plus de trois mille des nôtres en captivité comme il a été dit – c'est à peine si nous avions fait de notre côté un millier de prisonniers. Souvent, cependant, des Sarrasins passaient spontanément dans notre camp, mais trouvant la vie que menaient les chrétiens trop dure et austère, car chez eux régnait une complète licence, ils ne supportaient pas de rester très longtemps avec nous, et retournaient au fumier propre aux païens, en nous quittant subrepticement. Certains des nôtres, en revanche, des misérables abjects, passaient spontanément dans le camp des païens pour se vautrer pêle-mêle, sans retenue, dans les orgies, la luxure et d'immondes plaisirs, croupissant dans leur ordure.

Ayant ainsi reçu beaucoup de ces apostats, le sultan d'Égypte n'ignorait pas leur infidélité et l'inconstance de leur esprit ; il se servit d'eux non sans malignité, les envoyant dans les régions les plus excentriques de son royaume, d'où ils ne pourraient jamais revenir ; quant à eux, ils étaient si méprisés par les Sarrasins qu'on leur donnait à peine de quoi se sustenter ; ils refusaient de les admettre dans leurs hospices, et leur reprochaient d'être incapables de jamais bien observer la loi des Sarrasins dans la mesure même où ils avaient été de mauvais chrétiens. Le sultan d'Égypte, cependant, s'ingéniait à trouver tous les moyens possibles de nous nuire, et d'affaiblir notre armée en l'amenant à se morceler le plus possible. Il ordonna à son frère Conradin, sultan de Damas, d'assiéger une nouvelle

forteresse appelée Château des pèlerins qui était située dans la région d'Acre. Le résultat fut que beaucoup de chevaliers de notre armée partirent en toute hâte au secours de ce château-fort, tandis que les gens d'Acre ne vinrent pas rejoindre notre armée devant Damiette. Un autre frère dudit sultan, qu'ils nomment Séraph et qui est le chef du royaume de Calaph dans le pays des Assyriens, reçut de celui-ci qui est son seigneur l'ordre de se tenir avec son armée dans les parages d'Antioche et de Tripoli, afin que nous ne puissions recevoir aucun renfort de ces régions ; de plus, il avait placé dans la mer une grande quantité de galères afin de barrer le passage aux pèlerins et aux marchands, et de nous priver de l'aide de ces chrétiens qui habitent à Chypre. Il avait placé en outre une quantité de guerriers dans des barques et des galions autour du château de Thanis et dans le grand lac qui s'étendait d'un côté presque jusqu'à notre camp. En outre, il avait de nombreux Bédoins, mercenaires et chevaliers disposés de part et d'autre de Damiette, afin d'attaquer notre armée de multiples côtés ; il infligea ainsi en nous harcelant des dommages multipliés par sept à notre armée, car elle était divisée en sept parties comme cela a été dit ci-dessus.

Or, le Seigneur, voyant l'affliction de son peuple, n'a pas abandonné ceux qui étaient abandonnés, mais dans sa clémence il consola les désolés, auxquels enfin l'affliction a donné l'intelligence, de sorte que dans les tribulations et les divers périls ils en appelèrent au Seigneur. Dans la mesure même où ils ont vu leur faiblesse privée de tout secours humain, ils ont attendu plus fermement le secours divin, et ont placé dans le Seigneur l'ancre de l'espérance : visités en effet par le Seigneur dans le secret de leur âme, et animés par la parole de la divine prédication, rentrant en leur cœur et faisant pénitence, confessant leurs péchés, ils ont été changés en un autre homme – avec ce résultat que l'armée du Seigneur contrairement à ce qui était de règle auparavant, semblait être comparable soudain à un monastère : brûlant donc de ferveur spirituelle, et d'un esprit plus réfléchi, ils obligèrent toutes les prostituées à quitter l'armée ; s'ils en découvraient qui étaient restées au-delà de la date limite proclamée, ils les faisaient fouetter au milieu du camp, et faisaient marquer au fer le front de la plupart. De plus, ils firent proclamer en un édit public l'interdiction pour quiconque de fréquenter les tavernes pour y boire, ainsi que de s'adonner aux jeux de dés ou de hasard, infligeant une amende d'un montant déterminé aux contrevenants. Douze conseillers, avec le maréchal du seigneur légat, qui étaient tenus sous serment de punir les malfaiteurs, humblement attentifs aux saintes prédications et aux ordres salutaires, s'employaient à réaliser en actes ce qu'ils percevaient par leurs oreilles. Or, il restait fort peu de combattants dans l'armée, et ils ne se souciaient pas d'affronter la multitude des Sarrasins, sauf en cas de nécessité impérieuse. En attendant, ils faisaient dévotement de leur mieux : la ville était repeuplée, des églises construites, des édifices menacés de ruine étaient réparés ; ils servaient les champs, plantaient des vignes, ils fortifiaient la ville de tous côtés. Du côté opposé à la ville, ils construisirent à grand peine une admirable fortification sur le Nil pour protéger le port et la navigation : tous du plus grand au plus petit portant le sable sur leur cou et leurs épaules et l'apportant en un même lieu, ils édifièrent un tas aussi haut que la colline du Toron, maintenant le sable à l'aide d'un mur de terre argileuse. On ne trouve pas de pierres en Égypte, en effet, à moins d'en apporter par mer et à grands frais de Chypre ou de Syrie. Ils construisirent donc un château-fort presque inexpugnable et qui n'avait rien à craindre des sapeurs, ni des pierriers ni du feu grégeois, ils dressèrent au milieu une tour de bois d'une hauteur extraordinaire – non seulement pour la défense de la fortification, mais surtout pour qu'elle apparaisse comme un signal aux navigateurs faisant voile vers Damiette. Ils construisirent en outre une autre forteresse située à mi-chemin entre la ville de Damiette et le château de Thanis ; les nôtres l'appellent en langue vulgaire Butavant.

Les Sarrasins en furent extrêment marris, car tout en leur enlevant la plus grande partie du lac, ces travaux pourvurent notre armée d'une abondance infinie de poissons excellents ; de surcroît les Sarrasins ne pouvaient plus, comme ils le faisaient auparavant, harceler notre armée avec des barques et des galions. Or, le Seigneur nous a apporté une telle abondance d'autres victuailles que nos chevaliers pauvres et autres miséreux pouvaient se sustenter suffisamment. Nous avions donc quatre forteresses en Égypte : Damiette, Thanis, Toron dans le désert, et le château de Butavant dans le grand lac ; la situation des nôtres ne cessait de s'améliorer, tandis que la condition de nos ennemis sur le déclin allait se détériorant à grands pas ; de plus, la zizanie s'insinua chez les Sarrasins, qui se mirent à se battre entre eux. Sur ces entrefaites, le roi de Damas Contadin, qui assiégeait Chastel Pèlerin, se retira en grand désarroi, non sans avoir perdu beaucoup des siens, tués. Son frère Seraph dont il a déjà été question apprenant que le roi des Indes David avait envahi sa terre, se trouva dans l'obligation de se retirer de nos terres avec son armée. Or ce roi David, homme très puissant et chevalier expert dans

le métier des armes, d'esprit habile et porteur de victoire au combat que le Seigneur a suscité de notre temps pour être le marteau des païens, l'exterminateur de la tradition perfide et de la loi exécrable du perfide Mahomet, ce roi David est celui-là que le peuple désigne sous le nom du prêtre Jean. Il était le plus petit de ses frères, comme nous lisons du saint roi d'Israël le prophète David, mais il n'en a pas moins été placé au-dessus de tous et divinement couronné roi.

Combien admirablement le Seigneur l'a promu de nos jours et a fait grandes ses œuvres, dirigeant ses pas, soumettant à sa domination des pays sans nombre, des peuples, des tribus et langues, on le verra clairement grâce à la transcription du document qui suit. Nous l'avons fait traduire de notre mieux d'arabe en latin par de fidèles interprètes.

Extraits de l'histoire de David roi des Indes qui est appelé prêtre Jean par le peuple.

Au nom du Père et du Fils et de l'Esprit saint. Amen.

Voici exposée la carrière du roi David, fils du roi d'Israël, fils du roi Sarchis, fils du roi Jean, fils de Bulgaboga croyant en le Christ Jésus. Le roi David susdit est plus petit que ses frères. Son père, le roi d'Israël, a eu six fils, et il est le plus petit de tous. À la mort de son père, son frère aîné lui succéda, et aussi bien le roi lui-même que son père, le roi d'Israël et tous ses ancêtres, ont obéi au roi des Perses qui avait pour nom Chancana, ce qui signifie dans notre langue *roi des rois,* et son territoire s'étendait de Chasar jusqu'à Bellasachun, terre située au-delà du fleuve appelé en langue perse Geos. Le roi des Perses réunit ses astrologues et leur demanda de lui prédire l'avenir et ce qui se passerait après sa mort. Selon leur coutume, ceux-ci prirent un jeune garçon vierge qu'ils firent amputer des deux bras ; puis, recueillant son sang dans un vase, ils le conjurèrent ; l'enfant, avant de mourir, leur fit toutes les prédictions. Il dit aussi qu'un roi David de nom extrêmement noble devait se soumettre le royaume perse. Alors Chancana, ce roi des Perses cité plus haut, leur demanda ce qu'ils avaient à dire sur lui, et s'ils connaissaient dans cette province un roi appelé David. Ils répondirent qu'ils ne connaissaient personne de ce nom : cependant le roi d'Israël a eu un fils, un petit enfant appelé David, qui n'entre pas en ligne de compte. Le roi dit donc aux astrologues : «Envoyons un messager à son frère, afin qu'il nous l'envoie, et alors nous le tuerons et serons débarrassés de son nom.» Il dépêcha donc ses messagers au roi de l'Inde, frère de David, en l'invitant à lui envoyer son frère, car il voulait lui faire du bien et le combler d'honneurs. Or, le frère de David, après que les messagers lui eurent délivré ce message, envoya son frère à ce roi, avec certains de ses fidèles en lesquels il avait confiance, ne sachant pas ce qu'il voulait faire de son frère. À l'arrivée de cet enfant, le roi de Perse se réjouit fort de sa venue. L'enfant baisa la terre devant lui, et le salua avec la plus grande déférence. Or il était très beau et le roi, dès qu'il le vit, le prit en pitié. Il y avait là deux épouses du roi ; l'une était fille du roi Jean, et la tante du roi d'Israël, le père de David ; l'autre était la fille du roi Chanichi, il en avait eu un fils nommé Philippe. Elles lui dirent : « Ne craignez-vous pas Dieu ? Cet enfant est venu à vous sous votre parole ; il est sous votre ombre, et il a foulé de ses pieds votre tapis, et vous voulez le livrer à la mort en raison de paroles diaboliques qui vous ont été annoncées, en d'autres termes en raison de ce que vous a dit cet enfant que vous avez fait estropier et assassiner ? » Ses deux épouses lui en firent âprement grief ; l'une d'elles, la tante de son père David, était chrétienne, et l'autre incroyante. Le roi eut honte alors en son cœur, et se demanda ce qu'il convenait de faire. Enfin avec la permission divine, il le laissa rentrer dans son pays. Aussitôt, l'enfant partit à cheval avec les siens, et chevauchant nuit et jour à l'instigation de Dieu, il poursuivit quarante lieues, en se bornant à changer de monture afin d'aller plus vite. Or les scribes et astrologues du roi vinrent le trouver, lui représentant qu'il avait eu tort de permettre à cet enfant de s'en aller. Le roi, incontinent, regretta son geste, envoya des cavaliers à sa poursuite, avec ordre de l'arrêter. Ils ne purent le trouver : c'était par la volonté divine qu'il leur avait échappé. Il parvint enfin à la terre de son frère.

Après ces événements, son frère mourut trois ans plus tard. L'on accourut de tout le royaume pour s'assembler autour de lui, et ils l'élirent pour leur roi, car il était de belle prestance, avisé et magnanime. En premier lieu, et en vertu de la puissance divine, ils le promurent au sacerdoce comme il convenait, à l'exemple de ses prédécesseurs, puis ils lui donnèrent l'onction royale ; ceci fait, ils lui donnèrent pour femme la fille du roi Damachus. Et il œuvra si bien qu'il accrut considérablement le

nombre de son peuple : nul ne pouvait le compter, et il s'avança contre la terre du roi des Perses Chancana. Ce dernier se porta contre lui avec une troupe très nombreuse, et il y eut un combat entre eux. Ainsi, par la volonté divine et l'aide de la croix de vie le roi David eut le dessus et le vainquit ; la plus grande partie de son peuple périt, sauf certains qui ont été lavés de l'eau du baptême. Le roi des Perses Chancana lui-même fut capturé et, les pieds entravés de chaînes d'or, fut amené en captivité sur un char à la terre du roi David.

Ce roi David se soumit toute la terre de son ennemi, royaurpe qu'on appelle « royaume du roi des rois sarrasins », où l'on compte soixante-quatre grandes villes : l'une s'appelle Damagalcha, une autre Chasahar, d'autres Lakehelech, Melech, Bessibehelec, Chaten, Asguchent, Chaogent, Bakara, Samarchanda, Phargana, Agagya. De Chasahar à Phargana il y a dix journées, de Chaogent à Bachara vingt journées, de Bachara à Zarmich huit journées, de Zarmich à Bocharichi dix journées, de Bocharichi à Abiar dix journées et enfin de Zarmich à Bellasachum dix journées. Ensuite le roi David est venu à la terre qu'on appelle Alaanar, qui se trouve aux confins de l'Inde. Or, dans la province où se trouve cette ville d'Alaanar, il y a un si grand nombre de cités que nul ne pourrait les énumérer. La ville où le roi des Perses avait coutume de demeurer est appelée Gasne : c'est la ville la plus grande, et elle est aussi extrêmement peuplée. On n'y trouve pas moins de cinq cents mosquées, et autant d'écoles ainsi que six cents hospices où trouvaient abri ces sages des Sarrasins qu'on appelle «moines» en notre langue.

Ce roi David a combattu ensuite avec le roi de cette terre appelée Alaanar, et l'a vaincu. Presque tout son peuple a péri alors, sauf une certaine partie qui s'est convertie à notre foi ; quand la contrée eut été entièrement soumise, il regagna le pays appelé Chatha. Il y avait alors des trêves en vigueur entre le roi de Chatha et Chavarsmisan, avec une zone indivise entre eux, comprenant Bachara, Samarchant, Bellasachun. Chavarmisan, que nous avons mentionné ci-dessus, envoya des messagers au roi David, conclut un accord avec lui ; il lui donna toute la terre qu'il détenait au-delà du fleuve Geos. Une fois rassuré en ce qui concerne David, il rassembla une grande quantité de gens et traversa une province nommée Chorasan, ainsi que le grand Arach et le petit Arach, qui sont de grandes provinces, et aussi Diarbechen et parvint à proximité de Baldach en six journées. Il envoya des messagers au calife de Baldach qui a régné à Baldach quarante-et-un ans et a pour nom Alenanzer Lenidalla – on peut traduire celui-ci « aide de la loi divine ». Tel est son *cognomen*, son nom étant Romanzur fils de Mostad. C'est pourquoi il lui dénia également sa foi vassalique. Le calife prit peur, car il ne pouvait disposer de forces suffisantes pour lui résister ; consultés par lui, ses fidèles lui dirent de demander à Iaphelec, le patriarche des Indes, qui demeurait dans la ville de Barach, d'inviter le roi David à rompre la trêve avec Chavarmisan, car il renoncerait alors à son attaque.

Le calife partit à cheval de nuit avec quelques-uns des siens, car il n'avait pas accoutumé de chevaucher de jour sauf à des dates bien définies, et gagna la demeure du patriarche qui se trouvait à Baldach. Dès qu'il le vit, le patriarche le reçut honorablement, et se montra très content de son arrivée. Puis le calife prit la parole et lui dit : « C'est dans un moment extrêmement critique que je demande ton aide, car la fidélité d'un ami s'éprouve dans la dure adversité : voici que ce vaurien de Charvarsmisan s'est porté contre nous de toute sa force, et s'il vient à occuper ta terre, il ne manquera pas de livrer tous tes chrétiens à la mort, car il leur porte une haine sans borne. » Le patriarche répondit que c'était vrai. Le calife lui dit enfin : « Vous pouvez me faire plaisir de la manière suivante : le roi David et tous les autres qui observent votre loi vous obéiront ; je demande que, par lettre et messagers, vous mandiez au roi David l'ordre d'entrer en guerre contre Chavarsmisan ; ainsi il renoncera à nous harceler. Je sais en effet avec certitude qu'il rentrera dans son pays dès que le roi David commencera à le harceler. Et si vous me donnez satisfaction en ceci, nous accorderons tout ce que vous pourrez vouloir à vous-même et à tous ceux qui suivent votre loi ». Le patriarche répondit à ce discours : « Vous le savez, nous sommes tenus par serment fait à vos prédécesseurs et à vous-même, de n'envoyer de lettre à aucun roi chrétien ni à lui donner quelque nouvelle que ce soit de votre territoire ». À quoi le calife répondit : « Je suis le maître de cette terre, et en outre le calife des prophètes des Sarrasins : je vous donne l'autorisation de faire cela, et vous établirai des lettres de sureté ». Le patriarche entendit donc la prière du calife et fit dire au roi David qu'il rompe la trêve avec ce Chavarsmisan. Comme on l'y invitait, le roi David rassembla une armée innombrable et enva-

hit le territoire de Chavarsmisan. À cette nouvelle, Chavarsmisan rentra chez lui. Très satisfait, le calife offrit une grande quantité d'or au patriarche, que celui-ci ne voulut absolument pas accepter. Il demanda une seule chose : qu'on fasse détruire une mosquée située au-dessus de l'église du patriarche ; il en éprouvait une grande offense. Aussitôt, le calife la fit détruire de fond en comble dans la nuit même : le jour suivant, il n'en restait plus trace – ce fut le premier des mauvais présages relatifs à la loi sarrasine. Enfin, lorsque Chavarsmisan regagna son territoire, il voulut faire la paix avec le roi David ; celui-ci rejeta catégoriquement ses avances ; alors Chavarsmisan rassembla un grand nombre d'hommes, traversa le fleuve Geos, dans l'intention donc de s'opposer en force au roi David. Ce dernier le défit vaillamment dans un combat en rase campagne, et la majeure partie de son armée fut tuée. D'aucuns ont assuré qu'il avait perdu la vie lui-même, d'autres en doutent.

Derechef, le roi David réunit une armée considérable ainsi que seize autres grands ; l'un d'eux avait cent mille hommes, un autre deux cent mille environ ; il divisa cette armée en quarante troupes placées sous l'emblème de la croix, et dont chacune comprenait cent mille hommes. Il vint en deça du fleuve Geos et prit Choarismen, Moa, et Bendei, Techris, Nanru, Sarches, Thus, Tarsis, Dargan, Chorasan, Nichagar, Termede, Baguarda, Nassa, Bastem, Edabamagan, Ceregi, Bolche, Segisten, Saarsitan, Messedali, Chechi, Mean, Seheri, qui sont toutes de grandes villes, sans compter d'autres petites places fortes et villes en nombre de deux cents, et le royaume du sultan Soniar, où se trouvent les villes suivantes : Musahar, Delbikan, Deschaan, Curchaan, et une autre province appelée Delgor, où sont situées huit grandes villes, et le royaume de Marendran où sont huit grandes villes et deux cents châteaux et ce territoire mesure en longueur vingt journées et en largeur douze. Ici finissent les terres de Chavarsmisan. Le royaume du sultan Tagiel se situe à l'entrée du royaume des Perses qu'on nomme le grand Arach, c'est-à-dire le « grand royaume », qui peut être traversé à cheval en trois mois, et la capitale de ce royaume est une ville appelée Rahi. D'autres se nomment Auher, Scharrai, Sehemenech, Sehemanan, Casvin, Senchan, Cham, Chaschan, Amedan, Esbohan, Sanguhaa, Senchehan, Conine, Amania, et plus de trois cents châteaux. Dans le pays de Diarbakan il y a les villes suivantes : Mirris, Eiohan, Bellochan, Cohai, Change, Eschenii, Aramie, Enuschaar, Meraga, Sada, Chanoguin, Testemodi, Sardahan, Guarduhil, Munedo, Solemeste, et cette terre est de quarante-sept journées de longueur. De même, dans la province appelée Chanka il y a vingt villes et cent vingt châteaux, et ce royaume se nomme royaume d'Ebibeth, dit aussi petit Arach c'est-à-dire petit royaume. Le roi David s'est soumis tout ce territoire, et il est distant de cinq journées de Baldach et Musseech d'autant de journées et le chef de l'armée était parvenu à la terre des Géorgiens qu'il vainquit, et il leur enleva quarante châteaux : en effet, bien qu'ils fussent chrétiens, ils s'étaient alliés aux Sarrasins.

Ensuite, le roi envoya des messagers au calife de Baldach ; ils portaient au-dessus de leurs têtes une bannière sur laquelle figurait la croix lorsqu'ils entraient à Baldach. Les Sarrasins leur dirent : «Pourquoi portez-vous votre croix au-dessus de vos têtes, alors que vous êtes à Baldach (qui est nommée en sarrasin Darheselem, ce qui signifie la « cour du salut »), et devant des Sarrasins ? » Les messagers répondirent alors : « Notre maître, le roi David, nous a ordonné d'entrer ainsi dans ce pays, et sinon, de ne pas entrer : si vous refusez, nous repartirons». Informé de ces faits, le calife dit : «Qu'ils entrent comme ils voudront ». Dès que le calife les vit, il se leva, les reçut avec honneur, et les fit asseoir à côté de lui. Les messagers prirent la parole et lui dirent de la part de leur maître : « Notre roi vous salue et vous fait savoir que notre *iaphelec* (c'est-à-dire patriarche), vous adresse la demande instante que vous ayez toujours un cœur sincère à l'égard des chrétiens et honoriez nos églises, en considération du fait qu'il vous a concédé le sixième de la terre tenue par vous, et il ajoute qu'il veut posséder Baldach, pour en faire le siège du patriarche ». Le calife leur dit alors : « Le roi a soumis à sa loi, en vertu de la puissance divine, une si grande terre qu'il ne peut être partout en personne. Il faut qu'il installe ses baillis à travers les terres conquises : je supplie donc qu'il me nomme bailli de cette terre, et je lui donnerai tout l'argent qu'il voudra ». Les messagers reprirent : « Nous ne sommes pas venus demander de l'argent, mais ayant appris que vous avez fait détruire Jérusalem la sainte, nous portons assez d'argent pour reconstruire en or et argent les murs de Jérusalem ». Il offrit aux messagers des cadeaux d'une valeur de mille besants, que les messagers ne voulurent pas accepter.

Quand le roi David parvint à la ville appelée Casvin qu'il soumit à sa domination, il y envoya son bailli avec quelques-uns des siens, et dès qu'il eut quitté cette terre, les gens de cette ville tuèrent dans

son dos le bailli du roi et les autres membres de sa famille. À cette nouvelle, le roi envoya une partie de son armée assiéger cette terre. Le siège dura six jours. Le septième jour, trois tours et six coudées de murs de cette ville tombèrent au milieu de la nuit ; les chrétiens y pénétrèrent alors et tuèrent quatre vingt mille combattants.

Ce qui suit est une traduction de l'autre charte.

Le Seigneur a soumis à son serviteur le roi David la terre de Caracher où l'on trouve douze grandes villes, et en outre la terre du sultan Begrichar où il y a huit grandes villes, ainsi que la terre appelée Sacom, soit vingt journées jusqu'à Sagibus, puis dix journées jusqu'à Pharaga et Margana. Ensuite il a soumis à sa domination la terre de Coegent, d'où sortent de grandes quantités de soie de première qualité, elle s'étend jusqu'à Bocara qui contient trois cents villes et soixante-six cours d'eau, avec juges ou consuls, douze milles et s'étend sur douze journées – et de là jusqu'à la terre de Harsinoth huit journées, et encore jusqu'à Sacchere vingt journées. Tout cela est au-delà du fleuve Geos, et il y a au milieu de ces terres deux cent cinquante forteresses et grandes villes. En deça du fleuve Geops il s'est emparé du royaume du sultan Machemoth dont la terre est appelée Choressan, et où se trouvent les villes : Amanchioniro, Mero, Sirchos, Thos et Maummerie, Dabuli, Sarasten, Gaharamien, Nessaor, d'où viennent d'excellents tissus, Barach, Herte d'où viennent des pierres précieuses, Bastem, Schere, Damirigagi ; ce sont les plus grandes villes. En ce qui concerne les autres places fortes et grandes villes, il en a soumis à sa domination deux cent trente-deux.

Il a acquis en outre la terre du sultan Senecha, qui contient ces grandes villes : Nessihor, Debihagan, Dehestan, Gargan, et de surcroît il prit la région de Decatan-de-hensin qui contient huit grandes villes. En outre il prit les pays de Macharenzedran et le territoire adjacent avec dix grandes villes et deux cent cinquante grandes forteresses. Il prit ensuite les territoires du grand sultan, qui est plus puissant que tous ceux que nous venons de dire, Caioreseth, avec trois mois de long et autant de large.

Ceci fait, il s'empara de la terre du sultan Theor Delbarach. Puis il arriva près de Baldach ; il prit accessoirement la terre Debigahan contenant quarante-sept grandes et célèbres cités, dont les principales sont : Leray, Aschar, Chasvin, Chon, Chassehen, Sephen, d'où viennent les meilleurs tissus précieux, Hamedan ; outre ces quarante-sept villes, ce territoire contient trois cent vingt forteresses et grandes villes fortes. Après quoi il prit la terre du sultan Sardahan qui comptait les villes suivantes : Harman et Marahan, Selemesth, Maharage d'où vient cette terre qui sert pour se laver la tête.

Enfin il prit la terre de l'émir Bobair contenant onze villes et dont la capitale est Keme, ainsi que cent-soixante-dix forteresses et grandes villes fortes. C'est là la dernière région de Perse de notre côté, et à partir de là il n'y a qu'une vaste plaine jusqu'à Baldach, soit cinq journées. Tous les noms donnés ci-dessus sont en langue perse. Le roi David a cependant trois armées ; il envoya l'une d'elles dans le territoire de Calaph frère du sultan d'Égypte, une autre à Baldach, la troisième vers Mausa, dont le nom antique est Ninive, et n'est qu'à une distance d'Antioche de quinze journées. Pressé de venir à la Terre de la Promesse afin d'y visiter le sépulcre du Seigneur et de reconstruire la ville sainte, il voulut auparavant, avec la permission de Dieu, soumettre au nom chrétien la terre du sultan d'Iconium ainsi qu'Aleph et Damas et tout le territoire situé entre elles, pour ne pas laisser derrière lui un seul ennemi.

Des exemplaires des lettres précédentes ont été apportés au comte de Tripoli par certains de ses hommes venant de ces régions ; d'autres toutes semblables l'ont été par des marchands apportant de l'Orient des épices et des pierres précieuses ; et tous ceux qui viennent de ces régions disent la même chose. Certains hommes de notre armée furent faits prisonniers du sultan d'Égypte ; il les envoya à Damas, à son frère Contadin ; ce dernier les expédia à son seigneur le calife de Bagdad, et celui-ci remit ces prisonniers au roi David contre une grande somme d'argent. Lorsqu'il s'aperçut qu'ils étaient chrétiens, il les fit débarrasser de leurs liens et ramener à Antioche. Là, il nous rapportèrent les rumeurs susdites, et beaucoup d'autres renseignements sur le roi David. Le sultan d'Égypte apprenant par les messagers de ce calife de Bagdad la puissance invincible du roi David, ses victoires admirables, à la nouvelle aussi qu'il avait mis sous sa main puissante deux cents journées des terres

des Sarrasins, sans que nul pût lui résister, consterné et accablé, il fit amener devant lui certains nobles qu'il retenait prisonniers au Caire. Il s'agissait de l'Élu de Beauvais, de son frère, vicomte de Beaumont, de Jean d'Archies et d'Eudes de Châtillon, André d'Époisse, et certains frères du Temple et de l'Hôpital de Saint-Jean et de la Maison des chevaliers teutoniques. Il espérait obtenir la paix par leur intermédiaire ; en outre il nous envoya à l'armée de Damiette ses propres messagers avec une lettre, cherchant par tous les moyens à obtenir la paix ou une trêve avec nous. L'armée des chrétiens, cependant, exultait à l'annonce de ces rumeurs, et trouvait son réconfort en le Seigneur – surtout lorsque nous reçûmes une lettre de l'empereur des Romains Frédéric ; les messagers porteurs de celle-ci affirmaient que si Dieu le permettait, l'empereur viendrait au mois d'août suivant avec grande force et vaillance pour l'honneur de Dieu et au secours des chrétiens.

L'an passé, un livre des Sarrasins qui jouissait parmi eux d'une grande autorité parvint entre nos mains. Il avait pour auteur un astrologue que les Sarrasins tiennent pour un grand prophète ; il l'avait écrit avec le plus grand soin en partant des origines de leur loi. Il prédisait entre autres choses combien de temps leur loi devrait durer – et que, comme elle avait commencé par le glaive, elle périrait de même. Il prédit en outre les grands maux que Saladin infligerait aux chrétiens, et qu'avant la destruction de la race des païens et l'extermination de leur loi, il soumettrait bel et bien à sa domination le royaume de Jérusalem avec beaucoup d'autres, puis non pas en vaticinant mais comme s'il exposait méthodiquement une histoire, il décrivait avec une grande clarté la reprise de la ville d'Acre et des événements survenus dans l'armée des rois de France et d'Angleterre, ainsi que dans celles des autres princes d'Occident – le tout comme s'il l'avait vu de ses yeux. Il ajouta en outre, en pleine conformité avec ce que nous avons vu de nos yeux, tout ce qui nous est arrivé en ces jours jusqu'à la prise de Damiette, et aussi aux Sarrasins en diverses occurrences ; c'est pourquoi, nous avons plus facilement ajouté foi lorsqu'il prédisait qu'allaient arriver bientôt d'autres événements qui ne s'étaient pas produits encore : il a prédit ainsi qu'une fois Damiette prise, le peuple des chrétiens s'emparerait d'Alexandrie, du Caire, de Babylone et de toute l'Égypte, et qu'en outre le très puissant prince des chrétiens grâce à l'armée du peuple chrétien occuperait Damas, Alep et toutes les provinces adjacentes, et libérerait des mains des païens la ville de Jérusalem avec la Syrie toute entière. Or le Sarrasin auteur de ces prédictions vint à mourir ; beaucoup des nôtres refusèrent de prêter foi à ses propos, sans prendre garde au fait que Balaam, devin et païen, a fait prophétie du Christ et des fils d'Israël, que Nabuchodonosor vit en songe les royaumes à venir, et la pierre qui se détache de la montagne sans la main d'aucun homme, et que le Pharaon, roi d'Égypte vit en songe les énigmes de la fertilité future, et de l'indigence subséquente ; il y a aussi Caïphe, qui était le grand-prêtre de cette année-là : il a prophétisé non de lui-même, mais de l'Esprit saint, parlant comme l'âne de Balaam, sans comprendre ce qu'il disait – et je pense qu'aucun des saints prophètes n'a parlé plus ouvertement du Christ et de ses deux avents qu'a fait le Seigneur par la Sibylle : le témoignage venu de la partie adverse est le plus solide.

Afin cependant d'enlever toute ambiguïté du cœur de ceux qui doutent, des Syriens qui étaient dans l'armée avec nous cette année nous ont montré un autre livre très ancien écrit en langue sarrasine, et qui provenait de leurs anciennes bibliothèques. Il avait pour titre : *Révélations de saint Pierre, apôtre, rédigé en volumen par son disciple Clément.* Quel que soit l'auteur de ce livre, il a prédit si ouvertement et expressément l'état de l'Église de Dieu depuis le début jusqu'aux temps de l'Anté-Christ et à la fin du monde que lorsqu'on constate les accomplissements concernant le passé on doit faire foi indubitable à l'avenir prédit. Or il a prédit entre autre l'achèvement en extinction de la loi perfide des Sarrasins ; il a annoncé que la destruction des païens était imminente, à nos portes, et que le peuple des chrétiens subjuguerait d'abord la ville herbeuse et entourée d'eau il appelait ainsi Damiette ; il parle ensuite de deux nouveaux rois ; l'un viendrait de l'Occident ; quant à l'autre, il prédit qu'il viendrait de l'Orient dans la ville sainte face au roi susdit et que, par les mains de ces rois, le Seigneur exterminerait la loi abominable des hommes impies. Beaucoup d'entre eux mourraient par l'épée, tandis que d'autres se convertiraient en la foi au Christ, afin qu'entrât la multitude des nations et qu'ainsi tout Israël serait sauvé, avant que survînt le fils de perdition, puis le Jugement et la fin.

Peu après que nous eûmes montré ce livre d'Apocalypse à l'ensemble du peuple assemblé dans le sable devant Damiette, pour sa recréation et sa consolation, nous apprîmes l'arrivée des lettres mentionnées ci-dessus, ainsi que la rumeur joyeuse tant au sujet du roi David que de l'empereur

Frédéric, comme nous l'avions appris auparavant dans les deux livres signalés ci-dessus. Tout ceci m'a réjoui plus que je ne saurais dire, et a fortifié dans le Christ le peuple du Seigneur, au milieu des multiples fatigues et épreuves soutenues jusqu'à ce jour pour le Christ. Nous plaçons en effet notre confiance en le Seigneur, car celui qui a commencé parachèvera lui-même, il élargira l'espace de sa tente et distendra ses cordes, et son sépulcre sera glorieux, et détruira l'impie du souffle de sa bouche : car c'est lui qui ôte et donne la vie, conduit aux enfers et en retire, qui fait le pauvre et le riche, qui abaisse et élève. À lui, honneur, puissance et gloire dans les siècles. Amen.

Donné dans l'armée à Damiette, octave de Pâques.

Lettre de Roussoudan, reine de Géorgie [1224][6]

[6] In : *Monumenta Germanie Historica. Epistolæ sæculi XIII*, 1888, pp. 178-179.

Russutana regina de Aneguia coram Honorio III papa se excusat, quod exercitus suus Christianis apud Damiatam consistentibus non venerit in auxilium, cum Tartari in terram suam intraverint, qui tamen nunc fugati sint; scire vult, quando imperator transeat, ut Iohannem comestabulum suum cum exercitu in eius auxilium mittat.

ante 1224, Mai. 12.

Hon. III Reg. Lib. VIII, 432. Edimus ex Rayn. Ann. eccl. a. 1224, § 17—18.

[Littere ad dominum papam.][a]

Sanctissimo pape, patri ac domino omnium Christianorum, tenenti sedem beati Petri, Russutana humilis regina de Aneguia, devota ancilla et filia sua, et inclinato capite ad pedes salutem. Spero in Domino, quod sicut estis magnus et excelsus, ita Dominus adimplebit desiderium et devotionem vestram, si propter litteras tibi missas es dulcis nobis et queris de statu nostro. Significamus sanctitati tue, quod frater meus rex Urgianorum[4] mortuus est et regnum eius remansit mihi. Modo petimus benedictionem vestram super nos et super Christianos nobis subiectos. Pervenit ad nos magnum consilium tuum et mandatum per legatum, qui erat apud Damiatam, quod frater meus veniret in subsidium Christianorum, et ipse erat in proposito et apparatu veniendi; et si vos audistis, illi mali homines Tartari intraverunt terram nostram et multa damna intulerunt genti nostre, et interfecerunt sex milia de nostris et nos non cavebamus ab ipsis, quia credebamus eos Christianos esse; sed postea quum intelleximus eos non esse bonos Christianos, collectis viribus insurreximus in eos et interfecimus viginti quinque milia de illis et cepimus multos ex illis et reliquos fugavimus de terra nostra; et propter hoc remansit, quod non venimus ad mandatum legati. Quia vero modo intelleximus, quod imperator de mandato tuo nunc debet in Syriam transfretare ad liberationem Terre Sancte, plurimum gaudemus. Unde faciatis nos scire, quando transire debuerit imperator, et nos mittemus Iohannem comestabulum nostrum cum toto exercitu nostro in auxilium Christianorum et liberationem sancti sepulcri ad locum, quem mandaveritis ei venire. Et facimus vos scire, quod dictus comestabulus noster et quamplures alii nobiles de regno nostro acceperunt crucem et expectant passagium. Unde supplicamus tibi et petimus a sanctitate tua, quatinus tu mittas litteras et benedictionem tuam nobis Christianis, qui sumus in oriente. Latori presentium dilecto nostro David episcopo de Hanii[1] credas, tanquam ab ore nostro audires, et habeas nos recommendatos in orationibus tuis sanctis.

Traduction de la lettre de Roussoudan, reine de Géorgie [1224][7]

Au très-saint Pape, père et seigneur de tous les Chrétiens, occupant le siége du bienheureux Pierre : Russutane, humble reine d'Avogine, sa dévouée servante et fille, la tête inclinée jusqu'aux pieds ; salut. J'espère du Seigneur que, comme vous êtes grand et élevé, il accomplira votre désir et votre dévotion, si, à cause des lettres que nous vous envoyons, vous nous êtes favorable et vous intéressez à notre État. Nous faisons connaître à Votre Sainteté que mon frère, le roi des Géorgiens, est mort, et que son royaume m'est demeuré. Maintenant nous vous demandons votre bénédiction et pour nous et pour tous les Chrétiens qui nous sont soumis. Il nous est parvenu votre grand conseil et votre mandement par le légat qui est à Damiette, que mon frère vînt au secours des Chrétiens : il l'avait résolu et s'y préparait. Mais, comme vous l'avez peut-être appris, ces méchants hommes, les Tartares, sont entrés dans notre pays, ont fait de grands maux à notre nation, et nous ont tué six mille hommes. Nous ne nous en donnions point de garde, parce que nous croyions qu'ils étaient Chrétiens; mais quand nous avons vu qu'ils n'étaient pas bons Chrétiens, nous avons rassemblé nos forces, et, les ayant attaqués, nous en avons tué vingt-cinq mille, pris un grand nombre de prisonniers et chassé le reste de notre pays, et c'est ce qui nous a empêchés de venir, suivant le mandement du légat. Maintenant nous apprenons avec grande joie que l'empereur doit venir en Syrie, par votre ordre, pour délivrer la terre sainte. Faites-nous donc savoir quand il doit passer, et nous enverrons Jean, notre connétable, avec toute notre armée, au lieu que vous marquerez, pour le secours des Chrétiens et la défense du saint sépulcre. Vous saurez que le connétable et beaucoup d'autres nobles de notre royaume ont pris la croix et attendent le passage des croisés. C'est pourquoi nous supplions Votre Sainteté de nous envoyer, à nous autres Chrétiens d'Orient, vos lettres et votre bénédiction. Quant au porteur des présentes, notre cher David, évêque d'Ani, veuillez l'en croire dans ce qu'il vous dira, comme si vous l'entendiez de notre bouche, et daignez vous souvenir de nous dans vos saintes oraisons.

[7] Citée in : [René François] Abbé Rohrbacher : *Histoire universelle de l'Église catholique*, t. 17, 3e édition, Paris, 1858, pp. 647-648.

Comptes rendus sur *Le Monde avec Gengis Khan*

Kölner Rundschau, 25.10.1959

Mongolensturm vor 700 Jahren

Schon die Dialog-Szenen, die die Frankfurter Hefte 1959 aus dem nun in Buchform vorliegenden Werk des 1898 in Wien geborenen Julius Overhoff „Die Welt mit Dschingiz-Chan" brachten, erregten große Aufmerksamkeit. Das Wort Dialog-Szenen könnte meinen lassen, es handele sich um ein dramatisches Werk. Irrtum: Es ist eine epische Dichtung vor dem historischen Hintergrund des 13. Jahrhunderts.
Der Ausdruck historischer Hintergrund wäre vielleicht zu schwach, wenn man bedenkt, daß die stoffliche Gestaltung auf urkundlichen und wissenschaftlichen Quellen fußt, teilweise sogar auf die Wiedergabe von Originalbriefen zurückgreift und daß erläuternde geographische Karten und Zeittafeln das Geschehen verdeutlichen. Auch begleitet der Autor sein Werk mit einer historisch orientierenden und geschichtsphilosophisch unterbauten „Vorrede über das 13. Jahrhundert", das Jahrhundert der Mongolenstürme. Mit mahnender Aktualisierung heißt es in dieser Vorrede: „Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist; die kommenden hundert Jahr werden sie ihm einpeitschen; Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen."
Aber selbst unter diesen Aspekten und trotz aller historischen Wahrheit im ganzen bleibt das Werk Dichtung, genauso oder stärker noch als Gobineaus Szenen aus der Renaissance oder die Bilder aus H.v. Steins „Helden und Welt", Werke an die der eine oder andere Leser sich vielleicht zunächst hie und da leise erinnert fühlen könnte, und zwar eben durch die dialogisierende Form der aus historischer Rückschau gestalteten wechselnden Einzelszenen.
Daß das Buch dem Andenken Rudolf Kassners gewidmet ist, darf vielleicht auch als Dank für den Meister sprachlicher Zucht und Dichte ausgelegt werden – ist doch die nicht minder meisterliche Sprache Overhoffs eines Kassners würdig!
In einer kurzen Besprechung die ganze Mannigfalt und Fülle des Buches, seinen geistigen Gehalt und seine seelische Tiefe darzulegen, ist unmöglich. Konzentrische Kreise führen von den Rändern des Spannungsfeldes (England, Japan, Ceylon) über Russland, Schlesien, die Mittelmeerländer, den Nahen Osten, Mittelasien und Nordsibirien ins Zentrum diesseits und jenseits der Chinesischen Mauer. Es sind Menschen – nicht unserer Sprache – aber unseres Gefühls, deren Geschick sich innerhalb und außerhalb dieser Kreise erfüllt. Denn, wie Julius Overhoff im Nachwort sagt: „Liebe und Haß, Hochmut und Demut, Stolz und Furcht, Gier und Entsagen – es gleicht sich, unverfärbt vom Anlaß, erschütternd über Jahrtausende." Ein starkes Werk, eine Dichtung hohen Grades…

Susoblatt, 08.11.1959

Eine der erregendsten Geschichtsepochen ist das 13. Jahrhundert. In diese spannungsgeladene Zeit legte Julius Overhoff seine aus vielen Einzelsituationen bestehende Dichtung „Die Welt mit Dschingiz-Chan", die die Aufbruchstimmung jener umwälzenden Epoche – in Analogie mit der heutigen – in freier Zeichnung zu rekonstruieren versucht.

Westfälische Nachrichten, 14.11.1959

Julius Overhoff, dem wir u.a. eines der wesentlichsten Bücher über Soest verdanken, durchmisst in seinem Werk „Die Welt mit Dschingiz-Chan" in großartiger Weise die ganze geschichtliche Landschaft jener Zeit. Es geht dabei nicht nur um eine in die Tiefe reichende, alle Äußerungen, politischen, religiösen und kulturellen Lebens erfassende Deutung dieses fruchtbaren und furchtbaren 13. Jahrhunderts: Vergangenes wirkt sich in ihm aus, und Zukünftiges sagt sich an – fast möchte man manches sich in unseren Tagen wiederholen sehen. Die Ereignisse, von denen erzählt wird, – der Aufbruch der Steppe unter der Führung Dschingiz-Chans und der Versuch dieses dämonischen Genies, die Weltherrschaft zu erlangen – sind in der hier gebotenen Darstellung der Einzelheiten Dichtung. Sie fügen sich aber keineswegs in den Rahmen des zu recht verpönten historischen Romans

alter Prägung ein. Was die Quellen ergeben (es ist für manchen Leser überraschend viel des Interessanten und Aufschlussreichen) wird nicht langatmig aufgerollt und in der Sprache verstaubter Chroniken geboten: in Briefen etwa, die wirklich geschrieben sind oder führenden Männern der Zeit in die Feder gelegt werden, in Berichten, in Reden, in dramatischen Szenen und auf vielfältige andere Art, immer aber höchst lebendig und den Leser von heute fesselnd, verdeutlicht sich mit dem kurzen Zeitraum von etwa 1221-1225 die Bedrohung der Welt in einer Weise, der keine Generation ein solches Maß von Verstehen entgegen bringen konnte wie die unsere. Der Furchtbare, Dschingiz-Chan, tritt selber nur wenig in Erscheinung, sein Schatten aber fällt auf jede Seite des Buches. Die ganze Welt erzittert vor ihm. Der Verfasser trägt die Handlung vor bis an den Rand des eigentlichen Spannungsfeldes – nach England, Japan, Ceylon. Er verweilt in der westlichen Zone der Ereignisse, in Rom, Syrien, Ägypten, Byzanz, Russland, Polen, Schlesien, um dann ins afrikanische Mittelfeld vorzurücken: Persien, Bagdad, Samarkand, Chuarezm, das nördliche Sibirien, die Mongolei, Indien, Kleinasien. Das Zentrum gibt zum Schluss die Urheimat Dschingiz-Chans, die Steppe, ab. Dort stirbt er, und dort verfällt langsam die Schöpfung des Mannes, der die Menschheit für viele Jahrhunderte mit Grauen erfüllte. Julius Overhoff macht ihn und die Welt, der er sein Siegel aufdrückte, mit ungewöhnlicher Eindringlichkeit verständlich. Mit sicherer Hand entwirrt er die Fäden in dem Teppich, der die Schicksale einzelner Menschen und ganzer Völker verwoben hat. Ein Prosaepos der Vergangenheit, aber mit den Mitteln unserer Zeit gestaltet und dieser Zeit geschenkt.
Heinrich Luhmann

Aalener Volkszeitung, 13.11.1959

Über eine erregende Geschichtsepoche

Eine der erregendsten Geschichtsepochen ist das 13. Jahrhundert. Fast alles, was uns heute umgibt an Wirklichkeit, an Theorien und Phantomen gründet in jener Periode. Überraschend ist, dass die große Stimmung zum Aufbruch, die Unruhe aus der Tiefe, damals nicht nur Europa, sondern auch die anderen Kontinente erfüllt, so dass – gewusst oder ungewusst von den Zeitgenossen – „one world“ lange vor Erfindung des modernen Schlagwortes da ist. Wie ein Symbol erscheint in diesem Augenblick der große Welteroberer Dschingiz-Chan mit seinen Mongolen. Der – oft übermächtige – Druck einer politischen Situation bestimmt Spannung und Verhalten der Menschen, zwingt sie im Angesicht des Ungeheuren und Unfassbaren zum Zusammenleben. So gesehen äußern sich „Archetypen der Koexistenz“, also gleichsam zeitlos gültige Typen in diesem Buch und in seinen handelnden Personen. Das Spannungsfeld von einst nun herzustellen und uns, den dafür Empfindlichen, wieder spürbar zu machen, ist nicht nur Aufgabe des Historikers, sondern ganz besonders des Dichters. So wird legitim nicht ein Mensch, sondern eine Zeit zum Helden des Buches. Das vorliegende Werk erschien teilweise im Vorabdruck in den Frankfurter Heften.

Kirchenzeitung Köln, 22.11.1959

Die Welt des 13. Jahrhunderts entfaltet sich vor dem Leser als eine Epoche Dschingiz-Chans. Von ihm gehen die Anstöße aus, und zu ihm laufen alle Stöße zurück. Das äußerst spannend geschriebene Buch bedient sich der verschiedensten Stilmittel und der verschiedensten Lokalisationen. Der Leser hat sprunghaft von den Feldzügen der Mongolen in die weite Russlands, in die Gemächer des Vatikans, in das schlesische Deutschland, usw. zu folgen. Aber aus dem ganzen bunten Mosaik steigt die Kontur des mongolischen Weltherrschers auf. Der Autor stützt sich zum Teil auf getreu benutzte Quellen, zum Teil benutzt er die Quellen, um in dichterischer Freiheit zu gestalten.

Allgemeine Sonntagszeitung, 29.11.1959

Die Ethnologie ist über die Rassewurzeln des Mongolentums noch im Unklaren: erkennbar aber setzt mit seiner Bildung eine Mongolisierung der Steppe, die Turkstämme ebenso wie indo-arische Volkssplitter ergreift.
Die Schöpfung der Nation wie des Weltreiches ist das Werk eines Mannes. Temudschin, 1167 aus dem Geschlecht der Börtschigen geboren, wählt den Titel des Dschingiz-Chan, als er sein neues Volk Mongolen nennt. Was Dschingiz bedeutet, ist bisher nicht geklärt, wer Dschingiz-Chan gewesen ist wissen alle. Seine Aufgabe aus dem Vollzug nomadischer Blutrache… Jede Tat auf dem langen blutigen Weg ist gerecht nach den Regeln des Nomadentums; denn sie rächt frühere Tat, die wieder noch frühere gerächt hat, bis sich die Spur in der Urzeit verlor.
1206 fällt Dschingiz-Chan als dem am stärksten und klügsten Überlebenden das Chanat der Steppe zu, aber das Morden hört nicht auf. Das Volk kann nur entstehen, wenn die Träger der Stammesorganisation ausgemerzt werden… Es ist nicht so, dass Dschingiz-Chan die Weltherrschaft nicht gewollt hätte, gleichsam durch die Rachekette unbewusst zu ihr hingeführt worden wäre. Er hat die jeweilige Aufgabe immer klar begriffen im Maße, wie seine und seines Volkes Erfahrung, die Kenntnis der Erde wuchs. Doch wird zumeist übersehen, wie lange der Kampf um die Vorherrschaft in der Steppe gedauert hat; erst der alte Dschingiz-Chan sieht sich vor wirklich weltpolitische Probleme gestellt, der der Sechzigjährige endlich gebietet von den Toren Europas bis zum Gelben Meer. Sechzig Jahre bedeuteten damals ein viel höheres Alter als heute. So ist das eigentliche Thema der „Geheimen Geschichte“ der Krieg in der Steppe, die Weltherrschaft über die „Randvölker“ am Ende fast eine selbstverständliche Krönung, eine erfüllte Berufung von Göttern und Ahnen her. Der Mythos des Volkes erlischt, da er durch den großen Herrscher zur Geschichte wird…
Doch hat das Mongolenreich länger bestanden als andere nomadische Staatsgründungen. Auch das ist Verdienst des ersten Großchans. Er wusste nicht nur seine stets lebendig angeeignete rationale Erkenntnis, sondern auch den Glücksglanz, die Berufung auf seine Unterführer und Nachfolger zu übertragen. Das planvoll anerzogene Bewusstsein der Unwiderstehlichkeit gehört ebenso zum Geheimnis der mongolischen Erfolge wie das praktische Gelernte und Eingeübte. Die Schlacht an der Kalka gegen die Russen 1223, der konzentrische Drei-Fronten-Angriff auf Ungarn 1241, ja noch die Kriege Kubilais gegen Sung-China scheinen wie von Dschingiz-Chans Geist geführt. Dennoch kann das Militärisch-Technische gar nicht überschätzt werden. Bis zum heutigen Tage sind die mongolischen Feldzüge strategisch-taktische Meisterleistungen höchster Aktualität.
Wenn wir nachrechnen können, dass über mehrere tausend Kilometer hin planvoll operiert, dass ein Corps nach Tagesmärschen von einhundertsechzig Kilometern und kurzer Nachtrast erfolgreich eingesetzt wurde, dass sich Heeresgruppen durch halbe Kontinente auf die Stunde genau an der vorgesehenen Stelle trafen, um den Feind in die Zange zu nehmen, dann darf das auch ein Zeitalter der Motorisierung, der Flug- und Radaraufklärung in Erstaunen setzen. Es gab gegen die mongolische Kriegführung zu ihrer Zeit nirgendwo ein Mittel. Nur der Eitelkeit Europas ist es zu glauben, der tapfere Widerstand in Schlesien und Ungarn habe die berühmte Abkehr der Mongolen von der westlichen Welt herbeigeführt.
Nicht nur die Schnelligkeit des Berittenen machte die Mongolen so überlegen. Dschingiz-Chan wusste zu lernen, die Nation lernfähig zu machen. Von den Uighuren, den Chinesen, den Mohammedanern wurde übernommen: Straßenbau, Belagerungsmaschinen, die Kunst, Brücken zu schlagen. „Spezialisten“ hatten allemal Aussicht zu überleben, ja ihr Glück zu machen. Fremde Errungenschaften passte man den eigenen an, etwa, die Truppe trotz mitgeführter schwerer Artillerie rasch zu bewegen. Ganz nomadischen Wesen entgegen überließ man nichts dem Zufall, überlegte und kalkulierte alles. Wohlorganisierte Spionage klärte lange vor Beginn des Krieges nicht nur jeden Weg, jede Furt, jeden Pass, den Zustand der Festungen, sondern auch die politischen Verhältnisse, die Stimmung im Lande. Terror wurde ebenso bewusst eingesetzt wie Tapferkeit, Edelmut, Überraschung, List. Der Ruf der Unbesiegbarkeit stärkte die eigene Zuversicht, unterhöhlte die der anderen. Widerspruchslose Unterordnung des Einzelnen unter die Gesamtheit vervielfachte die Kraft.
1227 stirbt Dschingiz-Chan. Anfang der Dreißiger-Jahre wird das Nordreich Kin endgültig erobert. 1236 bis 1242 führt Batu seinen Feldzug gegen Europa. 1256 verbrennt Bagdad, stürzt das abbassidische Kalifat. Nach der Umkehr Batus beginnen diplomatische Beziehungen zwischen dem Papsttum und Asien, deren Träger die Bettelorden sind. 1279 strecken die letzten Kämpfer von Süd-Sung die Waffen. 1294 stirbt Kubilai, der letzte Chagan, der von Europa bis China, von der Taiga bis

nach Indien gebietet. Das Reich zerbricht in Teile, die eigene Weg gehen, China, Mittelasien als Gebiet der Il-Chane, die „Goldene Horde“ in Ost-Europa…Die Steppe, das Zentrum, fällt ebenso rasch unter die Schwelle des Geschichtlichen zurück, wie es sie keine hundert Jahre zuvor überstiegen hatte. Ohne je besiegt worden zu sein, löste sich das Volk der Mongolen auf …
Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist. Die kommenden hundert Jahre werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen. Alles, was auf der Erde geschehen ist, wird einmal wieder wichtig für jeden. Wiederholungen freilich und aus ihnen abgezogene Rezepte gibt es nicht. Selbst der Analogienjäger, der, welcher hinter Ähnlichkeiten her ist, wird sich nur auf kurze Frist bestätigt finden. Wohl aber gibt es die wiederkehrende Stunde des Aufbruchs. Wer die Stimme hört, dessen Ohr ist empfindlich geworden, er findet aus der Vergangenheit die Zeiten wieder, da sie schon einmal gerufen.
Geschichte vollzieht sich nicht im fadenförmigen Nacheinander von Ereignissen und bedeutenden Menschen, wie man uns auf der Schule glauben machen will, von Friedenszeiten, Kriegen und Revolutionen, von Fürstenhäusern, Heerführern und Umstürzlern, von Völkern und von Staaten, sondern im Zugleich von Kraftzentren. So erleben, so erdulden wir sie als Politik. So ist sie immer erlebt worden. Im Spannungsfeld zwischen den Zentren ringen die Einzelnen und die Gruppen, erstehen und vergehen sie, verwirklichen oder verfehlen sie sich. Wer Vergangenes kennen lernen will, der darf nicht nur von fern durchs Gitter spähen wollen, sei’s auch mit vieler Umsicht. Vorstellungskraft als Schlüssel lässt das Tor aufspringen. Tritt ein, hoffe und leide mit denen, die damals waren!
In ungemein fesselnder, formal ungewöhnlicher Weise lässt Julius Overhoff in seinem Buch „Die Welt mit Dschingiz-Chan“ eine in jedem Betracht ungeheuerliche Epoche der Menschheitsgeschichte gleichsam synoptisch, in einer literarisch nach Art des Mosaik gestalteten Zusammenschau vor uns erstehen. Nicht in fortlaufendem Bericht, sondern in einzelnen Szenen, spielend auf den vielen Schauplätzen des Welttheaters im ersten Drittel des 13. Jahrhunderts, in Gesprächen, Briefen und Episoden erzählender und meditierender Art, spiegeln sich die gewaltigen, umwälzenden Ereignisse dieser Jahrzehnte, in einer Darstellungsweise, die mindestens ebenso sehr für die formenden wie die wissenschaftlich bundigen Fähigkeiten des Verfassers zeugt. Immer auch klingt mittelbar der Bezug zu unserer Gegenwart, zu unserem möglichen Schicksal durch. Dafür steht der Abschnitt aus der Vorrede, den wir oben veröffentlichen.

Basler Volkszeitung et *Neue Zürcher Nachrichten*, 12.12.1959

Als der Mongolenherrscher drohte

„Geschichte ist nichts, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen.“ Mit diesen Gedanken ging Overhoff an die Behandlung des spannungsreichen 13. Jahrhunderts, des Jahrhunderts der Umwälzung auf geistigem und politischem Gebiet. Diese Neugestaltung, dieser Aufbruch prägten aber nicht nur das Abendland, auch andere Erdteile wurden davon ergriffen. Verschiedene Ereignisse riefen zu einer gewissen Einheit unter den Menschen. Der größte Druck kam aus dem Osten, wo in der ersten Hälfte des Jahrhunderts Dschingiz-Chan kämpfte und eine gewisse Ordnung schaffen wollte, eine Ordnung allerdings, die sich auf Mord und Raub aufbaute. Die Feinde sollten vernichtet und die Völker der Steppen nach seiner Art regiert werden. Das Wirken des großen Herrschers übte auf die damalige Zeit einen gewaltigen Einfluss aus, eine Wirkung allerdings, die nicht überall gefasst, sondern nur gefühlt werden kann.
Im vorliegenden Buch wird nach einer kurzen und klaren Zusammenfassung der Situation unserer Welt im 13. Jahrhundert in 30 Kapiteln der Einfluss der Taten Dschingiz-Chans auf alle Menschengruppen jener Zeit dargestellt. Damals wurde die neue Nation, ein neues Weltreich geschaffen, Reich und Herrschaft der Mongolen genannt. Wir erhalten einen ausgezeichneten Einblick von der Wirkung der Meldung aus dem Steppengebiet Innerasiens auf die wichtigsten Zentren wie London, Rom, Venedig, Kairo, auf die Städte in Kleinasien und Indien. Überall spürt man die drohende Gefahr, die Angst vor dem Angriff auf die eigene Politik, Kultur und Religion. Es bildet sich, jedoch meist unsichtbar, ein Zusammenhang, eine gemeinsame Front gegen die Mongolen. Die

Reaktion auf verschiedene Persönlichkeiten, auf Klöster und Räte ist überaus treffend geschildert. Aber auch ins Lager der Mongolen und der angrenzenden Völker werden wir versetzt. Wir sind bei buddhistischen Mönchen, die die Gefahr sehen, aber auf Gottes Hilfe vertrauen, die dann die weltliche Macht vernichten wird. Die Gedankengänge des Herrschers selbst zeigen seine große Einsamkeit, ein Kennzeichen aller Herrscher, und seine Angst vor der Zukunft seiner Macht und seines Reiches.
Overhoff hat es ausgezeichnet verstanden, sich jeweils in die neue Situation, in die anders artigen Menschen hinein zu leben und sie darzustellen. Seinen historischen Quellen hat er das Reden beigebracht und sie zu Lehrstücken unserer Zeit gemacht. Karten geben den geographischen Hintergrund, eine Zeittafel vermittelt weitere große Zusammenhänge.

Das Andere Deutschland, 12.12.1959

Hier wird das 13. Jahrhundert lebendig gemacht. Geschichte als vergangene Politik gedeutet und in ihren Auswirkungen auf Gruppen und Individuen gezeigt, also Geschichte und Dichtung als Ergänzung gesehen. Aber nicht gemengt und nicht gemixt, sondern klar geschieden. Mongolengefahr in aller Welt. In Japan und Aserbeidschan, in Persien und Bagdad, in Rom und London und im Zentrum des Mongolenstammes selbst. Die Parallele zu unserer Zeit liegt nahe, aber stimmt sie auch? Ist wirklich ein neuer Mongolensturm zu fürchten und zu befürchten? Wir glauben das nicht, denn in den Zeiten haben auch die „Hunnen“ gelernt, dass die Welt eine Einheit ist und jedes Volk seinen Beitrag leistet zum allgemeinen Wohl aller. Auch? Vielleicht haben sie es besser gelernt als jenes Europa, das sich nicht trennen will von dem Gedanken, Herrscher zu sein. Aber bis zu diesem Gedanken führt uns der Verfasser nicht. Er will ein stürmisches Jahrhundert lebendig werden lassen, damit wir lernen, Geschichte in großen Zusammenhängen zu sehen und damit wir endlich die Nichtigkeiten und Nichtsnutzigkeiten in unserer Geschichte überwinden können.
Ein gutes Buch.

Die Kultur, 15.12.1959

Einen interessanten, eigentlich vom Film her seit Jahrzehnten schon bekannten Versuch unternimmt hier der Autor von „Europäische Inschriften“ und „Reise in Lateinamerika“ (Suhrkamp). Er versucht durch szenische Einzelbilder das Gesicht einer Epoche der Geschichte, in diesem Fall das unruhige dreizehnte Jahrhundert, nachzuzeichnen, und so die Zeit selbst gleichermaßen zum Helden seines Buches zu machen. Dieses Bild gelingt hier in den Konturen, lässt aber leider die Feinzeichnung, die Frage nach dem politischen und historischen Warum, vermissen. Overhoff spannt über seine Epoche ein „Spannungsfeld“ von Einzeldarstellungen aus allen Teilen der damaligen Welt und führt den Leser am Schluß ins „Zentrum“ seines Bildes dieser Epoche, an den Hof des alternden Dschingiz-Chan, der symbolisch für den doppelgesichtigen Januskopf seiner Zeit steht. Interessante Mosaiksteine sind die fingierten Einzeldarstellungen, deren umfassende Harmonie vielleicht durch ihre einerseits sachlich und andererseits dichterisch nur halb erreichte Wirkung nicht voll zusammenklingt. Ein Experiment, das trotzdem aber wegen seines gedanklichen Ausbaus Beachtung verdient.

Luxemburger Wort, 16.12.1959

Das Geistige in der Bedrängnis

Julius Overhoff (geb. 1898), dieser umfassende Geist, dieser moderne Humanist ist von Beruf Wirtschaftsfachmann. Er bekleidet einen führenden Posten in einem großen deutschen Industrieunternehmen. Es mutet fast unglaublich an, dass er neben seinen vielfältigen Berufsaufgaben eine stattliche Anzahl von Werken veröffentlichte, die tief hineinleuchten in die lebenswichtigen Probleme von Vergangenheit und Gegenwart, dass er z.B. sowohl europäische Inschriften mit wissenschaftlicher Akribie zu deuten weiß als auch einen prickelnden Bericht von einer Reise nach Lateinamerika zu verfassen vermag. Immer schwebt dem Verfasser der Mensch vor Augen, der Mensch in der inneren und äußeren Bedrängnis.

In seinem neuesten Werk „Die Welt mit Dschingiz-Chan“ hat Julius Overhoff ein historisches Thema angefasst. Trotz seiner Warnungen, nicht leichtfertig Parallelen zur Gegenwart zu ziehen, drängen sich immer wieder Vergleiche auf mit der aktuellen politischen Situation und Konstellation.
In der Vorrede entwirft der Autor ein Gesamtbild der geistigen und politischen Lage im 13. Jahrhundert. Der furchtbare und kluge Mongolenfürst Dschingiz-Chan nützt alle Gelegenheiten, vor allem Rachegelüste seines Volkes, geschickt aus, um ein Weltreich aufzubauen. Innerhalb von nur 8 Jahren von 1219 bis 1227, erobert er ein Reich, das sich erstreckt von den Toren Europas bis zum Gelben Meer. Seinen harten, unbedingter Disziplin hörigen Untertanen, ihren von Entbehrungen, Wind und Wetter gegerbten Seelen und Körpern, (Tagesmärsche von 160 km konnten sie überstehen) vermag auch die Eitelkeit und Torheit Europas nicht Einhalt zu gebieten. Die Abkehr von der westlichen Welt erfolgte nicht, wie allenthalben in süffisant westlichen Geschichtsbüchern berichtet wird, durch die Scharmützel in Schlesien und Ungarn, sondern nur, weil der von Weitsicht zeugende Gesamtplan es so wollte.
Nach dem im Jahre 1227 erfolgten Tode von Chingiz-Chan erweitern die Chagane, seine Nachfolger, das Mongolenreich, bis 1294 der letzte Chagan stirbt und das Reich zerbröckelt.
In einer Folge von dreißig Kurzgeschichten, Briefen, Kleindramen, Gesprächen lässt Julius Overhoff uns aus den verschiedensten Perspektiven teilnehmen an den Welterschütterungen, die von Dschingiz-Chan ausgingen.
Ein erster Zyklus führt uns in den Rand des Spannungsfeldes, nach England einerseits, nach Japan und Ceylon andererseits, mit den Augen gewinnsüchtiger englischer Kaufleute, eines strengen japanischen Mönches der Zen-Sekte und des singhalesischen Königs, der sich von den asiatischen Flüchtlingen Vorteile verspricht, werden ganz aus der Ferne die innerasiatischen Umwälzungen betrachtet.
Ein zweiter Zyklus macht vertraut mit den Reaktionen in der westlichen Zone, Hugo, Kardinal von Ostia, schreibt einen besorgten Brief an einen Monseigneur aus Paris, ein französischer Minnesänger berichtet an seine Dame von dem unbedingten Gehorsam und der Grausamkeit der Mongolen, Untertanen und Alliierte Kaiser Friedrichs II. bewerten die politische Lage, Komnenos, der zukünftige Herrscher des byzantinischen Reiches, probiert seine despotischen Fähigkeiten an einem Dorfpopen aus, Prinzessin Olga, die Tochter eines russischen Großfürsten ist bereit, sich als Opfer dem Mongolenführer anzubieten, damit er ihr Volk verschone, schlesische Ritter stellen bei einem Saufgelage mündlich ihre Tapferkeit gegen die dräuenden Mongolenscharen unter Beweis, der Doge von Venedig und fliehende Georgier werden mit der Gefahr aus dem Osten konfrontiert.
Der dritte Zyklus führt uns ganz nahe an das Zentrum der Gefahr. Von Persien, Aserbeidschan, Baghdad, Samarkand, Nordsibirien, Indien und anderen direkten Randgebieten des Gefahrenherdes gibt der Autor uns anschauliche Situationsberichte.
Der vierte Zyklus gewährt uns einen direkten Einblick in das Kraftzentrum des Vulkans. Ein Brief aus dem Lager des Dschingiz-Chan an die nordchinesische Widerstandsbewegung mahnt zur Geduld, dieser uralten bewährten asiatischen Tugend. Zwei „Fremdenlegionäre“, ein Goldschmied aus Burgund und ein Häuer aus Sachsen sprechen über ihre Erfahrungen im Heer des großen Chagan. Das Konzil der buddhistischen Landeskirche vertraut auf die Zukunft, wartet dem Zusammenbruch des Mongolenreiches entgegen: „Dann wird die Welt dem seienden Nichtsein näher kommen.“ Der chinesische Kanzler Dschingiz-Chans meditiert vor den Geistern seiner Ahnen; er bewundert die Größe seines Herrn, „welche eine wahre Größe ist, nicht der Schein, der durch das Geborenwerden in einem Palaste entsteht.“ Die Aufgabe Chinas wird es in Zukunft sein, die Mongolen einzuschmelzen, sogar auf die Gefahr hin, dass China dabei zugrunde geht. Dschingiz-Chan, der Unbesiegte und Unbesiegbare selbst wird vom Autor bei einer Meditation über sich, sein Reich und dessen Zukunft überrascht. In der Selbstbeherrschung, der eigenen und derjenigen, die er anderen aufzwang, lag der Schlüssel zu seiner Macht. Doch wer wird nach seinem Tode diese Herrschaft weiterführen können?
Das letzte Kapitel ist ein religiöser Wechselgesang am Himalaya über indische Größe und Nichtigkeit, über die gewaltigen und gefährlichen technischen Errungenschaften der Zukunft. Aus dem Gelingen werden alle Verbrechen gerechtfertigt, der Mord an Gott und der Kreatur. Dann aber wird der Mensch heimfinden ins Paradies und hören auf die Stimme, die spricht: „Adam, Paruscha, wo bist du?“
Das Buch von Julius Overhoff ist ein gewaltiges Fresko, zu vergleichen mit jenen im Campo zu Pisa, deren einzigartige Komposition, deren eindringliche und doch nicht übersteigerte Schilderung eines packenden, erschütternden Geschehens uns noch heute zu langem Verweilen bannt. Overhoff führt uns tief hinab in die Abgründe verflossener Zeiten, in die Schächte menschlicher Größe, Armseligkeit und

Niedertracht, die sich heute noch auftun wie vor Jahrhunderten, da der Mensch unserer Epoche schließlich aus demselben „Zeug“ gemacht ist wie damals.

Tagesspiegel, 20.12.1959

Aktualisierte Geschichte

Julius Overhoff, bekannt geworden durch seine Reisebücher und seine essayistischen Arbeiten, schrieb jetzt ein historiographisches Werk, eine in romanhafter Form verfasste Studie über das dreizehnte Jahrhundert und den großen mongolischen Aufbruch.
Was den Autor dazu veranlasste, sich dieser vergleichsweise fern gerückten geschichtlichen Epoche, ihren inneren Spannungen, Kämpfen, ihren Revolutionen und Schlachten zuzuwenden, ist seinen Worten nach die Erkenntnis gewesen, Geschichte sei nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen. Overhoff will das politische Bewusstsein der Epoche in Bewegung bringen, indem er das Geschichtsbewusstsein erweitert. Im Phänomen des Mongolensturms, seiner Ursachen, seiner Wirkungen und seiner „archetypischen“ politischen Bedeutung, erblickt Overhoff ein Beispiel von großer Tragweite.
Um dem Leser den Stoff nahe zu bringen, wählt er nicht die trockene Abhandlung, sondern die szenische Beschwörung der Historie. In Monologen, Dialogen, Briefen, Gesprächen, Berichten macht er die Fakten lebendig. Eben dieser Umstand erleichtert die Lektüre und hebt die geheime Aktualität der längst unserer Vorstellung entsunkenen Daten und Vorgänge ans Licht.

Literarischer Ratgeber, Noël 1959

Der Autor will das historische Spannungsfeld des 13. Jahrhunderts wieder herstellen, weil Geschichte nichts Vergangenes darstellt. In der Welt, die mit Dschingiz-Chan auskommen musste, sieht er Beziehungen zu unserer heutigen Ost-West-Spannung.

Düsseldorfer Nachrichten, 29.12.1959

Der Autor, heute in führender Stellung in einem chemischen Großunternehmen, sieht durch ausgedehnte Reisen durch alle Kontinente die heutige Welt in ihrer durch die Verkehrsentwicklung deutlich gemachten Einheit. Das ist auch das Kriterium seines Buches, das zwar Dichtung ist, doch die Geschichte der Zeit von 1221 bis 25 lebendig werden lässt. Die Aufbruchstimmung der Mongolen mit ihrem Welteroberer Dschingiz-Chan hatte die Kontinente ergriffen. Die Zusammenhänge dieser erregenden Geschichtsepoche werden durch geschicktes Einblenden von Einzelepisoden aus den Hauptstädten aller Herren Länder von damals zum Verständnis von heute.

Welt und Wort, mensuel littéraire, Tübingen, n° 12, décembre 1959

Auf einen Gattungstitel wurde verzichtet. Zur Kennzeichnung kann man sagen, dass er „Roman einer Epoche“ heißen müsste. Der Autor verlässt aber das herkömmliche Schema des historischen Romans. Eine „Vorrede über das 13. Jahrhundert“ eröffnet das Buch. Dann folgt ein buntes Kaleidoskop oder Mosaik von Szenen, Gesprächen, Briefen, Berichten, Meditationen. Das Bild einer Umbruchzeit wird lebendig. Es ist quellenmäßig gut fundiert und hat – was dem Autor offenbar besonders am Herzen lag – Geist und Charakter einer schicksalsträchtigen Zeit fesselnd herausgearbeitet. Für die Grundhaltung des Autors ist ein Satz der Vorrede besonders kennzeichnend (S. 31): „ Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen.“ – Ein Buch für anspruchsvollere Leser.

Das Antiquariat, n° 5/6 1959

„Alles schon dagewesen“ wäre eine zu billige Phrase, um dazutun, wie sehr doch jene Zeit des 13. Jahrhunderts, da Dschingiz-Chan Europa zu überrennen drohte, an Spannungen und Dämmerungen kommender Dinge doch im Tiefsten der Gegenwart gleicht: Europa abdankend, um *einer* Welt Platz zu machen. Aber wie sie aussehen mag? In diesen Dämmerungen, die von irgendwo, nur nicht von Europa ausgehen, liegt das Schicksal, dass auch Helden als Einzelindividuen vermassen. Nicht *ein* Mensch wird Dschingiz-Chan mehr sein können, sondern die Zeit, das Geschehen. Aber es liegt nicht mehr bei uns, es ist uns entglitten. – Ein tiefes Buch.

Die Barke, n° 3 1959

Julius Overhoff hat in seinem Buch von der Familie aus Megara ein intimes Bild antiken Alltagslebens gemalt. Es könnte so scheinen, als sei dies Buch eine Art Präludium oder eine Etüde zu dem gewesen, was er uns nunmehr in seiner Darstellung der Welt mit Dschingiz-Chan darbietet. Diese musikalischen Fachausdrücke sind bewusst gewählt; denn es mutet an, als sei dies neue Werk nach musikalischen Gesetzen komponiert. Es beginnt mit einer „Vorrede über das dreizehnte Jahrhundert“, in welcher die historischen Gegebenheiten und Bezüge jener Zeit ausgeleuchtet werden auf rund zwanzig Seiten ein komprimierter Abriss der Geschichte des Mittelalters. Das also ist das Thema, dem nun die Variationen in fünf Teilen mit insgesamt dreißig Kapiteln folgen. In Menschen unterschiedlichster Art, Herkunft und Stellung spiegeln sich die Unruhen, die Dschingiz-Chan in die Welt brachte. In der Behandlung der Variationen wird man an die Technik erinnert, in welcher der Graf Gobineau einst die Renaissance beschwor. Indessen gab Gobineau nur dialogisierte Szenen; Overhoff wechselt zwischen Dialogen, Briefen, Reden, Berichten, Monologen. Das Schlusskapitel bringt Litaneien der Rischis im Himalaya, religiöse Chöre in Wechselgesängen, und so tritt das Musikalische auch sichtbar hervor. Die Gestaltung des Buches ist bewunderungswürdig, die Sprache ist dichterisch. Das Werk besitzt eine beängstigende Aktualität. Gewiss wiederholen sich geschichtliche Abläufe nicht, sie ähneln sich nur; da sie aus verschiedenen Gründen wachsen, haben sie verschiedene Lösungen. Dennoch glaubt man, es spiegele sich hier die jüngste Apokalypse. Das Zeitalter des Dschingiz-Chan war ein Jahrhundert des menschlichen Aufbruchs wie das unsere; es ließ gleichermaßen ein Chaos zurück. Es war ein Zusammenprall der westlichen mit der östlichen Welt. Es war voller Angst einer geschundenen Menschheit. Auch die Verhaltensweisen ähneln sich frappierend. Doch sollte man hier nicht vergleichen, sondern lernen, Schlüsse ziehen, Lösungen finden. Vielleicht hat Overhoff um unserer Belehrung und Tröstung willen diese aktuelle Vergangenheit uns vor Augen gerufen. Wenn Dichtung – dem Wortspiel nach – Verdichtung in der Formung ist, so haben wir es hier mit einer Dichtung zu tun.

Das Neue Buch, N.F. n° 2, sans date

Geschichte ist das Ergebnis politischer Tages-Ereignisse von gestern. Unter diesem Gesichtspunkt hat der Verfasser dieses Buch geschrieben, das den Mongolensturm unter Dschingiz-Chan zu Anfang des 13. Jahrhunderts behandelt, ein Buch, das ganz aus der Tradition des „historischen Romans“ heraus fällt. Unter Verzicht auf eine durchlaufende Romanhandlung zeigt Overhoff den Mongolensturm im Spiegel zeitgenössischer Betrachter und verleiht dadurch seinem Thema den Eindruck der Aktualität. Er tastet sich dabei gleichsam von den Randzonen bis schließlich zum Zentrum der Ereignisse vor: In einem Gespräch zweier englischer Kaufleute in London klingt die Nachricht vom Aufbruch des Mongolenvolkes zu Beginn des Buches fast beiläufig an. In Rom, Syrien, Byzanz, Schlesien, Venedig rückt das Ereignis immer mehr in den Mittelpunkt politischer, religiöser und auch geschäftlicher Interessen. Schließlich werden die Stimmen von Menschen vernehmbar, die selbst in den Strudel der Ereignisse hineingerissen wurden. So mischen sich Politik, religiöse Meinungen, Geschäftsinteressen, menschlicher Triumph und unmenschliche Leiden zu dem, was wir heute das geschichtliche Ereignis des Mongolensturms bezeichnen. – Das Buch, bei dessen Lektüre man manche grausige Szene und auch einige handgreifliche Derbheiten in Kauf nehmen muss, *eignet sich nur für reife Leser und*

verlangt historische Vorbildung und eigene Urteilsfähigkeit. (Drei Karten und eine Zeittabelle erleichtern das Verständnis.)

Die Bücherkommentare, 4e trimestre 1959

Dschingiz-Chan

Mit dem Wunsch, Geschichte als lebendiges Ereignis und nicht als trockenen Bericht zu lesen, begegnet man diesem Buch alsbald mit gespaltener Sympathie. Szenische Monologe und Dialoge, Briefe und Sitzungsprotokolle bilden ein Kaleidoskop historischer Momente, die, wie der Verfasser selbst sagt, fingiert sind. Von Kapitel zu Kapitel dringt die Darstellung von der Peripherie in das Zentrum des Geschehens vor, wobei denn zuletzt der alternde Dschingiz-Chan, in seiner Jurte liegend, mit dem „Stein der Sorge", der sich auf ihn wälzt, seine Not hat und das, was er angerichtet, mit halb schmerzlicher, halb zufriedener Melancholie betrachtet. Manche auf die Gegenwart bezogene Formulierung gelingt gut, auch ist in einer inneren Dramaturgie, im Aufbau des Ganzen, die Spiegelung der geschichtlichen Bedeutung und Wirkung des großen Asiaten in zutreffender Weise dargestellt – die Szene mit den Streifzug gegen die Tungusen hat das beklemmende Milieu, in dem auch die geschichtliche Tat tragisch „versickern" kann… gut, und manches andere an kulturgeschichtlicher und religionsgeschichtlicher Kenntnis ist ganz trefflich angebracht.
Aber die Fiktion der geschichtlichen Ereignisse bleibt ein halb dichterischer, halb sachlicher Schwebezustand, bei dem man nicht weiß, woran man eigentlich ist. Geschichtsschreibung, die sich um ein Abbild historischen Geschehens bemüht, sollte die unaufhebbare Kette der Kausalität aus der Vielfalt des Unübersehbaren herausheben und deutlich vor Augen führen, sollte von der Mitte des Geschehens ausgehen und gerade die durchgängige Folge von Tun und Tat dem Leser deutlich machen. Der aber bleibt im Bereich einer permanenten Reflexion, die sich authentisch gibt, der Leser sieht nur aufleuchtende Scheinwerfer, wünscht aber nicht den Grund des Lichtes, sondern die bewirkende Ursache der beleuchteten Szene zu erkennen. So entsteht eine Vielzahl von „Historienbildern" und „historischen Genrebildern". Man spürt nicht die innere Notwendigkeit ihrer Ordnung und Zusammengehörigkeit, man erhält keine Vorstellung von der unaufschiebbaren Gewalt der geschichtlichen Größe. Und das wenige, was der Verfasser als Beleg anführt, wird mit freier Erfindung ohne exakte Unterscheidung gemischt, so dass auch im einzelnen Kontinuität und Nachprüfbarkeit aufgehoben werden.
Im Grunde wird der Stil des modernen historischen Films aufgenommen und angewandt. Der Leser steht vor einem weitgespannten Panorama zwischen England und Japan, zwischen Venedig und Delhi, zwischen Georgien und Samarkand und fragt sich am Ende doch, wie das geschehen und warum es denn geschah. Overhoff schreibt intellektualisierte Geschichte in papierner Sprache, man hat nicht das Gefühl, dass die Menschen des frühen dreizehnten Jahrhunderts so gesprochen oder so gedacht haben könnten.
Wolfgang von Löhneysen

Das Bücherschiff, n° 9, 1959

Wer Overhoffs „Familie aus Megara" kennt, der weiß, dass dieser Erzähler die Kunst versteht, Vergangenes so darzustellen, das wir es als gegenwärtig empfinden. Mit seinem Buch versetzt er uns in die zwanziger Jahre des 13. Jahrhunderts, in eine Zeit der Unruhe und der großen Spannungen, in die Epoche des großen Mongolensturms, der Asien erschütterte und Europa in Furcht und Schrecken versetzte. Overhoff betont, dass sein Buch eine Dichtung sei. „Seine Personen sind entweder erfunden oder treten als historische Gestalten in erfundenen Szenen auf". Er hat jedoch gründliche geschichtliche Studien getrieben und – wie aus dem Nachbericht hervorgeht – den Rat der Wissenschaftler nicht verachtet. Die übliche Romanform ist beiseite geschoben. Die „Vorrede über das 13. Jahrhundert" ist ein sachliches historisches Referat, das dem Leser die Fakten ins Gedächtnis rufen will. Dann wird in vier Teilen das „Spannungsfeld" beschrieben: Rand – westliche Zone – asiatisches Mittelfeld – Zentrum, während der Schlussteil „Jenseits der Spannung" eine asiatische Weisheitslehre in Form eines Lehrgesangs oder Oratoriums enthält. Innerhalb der vier Hauptteile ist

alles Szene, Dialog, Augenblicksbild oder Brief. Dieser kunstvolle Facettenschliff wird Leser abstoßen, die ihre Bücher „verschlingen“, nur das Stoffliche schätzen. Die anderen aber werden bewundert verfolgen, wie eines sich zum anderen fügt, bis am Ende ein Gesamtpanorama vorhanden ist, das Bild einer Zeit, deren großer Beweger Dschingiz-Chan heißt. Parallelen zum Heute ergeben sich von selbst, der Autor hat sie nicht gesucht und betont: „Die Tatsachenlandschaft der menschlichen Geschichte wechselt von Jahrzehnt zu Jahrzehnt, man soll sie nicht betrügerisch anähneln wollen; das Gefühl aber, Liebe und Hass, Hochmut und Demut, Stolz und Furcht, Gier und Entsagen – es gleicht sich, unverfärbt vom Anlass, erschüttend über Jahrtausende“.

Perspektiven 59, sans date

Mit einem großem Aufwand, der aber vom „Orbis pictus“ [gemalter Erdkreis, schulbuch von Comenius 1654, Das Buch beschreibt auf 310 Seiten auf Holzschnitten mit nummerierten Bildern und der entsprechenden mehrsprachigen Legende die Welt von Gott über die unbelebte Natur, Botanik, Zoologie, Religion, bis zu den Menschen und ihren Aktivitäten.] her gerechtfertigt scheint, umgriff Julius Overhoff mit dem historischen Roman “Die Welt mit Dschingiz-Chan“ neuerdings eine Epoche. Berichte, monologische und dialogische Szenen, Erinnerungen und Milieuzeichnungen mannigfachster Art, vom Occident zum fernsten Orient sich erstreckend, zeichnen die tragische fragevolle Trägheit einer Welt, die sich dem Gericht, der Geißel Saturns [sic] unterwerfen muss. Dschingiz-Chan als Instrument eines Weltplanes – nicht immer gerät unmittelbare Wirkung, es kann superpoetische Spannung eintreten und eine aus Wissensübermaß eintretende Fülle von schwerlich nachvollziehbaren Zusammenhängen – Overhoff will in einem eindringlichen Mosaik aufzeigen, welche Kreuzungen kosmischer Bestimmungen und hybrider Menschenbündnisse uns bekannt sind und wie sicher die Teilhabe des Herzens an der Zeit den Weg und das Ziel von Herrscher und Volk ins Maß lenken könnte. Die moderne Form des Werkes – „Stimmen“ und „Dokumente“ ersetzen die kontinuierliche Betrachtung und Handlung – zieht an und überschlägt sich nur manchmal in ihrer Eigenwilligkeit. Nicht aber bloße Modernität, sondern Lebendigkeit sind das Ziel und gelungene Kennzeichen dieses Buches.

Werkblatt des Quickborn, n° 8, 1959, sans date

Während wir gewohnt sind, bei Betrachtung der Geschichte nur das zur Kenntnis zu nehmen, was uns unmittelbar berührt oder interessiert, geht der Autor den umgekehrten Weg. In einem Kreis knapper Geschichtsbilder, der von Osteuropa über Italien, Arabien, Indien bis Japan führt, spiegelt er die Züge des Dschingis Chan und bringt den Leser so zu einem umfassenderen Verständnis der Welt des beginnenden 13. Jahrhunderts.

Rhein-Neckar-Zeitung, édition du Nouvel An 1960

Geschichte als Warnung

Zu Ende des 19. Jahrhunderts galt es als ein unumstößlicher Grundsatz, dass Völker, die sich mit der Vergangenheit beschäftigten keine Zukunft mehr haben. Heute ließe sich beweisen, dass gerade Gleichgültigkeit gegenüber der Geschichte ein Zeichen gedankenlosen Dahinlebens sei. Je erregter die Gegenwart ist, umso wichtiger wird der Rückblick in ferne Zeiten. *Da der Mensch sich nicht geändert hat* (nur die Mittel mit denen er seine Existenz behauptet, sind andere geworden), vermag allein die Einsicht in vergangene Katastrophen ihn vor künftigen zu schützen.
Julius Overhoff hat vor sein Buch „Die Welt mit Dschingiz-Chan“ (Verlag Glock und Lutz/ Nürnberg) das Motto gesetzt: „Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern Politik von gestern, also das Schicksal von morgen“. Es ist ein zum Paradox verkürzter Gedanke, für dessen Beweis er es vielleicht nicht nötig gehabt hätte, diese Welt, wie sie lebte und litt, als die Mongolen sich den Toren des Abendlandes näherten, aufzusplittern in eine Vielzahl von Dialogen, Monologen, Reden und Briefen. Gerade weil das 13. Jahrhundert ein solches ungeheuerlicher Dramatik gewesen ist, würde ein

nüchterner Bericht manche Leser wahrscheinlich stärker gepackt und dem zufolge gründlicher überzeugt haben.
Dennoch ist Overhoff ein Werk von bezwingender Eigenart gelungen. Das Erfundene ist in ihm kein unkontrollierbarer Aufputz schöner Einfälle, sondern ruht auf einem Fundament, das erarbeitet werden musste, ehe der Verfasser es wagen konnte, an die Niederschrift zu gehen. Overhoff hat es sich nicht leicht gemacht. Er umgeht eine vom Zentrum des mongolischen Aufbruchs her unternommene Darstellung der Eroberung Chinas, der Niederwalzung des russischen Raumes und der Verheerung des Orients. Stattdessen zeigt er die Wirkung der ersten Nachrichten auf England, Japan und Ceylon, verengt danach den Kreis über Rom, Byzanz, Polen bis nach Armenien, wechselt nach Asien über, wo bereits die Mongolen als alles Vernichter wüten, stößt dann erst in die Mitte des Kreises und endet „jenseits der Spannung“ in der Welt enthobenen Mystik tibetischer Kultgesänge. Diese riesige Synopsis ergibt tatsächlich ein geistiges und facettenreiches Bild der Welt, als der Zyklon vom Osten her nahte.
Die Schwierigkeit der sprachlichen Bewältigung, über die Overhoff sich von vornherein klar war, ist nicht immer geglückt und konnte wohl auch nicht glücken. Aber es ist doch die Frage, ob Worte der platten Umgangssprache („das geklaute Pferd“, „Aufträge noch und noch“, „an Verstand nur eine halbe Portion“) verwendbar oder der Begriff „zusätzliche Aufgabe“ im Munde einer Harems-Dame statthaft ist. Auch „ausgerichtet“, „in etwa“, „zutiefst erschrocken“ passen besser in das Extempore eines Parlamentariers als in den Bericht eines gelehrten arabischen Historikers. Dennoch mag das hingehen, wenn man die künstlerische Formung und den gedanklichen Reichtum des Werkes als Ganzes nimmt.
In seiner eigenwilligen, doch streng durchdachten Gliederung, finden sich ungemein reizvolle Partien. Darum möchte ich auch kleinere Irrtümer im großen Zusammenhang für unerheblich halten. So die Annahme, dass Theodor Angelos die Mongolen gerufen hat oder hat rufen wollen. Es ist nachgerade Tradition geworden, den byzantinischen Griechen alles Üble zuzutrauen, aber dies stimmt nun wirklich *nicht*. Im Machtkampf der drei Kaiserreiche auf dem Boden von Hellas gab es für einen solchen Verrat keinen Anlass; weder für den genialischen epirotischen Despoten noch für den Kaiser von Nikaia. Andererseits gibt gerade die verbissene Selbstsucht, mit der die abendländischen Reiche ihre persönlichen Duelle ausfochten, ohne den Blick nach Osten zu richten, jenes warnende Beispiel, um dessentwillen der Verfasser sein Werk geschrieben hat.
Von diesem Blickpunkt aus erhält *„Die Welt mit Dschingiz-Chan“* einen aufregend aktuellen Reiz. Entkleiden wir die Ereignisse ihres historischen Kostüms, sprechen sie zu uns auf jeder Seite über die beklemmende Parallelität weltgeschichtlicher Zeitwenden. Bilder sind stärker als Predigten. Es wäre innigst zu hoffen, dass Overhoffs eindrucksvolle Bilderfolge als Beschwörung und Warnung angesichts drohender Gefahren von unabsehbaren Ausmaßen verstanden wird.
Frank Thiess

Rheinische Post, 16.01.1960

Das 13. Jahrhundert und die Mongolen

Geschichte vollziehe sich im Zugleich von Kraftzentren, in deren Spannungsfeld die Einzelnen und die Gruppen ringen vergehen, sagt der Weltreisende, Essayist und Liebhaber der Historie, Julius Overhoff in seiner Vorrede über das 13. Jahrhundert. Dieses Jahrhundert, das wir gewohnt sind, von der Auseinandersetzung zwischen Papsttum und Kaisertum bestimmt zu wissen, wird bei Overhoff im welthistorischen Sinn von dem Aufstieg Dschingiz-Chans und den Eroberungszügen der Mongolen her betrachtet. Overhoff schreibt jedoch nicht eine Geschichte aus dem Blickwinkel der Mongolen, sondern er kreist die Gestalt des Temudschin und das blitzartige Erscheinen der Mongolen in Asien und an den Grenzen Europa in Szenen, Dialogen, Gesprächen, erdachten Sendschreiben und Features ein, in einer bunten Abfolge von dreißig kontrastreichen und in der Firm verschiedenen Kapiteln, die London, Japan, Ceylon, Rom und Palermo, Kairo und Tiflis, Bagdad und Delhi, Afghanistan und Sibirien, chinesischen Klöster und den Himalaya zum Schauplatz haben.
Dichtung und Historie sind in einer höchst lebendigen Form verwoben. „Dieses Buch ist Dichtung. Seine Personen sind entweder erfunden oder treten als historische Gestalten in erfundenen Szenen auf“, heißt es in dem mit Quellenangaben versehenen Nachwort. Beigegebene Karten von Eurasien

und den Feldzügen der Mongolen betonen, dass die Phantasien mit historischen Fakten in engstem Zusammenhang stehen. Es geht Overhoff darum, die alten Urkunden zum Reden zu bringen, so dass der heutige Leser sie verstehen kann. Formen, wie sie der Funk entwickelt hat, um Anteilnahme an schwierigen Vorgängen zu wecken, werden dabei verwertet, um das, was in der „Geheimen Geschichte der Mongolen“ und in zeitgenössischen Quellen des Orients und Abendlandes verzeichnet ist, was zur Tatsachenlandschaft des 13. Jahrhunderts gehört, anschaulich zu machen, so dass das Wandelbare der Geschichte und das ewig gleiche der menschlichen Gefühle gegenwärtig werden.
Es versteht sich, dass sich bei solchen Verfahren mit der Geschichte auch die Probleme, die uns heute weltgeschichtlich bewegen, in die Figuren mit einfließen. Beispiel dafür ist das Kapitel über ein buddhistisches Konzil in einem Kloster am oberen Hoangho, wo die Bekehrung der Mangchol beschlossen wird. Aber auch die Meditation des Nordchinesischen Kanzlers Ye-Liu-Tschu-Tsai vor den Geistern seiner Ahnen wäre für diese Blickschärfung fürs Heute durch Einfühlung in die damalige Situation zu nennen. Ähnlich verhält es sich mit dem Handschreiben des Sultans Al-Kamil an Friedrich II. oder mit Omars Bericht am Kaspi-See über das Ende des Chuarezm-Schah Mohamed und noch gelungener mit der Rede des arabischen Historikers Ibn al-Athir vor dem Kalif Nasir und seinen Würdenträgern. Dazwischen stehen dann die in Farbe und Kolorit schwelgenden rein erzählerischen Kapitel, die in einer Unterhaltung einer Lieblingssklavin des Chan mit ihren zirkessischen Gespielinnen oder im Gespräch einer Mongolin mit einer geraubten schönen Fremden (Von den Gefahren der Ausländerei) Momente des historischen Romans aufleuchten lassen. Die Mischung wirkt zunächst befremdlich, aber die fesselnde und ständig neu überraschende, ungewöhnliche Lektüre weckt je länger je mehr die Lust nach den historischen Quellen.
Paul Hübner

Stuttgarter Nachrichten, 28.01.1960

Das Epos des Mongolensturmes

Ein nach seinem Inhalt wie seiner Anlage ungewöhnliches Buch! Hier wird aus dem Mythos zeitentrückter Vorstellungen das Spannungsfeld einer ganzen Epoche in das Licht der Geschichte gehoben. Hier wird ein halbvergessenes Geschehen zu unmittelbarer Gegenwartsdeutung, hier erhalten schicksalhafte Begebenheiten ein zukunftsstarkes Gewicht. Der Verfasser hat mit dem Wissen des Historikers und der Gestaltungskraft des Dichters die Höhe der alten Epiker erreicht, eine Sage im weitesten und besten Sinne des Wortes geschaffen, die uns unmittelbar in die Welt mit Dschingiz-Chan hineinstellt. Er will eben nicht nur die Zeit des Mongolensturmes darstellen, sondern deren gesamte Welt, die damals, in den ersten Jahrzehnten des 13. Jahrhunderts, von diesem Sturm bedroht, überrannt, mitgerissen, vernichtet und geformt wurde. Zunächst wird in der „Vorrede“ die Gesamt-Situation dieses Jahrhunderts in großen Linien geklärt und darnach...
Ja, darnach webt die Dichtung einen großartigen, buntfarbigen Teppich von oft verwirrender Leuchtkraft oder sie errichtet den Prospekt einer gigantischen Weltbühne, auf der sich in reigenhafter Szenenfolge die Handlung entwickelt, in Dialogen, Briefen, Berichten, Disputationen – und in allen irgendeine Variation zu dem großen Thema der gewaltigen Dynamik aus dem Osten, von der diese Welt und diese Zeit ergriffen sind. Sie bestimmt das besorgte Gespräch der beiden englischen Kaufleute ebenso wie die Anliegen des Kardinalbischofs von Ostia, des späteren Gregors IX. Sie steht hinter dem hochgemuten Bericht des französischen Troubadours an seine Dame de cœur wie hinter dem politischen Gespräch zwischen Petrus de Vinea und Hermann von Salza, über ihnen aber die mächtige Gestalt Friedrichs II. in seinem Einverständnis mit seinem weisen Gegner und Freunde Al Kamil. In diesem Geschehen ist Großfürstin Iwanowana bereit, sich für ihr Volk (vergebens) dem Chagan zu opfern, während sich nahe bei Wahlstatt Deutsche und Polen am Liegnitzer Herzogshof gegenseitig Mut zutrinken. Und welch makabrer Gegensatz etwa in den beiden Szenen, dem Freitod des jüdischen Ärztepaares in Aserbeidschan und dem Geplauder der Leila Chatun, die so unbeschwert die Welt mit Dschingiz-Chan erlebt, an seiner Seite, „mit den Augen einer Frau“… Bis auch die ins Riesige ausgreifenden asiatischen Szenen ihre letzte Auflösung finden „jenseits der Spannungen“, schon an der Grenze von Zeit und Ewigkeit, in dem Sonnengesang auf den Höhen des Himalayas.
Dies ist nur Andeutung eines neuzeitlichen Epos, das in seinem Inhalt ebenso fasziniert wie in seiner Sprache. (Es ist die Sprache eines weitgereisten, also eben erfahrenen Dichters). Hier spüren wir, dass

das Abendland nicht alles ist in der Welt, sondern dass sie mitbestimmt wird von den Kräften des Islam und den anderen Gesichten (Gesichtern) des Ostens – im Guten wie im Bösen. Und die Aktualität dieses Geschehens, das sich vor mehr als 700 Jahren ereignet hat, wird uns von Szene zu Szene immer bewusster. Denn „Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen".

Süddeutscher Rundfunk, Stuttgart, émission diffusée le 23.02.1960

Einen weitaus weniger bekannten Abschnitt abendländischer Geschichte hat sich der 1898 in Wien geborene *Julius Overhoff* zum Thema genommen. *„Die Welt mit Dschingiz-Chan"* nennt er sein im *Glock und Lutz Verlag, Nürnberg*, erschienenes Zeitgemälde, in welchem er die politische und geistige Situation des frühen dreizehnten Jahrhunderts zu schildern versucht. „Die Welt *mit* Dschingiz-Chan": der Titel deutet es schon an: nicht so sehr um die Gestalt des grossen Mongolenführers selbst geht es Overhoff, als vielmehr um die Auswirklung des Mongolensturms auf die ganze, damals bekannte Welt, auf Europa und China, auf Persien, Japan und das islamische Reich. Es ist die Zeit des Hohenstaufenkaisers Friedrichs II., die Zeit der Troubadours, des Aufstiegs der Städte. Es ist die Zeit Franz von Assisis und der päpstlichen Herrschaft. Die Handelsmacht Venedig steht auf ihrem Höhepunkt, Byzanz ist gestürzt, der Islam hat sich bis nach Spanien ausgebreitet. „In einem grossen Schwung", so schreibt Overhoff in seiner „Vorrede über das dreizehnte Jahrhundert", „heben Kreuzzüge und sizilisches Reich Europa über die Sperrmauer Byzanz und stellen es vor das Antlitz der Welt. „Welt" meint in jenen Tagen Asien. Krieger und Händler brachten vieles heim, neue Handwerkserzeugnisse, Gemüse und Früchte, Windmühlen und Bäder, neue Tischsitten und Lebensgewohnheiten – denn die materielle Kultur des Orients war der Ihren weit überlegen –, eine bessere Kenntnis der Länder, mannigfache Erfahrung überhaupt. Die grösste war die, dass sie sich vor dem Islam zwar erneut als die eine Christenheit bestätigt gefunden, aber zugleich gelernt hatten, dass sie verschiedene waren, von vielerlei Art und Sprache. Gemeinsame Abenteuer, gemeinsames Lager- und Besatzungsleben treibt die Unterschiede, den Wettbewerb, die Eifersucht auf. Die Profile der Nationen zeichnen sich schärfer."

Es sind historische Miniaturen, die Overhoff zu einem Mosaik zusammenfügt, eine Folge von Szenen, die etwa an Gobineaus „Renaissance" erinnert: ein Gespräch zwischen zwei Londoner Kaufleuten, der Monolog eines japanischen Mönchs und ein Brief des Sultans Al-Kamil an Friedrich II. In einer Stadt in Aserbaidschan begeht ein jüdischer Arzt mit seiner Frau Selbstmord, als die Mongolen sich nähern, in Bagdad berichtet ein Historiker seinem Kalifen von der bevorstehenden Gefahr, der Abt eines Klosters im Reich Hi-Sia spricht auf einem buddhistischen Konzil über zu treffende Maßnahmen, und in Schlesien sitzen ein deutscher und ein polnischer Ritter beieinander und klagen über die Zeit. Overhoff dringt von den Aussenbezirken des Spannungsfelds immer tiefer ein, aufs Zentrum des Mongolensturms zu, vom blossen Gerücht in Westeuropa bis hinein nach Asien zu den bedrohten, belagerten und zerstörten Städten des Chuarezm-Reiches und der Dsungurei und bis zur Gestalt Temudschins, des Chingis-Chan selbst.

Zweifellos war Overhoff sich der Schwierigkeiten bewusst, auf die er bei seinem grossangelegten versuch, das Bewusstsein der Zeit um 1220 zu fixieren, stossen musste. „Historische Stoffe", bekennt er in seinem Nachwort, „sofern sie aus Primärquellen geschöpft sind, stellen Wissenschaft wie Dichtung vor das gleiche semantische Problem: Sprache wiederzugeben, die nicht mehr gesprochen wird. Denn die Urkunden müssen zum Reden gebracht werden und zwar so, dass die Zeitgenossen sie verstehen, Archaismen entfremden, Modernismen ebenen ein."

Overhoff hat – und es ist nicht recht einzusehen, warum so konsequent – auf den Reiz entfremdender Archaismen verzichtet und nach einem Kompromiss gesucht. Er fand ihn in einem gehobenen, zuweilen zelebrierenden Stil – zelebrierend leider auch da, wo die Szene einen lebhafteren, einen realistischen Dialog erfordert hätte – einen Stil, der im Grunde mehr noch als Modernisme nivelliert. Denn eben die szenische Gestaltung des Stoffes fordert Verfremdungseffekte, und gerade sie hätten das Buch zu dem gemacht, auf das es, seiner ganzen Anlage nach, Anspruch erhebt: Dichtung. So aber geht jede sprachliche Nuance verloren. Der Zen-Mönch spricht in dem gleichen feierlichen Tonfall wie Petrus de Vinéa, der Doge Ziani wie ein persischer Baumeister, Chingis-Chan wie ein französischer Minnesänger. Dies vor allem ist wohl der Grund, weshalb die Figuren dieses Buches letztlich papieren bleiben. Vielleicht ist die Vermutung nicht ganz unberechtigt, dass eine sachliche

wissenschaftliche Darstellungsmethode zu einem besseren Resultat geführt hätte. Es steht ausser Zweifel, dass Overhoff wichtige historische Zusammenhänge zu zeigen vermochte; das „semantische Problem“ indessen, vor das er sich gestellt sah, bleibt ungelöst, die Diskrepanz zwischen Absicht und Ergebnis lässt sich nicht übersehen.

Seele, mars 1960

Mit den Mitteln des Historikers und des Dichters zeichnet der Verfasser ein interessantes Bild der eurasischen Welt des dreizehnten Jahrhunderts. Die außerordentliche gut fundierte lebendige Schilderung gibt uns heute zu manchem Nachdenken Anlaß, da wir inmitten der Spannungsfelder neuer west-östlicher Gegensätzlichkeit, in einer neuen Bedrohung vom Osten her leben.

General-Anzeiger der Stadt Wuppertal, 23.03.1960

Der von uns an dieser Stelle als Schriftsteller humanitären Lebensgefühls und lebendigen Geschichtsbewusstseins gewürdigte Julius Overhoff („Eine Familie aus Megara“) hat im Verlag Glock und Lutz, Nürnberg, ein neues historisches Buch herausgebracht. „Die Welt mit Dschingiz-Chan“ geht in eine der erregendsten Geschichtsepochen der Menschheit: das 13. Jahrhundert, dessen Nachwirkungen heute noch in der Wirklichkeit, in Theorien und Phantomen für uns alle spürbar sind. In dieser Welt steht der große Welteroberer Dschingiz-Chan mit seinen Mongolen wie ein Symbol, das auf seine Art schon der „one world“ diente, die bereits damals Europa, aber auch die anderen Kontinente als ein Ziel erfüllte. Overhoff weist in seiner Vorrede über das dreizehnte Jahrhundert auf diese Bedeutung Dschingiz-Chans kurz hin: „Es ist nicht so, dass Dschingiz-Chan die Weltherrschaft nicht gewollt hätte, gleichsam durch die Rachekette unbewußt zu ihr hingeführt worden wäre. Maße, wie seine und seines Volkes Erfahrung, die Kenntnis der Erde wuchs.“ Leidenschaftlich begründet dann der Verfasser, warum wir Menschen einer ganz neuen, andersgearteten Gegenwart heute den Blick auf diese Vergangenheit richten sollten. Im bewundernswert klaren Stil Overhoffs heißt das so: „Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist. Die kommenden Jahrhunderte werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen.“
Unter diesem Gesichtspunkt hat Julius Overhoff das Buch geschrieben – als sorgsam forschender und prüfender Wissenschaftler, als großartige Visionen beschwörender Dichter, als sich immer um die res publica verantwortlich fühlender Denker. Erstaunlich bleibt, dass dieser große Humanist neben seinem denkerischen Werk, das schwierigste Fragen in kristallener Klarheit in den Rahmen meisterlichen Erzählens bannt, noch eine führende Stellung in der deutschen Industrie, einem der bedeutendsten großen deutschen Chemieunternehmen bekleidet und ausfüllt.
Dr. W.

Morgen, Vienne, mai 1960

Man könnte das Buch, das keine Gattungsbezeichnung trägt, eine Art Roman nennen. Freilich unterscheidet es sich auf die angenehmste Weise von der herkömmlichen Spezies des „historischen Romans“, die meist nur ein Sammelsurium missglückter Anempfindung ist. Das Buch Overhoffs, das im Vorabdruck in der Zeitschrift „Frankfurter Hefte“ erschienen ist, besteht in einer freien Abfolge nicht unmittelbar zusammenhängender Szenen, die etwa in den Jahren 1220 bis 1225 n. Chr. spielen und ein Weltpanorama der Zeit Dschingis-Chan entwerfen. Die ersten drei der insgesamt dreißig Szenen spielen in der Stadt London, in der Stadt Kamakura in Japan und auf Ceylon, also am „Rand des Spannungsfeldes“. Hier sind nur vage nachrichten über die Mongolen und ihren Fürsten bekannt, nur leise Erschütterungen ihrer Eroberungszüge spürbar. In den folgenden Kapiteln – die meist in Brief- oder in Dialogform konzipiert sind – nähert sich Overhoff über Venedig und Tiflis immer mehr dem „asiatischen Mittelfeld“ (Persien, Kaspi-See, Bagdad, Delhi) um dann schließlich ins „Zentrum“ der Bewegung Dschingis-Chans vorzudringen, ihn in seinem Feldlager, in der Einsamkeit der Meditation vor den Geistern seiner Ahnen und bei einer Rast auf dem Marsch zu belauschen. Das

Buch Overhoffs zeichnet sich durch eine ständig spürbare Nähe zu den Primärquellen aus und macht ein zu wenig gekanntes Kapitel mittelalterlicher Geschichte lebendig. Die Ausstattung ist nobel.
W. S.

Süddeutsche Zeitung, 7./8.05.1960

Tableau des 13. Jahrhunderts

Wie ein ungeheuerlicher Steinwurf des Schicksals waren die Mongolen unter Dschingiz-Chan in China eingebrochen, dann änderte der Wurf die Richtung nach Westen. Schon vier Jahre später – Peking war 1215 erobert worden – traf er die islamische Welt: ein Großreich östlich des Kaspischen Meeres, neben Ägypten der politisch mächtigste Staat jener Zeit unter dem Zeichen des Propheten, brach in unglaublich kurzer Zeit zusammen. Baghdad ist bedroht, der Kaukasus überschritten, Byzanz kommt in die Gefahrenzone, vor allem aber Russland. Das Datum ist 1221. Die geschichtliche Zeit hat ein ungeheuerliches Tempo angenommen. Hier setzt Overhoff ein. Die Wellen, die jener Wurf aus den Weiten der Nomadensteppen erzeugt hätte, ihre Brechungen in der Welt mit Dschingiz-Chan, sind das Thema des Buches.
Wir erhalten also keine neue, von der Romantik der Steppen und der großen Kriegszüge verfärbte Heldendarstellung, sondern die damalige Welt in ihren Spannungen – ein im Zugleich der verschiedenen politischen und geistigen Kraftzentren umfassendes und daher auch politisches Buch, das Geschichte sichtbar macht und Dichtung ist. Kunst und Historie: eine nicht unbedenkliche Verbindung, wie wir aus vielen Erfahrungen in der Literatur, in der Malerei und im Film wissen, in der die Kunst nur allzu oft die Historie in einen leichten Lebenswandel verstrickt, so dass beide sich nicht gerade von ihren besten Seiten zeigen.
Doch der Dichter Overhoff fühlt sich viel zu verantwortlich gegenüber der Geschichte, „der Politik von gestern“ und dem Leser von heute, um in die Nähe dieser Gefahrenzone zu geraten. Bei ihm bildet die Kunst das legitime Medium, um an Einzelschicksalen, wie z.B. dem ergreifenden letzten Zwiegespräch des alten jüdischen Arztehepaares vor ihrem Freitod angesichts plündernder und mordender Mongolen etwas von dem zum Leben zu erwecken, was für eine kurze Spanne Zeit einmal Wirklichkeit war.
Da geht der Leser durch einst den Zeitgenossen verschlossene Türen, er nimmt an einer Sitzung des Kleinen Rates von Venedig teil, in welcher der Doge den ungeheuerlichen Vorschlag macht, den Regierungssitz nach Byzanz zu verlegen – die Reden sind überliefert – oder er kann sogar in „Berichten“ und „Briefen“ an den geheimen Gedanken verantwortlicher Männer teilhaben, am Vatikan, am Hof Friedrichs II., oder seien es die Meditationen des chinesischen Kanzlers im Gefolge Dschingiz-Chans. Und der Leser kann sich darüber sogar seine eigenen Gedanken machen… etwa darüber, wie zu allen Zeiten in der Welt alles miteinander in Beziehung steht, wie sehr es auf Kenntnis der Fakten ankommt – siehe die interessanten Überlegungen im Vatikan, ob man die Bettelorden für den Nachrichtendienst über die erst gerüchtweise bekannten Vorgänge in Asien einsetzen kann – oder wie sehr der Handelnde der politisch-staatsmännischen Phantasie bedarf, jedoch nicht der Phantasie des Abenteurers.
Ernst Saemisch

Institut National Belge de Radiodiffusion, 16.06.1960

„Die Welt mit Dschingiz-Chan“ von dem Wiener Schriftsteller Julius Overhoff, herausgegeben vom Verlag Glock und Lutz, ist eine Dichtung, eine Dichtung insoweit als die darin handelnden Personen entweder erfunden sind oder als historische Gestalten in erfundenen Szenen auftreten. Dies teilt uns der Verfasser, ein Humanist von modernem Weltbewusstsein, in seinem Nachwort selbst mit.
Aber dieses Buch verweist deutlich auf die Zusammenhänge von Politik und Kultur, Macht und Religion. Der Verfasser hat es sich nicht leicht gemacht. Er hat eine Epoche beschrieben, die in ihrer politischen Spannung wohl wie keine andere unserer heutigen Zeit nahekommt.
Das mächtige Reich Dschingiz-Chans, ist es nicht mit dem aufstrebenden China von heute zu vergleichen?

Die internationalen Handelsbeziehungen bahnten sich im 13. Jahrhundert stärker als je zuvor neue Wege und der Ruf nach einer friedlichen Koexistenz schallt uns schon in dieser Zeit entgegen.
Könnte nicht jemand dann die Frage stellen, warum in das 13. Jahrhundert zurückgreifen, wenn wir Ähnliches, in weit modernerer Form natürlich, heute wieder erleben? Die Antwort gibt dieses Buch selbst, nämlich, dass wir aus der Geschichte lernen müssen, denn die Politik von gestern ist das Schicksal von morgen.

Bayrischer Rundfunk, émission diffusée le 14.08.1960

Dschingiz-Chan, der welterschütternde Gebieter jener anderen asiatischen Invasion des Okzidents, die der Alptraum westlicher Geschichtsschreiber wurde, ist die Zentralfigur eines Buches von Julius Overhoff, das bei Glock und Lutz in Nürnberg erschien und dessen Titel „Die Welt mit Dschingiz-Chan" hält, was er verspricht. Es ist ein dem Gewohnten enthobener historischer Roman, geschrieben in einer mehr dialogisch-dramatischen als epischen Darstellungsmanier. Von Kapitel zu Kapitel, von England, Schlesien, Ägypten wechselt die Szene nach Transoxanien, die Tungusentundra oder an den Hof Friedrichs II. in Palermo hinüber; wechselt die Übermittlung fingierter, stellenweise historischer Briefe, Handschreiben, Edikte oder Geschehnisberichte ab mit der Genre-Skizze einer Ratssitzung im Dogenpalast, einer mystischen Initiationszeremonie, des Mewlewi-Ordens der Tanzenden Derwische oder eines uighurischen Freudenfreuers anlässlich der nächtlichen Heimkehr eines siegreichen Mongolen-Noyon in den Jurten der Nomadensteppe. Der Autor konkretisiert die Figuren und ihre Umgebung, indem er sie typisiert. Und weil er überdies die bildhafte Erscheinung als Oberfläche der geistesweltlichen Tiefe darstellt, entsteht auf höchst plastische Weise ein im Mosaik vereinheitlichtes Panorama, das sich dem Leser nicht als fresko, sondern als vieldimensionales Geistesrelief jenes dreizehnten Jahrhunderts darbietet. Leider nur durchdringt sich in Overhoffs Roman das Essayistisch-Denkerische nicht gleichwertig mit dem Erzählerisch-Dichterischen. Der Autor hat sein Buch „dem Andenken Rudolf Kassners" gewidmet, und einer Ermahnung Kassners eingedenk, „nie sich aufs Schönschreiben zu kaprizieren", verschreibt er sich weitgehend dem Ausdruckspathos eines Expressionismus, der ihn zuweilen zu höchst ungezügelten Wagnissen eines selbst-schöpferisch-entfesselten Sprachstils verleitet. So wirkt der verfehlte Sprachausdruck oft verdunkelnd, wenn nicht verfinsternd auf den sonst so lichten Gedankengehalt dieses Romans zurück. Und um wie viel besser wäre deshalb sein Buch, wenn Overhoff stets dem gebändigten Ausdruck treu bliebe, wie beispielsweise in diesem Abschnitt:
Ägypten, Kairo.
Persönliches Handschreiben des Sultans Al-Kamil an Kaiser Friedrich II. von Hohenstaufen:
„Gott vollende seine Güte an Dir, o Beherrscher der Christenheit! Er führe diese Dinge, mit denen er Dich betraut hat, zum Rechten und lasse Deine Freude nicht durch Leid getrübt sein! Wir wissen, dass Du über kurz oder lang mit Heeres macht nach Syrien ziehen wirst, um das eurem Kalifen in Rom aus mannigfachen Gründen gegebene Versprechen einzulösen… Du wirst Uns ein willkommener und geehrter Gast sein… Wir haben Dir bereits in Unserem letzten Brief über das bedrohliche Auftreten der Tartaren berichtet, jenes Volkes der weiten Steppen, das sich seit neuem selbst Mongolen, Mangchol nennt… Das Volk der Mongolen tritt diesmal mit streng geschulten Massenheeren auf, wie sie in dieser Welt bisher noch nicht beobachtet worden sind… Wir möchten Dich davon überzeugen, dass die Heere des Westens nicht in der Lage sein werden, den Mongolen entgegenzutreten, weil sie mit der Kampfesweise reitender Bogenschützen nicht vertraut sind. Diese Aufgabe wird also Uns Fürsten des Ostens zufallen, soviel sehen wir klar… Gelänge es nämlich den Mongolen, Uns zu besiegen, was der Allmächtige, Allgerechte und Allgütige verhüten möge, dann stünde ihnen der Weg nach Rom offen, und kein schwer-gepanzertes Ritterheer würde ihren Sturm aufhalten… Die islamischen Fürsten vermögen den Kampf gegen die Mongolen nur dann mit Aussicht auf Erfolg zu führen, wenn der Druck der Franken an der syrischen Küste aussetzt. Wir erinnern Dich in großem Ernst an ein von Dir selber gebrauchtes Wort, daß nämlich der Kaiser der cooperator dei auf dieser Erde sei, welchen lateinischen Ausdruck Unsere Gelehrten als demütigen Werkhelfer des Allmächtigen übersetzen. Die Entscheidungen des Abendlandes und somit die Deinen werden zu erweisen haben, ob sie im Sinne einer solchen cooperatio wirken oder Schaitan, dem Widersacher, helfen. Gott ist der Wissende."

Reichsruf, 20.08.1960

Bücher über Geistesgeschichte und Geschichtsbericht

Julius Overhoff hat in seinem Buch „Die Welt des Dschingis-Chan“ in der Form eindrucksvoller Bilder das Geschehen etwa zwischen 1221 und 1225 nach Christus geschildert und so in völlig unbelehrender Art vorzüglich Geschichte gelehrt. Ein köstliches Buch, dessen Grundhaltung den Sätzen entspricht, die der Autor seinem Werk voranstellte: „Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist. Die kommenden Jahrhunderte werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen“
-ek-

Christ und Welt, 01.09.1960

Wie es wirklich gewesen…?

Ein Bild der bewegten Zeit um das Jahr 1200 in weltweitem Rahmen von England bis Japan, von Nordsibirien bis Ceylon will Julius Overhoff in seinem neuen Buch „Die Welt des Dschingiz-Chan“ geben. Er entrollt ein Zeitalter des Aufbruchs, der inneren und äußeren Unruhe, der sozialen Gärung, geistigen Vorstöße, nationalen Ballungen und Auflösungen und nicht zuletzt der religiösen Spannungen, wie sie so umfassend und gleichzeitig kaum je den ganzen eurasischen Kontinent ergriffen haben. Im Mittelpunkt steht das weltgeschichtlich einmalige Phänomen der mongolischen Eroberungen unter Dschingiz-Chan, doch werden diese von Overhoff – mit Recht – nicht als die einzig bewegende Ursache aufgefasst, sondern als eine der vielen Äußerungen der Epoche, allerdings die machtvollste und die damalige Staatenwelt von Grund auf erschütternde. Das alles wird mit den Mitteln des Dichters anschaulich gemacht, fundiert durch solide Geschichtskenntnisse. Eine Reihe verschiedenartiger Szenen, meist frei erfunden, doch mit bekannten Namen und Ereignissen verbunden, zum Teil auch an historische Quelle anknüpfend, untereinander nur durch den Grundgedanken des Buches vom großen Aufbruch und der Gleichzeitigkeit zusammengeschlossen, ergeben ein äußerst farbiges Bild.
„Wer Vergangenes kennenlernen will, der darf nicht nur von fern durchs Gitter spähen wollen, sei’s auch mit vieler Umsicht. Vorstellungskraft als Schlüssel lässt das Tor aufspringen.“ Und „die Urkunden müssen zum Reden gebracht werden, und zwar so, dass die Zeitgenossen sie verstehen“. Mit diesem Anspruch, den Overhoff für sein Buch erhebt, weist er sich die Mittlerstellung zwischen einst und heute zu. Aber vermag er wirklich die versunkene Epoche zum Reden zu bringen? Ist ihm die Vergangenheit mehr als nur Medium zur Deutung der Gegenwart, nicht die Gegenwart Maßstab, an dem er die Vergangenheit misst? Wer dies Buch mit den Augen des Historikers liest, dem müssen sich solche Fragen unbehaglich aufdrängen. „Das Gefühl aber, Liebe und Haß, Hochmut und Demut, Stolz und Furcht, Gier und Entsagen – es gleicht sich, unverfärbt vom Anlaß, erschütternd über Jahrtausende“ – das ist Overhoffs Schluß und Prämisse zugleich, ein Syllogismus also, dem Dichter erlaubt, dem Historiker nicht. Doch selbst als a priori akzeptiert, bleibt der Satz unergiebig, denn künstlerischen und wissenschaftlichen Sinn, außer dem zeitkritischen, kann doch das Zurücktauchen in die Vergangenheit nur haben, wenn derartige unveränderliche Grundelemente menschlichen Verhaltens in der Veränderlichkeit, in der andersartigen Brechung durch die ferne Epoche hervortreten. Diese Brechung ist das Entscheidende, sofern man von Geschichte sprechen will. Ob sie „richtig“ erfasst ist, können wir nur insoweit beurteilen, als sie in der Betrachtung einen uns fassbaren Zusammenhang offenbart. Hier aber endet Wissenschaft, enden die Kriterien objektiven Erkennens. Es beginnt das subjektive Reich der Kunst oder der Philosophie, und nur mit deren Maßstäben wird man Overhoffs eindrucksvollem Epochengemälde gerecht.

Echo der Zeit, 04.09.1960

Die Gleichzeitigkeit globaler Geschichte zur Zeit des Dschingis Chan weiß Julius Overhoff in seinem Werk „Die Welt mit Dschingis Chan“ überzeugend darzustellen. Der soeben mit der Willibald-Pirkheimer-Medaille ausgezeichnete Autor löst das geschichtliche Knäuel mongolischer Großmacht in epische Einzelfäden auf. Dadurch wird das Werk in eine menschliche Dimension transplantiert, die eher einen Zugang zum geschichtlichen Phänomen Dschingis Chan ermöglicht als trockene Geschichtsschreibung.

Deutscher Beobachter, 10.10.1960

Der Autor stellt seinem Buch die Sätze voran: „Es macht nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will, oder dafür zu träge ist. Die kommenden Jahrhunderte werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen.“ Dieser Grundhaltung entspricht die Tendenz des ausgezeichneten Werkes, das eine der erregendsten Geschichtsepochen der Menschheit, die Zeit von 1221 bis 1225 plastisch und bewegend darstellt. Dieses Spannungsfeld von einst für uns, den dafür empfindlichen wieder spürbar zu machen, ist hier nicht nur dem Historiker, sondern besonders dem Dichter gelungen. So wird legitim nicht ein Mensch, sondern eine Zeit zum Helden des Buches.

Die Zeit im Buch, automne 1960

Die Weltgeschichte des beginnenden 13. Jh. wird in diesem Buch in dichterischer Form beschrieben und als Zeichen der Endzeit gedeutet. – Vom literarischen Standpunkt aus verdient der Wiener Overhoff uneingeschränkte Bewunderung. Bald zeigt er sich als spritziger Essayist, dann wieder verknappt sich sein Stil, so dass einzelne Kapitel zu dramatischen Szenerien werden, andere zu impressionistischen Stimmungsbildern. – Zwar ist dieses Buch Dichtung, aber als Ganzes ist es doch ein echtes Gemälde des beginnenden 13. Jahrhunderts. Auf Grund von Zeittafeln, Skizzen, Anmerkungen und eines historischen Nachwortes weiß man, was Dichtung und was Geschichte ist. – Auch die Prinzipien seiner philosophischen und theologischen Geschichtsdeutung sind klar ausgesprochen: Im Querschnitt gesehen vollzieht sich Geschichte „im Zugleich von Kraftzentren“ (S. 31). Den Längsschnitt durch die Jahrhunderte schaut Overhoff nach den formalen Regeln, die sich auch in der Prophetie der Offenbarung finden: Jedes Geschehen in der Geschichtszeit ist Schimmer und Vorbereitung des Zukünftigen. Auf die Ereignisse des beginnenden 13. Jahrhunderts angewendet, heißt das: Dschingis Chan und seine Horden erschreckten die ganze Welt von Peking bis nach England, so dass die Zeitgenossen ein „Darüber hinaus“ an Bosheit nicht mehr für möglich hielten. In diesem Sinn erschien Dschingis Chan den vergewaltigten Menschen als Antichrist. Ein näheres Zusehen entlarvt ihn aber schließlich als bloßen Vorläufer des Beherrschers der letzten Tage. Trotz allen Schreckens, den er verbreiten kann, sind noch nicht alle Kräfte des Bösen in ihm frei geworden. Die Spirale der Geschichte wird sich also noch weiter drehen müssen, bis es zur letzten Entscheidung zwischen Gut und Böse kommen kann. Eine Einseitigkeit liegt aber darin, dass nur die schreckliche Seite der letzten Tage im Spiegel des 13. Jahrhunderts gezeigt wird. So entsteht eine ähnliche Atmosphäre des Fatalismus bei Overhoff, wie man sie schon aus Shakespeares „King Lear“ kennt: „So vernutzt sich der Weltentag, das Gute erlischt wie ungepflegtes Herdfeuer, und was an Gutem übrigbleibt…, das kann nicht wirken, denn es ist in den Kampf mit dem Bösen verstrickt“ (S. 235). Dem christlichen Bewusstsein liegt ein solcher Pessimismus fern. Nach Christi Geheiß sollen wir ja in der Endzeit vertrauensvoll „unsere Augen erheben“. – Trotzdem bleibt Overhoffs Buch ein wirklich meisterhafter Wurf, der das volle Interesse verdient.
Theol.-Prof. Dr. J. Bettray S.V.D. – Mödling

Handbuch der politischen Literatur, Munich (Hochschule für Politik), 1960

Dieses Buch vermittelt das Erlebnis der Geburt eines neuen Volkes, der Mongolen, und damit das Werden einer Geschichtsepoche, die ausgeht von der Gestalt des großen Mongolenherrschers Dschingiz-Chan. Der Autor hat sich der schwierigen Aufgabe unterzogen, die um 1240 verfaßte „Geheime Geschichte der Mongolen" dichterisch so in unsere Sprache zu übertragen, dass das Vergangene als Vergangenes erscheint und dass aus dem Mythos Geschichte entsteht. Es geht ihm dabei darum, das Spannungsfeld von einst, das in seinem Aufbruchscharakter eine historische Analogie zur heutigen Weltsituation bietet, spürbar zu machen und es darzustellen als eine Lehre der Geschichte, die sich nicht vollzieht im Nacheinander von Ereignissen und Menschen, sondern eben im Spannungsfeld von Kraftzentren.

Süddeutscher Rundfunk, 30.12.1960, Karlsruhe

Die Kriegsgeneration durchlebte die Jahre nach 1945 in dem dumpfen Gefühl, der Faden der Geschichte sei abgerissen. Die Zeit davor, der erste Weltkrieg, die Weimarer Republik, die Anfänge des National-Sozialismus und Hitlers Herrschaft in Deutschland, wurde von der Vätergeneration totgeschwiegen. Dadurch entstanden vor allem für die Jüngeren nur geringe Möglichkeiten, Kenntnisse über die vergangenen 40 Jahre zu erwerben. Ein eigenartiger und unnatürlicher Schwebezustand scheinbarer Geschichtslosigkeit war die Folge. […]

Sprecher: Die beiden Bücher, von denen heute erzählt werden soll, beschäftigen sich mit der Welt des „Eroberers" und seinen seelischen Möglichkeiten; in beiden Büchern wird – aber auf sehr verschiedene Weise – ein tiefer Blick in die geschichtliche Vergangenheit getan. Dass man dabei auch das „Heute" und an etwa kommende zukünftige Möglichkeiten denke, ist der unausgesprochene Wunsch der beiden Verfasser: denn unsere Gegenwart steht auf sehr schwankenden, geradezu gebrechlichen Füssen, je gewaltiger die Abwehrmittel auch werden. Noch immer hat sich in der Weltgeschichte gezeigt, dass solche Abwehrmittel entweder gar nicht zum Zuge kamen oder sich nicht im Entferntesten zu dem auswirkten, wie man geglaubt hatte. – […]
Sprecher:
Deshalb ist das zweite Buch, von dem wir noch zu berichten haben, sehr viel gewaltiger und großartiger, eindringlicher und ernster. Das Buch ist betitelt: „Die Welt des Dschingiz Chan" von Julius Overhoff, und hat keine Bilder, dafür aber einige nüchterne, sehr schlichte Kartenskizzen, welche den merkwürdigen Vorzug besitzen, heute ebenso gültig zu sein wie um 1220. Overhoff hat sich, wie nicht zu übersehen ist, die historischen Gesprächsszenen des Grafen Gobineau in dessen fünfteiligem Werk: „Die Renaissance als technisches Vorbild" genommen. Mittels erdachter Gespräche und ersonnener Monologe wird es ihm möglich, aus der Zeit um 1220 die Welt sehr nebenbei auf Europa blicken zu lassen, auf jenen kleinen Zipfel, der mit dem Ende der alten Mittelmeerkulturen sich ausbreitete, in endloser Fehde zwischen Süd und Nord, Ost und West. Die Gespräche aber, welche Overhoff führen lässt, vollziehen sich im Raum zwischen der Tundra und Indien, zwischen Japan und Byzanz, und kümmern sich um die Mongolen, jenem Volksstamm, der umherzog, als flöge er, und der sich unterwarf, ohne nach Militär- und Schutzmitteln zu fragen.
Sprecherin:
Overhoff sagt über seine Methode, die Dinge einmal übereuropäisch anzusehen: „Es macht nichts aus, ab das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur Kenntnis nehmen will oder dafür zu träge ist. Die kommenden hundert Jahre werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nicht mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen. Alles, was auf der Erde geschehen ist, wird einmal wieder wichtig für jeden. Wiederholungen freilich und aus ihnen abgezogene Rezepte gibt es nicht." Die ist eine neue Sprache für Historiker und eine ungewöhnliche. In der Tat muss man es diesem Buch lassen, dass es mit einer ebenso sachlich fundierten, wie neuen und an die Wurzeln gehenden Art Europa von seinen anmaßenden Träumen von einst und heute aufschreckt. Geschrieben wurde es von einem Verfasser, der nicht ein weltabgewandter Träumer ist, sondern in der Gegenwart steht. Liest man diese mutigen Gespräche, deren Blick auf die heutige Gegenwart umso mehr gerichtet ist, als eine verhüllte Vergangenheit gesprächsweise lebendig gemacht wird, so erinnert man sich gern an die

„Weltgeschichte in Umrissen“, mit der vor 1900 der Graf York von Wartenberg (vor der Erhebung Chinas und damit Asiens gegen Europa) mahnend seine Stimme erhob, als es noch nicht zu spät war. Overhoff kann ohne weiteres neben Gobineau und York genannt werden.
Sprecher:
Das besondere dieses ebenso gescheiten wie unbehaglich wirkenden Buches ist sein Wissen um die Kraft der Welt, darin ein überaltertes und sichtbar nebensächlich gewordenes Europa tonangebend zu sein wünscht, ohne die Voraussetzung dazu zu haben. Er sagt darüber zusammenfassend: „Dieses Buch ist Dichtung. Seine Personen sind entweder erfunden oder treten als historische Gestalten in erfundenen Szenen auf; wen die Quellen locken, der findet sie…“ Notiert ist dies alles im Anhang des Buches. Um was geht es nun aber in diesem Buch? Es geht um die Angst in der Welt, angesichts der unerklärbaren Gewalt, mit welcher im dreizehnten Jahrhundert der Mongolen-Chan einen Teil der Erde sich unterwirft, unerachtet der Bemühungen der Herrscher Europas, mitzuspielen; da sind sich die Venezianer und Genuesen im Wege; der Papst zankt sich mit dem Norden; aber bereits hinter Byzanz hört diese Welt auf; die Venezianer überprüfen, ob sie nicht ihre Regierung aus dem sinkenden Venedig nach Byzanz überführen sollten, lassen es aber bleiben, denn: die Mongolen kommen. In Indien, in China, in der asiatischen Steppe ziehen sie hin und her, erobern, töten, machen keine Gefangenen, eine unerklärbare Macht göttlichen Geschickes, das nach dem Einzelnen dabei nicht fragt; das Christentum ist für die Asiaten insgesamt etwas ziemlich Belangloses, und die Christenheit bemüht sich merkantil in Kreuzzügen, die unter religiöser Flagge gehen und praktisch der eigentlichen, außereuropäischen Macht gar nichts bedeuten können. Dem stellt Overhoff, bei der Erstürmung einer halbasiatischen Stadt, ein älteres Ehepaar gegenüber, einen jüdischen Arzt mit seiner Frau, welches nicht vor den Mongolen flieht, sondern auf den Tod wartet. Während draußen alles zusammenbricht, sprechen diese zwei Träger höchster Kultur miteinander: von ihrem leiblichen Tod, vom Sturm draußen und der Erhebung der Seele; da hört man Sätze wie jene: „Wer die Wahrheit entschleiert, tut ein gefährliches Werk, er löst die Dämonen und weiß nicht im Voraus, ob er stark genug sein wird, sie zu besiegen…“
Sprecherin:
Draußen rücken die Mongolen ein, bald werden sie auch in diesem Hause sein und zwei Tote finden. Jetzt aber sprechen diese beiden Menschen *noch*: „ Der Weise darf sich nicht ausschließen, er hat zu teilen, gerade weil er keinen Teil am Wahn hat.“ Dies wird gesagt, weil der Wahn der Macht die Gestalt der Mongolen angenommen hätte, um eine andere Zeit herauszuführen, ohne Übergänge und Hoffnungen im irdischen Sinne; Overhoff ist es gelungen, die asiatischen Möglichkeiten der Frömmigkeit, also viel mehr als nur Islam und Hinduismus, zu Worte kommen zu lassen. Hier bebt keine Welt, sie wird nur anders; deshalb, weil Overhoff es sich und dem Leser erlaubt, einmal die Rückseite dieses Vorgangs zu sehen, will heißen, die nicht-europäische Welt angesichts dessen, was der Europäer, voller Eigensinn „Weltgeschichte“ nennt, obgleich es nur ein Stück davon ist. In die fragwürdige Epoche um 1220 liegt Overhoff in dieser sehr kräftig zupackenden historischen „Dichtung“ die Mahnung, nicht auf chinesische Mauern zu hoffen. Overhoffs Buch ist selbstverständlich keine vage Dichtung im landläufigen Sinne, sondern eine bestürzend tiefsinnige und dabei energische, sachliche und nüchterne Mahnung und Warnung… die europäischen Reste nicht mit seiner Vergangenheit zu verwechseln. Dem an Geschichte Interessierten insbesondere dem politisch Interessierten, werden durch diese erdachten Gespräche und bessere Denkmöglichkeiten eröffnet.
Gerold Benz/Adolf von Grolman

General-Anzeiger, 04.01.1961, Ludwigshafen

Overhoff im Funk

In Ludwigshafen sollten die Freunde guter Literatur am 13. Januar nicht versäumen, in den Nachmittagsstunden ihr Rundfunkgerät einzuschalten. An diesem Freitag berichtet der Südwestfunk, Landesstudio Rheinland-Pfalz, über Mittelwelle und UKW I ab 17.30 Uhr über ein neues Buch, das den Ludwigshafener Schriftsteller Julius Overhoff als Autor hat. Dieses Buch trägt den Titel „Die Welt des Dschingis Chan“ und ist als Versuch zu werten, den historischen Roman wiederzubeleben. In einer Vorrede, die Julius Overhoff seinem neuesten Buch beigegeben hat, heißt es, es mache nichts aus, ob das heutige Europa Welthistorie außerhalb seiner eigenen Dynastien und Nationen zur

Kenntnis nehmen wolle oder dafür zu träge sei. – „Die kommenden Jahrhunderte werden sie ihm einpeitschen. Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen!“ – Der in Wien geborene Buch-Autor, der sich durch andere schriftstellerische Arbeiten längst einen Namen gemacht hat, ist bekanntlich in führender Stellung in der BASF tätig. Sein jüngstes Buch stellt, so betont der Südwestfunk in einer Vorschau auf die Sendung am 13. Januar, formal einen Wiederbelebungsversuch des historischen Romans dar. Authentische Quellen werden dabei mit fingierten Dialogen zu einem Bild des großen Mongolensturms komponiert, in dessen Vielschichtigkeit dann plötzlich höchst aktuelle Bezüge offenbar werden, welche die Ereignisse der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts zu einem historischen Modell für unsere Zukunft machen.

Deutsche Tagespost, 28./29.04.1961

Menschen, welche ihre geschichtliche Gegenwart mitbestimmen wollen – und dazu sind ja alle Christen aufgerufen –, können zunächst nichts Besseres tun, als in der Vergangenheit lesen, denn „Geschichte ist nicht, was uns nichts mehr angeht, sondern die Politik von gestern, also das Schicksal von morgen“. Das sagt Julius Overhoff, der eine der erregendsten und bewegtesten Epochen der Weltgeschichte, die Zeit des Dschingis Chan und seiner Mongolenkriege, vor uns erstehen lässt. Was er geschaffen hat, ist – fürs erste gesehen – eine Dichtung. In vielen kleinen Szenen, Reden, Briefen, baut er die damalige Welt auf, entwirft die Situation, vor allem in den Brennpunkten des Geschehens und am Rand des Spannungsfeldes, bis zu dem die Wogen hochgehen. Von diesem Rand aus dringt er langsam zur Mitte vor, dadurch die Dynamik steigernd. Die redenden und handelnden Menschen stehen durchaus als Kinder ihrer Zeit vor uns mit ihrem Denken, ihren Vorstellungen, ihrer Lebensweise. Es geht Overhoff wirklich darum, eine geschichtliche Epoche verständlich und lebendig zu machen; nicht eine überzeitliche symbolische Dichtung zu schreiben. Bei diesen Szenen sind ihm Passagen von herber Schönheit gelungen. Zu bewundern ist auch die Schärfe des Blickes, mit dem er die Dinge sieht und beurteilt, wie er Zusammenhänge deutlich macht, auch wenn oder gerade weil ihm nicht die Möglichkeit gegeben ist, ex eventu, also nachträglich vom Standpunkt des Historikers, ein Urteil zu fällen. In seinen Szenen können die Menschen nur so reden und handeln, wie sie’s im konkreten geschichtlichen Augenblick verstehen. Dass Overhoff geschichtlich wahr ist, wird von den zahlreich verwendeten Dokumenten verbürgt.
Overhoff macht die geschichtlichen Szenen durchsichtig. Zwar steht jeder geschichtliche Augenblick für sich da und ist insofern einmalig. Aber jeder geschichtliche Augenblick ist bezogen auf ein Vorher und ein Nachher, und die Spannungsfelder einer bestimmten geschichtlichen Konstellation macht in neuer Gruppierung die Geschichte späterer Zeit, wiederum nach den Gesetzen des schon einmal Gewesenen. Das wird deutlich im Gesamtbild von Overhoffs geschichtlichen Szenen. Kaum eine Zeit hat mit der dargestellten so vieles gemeinsam wie die unsere: Asien ist durch Kriege überwunden, alle Macht ist in der Hand des Einen, das Abendland ist bedroht, vielen mangelt die Einsicht, die Klarblickenden denken sich Bündnissysteme aus. Allen geht es um die Macht. Zwei Dinge seien noch besonders hervorgehoben: Overhoff ist es gelungen, seinen Lesern spürbar zu machen, wie diese Woge, von der Mitte – Dschingis Chan – ausgehend, nach allen Seiten sich fortsetzt und an die Ufer der damaligen Welt brandet. Und er sieht in dem großen Umsturz den kleinen Menschen mit seiner Angst, seiner Not. Ist nicht, wo die ganze Welt umgewirbelt wird, der einzelne meist vergessen? Für den, der im Umsturz nach oben kommt, zählt der Mensch nicht.
Alfons Bungert

Fränkische Landeszeitung, Ansbach, sans date

Das 13. Jahrhundert wird in diesem Buch lebendig, von dem man nicht ohne weiteres sagen kann, ob es ein Roman oder ein Geschichtenbuch ist. Es ist der Versuch, das Spannungsfeld einer im Aufbruch begriffenen Zeit sichtbar zu machen an Hand von Schilderungen, Skizzen, Berichten. Das besitzt über die Historie und über die Gegebenheiten jener Zeit hinaus deutliche Bezüge zur Gegenwart, Dschingiz-Chan wird zum Symbol. Das Dichterische überwiegt das Historische, eine Zeit wird zum Helden eines Buches.

Extraits de la correspondance d’Overhoff avec ses éditeurs

Lettre de Peter Suhrkamp à Julius Overhoff (08.11.1956)

DR. PETER SUHRKAMP

Montagnola, den 8. Nov. 1956

FRANKFURT AM MAIN, den
Schaumainkai 53
Ruf: 63503

Lieber Herr Dr. Overhoff -

ich schreibe dies im Konzept in Montagnola, Fräulein Ritzerfeld wird es in Schreibmaschine übertragen. Ich bin für drei Tage bei Hesse. Wenn ich aber jetzt nicht schreibe, komme ich vielleicht noch lange nicht dazu. Nach einem Tag - Sonnabend - in Frankfurt, muß ich wieder nach Berlin. Das geht nun seit Mitte August, seit Brechts Tod, ununterbrochen. Und so lange will ich Ihnen schon über Ihr Dschingis Chan-Buch schreiben, dessen Manuskript ich vor Wochen an einem Wochenende in Königstein las.

Es ist eine außerordentliche Leistung. Als Plan. An Wissen und Detailstudium. In der Ausführung der einzelnen Stücke dieses Weltmosaiks, das quer durch eine um Jahrhunderte zurückliegende Zeit gelegt ist. Und dann die Parallele zur Jetztzeit in der Welt. Vor dieser Leistung stehe ich voll Bewunderung. Sie wird aber in dieser Gestalt kaum die Aufmerksamkeit finden, die ihr gebührt. Denn vom Leser wird eine Leistung verlangt, auf die vielleicht Historiker genügend vorbereitet sind. Für alle anderen geht die Fassungskraft, die umspannende, geistige Energie, die Phantasie, die alles zusammenschaut, wie sie bei der Lektüre verlangt werden, über ihre Möglichkeiten hinaus. Schon meine Möglichkeiten dazu sind überfordert. Je weiter ich las - mir fiel das Ganze auseinander und es hörte dann auf, mein Interesse zu fesseln. Lassen Sie mich dies noch anmerken - bevor ich erörtere, woran das liegt - man traut Ihnen durchaus in der sachlichen Richtigkeit der Darstellung, vertraut ihr ohne die geringste Skepsis.

Wo kann aber dann ein Fehler im Ganzen liegen? - Nur um einen solchen Fehler im Ganzen kann es sich handeln. - Das zu erörtern, geht man natürlich zuerst zurück zur "Familie aus Megara" - weil die Technik verwandt ist, wenn nicht dieselbe. Die "Familie aus Megara" hat gerade die richtige Länge, so weit lässt sich der geistige Blick mit eins spannen. Darum war ich auch nicht glücklich, als Sie später noch neue Briefe hinzuschrieben. Ausserdem kam ein äusseres Band - eben die Familie, in der die Korrespondenz bleibt - zu Hilfe. Das sind Äusserlichkeiten, aber sie sind nicht zu unterschätzen. Beim Vergleichen mit der Megarafamilie stellte sich mir auch die Frage, ob das Mosaik nicht folgerichtig nur aus Dokumenten, also Briefen, Protokollen, Berichten, Depeschen, Journalen usw. zusammengefügt sein sollte, Szenen und Dialoge also

DR. PETER SUHRKAMP

FRANKFURT AM MAIN, den
Schaumainkai 53
Ruf: 63503

illegitim sind? Diese überschreiten die Grenzen der Fiktion des Bezeugten. Ich glaube, der Leser will in einer Fiktion bleiben. Und endlich - auch die Frage stellt sich mir beim Vergleich mit der "Familie" -:Kommt durch eine zu weit getriebene Nachbildung von individuellen und offiziellen Sprach- und Schreibstilen jener Zeit nicht leicht Kunstgewerbliches in das neue Werk? Die "Familie aus Megara" hat den klassischen Stil nur andeutungsweise als oberflächliches Ferment. Da ist der Versuch zur Nachbildung nicht ernst genommen, sondern bleibt im Rahmen einer geistvollen Spielerei. - Die erwähnten letzten zwei Punkte stellen Fragen, wo hingegen die anderen Einwände nach meiner Beurteilung gültig sind.

Dann zog ich - meines Erachtens auch legitim - für meine Überprüfung Wilders "Iden des März" heran. Dabei wird die Verwendung von Dokumenten verschiedenster Art als legitim bestätigt. Sie werden aber in "Iden des März" durch die ständige Gegenwart Cäsars zusammengehalten. Es handelt sich immer und nur um Cäsar, seinen Staat, seine Religion, sein Privatleben. Und das von Anfang an. Nur weil es so ist, kann Wilder es sich sogar leisten, sein Buch nicht chronologisch durchzuführen, sondern nach Themenkreisen, so dass die Zeiten sich überdecken. In Ihrem Manuskript ist Dschingis Chan nicht Mitte, sondern im Hintergrund, und er ist nicht einmal der ständige Hintergrund der Dokumente.In den meisten kommt er unter anderen gelegentlich auch vor. Gewiß, die Nachdrücklichkeit ist gesteigert: vom bloßen Namen, übers Gerücht, über die Drohung bis zur wirklichen Geißel; das aber doch nicht so intensiv, daß man als Leser davon in Atem gehalten wird.

Ich könnte mir auch ein Buch denken, dessen Reiz und geistige Lebendigkeit ganz im Kombinations-Spiel läge, wobei Dschingis Chan nicht mehr wäre als eine historische Fixierung; das müßte dann aber souveräner, ja übermütiger, leichter, verblüffender, frecher gespielt sein. Und offenbar ging Ihre Absicht auch nicht darauf.

Die Vergleiche stellen also als Fehler in der Anlage heraus: dass ein immmanter Zusammenhalt fehlt. Ein solcher kann ganz äusserlich gemacht sein. Eine konstruierte Filmspannung würde genügen. Bei der Qualität des Vorhandenen würde selbst eine Kolportage nicht schaden, sondern dienlich sein. Sie, lieber Dr. Overhoff, liessen Anlagen und Grenzen des Lesers ganz ausser acht. Und in Ihrer Absicht lag doch nicht ein Werk, in dem man die Gesetze unserer Zeitläufte an einer anderen Zeit studieren könnte. Nein, dann dürfte das Material doch nicht aus Fiktionen bestehen.

DR. PETER SUHRKAMP

FRANKFURT AM MAIN, den
Schaumainkai 53
Ruf: 63503

Am 1. November ist Herr Dr. Guggenheimer anstelle von Herrn Podszus in den Verlag gekommen. Er ist stärker als ich und meine übrigen Mitarbeiter historisch, soziologisch und politisch orientiert. Ihn habe ich - als vierten Lektor - an Ihr Manuskript gesetzt. Er hat den Auftrag, Vorschläge zu machen für einen Zusammenhalt und dafür, wie ein solcher noch am einfachsten eingebaut werden kann. Ausserdem für Streichungen. Sie sind nach meiner Überzeugung in jedem Fall notwendig. Allein die Raffung kann das Buch aber noch nicht retten.

Soviel heute von mir aus und herzliche Grüße

Ihres

PETER SUHRKAMP

Herrn
Dr. Julius Overhoff
Ludwigshafen
Wöhlerstrasse 14

Lettre du Dr. Guggenheimer, lecteur aux éditions Suhrkamp, à Julius Overhoff (10.01.1957)

SUHRKAMP VERLAG
BERLIN UND FRANKFURT A.M.

FRANKFURT AM MAIN · SCHAUMAINKAI 53
Lektorat

10. Januar 1957 Dr.Gu/E

Herrn
Dr.J.Overhoff
Ludwigshafen
Wöhlerstr. 14

Hochverehrter Herr Doktor Overhoff,

hoffentlich hat Sie das Telegramm, das ich ohne Kenntnis der genaueren Adresse nach den Feiertagen an Sie und Ihre Frau Gemahlin richtete, erreicht. Es lag mir viel daran, Ihnen meine herzliche Dankbarkeit für Ihre und Ihrer Familie gastfreundliche Aufnahme auszudrücken.

Heute also kann ich Ihnen darüber berichten, wie im Anschluss an Ihre Darlegungen der Verlag die weiteren Arbeitsmöglichkeiten am "Dschingis-Chan" - pardon an der "Welt um Dschingis-Chan" - sieht.

Es bleibt für Herrn Suhrkamp bedauerlich, dass das Werk eines personellen Mittelpunktes ermangelt, der das Leser-Interesse unmittelbar auf sich konzentrieren würde. Das Spannungsfeld, um das es sich handelt, fällt leider nicht von vorn herein mit jener Spannung zusammen, die zum Weiterlesen zwingt. Von Kapitel zu Kapitel, von Schauplatz zu Schauplatz muss diese neu einsetzen; wir dürfen uns dabei weder auf das Sachinteresse einiger Weniger verlassen, noch auf die Bewunderung für die Gestaltung dieser oder jener Szene - da es ja eben eine andere Szene ist, die in Angriff zu nehmen der Leser veranlasst werden soll.

Nun, soweit dies der Konzeption des Werkes entspringt, ist es nicht zu ändern und kann höchstens durch die Gestaltung im einzelnen aufgewogen werden. Dabei störte uns alle, Sie selbst ja in erster Linie, die Belastung der Darstellung durch das zum Verständnis nötige Voraussetzungsmaterial. Mein Vorschlag, dieses in jeweils verschiedenem Masse aus der Darstellung herauszuziehen und geradezu geschichtsbuch-ähnlich knapp auf je ein Vorsatzblatt vor die Darstellung zu schalten, war verhältnismässig einfach.

Komplizierter ist Ihr Gedanke: Fingierung eines historischen Seminars, wobei die Darstellungsteile als Referate zu erscheinen hätten, und die historischen Voraussetzungen in Form einer Art von Kritik jeweils nachträglich einzuführen wären. Der in etwa dialektischen Lebendigkeit, die die Trennung von schriftstellerischer Darstellung und historischer Voraussetzung zweifellos dadurch gewinnt, stehen ohne Zweifel Gefahren gegenüber: dass die Schilderung ja nun doch wieder riskiert, entweder Voraussetzungsmaterial mitzuschleppen, oder aber in Ermangelung desselben ihrerseits unverständlich zu werden; dass die während der Schilderung gewonnenen Eindrücke nachträglich wieder durch Korrekturen gestört

werden; noch Einiges, das Ihnen ja selbst nicht entging.

Dafür freilich: der nunmehr Person gewordene Pädagoge vermag in der Tat Ihre Konstruktionsidee - die sehr allmähliche Heranführung ans Zentrum des Geschehens von den äussersten Rändern etwa - dem Leser begreiflich zu machen. Was er nicht vermag, und was man ihm auch nicht zumuten darf, ist, die Leserpsyche beliebig zu ändern und vor allem ihre Fähigkeit, aufzunehmen und durchzuhalten. Das heisst also: welches die Systemidee zur Trennung von Darstellung und Voraussetzungsmaterial - um den Ausdruck beizubehalten - immer sein mag, sie darf keinesfalls zu einer Erweiterung des Gesamtumfangs führen; im Gegenteil, wir müssen weiterhin auf Kürzung bedacht sein. Ich habe auch nach wie vor den Eindruck, dass die beabsichtigte Trennung der beiden disparaten Elemente eine solche Kürzung durchaus erleichtert: der historische Rahmen kann, statt dem Rhythmus der Darstellung zu folgen, in knappsten Stil gezwungen werden; die so entlastete Darstellung kann frei von Rücksichten auf historische Vollständigkeit nach dem Gesichtspunkt der grössten Wirkung verknappt werden.

Jetzt erst komme ich auf den speziellen Gedanken zu sprechen, mit dem Sie mich damals überraschten: die Verlegung jenes fingierten Seminars ins kommende Jahrhundert - dies sozusagen eines technischen Tricks wegen. Zu jenem Zeitpunkt soll es als möglich gelten, - um es laienhaft auszudrücken - die Ablagerungen akustischer Vorgänge gleichsam schichtweise auf Magnetofonbänder abzuheben und aufzunehmen. Ich habe Ihnen in sofortiger Reaktion meine Bedenken unterbreitet: entweder dieses technische Verfahren rückt in den Vordergrund - dann beherrscht es für den Leser die ganze Thematik des Buches, das damit in Gefahr gerät, ihm wie eine technische Utopie zu erscheinen; oder aber die technische Idee kommt nur in seltenen Fällen und wie beiläufig zum Zuge - dann ist unvermeidlich dass der Leser sie wie eine notdürftige und wenig glaubhafte Ausflucht empfindet.

Sie meinten, zwischen diesen beiden Möglichkeiten hindurchsteuern zu können. Es darf dabei ein wichtiges Element freilich nicht ausser Acht gelassen werden: Wie sehr möglich und wahrscheinlich ein solcher technischer Fortschritt auch de facto sein mag, dem heutigen durchschnittlichen Leser wird er ohne Zweifel extravagant und utopisch vorkommen, und diese psychologische Reaktion ist ja nun leider das Entscheidende.

Ich habe mich auch nachträglich gefragt, ob diese kühne Voraussetzu zu Ihrer Darstellung unerlässlich oder auch nur wichtig ist. Warum sollen denn im Grunde genommen die "Referenten" der einzelnen Darstellungen nicht auch ohne solches Quellenverfahren die ihnen als Aufgaben gegebenen Situationen imaginieren, und warum sollte es weniger möglich sein, eine auf solch freie Weise zustande gekommene Darstellung an der historischen Situation kritisch zu messen?

Herr Dr.Suhrkamp ging übrigens auf diese technische Einzelheit nicht besonders ein. Für ihn ist das Entscheidende unser aller Einigkeit darüber, dass die darstellenden Teile eben da, wo es die literarische Qualität der Darstellung erfordert, von der Belastung durch die historisierende Didaktik befreit werden – auf welche der geschilderten oder neu zu ersinnenden Methoden dies auch geschähe.

Sein Vorschlag war daher, dass Sie, hochverehrter Herr Doktor Overhoff, an einem oder zwei charakteristischen Kapiteln Exempel der von Ihnen geplanten Neufassung statuieren. Auf solche Weise kämen wir wohl am raschesten aus dem Vorstadium theoretischer Spekulationen in jenes der praktischen Erprobung und damit immediater Prüfungsmöglichkeiten. Sehen Sie eine Möglichkeit, dieser Anregung in absehbarer Zeit zu folgen?

Unterdessen mit den verbindlichsten Empfehlungen an Sie und Ihre Frau Gemahlin

Ihr aufrichtig ergebener

SUHRKAMP VERLAG

(Dr.Guggenheimer)

Document interne des éditions Surhrkamp concernant le manuscrit
Le Monde avec Gengis Khan

Dr.Gu/z

I

Overhoff: DSCHINGIS-CHAN

1) Es handelt sich also darum, das Buch womöglich zu retten und dies nicht nur durch Kürzungen, die in der Tat allein bestimmt nicht ausreichen. Ihre Notwendigkeit ergibt sich nämlich nicht so sehr quantitativ aus der eigentlichen Fülle als aus konstruktiven Mängeln. Es kommt also auch für Kürzungsvorschläge darauf an, welche Konstruktionsfehler man diagnostiziert und welche davon man für korrigierbar hält.

2) Ein Beispiel: Es ist mir klar, dass ein Panorama vorliegt, aber auch für ein Panorama (gerade für dieses) erscheint irgendein zentraler Gesichts-Punkt nötig. Dass ein solches Zentrum nicht wirksam genug deutlich wird, schadet der Konzentration beim Leser sehr. Es bietet sich dafür aus der Struktur des Werkes selbst wie von der Psychologie der Leser her am ehesten doch der abendländische, also christlich-islamische Blickpunkt auf die Mongolen an. Demnach entfielen ohne Schwierigkeiten die Kapitel JAPAN s.1 (ohnehin ein sehr schwacher Beginn, wie mir schien; ein sehr starker Beginn ist das London-Kapitel freilich auch nicht, aber es spricht den Leser wenigstens bei etwas ihm halbwegs Vertrauten und bereits Interessantem an).

Es entfielen erst recht das unnötige vorletzte Kapitel CEYLON S.268 und das, wie ich genauer ausführen könnte, bisherige Schlusskapitel HIMALAYA s.272, - womit wir übrigens bei dem auch sonst wirkungsvollen, von Frau Dr.Zeumer vorgeschlagenen Schluss von DSCHINGIS CHAN AUF DEM FELDBETT anlangen würden. Mit dem allen allein kürzen wir bereits um 18 Manuskript-Seiten.

3) Vom gleichen Gesichtspunkt aus könnten natürlich die TUNGUSEN S.191 fehlen, die mir aber einer der formal gelungensten Teile zu sein scheinen und die jedenfalls auch in einer gestrafften Fassung nicht stören würden. Ich bin für Beibehaltung. Rein geographisch könnte auch das ARCHITEKTENGESPRÄCH IN DELHI zu den "Opfern" gehören. Aber auch da wäre ich sehr vorsichtig. Das Kapitel enthält allgemein charakteristische Erzählungen und, was noch viel wichtiger ist, den ungemein interessanten Vergleich von früherer islamischer und nunmehr drohender mongolischer Invasion. Da sind wirklich entscheidende Gesichtspunkte von "Kunst- und Kulturträgern" gegenüber "kulturlosen" Überflutungen diskutiert, die ihren Platz in dem Werk behalten müssten. Dieses Kapitel sollte also nicht ganz entfallen, sondern im Hinblick auf zentrale Fragen gekürzt werden (aber auf den Aufbau der Kapitel selbst im Gesamten und im Einzelnen komme ich noch beim Umstrukturierungsvorschlag zurück). Aus ähnlichen Gründen würde ich auch den SÖLDNER ÖSTLICH VON HERAT s.2oo nicht aus äusserlich geographischen Gründen opfern. Seine Haltung ist historisch-politisch hoch interessant und übrigens im allgemeinen nicht schlecht geschildert (das ausgesprochen Parabolische an der Begebenheit gibt ihr tatsächlich einen ganz guten Stil).

4) Hingegen könnte vor S.225 der Brief aus dem Feldlager an die nordchinesische Widerstandsbewegung nach dem vorgeschlagenen Kürzungsgesichtspunkt ganz entfallen (er müsste es übrigens ohnehin vom simplen Qualitätsstandpunkt aus). Die Anspielungen auf Zerwürfnisse in der Gross-Chan-Familie und auf die Gefahr, die der inneren Disziplin der Nomaden drohen, ergeben sich ja

an viel zentraleren Stellen noch mehrmals. Einer genauen Prüfung müsste endlich unterzogen werden, ob unter diesem Straffungsgesichtspunkt das KONZIL DER BUDDHISTISCHEN LANDES-KIRCHE entfallen soll oder nur gekürzt werden muss. Einer Umarbeitung bedarf es auf alle Fälle, denn gerade die wichtigsten Punkte wie die Chancen der Ein-Gott-Religionen bei den Mongolen fallen kläglich aus dem eingangs eingeschlagenen hieratischen Stil (aber das passiert Overhoff immer wieder, dass er den Ton nicht durchhält, weil die Schilderung der Sachverhalte das einfach sprengt)/Gerade gegen diese Gefahr wird sich mein prinzipieller Umstrukturierungsvorschlag wenden).

5) Vorher noch ein Einzelkürzungsvorschlag, den, wie ich sehe, auch ~~von~~ Frau Dr.Zeumer machte: S.233 DER DICHTER DSCHELAL ED DIN. Das soll wohl so etwas wie ein Ruhepunkt sein, ist aber mit seiner Pseudobedeutsamkeit und seinem Pseudolyrismus nur langweilig.

+

Ja, und nun: die eigentliche Schwierigkeit ist doch die, dass es Overhoff nicht gelingt, was den gelungenen historischen Romanen in etwa gelingt. Er vermag für seine gedichteten Personen, Vorgäng und Zusammenhänge nicht so zu interessieren, dass dem Leser das genaue Verhältnis zur historischen Wirklichkeit - wie immer eng oder nicht eng ~~sie~~[es] sei - gleichgültig wird. Wenn ich von 3 Ferient gen in Paris den einen in einem Café mit der Lektüre der "Iden des März" zubrachte, dann nicht, weil ich Geschichte studieren wollte, sondern weil mir die Personen wichtiger waren als Geschichte - und selbst als Paris. Schillers Don Carlos ist wichtiger als der historische, selbst beim Hadrian der Yourcenar war ähnliches wirksam.

Dass das bei Overhoff nicht der Fall ist, hat mehrere Gründe. Erstens ist seine Gestaltungskraft einfach zu gering, das Interessanteste an seinen Kapiteln bleibt immer noch der dargebotene Stoff, von dem man dann natürlich doch gern von Fall zu Fall wissen möchte, ob und bis in welche Einzelheiten hinein er genau stimmt. Zweitens ist dieser Stoff nicht personell fixiert. Die Leute sind eher zufällig und gleichgültig, niemand fesselt uns auf die Dauer - es ist ja auch jeder schon weg, wenn er beginnen köhnte, uns zu interessieren. Dschingis Chan selbst taucht nur einmal auf, wird vorher als Person kaum geschildert und wächst einem bei allem Interesse nicht eigentlich ans Herz.

Das Objekt des Buches ist ja ein Weltzustand, eine Konstellation, eine geschichtliche Minute. Ein Spannungsfeld nennt es Overhoff selbst, - das Feld ist da, die Spannung fehlt weithin. Was an Spannungselementen da ist, verdankt sich am ehesten gewissen aktuellen Parallelen, die übrigens an mehreren Stellen den Stil heillos stören und die nun natürlich doppelt vorsichtig bei der Hinnahme der geschilderten Realitäten machen. Das Interesse daran ob es diese Realität gab und so gab, ob sie richtig berichtet und, besonders, richtig interpretiert wird, überwiegt weit das Interesse an der dichterischen Formung (ich hatte keine Zeit und Gelegenheit, die mich vor Jahrzehnten begeisternden Renaissance-Szenen von Gobineau heranzuziehen, ich versuche es nachzuholen).

Immer wieder ertappt man sich bei dem Wunsch, Overhoff möge doch einfach das ungeheure und wirklich zielstrebig gesammelte Materi in einem sachlichen Geschichtsbuch darlegen. Das wird er aber wohl nicht wollen. Mein Vorschlag zielt also darauf ab, das Sachmaterial von Kapitel zu Kapitel vorab informatorisch herauszulösen und so die Sphären der Historie und der Fiktion gegeneinander abzugranzen. Dies nicht aus Pedanterie, sondern weil sie unabgegrenzt einander wirklich in ihrer Wirkung schädigen.

Diese Trennung ist auch aus einem stilistischen Grunde unerlässlich. Es ist ja ganz unsagbar, was für Stilverrenkungen sich der Autor aufzwingen muss, nur um in seine Gespräche oder Selbstgespräche das historisch nötige Informationsmaterial hineinzuzwingen (ich bringe dafür in der anliegenden Liste Beispiele). Das klingt dauernd nach:"Dein Vater, der Kammerzienrat, der, wie Du weisst..."(es kommt tatsächlich wörtlich in dem Gespräch der Leila Chatun S.187 ff. vor - natürlich ohne den Kommerzienrat, aber das "Wie Du weisst"). Die atemlos reitenden Georgier S.93 f: geben einander im Todesritt noch richtiggehende Geschichtsstunden, natürlich ohne die sehr komplizierten und wirklich ungeheue: fesselnden Zusammenhänge klar darlegen zu können. - Der Kanzler wiederholt aus dem Vatikan S.2o ff.dauernd Dinge über die Albigenser, die dem Empfänger natürlich längst im Einzelnen bekannt sein müssen und verdirbt damit seinen eigenen Stil komplett. Andererseits erfährt der Leser, der von Albi nicht viel weiss, längst nicht genug, um mit den unzähligen Namen irgendeine wirkliche Vorstellung zu verbinden. Ich habe mich zufällig nach früheren Studien wieder in diesem Sommer zwischen Carcassonne und Albi ein wenig mit dieser Bewegung beschäftigt und war nun am Verzweifeln darüber, wie wenig aus dem an sich überlangen Brief des Kardinals von den unendlich aufregenden und nicht nur pittoresken, sondern dauernd wesentlichen Vorgängen nun wirklich ersichtlich wird. Die Spaltung des Islam durch das fanatische Schis der Ali-Anhänger wird immer wieder erwähnt und gesprächsweise als bekannt vorausgesetzt, was in der Tat aus der Darstellungsweise sich zwingend ergibt, (man könnte ja auch in der Wiedergabe eines heutigen Gesprächs nicht die Geschichte der Reformation sozusager "nachholen"). Andererseits erfährt auf diese Weise der Leser nie, was es mit diesem entscheidenden Faktum wirklich auf sich hat. Vielleicht irgendwie absichtlich ist das Assassinenkapitel in geheimnisvolles Dunkel gehüllt. Ich fürchte nur, wo der Leser sich nicht auskennt, fühlt er sich weniger angereizt als entmutigt.

Ich wäre also abschliessend resolut für folgende Anordnung: Vor jedes der Dichtungskapitel auf einer einheitlich aufgemachten Son derseite eine kleine geschichtliche Karte oder Lagerskizze, gezei net, und in einer Sondertype geschichtsbuchähnlich die Darlegung der der Situation zugrunde liegenden historischen Fakten. Klarlegung auch der jeweiligen, ja immer so verschieden verwendeten Quellen. Und dann bitte: der Dichter Overhoff. Es gibt Szenen, die dabei in fast unveränderter Form sehr stark bleiben werden (die hochpolitischen Meditationen des nordchinesischen Kanzlers etwa, S.25o, die nur einiger stilistischer Raffungen bedürfen; auch das Referat im Kalifenpalast in Baghdad S.152. Diese beiden Kapitel sind natürlich Sonderfälle insofern, als sie nun tatsächlich legitim die politisch sachlichen Darlegungen selbst mitbeinhalten. Die einführenden Materialmitteilungen auf der nach meinem Vorschlag zwischenzuschaltenden Sonderseite wären in diesem Fall ganz knapp und vielleicht geographisch zu halten, was übrigens gut zeigen würde, dass das System nicht um seiner selbst willen, sondern je nach effektiver Notwendigkeit angewandt wird). Bei

anderen Kapiteln würde man es mit einiger Spannung darauf ankommen zu lassen haben, was nun eigentlich dann für den Gestaltungsteil übrigbleibt.

Diese Methode würde auch äusserlich das Buch gut und einigermasser apart ordnen und gliedern, und damit der Hauptgefahr steuern, dass der Leser einfach die Übersicht verliert.

Dr. Gu/z

II

nochmals zu Overhoff:

1) Ich habe unterdessen "Europäische Inschriften" durchgeblätter Ich verstehe natürlich die Parallele zu meinem Vorschlag für Dschingis Chan und dass sie die Undurchführbarkeit meines Vorschlags bei Dschingis Chan beweisen könnte. Sie stimmt aber nicht genau: die Aufgabe der Trennung von historischem Bericht und eigener Dichtung, die bei Dschingis Chan gegeben wäre, ist allzu deutlich, als dass sie unabsichtlich verfehlt werden könnte.

2) Sie kann aber natürlich von Overhoff abgelehnt werden. Ich beginne überhaupt zu glauben, dass Overhoff selbst garnicht die Trennung durchführen sollte, sondern jemanden damit beauftragen müsste, in mehr oder minder enger Zusammenarbeit mit dem Verlag.

3) Es käme bei dieser Änderung stark auf die typographische Anordnung an (mir fällt das bei der wohl damals materialbedingten Unübersichtlichkeit der "Europäischen Inschriften" auf). So wie ich mir die Anordnung denke, müsste sie das Buch gleichzeitig übersichtlich ordnen und doch vielfach gliedern.

4) Denke ich etwa an ein Kapitel wie das der Tungusen, so wäre die vorauszuschickende Sachseite beinahe leer (Kartenskizze und ein paar erklärende Worte). Die darauffolgende poetische Schilderung erklärt sich ja tatsächlich selbst. Bei anderen Kapiteln bliebe umgekehrt nach genauer politischer Darstellung (etwa der Geschichte des georgischen Königtums oder jener der Albigenser im Vatikanbrief) gerade noch eine kleine dramatische Szene oder Briefstelle, denen man ja ohne Zwang auch ein paar Sachbemerkunge noch vorbehalten könnte. Das Ganze müsste durchaus nicht schematisch wirken, weil es von Kapitel zu Kapitel ganz anders zu handhaben wäre.

5) Ein anderes Mittel zur Rettung des Buches sehe ich immer weniger. Ich habe mir die System-Idee mit dem roten Handlungsfaden (Flüchtling, einander suchendes Paar) überlegt. Offen gesag ich glaube nicht daran: je gelungener das artistische Kunststück würde, an einem solchen Faden die Szenen aufzuhängen, desto künstlicher würde die Konstruktion und desto geringer die Aussicht, durch sie gerade das zu schaffen, was angestrebt wäre: die persönliche Spannung.

6) Ähnliches gilt, glaube ich, vom Gedanken Dr. Unselds, das Zentrum in Dschingis Chan's Lager zu legen, durch eine Hilfskonstruktion wie Geheimberichte durch Boten oder etwas Ähnliches. Es ergäbe sich übrigens eine doppelte, ja dreifache Rahmenhandlung für eine Reihe von an sich interessanten Kapiteln. Übrigens würde eine solche Hilfskonstruktion meinen Einwand wegen der durch in indirekte Tatsachenvermittlung geschaffenen Stildiskrepanzen überhaupt nicht berücksichtigen.

Einige spontane Notizen im Laufe der Lektüre, soweit sie für den Umbau-Vorschlag vielleicht von systematischer Bedeutung sein könnten.

S. 7o ff. GROSSER RAT IN VENEDIG, angeblich z.T. protokollgetreu. Man liest seitenweise, ohne auch nur mehr aufzupassen, man müsste bei jeder Zeile im Lexikon nachsehen.

S.74 immernoch Venedig:"sorgfältig beobachtete Wirkung" - keine Ahnung, welche! "fährt mit veränderter Stimme fort", das ist doch alles pseudo-dramatisch, eine Konvention, über die man bestenfalls hinwegliest, die aber niemandem wirklich nützt. Die dramatische Form liegt hier sicherlich nahe, ist aber falsch angewandt. Da man die Leute nicht vor sich hat, kennt man sie doch die längste Zeit nicht auseinander - sie sind nicht, wie es in einem Drama der Fall wäre, vorbereitend in ihrem Charakter und ihrer Position charakterisiert.

Die Wendung "nach letzten Nachrichten, die wir empfangen" kehrt immer wieder. Jeder hat immer geheime Nachrichten über die Mongolen, und nie erfahren wir, woher er sie hat und wie sie ihm zukommen. Dabei wäre gerade das für die Situation mit das Charakteristischste.

S.86 ff. ABDULATIF und all die anderen mohammedanischen Namen. Nur ein einziges Mal in dem Buch wird einer seiner Bedeutung nach übersetzt. So laufen sie dem Leser gar in dieser ungesiebten Menge doch wie Wasser hinunter.

S.52 ff. TRÜMMER DES BYZANTINISCHEN REICHES. Da hält der halbbetrunkene Despot Komnenos einem völlig betrunkenen Dorfpopen einen ausführlichen historischen und politischen Vortrag, der natürlich ausschliesslich für den Leser gedacht ist. Die dramatisch Form rechtfertigt sich jeweils dadurch, dass ungefähr ~~jeder~~ bei jedem 2.Absatz der Pope angebrüllt und irgendein wechselndes Urteil über den griechischen Harzwein abgegeben wird. Das ist doch eine dramaturgische Kinderei. Ebenso, wenn die(S.187 ff) Leila Chatun ihr anthropologisches und ethnologisches Kolleg dadurch dramatisiert, dass sie dazwischen unmotiviert an der Toilette ihrer Hofdamen herummäkelt.

S.95, 98, 1o3 TODESRITT DER GEORGIER. In dieser Situation gibt es Sätze wie "es handelt sich nicht um alt und jung, sondern um die Verantwortung des freien Menschen vor dem Nichts", es fehl nur, dass sie ihr Sartre-Exemplar aus der Satteltasche ziehen. Natürlich kann man soetwas streichen, die Frage aber ist, was für einen Stil plant ein Autor, der dies schreibt? Es ist nämlich garnicht so, dass er uns die verzweifelte Lage der beiden Reiter völlig vergessen oder vernachlässigen lassen will, im Gegenteil, der eine beschwert sich richtig darüber, dass er soviel reden müsse, während ihm nach einem Sturz die Brust weh tue.

S.113. Die beiden Ritter in Liegnitz, ja das ist wirklich ein Gespräch, und da ist die historische Situation auch wirklich mit drin, Wenn der Pole dem Deutschen zuerst seinen nationalen

Jammer darlegt und dann ihn über gemeinsame feudale Interessen gegen die Zentralreformen mitgewinnt. Das ist bis auf ein paar leicht zu eliminierende falsche Töne ein großartiges Exempel dessen, was der Autor angestrebt haben könnte.

S.122 DER STERBENDE SCHAH. Ein, wie ich zugebe, etwas difficiles Beispiel. "Als zweiter Sohn meines Vaters hatte ich ja keine Aussicht auf die Thronfolge". Natürlich spricht der Mann nicht so, er würde bestenfalls sagen:"Aussicht auf die Thronfolge hat ich nicht, war ja zweiter Sohn". Nun ist es der niedergelegte Bericht über die fiebrigen Endbekenntnisse des Schahs. Man könnte einen objektivierenden Protokollton durchaus ertragen, aber dann müsste er gewählt und durchgehalten sein, was keineswegs der Fall ist. Da fragt der Schah wahrhaftig: "Gründet Dschingis Chan fest in der Überlieferung seines Volkes?" Es reden eben in diesem Buch, wenn man genau hinsieht, die verschiedensten Leute alle ganz gleich, sobald man nur den kolloristischen Lack der Hof- und Kirchensprachen wegkratzt, - übrig platzt er von selbst meist nach den ersten 2, 3 Manuskriptseite jeweils ab.

S.136 "Was habt Ihr davon, hole ich noch mehr Namen aus meinem Hirn heraus?" - richtig, richtig!

S.147 Jüdisches Ehepaar mitten im Selbstmord: Die Frau fragt sich, ob sie ihr totes Kind im Jenseits wiedersieht. Der Arzt:"Es ist nichts Verbotenes dabei, es zu denken. Maimuni hat die Frage der leiblichen Auferstehung in seinem Hauptwerk,"Führer der Irrenden" offengelassen, sich in einer späteren Schrift ausdrücklich zur Lehre bekannt, als ihn seine Gegner drängten.' Man könnte es für einen Witz halten, ebenso wie die nachträglichen taktisch politischen Vorträge des Arztes an seine schon bewusstlose Frau hin. Ich verstehe schon: irgendwie obwaltet da der Wunsch, den äussersten Objektivierungswillen der Leute darzustellen. Die Methode müsste aber jeweils sehr genau erwogen werden.

S.160 Wie schon gesagt: dem gelehrten Historiker aus Mossul gesteht man gern eine sehr distanzierende und meinetwegen unserer heutigen Gelehrtensprache sich annähernde Ausdrucksweise über die vielen Seiten hin zu. Auf einmal aber kommt zur Charakterisierung des "Westens" der Satz:"Die Bereitschaft selbst zu sein, eine Seele vor Gott, was man wohl auch Kulturbereitschaft nennen könnte". Da hört's auf bei mir, und da hört das Vertrauen in die Zeitgerechtigkeit der Darstellung auf. Nun weiss ich auf einmal retrospektiv auch nicht mehr, ob überhaupt die leisesten Ansätze zu einem Einheitsbewusstsein Islam-Christentum gegenüber den Mongolen historisch glaubhaft sind. Ich weiss effektiv nicht mehr, ob da eine Spur historischer Realität oder nur aktueller Parallelenwunsch (ein sehr oberflächlicher, übrigens) des Autors vorwaltet. Mit diesem Zweifel verliert für mich das Buch jegliche der verschiedenen Bedeutungen, die, wenn es sich entschiede, es haben könnte.

S.174, 176. Es ist klar: die anfänglichen Zweifel darüber, ob der Bauer so reden kann, klären sich nachträglich - und das ist beinahe dramatisch - , wenn sein eschatologisches Sendungsbewußtsein herauskommt. Aber auch dann kann er nicht sagen:

"So verbraucht sich der Äon selber". Weil das nicht eschatologisch ist, sondern aus dem Lehrbuch über Eschatologie. Übrigens sind nun die Zoroastrier wirklich eschatologische Revolutionäre. Ich habe vor Zeiten und in Iran an den Leuten etwas herumstudiert und bin auf nichts derartiges gestossen. Vielleicht handelt es sich nur um eine Episode, aber so etwas müssten wir wirklich erfahren.

S.184. Das ist nun wirklich nicht übel, wie die Dekadenz der Mongolen (ähnlicher Fall wie heute die Wahabiten) im Gespräch zwischen der jungen Frau und der Stammesalten zum Ausdruck kommt. Aber auch da plötzlich: die Alte spricht von "den alten Bräuchen und ihrer Notwendigkeit". Natürlich würde sie sagen: wie notwendig sie sind". Das ist natürlich eine Kleinigkeit, die leicht zu korrigieren ist. Was mir Sorge macht, ist die Frage, wohin stilistisch der Autor eigentlich tendiert.

S.189 (eine Perle). Die toilettenbeflissene Leila Chatun sagt doch wahrhaftig von den Mongolen: "Zwischen uns steht das Kulturgefälle" (abgesehen davon, dass ein Gefälle, das "steht", auch nicht so besonders schön ist).

S.191 Das ganze Tungusenkapitel ist nun wirklich wundervoll, aber auch hier muss man fast Zeile für Zeile kontrollieren, ob nicht plötzlich in der unkontrollierbarsten Weise aus dem Ton gefallen wird.

S.223 GESPRÄCH DER ARCHITEKTEN. "Die Gliederung der Masse des Nichtzugliedernden". Akzeptiere mit Begeisterung, - Architekte Slang, und wenn hier anachronistisch, dann leise ironisch und ohne dass das das Vertrauen in die Gesamthaltung des Buches erschüttert.

S.253 Ich sagte schon, auch dem nordchinesischen Kanzler konzediert man jegliche Art von Amtssprache. Aber "das Sosein der Steppe" geht auch dann zu weit. Und wieder meine Frage: ist es ein Lapsus des Autors oder will er die Figur künstlich aktualisieren oder klar ironisieren? Wenn es noch eine Manier wäre, aber dann müsste doch einem einigermassen qualifizierten Leser gegenüber sichergestellt werden, dass er es nicht für eine Nachlässigkeit hält.

S.255 ff. Eines der schwierigsten Kapitel, das BUDDHISTISCHE KONZIL. Es stehen, wie schon gesagt, einige wichtige Dinge drin. Stilistisch fällt es völlig auseinander. Nach einem litaneiartigen, hochfeierlichen, sozusagen weihrauchgeschwängerten Beginn kommen dann Ausdrücke wie "verlagert", das "Überwiegen der Militärorganisation". Vielleicht würde auf dieses Kapitel, ähnlich wie auf die ersten (Venedig) mein Teilungsplan am besten passen, die Nachfragen kurz und lehrbuchhaft auf die vorgeschaltete Sonderseite, und dann könnte man die Mönche psalmodieren lassen ohne über Militärorganisationen zu stolpern.

P.S. Übrigens ist vor einigen Wochen in Frankreich ein Dschingis-Chan-Buch erschienen, das Aufsehen erregt hat und von dem anzunehmen ist, dass es bald von einem deutschen Verlag zur Übersetzung erworben wird. Meine Notizen sind leider noch nicht alle ausgepackt, ich versuche aber, die betreffende Verlagsmeldung und die Kritiken herauszufischen.

Documents relatifs à l’œuvre de Julius Overhoff

Premier contrat d’édition signé en 1935 avec la maison Hegner

Vertrag vom
2.III.1935

V e r t r a g

Zwischen

Herrn Dr. Julius O v e r h o f f , Frankfurt/M.-Eschersheim, Am Schwalbenschwanz 10, nachstehend kurz der Herr Verfasser genannt,

einerseits,

und

dem Verlag Jakob Hegner, Leipzig C.1., Dresdnerstrasse 11/13, nachstehend kurz der Verlag genannt,

anderseits,

ist der folgende Vertrag abgeschlossen und von den Vertragschliessenden zur Bekundung ihres Einverständnisses in zwei gleichlautenden Ausfertigungen unterschrieben worden. Jeder Teil hat eine Ausfertigung erhalten.

§ 1

Der Herr Verfasser überträgt dem Verlag das alleinige Verlagsrecht seines "Buches von der Stadt S o e s t " für alle Auflagen und Ausgaben.

§ 2

Der Verlag verpflichtet sich, dem Herrn Verfasser für jedes fest verkaufte Exemplar 10 % (zehn Prozent) vom Ladenpreise des broschierten Exemplars zu zahlen. Der Ladenpreis des broschierten Exemplars wurde bis auf weiteres auf RM. 1.50 festgesetzt und ist fiktiv der Verlag ist also nicht verpflichtet, eine broschierte Ausgabe in den Handel zu bringen. Der Ladenpreis der Leinenausgabe beträgt bis auf weiteres RM. 2.50.

Die Abrechnung erfolgt erst, wenn 500 Exemplare verkauft sind ; die ersten 500 Exemplare sind also honorarfrei.

§ 3

Die Erstauflage beträgt 3000 Exemplare. Bei Neuauflagen wird die jeweilige Auflagenhöhe vom Verlag bestimmt. Er wird diese jeweilig dem Herrn Verfasser nach erfolgter Drucklegung mitteilen.

§ 4

Der Herr Verfasser verpflichtet sich, die Korrekturen jeder Auflage umgehend und gewissenhaft vorzunehmen,. Er ist dabei berechtigt, auch Änderungen im Text anzubringen, wobei jedoch darauf zu sehen ist, dass die Satzkosten für die Korrekturen sich in mässigen Grenzen bewegen. Korrekturen, die 10% (zehn Prozent) der Satzkosten übersteigen, gehen zu Lasten des Herrn Verfassers.

§ 5

Der Verlag ist berechtigt, von den jeweiligen Auflagen 10 % (zehn Prozent) ohne Honorarvergütung als Frei- und Besprechungs-Exemplare und als Ersatz für defekte Exemplare zu verwenden.

Der Verfasser erhält von der ersten Drucklegung 20 (zwanzig) gebundene Freiexemplare. Bei Neuauflagen erhält der Herr Verfasser pro 1000 Auflage fünf gebundene Freiexemplare.

§ 6

Der Ladenpreis wird vom Verlag bestimmt ; er kann ihn nach seinem Ermessen erhöhen oder herabsetzen.

§ 7

Sämtliche Übersetzungs-, Zeitungs- und Rundfunkrechte stehen dem Herrn Verfasser und dem Verlag gemeinsam zu. Das für die vorgenannten Rechte sich ergebende Honorar fällt zu gleichen Teilen dem Verfasser und dem Verlag zu.

Die Abrechnung über den Verkauf dieser Rechte erfolgt gemeinsam mit der für die Buchausgabe, also jeweils am 30. Juni und 31.Dezember eines jeden Jahres.

§ 8

Der Verfasser verpflichtet sich, ~~zu den Bedingungen des vorliegenden Vertrages~~ für die nächsten vier Bücher, die er schreibt, dem Verlag die Vorhand zu überlassen.

§ 9

Bei einem Verkauf des Verlages, bezw. eines Teils des Verlages, tritt der Rechtsnachfolger in die Rechte und Pflichten des jetzigen Inhabers ein.

§ 10

Wird die Schutzfrist des Urheberrechts gesetzlich verlängert, so bleibt dieser Vertrag für die Dauer der Verlängerung in Kraft.

§ 11

Der Erfüllungsort und Gerichtsstand für die aus diesem Vertrag sich ergebenden Rechte und Pflichten beider Teile ist der jeweilige Sitz des Verlages, zurzeit Leipzig.

Leipzig, am 25. 2. 1935

Frankfurt/M.-Eschersheim, am 2. III 1935 Jakob Hegner

Dr. Julius Overhoff

Documents concernant le retour de Julius Overhoff chez Hegner

Lettre de Jakob Hegner à Peter Suhrkamp (19.01.1959)

19.1.59

Lieber und verehrter Herr Dr. Suhrkamp, von Overhoff habe ich zwei sehr schöne Erzählungen erhalten und alte Verbindung wieder angeknüpft. Sie wissen, dass ich mit seinem Soestbuch und einigen Gedichtbänden sein erster Verleger war, ihn auch wohl weiter verlegt hätte, wenn ich nicht von höherer, eigentlich niedrigerer Gewalt daran gehindert worden wäre.

Ich finde es immer bedauerlicher, dass heutzutage sowohl die Verleger wie die Autoren häufig der Treue entbehren. Die meisten Autoren binden ihre Rechte nicht mehr an einen Verlag. Wie schwer es ist, zum Beispiel, einen Autor vom Rang eines Reinhold Schneider auch nur einigermassen bei der Stange zu halten, habe ich weiss Gott beklemmend erfahren. Wäre es uns nicht gelungen, die "Gesammelten Werke" herauszubringen, er hätte wahrscheinlich weder den Friedenspreis erhalten noch wäre seine geistige und literarische Gestalt so fassbar geworden, wie sie es wurde und nun ist. Aehnlich überlege ich also, ob man Overhoffs Bücher und Schriften nicht im Wegner-Verlag vereinen könnte, vielleicht als "Ausgewählte Werke" oder so ähnlich. Zuerst muss ich mich nun an Sie wenden. Wären Sie bereit, zu halbwegs annehmbaren Bedingungen die von ihm bei Ihnen erschienenen Bücher abzugeben? Eine grosse Sorge macht mir, was ich mit den auf Holzpapier gedruckten „Inschriften" machen soll. Einstampfen? Andererseits, ein Neusatz wäre wirtschaftlich eine Katastrophe. Nun, wie ich damit zurecht kommen soll, hängt ganz davon ab, ob Sie behilflich sein wollen oder nicht. Dass ich mir wirtschaftlich von Overhoff vorerst nur sehr wenig versprechen kann, ist ja leider nur zu klar. Einigermassen erträglich wären wir nur dadurch gestellt, dass nach meinem alten Grundsatz: wenn schon der Verlag draufzahlt, wenigstens die Druckerei verdient, und wenn nicht einmal die Druckerei, dann, im ärgsten Fall, wird immer noch so viel abgesetzt, dass die Druckerei auf ihre Rohkosten kommt.

Also, lieber Herr Dr. Suhrkamp, wollen Sie mir, bitte, mitteilen, ob Sie willens sind, mir Ihre Overhoffs abzugeben, wie viel Exemplare zu übernehmen wären u.s.w. - Ich hoffe, es geht Ihnen gesundheitlich gut, vielleicht kann ich Sie doch einmal in Lugano begrüssen. Sie ahnen nicht, was für schönes Wetter wir zur Zeit hier haben, Sonne und blauen Himmel.

Mit guten Grüssen Ihr

Lettre de Peter Suhrkamp à Jakob Hegner (22.02.1959)

SUHRKAMP VERLAG
BERLIN UND FRANKFURT A.M.

FRANKFURT AM MAIN · UNTERMAINKAI 13

26.II.59 Dr.S/hr

Herrn
Jakob Hegner
L u g a n o/Schweiz
Via Riva 14

Lieber verehrter Jakob Hegner -

Ihr Brief vom 19.Januar wegen der Rechte an den Werken von Julius Overhoff ist mir seinerzeit in die Klinik gebracht worden. Um darauf verbindlich antworten zu können, musste ich wissen, welche Vorräte von den einzelnen Werken in meinem Verlag noch vorhanden sind. Dazu musste ich im Verlag sein. In der Zwischenzeit hatte sich bei mir soviel angehäuft, daß es nur gut ist, wenn Sie mich jetzt an die Antwort erinnerten. Leider bin ich noch immer nicht ganz arbeitsfähig.

In dem, was ich soweit schrieb, ist schon angedeutet, daß bei mir durchaus Bereitschaft besteht, Ihrem Wunsch entgegenzukommen. Nicht etwa, weil ich Overhoff abgeben möchte, sondern weil ich die älteren Rechte an den Autor anerkenne. Ich erinnere mich durchaus, wie seinerzeit Overhoff zu mir gekommen ist. Ich selbst kann mich zu einer Gesamtausgabe nicht entschliessen. Es scheint nun nach Ihrem Brief, daß Sie zu einer solchen entschlossen wären. Ich will eine derartige Ausgabe auf keinen Fall verhindern, bin also durchaus bereit, mich mit Ihnen über die Rechte zu verständigen. Ich würde keine besonderen Forderungen für die Urheberrechte stellen unter zwei Voraussetzungen:

Einmal, daß Sie die Vorrate der Bücher, die noch in meinem Verlag liegen, also von

EUROPÄISCHE INSCHRIFTEN

und

LATEINAMERIKA

übernehmen.

Zweitens, daß die illustrierte Ausgabe der "Familie aus Megara" in meinem Verlag bleibt. Diese Forderung muss ich erheben, weil Gunther Böhmer von mir beauftragt worden ist, und ich die Rechte an seinen Zeichnungen erworben habe. Ausserdem liegt mir daran, gerade dieses Buch in dieser Ausgabe weiter zu führen. Das schließt nicht aus, daß Sie in Ihrer Gesamtausgabe die "Familie aus Megara" ohne Illustrationen übernehmen. Bei Herrn Dr. Overhoff bestand einmal die Absicht, die Briefe zu erweitern.

-2-

Vielleicht erhalten Sie damit ein Äquivalent. Die illustrierte Einzelausgabe in meinem Verlag dürfte Sie dann kaum stören. Ich bin aber durchaus bereit, mich mit Ihnen über dieses Buch weiter auseinanderzusetzen. Wir sollten es nur zunächst bei unseren Verhandlungen ausklammern.

Die Vorräte von "Europäische Inschriften" und "Lateinamerika" sind bei mir leider sämtlich aufgebunden. Sie müssten also noch Kosten investieren, um das Titelblatt auszuwechseln. Auf keinen Fall möchte ich, daß sie als Publikationen meines Verlages verramscht würden. Ich habe es bis jetzt in jedem Fall immer abgelehnt, Bücher aus meinem Verlag verramschen zu lassen und möchte auch hier keine Ausnahme machen.

Von den "Europäischen Inschriften" sind bei uns noch ca. 1600 Exemplare auf Lager; von "Lateinamerika" noch ca. 500 Exemplare. Die Exemplare von "Lateinamerika" sind tadellos. Sie würden bei mir nach dem Absatz im letzten Jahr auch innerhalb von zwei Jahren ausverkauft sein. Unter diesen Umständen würde ich dafür den reinen Herstellungspreis fordern; für "Europäische Inschriften", mit Rücksicht auf das holzhaltige Papier, 25% des Herstellungspreises. Da ich keine Forderungen für die Urheberrechte stelle, dürfte das für Sie noch immer ein annehmbarer Preis sein.

Diese Vorschläge kann ich Ihnen selbstverständlich nur im Einverständnis mit Herrn Dr. Overhoff machen. Es wird von mir vorausgesetzt, dass Sie dieses Einverständnis einholen.

Hiernach erwarte ich nunmehr Ihre Stellungnahme.

Es freut mich, daß Sie noch immer so aktiv in der Verlagsarbeit stehen und offenbar bei guter Gesundheit.

Mit herzlichen Grüssen

Ihr

Peter Suhrkamp

Lettre de Peter Suhrkamp à Julius Overhoff au sujet de la séparation des maisons d'édition Suhrkamp et Fischer (29.04.1950)

SUHRKAMP VERLAG VORM. S. FISCHER VERLAG
FRANKFURT AM MAIN · FALKENSTEINER STRASSE 24

den 29.4.5o
S/Bi

Herrn Dr. Julius Overhoff
Frankfurt/Main-Eschersheim
Am Schwalbenschwanz 1o

Sehr verehrter Herr Dr. Overhoff!

Es ist Ihnen sicher nicht unbekannt, dass der Suhrkamp Verlag vorm.S.Fischer Verlag die Fortsetzung eines Teiles des früheren S.Fischer Verlages Berlin war, nachdem die Teilung des Verlages im Jahr 1936 durch die Nationalsozialisten erzwungen worden ist. 1945, nach dem Zusammenbruch, bekundete ich bei erster Gelegenheit der in Amerika lebenden Familie S.Fischer den Willen, das Erbe von S.Fischer an die Familie zurückzugeben. Das gelangte nunmehr zur Durchführung. Ich schied am 27.4. aus dem bisher in Berlin und Frankfurt am Main von mir geleiteten Verlag aus. Es ist meine Absicht unter meinem Namen einen vom S.Fischer Verlag unabhängigen Verlag zu gründen.

Nach einer Vereinbarung mit der Familie Fischer soll es denjenigen Autoren, die im Jahr 1936 oder später ihre Rechte dem Suhrkamp Verlag übertragen haben oder von mir neu in den Verlag hereingebracht worden sind, freigestellt werden, in welchem der beiden Verlage sie weiterhin ihre Werke - und zwar die bereits veröffentlichten sowie die neuen - erscheinen lassen wollen: im S.Fischer Verlag oder im Suhrkamp Verlag. Zu Ihrer Orientierung lege ich eine vertrauliche Liste derjenigen Autoren bei, die befragt werden.

Es bedarf wohl kaum der ausdrücklichen Versicherung, dass sowohl Herrn Dr. Bermann Fischer, der den S.Fischer Verlag leitet, wie mir, an einer völlig freien Entscheidung der Autoren, allein unter vollster Berücksichtigung ihrer Interessen, gelegen ist, wobei wir uns bewusst sind, dass die Zusammenarbeit zwischen Verlag und Autor auf gegenseitigem Vertrauen begründet ist und ohne das kaum von Dauer und gedeihlich sein wird. Leider ist es aus Rechts- und technischen Gründen nicht möglich, die Entscheidung der Zukunft zu überlassen. Für mich kommt hinzu, dass ich bald wissen müsste, mit welcher Basis ich meinen neuen Verlag beginnen kann. Alle Verpflichtungen gegen Sie aus der Vergangenheit werden noch vom S.Fischer Verlag erfüllt.

Ich bitte Sie nun, mir, wenn nicht früher bis zum 2o. Mai, nach Frankfurt/Main, Falkensteiner Str. 24 Ihren Entschluss mitzuteilen.

Hoffentlich bringe ich Sie mit meiner Anfrage nicht in eine Verlegenheit. Sollten Sie noch irgendwelche Fragen haben, gebe ich Ihnen selbstverständlich gern jede Auskunft.

Mit besten Grüssen

Ihr sehr ergebener

Peter Suhrkamp

Mai 1950

Autoren des SUHRKAMP VERLAGES

Ruth Andreae-Friedrich
Carl R. Bertsch
Alfred R. Böttcher
Bertolt Brecht
Oscar Walter Cisek
Ronald Duncan
T.S.Eliot
Max Frisch
Herbert Fritsche
Hermann Hesse
Hermann Kasack
Gertrud Kolmar
Marianne Langewiesche
Axel Lübbe
Friedrich Luft
Wolf v.Niebelschütz
Hans E.Qelrichs
Julius Overhoff
Ernst Penzoldt
Sophie Dorothee Podewils
Erwin Reisner
Heinrich Schirmbeck
Reinhold Schneider
Rudolf Alexander Schröder
Victor E.Wyndheim (Victor Klages)

Noch ohne jede Entscheidung:

Ernst Barlach
Helmut von Cube
E.M. Forster
Wolfgang Hoffmann-Zampis
Richard Hughes
Bernhard Kellermann
R.R.McCallum
Henry Williamson

Rétrospectives de Julius Overhoff sur sa vie et sur son oeuvre

Erwiderung von Dr. J. Overhoff auf die Laudatio des Bezirksverbandes der Pfalz[9]

„Sich um gas Ganze mühen“

Hochmögende Behörde! Verehrliches Gremium! Meine Damen und Herren! Liebe Gäste und Freunde!

Nemo propheta in patria – der Satz, kein Prophet gälte etwas in seinem Vaterland, trifft offenbar für die Wahlheimat nicht zu. Ich bin dieser Wahlheimat, in der ich eine lange Reihe von Jahren gearbeitet habe und nun vermutlich mein Leben beschließen werde, für die mir erwiesene Ehre dankbar. Die Worte der eben gehörten laudatio beschämen mich aber auch. Denn vor dem eigenen Gewissen ist genug nie genug, selber weiß der Mensch am besten, wo er versagt hat, was er hatte leisten müssen.

Bemerkenswerter scheint mir zu sein, daß die Entscheidung des Gremiums nicht geringen Mut erkennen läßt. In den angelsächsischen Ländern ist es nichts Ungewöhnliches, daß Männer des sogenannten praktischen Lebens, der Wirtschaft, der Verwaltung, der Diplomatie, in ihrer Freizeit Bücher schreiben, die scheinbar weit abliegende Themen behandeln, ja reine Dichtung enthalten, und niemand stößt sich daran. Die Deutschen haben wohl vergessen, daß auch ihre Klassiker fast ausnahmslos einem ernstgenommenen, "bürgerlichen" Beruf nachgingen; denn hierzulande begegnet heute einem, der auf zwei Schultern tragt, nur allzuleicht Mißtrauen von beiden Seiten. Schöngeistige, von wirklicher Arbeit ablenkende Spielerei, Dilettantismus wirft ihm die eine vor, die andere, schlimmer, vermutet getarntes Verfechten von Interessen, Auftraggeber im Hintergrund. Warum wohl sollte sich, so meint jede, einer freiwillig dermaßen abrackern ?

Dennoch hat, wer es auf sich nimmt, gute Gründe. Selten wird im Leben von Anfang her geplant; doch festigt sich in seinem Ablauf Instinkt und Ahnung allmählich zur Einsicht. Solange ich mich erinnern kann, habe ich Erlebnisse festzuhalten versucht, Verse gemacht; solange ich denken kann, war ich aber auch entschlossen, nicht das zu werden, was man einen Berufsschriftsteller nennt. Weshalb? Vielleicht war es erst eine warnende Stimme nur, mir würde nichts mehr einfallen, die Einbildungskraft müsse versiegen, sobald ich sie zwänge, für mich und meine Familie um Brot zu dienen. Bald jedoch zeigten sich ganz andere, konkretere Gefahren - und wieviele sind ihnen erlegen! Die Zeiten wurden wüst, Systeme stiegen und stürzten - bedenken Sie, daß ich meinen ersten Eid als 17jahriger auf den Kaiser Franz Josef von Österreich geschworen habe -, sie 1östen sich ab und schlossen einander aus, ohne zu fragen, ob es dem einzelnen gefiel. Was war da verführerischer, als dem einen oder anderen von ihnen um der Selbsterhaltung oder gar des Vorteils willen nach dem Munde zu reden?

Und nicht nur für dieses Bewahren, für den Schutz vor materieller Abhängigkeit habe ich meinem bürgerlichen Beruf zu danken, sondern auch für etwas Positives. Er hat mich die Welt kennenlernen lassen in einem doppelten Sinne: zum ersten als Wanderer durch die ganze Fülle ihrer Reiche, Volker, Kulturen, ihrer Landschaften, Tiere und Pflanzen, ihrer Gebirge, Meere, Ebenen, Städte, unsere gewaltige, gegenwärtige, gärende, problemerfüllte, in einem schrecklichen und großartigen Aufbruch ins Unbekannte begriffene Welt - nicht als Vergnügungsreisender, als "Mann im Fenster", bequemer Beobachter, sondern als Handelnder in sie und ihr Treiben eingeflochten; zum zweiten als Verantwortlicher für etwas Objektives, eine Sache, ein Werk, das Schicksal von vielen Menschen, als ein Verstrickter, der an die Wirklichkeit unseres Daseins gekettet ist, durch die Tat, durch immer wieder nötige Entscheidung, in Gelingen und Versagen, in Erfolg und in der Schuld, als einer, dem das Träumen nicht erlaubt war.

Brauche ich Ihnen zu schildern, was ich dem anderen Beruf danke, dem, der heute eigentlich zur Rede steht? Wer kennt nicht die vielfach beklagten Note dieser Zeit, tödliche Einspur der täglichen Arbeit, Blindheit des Spezialistentums, aushohlender Ehrgeiz, zehrendes Geltungsbedürfnis, Wettlauf mit der Gefaßkrise und dem Herztod, verbrennende Reibung des einzelnen an den Vielen, den Allzuvielen, mit Nietzsche zu reden, das Fechten mit dem Rücken gegen die Wand? Soll ich sagen,

[9] In : Sonderdruck der *BASF*. Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, pp. 15-18.

wohl dem, der durch die Wand zu treten vermag in eine andere Welt, ins Imaginäre?

Das wäre falsch; jenseits und diesseits der Wand ist die gleiche Welt, nur eine gibt es, die, in der wir leben. Illusionen helfen nicht. Wir bleiben dieselben, ob wir dies oder jenes tun. Heutzutage gebraucht man ein wenig schönes Fremdwort: Escapismus. Das kann Kunst nicht mehr sein, ist echte Kunst nie gewesen. Unsere jungen Leute glauben, sich - wie begreiflich! - von der Last einer fürchterlichen Vergangenheit loskaufen zu können, indem sie das Zeitalter mit 1933 oder 1945 neu beginnen lassen, indem sie auf den Nullpegel einstellen. Das ist nicht möglich, ist Selbsttäuschung. Wer ihr verfallt, verfallt schon wieder neuer Schuld, der Mitschuld an einer finster herandrängenden, kaum durchschaubaren Zukunft. Geschichte reißt nicht ab, ist nicht zum Stillstand zu bringen, aus ihrem Kontinuum kann niemand beliebig ausbrechen, das hat es bisher nicht gegeben, schon gar nicht jetzt, auf dieser einen, klein gewordenen Erde, im stets reißenderen Strom der Kulturbeschleunigung; wir haften für die Sünden unserer Vater wie unsere Kinder für die unsrigen haften werden.

Manche Kritiker halten mir vor, meine Bücher seien esoterisch, ich beschäftigte mich mit weit abliegenden Figuren der Historie. Vielleicht hören diese Kritiker nicht genau genug hin. Ich mochte hier bekennen, daß ich nie auch nur eine Zeile geschrieben habe, die nicht aufs allerunmittelbarste mit unserer brennenden Gegenwart verbunden wäre. Weshalb fragen wir denn einen Kaiser Justinian, einen Muley Boabdil, den letzten Maurenherrscher von Granada, ja noch fernere, schattenhafte Gestalten aus dem Orient? Doch nur, um ihre Antwort zu vergegenwärtigen, die sie in einer der unseren ähnlichen "Grenzsituation" (wie Jaspers sagt) gegeben haben, daß im Damals das Jetzt, das Kommende aufleuchte, uns den Weg zu zeigen. Odysseus wie Aeneas steigen in den Hades hinab, um bei den Verstorbenen etwas über die Zukunft zu erfahren. Bangen um die Zukunft laßt uns Vergangenes als Gegenwärtiges deutlich werden, Bangen um die Zukunft unserer Kinder und Enkel, unseres Europa, ja der ganzen Menschheit, der Freiheit. In diesem Sinn, und nur in diesem, darf, soll der Schriftsteller, der Dichter „engagiert“ sein, nicht für eine Partei, ein Programm, ein System, eine Zeitströmung, eine Clique. Sich um das *Ganze* mühen das habe ich als unseren Auftrag empfunden. Darum nicht nur ein Buch von der Stadt Soest, Europäische Inschriften, nicht nur Leute unserer Familie aus Megara, sondern auch die Herabkunft der Ganga, die Welt mit Dschingis-Khan. Sich dem Gesamtwissen der Menschheit offenhalten, ihrem Gesamterleben und Erleiden. Daß niemand vermag, auch nur einen Bruchteil dieses Gesamtwissens aufzunehmen, ein Quant dieses Erlebens nachzuvollziehen, das Weltleid anders auszutragen als unter der Bürde des eigenen Daseins - wer zweifelte daran? Solche Gewißheit entbindet uns aber nicht von der Verpflichtung, es immer und immer wieder zu versuchen, unsere Pflugspur durch das ganze Feld zu ziehen, unser Haus im Ortlosen zu bauen. Jede Art inneren Spezialistentums, das Absperren vom Mitmenschen, von der Zeit, bedeutet Escapismus.

Wie denn nun? Ist also zwischen den beiden Berufen am Ende gar kein Unterschied, verlaufen ihre Grenzen? Doch nicht. Der zweite stiftet, indem er die ganze Erde, die ganze Menschheit, den ganzen Lauf der Geschichte in den Blick nimmt, Distanz. Distanz läßt Atem holen, rückt in den Abstand und verdeutlicht dadurch. Wer sich aus der unmittelbaren Bedrängnis einen Fußbreit Raum rettet, verschätzt sich nicht mehr so leicht in den Entfernungen des Herzens.

Wohl, dieses Lufthäutchen um die Erde, darin wir unser Drosophila-Dasein fristen, ist ein Nichts vor der endlosen Finsternis des Universums; alle Gestalt löst geschärfter Blick in das Zucken von Urpartikeln auf, und die Deutungen der Natur als Fressen und Gefressen-Werden, des Lebens als einer Krankheit zum Tode, sind unwiderleglich. Doch auch umgekehrt ist der Weg gangbar: aus der Nacht, der anorganischen Starrheit ist das bunte Spiel der Farben entstanden, Muscheln, Blumen und Schmetterlinge, zierliche und ausdrucksvolle Gestalt aller Wesen, aus winzigen Reglersystemen des Zufalls lebendiges Plasma, Erinnerung, Geist, Liebe. Wenn es denn stimmt, daß alles nichts sei und bedeute, wie behauptet wird, dann bleibt dennoch staunenswert, was dieses Nichts an Weltsubstanz, an Seelenspannung enthält und immer neu hervorbringt. So gesehen dünkt die Schöpfung dann doch ein Wunder, unabsehbarer Möglichkeiten, der Zukunft voll, und widerlegt das Verstummen. Wer nur den einen Weg weist, weist bewußt oder unbewußt in die Irre, sich und andere. Nur beide zusammen schließen den Kreis der menschlichen Existenz, dieser von Ewigkeit zu Ewigkeit gefährdeten; nach beiden Seiten ist er auszuschreiten, der der Finsternis und der des Lichtes, der Verzweiflung und der Hoffnung, daß er endlich umfange - nicht kryptisch verschlüsselt oder ins Skurrile, ins Gespenstische überreizt, sondern jedem verständlich, klar erkennbar - den Sinn.

Rede an die hinterbliebenen

Von Julius Overhoff 12.8. 1898 – 5.8. 1977

Niedergeschrieben 1958, verlesen von Martin Overhoff bei der Trauerfeier für Julius Overhoff am 11.8. 1977 in Ludwigshafen

Alle meine Lieben, die Ihr da seid, fern oder lange fortgegangen!

Schon immer scheint es mir das Aufgerissene, Wunde der Zeit zu erweisen, wie hilflos verlegen wir vor unseren Toten sind. Zwar bieten noch die Kirchen ihre geheiligten Bräuche an, um sich im Gewohnten dem Ungewohnten zu entziehen, und das ist sehr gut so. Aber richtet sich nicht gerade die protestantische Seelsorge auf ein Zusammenleben in kleineren Verhältnissen, auf das Dörfliche gleichsam, wie es in der Welt der Pastoren, meiner westfälischen Vorfahren gewesen ist, da der Hirte jedes Schäflein seiner Herde von Geburt an kennt, der Vertraute seiner Nöte und Freuden bleibt ein Menschenalter lang, und dann freilich am Grabe wie kein zweiter berechtigt und in der Lage ist, das wirklich Persönliche zu sagen? Wir sind mit einer solchen Gewalt hin über das Erdenrund gewirbelt worden, daß wir nur noch diese ganze Erde selbst als unsere irdische Heimat bezeichnen dürfen, und von welchem Geistlichen könnte man da die Stärke fordern, im Zugewehten, ganz und gar allgemein Menschlichen dennoch das Einmalige zu erkennen und erscheinen zu lassen, das wir nun einmal glauben verlangen zu müssen? Die Angehörigen wieder sind mit dem amtlichen Betrieb - ach, er bleibt uns bis hierher treu! - und mit ihrem Schmerz schon über das Erträgliche belastet. Und Freunde werden nicht immer zur Hand oder grell plötzlich vor eine Probe gestellt sein, die wir ihnen nicht zumuten sollten. Ist es darum wirklich so weit hergeholt, daß der Verstorbene noch einmal selber das Wort nimmt und sich von den Zurückbleibenden verabschiedet, indem er ihnen zu helfen sucht?

Freilich bleibt seltsam, daß der Tote etwas sprechen soll, das er als Lebender, in der Fülle des Daseins niedergeschrieben. Doch arbeiten wir nicht immer mit dieser kleinen, verzeihlichen Lüge, es hätten die jenseits der Schwelle uns noch etwas zu sagen?

> "Aber der Toten gefährliche Wege
> brauchen, einsam, uns nicht"

wußte ich wohl selber vor vielen Jahren. Nein, nur der Lebende vermag dem Lebenden Rede zu stehen, auch nach seinem Tode nur insoweit, als er gelebt hat. Das ist das Wesen aller Erinnerungen und allen Nachruhms. So geht unser Vorhaben nur in der Form ein wenig über die Gewohnheit hinaus. Allerdings muß die Gültigkeit des Vorgebrachten durch ein Leben bereits so bewiesen sein, daß es durch die Schicksale der noch verbleibenden Jahre, so wirr oder beglückend, so hoch oder so erniedrigend sie sein mögen, nicht mehr in Frage gestellt werden kann.

Ihr alle kennt jene Sitte längst vergangen er Jahrtausende, ferner Völker, durch sorgsame Zurüstung das Wiederkommen der Toten zu hindern. Das Fesseln der Leichen, ihr Bedecken mit Steinen, Einmauern, Verbrennen und viel anderes gehört dazu. Wir scheinen umgekehrt allem Mißlichen, ja Widerwärtigen zum Trotz, das dem Sterben anhaftet, mit aller Kraft, mit allem, was wir tun und lassen angesichts des Todes, die Erinnerung festhalten zu wollen. Ist das ein Widerspruch? Ich glaube nicht. Ich muß mich in dieser letzten Stunde kurz fassen; so kann ich Euch nur bitten, über die merkwürdige Verkehrung nachzudenken. Ich bin sicher, auch Ihr werdet finden, daß es um das gleiche geht. Und deshalb soll es gleich gesagt werden: Habt keine Furcht, daß ich wiederkomme, auch keine Hoffnung, daß ich wiederkommen möchte. Das ist keine Überheblichkeit, ich glaube, es ist ein großer Trost. Gewiß sei es jedem von Euch unbenommen, so viel an Erinnerung festzuhalten, wie ihm nottut. Doch nicht meinetwegen geschehe es, sondern seinetwegen. Klingt das hart? Es sollte nicht, nicht über die Härte hinaus, die dieser Stunde nun einmal innewohnt. Es sollte klären. Was?

Viele von Euch wissen um die Vorsicht, zu der ich stets geraten habe, wenn es ums Verallgemeinern gewisser Theorien der zeitgenössischen Seelenkunde ging. Glaubte man ihnen, strebe der Tote deshalb ins Leben zurück, weil er in seinem Leben etwas "verdrängt" habe, also etwas ungelebt, nicht ausgelebt geblieben ist. Nun, seid überzeugt - und ich habe keine Lust, Euch jetzt anzulügen - kein solcher Rest ist da.

Ein erfülltes Leben also? Ach, weshalb so große Worte? Es war erfüllt, ich leugne es nicht. Schon darum, weil es kein einsames Leben war. Sie, die es mit mir geteilt und damit ganz, vollwichtig

gemacht hat, weiß es am besten, die Kinder mögen es bezeugen. Erfüllt, weil es nichts von dem verweigert hat, was ein Leben enthalten kann an beidem, Dunkel und Hell. Doch wer kann von sich behaupten, ein Maß sei wirklich ausgelitert, an Liebe, Glück, Ruhm, Besitz, an Mißlingen, Zorn, Beraubtsein, zerrissenem Weh? 0, etwas hat immer noch Platz, eine Reise, ein Kuß, der Blick von einem Berggipfel, ein buntes Morgenrot, ein bißchen mehr könnten wir immer noch tragen von Sorge, Not, enttäuschtem Ehrgeiz, Abschied und Krankheit. Hat uns diese Zeit nicht beinah zu Virtuosen des Leidens und damit der Freude am mühvoll ausgesparten Zwischenraum erzogen? Nein, die Worte vom erfüllten Leben sagen doch wohl nicht genug.

Schon ein anderes ist es, wenn ich von den Gaben spreche. Ich müßte sehr ausführlich darüber sein, wie dankbar ich meinem Geschick, den Vorfahren für die Gaben, die Begabung bin, die ich von ihnen mitbekommen habe. Steile, einseitige Begabung macht das Leben leicht spitz, verzerrt, beschwert es wie ein schlecht geladenes Fahrzeug. Mangelnde Begabung läßt auf den Wellen tanzen wie eine haltlose Nußschale. Die meine war breit und ausgeglichen. Das gibt nicht nur gut gerichtete Fahrt, wenig Abdrift. Das läßt unser Dasein in seiner ganzen Fülle, Größe und Tiefe erscheinen, das verleiht ihm die plastische Gestalt und zugleich das Rauschen der Bedeutung. Mir ist solche Begabung nicht nur als ein kostbares Geschenk zuteilgeworden, ich habe, ohne mein Verdienst, auch bewußt mit ihr gelebt, ich war mir fast immer über Vorteil und Verpflichtung klar, welche mir aus ihr erwachsen ist. Sie hat das Überwertige des Einzelnen von mir zurückgehalten, im Schweren und in der Freude, im Schönen wie im Häßlichen, im Guten wie im Bösen, ohne die Farbkraft des Augenblicks auszubleichen, sie hat das Ganze des Lebens immer wieder vor mir erscheinen, hat es mich kosten lassen, was das heißt, Mensch zu sein. Gerade dadurch habe ich anderen zuweilen) helfen dürfen. Zweifelt Ihr daran, daß ein so vom Himmel Gesegneter das Herz voll Dankbarkeit habe?

Doch gerade ein solches Leben fortzusetzen, möchte vielleicht einer sagen, das Leben und das Werk, müßte doch vielleicht einer sagen, das Leben und das Werk, müßte doch sehr wünschbar sein? Nun, wie es in dieser Stunde nicht ohne die schneidende Schärfe des Schmerzes abgeht, so auch nicht, ohne Geheimnis anzurühren. Wie einst Platon und nach ihm viele andere vor dem Geheimnis sich geholfen haben, indem sie Geschichten erdachten, will auch ich Euch eine Geschichte erzählen, die vielleicht aufleuchten läßt, was ich meine. Bei den Hellenen, wie bei manch anderen Völkern, pflegten Gastfreunde, Liebende, Glieder religiöser oder politischer Gemeinschaften irgendeinen Gegenstand, einen Ring, einen Würfel oder dergleichen zu zerbrechen, wenn sie sich trennen mußten. Jeder Beteiligte nahm ein Fragment an sich und mit auf den Lebensweg. Traf er, sein Kind oder Nachfolger später, vielleicht nach langer Zeit und vielen Abenteuern, auf den Gefährten von einst, dienten die fugenlos ineinanderpassenden Teile als gültiger, unbezweifelbarer Erweis des alten Wohlverhältnisses. Solche Zeichen nannte man symbola, und noch in der heutigen, abgeblaßten Bedeutung sagt uns das Wort Symbol, daß als Schwurzeugen beim Brechen und Wiederzusammenfügen nicht nur die Partner, sondern höhere Mächte gegenwärtig waren. Mich hat es immer bedünkt, ein solches Symbol, ein zerbrochener Ring kreise insgeheim durch die Geschichte der Menschheit des Erdballs, ja des Kosmos, der Welt - jener Geschichte, die mich als Ganzes stets so gefesselt hat. Manchmal sind die einzelnen Teile sternenweit voneinander entfernt. Dann aber wieder kommen Perioden, da glaubt man, die Stücke hätten sich wieder aneinandergefügt oder wären doch ganz nahe, es zu tun. Jeder Mensch, der auf den Namen Anspruch erheben darf, fühlt in sich den unausweichlichen Trieb, das Fehlende irgendwo zu suchen, das Zerbrochene ganz zu machen. Als sei ein solcher Trieb das heuristische Prinzip, die Teleologie, welche das Leben in uns einspiegelt, uns seinen versiegelten Zielen dienstbar zu machen. Jeder wohl ist versucht, zu behaupten, unsere Zeit, die der erdweiten Kriege und Umstürze, des unermeßlichen persönlichen Leidens und der allgemeinen Wirrnis, der äußersten Verlassenheit, Verlorenheit und Glaubenslosigkeit, des Verratenseins der Menschen, Tiere, Pflanzen und Dinge, sie sei von der Ganzheit des Ringes so weit entfernt wie nur je eine, das Zerbrochene, Entrechtete, Entheiligte, Abgedankte und Ausgerissene so recht eigentlich ihr Zeichen, ihr Symbol. Seltsam - auch ich habe an jener Zeit gelitten. Und doch war ich, seit ich denken kann, gegen allen Augenschein, ja gegen die eigenen Erlebnisse von frühester Jugend, einer anderen Überzeugung. Der nämlich, daß die Bruchstellen des Ringes einander wieder nähergekommen seien. Mein ganzes Leben lang habe ich mich abgemüht, Beweise für das Richtige des unklaren Gefühls zu finden und zu sammeln, die weder mit Fortschrittsgläubigkeit noch mit eschatologischen Hoffnungen etwas zu tun haben. Ihr erinnert Euch, mit welcher Sorgfalt ich die Linien verfolgte, welche aus den Erkenntnissen unserer zeitgenössischen Physik und Astronomie, unseren Geisteswissenschaften, vertiefter Kenntnis der Kulturen des Erdballs und vom Wesen des Lebendigen kamen und vor meinem Blick zu-

sammenzuneigen schienen. Vieles machte mich glauben, wir lebten wieder einem Kontinuum entgegen, darin verantwortliches Handeln zu seinem Recht und zu seinem Gericht kommt, unverbrüchlich, weil jede gute und jede böse Tat ihre Folge hat, weil eins am anderen hängt, darin unzählige durch Wort und Handlung, durch Gedanken und Willen müde gehetzte Gegensätze - ich will sie jetzt nicht wiederholen - aufgehoben sind und ihre Bedeutung verlieren.,

Doch nehmen wir selbst an, ich hätte mich darin geirrt, ich sei einer häufig wiederkehrenden perspektivischen Täuschung erlegen, einem trügerischen Wunschbild - auf eine Frage kann nur ich selbst Antwort geben, und ich tue es zu dieser Stunde. Allem Irrtum zutrotz glaube ich fest, durch mein Wirken ein wenig beigetragen zu haben, daß die Trümmer oder Stücke des Ringes einander nähergerückt sind. Das ist viel, ich weiß. Das ist das Geheimnis des Sinnes – wen es anrührt, dem schließt sich der Ring für sein eigenes, kleines Leben, Dasein oder Dagewesensein. Und ein so geschlossenes Leben ist eben in sich geschlossen, ein Kontinuum. Darum habe ich keinen Wunsch zu verlängern oder wiederzukehren und damit Eure Kreise zu stören. Und deshalb sollt Ihr nur dann die Erinnerung meiner suchen, wenn Ihr selbst ihrer bedürft, doch nicht meinetwegen. Und darum wird Eure Trauer Tür an Tür mit der Freude wohnen, denn das in sich Geschlossene, das Kontinuum, ist immer gegenwärtig. Und darum - nur darum, nicht durch Hoffnung auf ein Wiedersehen oder das überleben irgend eines Quentchens - ist der unwiderruflichste Abschied kein Abschied, sondern ein ewiges Beisammenbleiben.

Monographies

Ein Buch von der Stadt Soest, Hegner, Leipzig, 1935.

Die Pflugspur. Gedichte, Hegner, Leipzig, 1935.

Vom Reisen (= *Des Bücherfreundes Fahrten ins Blaue*, 13), Die Wage, Berlin, 1938.

Stegreif im Sommer. Gedichte, Leipzig, Hegner, 1941.

Eine Familie aus Megara, Suhrkamp, Berlin, 1946.

Eine Familie aus Megara. Réédition illustrée : Zeichnungen von Gunter Böhmer, Suhrkamp, Francfort/M., 1954.

Eine Familie aus Megara. Nouvelle version : Dritte, erweiterte Auflage, Hegner, Cologne, 1961.

Eine Familie aus Megara. Réédition de la nouvelle version : Fischer-Bücherei, Francfort/M., 1965.

Europäische Inschriften, Suhrkamp, Francfort/M., 1949.

Der Verrat des Afschin. Roman, Müller, Karlsruhe, 1950.

Reise in Lateinamerika, Suhrkamp, Francfort/M., 1953.

Die Welt mit Dschingiz-Chan, Glock und Lutz, Nuremberg, 1959.

Das Haus im Ortlosen. Erzählung aus unserm Leben, Hegner, Cologne, 1960.

Die Pflugspur. Gedichte, Hegner, Cologne,1962.

Die Herabkunft der Ganga. Tagebuch einer Asienreise, Hegner, Cologne, 1964.

Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten. Texte von Alpha bis Omega, Glock und Lutz, Nuremberg, 1969.

La Cathédrale. Histoire d'un édifice imaginaire/Die Kathedrale. Geschichte eines imaginären Bauwerks, éditions André Silvaire, Paris, 1976.

Œuvres posthumes :

Südsee, Prestel, Munich, 1978.

Wintertage auf Malta, Pfälzer Kunst, Landau, 1979.

Tage am Nil. Ägyptenfahrt damals und heute, Pfälzer Kunst, Landau, 1980.

Publications d'extraits de monographies dans des revues ou des recueils

Ein Buch von der Stadt Soest, in : *Die neue Rundschau* 4, avril 1935, pp. 408-429.

Aus lateinamerikanischen Reisebriefen, in : *Dichten und Trachten. Jahresschau des Suhrkamp Verlages* n° II, automne 1953, pp. 46-52.

Vom Reisen, in : *Rheinisch-Pfälzische Monatshefte für Kultur und Heimatpflege*, septembre 1954, pp. 22-23.

Kallichloe, Private in Athen, an Lysistrata, Schwester des Eukleides, in Megara, in : *Dichten und Trachten. Jahresschau des Suhrkamp Verlages* n° IV, automne 1954, pp. 53-61.

Brief aus Ajanta. Griechischer Geist an seiner Grenze, in : *Merkur* 89, juillet 1955, pp. 630-636.

Die Welt mit Dschingiz-Chan I, in : *Frankfurter Hefte*, décembre 1957, pp. 865-872.

Die Welt mit Dschingiz-Chan II, in : *Frankfurter Hefte*, janvier 1958, pp. 49-56.

Die Welt mit Dschingiz-Chan III, in : *Frankfurter Hefte*, février 1958, pp. 129-142.

Die Welt mit Dschingiz-Chan IV, in : *Frankfurter Hefte*, mars 1958, pp. 209-214.

Lateinamerika, in : Birkenfeld, Günther (éd.) : *Mosaik der Welt. Reisebilder deutschsprachiger Schriftsteller der Gegenwart*, Berlin, 1958, pp. 240-245.

Aspekte des 13. Jahrhunderts in Europa und Asien, in : *Neue deutsche Hefte* 58, mai 1959, pp. 131-142.

Aus dem Tagebuch einer Asienreise, in : *Rückschau und Ausblick. Jakob Hegner zum 80. Geburtstag*, Cologne, 1962, pp. 182-188.

Thema mit Variationen. Aufzeichnungen einer Asienreise, in : *Merkur* 170, avril 1962, pp. 325-330.

Bis zum 38. Parallelkreis. Koreanische Betrachtung, in : *Merkur* 189, novembre 1963, pp.1055-1088.

Die Herabkunft der Ganga. Die Mitte Persiens, in : *Neue deutsche Hefte* 94, juillet/août 1963, pp. 5-22.

Polflug, in : Kefer Rudolf (éd.) : *Welt im Wort. Ein Lesebuch für die Unterstufe der allgemeinbildenden höheren Schulen*, vol. 3, Vienne, 1969, pp. 177-179.

Besichtigungsreise des Kaisers Kien-lung, in : Kefer Rudolf (éd.) : *Welt im Wort. Ein Lesebuch für die Unterstufe der allgemeinbildenden höheren Schulen*, vol. 3,Vienne, 1969, p. 208.

Reisland, in : Kefer Rudolf (éd.) : *Welt im Wort. Ein Lesebuch für die Unterstufe der allgemeinbildenden höheren Schulen*, vol. 3, Vienne, 1969, p. 229.

Europäische Inschriften, in : *Stimme der Pfalz* 1, 1971, p. 7.

Wo der Mythos noch aufbewahrt ist, in : *Merkur* 322, mars 1975, pp. 252-260.

Am achtunddreißigsten Breitengrad, in : Kefer Rudolf (éd.) : *Welt im Wort. Ein Lesebuch für die Unterstufe der allgemeinbildenden höheren Schulen*, vol. 4, Vienne, 1976, pp. 66-68.

Drei Inseln: Pitcairn – Osterinsel – Tongatapu, in : *Scheidewege* 4, 1976, pp. 423-450.

Die Insel Tupil, in : *Neue deutsche Hefte* 154, 1977, pp. 322-336.

Wintertage in Malta. Aus einem Reisetagebuch, in : *Scheidewege* 1, 1978, pp. 80-94.

Nouvelles

In den Campos, in : *Neue deutsche Hefte* 13, avril 1955, pp. 1-10.

Die Kathedrale. Geschichte eines imaginären Bauwerks, in : *Die neue Rundschau* 1, 1955, pp. 1-13.

Der Alpinist, in : *Neue deutsche Hefte* 30, janvier 1957, pp. 1-12.

Kain und Abel, in : *Neue deutsche Hefte* 69, avril 1960, pp. 27-29.

Der Krebsschaden, in : *Die Rheinpfalz*, 18.08.1960, p. 10.

Rechenschaft eines Verantwortungsbewussten, in : *Merkur* 150, août 1960, pp. 761-773.

Was sind die Toten?, in : *Merkur* 176, octobre 1962, pp. 947-962.

Incipit vita nova, in : Ritzel, Wolfgang (éd.) : *Rationalität – Phänomenalität – Individualität. Festgabe für Hermann und Marie Glockner*, Bonn, 1966, pp. 353-373.

Die Antinomie, in : *Stillere Heimat. Literarisches Jahrbuch*, Linz, 1966, pp. 7-16.

Don Ramón kehrt heim, in : *Stillere Heimat. Literarisches Jahrbuch*, Linz, 1967, pp. 17-30.

Zu Protokoll. Ein Lesespiel, in : *Jahresring. Literatur und Kunst der Gegenwart* 68/69, 1968, pp. 167-197.

Der Ausflug ins Verbotene, in : *Besinnung. Zeitschrift für Kultur und Geistesleben* 1, 1968, pp. 24-32.

Der Flaschenteufel, in : Bischoff, Oskar (éd.) : *Literatur aus Rheinland-Pfalz. Eine Anthologie*, Mayence, 1976, pp. 188-191.

Poèmes parus dans des revues, dans des journaux ou dans des anthologies

Der Töpfer et *Der Fischer*, in : *Corona* 3, 1937, pp. 364-365.

Die Traube, in : *Corona* 4, 1941, p. 446.

Die Spanier in Peru, in : *Spuren und Wege. Pfälzische und saarländische Dichtung der Gegenwart*, Landau, 1957/1958, pp. 61-67.

Wenn Pan schläft, in : *Prismen. Rheinland-pfälzische und saarländische Lyrik*, Landau, 1961, pp. 85-87.

Zwei bei der Lampe, in : *Die Rheinpfalz*, 13.11.1970, page „Pfälzische Autoren".

Die Bucht, in : *Die Rheinpfalz*, 26.01.1971, page „Pfälzische Autoren".

Nach Sonnenuntergang, in : *Die Rheinpfalz*, 12.08.1971, page „Pfälzische Autoren".

Grünes Ritterheer, in : *Die Rheinpfalz*, 21.09.1971, page „Pfälzische Autoren".

Die Bucht, in : *Die Rheinpfalz*, 12.11.1971, page „Pfälzische Autoren".

Der Fischer, in : *Die Rheinpfalz*, 05.09.1972, page „Pfälzische Autoren".

Stadt in Altkastilien, in : *Die Rheinpfalz*, 06.11.1973, page „Pfälzische Autoren".

Paris im Frühsommer, in : *Die Rheinpfalz*, 17.11.1973, page „Pfälzische Autoren".

Der Hasenstall, in : Kefer Rudolf (éd.) : *Welt im Wort. Ein Lesebuch für die Unterstufe der allgemeinbildenden höheren Schulen*, vol. 4, Vienne, 1976, pp. 253-254.

Essais

Jugend am See oder Über das Naturgefühl, in : *Die neue Rundschau* 5, automne 1943, pp. 191-200.

Über den Besitz, in : *Die Neue Rundschau* 1, printemps 1944, pp. 33-39.

Der Traunsee. Einleitung von „Jugend am See", in : Birkenfeld, Günther (éd.) : *Mysterium Heimat. Städte und Landschaften im deutsprachigen Raum. Geschildert von achtundsechzig zeitgenössischen Autoren*, Berlin, 1959, pp. 379-386.

Die „Kartenspieler" von Paul Cézanne. Zu einem Bild in der Barnes Collection, in : *Jahresring* 77/78, 1977, pp. 101-106.

Articles

Von der Freude an der Vielfalt. Studien zur Kenntnis des Massenzeitalters, in : *Merkur* 31, septembre 1950, pp. 965-974.

Sprach- und Kulturgeschichte im Worte Verkauf, in : *Die BASF* (Werkzeitung der BASF), juin 1951, pp. 31-33.

Sprach- und Kulturgeschichte im Worte Verkauf, in : *Werkzeitung der Erdal-Werke* 5, 1952, pp. 4-5.

Verdichtung, oder über die Kunst seine Vorgesetzen zu behandeln, in : *Die BASF* (Werkzeitung der BASF) 4, septembre 1953, pp. 160-165.

Aufbruch und atemloser Flug, in : *Neue deutsche Hefte* 3, juin 1954, pp. 195-207.

Managerkrankheit? Ein Lebensproblem des modernen Menschen, in : *Neue deutsche Hefte* 8, novembre 1954, pp. 624-627.

Verlust der Muße, in : *Die BASF* (Werkzeitung der BASF), août 1955, pp. 113-115 et 118.

Aufbruch und atemloser Flug, in : *Die BASF* (Werkzeitung der BASF) 4, septembre 1955, pp. 168-180.

Was ist ein Kaufmann?, in : *Die BASF* (Werkzeitung der BASF) 6, décembre 1955, pp. 250-260.

Rede an die jüngeren Kollegen im Menschsein, in : *Neue deutsche Hefte* 20, janvier 1956, pp. 743-756.

Industriegesellschaft und Intellektuelle, in : *Neue deutsche Hefte* 44, mars 1958, pp. 1106-1113.

Die Kunst und die Zukunft, in : *Neue deutsche Hefte* 52, novembre 1958, pp. 728-737.

Das Gesicht. Studie zum Kolossalbild Konstantins des Großen im Hofe des Konservatorenpalastes zu Rom, in : *Südwestdeutsche Illustrierte Wochenzeitung*, 27.07.1960, p. 9.

Leben und Schreiben, in : *Merkur* 208, juillet 1965, pp. 699-702.

„Sich um das Ganze mühen“, in : *„Sich um das Ganze mühen“. Sonderdruck der „BASF“*, Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, 1965, pp. 15-18.

Forellenfischen mit Tiefgang, in : *Federlese. Almanach des PEN-Zentrums der Bundesrepublik*, Munich, 1967, pp. 29-43.

Robert Hüttenmüller, in : *Neue deutsche Biographie* (édité par la Historische Kommission bei der bayerischen Akademie der Wissenschaften), vol. 9, Berlin, 1972, pp. 747-748.

Brief eines Wahlpfälzers, in : Knebel, Hajo (éd.) : *Pfälzer unter sich über sich*, Francfort/M., 1977, pp. 200-205.

Baldus, Alexander : *Humanismus des Herzens,* in : *Welt und Wort* (Literarische Monatsschrift) 8, 1968, p. 289.

Bischoff, Oskar : *Auf der Suche nach dem Positiven,* in : *Rheinpfalz,* 07.09.1968.

Bungert, Alfons : *Literaturpreis für Julius Overhoff,* in : *Badische Neueste Nachrichten,* 09.04.1965.

Daigger, Annette : *In memoriam Edith Overhoff*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987/88, pp. 288-292.

„Der Dichter soll sich stets um das Ganze mühen" - Literatur-Ehrengabe des Bezirkverbandes Pfalz an Dr. Julius Overhoff verliehen, in : *Frankenthaler Zeitung,* 27.04.1965.

„Der Dichter soll sich stets um das Ganze mühen" - Literatur-Ehrengabe des Bezirkverbandes Pfalz an Dr. Julius Overhoff verliehen, in : *Pfälzer Tageblatt,* 27.04.1965.

„Der Dichter soll sich stets um das Ganze mühen" - Literatur-Ehrengabe des Bezirkverbandes Pfalz an Dr. Julius Overhoff verliehen, in : *Speyerer Tagespost*, 27.04.1965.

„Der Dichter soll sich stets um das Ganze mühen" - Literatur-Ehrengabe des Bezirkverbandes Pfalz an Dr. Julius Overhoff verliehen, in : *Pfälzischer Merkur,* 27.04.1965.

Eisenbarth, Wilhelm : *Liebe das Wirkliche, nur Geliebtes lässt sich gestalten. Laudatio des Bezirksverbandes der Pfalz,* in : „*Sich um das Ganze mühen*". Sonderdruck der *BASF.* Hauptzeitschrift der Badischen Anilin- & Soda-Fabrik AG, 1965, pp. 5-13.

Einigung von Welt und Geist. Dem Schriftsteller Julius Overhoff zu seinem 70. Geburtstag, in : *Rheinpfalz,* 10.08.1968.

Fuhrmann-Stone, Erneste : *Julius Overhoff. Zum 70. Geburtstag des Dichters*, in : *Stimme der Pfalz* 4, 1968, pp. 8-9.

Fuhrmann-Stone, Erneste : *Wegmarke schöpferischen Lebens. Julius Overhoff wird am Montag 70 Jahre alt,* in : *Pfälzer Tageblatt*, 10.08.1968.

Fuhrmann-Stone, Erneste : *Weltoffenes Haus der Einkehr und Ausfahrt*, in : *Rheinpfalz,* 29.08.1970.

Fuhrmann-Stone, Erneste : *Ein Meister des anspruchsvollen Wortes. Zum Tode des Schriftstellers Julius Overhoff. Reiches literarisches Schaffen,* in : *Rheinland-Pfalz,* 09.08.1977.

Fuhrmann-Stone, Erneste : *Dichter und Schriftsteller Julius Overhoff ist tot,* in : *Pirmasenser Zeitung* 11.08.1977.

Glock, Karl Borromäus : *Julius und Edith Overhoff. Ein zweifaches Bündnis*: *im Zeichen von Ehe und Literatur*, in : *Besinnung* (Kritische Zeitschrift für Kultur- und Geistesleben) 3/4, 1982, pp. 69-70.

Glock, Karl Borromäus : *Julius und Edith Overhoff,* in : *Achtzig Jahre Begegnungen mit hundert namhaften Zeitgenossen,* Heroldberg, 1985, p. 72.

Günther, Joachim : *sans titre*, in : *Neue deutsche Hefte* 3, 1977, pp. 670-672.

Günther, Joachim : *Julius Overhoff,* in : *Jahresring. Literatur und Kunst der Gegenwart* 78/79, 1978, pp. 264-265.

Horst, Karl August : *Das geschichtliche Spannungsfeld im Werk von Julius Overhoff,* in : *Merkur* 8, 1960, pp. 789-794.

In Memoriam Dr. Julius Overhoff, in : *Salzkammergutzeitung*, 01.09.1977.

Julius Overhoff, in : *Die Verleihung der Willibald-Pirkheimer-Medaille. Drittes Pirckheimerfest 1960 zu Nürnberg. Ein Bericht*, Nuremberg, 1960, p. 27.

Julius Overhoff, in : Gregor-Dellin, Martin (éd.) : *PEN Bundesrepublik Deutschland. Seine Mitglieder, seine Geschichte, seine Aufgaben*, Munich, 1978, pp. 258-259.

Kußmann, Matthias : *Aus dem Archiv des Oberrheinischen Dichtermuseums (4) - Julius Overhoff*, in : *Kurier. Karlsruher Kulturnachrichten* 13.04.1995.

Meisner, Michael : *Begegnung mit zeitgenössicher Weltliteratur* (Rudolf Hagelstange, Jean Giraudoux, Ina Seidel, **Julius Overhoff**, Monique Saint-Héllier, Max Frisch, Julien Green), in : *Sonderbeilage der Main-Post*, Noël 1954.

Militzer, Gerti : *Jakob Hegner und Julius Overhoff. Ein Verleger und sein Autor*, in : *Musil-Forum* 13/14, 1987/88, pp. 259-276.

Unser Schriftstellerporträt : *Julius Overhoff*, in : *Kurpfalz* 10, 10.07.1956.

Zuletzt Export-Artikel im Ortlosen. Zum Tode des BASF-Managers und Schriftstellers Julius Overhoff, in : *Mannheimer Morgen*, 08.08.1977.

Un livre de la ville de Soest 1935

02.05.1935, *Kölnische Zeitung* : „Deutsche Landschaften und Städte“
21.05.1935, *Saarbrücker Landeszeitung*
25.05.1935, *Expreß-Information*, Vienne
02.06.1935, *Frankfurter Zeitung*, Francfort/M.
04.06.1935, *Münster Anzeiger* : „Ein Buch von der Stadt Soest.“
06.06.1935, *Essener Allgemeine Zeitung* : „Ein Buch von der Stadt Soest“
09.06.1935, *Berliner Tagesblatt* : „Die Stadt Soest“
12.06.1935, *Danziger Neueste Nachrichten*
28.06.1935, *Deutsches Volksblatt*, Stuttgart : „Antlitz einer alten Stadt“
06.07.1935, *Der Hausfreund*, Hamm/Westfalen : „Julius Overhoff. Die Sprache des Raums“
14.08.1935, *Bremer Nachrichten*
25.08.1935, *Westfälische Landeszeitung*, Dortmund
13.10.1935, *Die Koralle*, Berlin : „Wie es nicht sein soll! Wir wollen gute Heimatbücher!“
17.10.1935, *Berliner Hausfrau*
26.10.1935, *Neue Augsburger Zeitung*
Octobre 1935, *Eckart*, Berlin-Steglitz
07.11.1935, *Rhein-Westfälische Zeitung*, Essen
17.11.1935, *Tremonia*, Dortmund
24.11.1935, *Münchener Neueste Nachrichten*
08.12.1935, *Berliner Börsenzeitung*
20.12.1935, *Hallesche Nachrichten* : „Aus der Kulturarbeit einer Landschaft“
26.01.1936, *Westdeutscher Beobachter*, Düren
04.02.1936, *Westdeutscher Beobachter*, Cologne
06.03.1936, *NS-Tages-Zeitung*, Zwickau
17.05.1936, *Westfälischer Kurier*, Hamm

Une Famille de Mégare 1946

21.09.1946, *Der Tagesspiegel* : „Ein Roman in Briefen“
18.12.1946, *Weser Kurier*
Décembre 1946, *Aufbau* (Kulturpolitische Monatsschrift), 12/1946
10.01.1947, *Göttinger Universitätszeitung*
01.02.1947, *Neue Zeit* : „Eine Kulturgeschichte in Briefen“
03.08.1947, *Südwestfunk*
Août 1947, *Deutsche Rundschau* 8/1947 : „Lebendiges Hellas“
Décembre 1947, *Welt und Wort*, 12/1947

Une Famille de Mégare 1954

23.04.1954, *Kasseler Post*
16.10.1954, *Südkurier*
30.10.1954, *Kölnische Rundschau*
Novembre1954, *Das evangelische Düsseldorf* : „Das Alltagsleben der Antike“
09.11.1954, *Schwäbische Donau Zeitung*
12.11.1954, *Gießener Freie Presse*: „Eine literarische Kostbarkeit“
13.11.1954, *Stuttgarter Zeitung*
13.11.1954, *Der Allgäuer*
18.11.1954, *Mannheimer Morgen*
19.11.1954, *Darmstädter Tagblatt*
22.11.1954, *NWZ am Montag*
18/19.12.1954, *Rhein-Neckar-Zeitung* : „Antike als Gegenwart“
17.12.1954, *The Times* : „Ephemeral fantasies“
29.12.1954, *Düsseldorfer Nachrichten*
24.12.1954, *Main Post*
22.12.1954, *Fuldaer Zeitung*
09.11.1954, *Delmenhorster Kreisblatt*
11.11.1954, *Lübecker Freie Presse* : „Gebildete Briefe“
19/20.11.1954, *Deutsche Tagespost* : „Hellenistisches“
Novembre 1954, *Bücher Kommentare* n° 4 : „Briefe aus dem alten Griechenland“
01.12.1954, *Deutsche Presse-Agentur* Dpa-Buchbrief
04.12.1954, *Flensburger Tagesblatt* : „Griechische Kulturgeschichte in 12 Briefen“
18.12.1954, N*ationalzeitung* Bâle
03.11.1954, *Neue Zürcher Zeitung* : „Lebendige Geschichte“
04.11.1954, *Pfälzer Tageblatt* : „Ein Blick in die Antike Welt“
30.12.1954, *Badisches Tagblatt*, Baden-Baden : „Eine Kostbarkeit auf dem Büchermarkt“
18.12.1954, *Göttinger Tageblatt*
13.12.1954, *Freie Presse*
13.02.1955, *Der Tagesspiegel*
Février 1955, *Das Bücherschiff* 2/1955
24.02.1955, *Coburger Tageblatt*
26.05.1955, *Christ und Welt* n° 21
1955, *Bücherei und Bildung* n° 5/6
26.03.1955, *Die Welt*
24.03.1955, *Weser-Kurier*
07.01.1955, *Allgemeine Wochenzeitung*
12.04.1955, *Neue Zürcher Zeitung*
14.10.1955, *Der Tagespiegel* : „Die schönsten Bücher des Jahres“

Une Famille de Mégare 1961

04.11.1961, *Neckar-Echo*
04.11.1961, *Fuldaer Zeitung*
04.11.1961, *Hünefelder Zeitung*
04.11.1961, *Kinuig-Zeitung*
21.11.1961, *Die Rheinpfalz* : „Seherische Rückwanderung in die Jahrtausende“
24.11.1961, *Flensburger Tageblatt*
25.11.1961, *Aachener Volkszeitung*
Novembre 1961, *Delmenhorster Kreisblatt*
06.12.1961, *Tagesanzeiger für Stadt und Kanton Zürich*
10.12.1961, *St. Galler Tageblatt*
07.12.1961, *Westfälische Nachrichten*
16.12.1961, *Deutsches Volksblatt*
21.12.1961, *Die Ostschweiz*
21.12.1961, *Lübecker Morgen*
22.12.1961, *Lübecker Nachrichten* : „Ein Juwel unter Büchern“
22.12.1961, *Basler Volksblatt* : „Für literarisch Anspruchsvolle“
Décembre 1961, *Seele* n° 12
Décembre 1961, *Christ unterwegs*, Munich, n° 12
05.01.1962, *Salzburger Nachrichten* : „Roman in dritter erweiterter Auflage“
13.01.1962, *Oberösterreichische Nachrichten*
16.02.1962, *Neue Ruhr-Zeitung*
17/18.02.1962, *Deutsche Zeitung* : „Begegnung mit der Antike“
19.02.1962, *Dpa-Buchbrief*
24.02.1962, *Vaterland*
24.02.1962, *Luzerner Neueste Nachrichten*
Février 1962, *Der Mittag* : „Historisches Familienschicksal“
Février 1962, *Behaim-Blätter* : „Briefe. Edle Epistelkunst“
Février 1962, *Österreichische Caritas Zeitschrift*
Février 1962, *Die Schwizerin*, Luzerne, n° 2
11.03.1962, *Der Tag* : „Antike mit Tagesaktualität“
14.03.1962, *Offenbach Post*
18.03.1962, *Sonntagsblatt Staatszeitung und Herold* : „Eine griechische Familie“
25.03.1962, *Kölnische Rundschau* : „Geschichte als Familiengeschichte“
Mars 1962, *Reformierte Schweiz*
Mars 1962, *Die Industrie* Vienne
13.04.1962, *Schwäbisches Tageblatt*
Avril 1962, *Die Zeit im Buch* Vienne
Avril 1962, *Das Neue Buch*, n° 4
05.06.1962, *Der Pfälzer*
Juin 1962, *Das evangelische Düsseldorf*

Juin 1962, *Neue Volksbildung*, Vienne n° 6
Juin 1962, *Bücherei-Nachrichten* (Autriche)
15.07.1962, *Nationalzeitung*, Bâle
Juillet/Août 1962, *Der Grohse Entschluss*
Juillet 1962, *Der Büchermarkt*
Août 1962, *Civitas* n° 12
Août 1962, *Books Abroad*, Oklahomma
Août 1962, *Bücherschiff*, Kronberg n° 8 : „Altes und Neues von Julius Overhoff“
Août 1962, *Welt und Wort* n° 8
08.09.1962, *Die Welt* : „In der Geschichte das Leben gefunden“
15.11.1962, *Neues Winterthurer Tagblatt*
15.11.1962, *Hirschberg* n° 11
24/25.11.1962, *Hammerscher Allgemeine Zeitung*
1963, *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* n° 1
Avril 1963, *Die Diakonie-Schwester*, Berlin n° 4
01.06.1963, *Friese-Korrier*, Friesland, (Hollande)
15.10.1963, *Ruhr-Nachrichten* : „Kulturgeschichte in Briefen“
7/8.3.1964, *Berner Tagblatt*
31.08.1969, *Passauer Bistumsblatt*
12.12.1969, *Schweizerische Kaufmännische Zentralblatt*, Zurich
04.02.1969, *Athener Kurier*, Athènes
10.01.1970, *Wiener Wochenblatt*
Janvier 1970, *Bücherei-Nachrichten*, Salzbourg
Février 1970, *Ehe-Familie*
Février 1970, *Die Neue Bücherei* n° 2

Inscriptions européennes 1949

Die Barke, n° 1 /1949
06.04.1949, *Hamburger Allgemeine*
16.04.1949, *Lüneburger Landeszeitung*
22.04.1949, *Neue Württembergische Zeitung*
26.04.1949, *Niederdeutsche Zeitung*
29.04.1949, *Freies Europa*
09.05.1949, *Südwestfunk*, Baden Baden
01.06.1949, *Rhein-Ruhr-Zeitung*
04/05.06.1949, *Südkurier* : „Der Dichter Julius Overhoff“
05.06.1949, *Tagesspiegel*, Berlin
18.06.1949, *Fuldaer Volkszeitung*
21.06.1949, *Kasseler Zeitung* : „Bekenntnis und Leitfaden“
Juillet/Août 1949, *Bücherei und Bildung*
02.07.1949, *Die Welt* : „Bekenntnis zu Europa“

13.07.1949, *Schwäbische Post*
13.07.1949, *Kultur und Leben*
15.07.1949, *Neue Presse*, Francfort : „Mahnung an das europäische Bewußtsein“
20.07.1949, *Stuttgarter Zeitung*
23/24.07.1949, *Rhein-Neckar-Zeitung* : „Entwicklung und Wesen Europas“
24.07.1949, *Die Welt*, Hamburg : „Europäisches Zeugnis“
24.07.1949, *Welt am Sonntag* : „Europäisches Zeugnis“
12.08.1949, *Wiesbadener Kurier* : „Verteidigung des Abendlandes“
18.08.1949, *Badische Zeitung* : „Verteidigung des Abendlandes“
07.09.1949, *Die neue Zeitung* : „Ein Abendländische Symphonie“
05.10.1949, *Aachener Nachrichten*
23.10.1949, *Lübecker Freie Presse* : „Materie Mensch“
Octobre 1949, *Merkur* n° 10, , pp. 1036-1039 : „Bekenntnis zu Europa“
04.01.1950, *Hessiche Nachrichten*
07.01.1950, *Deutsche Tagespost*, Augsbourg
Février 1950, *Weltstimmen*,
07.02.1950, *Darmstädter Echo* : „Kulturbewußtsein ohne Phrase“
25.02.1950, *Neue Zeitung*
03.04.1950, *Frankfurter Allgemeine Zeitung*

La Trahison d'Afschin (1950)

28.04.1950, *Süddeutscher Rundfunk*
12.07.1950, *Schwetzinger Zeitung*
16.08.1950, *Westdeutsche Allgemeine*
30.09.1950, *Die Wochenpost*
01.11.1950, *Die Frau*
23.11.1950, *Vereinigung Evangelischer Buchhändler e.V.* Göttingen
Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, n° 101 (Nouvelle série n° 26), Wiesbaden 1951, p. 405.

Voyage en Amérique latine (1953)

29.10.1953, *Der Allgäuer- Kempter Tagblatt*
07.11.1953, *NWDR* Berlin
17.11.1953, *Neue Zürcher Zeitung*
17.11.1953, *Delmenhorster Kreisblatt*
17.11.1953, *Südkurier*
20.11.1953, *St. Galler Tagblatt*
21.11.1953, *Deutsche Zeitung*
21.11.1953, *Wirtschaftszeitung*
24.11.1953, *Hamburger Anzeiger*

26.11.1953, *Neue Presse* : „Einheit und Vielfalt“
03.12.1953, *Die Zeit*
06.12.1953, *Bayerischer Rundfunk*
10.12.1953, *Die Neue Zeitung*, Berlin : „Reporter mit Geist“
10.12.1953, *Christ und Welt*
11.12.1953. *Handwerkszeitung*
15.12.1953, *Darmstädter Echo* : „Reisen durch Lateinamerika“
16.12.1953, *Kölnische Rundschau*
19.12.1953, *Kasseler Post*
22.12.1953, *Badisches Tagblatt*
22.12.1953, *Rhein Zeitung*
30.12.1953, *Hessische Nachrichten*
Janvier 1954, *Welt und Wort* (Literarische Monatschrift) 1/1954
02.01.1954, *Radio Almanach*
06.01.1954, *Westfalenpost*
10.01.1954, *Tagesspiegel*
16.01.1954, *Das andere Deutschland*, Stuttgart „Südamerika in europäische Sicht“
30.01.1954, *Die Welt*, Essen
Février 1954, *Bücherschiff*
06.02.1954, *Die Presse*, Vienne
20.02.1954, *National-Zeitung*, Bâle : „Ein Kontinent der Zukunft“
02.04.1954, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : „Zurechtfinden“
03.04.1954, *Neue Württembergische Zeitung*
10.04.1954, *Deutsche Tagespost*
Juin 1954, *Übersee-Rundschau* 6/1954
6/1954, Bücherei und Bildung
10.07.1954, *Hamburger Echo* : „Kontinent der Gegensätze“
Octobre 1954, *Westermanns Urlaubshefte*, 10/54
01.10.1954, *Der Bund*, Berne
02.10.1954, *Westfälische Nachrichten*
17.11.1954, *Main Post*
11.12.1954, *Die Tat*
21.04.1955, *Die Rheinpfalz*

Le Monde avec Gengis Khan 1959

Das Antiquariat 5/6, 1959
25.10.1959, *Kölner Rundschau*
22.11.1959, *Kirchenzeitung Köln*
29.11.1959, *Allgemeine Sonntagszeitung*
Décembre 1959, *Welt und Wort* (Literarische Monatsschrift), Tübingen n° 12/ 1959
Décembre 1959, *Basler Volkszeitung*

12.12.1959, *Neue Zürcher Nachrichten*
12.12.1959, *Das Andere Deutschland*
Décembre 1959, *Die Kultur*, 15
16.12.1959, *Luxemburger Wort Wochenbeilage „Die Warte“*
20.12.1959, *Tagesspiegel*
29.12.1959, *Düsseldorfer Nachrichten*
Die Barke, 3/ 1959
Das Neue Buch N.F. Jg. 5 n° 2
Die Bücherkommentare, 4e trimestre 1959
Das Bücherschiff n° 9, 1959
Perspektiven 59
Werkblatt des Quickborn, n° 8, 1959
Fränkische Landeszeitung Ansbach
14.11.1959, *Westfälische Nachrichten*
13.11.1959, *Aalener Volkszeitung*
08.11.1959, *Susoblatt*
Literarischer Ratgeber Noël 1959
Rhein-Neckar-Zeitung Nouvel An 1960
16.01.1960, *Rheinische Post*
28.01.1960, *Stuttgarter Nachrichten*
23.02.1960, *Süddeutscher Rundfunk*, Stuttgart
23.03.1960, *General-Anzeiger der Stadt Wuppertal*
Mars 1960, *Seele*
Mai 1960, *Morgen*, Vienne
7./8.05.1960, *Süddeutsche Zeitung*
16.06.1960, *Institut National Belge de Radiodiffusion*
Bayrischer Rundfunk, Sendung : 14.8.1960 (22h.10-22h.40)
20.08.1960, *Reichsruf*
01.09.1960, *Christ und Welt*
04.09.1960, *Echo der Zeit*
10.10.1960, *Deutscher Beobachter*
Redaktion „Die Zeit im Buch“, Herbst 1960
30.12.1960, *Süddeutscher Rundfunk*, Karlsruhe
Handbuch der politischen Literatur Münden (Hochschule für Politik) 1960
04.01.1961, *General-Anzeiger Ludwigshafen*
28/29.04.1961, Literaturblatt der „*Deutschen Tagespost*“

La Maison sans localisation 1960

10.03.1960, *Der Fortschritt*, Essen-Werden : „Ein Stück Zeitgeschichte“
Août 1960, *Merkur*, n° 8
Octobre 1960, *Volksbildungswerk Korbach*

12.11.1960, *Österreichische Nachrichten* : Des Menschen Haus im Ortlosen der Zeit
09.12.1960, *Offenbach Post*
13.12.1960, *General-Anzeiger der Stadt Wuppertal*
13.12.1960, *Kölner Stadt-Anzeiger*
16.12.1960, *Freie Presse* Bielefeld
20.12.1960, *Die Rheinpfalz* : „Wir müssen uns alle anverwandeln“
Décembre 1960, *Kölner Kirchenzeitung*
Das kleine Buch der hundert Bücher, Bücher der Neunzehn
Literarischer Weihnachtskatalog, 1960
Die Barke, n° 4, 1960
Buchprofile, St. Michaelsbund, München, n° 4 1960
1/1961, *Welt am Oberrhein*
Das neue Buch, n° 1
11/12.08.1961, *Deutsche Tagespost* : „Geschichte eines Hauses“
09.12.1961, *Die Tat*, Zürich
Novembre 1961, *Frankfurter Hefte* n° 11: „Eine Familie in Eschersheim“
Bücherei und Bildung, n° 10
10/1961, *Neue Volksbildung*
29.01.1961, *Der Tagesspiegel* : „Die Familie aus Eschersheim“
14.02.1961, *Neue Württembergische Zeitung* : „Eine klassische Darstellung unseres Lebens“
01.03.1961, *Deutsche Allgemeine Zeitung* : „Ein Stück Zeitgeschichte“
03.03.1961, *Berichte und Informationen Österreich*
11.03.1961, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : „Die Welt im Haus“
25.03.1961, *Neue Zürcher Zeitung*
01.04.1961, *Die Anregung* : „Spiegelbild unseres Zeitalters“
04.04.1961,*Westdeutsche Allgemeine*
08.04.1961,*Wiesbadener Kurier*
Avril-Juin 1961, *Der Evangelische Buchberater* n° 2
Mai 1961, *Neue Deutsche Hefte*, n° 81
Mai 1961, *Der Leihbuchhändler*, Dusseldorf
07.05.1961, *Kölnische Rundschau* : „Der lebendige Alltag“
02.06.1961, *Allgemeine Wochenzeitung der Juden* : „Ein Nest für sieben“
15./16.06.1961, *Süddeutsche Zeitung* : „Im Geiste Stifters“
Septembre 1961, *Anzeiger für öffentliche Büchereien*
Erbe und Auftrag, 5/1961
Der Regenbogen, n° 5/ 1961 : „Roman von alltäglichen Dingen“
Herder Korrespondenz, n° 5/ 1961
01.07.1961, *Der Volksbote*, Innsbruck
05.07.1961, *Pirmasenser Zeitung*
16.07.1961, *Solothurner Zeitung*
26.08.1961, *Arbeiter Zeitung*, Vienne
1962, *Die Aula*, Graz

Büchereiwesen in Holstein, Bücherbriefe Nr. 7/1962
1962, *Optik – Die Stärke – Universitas* n° 3
Juin 1963, *Der Convent*, Mannheim
Mars 1963, *Evangelischer Literaturbeobachter*, Munich
26.08.1964, *Arbeiter Zeitung*, Vienne

Le Sillon 1962

29.11.1962, *Die Rheinpfalz* : „Das Ganze und das Eine“
19.12.1962, *Pfälzer Tageblatt* : „Weltweite, lyrische Lebens-Bilanz“
23.12.1962, *Kölnische Rundschau*
06.01.1963, *St. Galler Taglbatt* : „Historische Lyrik“
16.02.1963, *Stuttgarter Zeitung*
Mars/avril 1963, *Neue deutsche Hefte* 92, pp. 119-121
20.07.1963, *Die Welt* : „Lyrische Vergangenheiten“
01.08.1963, *Südwestfunk*
14.09.1963, *Oberösterreichische Nachrichten* : „Fülle des Unerschöpflichen“
Bücherei und Bildung 10/1963

La Descente du Gange 1964

23.12.1964, *Neue Tagespost*, Osnabrück
18.12.1964, *Die Tat*, Zürich
17.12.1964, *Südwestfunk*
12.12.1964, *Neues Winterthurer Tagblatt*
Literarischer Ratgeber, 1964, Francfort
05.12.1964, *Westfälische Nachrichten*, Münster
Nov/Décembre 1964, *Der Christ in der Welt*, Vienne
12/1964, *Der Weinberg*, Mayence
6/1964, *Die neue Bücherei*, Munich
4/1964 St. Michaelsbund, Munich
5.12.1964, *Salzburger Volksblatt* : „Asien im Umbruch“
Besinnung n°3 1964
Noël 1964, *Das Neue Buch*
Novembre/Décembre 1964, *Neue deutsche Hefte* 102, pp. 151-154
Novembre 1964, *Neue Volksbildung*, Vienne
28/29.11.1964, *Augsburger Allgemeine Zeitung* : „Tagebuch einer Asien-Reise“
13.11.1964, *Rheinischer Merkur*
27.11.1964, *Christ und Welt*
4/ 1964, *Indo Asia*
10/ 1964, *Bücherei und Bildung*

Octobre1964 *Buchanzeige für öffentliche Büchereien*, Beutlingen
13.10.1964, *Österreichischer Rundfunk*

Die Barke, 3 1964

02.10.1964, *Flensburger Tageblatt* : Asienreise – und viel mehr

Septembre 1964, *Domino*, Suisse

27.09.1964, *Tagesspiegel*, Berlin : „Keyserling redivivus ?“

16.09.1964, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : „Asienfahrt“

12/13.09.1964, *Münchener Merkur*

12/13.09.1964, *Kölner Stadt-Anzeiger* : „Ekel vor sich selbst“

12.09.1964, *Wiener Zeitung*

10.09.1964, *Gazet van Antwerpen*

01.09.1964, *Das neue Buch*

01.09.1964, *Deutsche Welle*

Septembre 1964, *Münchener Literatur-Dienst*
29.08.1964, *Neue Zeit*, Graz

19.08.1964, *De Standaard*, Bruxelles

18.08.1964, *Sonntagsblatt Staatszeitung und Herold*
08.08.1964, *Schweinfurter Volkszeitung*
8/ 1964, *Der Überblick*, Aachen

Juillet/ Août 1964, *Zeitschrift für allgemeine Schriftkunde* n° 7/ 8

30.07.1964, *Volkszeitung* Vienne

24.07.1964, *Österreichische Ärztezeitung*

20.07.1964, *Volksstimme*

Deutsche Presseagentur Hamburg: „Reflexionen in Asien - „Des weißen Mannes Bürde“ – einmal anders gesehen“

18.07.1964, *Rheinische Post* : „Synchronisierte Welt“

09.07.1964, *Die Welt der Literatur*
07.07.1964, *Die Rheinpfalz*
06.07.1964, *Neuer Literatur-Anzeiger*

30.06.1964, *Österreichischer Rundfunk*

27.06.1964, *Oberösterreichische Nachrichten* : „Die Studienernte einer literarischen Asienreise“

25.06.1964, *Der Rundblick*, Vienne

20.06.1964, *Erlanger Volksblatt*

20.06.1964, *Salzburger Nachrichten* : „Asien in europäischer Sicht“

13.06.1964, *Wuppertaler Stadt-Anzeige*

08.06.1964, *National-Zeitung*, Bâle

05.06.1964, *Amtliches Schulblatt* n° 11, Arnsberg

26.05.1964, *Osnabrücker Tageblatt*

04.06.1964, *Südwestfunk*, Mayence

02.06.1964, *NRZ an Rhein und Ruhr*, Essen : „Auf der Fähre von Hongkong“

Orient-Merkur – Cologne, n° 4 Juin 1964

Welt und Wort n° 6 Juin 1964 : „Zwei Philosophen in Benares“

Juin 1964, *Cosmopress*, Genève

2e trimestre 1964, *Die Bücherkommentare* : „Asiatische Reise“
Printemps 1964, *Das neue Buch* : „Geschichte und Politik“
05.12.63, *Die Rheinpfalz* : „Durchleuchtung des Lebens und der Geschichte“
07.12.1963, *Mannheimer Morgen*
06.05.1964, *St. Galler Tagblatt* : „Die Weltschau eines Weitgereisten. Am Grabmal des Kyros“
03.05.1964, *St. Galler Tageblatt*
04./ 05.04.1964, *Süddeutsche Zeitung*
20.04.1965, *Aktuelle Nachrichten*, Vienne
Avril 1965, *Der Europäische Osten*, Munich
10.04.1965, *National-Zeitung Basel*
02.04.1965, *Hamburger Abendecho*
02.03.1965, *Die Presse*, Vienne
Mars 65, *Der europäische Osten*
Ratschläge für den Bestandsaufbau, n° 2/1965
Das Historisch-Politische Buch, n° 1/1965
29.01.65, *Oberhessischen Presse*, Marburg/Lahn,
17.01.1965, *Saarländischer Rundfunk*
Janvier 1965, *Bücherei-Nachrichten* n° 1, Salzbourg
Janvier 1965, *Merkur* 202, 1/ pp. 88-90

Conscience et responsabilité 1969

08.11.1969, *Pfälzer Tagblatt* : „Menschliches wird Ereignis“
27.11.1969, *Die Rheinpfalz*
29/30.05.1970, *Deutsche Tagespost* : „Rechenschaft eines Schriftstellers“

Mers du Sud 1978

30.06.1978, *Stuttgarter Zeitung*
01.07.1978, *Der Nordschleswiger*
16.09.1978, *Zofinger Tageblatt*
06.10.1978, *Wiener Zeitung*
16/17.09.1978, *Coburger Tageblatt*
Novembre 1978, *ADAC Reise-Rundschau*
Décembre 1978, *Neuer Bücherdienst*, Vienne
12.12.1978, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : „Wie bedenklich das neue immer auch sei“
27.12.1978, *Darmstädter Echo* : „Im Inselreich der Südsee“
06.01.1979, *Rheinische Post* : „Reisenotizen über ein Inselparadies“
23.03.1979, *Rheinpfalz* : „Empfindsame Reise in die Südsee“
Avril 1979, *Das neue buch*
22.09.1979, *ORF* Österreichischer Rundfunk

05.08.82, *Kanada-Kurier*
Décembre 1982, *Deutsch-Pazifische Gesellschaft-Bulletin*

Jours d'hiver à Malte 1979

14.04.1979, *Die Rheinpfalz* : „Erinnerung und Geschichte"
4/1979, *Neue deutsche Hefte* 164, pp. 874-875

Journées sur le Nil 1980

23.10.1980, *Die Rheinpfalz* : „Erinnerungen an eine frühe Reise"
31.01.1981, *Saarbrücker Zeitung* : „Das Erbe, aus dem wir leben"
17.03.1981, *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : „Ägypten über viele Jahre hin"
21.03.1981, *Darmstädter Echo* : „Immer wieder Ägypten"
28.06.1981, *Lübecker Nachrichten* : „Sehnsuchtsland Ägypten"
3/1982, *Neue deutsche Hefte* 175, pp. 645-647
14.12.1983, *Rhein-Neckar-Zeitung* : „Einst war Ägypten ein Abenteuer"

Sur l'histoire de Gengis Khan et des Mongols

Sources primaires

Brosset, Marie-Félicité : *Histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle*. Vol. 1 : *Histoire ancienne, jusque 1469 de J.-C.* Traduite du géorgien par M. Brosset, St. Peterbourg, 1949.

Haenisch, Erich : *Die geheime Geschichte der Mongolen. Aus einer mongolischen Niederschrift des Jahres 1240 von der Insel Kode'e im Keluren-Fluß*. Erstmalig übers. u. erl. von Erich Haenisch, 2e édition corrigée, Leipzig, 1948.

History of the nation of the archers (the Mongols) by Grigor of Akanc'. Hitherto ascribed to Magak'ia the monk. The armenian text edited with an english translation and notes by Robert P. Blake and Richard N. Frye, Cambridge, 1954.

Huygens, Robert B.C. : *Lettres de Jacques de Vitry*. Edition critique, Leyde, 1960.

Huygens, Robert B.C. : *Jacques de Vitry. Lettres de la cinquième croisade*. Texte latin établi par R.B.C. Huygens. Traduit et présenté par G. Duchet-Suchaux, 1998.

Juvaini, Ata-Malik : *Genghis Khan. The history of the World-Conqueror*. Translated and edited by J. A. Boyle, Manchester, 1997.

Krause, Friedrich, Ernst August : *Cingis Han. Die Geschichte seines Lebens nach den chinesischen Reichsannalen*, (=*Heidelberger Akten der von-Portheim-Stiftung*, 2), Heidelberg, 1922.

Monumenta Germaniae historica, Scriptores XVII, Hanovre/Leipzig, 1826.

Monumenta Germanie Historica. Epistolæ sæculi XIII, Hanovre/Leipzig, 1888.

Pelliot, Paul : *Histoire secrète des Mongols,* in : *Œuvres posthumes de Paul Pelliot*, Paris, 1949.

Raschid El-Din : *Histoire des Mongols de la Perse*. Texte persan, publié, traduit en français par Etienne Quatremer, Amsterdam, 1968 (réimpression de l'édition de 1836).

Sources secondaires

Aigle, Denise (éd.) : *L'Iran face à la domination mongole*. Etudes réunies et présentées par Denise Aigle, Téhéran, 1997.

Assatiani, Nodar/Bendianachvili, Alexandre : *Histoire de la Géorgie*, Paris, 1997.

Bezzola, Gian Andri : *Die Mongolen in abendländischer Sicht [1220-1270]. Ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Berne, 1974.

Bresslau, Harry : *Juden und Mongolen 1241*, in : *Zeitschrift der Geschichte der Juden in Deutschland* 1, Brunswick, 1887.

Franke, Herbert : *Mittelasien und Europa im Zeitalter des Mongolensturmes,* in : *Saeculum Weltgeschichte*, vol. 5, Fribourg, 1970, pp. 1-68.

Dulaurier, Édouard : *Les Mongols, d'après les historiens arméniens. Fragments traduits sur les textes originaux*, in : *Journal asiatique*, octobre-novembre 1860, pp. 273-315.

Friedrich, Adolf / Buddruß, Georg : *Schamanengeschichten aus Sibirien*, Munich, 1955.

Grousset, René : *Le Conquérant du monde. Vie de Gengis Khan*, Paris, 1944.

Grousset, René : *L'Empire des steppes*, Paris, 1939.

Julius von Klaproth : *Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours*, Paris, 1826.

Klopprogge, Axel : *Ursprung und Ausprägung des abendländischen Mongolenbildes im 13. Jahrhundert. Ein Versuch zur Ideengeschichte des Mittelalters*, Wiesbaden, 1993.

Klopprogge, Axel : *Das Mongolenbild im Abendland*, in : *Die Mongolen in Asien und Europa*, Francfort/M., 1997, pp. 81-101.

Krause, Friedrich, Ernst, August : *Die Epoche der Mongolen. Ein Kapitel aus der Geschichte und Kultur Asiens*, in : *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin* 26/27, *Erste Abteilung, Ostasiatische Studien*, Berlin, 1924, pp. 1-60.

Ohsson, Constantin Mouradja d' : *Histoire des Mongols, depuis Tchinguiz-Khan jusq'a Timour Bey ou Tamerlan*, Le Havre, 1834.

Rohrbacher, François René : *Histoire universelle de l'église catholique*, vol. 17, Paris, 1858

Spuler, Bertold : *Die Mongolenzeit*, Berlin, 1948.

Spuler, Bertold : *Die Mongolen in Iran. Politik, Verwaltung und Kultur der Ilchanzeit 1220-1350*, Leyde, 1985.

Vladimirtsov, Boris : *Gengis-Khan*, Paris, 1948.

Zarncke, Friedrich : *Der Priester Johannes. Abhandlungen der phil. Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig*, 7 et 8, Leipzig, 1879/1880.

Ziegler, Gudrun/Hogh, Alexander : *Die Mongolen. Im Reich des Dschingis Khan*, Stuttgart, 2005.

Moyen Âge

Bandmann, Günter : *Mittelalterliche Architektur als Bedeutungsträger*, Berlin, 1951.

Berl, Emmanuel : *Histoire de l'Europe*, t. 1, Paris, 1945.

Bratianu, Gheorghe Ioan : *Recherches sur le commerce génois dans la mer noire au XIIIe siècle*, Paris, 1929.

Cahen, Claude : *Orient et Occident au temps des Croisades*, Paris, 1983.

Champollion-Figeac, Jacques-Joseph: *Bulletin des sciences historiques, antiquités, philologie*, t. 11, Paris, 1829.

Cohn, Willy : *Hermann von Salza*, Aalen, 1978.

Duby, Georges /Mandou, Robert : *Histoire de la civilisation française*, t. 1 : *Moyen Âge-XVIe siècle*, Paris, 1968.

Duby, Georges : *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne d'Arc. 987-1460*, Paris, 1987.

De la Meuse à l'Oder. L'Allemagne au XIIIe siècle. Sous la direction de Michel Parisse, Paris, 1994.

Étiemble : *L'Europe chinoise*, t. 1 : *De l'Empire romain à Leibniz*, Paris, 1988.

Favier, Jean (dir.) : *Histoire de France*, vol. 2 : Favier, Jean : *Le temps des principautés de l'an mil à 1515*, Paris, 1984.

Guiraud, Jean : *Histoire de l'inquisition au moyen âge*, Paris, 1935.

Grodecki, Louis : *L'Architecture ottonienne*, Paris, 1958.

Grousset, René : *L'Épopée des croisades*, Paris, 1939.

Hazlitt, William Carew : *The Venetian republic. Its Growth and its Fall 421-1797*, Londres, 1900.

Jäger, Oskar : *Weltgeschichte in vier Bänden*, t. 2 : *Geschichte des Mittelalters*, Bielefeld, 1909.

Knefelkamp, Ulrich : *Die Suche nach dem Reich des Priesterkönigs Johannes. Dargestellt anhand von Reiseberichten und anderen ethnographischen Quellen des 12. bis 17. Jahrhunderts*, Gelsenkirchen, 1986.

Kluger, Helmuth : *Hochmeister Hermann von Salza und Kaiser Friedrich II. Ein Beitrag zur Frühgeschichte des Deutschen Ordens*, Marbourg, 1987. (= *Quellen und Studien zur Geschichte des Deutschen Ordens* 37).

Lehmann, Edgar : *Der frühe deutsche Kirchenbau. Die Entwicklung seiner Raumanordnung bis 1080*, Berlin, 1949.

L'Eurasie XIe-XIIIe siècle. Sous la direction de Georges Duby et Robert Mantran, Paris, 1982.

Sauerländer, Willibald : *Le Siècle des cathédrales 1140-1260*, Paris, 1989.

Zientara, Benedykt : *Heinrich der Bärtige und seine Zeit*, Munich, 2002.

Frédéric II

Blochet, Edgar : *Les Relations diplomatiques des Hohenstaufen avec les sultans d'Egypte*, in : *Revue historique* (septembre 1902), Paris, 1902, pp. 51-64.

Boule, Pierre : *L'Étrange croisade de l'Empereur Frédéric II*, Paris, 1968.

Alain Boureau : *Histoires d'un historien. Kantorowicz*, Paris, 1990.

Eckhart Grünewald : *Ernst Kantorowicz und Stefan George*, Wiesbaden, 1982 (= *Frankfurter historische Abhandlungen* 25).

Eickels, Klaus Van/Brüsch, Tania : *Kaiser Friedrich II. Leben und Persönlichkeit in Quellen des Mittelalters*, Darmstadt, 2000.

Heinisch, Klaus J. : *Kaiser Friedrich II. in Briefen und Berichten seiner Zeit*, Darmstadt, 1974.

Huillard-Bréholles, Jean, Louis, Alphonse : *Vie et correspondance de Pierre de La Vigne, ministre de l'empereur Frédéric II*, Aalen, 1966.

Kantorowicz, Ernst : *Kaiser Friedrich der Zweite*, Berlin, 1928.

Kantorowicz, Ernst : *Frédéric II*, Paris, 1987.

Stürner, Wolfgang : *Friedrich II. Der Kaiser 1220-1250*, Darmstadt, 2000.

Orient

Cruz Hernández, Miguel : *Histoire de la pensée en terre d'Islam*, Paris, 2005.

Galal ad-Din Rumi : *Das Matnawi*. Premier livre, Konya, 2005.

Gottschalk, Hans L. : *Al-Malik Al-Kamil von Egypten und seine Zeit. Eine Studie zur Geschichte Vorderasiens und Egyptens in der ersten Hälfte des 7./13. Jahrhunderts*, Wiesbaden, 1958.

Herber, Jean : *Spiritualité hindoue*, Paris, 1951.

Javary, Cyrille J.-D. / Faure, Pierre : *Yi Jing. Le Livre des Changements*, Paris, 2002.

Landolt, Hermann : *Civilisation islamique médiévale. Une encyclopédie*, vol. 1, New York-Londres, 2006.

Ritter, Hellmut : *Das Proömium des Matnawi-i Maulawi*, in : *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, vol. 93, Leipzig, 1939, pp. 169-196.

Ritter, Hellmut : *Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar*, Leyde, 1955.

Wilhelm, Richard : *I Ging. Das Buch der Wandlungen*. Aus dem chinesischen verdeutscht und erläutert von Richard Wilhelm, Düsseldorf/Cologne, 1924.

Sinor, Denis : *Un Voyageur du treizième siècle : le dominicain Julien de Hongrie*, in : *Bulletin of the school of oriental and african studies*, vol. XIV/3, Londres, 1952, pp. 589-602.

Spuler, Bertold : *Die neuen islamischen Reiche*, in : *Saeculum Weltgeschichte*, t. 5, Fribourg, 1970, pp. 473-580.

Vitray-Meyerovitch, Eva de : *Rûmî et le soufisme*, Paris, 1977.

Atlas

Atlas historique et géographique, Paris, 1951.

Der Brockhaus : Atlas zur Geschichte. Epochen, Territorien, Ereignisse, Mannheim, 2005.

Calmette, Joseph : *Atlas historique*, vol. 2 : *Le Moyen âge*, Paris, 1951.

Challiand, Gérard/Jan, Michel/Rageau Jean-Pierre : *Atlas historique des migrations*, Paris, 1994.

Grand atlas historique. Sous la direction de Georges Duby, Paris, 1996.

Putzger historischer Weltatlas, Berlin, 2006 (unter Mitarbeit von Ernst Bruckmüller).

Völker, Staaten und Kulturen. Ein universalhistorischer Atlas, Brunswick, 1998.

XXe siècle

Aron, Raymond : *Dimensions de la conscience historique*, Paris, 1961.

Aron, Raymond : *L'Opium des intellectuels*, Paris, 1955.

Bainville, Jacques : *Les Conséquences politiques de la paix*, Paris, 1996.

Barbian, Jan-Pieter : *Literaturpolitik im „Dritten Reich". Institutionen, Kompetenzen, Betätigungsfelder*, Munich, 1995.

Beller, Steven : *Geschichte Österreichs*, Vienne, 2007.

Béhar, Pierre : *Vestiges d'empires. La décomposition de l'Europe centrale et balkanique*, Paris, 1999.

Béhar, Pierre : *Une Géopolitique pour l'Europe. Vers une nouvelle Eurasie ?*, Paris, 1992.

Dagerman, Stig : *Europa in Ruinen. Augenzeugenberichte aus den Jahren 1944-1948*. Éd. par Hans Magnus Enzensberger, Francfort/M., 1990.

Eliade, Mircea : *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, Paris, 1949.

Frei, Norbert : *1945 und wir. Das Dritte Reich im Bewußtsein der Deutschen*, Munich, 2005.

Ikor, Roger : *Les Eaux mêlées*, Paris, 1955.

La Pensée européenne et atlantique de Paul-Henri Spaak (1942-1972). Textes réunis par Paul Smets, Bruxelles, 1980.

Sebald, Winfried G. : *Luftkrieg und Literatur*, Munich/Vienne, 1999.

Zweig, Stefan : *Die Welt von gestern*, Francfort/M., 1947.

Roman historique

Aust, Hugo : *Der historische Roman*, Stuttgart, 1994.

Beaumarchais, Jean-Pierre de/Couty, Daniel/Rey, Alain : *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, 1994.

Bernard, Claudie : *Le Passé recomposé. Le roman historique français du dix-neuvième siècle*, Paris, 1996.

Brinckmann, Horst : *Thornton Wilders 'dokumentarischer' Weg zu Caesar : The Ides of March (1948)*, in : Borgmeier, Raimund (éd.) : *Der historischer Roman II : 20. Jahrhundert*, Heidelberg, 1984, pp. 67-80.

Burgelin, Claude : *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, 1997.

Cichocka, Marta : *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique. Réinventions, relectures, écritures*, Paris, 2007.

Gaulmier, Jean : *Introduction*, in : Gobineau, Arthur de : *La Renaissance*, Paris, 1979, pp. 19-46.

Geppert, Hans Vilmar : *Der « andere » historische Roman. Theorie und Strukturen einer diskontinuierlichen Gattung*, Tübingen, 1976.

Kohpeiß, Ralf : *Der historische Roman der Gegenwart in der Bundesrepublik Deutschland. Ästhetische Konzeption und Wirkungsintention*, Stuttgart, 1993.

Peyrache-Leborgne, Dominique/Couégnas, Daniel (éd.) : *Le Roman historique. Récit et histoire*, Nantes, 2000.

Vanoosthuyse, Michel : *Le Roman historique. Mann, Brecht, Döblin*, Paris, 1996.

Yourcenar, Marguerite : *Mémoires d'Hadrien*, Paris, 1951.

Lexiques biographiques

Köttelwesch, Clemens (éd.) : *Bibliographisches Handbuch der deutschen Literatur-wissenschaft*, vol. 2, 1945-1972, Francfort/M., 1976.
Deutsches Literatur-Lexikon, vol. 11, Berne, 1988.
Handbuch der deutschen Literaturgeschichte, Abt. 2: *Bibliographien*, vol. 11, Berne, 1974.
Giebisch, Hans /Pichler, Ludwig : *Kleines österreichisches Literaturlexikon*, Vienne.
Giebisch, Hans / Gugitz, Gustav : *Bio-bibliographisches Literaturlexikon Österreichs. Von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Vienne, 1964.
Kindlers Literatur-Lexikon im dtv, Munich, 1986.
Wilpert, Gero von / Gühring, Adolf (éd.) : *Erstausgaben deutscher Dichtung*, Stuttgart, 1992.

Concernant la vie et l'œuvre de Julius Overhoff

André, Sylvie : *Gobineau. Parcours mythique d'une œuvre*, Paris, 1990.

Antoine, Philipe : *Roman et récit de voyage*. Textes réunis par Philippe Antoine, (=Imago mundi 1), Paris, 2001.

Barbian, Jan Pieter : *Literaturpolitik im „Dritten Reich". Institutionen, Kompetenzen, Betätigungsfelder*, Munich, 1995.

Basch-Ritter, Renate: *Die k.u.k. Riviera: nostalgische Erinnerungen an die altösterreichischen Küstenländer, an idyllische Seebäder und mondänes Strandleben, an die Winterstationen und Sommerparadiese an der Adria*, Vienne, 2002.

Baty, Gaston : *Rideau baissé*, Paris, 1949.

Bertrand, Dominique : *Lire le théâtre classique*, Paris, 1999.

Boissel, Jean : *Gobineau (1816-1882). Un Don Quichotte tragique*, Paris, 1981.

Boll, Bernd: *Fall 6. Der IG-Farben-Prozeß*, in : Ueberschär, Gerd (éd.) : *Der Nationalsozialismus vor Gericht*, Francfort/M., 1999, pp. 133-143.

Bosworth, Clifford E. / Donzel, Emeri van et al. : *Encyclopédie de l'Islam*. Nouvelle édition, Paris, 1993.

Buchheim, Karl : *Eine sächsische Lebensgeschichte. Erinnerungen 1889-1972*. Bearbeitet von Udo Wengst und Isabel F. Pantenburg, Munich, 1996.

Costa, C.D.N. : *Greek Fictional Letters,* Oxford, 2001.

Fischer, Gottfried Bermann : *Bedroht – Bewahrt. Weg eines Verlegers*, Francfort/M., 1967.

Ghyka, Matila C. : *Le Nombre d'or. Rites et rythmes pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale*. Vol. 1 : *Les Rythmes*. Vol. 2 : *Les Rites*, Paris, 1931.

Gobineau, Arthur de : *La Renaissance*, Paris, 1911.

Hall, Murray G : *Österreichische Verlagsgeschichte 1918-1938*, Vienne, 1985.

Hardt, Manfred : *Geschichte der italienischen Literatur*, Francfort/M., 2003.

Haine, Jean-Yves : *Troubler et inquiéter : les discours du désordre international*, in : *Cultures & Conflits* n° 19-20 (1995), pp. 141-178.

Held, Suzanne : *Sri Lanka. Vision de l'île de Ceylan*, Paris, 1999.

Heß, Barbara : *Hermann Hesse und seine Verleger. Die Beziehungen des Autors zu den Verlagen E. Diederichs, S. Fischer, A. Langen und Suhrkamp*. (=*Buchwissenschaftliche Beiträge aus dem deutschen Bucharchiv München*, 65), Wiesbaden, 2000.

Jahres-Bericht über das k. k. Akademische Gymnasium für das Schuljahr 1911-1912, Vienne, 1912.

Jahres-Bericht über das k. k. Akademische Gymnasium für das Schuljahr 1912-1913, Vienne, 1913.

Jahres-Bericht über das k. k. Akademische Gymnasium für das Schuljahr 1913-1914, Vienne, 1914.

Jordan, Peter : *Beiträge zur Fremdenverkehrsgeographie der nördlichen Kroatischen Küste*, Klagenfurt, 1997 (=*Klagenfurter geographische Schriften* 15).

Lévy-Strauss, Claude : *Tristes tropiques*, Paris, 1955.

Milza, Olivier : *Histoire de l'Autriche*, Paris, 1995.

Michaela Müller, Corinne : *Ein bedeutendes Stück Verlagsgeschichte. Die Trennung der Verlage Suhrkamp und S. Fischer im Jahre 1950*, Heidelberg, 1989.

Pfäfflin, Friedrich : *S. Fischer Verlag. Von der Gründung bis zur Rückkehr aus dem Exil ; eine Ausstellung des Deutschen Literaturarchivs im Schiller-Nationalmuseum, Marbach am Neckar*, Marbach, 1985.

Pierron, Agnès : *Dictionnaire de la langue du théâtre*, Paris, 2002.

Pike, E. Royston : *Dictionnaire des religions*, Paris, 1954.

Rall, Marlene : *Die Zweimonatsschrift 'Corona' 1930-1943. Versuch einer Monographie*, Tübingen, 1972.

Rast, Josef (éd.) : *Jakob Hegner. Briefe zu seinem siebzigsten Geburtstag*, Olten/Munich, 1952.

Robert Müller-Wirth 1898-1980. Zum Gedenken, s.l., 1980.

Stach, Reiner : *100 Jahre S. Fischer-Verlag 1886-1986. Kleine Verlagsgeschichte*, Francfort/M., 1986.

Stickelberger, Emanuel : *Der Reiter auf dem fahlen Pferd. Ein Buch vom Mongolen Dschinggis-Khan und seinem abendländischen Gegenspieler*, Stuttgart, 1937.

Strelka, Joseph : *Der literarische Reisebericht*, in : *Jahrbuch für Internationale Germanistik* 34, 1971, pp. 63-75.

Trapp, Michael : *Greek and latin letters*, Cambridge, 2003.

Unseld, Siegfried : *Peter Suhrkamp. Zur Biographie eines Verlegers*, Francfort/M., 1975.
Unseld, Siegfried (éd.) : *In Memoriam Peter Suhrkamp*, Francfort/M., 1959.

Voit, Friedrich : *Der Verleger Peter Suhrkamp und seine Autoren. Seine Zusammenarbeit mit Hermann Hesse, Rudolf Alexander Schröder, Ernst Penzoldt und Bertold Brecht*. (=Theorie – Kritik – Geschichte, 6), Kronberg, 1975.

Wagner, Bernd C. : *Gerüchte, Wissen, Verdrängung : Die IG Auschwitz und das Vernichtungslager Birkenau*, in : *Ausbeutung, Vernichtung, Öffentlichkeit. Neue Studien zur nationalsozialistischen Lagerpolitik*, éd. par Norbert Frei, Munich, 2000, pp. 231-248.

Wagner, Bernd C. : *IG Auschwitz : Zwangsarbeit und Vernichtung von Häftlingen des Lagers Monowitz 1941-1945*, Munich, 2000 (=*Darstellung und Quellen zur Geschichte von Auschwitz* 3).

Wilder, Thorton : *Les Ides de Mars*, Paris, 1951.

Winter, Robert : *Das Akademische Gymnasium in Wien*, Vienne, 1996.